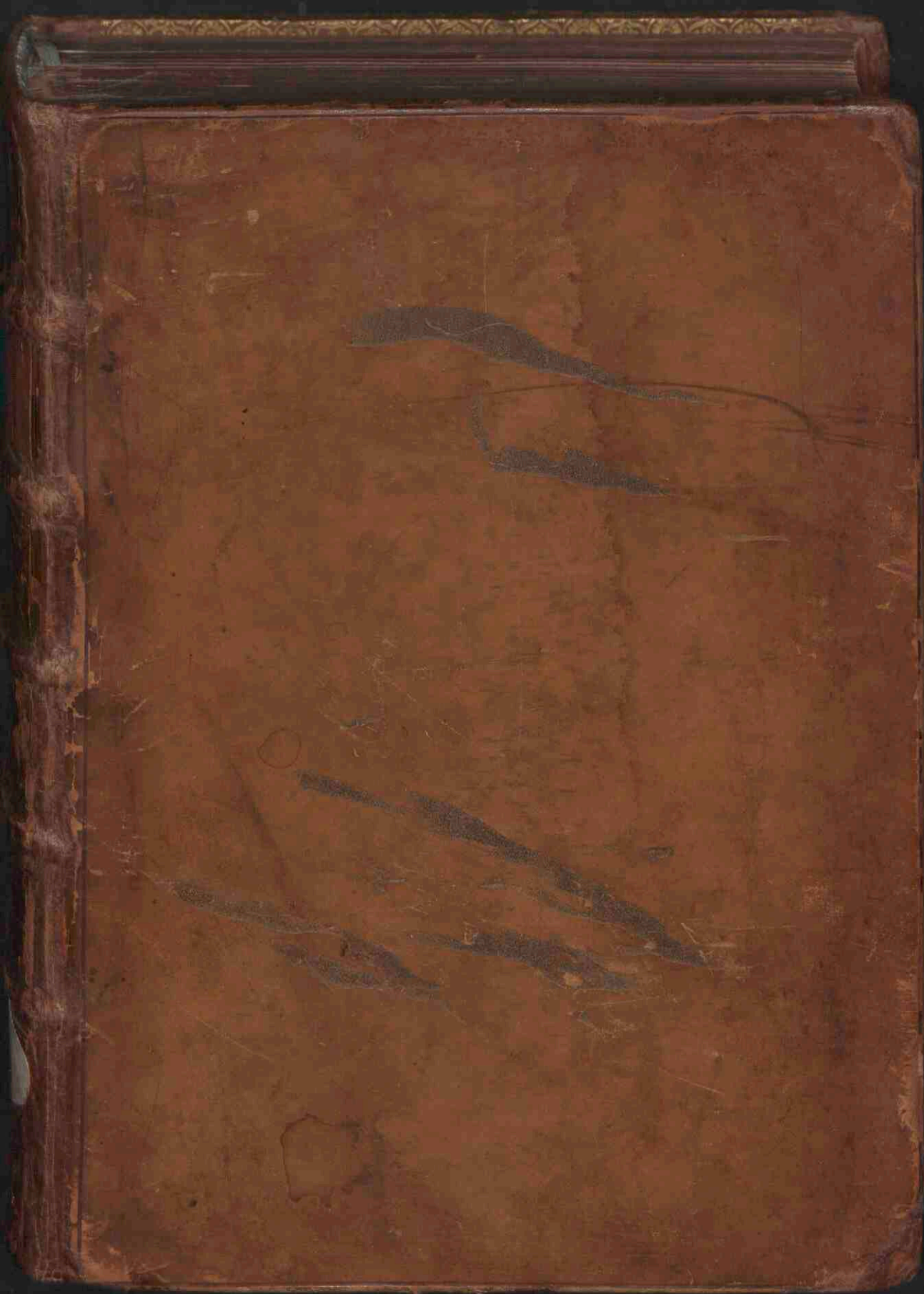




**Histoire de Huon de Bordeaux, pere de France, et duc de  
Guienne : contenant les faits et actes heroiques, compris en  
deux livres, autant beau & recreatif discours que de long-tems  
ait ete leu.**

<https://hdl.handle.net/1874/360668>



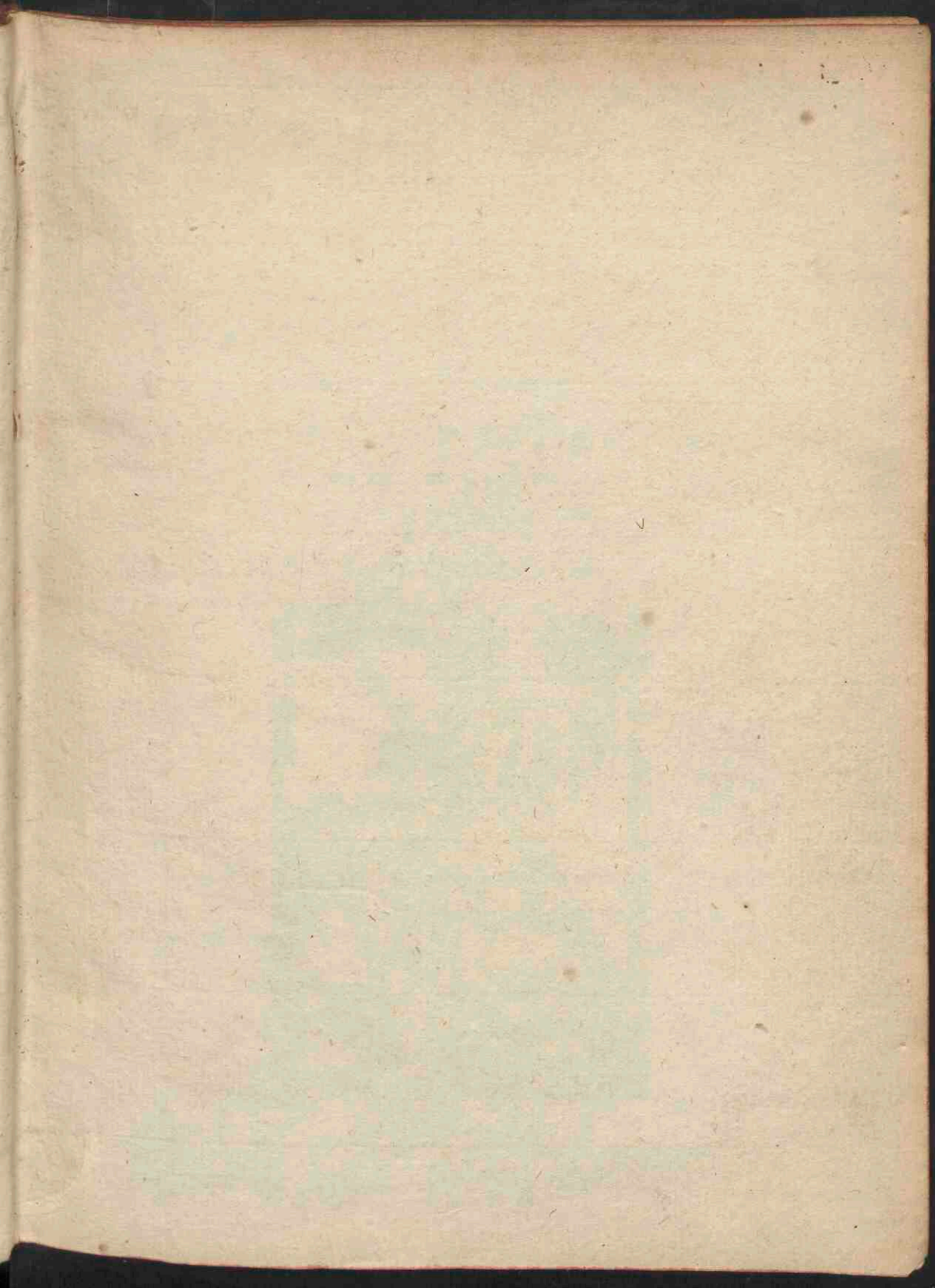
~~H. 3-8~~

J 3

comes of N<sub>2</sub> of wt. it is little defective  
Hards - 1

296

gerustanend 26-1-04



54

1142010 004 326 1

HISTOIRE  
DE HVON  
DE  
BORDEAUX  
PERE DE FRANCE, ET  
Duc de Guienne.

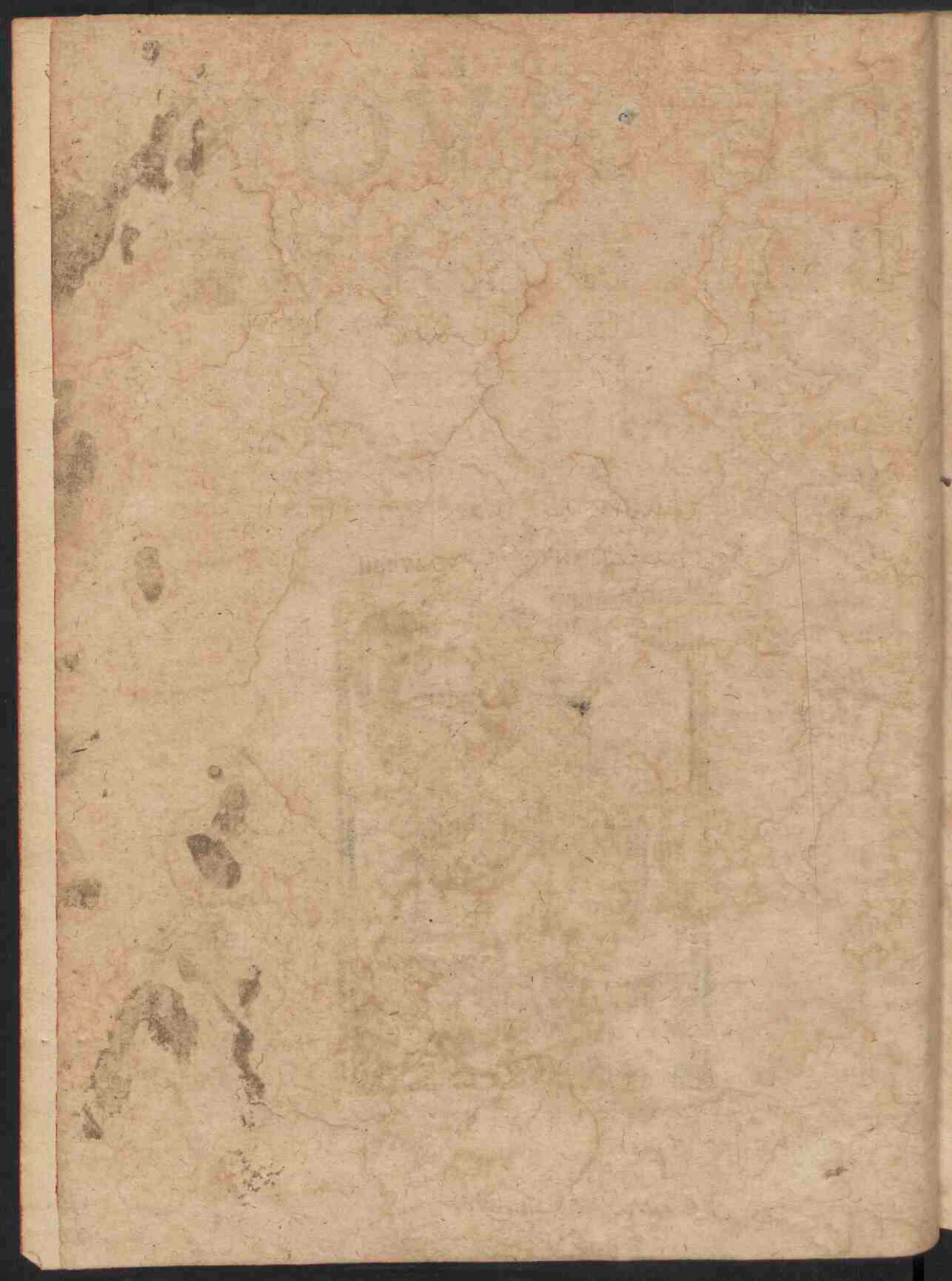
CONTENANT LES FAITS ET ACTES  
*Heroïques, compris en deux Livres. Autant beaux  
& recreatif discours que de long-tems ait este leu.*

Reveu & corrigé de nouveau.



A TROYES,  
Chez JEAN OUDOT, Imprimeur & Marchand Libraire;  
R. du Temple, à la bonne Conduite. 1699

*guyon de sardiere*





# LE COMMENCEMENT DV PREMIER LIVRE DU NOBLE ET vaillant Duc Huon de Bordeaux, Pere de France.



POUR le temps qui o  
comptoit l'an de gra-  
ce 756. apres le cruci-  
fiment de N. Sau-  
ueur J. esus. Christ re-  
gnoit en France tres  
glorieux & tres victo-  
rieux Prince Char-

L. renommée de luy & de sa noble &  
vaillante cheualerie s'estandit d'Orient  
iusques en Occident : tellement qu'a tou-  
siours en sera perpetuelle memoire, com-  
me cy apres vous pourrez ouy.

*Comme l'Empereur Charlemagne requis à  
ses Barons qu'ils voulussent élire un  
d'eux pour gouverner son Empire.*

les le grand nommé Charlemagne. Qui en  
son temps acheua, & mit maints haurs  
faits, & mainte grande entreprise par la  
grace que nostre Seigneur lui auoit don-  
née en ce monde transitoire : car avec ce  
que Dieu lui donna cete grace d'auoir le  
sent & la condition de ce faire, il luy en-  
noia pour lui ayder à conduite & à mener  
à fin ses nobles entreprises, maintes nobles  
Princes & Barons, parquoy il entreprint  
à l'aide d'eux & de leur grandes forces, a-  
vec les grandes prouesses que nostre Sei-  
gneur qui les auoit garnies, qu'il conquis les  
allemagnes d'éclauonnie, les Espagnes, &  
une partie d'affrique, & Saxonie où il eut  
mout à souffrir: mais à la fin, par l'ayde  
de ses nobles barons, & sa noble Cheua-  
lerie il subiugea & mit à plaine desconfi-  
ture, & fut couronné de la couronne du  
saint. Esprit à Rome.

Il aduint qu'apres celui temps que le  
noble empereur charlemagne eut perdu  
ses deux tres-chers neveux, Roland & Oli-  
uier & plusieurs autres barons & cheua-  
liers en la tres-piteuse & douloureuse ba-  
taille qui fut faite à Roncenaux là où il y  
eut une si grande & piteuse perte, que tous  
les douze peres de France y moururent ex-  
cepté le duc N'aimes de Bauiete, un iour  
que le noble Empereur tenoit Cour plai-  
miere en la cité de Paris, en laquelle y a-  
uoit maints ducs, Comtes, & Barons tant  
fils que neveux & autres parens, qui étoient  
parens des tres nobles princes, dernierement  
morts & piteusement occis en la bataille  
deuant dite, par le pourchas & grande tra-  
hison qu'auoit esté faite & machinée par le  
duc ganelon, le noble empereur qui toujours



## HISTOIRE DE

depuis estoit en tel dueil, en soucy esmoy pour le grand ennuy & déplaisir qu'il avoit eut de la susdite perte. aussi pource que desia estoit affoibly pour le grand aage en quoy il se sentoit.

Quand ce vint que le roy, les Princes & barons eurent disné, le noble empereur de France appella ses barons qui là furent. Et s'assit sur un banc richement paré & acoustré auprès de lui estoient assis les nobles barons & chevaliers, & lors appella le duc N'aines, & lui dit: Sire duc N'aines & vous tous mes barons qui estes presens, allé sçavez le grand temps & espace que j'ay esté roi de France, & empereur de Rome, lequel temps durant j'ay été servi & obey de vous tous, donc ie vous en remercie, & rends graces & louanges à Dieu mon doux createur, & pour ce que certainement ie sçay que ma vie par cours de nature ne peut estre longue, pour cette cause principalement vous ay aujourd'hui fait venir pour vous dire ma volonté, laquelle est que ie vous prie, & tres-humblement requiers que ensemble vueillez adviser, lequel pourra, ou voudra avoir le gouvernement de mon royaume, car plus ne puis porter le travail & la peine du gouvernement d'iceluy, car ie veux d'icy en avant vivre le demeurent de mon aage en paix, & servir Dieu, c'est pourquoy, tous qui est es icy, tant que ie vous puis prier, qu'à cette chose vueillez adviser lequel de vous y fera le plus idoine.

Or vous sçavez que j'ay deux fils, c'est à sçavoir Louis qui est trop ieune, & Charlot que j'aime tant, & est assez en aage pour ce faire: mais ces mœurs & conditions ne sont point d'avoir le gouvernement de deux si nobles empires, comme le royaume de France, & le S. empire de Rome car vous sçavez qu'un iour qui passa ne tint pas à lui par son orgueil que mon royaume ne

fut en branle d'être détruit & que ie n'eusse à vous tous la guerre. quand par la grande felonnie, il occis boudouin le fils du bon oger le Danois, dont tant de maux en sont aduenus, que jamais ne sera heure qu'il n'en soit memoire, parquoy tant que ie viuray ie ne pourrai ne voudrai consentir qu'il en ait le gouvernement, j'açoit ce qu'il soit le vray heritier, & qu'après moi il doit avoir la seigneurie, si vous prie tous d'adviser ce que j'en dois faire.

*De la conclusion & response que firent les barons & du mauvais comte Amaury de haute feuille, & du conseil qu'il bailli au roy à l'encontre des deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux, dont grand meschef en advint, & du bon conseil que le Duc N'aines donna à l'Empereur.*

**A**Lors le Duc N'aines & tous les Barons le mirent ensemble à un coin du Palais: où ils y firent long-temps: mais à la fin conclurent tous d'un accord qu'à Charlot l'aîné fils du roy, appartenoit le gouvernement des susdits royaumes, retournerent devers le roy, & lui dirent la conclusion sur laquelle ils s'estoient arresté de laquelle chose l'empereur fut mout ioyeux, si appella son fils, & lui fit de belles remonstrances devant les Barons qui là estoient. Mais ainsi qu'en ses parlers estoient s'advança un felon traistre qui mout grand audivit avoit entour ledit Roy & mesme ment avoit charlot en gouvernement, & ne faisoit ledit charlot que par lui & avoit nom le Comte Amaury de Haute feuille, lequel estoit fils d'un des neveux du traistre Ganelon, il s'écria & dit. Ha noble Empereur, d'où vient ce que tant vous hastez encote: mais pour l'éprouver & voir son bon gouvernement, donnez luy une terre

qui est vostre, dont vous n'estes point ser-  
vi honoré, laquelle tiennent deux tres or-  
gueilleux garçons, qui depuis 7. ans passez  
ne vous ont voulu daigné seruir : n'y de-  
puis que leur pere le duc Seuin mourut, ne  
vous ont voulu faite obeysance, l'ainé à  
nom Huon, & l'autre Girard ils tiennent  
Bordeaux & tout le pays d'Aquitaine, les-  
quels n'ont de vous daigné relever leur ter-  
re. Sire si ses gens vous voulez bailler, ie  
les amenerai prisonniers en vostre Palais si  
en pouuez faite à vostre volonté, & la ter-  
re qu'ils tiennent, donnez à charlot vostre  
fils. Amauri se dit l'empereur bon gré vous  
sçai de ce que cette chose m'avez aduertty,  
ie veux que preniez de vos meilleurs amis,  
& avec ce vous bailleraï trois mille cheua-  
liers bien éleus, & mout éprouuez en guer-  
re que vous menerez avec vous. & veux que  
m'amenez les deux enfans de Seuin, c'est  
à sçauoir huon & Girard, lesquels par leur  
orgueil de moy ne tiennent conte.

Quand le duc Naimés qui estoit present  
entendit les paroles qu'Amauri auoit nés  
en auant, & qu'il voioit l'empereur Char-  
lemagne qui auoit consenti à faire ce qu'il  
lui auoit esté dit par Amauri, il marcha  
auant mout fierement en regardant Amau-  
ry, & dit tous haut. Sire, grand mal &  
grand peché faites, de si tost croire gens  
que vous sçauuez que pas ne vous ont esté  
certains, ne loyaux. Sire, le Duc Seuin vous  
a serui tout son temps bien loyallement,  
ne onc ne fit chose parquoy deuez des-  
heriter ces enfans, la chose pourquoy ils  
ne vous sont venu seruir, n'est autre sinon  
qu'ils sont ieunes & aussi la mere qui les  
ayme les laisse enuie de partir pour la grand  
ieunesse en quoi ils sont: Mais sire, si  
vous me voulez croire, ne ferez si hardy  
de leur oster leur terre. Ainsi ferez comme  
noble Prince doit faire pour l'amour de  
leur pere, qui si loyaument vous a seruy,

vous enuoietez deux de vos cheualiers, par  
deurs leur mere, lesquels lui diront de par  
vous que les deux enfans vous enuoie en  
vostre cour pour vous seruir, & vous faire  
hommage, & ce chose est que ce ne vueille  
faire n'obeyr à vous, alors aurez iuste cause  
de pouruoir, laquelle chose ie sçay de cer-  
tain que tantost la duchesse les vous en-  
uoiera : car la longue attente qu'ils ont  
faite de venir vers vous n'est que pour l'a-  
mour que ladite mere a enuers les enfans.

*Comme l'Empereur Charlemagne envoya  
deux Cheualiers vers la Duchesse de  
Bordeaux, et lui dire qu'elle envoyast  
ses deux enfans de sa Cour.*

Quand l'Empereur Charles eut ouy  
parler le duc Naimés, il lui dit. Sire  
duc Naimés, ie sçay de certain que le Duc  
Seuin nous a serui loyaument, & que la rai-  
son qu'avez dite & proposée est iuste. Et  
pour ce i'octroie qu'ainsi en soit fait com-  
me vous m'avez icy dit. Sire, dit le Duc  
de ce vous remercie. Alors incontinent le  
Roi fit mander deux cheualiers, ausquels  
il en chargea qu'ils allassent iusques à Bor-  
deaux & incontinent qu'ils furent arriuez  
ils monterent au palais, là où ils trouue-  
rent la duchesse qui ne faisoit que se leuier  
du disner qui desia estoit aduertie de leur ve-  
nué, elle vint hastiement à l'encôtre d'eux  
accompagné de Huon son fils qui chemi-  
noit à costé d'elle, & Girard qui plus ieune  
estoit, venoit apres un esprenier sur son  
poing. Quand les messagers apperceurent  
la Duchesse & ses deux enfans qui mout é-  
teient beaux: ils se mirent à genoux & sa-  
luerent la Duchesse & ses deux fils de par le  
Roy Charlemagne, & dirent, Dame par  
deurs vous nous enuoie nostre Empereur  
Charles qui par nous vous demande salut  
honneur & amitié. Quand la noble Dame

entendit & vit qu'ils estoient messagers du noble empereur Charles, elle s'aduança & d'un mis les bras au col. Elle leur dit qu'ils estoient les tres, bien venus. Dame dirent les messagers, l'Empereurs nous a icy enuoie par deuers vous & vous mande que vous lui enuoiez vos deux fils pour le seruir en sa Cour, car peu en y a en ce Royaume que tous ne soient venus à son seruaice excepté vos fils. Puis vous scauez Dame que le pays que vous tenez, qui appartient à vos enfans, est tenu de l'Empereur Charlemagne, à cause de son royaume de France, il te donne moult grand merucilles qui dieça ne les auez enuoiez pour estre à son seruice ainsi que font les autres Ducs & Princes. Parquoi Dame il vous mande que pour vostre bien & conseruation de vostre terre vous le enuoiez par deuers lui, ou en faute de ce, sçachez pour certain qu'il vous ostera la terre que vous tenez, & la donnera à Charlot son fils, & pource dites nous vostre bonne volonté.

*De la réponse que fit la duchesse de Bordeaux aux messagers de l'Empereur Charlemagne.*

**L**A dame entendant les Messagers elle leur respondit doucement, en leur disant. Seigneurs sçachez que la demeure que j'ay fait de les auoir enuoiez à la cour du Roy pour le seruir comme la raison est, a esté pource que si ieune les voyois, & aussi eux pour l'amour du Duc Seuin leur pere & pource aussi que ie sçai certainement que mon droitier Seigneur l'Empereur Charlemagne aimoit le Duc Seuin de bon amour, & que iamais aux enfans ne se vou droi courouer. Icelles choses ont esté les principales causes pourquoy plustost ne les ait enuoiez par deuers luy pour le seruir. Messigneurs ie vous prie autant qu'il m'est possible que vers l'empereur & tous les nobles Barons de la cour vacillez prier que

moi & mes deux enfans tiennent pour excusez, car la coulpe en est du tout à mol, & non pas à eux. Alors huon marcha auant, & dit à sa mere la duchesse, Dame si vôtte platfit eur esté desia vous y deussiez auoir esté enuoie voire frere ce dit Girard, car tous deux sommes assez grands pour estre cheualiers. La dame regarda les deux enfans en larmoyant & dit aux messagers. Seigneurs vous retournerez vers le Roi, mais vous reposerez cette nuit en mon palais, iusques à demain ou iusqu'à ce que bon vous semblera puis à vostre retour recommandez moi, & mes deux enfans à la bonne grace du Roy des Barons & Cheualiers & entre les autres me saluetez au duc Naimmes à qui mes enfans sont prochains parents, & lui direz que pour l'amour du duc Seuin il les aye pour recommandez. Dame dirent les messagers, n'en aiez doute aucunement: car le Duc Naimmes est prud'homme & loyal cheualier, iamais ne voudroit estre en lieu ou mauvais iugement fut fait. La duchesse commanda à ses deux enfans qu'au messagers du roy fissent bonne chere & qu'on les menast en leurs chambres pour eux aller reposer, laquelle chose ils firent & furent festoiez & seruis ainsi qu'il appartenoit: puis quand ce vint le lendemain matin, ils retournerent au palais, où ils trouverent la Duchesse & ses deux enfans, lesquels humblement saluerent la Dame. Quand la duchesse les vit elle appella huon & Girard ses deux fils, & leur dit. Enfans, en la presence de ses deux cheualiers qu'icy sont ie veux que dedans Pasques vous en alliez par deuers nôtre souuerain Seigneur le noble Empereur Charlemagne, & quand vous serez en cour, seruez le comme vostre souuerain Seigneur, loiaumet comme deux bons vassaux doiuent faire, soiez diligens de le seruir, & de luy estre loiaux, accompagnez vous de tous nighles hommes que

vous verrez bien conditionnez, ne soyez  
iamais en lieu ou mauuaise parole soit dite  
ou mauuais conseil basty, fuiez la compa-  
gnie de gens qui n'aiment point l'honneur  
ne verité, n'ouurez vos oreilles pour ouyr  
n'escouter menteurs rapporteurs ou flatteurs  
hantez souuent l'Eglise, & donnez pour  
Dieu largement, soiez larges & courtois,  
donnez aux pauures cheualiers, fuyez la  
compagnie des iongleurs & tous biens  
vous en aduiendront. Le veux qu'a ces che-  
ualiers soient donné un destrier & une ri-  
che robe, comme il appartient aux messa-  
gers d'un si noble Empereur comme est le  
Roi Charlemagne & avec ce veux qu'a  
chacun d'eux donniez cent florins Dame ce  
dit huon puis qu'il vous vient à plaisir vo-  
lontiers le ferons. Alors les deux enfans fi-  
rent amener deuant le palais deux beaux  
destriers, si les firent pre enter aux deux  
Cheualiers & leur baillèrent à chacun une  
riche robbe, & à chacun cent florins, des-  
quels dons les messagers furent grandement  
ioyeux & en remercièrent la Duchesse &  
les deux enfans, & dirent tout haut que cet-  
te courtoisie leur seroit valable au temps  
aduenir, iacoit que bien scauoient que tout  
leur estoit fait pour l'honneur du Roi, tou-  
tes fois ils prindrent congé de la Duchesse  
& de ses deux fils, puis s'en partirent, si ne  
cesserent de cheuaucher iusques à ce qu'ils  
vindrent à Paris. ou ils trouuerent l'Empe-  
reur en son Palais qui estoit assis entre les  
barons. Le Roi les apperceur & cogneur,  
& tant fit les appella & auant qu'ils eussent  
loisir de parler, il leur dit que bien fussent  
venus, si leur demanda s'ils auoient esté à  
Bordeaux, & s'ils auoient parlé à la Du-  
chesse & aux deux enfans du Duc Seuin, &  
s'ils le viendroient seruir en sa cour. Sire  
dirent les messagers, nous auons esté à  
Bordeaux, & fait vostre message à la Du-  
chesse, laquelle nous a moult humblement

recuillis & fait grand feste, quand elle nous  
eut ouy parler & qu'estions vos messagers,  
elle ne scauoit qu'elle chere nous faire, si  
nous dit que la longue attente qu'elle a-  
uoit faire, de n'enuoyer ses deux fils à uô-  
tre cour, estoit pour la cause de leur ieu-  
nesse, en vous supliant humblement qu'elle  
& ses deux fils, ayez pour excusez, & cette  
prochaine Pasques les vous enuoyera tous  
deux. Sire les deux enfans sont si tres-  
beaux qu'il n'est nul qu'à les regarder ne  
print plaisir. Par especial Huon l'aisné est  
tant beau & si bien formé que nature n'y  
scauroit qu'amender. Et avec ce sera pour  
l'amour de vous nous ont donné à chacun  
de nous un beau destrier, & chacun une ri-  
che robe, & cent florins d'or. Sire le bien,  
la valeur, & la courtoisie qui est en la Du-  
chesse, & aux enfans, nul ne le vous scau-  
roit racompter. Si vous suplie la Duchesse  
& les deux enfans, que tousiours les vueil-  
lez auoir en vostre bonne grace, & que l'at-  
tente qu'ils ont faites de venir uers vous,  
leur vueillez pardonner.

*Comme l'Empereur Charlemagne fut con-  
tent du rapport qui luy fut fait par les  
deux enfans du Duc Seuin. Et comme  
le Comte Amanry le traistre se vint  
plaindre à Charles le fils du Roy.*

Quand l'Empereur ouy parler ses mes-  
sagers, il fut moult ioyeux, & dit tou-  
iours ait ouï dire, que de bon ante vient bon  
fruit ie le dis pour le Duc Seuin qui en son  
temps fut vaillant & tres loyal Cheualier,  
& à ce que ie voy & ouï dire, les deux en-  
fans ressembleront à leur bon pere, ie voy  
qu'ils ont, receu mes messagers moult ho-  
norablement & en grand reuerence si leurs  
ont faits de grands dons qui leur sera vala-  
ble car si tost ne seront venus qu'en des-  
pit de ceux qui parler en voudront ie leur  
ferai tant de biens s'ils le desseruent que ce

fera exemple à tous de bien faire. car ie les ferai pour l'amour de leur pere de mon plus privé conseil. Alors l'Empereur regarda le Duc n'aymes & luy dit : Sire Duc tousiours vos parens ont esté bons, loyaux & certains, ie veux que le Comte Amaury soit banny de ma cour. car onc luy, ne son lignage ne furent faits pour bon conseil donner. Sire dit le Duc N'aymes, ie scauois assez que l'attente que les deux enfans du Duc Sevin faisoient, n'estoit stion pour la ieunesse en quoy leur mere les sentoit.

Quand le Comte Amauri eut oai le Roy qui ainsi estoit troublé envers lui, il fut mout dolent si se departit secrettement de la cour, & fit serment qu'il pourchasserait aux deux enfans du duc Sevin un tel broüet dont tous deux en mourront à douleur, & que tant seroit que la France seroit en tuisresse. Il s'en vint en son hostel dolent & courroucé, quand la fut venu, il alla penser & songer la maniere comment il pourroit venir à chef de son entreprise, il se partit de son hostel, & s'en alla vers charlot, pource qu'il se sentoit de luy tres privé, il le trouua seant sur une mout riche couche ou il devoit avec un ieune chevalier. Amauri tout en pleurant avec un visage bien piteux & les yeux pleins de larmes, entra dedans la chambre, & se mit à genoux devant Charlot qui en eut grand pitié. Quand en ce point il le vit, Charlot le dressa, & lui demanda pourquoy il demenoit tel dueil, & qui pouvoit auoir esté l'homme qui ainsi l'auoit courroucé. Sire ce dit Amauri, ie le vous dirai, verité est que les deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux doivent venir en cour. Et comme i'ay oui dire que le Roi a dit qu'à leur venue il les fera ses privez conseillers, & ne sera nul qui i'amaïs autour du roi peut rien gagner ne profiter en rien. Et ne puis voir si ainsi est qu'ils y viennent, & que par iceux ne soient chassés

tous ceux qui a present y sont, & qu'avant qu'il soit deux ans, ils n'ayent le meilleur quartier dudit Royaume de France, & vous mesmes si les y souffrez, & s'ils peuvent nullement ils vous feroient mal vouloir de l'Empereur vostre pere. Ah sire, ie vous prie qu'à ce besoin ne ueillez aider; car le temps passé ledit Sevin leur pere eut grand tort & mauuaise cause & par grand trahison m'osta un tres fort & puissant chasteau qui estoit mien sans ce que onc lui eusse fait desplaisir. Sire vous me devez ayder au besoin : car ie suis de vostre lignage de par la noble Reine vostre mere.

**C**harlot ayant entendu le Comte Amauri, il lui demanda en quelle maniere il lui pourroit aider. Sire dit Amauri, ie le vous dirai, i'assembleray des meilleurs de mes parens, & vous me baillez avec moy soixante chevaliers bien armez, si me mettray en chemin pour estre au devant des deux garçons & mettrons nostre embusche en un petit bois qui est à une lieüe de Monlhery, sur le chemin d'Orleans, par ou ils viendront si leur courons & les mettrons à mort que nul n'en scaura parler. Et quand on le scauroit. qui est celuy qui a l'encontre de vous en voudroit mettre le heaume en son chef. Amaury se dit Charlot, cessez & appeaisez vostre dueil, car i'amaïs ie n'auray ioye en mon cœur, iusques à ce que des deux garçons soient vengés. Allez dit Charlot apprestez vos gens, & ie feray apprestez les miens de mon costé, & i'iray avec vous pour venir plustost afin de la besongne. Quand Amauri ouit Charlot, qui si liberalement lui ostroia son ayde, & que luy mesme y vouloit estre en personne, il l'en remercia & l'embrassa par la iamb : lui cuidant baiser son foullet : mais Charlot ne le voulut souffrir, & le releva, & luy dit, Amauri hastez-vous & mettez

peine

## HVON DE BORDEAUX:

ceine que nostre besongne puisse venir à bonne fin, Amaury se de partit de charlot mout ioieux de ce qu'ainsi auoit besongné il ne cessa toute la nuit & le léde main d'assembler des gens de ses plus prochains amis, Et quand ce vint le soir il vint vers charlot, qui desia estoit là luy & ses gens, & au plus celement qu'ils peurent se departirent ainsi comme à l'heure de minuit, de la ville de Paris tous armez, & ne cesserent iusques à ce qu'ils vindrent au lieu qu'ils auoient esleu pour attendre les deux enfans. Atant vous lai rai à parler d'eux & retourneray à parler des deux enfans de huon & Girard.

*Comment les deux enfans du duc Seuin de bordeaux prindrent congé de la duchesse leur mere, & aussi comment en leur chemin ils conduirent le bon abbé de clugny leur oncle, qui s'en alloit à Paris. par deuers le roy charla-*

**B**ien auez ouy par cy devant comment les messagers du roy se partirent de bordeaux, & laisserent les deux enfans qui se mettoient en point pour venir en lacour, lesquels mout richement s'appreterent, & bien furent garnis de tout cequ'il leur estoit besoin, tant d'or d'argent, que de riches draps de soye, ainsi comme leur estat appartenoit, puis assemblerent les barons dudit pays, auxquels ils recommanderent leurs terres, pays seigneuries, & esleurent dix cheualiers & quatre conseillers pour mener avec eux pour eux aider à gouverner, Apres manderent le preuost de Geronuille puis s'appelloit Guvre, à qui ils recommanderent tout le faict de la iustice, puis quand huon & son frere eurent fait & esleu ceux qui avec eux vouloient mener ils prindrent congé de la duchesse leur mere & des barons du pais qui pour eux pleurerent tous bien tendrement. Laquelle chose ils auoient bien occasion de faire, & en-

cores pluslargements qu'ils ne firent, & s'ils eussent iceu & cogneu la pitoyable aduerture & encombrer qui leur estoit à aduenir iamaiz eux ne la duchesse ne les eussent laissé partir, car tant de melchefs en aduins que pitoyable chose sera de l'ouyr raconter, ainsi les deux enfans se departirent en baisant leur mere, laquelle ils laisserent, mout tendrement pleurant, & ainsi monterent a cheual avec leur compaignie, & en passant par les ruës de la ville. ouy rent le peuple qui de menoit grand deuil pour leur departement & en pleurant disoient.

Dieu les vueille conduire, desquelles p'eurs & lamentations les enfans ne sceurent auoir le courage si ferme qu'ils ne iettassent plusieurs souspirs, & au departir de la ville maintes larmes & pleurs furent iettées, tât de eux, comme du pauvre peuple qui auoit mout grand regret de leur departement.

Quand les enfans eurent un peu cheminé leur dueil fut un peu appaisé, huon appella, son frere girard, & luy dist mon frere nous allons en cour seruir le roy, & pour ce auôs cause de nous resjouyr, ie vous prie que nous deux chantons vne chanson pour nous esueille, frere dit girard, ie n'ay point le cœur ioieux pour chanter ne faire feste, Car j'ay la nuit songé un merueilleux songe, aduis m'estoit que trois liepars m'allailloient & qu'ils m'auoient tiré le cœur hors du ventre, mais vous eschappiés sain & saul & vous retournez arriere.

Parquoy mon frere mon amy, s'il vous venoit à vostre bon plaisir, nonobstant mon songe que tiens pour dangereux passage, ie vous voudrois bien prier que nous en retourillions a Bordeaux, par deuers la duchesse nostre bonne mere, qui de nostre retour aura grand ioye. Frere ce dist huon, ne plaise à Dieu, que pour songe nous retournerions, car à tout iamaiz nous seroit hôte & reproche, iamaiz ne retourneray à

Bordeaux iusques à tant que j'auray veu le roy, dont on parle tant: mon tres doux frere, ne vous esbahissez en rien, ains faicte bonne chere & ioyeuse, nostre Seigneur Iesus-Christ nous garantira & conduira à sauement adonc exploiterent les deux freres de cheuaucher nuit & iour, tant que de loing ils apperceurent l'abbé de clugny qui auoit en sa compagnie trentehommes, lequel s'en alloit en la cour du roy charlemagne

Alors que huon apperceut la compagnie, il appella girard son frere, & luy dit, ie voy la gens de religion, qui tient le chemin de Paris, la scauez vous qu'au departir la duchesse nostre mere nous chargea que tousiours nous missions en bonne compagnie. Et pource nous est bon de nous hastier pour les acconferuir: frere ce dist girard, vostre bon plaisir soit fait, si exploiterent tant qu'ils les ataignirent, L'abbé de clugny regarda sur dextre, si choisit les deux enfans qui exploiterent pour les acconferuir, il s'arresta tout coy, si choisit huon qui deuant cheuachoit, Huon le salua mont humblement, & l'abbé luy rendit son salut, & luy demanda, la ou si hastiuement alloient cheuauchant, & dont ils venoient, & qui fut leur pere, & dont ils estoient. Sire, ce dist huon, puis qu'il vous vient à plaisir de le scauoir, le duc Seuin de bordeaux nous engendra tous deux, & y à sept ans qu'il trespassa. Et voicy mon frere qui est laisné de moy. Si allons en la cour du noble roy charlemagne pour releuer de luy nos terres & nos pays, car il nous à mandez par deux nobles cheualiers & certes grand doute auons qu'en ce chemin n'ayons quel que encombrement.

Quand le bon abbé eut entendu qu'ils estoient fils du duc seuin, il fut bien ioieux & en signe de la vraye amitié les acolla l'un apres l'autre puis il leur dit, en fans ne faicte

doute au plaisir de nostre seigneur, ie vo' cōdiray sains & saunes iusques à Paris: car le duc seuin vostre pere estoit mon cousin germain, parquoy ie suis tenu à vous ayder, si scachez que ie suis du grand conseil du roy charlemagne, & s'il a nul quel qu'il soit qui à l'encontre de vous se vueille esmouuoir de mon pouuoir ie vous ayderai & conseilleyrai, si pouuez cheuaucher seulement avec moy. Sire, ce dit huon, ie vous remercie, & ainsi en parlant d'une chose & d'autre les deux enfans cheuaucherent avec l'abbé de clugny leur parent, & vindrent ceste nuit coucher à Mont l'hery, puis le lendemain se leuerent au matin, apres la messe ouye mon terent à cheual, & firent tous quatre vintgs cheuaux, & cheuaucherent tant qu'ils arriuerent dedans vn petit bois, auquel estoient en embuscades charlot & le comte amaury, lequel cogneur tãtost huon, & girard qui cheurchoient deuant, dont il fut mout ioieux, il vint deuers girard & luy dit: Sire, temps est que du domage que me fist le duc seuin soit vengé sur ses enfans, lesquels ie voy presentement venir, se tout maintenant ne sont occis par vous, pas ne sommes dignes de tenir terres, car scachez aussi que par leur mort serez, sire de bourdeaux, & de toute la duché d'aquitaine,

*Commē charlot par le conseil du comte amaury saillit hors de l'embusche, ou ils estoient mis & vint courir dessus girard le frere de huon, tãt qu'il le naura mout vilainement, & cheue par terre, dont huon fut mout dolent.*

**Q**uand Charlot entendit le Conte Amaury il s'afficha sur ses estriers & print vne lance, dont le fert estoit mout trenchant, saillit hors du bocquet, & amaury voyant que charlot s'estoit de party il se retira dehors du chemin, & dist à ses

gens laissez aller Charlot, ia n'est besoing que nul y aille que luy ainsi disoit ledict mauuais traistre, car il ne desiroit autre chose que l'un des deux enfans de Seuin, occist Charlot, parquoy ils furent destruits en les aculant de meurtre, parquoy il peut paruenir à sa damnable intention, Charlot s'en vint tout à l'encontre des deux enfans du duc seuin, & l'abbé de clugny qui au dits enfans deuoit: il regarda & vit Charlot qui estoit armé contreux le petit pas, d'autre part regarda deuers le bocquet, si vit que tout estoit plein de gens armez il s'arresta & appella huon & girard en leur disant, mes neueux iay apperceu, en ce bocquet vn cheualier deuant moy tout armé & le bois plein de gens, ie ne scay qu'il vôt querant. N'avez vous à nul homme fait tort, pour dieu si vous sentez que ayez fait ou de tenu aucune chose que pas ne soit vostre, mettez vous deuant, & allez faire raison, & vous offrit de l'amender.

Sire ce dit huon de bordeaux, ie ne scay homme viuant au monde à qui moi ne mon frere ayons aucun desplaisir, ne de qui nous soyons hays, lors huon appella son frere girard & luy dit, mon frere de partez vous d'icy, allez à l'encontre de ce cheualier, qu'icy vient scanoir qu'elle chose il luy plaist: frere, ce dit girard, ie le feray volontiers, incontinent il brocha le destrier des esperons à l'encontre de charlot, le fils de charlemagne, & luy demanda si aucune chose luy plaisoit auoir, où s'il estoit garde du chemin ou du passage, pourquoy ils deussent aucun tribut, & que prests estoient de le payer, adonc charlot luy respoudit de le payer, adonc charlot luy demandant qu'il estoit si fierement en luy demandant qu'il estoit girard luy respoudit. Sire, ie suis de la cité de bordeaux, fils du noble duc seuin, à qui nostre seigneur fasse pardon.

Et icy apres vient huon mon frere aîné, & allons à Paris en la cour du roy charlema-

gne pour releuer nos terres & nos freres, & pour le seruir en tout ce qui nous voudra commander, s'il est nul que rien nous sçache demander, qu'il vienne à paris, & nous luy ferons raison. Tais-toy, ce dit charles vieilles ou non, j'auray raison de ce que seuin ton pere me tollit: car il eut trois de mes chasteaux que onc de luy ie n'en peus auoir raison, mais puis que ie tiens, vueilles ou non, tort que ton pere me fis i'en auray vengeance, ne iamais tant que toy & ton frere serez en vie, ie n'auray ioye au cœur, garde toy de moy deuant que la nuit soit venuë ie vous feray tous deux mourir. Sire, dit girard, ayez pitié de moy, vous pouuez voir que tout nud suis sans armes, ce vous seroit honte & re proche, si ainssi par vous i'estois occis, iamais ne vint de gentil courage à cheualier d'affaillir quelque personne qui fust sans armes ny bastons, toutes fois sire, pour dieu ie vous prie mercy, car bien voyez, que ie n'ay espée escu ne lance, dont ie me puisse defendre, vous voyez icy mon frere aîné qui sera prest à vous amender s'aucun tort vous a esté fait tais toy ce dit charlot, il n'est aujour d'huys si chere chose qui me sceust demouoir que vaillamment ne te mette à mort, si te garde de moy, girard qui moult ieune estoit eut grand peur, & reclamant nostre Seigneur, tourna son destrier, cuidant venir à sauueté vers son frere, mais charlot qui de sa estoit fol affaire, baissa sa lance, & acconsluivit le ieune enfans, & le frappa par le costé de telle force, que le fer & le fust luy passa outre le corps, & le getta par terre cuydant l'auoir occis, & toutes fois ne luy perça point les entrailles, ny ne receut point de coups qui fust mortel, car nostre Seigneur guarentit le ieune enfans, à ceste heure, non pourtant fut si fort blessé qu'oncques n'eust pouuoir de soi mouoir pour la tres grande angoisse qu'il sentoit le



## HISTOIRE DE

bonabbé de clugny regarda l'enfant porter par terre, lequel piteusement en pleurant regarda huon, & luy dit.

Ha cousin, ie voy la vostre frere girard occis, dont le cœur me depart de la douleur que ie sens Ha sire, ce dit huon, pour dieu conseillez moy, las! que dira la duchesse nostre mere quand elle scaura que mon frere est occis, que tant doucement nous a nouris: hamon tres cher frere girard: or voy je bien que vostre songe est aduenu. Las pour quoy ne vous ay-ie cren, quand vostre songe me contastes, pas ne fust ce meschef aduenu, ha sire, ce dit huon à labbé, pour dieu vous prie que me vueillez secourir. car si ie deuois estre occis, iray-ie demander, scauoir pour qu'elle occasion il à occis, mon frere, ia mais ie ne retourneray, iusqua tant que l'auray occis, ou luy moy: ha beau neveu, ce dit l'abbé, regardez que vous ferez, n'ayez en moy fiance d'estre secouru, car bien scauez que nullement ie ne vous puis en ce cas ayder, ie suis prestre qui sert à Iesus-Christ, nullement ie ne puis estre ou homme soit occ's, ou mis à mort par glaiue. Sire, dit huon, de telle compaynie que la vostre nous fussions bien passéz:

Alors huon regarda mout piteusement vers les dix cheualiers qui avec luy auoit amené de bordeaux, & leur dit. Seigneurs que avec moi estes venus, & que auez esté nourris en mon hostel, que dites vous, me voudtiez vous ayder à venger la mort de mon frere, & me secourir à l'encontre de des meurtriers, qui d'aguet & fait à pensée, ont ainsi piteusement occis girard mon frere.

Sire, respondirent les cheualiers, iusques au mourir vous ay derons, brochez auant, & n'ayez quelque doute. Et incontinent chacun d'eux s'accoustra de si peu de harnois qu'ils auoient, & quand ils furent adoubez huon brocha son destrier des esperons par celle fierté que d'essoubz luy faisoit trembler

la terre, & ces dix cheualiers lascherent leurs cheuaux, & le suyrirent franc & hardy courage, tous deliberez de besongner vaillamment. Quand le bon abbé vit partir son neveu, & les gens, il luy en print si grand pitié. Si pria à nostre Seigneur, que de mort il les voufist garantir & que luy & ses hommes vueilles garder de mal & d'encombrier. L'abbé tout le petit pas, luy & hommes se mirent au chemin apres huon, pour voir à quelle fin la à chose pourroit venir. Huon cheuaucha tant qu'il vint là où son frere gisoit. Si luy escria tout haut, mon trescher frere se vie auez au corps, vueillez moy respondre & me dire comment vous vous sentez Frere ce dit girard, ie me sens mout nauré, & ne scay se ius en pourray eschapper, pensez de vous, car de moy n'en est rien, fuyez vous, en d'icy, là pouuez voir que ce bois est tout plein de gens, tous sont armez, & n'attendent autre chose que de vous occire, & mettre à mort comme ils ont fait de moy.

*Comment huon de bordeaux fut dolent quand il vit son frere Girard ainsi nauré, & comment il occist charlot. Et comment il vint deuant le roy a paris, lequel il appella de trahison.*

**Q**uand huon entendit son frere, il en eut grand pitié, & inra que mieux ay moit mourir qu'ainsi s'en parçist sans l'auoit vengé ne que ia à Dieu ne plaise qu'il en eschappe iusques à ce qu'il ait occis celuy qui ainsi en ce point l'amis. Alors il brocha des esperons apres charlot, qui s'en retournoit au bois pour soy embucher avec les autres, mais charlot qui apperceut & sentit huon qui apres, luy venoit, le surattendit, en le regardant mout fierement, huon l'ayant suyuy s'escria à haute voix, & luy dist, vassal qui es-tu, qui as occis mon frere, d'ou es-tu nay. Charlot luy res-

pondit, & dit qu'il estoit nay d'Allemagne & fils au Duc Thierry, huon cuyda qu'il dist vray, pourceque Charlot auoit vn escu descogneu. Vassal ce dit huon, Dieu te maudie, pourquoy as-tu occis mon frere. Alors Charlot lui respondit, ton pere le Duc Seuin m'osta iadis trois de mes chasteaux, desquels onc ne me voalut faire droit, & pource ay occis ton frere & aussi feray-ie toy.

Lors huon par grand ire luy dit, faux & desloyal meurtrier, aujourd'hui vous monstreray la douleur que m'avez faicte. Charlot respondit à huon garde toi de moi, ie te desfie. H ton qui bien peu estoit armé print son manteau d'escarlatte, si l'envelopa tout autour de son bras & tira son espée & brocha le destrier des esperons, & vint contre Charlot l'espée au poing, & Charlot de l'autre part luy vint à l'encontre la lance baillée, si acconsuiuit huon par dessus le bras d'extre, tellement que lui tréperça tous les doubles du manteau, & en passant, outre luy tresperça la robbe & la chemise, sans ce que onc neullement l'atouchast à la chair. Et par ainsi fut guarenti de mort huon qui eut courage de Lion, remercia nostre Seigneur de ce que de mort l'auoit guarenty, il haussa sa bonne espée en n abandonnant les resne de son destrier à deux mains de toute sa force, & de la grande vertu que Dieu luy auoit donnée, frappa sur le heaume auidit Charlot vn coup que onc le cercle ne le pent garentir que l'espée qui mont estoit bonne, n'allast insques à la ceruelle. Alors il le fit cheoir par terre, ainsi fut occis Charlot miserablement. Le traistre Amaury qui dans le bois estoit en embusche, apperceut & vit clerement que Charlot estoit mort, il en remercia nostre Seigneur, & dit ioieusement, Charlot est mort, Dieu en soit loué; car à ce coup mettray tel trouble en France, que ie vien-

dray à tous mes desirs. Alors huon voyant Charlot mort s'en reuint deuers Girard son frere qui encore estoit couché par terre, & luy amena le cheual dudict Charlot, si luy demanda si bonnement il pourroit cheuaucher, Frere ce dit Girard, ie pense bien que si ma playe estoit liée & bandée ie pourrois cheuaucher.

Alors huon descendit & print de sa chemise, si en couppa vne piece, & en banda la playe de son frere Girard, pendant ce suruiurent les cheualiers de huon qui luy ayderent à le mettre à point: puis le mirent à cheual au mieux qu'ils peurent; mais pour la grande douleur qu'il sentoit le pasma car deux fois entre leurs bras, apres qu'il fust reuenu à luy, & le mirent sur vn palefroi & vn Cheualier derriere luy qui le soustenoit puis dist à huon, Frere, ie vous prie que d'icy nous partions sans plus aller auant ains retournons à Bordeaux deuers la bonne Duchesse nostre mere, car ie doute que si plus auant nous allons, que mont grand mal nous aduienne, ie vous promets que bien scay de certain, que si par ceux qui sôt dedans ce dit bois en embusches sommes apperceus, & aussi qu'ils seachent que vous ayez occis celuy qu'en ce point m'a mis. Ie fay doute que mal nous en aduienne. Frere ce dist huon, à Dieu ne plaise que pour peur de mort ie retourne arriere, iusques à ce que i'aye veu le Roy Charlemagne pour l'appeller de trahison. Quand en son conduit & mandement auons esté trahis & guettez pour nous meurtrir, frere ce dit Girard, vostre plaisir soit faict, puis brocherent les destriers des esperons, & se mirerent en chemin vers Paris, tout pas à pas pour l'amour de Girard, qui mont estoit fort blessé. Alors les cheualiers qui estoient dedans le bois en embusches, appellerent le Comte Amaury & luy demanderent qu'elle chose il estoit de faire, veu que Charlot

## HISTOIRE DE

estoit mort & si on iroit apres ceux qui l'auoient fait, & que mal seroit, ce vis on les laissoit aller. Alors le Comte Amaury leur respondit, & dit, laissez les en aller, que de Dieu soient ils maudits, mais les poursuions de loing, tant qu'ils soient à Paris. Si emportons le corps de charlot avec nous, le quel porterons deuant charlemagne, là verrez que ie diray, & si vous voulez accorder & tesmoigner ce que ie d'iray, & mettray en auant deuant le Roy, ie vous feray si riche que iamais n'aurez pauvreté, ils respondirent que tout son plaisir feroient. Alors partirent du bois, & vindrent là ou charlot gisoit mort, puis le prindrent & le mirent deuant le comte Amaury sur le col de son destrier, puis se mirent en chemin Dieu les puisse confondre, car s'ils peuuent ils feront mourir les deux enfans, l'Abbé de clugny qui estoit allé deuant, regarda derriere luy & vid les enfans. Il les atendit puis quand ils furent pres de luy. il demanda à huon, qu'elle aduerture ils auoient eu. Sire, dit Huon. i'ay occis celuy qui mon frere a nauré, le quel me cuida occire. Beau neueu dit l'Abbé il me desplaist moult. Si vous estes accusé deuant le Roy, i'aideray en tout mon pouuoir. Sire ce dit huon ie vous remercie. Alors huon regarda de costé, & vid le comte Amaury, & toute la troupe qui apres eux venoient le pas Dont tout le sang luy fremit, il appella l'Abbé & luy dit. Sire, que pourray ie demener quand ie voy approcher ceux qui desirent ma mort & sont bien vn cent. Beau neueu dit l'Abbé n'ayez doute car ceux qui viennent apres vous, ne songent pas à vous, mais cheuachez hastiuement, il n'y a plus que deux lieues. Alors tous ensemble brocheier des esperons, & ue s'arresterent iusques à ce qu'ils vindrent au Palais, deuant lequel ils descendirent, puis monterent à mont. Huon tenoit son frere par la main & l'Abbé le re-

noit par l'autre. Quand ils furent à mont il virent le Roy qui entre les Barons estoit assis. Alors quand huon apperceut le Roy il salua le Duc Naines, & tous les autres Barons qui là furent, & dit. Dieu qui pour nous mourut en croix, vueille sauuer tous ses Barons, & il confonde le Roy que ie voi là assis. Car oncques de plus grande trahison n'ouïsmes parler que le Roy nous à pour chassée, veu que par ses messagers & ses lettres patentes, nous auoit mandez pour le venir seruir, auquel mandement auons voulu obeir, comme à nostre droit Seigneur, mais par sa faulle trahison nous fait esperer pour nous meurtrir, & de fait les embusches & espieurs ont assailly mon frere qui icy est present l'ayant laissé pour mort. Apres ce ne se tindrent à tant, mais me vouloient occire, & à l'aide de nostre Seigneur Iesus-Christ & de mon espée me deffendis, tellement que ce luy qui nous cuidoit, deffaire a esté par moi mis à mort.

*Comment le Roy Charlemagne se courrouça à Huon, pour ce que trahison luy mettoit sus. Et comment Huon luy racompta toute la maniere pourquoy & à quelle cause il auoit occis le Cheualier qui auoit nauré son frere.*

**Q**uand le Roy entendit huon il dist: Vassal, regarde & pense à ce que tu dis ici deuant tous mes Barons, celuy Dieu qui mourut en croix pour les pecheurs racheter oncques en iour de ma vie ne m'aduint faire ne consentir trahison mais par la foy que ie dois à Saint Denis, si vous ne prouuez ce que vous dictes: ie vous feray mourir. Alors quand huon ouit le Roy qui du fait estoit ignorant, il passa auant & luy dit, Roy vois tu ici mon frere que par toi à esté ainsi nauré, & mal mis, Huon print son frere, si luy aualla la robbe, puis luy de banda sa plaie, dont le sang en saillit à grand ruisseaux tellement que Girard cheut tout

pasmé deuant le Roi & les Barrons du grad-  
angoisse qu'il sentoit, dont le noble Empe-  
reur eut si grand pitié que le cœur luy at-  
tendrist, tost & hastiuement manda ses mi-  
res, par lesquels il fit visiter la playe de Gi-  
rard, puis leur demandoit si de la mort le  
pourroient garantir, ils dirēt au Roi quād  
la plaie eurent veüe & visitée. Sire, au plai-  
sir de nostre Seigneur, de dans vu mois le  
vous rendrons sain & sauf, le Roy fut tres-  
ioyeux de ceste responce, si regarda huon,  
& luidit: Vassal vous m'accusez de ceste de-  
floyauté, sçachez par la Foy que doi à mon  
Seigneur S. Denis, que onc en iour de ma  
vie n'euz en pée de faire faire ceste trahi-  
son: mais par le glorieux S. Iaques, & par  
le couronne que ie porte sur mon chef si ie  
seai qui a faict la trahison, i'en feray telle  
punition qu'il en sera memoire. Et ie vous  
en ferai tel droit, que vous n'aurez cause  
de vous plaindre. Sire, dit huon la vostre  
merci, car pour obeir & faire vos comman-  
dement nous est ce meschef aduenü. Ie ne  
puis penser ique moi & mon frere Girard  
aions iamais fait tort à personne. Sire ie  
vous veux racompter la manier de ce faict,  
sçachez que depuis que nous partismes de  
Bordeaux ne trouuasmes quelque aduécure,  
fors quand nous approchasmes à vne lieuē  
de Mont l'hery, nous attraighames nos-  
tre oncle l'Abbē de clugny, avec lequel  
nous mismes en sa compagnie pour nous  
conduire iusque par deuers vous, & che-  
uanchames ensemble deux lieuēs tant  
qu'au deça de Mont l'hery apperceusmes  
vn petit bocquet, auquel vismes à la dexte-  
re du Soleil, paroistre heau nes lances, & es-  
cus de ceux qui dedans estoient embulchez,  
pais tost apres, nous en vismes l'vn deux  
saillir de hors tout armé la lance en la main  
& l'escu au col le petit pas venir vers nous,  
alors nous arrestames tous, & enuoia mon  
frere au deuant du Cheualier pour y scaouir

s'ils estoient espies, ougens gardans les de-  
stroits ou passages, afin que si aucun tribut  
vouloient demander, que ledroit leur fust  
fait si aucune chose vouloient auoir de nous  
dont quant mon frere vint à l'encontre du  
cheualier, il luy demanda qui nous estions  
mon frere leur respondit, que nous estions  
ensans du Duc Seuin, & qu'a vostre man-  
dement venions à vostre Cour, pour rele-  
uer nos terres & nos siefs de vous. Alors le  
Cheualier respondit. que nous estions ce  
qu'il queroit. Et qu'il y auoit 7. ans passez  
que le Duc Seuin nostre pere luy auoit osté  
trois deses chasteaux laquelle chose onc ne  
fist, alors mon frere luy dit qu'il venoit à  
Paris, & que deuant vous & deuant les pairs  
luy feroit droit, le cheualier respondit à  
mon frere qu'il ne feroit pas ce chemin: si  
coucha, sa lance, & en frappa mon frere qui  
estoit tout desarmé: tellement qu'il le getta  
par terre le cuidant auoir occis puis tout le  
petit pas se retira vers le bois. Quand ie vis  
mon frere par terre, i'euz telle douleur au  
cœur, que plus ne peus ar rester deprendre  
vangeance, ie demāda à mon oncle s'il me  
vouloit aider, il me respondit que nō pour-  
ce qu'il estoit Prestre, & tous les Moynes  
qu'avec luy estoient, il se mist en chemin  
sur stierre & me laissa. Si s'en vint tout le  
pas en moy sur attendant, ie prins dix che-  
ualiers qui avec nous estoient venus, les-  
quels auoient esté nourris en mon hostel, ie  
me mis en pointe d'esperon deuant eux, de  
peur que celui m'eschappast qui telle dou-  
leur m'auoit faicte. Si courut apres, mais  
incontinent qu'apres luy m'appereent ve-  
nir, il retourna à l'encontre de moi. ie lui  
demanda qu'il estoit, il me dist qu'il estoit  
au Duc Thierry d'Ardaine, ie luy deman-  
da pour quoy il auoit occis mon frere il me  
respondit qu'aussi feroit-il moy. Alors il  
baissa sa lance, de laquelle il m'escueillit  
sur le costé, & me tresperça la robbe & le

pourpoint sans que la chair n'e touchast, comme il pleust à nostre Seigneur Iesus Christ. Alorstres hastiuement enueloppay mon manteau autour de mon bras, si tiray mon espee, laquelle ie leuay à deux mains & ainsi qu'il passoit ie lui en donnay vn si grand coup que ie le fendis iusques aux dets, dōt il cheut mort estendu sur la terre, ie nesçay qu'il est, mais quel qui soit ie l'ay occis, & s'il e nul qui aucune chose m'en vueille demander, vienne droit en vostre Cour Royale par deuant vos Pairs la seray prest de toutes raisons faire, s'il est trouue par iugement que l'aye tort, ie ne scay qui est le Cheualier, ie ne le cognois, mais de peur que ie l'eus occis, & que ie men fais renenu & rapportay mō frere, & mis sur le destrier du cheualier mort & que i eus atteint l'Abbé de Clugny mon oncle en cheuauchant regarday derriere moy, l'apperceus ceux qui dans le bocquet estoien embuschez, dont par deuant les autres, auoit vn cheualier, qui sur le col de son destrier apportoit le cheualier mort, bien scay, que si ne sont venus il's seront bien tost icy. Quand le Roy entendit huon, il se donna grand merueilles qui pouuoit estre le Cheualier mort, & dit à huon, seachez de verité que ie vous en seray raison, & ne scay aujour d huy si grand en mon Royaume quel qui soit que s'il a fait la trahison que ie ne le face mourir: car la chose me touche trop prest, quād à ma seureté & à mon mandement venez pour moy seroir. Alors le Roy commanda que Girard fust mené en la meilleure chambre de son palais, & qu'il fut bien bien pensé, laquelle chose au commandement du Roy fut faicte.

*Comme Charlot fut apporté mort deuant le roy & du grand dueil qu'il en demena. Et come le conte Amaury en culpa Huon de la mort de Charlot, par quoy le roy luy voulut courir sus du conseil que le Duc Naymes donna.*

Q V and huon & le bon Abbé son oncle eurent ouy labonne volonté qu'auoit le Roy, & les belles offres quel leur auoit faict, tous se mirent à deux genoux pour luy embrasser la jambe, en le remerciant de la courtoisie que par luy leur estoit presentée à faire, le roy les releua tous deux. L'Abbé parla & dit. Sire, tout ce que mon neueu huon vous a dit, est chose veritable. Charles leur respondit, ie le croy. Le Roy leur fit grand feste: mais mout estoit en grand desir de sçauoir la vraye verité de ceste chose aduenüe, & dit derechef: Huon & vous Abbé de Clugny, seachez que l'ay vn fils que l'ayme mout, lequel si l'auiez occis en faisant tels ceuures que d'auoir rompu maseureté, ie le vous pardonneray pouruen qu'ainsi soit. Sire, ce dit huon, la chose est telle comme ie l'ay racompté. Alors l'Empereur commanda qu'on allast querir Charlot son fils, apres le commandement du Roy: ceux qui firent commis allerent en son hostel pour le chercher, mais il fut dit par son hoste, que la nuict de deuant s'estoit party, & onc puis ne l'auoit veu iceux s'en retournerent. Mais estant sorty du logis, ils onyrent grand bruiet en la rue & virent le Conte Amaury, que sur le col de son cheual apportoit à à Charlemagne le corps de Charlot. Les rues estoient pleines de Cheualiers, Dames & Damoiselles qui ploroient pour Charlot qui estoit mort, voyant donc que c'estoit Charlot, ils coururent au palais, mais ils n'y furent pas si tost que Charlemagne ouy nommer le nom de son fils Charlot, il appella le Duc Naymes de Buieres, & luy dit, ie suis en grad esmay, i'enten vn bruiet parmy la ville, & ay ouy nommer le nom de mon fils Charlot. Certes le cœur me dict que c'est luy que huon a occis Si vous prie que tost vous alliez veoir qu'elle chose est aduenüe, afin que ie fois de repos.

Alors

HUON DE BORDEAUX.

**A** Lors le Duc Naimés sortit, mais il ne sçût être venu qu'il ne rencontra le corps de Charlot que quatre Chevaliers apportoient sur un écu. Le Duc Naimés l'ayant veu il fut dolent. Le Comte Amauri monta les deg ez, & vint où Charlemagne & tous Barons étoient, & là devant luy posa son fils Charlot. Quand le Roy vit son enfant ainsi détranché, la douleur & le grand deuil qu'il en demena étoit insupportable, on n'eût sçeu trouver homme qui cette pitié eût veu, & s'il n'eût eût le cœur plus dur que marbre, qui de douleur n'eût esté ému, le Duc Naimés qui moins de douleur n'avoit que les autres, voyant cette pitié advenue, & de grand deuil que son Seigneur demenoit, si s'approcha de Charlemagne : & luy dit Sire reconfortez vous de la chose advenue vous sçavez que le deuil ne resluseita vôtre fils.

Mon cousin Oger le Dannois m'occit Bertrand mon fils qui vos messages portoit au Roy Dedier de Pavie, je le passay sans grand deuil faire parce que par deuil ne l'eusse peu laver. Naimés dit Charlemagne, je veux sçavoir la cause qui les mouvoit delà aller. Sire ce dit Naimés, du Comte Amauri, pouvez vous sçavoir qui l'a occis, & pourquoy il étoit l'a allé. Adouc le Comte Amauri qui là étoit présent, s'avança, & dit tout haut Sire que demandez-vous, ce luy qui a tué vostre enfant est devant vous, cest Huon qui là est assis.

Quand Charlemagne entendit ce que le Comte Amauri luy dit, il regarda moult fierement Huon, & luy eût lancé un couteau dedans le corps, n'eût esté le grand Duc Naimés de Bavières qui l'en detourna & de le blâma, en luy disant. Ha Sire qu'avez vous en pensée, Aujourd'huy avez reçu les enfans du Duc Sevin en vôtre cour, si leur avez promis de leur faire droit & raison, & maintenant les voulez occire. Que pour-

ront dire ceux qui cette chose oïront, que vous les ayez midez pour mourrir, & s'e q'e mêmement avez euvoyez vostre fils par Aguet our les mettre à mort, à ce que je vous de vous pas ne vous maintenez à faire comme un homme, mais ainsi comme un enfant, mais demandez au Comte Amauri la cause pourquoy il avoit mené Charlot & aussi pour que le cause il avoit assaillis les deux enfans du Duc Sevin. Là estoit le Gentil Huon de Bordeaux qui moult étoit esbahi du Roy Charlemagne, qui aujourd'huy humblement l'avoit reçu & après se veut occire. Sçachez qu'il eut moult grand peur, & au mieux qu'il peut s'éloigna arriere de la presence de Charlemagne. Le bon Abbé de C'ungny son oncle ne lui peut aider que de la parole, il prit congé de Charlemagne & laissa là Huon, lequel dit au Roy, Sire, sçachez de verité que celuy qui est devant vous mort, je l'ai occis à mon corps défendant, ne sçachant pas que ce fut vôtre fils, car si je ne l'eusse sçeu, je ne l'eusse pas touché. Sire pour Dieu ayez pitié de moy, je vous prie de me garder mon bon droit, & soumetz mon corps pour estre a droit en vôtre cour attendre tel jugement que jugeront vos Pairs, & que s'il est trouvé que j'aye occis Charlot vostre fils sçachant que ce fustal, je veux que honteusement me fassiez mourrir. Alors tous les parents de Huon qui la furent s'ecrierent à haute voix, & dirent que bien avoit dit & hardiment parlé, & que si le Comte Amauri vouloit aucune chose dire au contraire heure c'étoit de ce mourrir.

*Comme le traître Comte Amaury accusa Huon de Bordeaux devant l'Empereur Charlemagne, que traîtreusement il avoit occis Charlot & de ce il apela Huon en champ de bataille.*

**Q**uand le Roy Charlemagne eût ainsi ouy parler Huon de Bordeaux, il roy

garda vers le Duc Naines en lui priant que cette chose le voullut conseiller. Sire, ce dit le Duc, autre chose ne vous sçauriez d'en fors qu'insi que par ci-devant vous ai dit, que de rechef demandez au Comte Amauri pourquoy il a mené Charlot vostre fils armé, & faire embuscher dans le bois pour courir sur les fils de Sevin, ne qu'elle chose il alloit querant. Amauri qui estoit assez près les entendit, & dist. Sire la verité vous en dirai, & si autrement fais-je veulx que honteusement me fassiez mourir, verité est que la nuit passée Charlot vostre fils m'envoya querir, me priant qu'avec lui voullussent aller au gibier, ie lui repondis qu'il attendist au iour, mais il n'en vouut rien faire, ie lui octroia d'y aller, pourveu qu'il alast s'armer par ce que ie me donnois des gens de Thierry l'Ardenois afin que si d'avanture venoient à l'encontre que vers eux puissions resister, & ainsi le fils si nous partismes de cette Ville tous deux, & choisismes un petit bouquet, & là assez près iuchasmes nos hostours, dont l'un fut perdu, & droit à certe heure vismes venir les enfans de Sevin, si apperceusmes Huon l'aîné qui là est, qui desja avoit faisi l'un de nos oyseaux, Charlot vostre fils s'approcha de luy le priant humblement que son hostour luy voullust rendre, mais le traistre ne le voullust onc faire. Alors Girard son aîné frere vint vers Charlot & estriverent l'un contre l'autre, tant que Charlot vostre fils le ferit Huon qui là estoit present sans dire mot ne parole nulle haussa l'espée, si l'occist mist piteusement à mort vostre fils, puis s'enfuyent luy & son frere tant qu'ils peuvent, & s'il veut dire le contraire que ie n'aye dit verité, voicy mon gage lequel devant vous ie presente, & s'il est hardy que mon gage ose lever, ie lui feray confesser en peu d'heure & luy offre à pourer mon corps contre le sien.

*Comme l'Abbé de Clugny vouloit prouver que ce q' Amaury avoit mis en avant étoit mensonge, & comment le Comte Amaury jecta son gage à l'encontre du gentil Huon.*

**A**Prez qu'Amaury eut signé sa pato'e, l'Abbé de Clugny passa avant, & dist au roy que oncques iour de sa vie n'avoit ouy un si grand mensonge que le traistre Amauri avoit dit, & que luy & quatre moines tous prests & appareillez de iuger & faire serment so'emnel, que tout ce que le traistre avoit il en avoit fausement menty & que gage n'i pouvoit avoir, que la verité en estoit tesmoignée, certes ce dist crois, & vous Sire Amauri, qu'en dites vous, ha Sire jamais l'Abbé ne voudrois desdire, mais la verité est telle que ie vous ay dit. L'Abbé peut dire tout ce qu'il lui plaist, mais si Huon est si osé de moi desfaire & aller au contraire de ce que j'ay dit devant vous qu'il se mette en champ de bataille contre moi & avant qu'il soit vespre ie lui ferai confesser. Quand l'Abbé l'entendit il fut moult esmeuveillé, & regarda vers Huon & lui dist, beau neveu offre ton gage, car le droit est à toi, si tu es vaincu & ie retourne jamais à Clugny, il n'aura saint ne sainte qu'à force de coups ie ne deshompe d'un baston & par pieces, & si Dieu veut ce tort consentir, ie frapperai de si grands coups dessus la fierte de saint Pierre, qu'il n'y demeurera or ne argent ni pierre precieuses que par terre ne fasse tresbucher. Sire, ce dit huon ne plaise à Dieu que ie me deports de lever son gage: car ie lui prouverai que fausement a menti comme un traistre & lui ferai confesser par ses qu'oncques ie ne sçeus que ce lui que j'ai occis fust si s du Roi. Alors le Roi s'écia & dit qu'il falloit que Huon livrast ostage: Sire

DE BORDEAUX.

edist Huon ja vous livretay mon freres car  
 autre plus prochain ne vous scaurois bailler ,  
 car icy ie n'ay cousin ne parent qui me vou-  
 droit pleiger ne soy mettre en ostage pour  
 moy. Beau neveu ce dit l'Abbé de Clugay  
 ne dites pas ainsi : car moy & tous mes moi-  
 nes demeureront pleiges pour vous & ce cho-  
 se advient , dont Dieu ne veuille que foyez  
 matre ne desconfit soit le Roy Charlemagne  
 de moy & tous mes moines qu'icy present  
 font pendre à une fourche. Ha, Sire, dist  
 le Roy vous dites mal : car iamais ie ne vou-  
 drois faire , laissez nous convenir , nous ver-  
 rons qui tort ou droit aura. Alors le Roy  
 appella Amaury & luy dist que de son costé  
 il livrast pleiges pour luy , le traistre respon-  
 dit Sire, voyez icy mes deux Neveux qui  
 me pleigront. Amaury, ie les prends par  
 tel convenant que si tu n'est vaincu ne des-  
 confit, ie ie les feray tous deux mourir de  
 male mort. Alors les pleiges respondirent que  
 par cette maniere ne s'y mettoient pas, & qu'au-  
 tre trouvaist qui pour luy se misent en cette  
 aventure : mais le Roy les vouloit recevoir  
 sur peine de perdre leur fief & terres, il en  
 furent contents & le Roy ostroya.

*Comme les deux Champions vindrent au  
 champ où ils se devoient combattre , ac-  
 compagnez de leurs amis.*

**A**insi comme vous avez oüy : livretent  
 pleiges des deux costez ; Char'emagne  
 les fit saisir pour plus estre assuré , & mettre  
 en une tour jusques au jour que la batai le  
 devoit estre faite. Or fut fait & ordonné  
 eschamp & les lices où ils devoient combatre  
 Si fit le Roy grand serment, que jamais son  
 fi's ne seroit mis en terre jusqu'à ce que le  
 vaincu fust pendu & étranglé, si fit le com-  
 mendement au Duc Naimes de Bavieres qu'il  
 se de ivrast & fist appareiller cent chevaliers  
 avec luy pour garder le champ, & que pour  
 quelque chose du monde il ne permist que

nul letrahyson y fust faite : car mieux iame-  
 roit perdre la meilleure Cité de son Roy-  
 aume.

Sire ce dit Naimes de Bavieres s'il plaist  
 à nostre Seigneur Jesus-Christ, laquelle chose  
 il fit car tel eurent & si tost exploicta la be-  
 songe qui tout fut appresté , & furent les  
 deux Champions dessusdits amenez à l'Eglise  
 de Nostre-Dame de Paris, chacun accompa-  
 gné de ses amis comme à la chose appartenoit.  
 Amauri avoit tous ses prochains amis, & tous  
 issus de la parenté de Ganelon, & Huon é-  
 toit accompagné du Duc Naimes de Bavieres  
 & tous les plus hauts Barons de la Cour du  
 Roy, dont Amauri & ceux qui avec luy fu-  
 rent estoient mout dolens & ennuieux.

Quand tous deux eurent oüy messe chacun  
 print une soupe en vin, puis tous deux fu-  
 rent armez mout richement & monter sur  
 deux denz courans destriers & se misent en  
 chemin pour aller au champ où la bataille  
 d'eux deux se devoit faire les eschaffaux é-  
 toient faits & ordonnez comme en tel eas  
 appartenoit.

Sur lesquel's le Roy Char'emagne & les ba-  
 rons étoient ia monter en attendant les deux  
 champions qui l'un après l'autre venoient par  
 les ruës, Sont le premier fut le Comte A-  
 mauri lequel vint au champ. Et mist pied  
 à terre si salua le Roy & tous les barons qui  
 estoient. Huon vint assez tost apres lequel  
 venoit en mout bel arroy, & à l'heure qu'il pas-  
 soit par les ruës, aux fenêtrés étoient appuyez les  
 Dames & Demoiselles en très grand nombre,  
 qui toutes prioient nostre Seigneur I. Christ  
 que Huon voulust gagner à l'encontre du  
 dit traiste Amaury, mout de gens le plai-  
 gnoient, car tous disoient qu'impossible sa-  
 roit qu'il peust fournir la bataille à l'encon-  
 tre du Comte Amaury, pour ce que  
 Huon estoit si jeune que pour lors n'avoit



À l'âge de vingt quatre ans, mais tant estoit beau & bien fait du corps que de plus beau ne pouvoit on querir ne voir, ne qui plus fut remply de bonnes vertus. Et pour ce il étoit mout fort plaint & regretté de plusieurs hommes & femmes, qui passer le virent, pource que le Comte Amauri estoit haut homme & un très expert & vaillant Chevaliers en armes, en celuy temps plus fort ne plus puissant de corps ne se trouva en la cour du Roy. Si estoit mout aimé & prisé du Roy, dommage estoit, car de plus selon traistre on ne trouveroit en nulle terre mout avoit grand force & peu prisoit Huon, si luy sembloit qu'à l'encontre de lui auroit peu de durée, mais on dit en commun proverbe, que guider à deceu maints hommes, & qu'un bien petit de pluye abbat un grand vent. Car si nostre Seigneur Jesus-Christ veut sauver Huon, la force ny la puissance du Comte Amauri ne luy peut mal faire par la très excellante proietse, & le très grand courage qui estoit en Huon, comme cy-aprez vous pouvez oïr.

*Comme les deux Champions firent serment sur les saintes Reliques, que ce qu'ils avoient dit estoit chose véritable. Et que le Roy Charlemagne dit,*

**T**ant chevaucha Huon, qu'ils vint au charop, où il descendit, quand il fut entré dedans les lées, il salua le Roy & tous les Barons mout humblement, puis s'approcha du lieu où les saintes Reliques estoient posées, & là fit serment solennel en la presence du Duc Naimés de Bavières par qui le champ devoit estre gardé, & devant plusieurs autres Barons qui là estoient qu'onques en jour de sa vie ne sceut que celi y qu'il avoit occis ce fut Charlot le fils du Roy Charlemagne son souverain Seigneur & que ce le Comte Amauri en avoit dit, j'avois faussement menty, comme de-

loyal traistre comme il étoit, & mit les deux mains sur les saintes Reliques, en faisant serment que ce qu'il avoit dit étoit de vérité. Puis quand Huon eût fait son serment, le Comte Amauri s'approcha mout effrayement, & jura sur les saintes Reliques que ce que Huon avoit juré il avoit menty faussement, & que de certain il sçavoit que Charlot estoit fils du Roy de France, & qu'il l'avoit occis pour ce que Charlot vouloit avoir son hauffour, lequel Huon avoit pris, & celuy seroit confesser avant qu'il fut nuit. Quand le Comte Amauri eut juré il se cuida retourner, mais peu s'en salut qu'il ne cheust à terre dont ceux qui le virent pronostiquerent & jurerent entre eux que la chose retourneroit à mal à l'encontre dudit Comte Amauri.

Alors que les deux champions eurent fait serment, le Duc Naimés de Bavières & les autres Barons qui là furent vuiderent du champ puis posterent & mirent des gardes ainsi comme tel cas appartenoit.

Après ce, les deux champions dessusdicts monterent sur les destriers, leur lances en leur poing & leur escu en leur col. Alors le cry fut fait tel comme il appartenoit. C'est à sçavoir, que nul ne fust si osé de soy es-mouvoir ne faire signe quelconque à l'une partie ne à l'autre sur peine de mort. Alors le cry fait par l'Empereur Charlemagne, plein d'ire & couroux fit crier que si la chose advenoit, que le vainqueur occit son adversaire, sans lui avoir fait confesser la dessusdite trahison faite de la mort de son fils, le vainqueur perdroit sa terre, & seroit banny dehors du Royaume de France & de l'Empire de Rome à tousiours, mais après le cry fait, le bon Duc de Bavières, & tous les nobles Païrs, & les Barons de France vindrent vers le Roy Charlemagne, & luy dirent. Ha, ha Sire, que voulez vous faire, ce que vous pre-

de France & de l'Empire de Rome, car souventes fois est advenu que l'un des champions est occis sans avoir nulle puissance de parler : il seroit tout grand don-mage & pitié de faire un tel Edit, car vostre grande renommée qui par si grand temps a esté élevée, en pourroit du tout estre estraincte, & diroit on de vous, que si haurement & en si grand triumphe avez veceu tout le temps de vostre vie, qu'à la fin de vos jours retourneriez en entree, desquelles paroles le Roy Charlemagne n'en tient compte.

*Comme Huon de Bordeaux & le Comte Amaury se combatoient devant Charlemagne & fut le traistre Amauri occis par la prouesse du Chevalier Huon.*

Quand le Roy Charlemagne eut entendu le Duc Naimés de Bavières, il jura par saint Denis de France, & par la Couronne qu'il portoit sur la teste, que ce qu'il avoit dit demeurerait fait, & que ja autrement il n'en seroit. Adonc les nobles barons furent tous troublez & retournerent en arriere, disant qu'il n'y a point de besoin d'al'er querir son droit en a ceur plusieurs Princes & grands Seigneurs qui estoient là, commencent à murmurer après ladite promesse faite, l'Edit de Charlemagne.

Les deux vaillans Champions se retirerent à part, puis ils se regarderent mout fierement l'un l'autre, & le Comte Amaury se rescria mout haut, & dit. Or ça dist il a Huon traistre & desloyal Chevalier, en ce jour je te feray confesser ta desloyauté, & ay grand pitié de toy, parce que tu est jeune, si tu veux confesser le meurtre que tu as fait, je prieray tant le Roy Charlemagne qu'il aura merci de toy. Quand Huon entendit le traistre Amauri parler, dire & de fureur commença à dire, va glouton desloyal & traistre, tes paroles envenimées ne m'esba-

hissent point : car le bon droit que j'ay m'aidera, avec l'ayde de nostre Seigneur Jesus-Christ & ton peché punira, tellement qu'aujourd'huy je te feray confesser ta desloyauté. Alors ils baissèrent leur lances & picquerent des esperons, & coururent de telle ferece, qu'il sembloit à leur marcher que ce fust que que foudre qui descendit du Ciel si s'en vindrent courir l'un sur l'autre, & s'assirent leurs lances, dont le fer estoit bien trenchant & assés, duquel ils s'entredonnerent de si grands coups, qu'elles se rompirent toutes deux jusques aux peings : & les éclats en volerent auprès des échaffaux, ou le Roy Charlemagne estoit assés, & les deux chevaux où ils estoient assés tomberent par terre, & n'y eut ny sang'e ny poye trail qui les peust empescher, & convint que les deux chevaliers tombassent à terre si estourdis qu'ils ne sçavoient ce qui leur estoit advenu des merveilleux coups qu'il avoient reçeu puis se leverent vertueusement chacun son épée au poing, & approcherent l'un de l'autre, & de leurs destriers qui sur le champ estoient ils s'entregarderent le destrier de Huon de Bordeaux, choisit ceuy du Comte Amaury, lequel voulut ou non : l'estrangla. Alors le Comte Amaury voyant son cheval mort, s'en vint furieusement vers le cheval de Huon pour l'occire & detrancher : mais Huon s'en donna garde, & puis se mist au devant de son destrier, & haussa son espée, & donna au Comte Amaury un si grand coup, qu'il luy convint reculer, & chancela deux ou trois pas arriere, tellement qu'à peine il ne cheut à terre, dont tous ceux qui la estoient se donnerent grand meveille de ce que Huon de Bordeaux avoit te le venu, veu la grand force qui estoit audit Comte Amaury, & l'Empereur Charlemagne même s'en esbahit fort.

Quand le Comte Amauri eut sentie le très grand coup, que Huon il avoit reçu, il embrassa son escu & l'espée au poing, vingt fourir sur Huon, & lui donna si grand coup sur le heaume, que s'il n'eut esté d'acier il l'eust pourfendu jusques aux dents; mais Dieu le garentit de mort, & le coup fut si grand, que Huon voulust ou non, il en demarcha trois ou quatre pas. Et lui dist le Comte Amauri, Huon de ce coup ie vous ai tasté, alors le vaillant cheualier Huon par grand ire haussa son espée, de laquelle il donna audit Comte Amauri un si merveilleux coup, qu'il l'araignit sur vn des costez en descendant que toutes les mailles desô haubert lui detrancha, & descendit l'espée sur la hanche dudit Comte, tellement qu'il lui fit une plaie grande & profonde, par laquelle le sang en saillit en abondance & cheust palmé en la prairie. Ancor ledit Comte Amauri sentit fort angoisseux & navré, il commença à despirer le nom de Dieu & de la glorieuse Vierge Marie, toutes fois au mieux qu'il peut commença à s'approcher de Huon de Bordeaux en tenant l'espée en haut, de laquelle il bailla & asfit un très grand coup sur le heaume de Huon que toutes les fleurs & pierres precieuses qui dessus estoient, cheurent à terre & le cercle qui estoit à l'entour dudit heaume en fut tout detranché & rompu & fût le coup si grand que Huon en fût estourdi Et fût contraint de mettre vn des genoux à terre & peu s'en fallut que tout ne cheust.

A cette heure là y avoit en la place vn serviteur du bon Abbé de Clugny, qui voyant le merveilleux conp que Huon avoit reçu partit viftement & s'en vint à l'Eglise de Nostre Dame de Paris, où il trouva son maistre le bon abbé de Clugny qui estoit en prieres & oraisons pour Huon de Bordeaux son neveu. Le serviteur lui dist, ha Sire, priez nostre Seigneur Iesus Christ de bon cœur qu'il veuille secourir vostre neveu car j'en ai veu mettre l'un des genoux à terre en moui grand doute de mort.

Alors le bon abbé sans respondre mot à son serviteur tout en pleurant eieva les mains au Ciel priant Dieu pour son neveu qu'il le voulust garantir & aider, qui dedans le champ estoit en grand doute de sa vie, & s'entant la très grande force qui au Comte Amauri estoit, requerant humblement à nostre Seigneur que son bon droit il voulust garder.

Et le Comte Amauri voyant Huon avoir reçu vn coup tant pesant, il luy escria & dist Huon ie crois que pas ne la ferez longue, mieux vous vaut que confessiez vostre peché avant que ie vous occise: car avant qu'il soit vespre ie vous verray baloser au vent. Tais toy dist Huon, faux & déloyal traistre, ta meschanceté ne te pourra aider, car aujour d'huy ie te mettray en tel point que tous tes amis auront grand horreur de te voir. alors Huon s'avança en venant près d'Amauri, faisant semblant de frapper sur le heaume d'iceluy, lequel voyant que Huon le vouloit frapper, leva son escu en haut pour recevoir le coup: mais Huon qui expert estoit, le regarda, & d'un coup à la renverse le frappa sous le bras qu'il avoit levé en haut, de son épée qui trenehante estoit, & le frappa de telle force que le luras lui trencha tous ius, & cheut à terre le bras & l'escu.



Quand le Comte Amauri vit & sentit le merveilleux coup, & son bras qu'il avoit perdu, lequel gisoit à terre, il fut moui angoissé de grand douleur qu'il en s'entoit, il s'advisa d'une trahison, si appella Huon, & luy dist: ha très noble Sire, ayez pitié de moy: car à tort & sans cause ie vous ay en coupé & mis sus que vous aviez mé Charlot le fils du Roy, mais ie scay pour vray que rien n'en sçavez, ains il est mort.

DE BORDEAUX.

par ma coupe : car ie le menay au bois pour vous & vostre frere meurtrir, suis tout prest de reconnoistre devant le Roy & tous les barons, & vous descoulper de ce que ie t'avois mis sus, si te prie que tu ne m'occise pas, & ie me rends à toi.

Or prends mon espée ie te la donne, alors Huon s'avanca & tendit le bras pour cuider la prendre : mais le deloyal traistrre advisa le bras que Huon avoit mis avant, le frappa d'un revers lui cuida avoir tranché, mais il faillit & le navra au bras, tant que le sang en faillit. Alors Huon voyant la grande trahison que celui cuidoit faire, lui cria.

O trās deloial & peave's traistrre ta meschanceté ne te pourra plus garantir, car jamais à hōme tu ne feras trahison : adonc Huon haussa l'espée & en donna au Comte Amaury un si merveilleux coup entre l'escu & le heaume, & le frappa au col si vivement qu'il lui trencha la teste, tellement que le corps & la teste cheurent en la place, l'un d'un costé & l'autre de l'autre tas que mal adventure advint en ce iour, à Huon de Bordeaux, de ce qu'il ne lui auroit pas souvenu de la deffence faite de par le Roi : car tant de peines de travaux & perils en eut à souffrir, qu'il n'est Clerc qui tant sceust écrite, qui le peut rediger par memoite, ne langue humaine dire & raconter. Et si ce n'eust esté l'aide de nostre Seigneur Iesus-Christ, & le secours qu'il eut de ses bons amis, jamais des grands perils où il se trouva ne lui échapé sans mourir, & partant occit le Comte Amaury comme par ci-devant avez ouy.

*Comment après que l'Empereur Charlemagne eut ven le Comte Amaury mort, il commanda à Huon de Bordeaux qu'il vuida dehors au Royaume & del' Empire & qu'il le banif. fess à tousjours hors des cor. 45.*

Quand le Duc Naimmes qui estoit garde du champ vit que Huon avoit le Comte de confit & mis à mort en la place il en fut fort ioyeux & vint vers Huon, & lui demanda s'il estoit sain- Sire, dist Huon oui Dieu merci, & ne sent aucune douleur qui me greve. Alors il le fit monter sur son cheval, & le menerent au Palais vers Charlemagne qui desia estoit party du champ, & avoit veu le Comte Amaur occis dont il en eut tres grand deuil & ne le pouvoit oublier, & il demanda à Huon & au Duc Naimmes de Bavieres s'il avoient oui confesser au Comte Amaury la trahison qu'il mettoit sus à Huon, de la mort de son fils Charlot.

Sire, dist le Duc Naimmes ie n'ai point ouy qu'Amaury l'ai confessé pour ce que qu'on le pressa de si près qu'il n'eut pas le loisir de ce faire alors l'Empereur Charlemagne escria disant : ha Comte Amaury bien ie scāis certainement que oncques la trahison n'a pensé, & qu'à tort & sans cause tu as esté mis à mort: car plus loial que toi ne fut jamais veur.

Et ie scāi certainement que tu l'eusse fait que tantost devant moi l'eusse confessé. Le Roy appella Huon & lui dist qu'il sortit hors de son royaume & qu'il le bann estoit à jamais de Bordeaux & d'Acquitaine, car par Monseigneur saint Denis, si ie scāi que tu vois, ie te ferai mourir de malie mort.

Alors Huon passa avant quand il eut ainsi oui parler Charlemagne, il lui dist. Sire, comment donc, n'ai ie pas fait mon devoi, quand devant vous & vos Barons ai detconfit en chāp de bataille, celui qui par tant de douleur vous est advenuë.

Certes vous avez mal reconnu les grands services que le noble Duc Devin mon pere vous a fait & dont par ce moien monstrez grand exemp'c à tous vos Nobles Barons

L'HISTOIRE DE

& cheualiers d'auoir auis, & comment d'icy en auant ne se voudront fier en vous, quand par vostre seule opinion mal fondée & contre tous les statuts Royaux & imperiaux voulez faire. Certes si autre Prince que vous me vouloit faire cerots que me volez faire, auant que cette chose consentir, maints Chasteaux & maintes bonnes villes en seroient destruites & ruinées, & maints pauvres gens destruits & desheritez & maints cheualiers mis à mort. Alors que Huon parloit au Roy le Duc Naimos de Bavières fort irrité se leua & dist ha, Sire, qu'elle chose avez vous en pensée de faire, sçachez que Huon a fait son deuoir, quand son champion a mis à mort, vous pouvez penser que c'est œuvre diuine, quand un enfant a desconfit un si puissant cheualier, comme estoit le Comte Amaury. Sire, si voulez faire ce que nous vous dirons, & trestois loia & après, ceux qui de cette exhortation oïront parler quand la fin de vos jours deviendrez affotti Huon qui la étoit se retourna vers les Barons, en leur remonstrant que de cette chose ils voulaient prier le Roy Charlemagne que de luy eust merci: car tous y estoient tenus, à cause qu'il estoit l'un des douzes Pairs. Alors tous les Princes & Barons tenant Huon par les mains, se vindrent jeter à genoux devant Charlemagne. Lors Huon parla & dist. Sire, puisque tant me haïssiez, je vous prie qu'à la Requeste de tous les Barons qui sont icy, vous me vouliez octroyer que je puisse demeurer en mon Pays, sans que jamais je vienne vers vous. & vous requiers tres-humblement que de moy ayez mercy.

*Comme le Roy Charlemagne envoya Huon de Bordeaux, pour faire un message en Baby lonne à l'Admiral Gaudisse.*

**Q**uand l'Emperereust euy ainsi parler Huon, il luy dist, va oste toy de devant mes yeux, car quand il me souvient

de la mort de mon fils Charlot, que tu occis, je n'ay membre sur moy qui ne tremble de la grande haïne que je porte.

Je desfends à tous mes Barons que jamais ils ne m'en parlent. Quand le Duc Naimos qui là estoit present, eust ouy le Roy qui sur Huon estoit si fort indigné, il parla tout haut & dist aux Barons. Seigneurs, qui estes icy presens, avez vous veu ou ouy la grande faute que le Roy veut faire à l'un de nos Pairs, laquelle chose est contre droit, comme vous sçavez, mais pource que certainement nous sçavons qu'il est nostre Seigneur droiturier, il nous le convient endurer, mais de ce jour en auant, puis qu'il veut faire chose contre raison & honneur, jamais un seul jour je ne veux estre avec luy & m'en iray lans plus reuenir, & estre en lieu où telles extorsions soient faites, je m'en vais en mon país de Bavières, fesse le Roy icy en auant ce qu'il luy plaira.

Alors tous les Princes, Barons & Cheualiers qui là estoient, s'en allerent avec ledit Duc Naimos, sans dire un seul mot au Roy, & demoura tout seul en son Palais.

Quand le Roy vit le departement du Duc Naimos & des autres Seigneurs & Barons, il fut fort desplaisant, & dist aux jeunes cheualiers qui estoient là demeurez avec luy, que moult luy devoit ennuier de ce que son fils avoit esté tué si pitueusement. Et d'autre part il se voit abandonné de ses Barons qui tous l'avoient deslaissé. Et dit tout haut force m'est de faire leurs volontez, & commença à pleurer, & alla après eux, en escrivant au Duc Naimos & à ses Barons qu'ils retournaissent en arrière, & que force lui étoit de faire & octroyer leurs requêtes, quelque sermé qu'il eut.

Alors le Duc Naimos & les Barons retournerent avec luy au Palais, lequel s'assit sur un banc doré de fin or, & ses Barons tout à l'entour de luy. Si commanda qu'on

HUON DE BORDEAUX.

luy amenast Huon, lequel il vint & se mist à genoux devant le Roy en luy priant tres humblement que pitié & mercy voulut avoir de luy. Alors le Roy le voyant en sa presence luy dit. Huon puisque vers moy veul estre accordé, si convient que fassiez ce que ie vous donneray. Sire, ce dist Huon pour obeyr à vous, il n'est aujour d'hui chose en ce mode mortel, que corps humain puisse porter, hardiement n'osasse entreprendre ne ia poar peur de mort ne le laisseray à faire, & fust à aller jusqu'à l'arbre sec, voirez jusques aux portes d'enfer, combatre aux infernaux, comme fit le fort Hercules, avant qu'à vous ne fusse accordé, Huon ce dit Charles, ie cuide qu'en pite lieu ie vous enverroy; car de quinze messagers qui de par moi ont esté envoyé n'en ait pas revenu un seul homme. Si te diray ou tu iras, puis que tu veul que de toy aye mercy, ma volenté est, qu'il te couvient aller en la cité de Babylone, par devers l'admiral Gaudisse, pour lui dire tout ce que ie te diray, & garde que sur ta vie ne fasse faute, quand là seras venu tu monteras au Palais, la ou tu attendras l'heure de son dîner, & que le verras assis à table. Si convient que tu sois armé de toutes armes, l'espée nuë au poing, par tel si que le premier & le plus grand baron que tu verras manger à la Table, tu luy trencheras le chef, quel qu'il soit, soit Roi ou Admiral.

Et apres ce, te convient tant faire, que la belle Esclarmonde fille de l'Admiral Gaudisse tu franceras, & la baiseras trois fois en la presence de son pere, & de tous ceux qui là seront presés, car ie veul que tu sçache que c'est la plus belle pucelle que auourd'hui soit en vien, puis apers diras de par moy à l'Admiral qu'il m'envoie mille espreniers, mille ours, mille vautours enchaisnez & mille ieunes valers, & mille des plus belles pucelles de son royaume,

& avec ce te convie que tu me rapporte une poignée de sa barbe & quatre de ses dents machelieres. Ha sire, dirent les barons, bien desirez la mort, quand de tel message faire luy enchargez, vous dites la verité ce dit le roy, car si tant ne fait que i'aye la barbe & les dents machelieres sans aucune tromperie ne mensonge, jamais ne revienne en France se môstrer devant moi car ie le ferois pendre & traifner. Sire, ce dit Huon, m'avez vous dit & raconté tout ce que voulez que ie fasse.

Ouy dit le Roy Charles, ma volenté est telle, si vers moy veul avoir paix Sire, ce dit Huon, au plaisir de nostre Seigneur, ie feray vostre message, & ia pour peur de mort ne laisseray. Huon, ce dit le Roy, si Dieu vous fait cette grace que puissiez revenir en frâce, ie vous deffends que si hardy ne soyez d'aller à bordeaux ni en nulle de vos terres, jusques à ce qu'avez parlez à moy, car si le contraire trouvois, cachez que ie vous ferois mourir de malle mort. Et pource ie veul que seureté & bons otages vous me baillez. Sire ce dit huonvoiez icy dix de mes cheveux, lesquels ie vous baille en seureté, afin que de moy soyez content, si vous prie par vostre grace que me vueillez ostroyer qu'avec moi ie puisse emmener les chevaliers que j'ay amené de bordeaux jusqu'au S. Sepulcre, ie le vous accorde dit le Roy, jusqu'à la mer rouge, se tant vous vivez Sire, ce dit huon, de ce vous remercie. Alors Huon s'apprestas & se mist a point pour faire son voyage.

*Comme huon de bordeaux print congé du roy Charlemagne & des barons de France, & s'en allerent avec le bon Abbé son oncle, jusques à Clugny.*

**A** Pres ce que le roy Charlemagne eut en chargé huon de faire son message, il se vena devant luy Girard, le freres

## HISTOIRE DE

de huon, auquel il bailla la terre & la seigneurie de son frere Huon, jusques à ce qu'il fut revenu de son voyage. & Huon qui son affaire eut appresté, vint vers le roy & les barons prendre congé, son oncle l'abbé de Clugny lui dit qu'avec luy s'en vouloit aller, ainsi furent douze chevaliers d'une compagnie, de Prince & de barons qui deux journées le convoyerent, puis quand ce vint au departir qu'ils firent de la ville de Troyes en Champagne, le Duc Naimés print congé de son cousin Huon de Bordeaux, si luy donna un sommier chargé d'or & le baissa au departir puis apres vint Girard son frere, lequel print congé de huon de bordeaux en le baissant, mais sçachez de verité que le baiser qu'il fit ressembra à celui que Judas fit à nôtre Seigneur: car mout cher lui fut vendu, comme cy apres pourrez ouyr, ainsi s'en departit le duc Naimés & Girard, en tenant le chemin vers Paris.

Huon & l'abbé son oncle avec leur compagnie, n'arrestèrent de chevaucher jusques ce qu'ils arrivèrent en l'abbaye de clugny ou à tres grande joie furent reçeus & bien festoyez Puis quand ce vint le lendemain Huon s'en partit & print congé de son oncle mout tendrement pleurant, & lui pria mout cherement que la duchesse sa mere eut pour recommandée & Girard son frere, lequel chose l'abbé luy promit de le faire, il donna à son neveu un mulet chargé de telle monnoye qu'à lors coutoit en France. Si s'en partit, & tint le chemin de Rome. A tant lairrons à parler de huon, si dirons dudit Naimés de Bauieres & de girard qui s'en retournerent à Paris, quand la furent venus Girard se mit devant le Roy charlemagne en luy suppliant qu'il lui pleust de recevoir à hommage, faisant relever la terre de bordeaux & les appartenances, afin qu'il fut en estat & avan-

cement de l'un des pairs. Laquelle chose le duc Naimés ne voulut consentir ne agréer, & du au roy que pas ne seroit souffert que huon fut desherité, dont girard fut bien dolent, mais peu en faut au duc naimés de baviere, car mout aimoit huon ce neantmoins que la requeste de Girard touchant l'hommage de la terre de bordeaux & ses appartenances ne luy fut point accordée, toutes fois il print congé du roy & t'en alla en bordeaux, ou il fut en grand joie reçu, mais quand la duchesse ne vit huon retourné, elle eut grand douleur, au cœur, si demanda à girard la cause pourquoy son frere n'estoit retourné avec luy.

Alors Girard luy raconta de point en point tout leur détournier & l'adventure qu'ils avoient eu & du partement de huon & de la maniere de son voyage, dont la duchesse eut tel dueil & tel desplaisir qu'elle s'en coucha au lit malade, ou elle demoura vingt neuf jours, puis quand ce vint au trentiesme, elle rendit son ame à Dieu dôt mout grand dueil en fut demené pa, toute la contrée & la fit girard mout richement ensevelir & mettre en terre à S. Severin, avec le duc son mary, puis tantost apres girard se maria & print à femme la fille du duc Gibouart de Sicile, lequel estoit tant traistre & si tres cruel tyran, que de plus mauvais on ne pouvoit ouyr parler, son beau fils girard eut tost appris le mestier de son beau pere, car tellement mal mena la ville de bordeaux & le pais d'entour que pitié étoit d'ouyr le pauvre peuple regretter à pleurs & à cris le duc de Sevin & la duchesse sa femme, en priant à N. Seig. Iesus-christ, que huon luy voulu ramener sain & sauf, à tant lairray à parler de girard & de son beau pere, & parleront de huon.

14

HUON DE BORDEAUX.

*Comme huon de bordeaux vint à Rome, & se confessa au S. Pere qui estoit son oncle, & de son departement, & comment ils vint à brandis, où il trouua son oncle garin de S. Omer, lequel pour le grãd amour qu'il auoit à huon son neveu passa la mer avec luy.*

**P**AR cydeuant avez oui comment huon se departit de son oncle l'abbé, & chevaucha tant qu'avec les chevaliers qu'il avoit mené avec luy qu'ils arriverent en la cité de rome, si se logerent en un mout bel hostel, puis se leva huon bien matin, accompagné de gui hard son bien familier amy, & des autres chevaliers qui avec luy estoient venus, & s'en allerent ouïr la messe en l'Eglise de saint Pierre : & quand la Messe fut dite & chantée. Le saint Pere sortit de son oratoire, huon vint au devant & le salua mout humblement, le S. Pere le regarda en luy demandant qu'il estoit, & d'où il estoit né, pere saint, ce dit huon, mon pere fut le Duc Styvin de bordeaux, lequel est trespassé. Alors le pere S. s'approcha de huon, si l'embrassa, en luy disant, mon beau neveu, vous soiez le bien venu, je vous prie que dire me vueillez comment fait ma sœur la duchesse vostre mere, & qu'elle aventure vous ameine par de ça Pere saint ce dit Huon, ie vous prie qu'a part & en confession ie ls vous puisse dire, car grand besoin m'en est. Beau neveu, bien me plaist vous ouïr. Alors le saint pere print huon par la main, si le mena en son oratoire, & la huon racompra à nostre saint pere tout ce qui luy estoit advenu, depuis le jour & l'heure qu'il s'étoit party de bordeaux, tant de ses advenures comme du voiage qui luy estoit enchargé de faire par le roy charlemagne à l'admiral grand sce. Puis quand il eut tout dit à nostre saint pere, il luy requis pardon, & penitence de ses pechez, & le pere saint luy respondit qu'autre penitence ne luy

donneroit que celles que charles luy avoit données, & qu'elle estoit si grande, qu'il n'estoit corps humain qui le peut souffrir n'osât penser de le faire. Alors luy bailla nostre S. Pere l'absolution de tous ses pechez, apres nostre S. Pere amena huon en son palais où il receu & festoïe mout honorablement, & à grand joye. Apres ce qu'ils eurent disné, & qu'ils eurent devité grande épace de temps, nostre S. pere dit à huon mon neveu, le chemin qu'avez à ce nir, est qu'aller vous faut au port de brandis & là trouverez mon frere garin de S. omer votre oncle, lequel j'y escritai une lettre afin que de vous ait connoissance, car ie sçai de verité que de vostre venue il aura grand joie, il a la garde de la mer Orientale, si vous adresserai & vous fera delivrer neuf ou dix galleres, telle qu'elle vous sera necessaire, pour vous conduire par tout où bon vous semblera. Pere saint dit Huon de ce humblement vous remercie.

Beau neveu dit le S. Pere, dementez cette nuit avec moi. Pere saint tres-humblement vous prie qu'aller je m'en puisse, car mout desir de partir pour voir mon oncle garin. Lors le pere saint voiant que son neveu avoit desiré de partir, il luy bailla ses lettres, & lui dit, beau neveu, vous me recommanderez à mon frere vostre oncle Pere saint dit huon ie ferai tout ce que m'avez commandé.

Lors le S. Pere donna à huon de grands & riches presens, & tous ceux qui avec lui estoient, il baisa son neveu au departir, huon print congé de luy tout en pleurant & se partit & se mit en la riviere du tibre, sur une riche nef, que le pere saint luy avoit fait appareiller & estoit bien garnie de tous ce que mestier lui étoit. A tant monta en la nef, il eut bon vent, & tost fut à Brandis, mais autant qu'il fut là arrivé,



## HISTOIRE DE

il pleura maintes larmes & mainte pitueux regrets fit, de ce qu'ainsi lui conuenoit partir de son pays. mais ses gens le reconfortoient, en lui disant maints beaux exemples pour le reconforter. Sire, ce dit guichard, laissez vostre ducil estre, car pour ducil faire ne vous pourrez auancer, il vous convient tout mettre à la volouaté de nôtre seigneur qui jamais n'oublie ceux qu'il aime, montrez vous homme non pas enfant, afin que nous qui somme avec vous puissions estre resiois. Car la douleur que vous voyons faire nous fait rous troubler. Seigneurs dit Huon, puis qu'ainsi est, le ferai à vôtre volouaté, & tant exploiterent à vent & voile qu'il arriverent au port à Brandis. Quand la furent venus, Huon & ses gens faillirent de la nef, puis firent tirer les dériers dehors. Si choi firent garin qui sur le port estoit assis dedans une belle roche laquelle estoit tendue & parée d'une tres belle tapisserie & une mout riche chaise étoit garin assis. Alors que huon le vid ainsi assis, il le salua cuidant que sire fut du pays. Alors garin le regarda mout, si commença à pleurer, & dit a Huon de bordeaux. Sire, à moi n'appartient que si grand honneur me faciez, car au semblant & à la chere que i'ay veüe en vous ma contraint de pleurer, pource que tant bien ressemblé à un Prince du royaume de France, qui eut nom Sevin qui en son temps fut duc, & sire de cité de Bordeaux, la grand amour qu'en lui ay eut jadis, m'a contraint de pleurer. Si vous prie que dire me vueillez de quel lieu vous estes, & qui sont vos parens & amis, car le duc Sevin eut jadis espoufé ma seur la duchesse. Sire dit Huon, puis que scauoir voulez qui ie suis, à vous puis-ie le dire, car le Duc fut mon pere, & la duchesse Alis fut ma mere, & sommes deux freres, ie suis l'aîné, & le puisné est demeuré à Bordeaux,

pour garder la terre & le pays.

Quand Garin sceut que Huon estoit fils de duc de Sevin de Bordeaux, la joie qu'il eut n'est nul qui le sceut vous dire, il embrassa Huon de bordeaux en pleurant & lui dit

Mon cher neveu, vostre venuë m'est la plus grand joie du monde, il le laissa cheoir par terre, pour baiser huon aux pieds mais tout soudain par le dit huon fut releué.

La joie que eux deux demenoient fut si tres grande que ceux qui là estoient s'en esmerveileroient tous. Alors Garin demanda à huon. Beau neveu qu'elle aventure vous ameinc par deça. Lors Huon mot à mot lui racompta tout son affaire, & aussi la cause pourquoi en ceste queste s'estoit mis.

Quand Garin eut entendu son neveu Huon, il lui dist, beau neveu, là ou sont les grands perils gisent les grands honneurs, Dieu vous aidera à acheuer ceste grande besongne tout est possible à Dieu & à l'homme moyennant la grace iamais l'homme ne se doit ébahir pour les choses mondaines, & alors huon bailla ses lettres à son oncle garin qui joieusement les reçeut, & leu tout au long le contenu. Puis quand il eut leu, il dit à huon, beau neveu, j'ai autre recommandation n'est besoin que de voir vostre chere, par laquelle appert que est tel que la lettre que le saint pere m'a enuoyé & demonstré, sçachez que bonne est vostre venuë, & qu'a bon port estes arriué car ie vous promets loiaument que j'ayme bien ma femme & mes enfans, mais le grand amour que j'ay en vous, pour l'amour de vostre pere le duc Sevin, & la duchesse vostre mere, qui estoit ma seur, j'abandonnerai tout pour vous seruir & accompagner de mon corps & de ma cheuance. sçachez mon neveu que i'ay trois grosses nefes barailleresses garnies & fournies de tout ce qu'il appartient en tel cas

que ie meray avec vous si besoin est, ne tant que la vie me soit au corps ie ne vous abandonnerai & vous aiderai à toutes vos entreptises conduire. Mon bel oncle ce dit Huon, de la grand courtoisie que vous m'offrez ie vous en remercie. Alors Garin print Huon de Bordeaux par la main si l'amena en son chasteau, là ou moult richement fut receu, la femme de garin & quatre de ses enfans vindrent au devant, Huon qui sage & courtois estoit vint vers la dame si la baisa, & les quatre enfans ses cousins, grand joie demenerent en la salle, les tables furent mises si s'assirent au soupper, Garin appella sa femme & luy dit: Dame sçachez que ce ieune bachelier que vous voiez est mon propre neveu, & cousin germain de vos enfans, lequel est icy venu en refuge pour auoir aide & conseil de moi d'un voiage qu'il a entrepris, avec lequel moiennant la grace de nostre Seigneur ie iray en personne pour lui aider & conduire son fait, si vous prie & commande que nos affaires ayez pour recommandez & de bien garder vos enfans. Sire dit la Dame tout en pleurant. Puis que vostre plaisir est de ce faire, & aller voulez avec luy, vostre plaisir soit le mien, mais mieux ayasse beaucoup que fussiez de retour de l'aliée. A tant cesserent iusques au lendemain que tous furent leuz. Garin qui grand vouloit auoir de seruir & complaire à son neveu, fit apprester & ordonner une nef moult grosse & belle, laquelle ils garnirent de biscuit, de vin & de chair, & tous autres viures. Elle fut garnie & ordonnée d'artillerie telle comme il appartenoit, si mirent dedans leurs chevaux & armeures, or & argent & toutes autres richesses à eux nécessaires. Puis prindrent congé de la dame, laquelle moult tendrement laisserent pleurant, si entrerent huon & garin dans la nef & tous leurs gens avec eux ils furent

treize Cheualiers & deux vallets qui menerent avec eux pour eux seruir & onc plus n'en voulut auoir.

*Comme Huon se partie de Brandis, & Garin son oncle avec luy. Et comme il vint en Hierusalem, & comme il se departit & vint es deserts ou il trouua Gerasme & de leurs deuises.*

**Q**uand Huon & garin furent entrez dedans la nef, ils firent leuer les ancres & voiles, & nagerent tant de nuit que de jours qu'ils arriuerent au port de sasse. & quand la furent venus ils descendirent & de la nef & firent tirer les décrier dehors puis monterent dessus, si cheuaucherent tant qu'en celui jour vindrent au giste à Rames, puis le lendemain matin se partirent & vindrent au giste de la sainte cité de Hierusalem la nuit se reposerent. Et le lendemain allerent faire leur pelerinage en l'Eglise du S. Sepulchre, & la ouirent bien deuotement la messe en faisant leurs offrandes, ainsi qu'à leur deuotion appartenoit. Quand huon se uid deuant le saint sepulchre, il se mit à nuds coudes & à nuds genoux, & tout en pleurant fit son oraison à nostre Seigneur Iesus en lui priant que de sa grace & pitié lui voulu aider à faire son voiage, & que tellement puisse faire que à sauueté peut retourner en france, & auoir paix & accord au Roi Charlemagne. Quand Huon, Garin & tous les autres eurent fait leurs oraisons, & qu'ils eurent fait leurs offrandes Huon & Garin se retirerent en une petite chappelle, qui est dessous le mont de Caluaire, ou à present gisent Godefroy du Bullion, & Baudoin son frere. Quand la furent entrez, Huon appella tous ceux qui avec lui auoit amenée de France, & leur dit: Entre vous S'ieurs qui pour l'amour de moi auez laissé peres & meres, femmes & enfans, &

## HISTOIRE DE

delaissez vos terres & seigneuries, de la courtoisie & amour que m'avez monsté ie vous remercie, de loins vous en pouvez aller & retourner en France, si me recommanderez à la bonne grace du Roi & des Barons, puis quand serez retourné à Bordeaux, vous me recommanderez à la Duchesse ma mere, & à mon frere, & aux Barons du pays. Lors Guichard & les autres Chevaliers répondirent tous ensemble à Huon. Site sçachez que ie ne vous lairons pour mort, ne pour vie, jusques à la mer rouge, pour quelque chose qu'aduenir nous en doive, Seigneurs, du grand service que m'offrez ie vous en remercie. Alors Garin qui là estoit present appella deux de ses serviteurs, & leurs commada qu'ils s'en retournaissent vers sa femme, à laquelle disent qu'elle fasse bonne chere, & qu'elles fetoient là retournez, laquelle chose iceux serviteurs firent. Ils s'en retournerent & firent leur message. Quand Huon eut entendu son oncle qui se dispoisoit à demeurer avec luy, il lay dit: Mon oncle, il n'est pas mestier de vous tant trauailler, ainsi vous conseillie de retourner vers vostre femme & enfans. Sirè ce dit Garin, à Dieu ne plaise que jamais ie vous laisse un seul iour tant que soiez retourné.

Mon oncle ce dit Huon, de cette courtoisie que me faites vous remercie. A tant se partirent de la chapelle, & vindrent de la cité de Hierusalem & tant cheuaucherent par monts & par vallons, que si dire vouldoï & raconpiter toutes les adventures qu'ils treuverent, trop longuement serois à vous le dire, mais sçachez comme la vraie histoire le tesmoigne, qu'ils eurent de grandes souffrances: car ils passerent les deserts, & trouuerent peu à manger, dont Huon fut mout dolent pour l'amours de ceux qui avec luy estoient. Si commença à pleurer, & à regretter son pays, en di-

fant, las noble pays de France bien grand tort & grand peché vous ai je fait, quand ainsi m'avez dechassé, & m'envoier en estrange contrée afin d'abreger mes jours. Le prie nostre Seigneur Iesus-Christ que le pardon vous en fasse. Alors Garin & les autres Barons qui là estoient le reconforterent on lui disant: Na fire, pour rien ne foyez ésbahy, Dieu est tout puissant de nous aider & secourir, jamais ne faut à ceux qui l'aiment. Lors se mirent en chemin parmy la forest, & tant que de loing ils choisirent un petit bouquet deuant lequel droit à l'encontre estoit assis un ancien preud'homme, lequel auoit la barbe blanche & gisant sur la poitrine, & ses cheveux sur ses épaules espars. Quand Huon l'eut apperceu, il tira cette part & salua le preud'homme de Dieu & la Vierge Marie & il leva les yeux contremont, & regarda huon en soy donnant grand merveille, pource que grand temps auoit esté qu'il n'avoit veu homme à qui il eut ouy parler de Dieu, puis darschef regarda Huon au visage, & commença mout fort à pleurer. Alors le preud'homme s'avança, si print huon par la jambe, laquelle il baissa plus de vingt fois. Amy ce dit Huon, ie vous prie que me disiez pourquoi demeré tel dueil. Sir, dit le preud'homme, trente ans y a passez, que ie suis icy demourans, sans que jaye veu un homme croyant en Dieu, & puis quand bien vous ay regat de en lachofe, il m'est rememoré d'un Princee que jadis je vis en France, qui auoit nom le Duc Sevin de Bordeaux, pour Dieu fire, ie vous prie que dire me vueillez si onc le vistes ne cogneustes, ie vous prie que ne me le vueillez celer. Amy, ce dit huon, mais ie vous prie que dite me vueillez qui vous estes, & de quels gens, & de quel pays vous fûtes né sire. ce dit le preud'homme, vous parlez pour neant, car premierement

direz qui estes vous: & qui vous ameine  
 icy. Amy ce dit huon, puis qu'il vous plaist  
 le sçavoir, ie le vous diray, lors huon  
 sans plus attendre, luy & ses gens descen-  
 dirent de destriers, lesquels ils attacherent  
 aux arbres. Quand huon fut descendu, il  
 se vint asseoir. Pres du preud'homme, au-  
 quel il dit. Amy puis que sçavoir voulez  
 mon estre ie le vous diray. Sçachez de ve-  
 rité que ie suis né de la cité de Bordeaux,  
 & suis fils au duc Sevin. Adonc huon luy  
 racompta mot à mot tout son affaire com-  
 ment il vint en France, & de la mort de  
 charlot fils dudit Empereur Charlemagne  
 & comme il desconfit le traistre Amaury,  
 puis luy racompta tout au long comme  
 l'Empereur Charlemagne l'auoit dechassé  
 & banni du noble royaume de France, &  
 du message qui luy auoit enchargé de fai-  
 re à l'admiral Gausse. Certes amy, de  
 ce qu'icy ay compté ne vous ment d'un  
 mot ainsi vous ay dit verité. Quand le  
 preud'homme eut ainsi ouy parler Huon  
 il commença mout fort à plurer. Sire, ce  
 dit huon, puis que tant vous plaist à ouyr  
 & sçavoir de ma douleur, le duc Sevin m'ô-  
 pere est du siecle deffay. Ma mere est en-  
 core viuante, & un frere que j'ai laissé avec  
 elle, lequel est mout bel & gent, & pource  
 qu'aucun ouy mes grandes affaires, ie vous  
 prie qu'aucun bon conseil me vueille don-  
 ner. Or ie vous prie s'il vous vient à plai-  
 sir de dire vous me vueillez qui vous estes,  
 & de quelle terre vous fustes nay, & qui  
 vous a icy en droit fait venir. Sire, ce dist  
 le bon preud'homme de verité sçachez que  
 ie fus nay à Gironnil, & frere suis au bon  
 Preuost nommé Guire, pour le temps que  
 j'en partis j'estois un jeune chevalier qui  
 alloit cherchant les ioustes & les tournois  
 & tant qu'un jour advint qu'en un tour-  
 nois qui se fit en la ville de Poitiers, j'oc-  
 cis un Chsvalier de tout noble extraction

parquoi ie fus banny & chassé de France,  
 mais mon frere le Preuost fit sa requeste  
 au Duc Sevin vostre pere, en luy priant  
 que vers charlemagne fit ma paix, le Duc  
 Sevin alla à sa requeste & priere, & de  
 plusieurs autres barons, parla au Roy &  
 fit tant que ma paix fut faite, & ma terre  
 me fut renduë, parmi ce que ie promis ve-  
 nit adorer le saint Sepulchre pour prier à  
 Dieu qu'il eut pitié du Cheualier occis, &  
 que mes pechez me voulut pardonner  
 ainsi, & par cette maniere me departi du  
 pays, puis quand j'eut accompli mon voia-  
 ge, ie me mis au terout. Mais ain comme  
 ie departis de hierusalem, & tint le chemin  
 d'Acre en passant par un bois qui est en  
 Hierusalem Naplouse, me faillirent au  
 deuant dix Sarrazins, lesquels me prirent  
 & amenerent en la cité de Babilone où ie  
 fut en prison deux ans accomplis, où j'ay  
 souffert grande pauvreté & de misere,  
 mais nostre seigneur qui jamais ne faut à  
 ceux qui le seruent, & qui en luy ont fiance  
 me fit cette grace que par le moien d'une  
 noble puelle, laquelle me jetta hors de la  
 prison par une nuit & si m'en fuis ici en ce-  
 stui bois, la ou j'ay esté l'espace de trente  
 ans, qui depuis que ie suis entrez, ie ne  
 vis n'y ouy parler homme qui creut en Ie-  
 sus Christ, ainsi vous ay dit & comptez  
 tout mon affaire. Alors que huon eut ouy  
 parler le chevalier, il eut mout grand joye  
 & liesse, si l'embrassa & lui dit que par plu-  
 sieurs fois auoit veu pleurer guire son fre-  
 re le preuost lequel vous regrettoit mout,  
 au departir que ie fis de Bordeaux, ie luy  
 baillai toute ma terre a gouverner, or vous  
 prie cher ami, que dire me vueillez vostre  
 nom. Sire dit-il j'ai mon gera me, si vous  
 prie, sire que pareillement dire me vueil-  
 lez vostre nom, Gerasme dit-il, j'ay nona  
 Huon, & mon frere puisné Girard.  
 Or me direz de quoy avez icy si long temps

vescu ne qu'el viutes. Sire ce dit le viel Gerasme, ie n'ay mangé autre chose, sinon racines d'arbres & du fruit que j'ay trouvé au bois. Lors huon demanda à Gerásme si point ne scauoit le langage Sartazin, ouy ce dit il, mieux ou aussi bien que nul sartazin du pays & s'il n'y a lieu ne contrée ou bien ne scaches aller.

A lone quand huon eut oui parler Gerasme, & que bien l'eust enquesté de son estre, il luy demanda derechef se point ne scauoit aller en Babilone, ouy dit Gerásme pas deux chemins, dont par le plus il y a quarante iournée & par l'autre il n'y en a que quinze: mais ie ne vous conseilerois pas d'aller par le plus court, pource qu'il conuiendroit passer par un bois qui a de long seize lieues, mais tant est plein de faërie & chose estranges, que peu de gens y passent qui n'y soient perdus ou arrestez pource que là dedans demeure le roi Oberon qui n'a que trois pieds de hauteur, il est tout bossu, mais il a un visage Angélique, il n'est homme mortel qui le voye, que plaisir ne prenne à le regarder, tant il a beau visage, aussi tost ne serez entré dans le bois, si par la voulez passer, qu'il ne trouue maniere de parler à vous, si ainsi qu'a luy parliez, perdu estes à tousiours, sans jamais plus revenir, ne il ne sera en vous, que si par le bois passée, soit de long ou de trauers vous le trouverez tousiours au deuant de vous, & vous sera impossible qu'echapiez que ne parliez a luy, car ses paroles sont toutes plaisantes a ouir, qu'il n'est homme mortel qui de lui peut échapper, & ce chose est qu'il voye que nullement ne vueillez parler à lui, il sera mout troublé enuers vous car auant du bois soyez party, il fera pleuvoir, vent, greffiller & faire si tres merueilleux orage, tonnerres, éclairs, qu'avis vous sera que le monde goiut finir, puis vous sera avis que par de-

uant vous vous verrez une grande riuere courance, noire profonde à merveilles, & scachez sire, que bien y pourrez aller sans mouiller les pieds de vostre cheual, car ce n'est que fantomes & enchantemens, que le naim vous fera pour vous cuidoer auoir avec luy, & ce chose est que bien tené propos en vous de n'en parler à lui, bien pourrez échapper: mais pour peril échapper, ie vous conseille que preniez le long chemin car aduis m'est que de luy ne pourrez échapper Et par ainsi à tout jamais seriez perdu. Quand huon eut entendu Gerasme il s'en donna grand meruelles de ce qu'il lui racontoit. Si eut en luy grand desir de voir ce naim & les estranges aduentures qui dedans ce bois étoient, si dit a Gerásme que pour peur de mort il ne le laisseroit à passer, puis qu'en quinze iours pourroient estre en Babilone. Et que mieux valoit delaisser le long chemin: car bien pourroit être, que si le grand chemin failloit, il y pourroit trouuer plus d'adventure, & puis qu'auertit estoit que pour soy rarement il pouuoit abrger son voyage, il dit à Gerasme que pour chose qu'auentir lui doive qu'il passera par le bois quelle fin que venir en doie Sire ce dit gerásme vous ferez à vostre bon plaisir, car que que chemin que vouliez tenir, na sera pas sans moi, ie vous menerai in'ques en Babilone deuers l'admiral Gaudisse, lequel connois assez. Quand là seront venus, vous verrez une Damoiselle la plus belle, comme j'ay oui dire qui soit en Indé le majeur la plus douce & la plus courtoise que one naquit de mere, & est celle que vous uerrez, elle est fille de l'admiral Gaudisse.

*Comme Gerasme se partit du bois avec huon Garin, et ions les autres & vindrent au bois, auquel ils trouuerent le Roi Oberon, qui les conuira qu'il leur voulussent parler.*

ET quand Huon eut entendu de Gerasme que la volonté estoit de s'en venir avec luy, il fut bien joyeux. Si le remercia de la grande courtoisie, & service qu'il luy offroit à faire, il luy fit bailler un destrier sur lequel il monta puis le mirent en chemin, & tant chevaucherent ensemble tous quatorze d'une compagnie qu'ils arriverent & entretent dedans le bois du roi Oberon. Huon qui tant las & travaillé estoit de faim, & aussi de chaleur, lequel avec sa noble compagnie avoient esté deux ou trois iours tous enriers sans manger de pain, fut si foible que plus avant ne peut aller, si commença moult piteusement à pleurer, & à soy complaindre du grand tort que lui faisoit ledit Empereur Charles. Gagne mais Garin & Gerasme eurent grand pitié de luy, car bien sçavoient que pour sa jeunesse la famine le pressoit plus fort qu'eux qui étoient d'age. Si le menerent & descendirent sous un chesne, afin qu'à l'entour ils peussent chercher tant qu'ils eussent trouvé aucun fruit pour lui donner à manger & aussi pour eux mesmes. Si offerent les brides à leurs chevaux pour paistre de l'herbe qui là estoit belle & grande, puis ainsi qui là estoient dessous l'arbre dessusdit devisant, le nain s'en vint chevauchant par le bois, & estoit vestu d'une robe si tres belle & riche que merveille seroit de la raconter pour la grand merveilleuse richesse qui dessus estoit: car tant y avoit de pierres precieuses que la grand clarté qu'elle jetroient estoit pareille au Soleil quand il luit bien clair. Et avec ce portoit un moult bel arc en son poing tant riche qu'on ne le sçavoit estimer tant estoit beau. & la fleche qu'il portoit estoit de telle sorte & maniere qu'il n'estoit beste au monde qui voulu souhaitter qu'à icelle elle n'atrestast, il avoit à son col un riche cor, lequel estoit pendu à deux riches at-

taches de fin or. Se cor estoit si riche & si beau qu'il n'est nul qu'on vit le pareil & l'avoient fait les fées en l'isle de chiffalonnie, & furent quatre à le faire, dont l'une donna un tel son au cor, que celui qui y orroit retentir & sonner, quand il seroit malade de la plus grande maladie du monde si seroit il sain & guery, & avoit nom cete fée gloriande, l'autre fée qui se nommoit tranfeline, y donna encor un autre beau son, car celui qui auroit le cor sonner s'il estoit en la plus grande famine du monde si seroit-il remply autant que s'il eut mangé de tous les biens qu'on pourroit souhaitter, & pareillement seroit rassasié autant de boire que s'il avoit beu des meilleurs vins du monde. L'autre fée qui se nommoit Mataphase y donna encor un plus beau son, car celui qui le cor auroit sonner tant pauvre ne malade ne si grande lieffe luy vouldroit au cœur qu'il courrieroit qu'il dançast & qu'il chantast. La quatriesme fée qui avoit nom Lempatrix, lui donna tel son qu'on pourroit ouir sonner le cor de cent journez de loing, au cas ou il vienne à plaisir de celui qui le sonne, soit loing ou pres, alors le Roy Oberon qui bien sçavoit & avoit veu les quatorze compagnons ensemble, mist le cor en sa bouche, & lui fit jeter un si melodieux son que les quatorze compagnons qui dessous l'arbre estoient, eurent si parfaite lieffe au cœur qu'ils n'eurent ne faim ne soif, & de la joye qu'ils eurent se leverent tous & se prirent à danser & à chanter. Ha Dieu, dit huon, que nous est il advenu advis m'est que sommes en Paradis, & maintenant ne me pouvois soutenir pour la grand faim & soif que j'avois, & ores là sans faim n'y soif, ie ne sçay qui nous est advenu ne dont ce peut venir. Sire ce dix gerasme sçachez de verité que c'est le nain bossu, lequel vous verrez tantost passer.

par devant vous, & ne demeura gueres si vous prie que tant que doutez d'estre perdu qu'un seul mot ne parliez à luy, si avec lui ne vouliez demeurer. gerasme dit huon de ce n'ayez quelque doute. Droit en ce point que ainsi parloient, le nain bossu commença haut à crier, & dit : Mes quatorze hommes qui passez par mon bois Dieu vous vueille garder ie vous prie qu'un peu parliez à moi, ie vous coniuere de par le Dieu tout puissant, sur cresse & baptesine qu'avez sur tout ce que Dieu fit oneque vous me respondiez.

*Comment le Roy Oberon fut dolent, & courroucé de ce que Huon ne vouloit parler à luy, & des grandes peurs qu'il fit à Huon & ceux de sa compagnie.*

**A** Donc Huon & tous ses compagnons ouirent parler le nain, ils monterent à cheual mout hastiuement, & s'enfuyrent tant qu'ils peurent sans sonner mot. Et le nain voiant qu'ils s'en alloient & qu'à luy ne vouloient respondre, il fut mout dolent & courroucé, il mit l'un de ses doigts sur le cor, lors en commença à sortir un vent & une tempeste si grande & si horrible qu'il n'y auoit arbre audit bois qu'il ne se délachas & cheut par terre. puis vint une pluie & une gresle si grande & si horrible, qu'il sembloit à voir que le ciel & la terre se combattent ensemble & que le monde due finir. Mesmement les bestes du bois commencerent à crier & braire, & les oiseaux de l'air cheoient morts par le bois, pour la grande peur qu'ils eurent & n'est homme du monde qui ce eut veu qu'il n'eust eue peur & hideur, & puis apres leur apparut deuant eux une grande & merueilleuse riviere qui plustost alloit courant qu'oiseau qui volent en l'air, la riviere estoit tant noire & tant peuleuse, que pour le grand bruit qu'il menoit on l'eut bien peu ouyt de dix lieues loing: là ce dit Huon

bien void qu'à ce coup sommes perdus & peris. Ne d'icy ne pourrons eschapper si Dieu n'a pitié de nous mout me repens quand j'entray en ce bois micux aimassent m'auoir détourné un an de long, que icy estre venu. Sire ce dit Gerasme, ne vous ébahissez en rien car toute cette chose fait le nain bossu, car bien ce dit Huon, il est expedient que nous descendions tous des deltriers: car aduis m'est que d'icy ne pouvons eschapper & que nous sommes peris alors Garin & les autres compagnons furent mout esmerveillez, & eurent grand peur: Ha Gerasme dit Huon, bien m'avez dit que grand peril estoit à passer le bois, mout me repens que ne vous ay creu. Si regarderent de l'autre part de la riviere, & virent un mout beau & riche chasteau, lequel estoit environné de quatorze grosses tours batailleres, dont sur chacune tour y auoit un clocher tout de fin or, lequel longuement regarderent: mais pas n'eurent coltoyé la riviere le trait d'un arc, que plus ne virent le chasteau, & ne sceurent qu'il deuin: car au lieu ou il l'auoient veu, n'y auoit nulle apparence qu'il y eust eue chasteau ny tour, dont Huon & les compagnons furent bien ébahis.

Huon ce dit gerasme de tout ce que voiez ne vous ébahissez: car le nain bossu fait tout cela pour vous attrapper: mais il ne vous peut gréuer pourtant que moine dites non pourtant auant que de lui eschapons nous sera encor bien ébahis. Car tantost viendra apres vous comme hors du sens du grand courroux qu'il a. Pour ce qu'à luy n'avez voulu parler: mais ie vous pour Dieu qu'en rien ne vous effrayé ainsi cheuauché seurement, & vous gardé sur tout un seul mot ne lui respondiez Sire dit Huon de ce n'ayez quelque doute: car j'aymeroie micux le voir creuer que de lui parler un seul mot Ainsi s'en allerent tous

HVON DE BORDEAUX.

deuant eux en trauersant la riuere. Mais au passer qu'ils firent ne trouuerent point d'eau, n'y autre chose qui les gréuas en rié ils cheuaucherent tant qu'ils eurent bien cheminé cinq lieuës. Seigneur ce dit huon bien deuons remercier nôtre Seigneur Iesus Christ, qu'ainsi sommes eschappez de ce nain bossu, qui nous a cuidé deceuoir, car onc jour de ma vie ie n'eus plus grand peur: Dieu le vueille confondre, ainsi s'en alloient nos gens devisans l'un à l'autre du petit nain, qui tant d'ennuy leur auoit fait.

*Comme le Roy Oberon poursuiuit tant huon de Bordeaux qu'il le contraignit de parler à luy.*

Quand gerasme entendit ses barons qui du nain croyoient estre d'échappe il commença à soufrire, & leur dit, Seigneur ne vous ventez encore que foyez hors de ses dangers, car ie cuide qu'assez tost le pourrez voir, & aussi tost comme gerasme leur eut dit, ils virent deuant eux un petit pont, par lequel ils deuoient passer, & virent le nain, qui d'autre part estoit: huon le vit le premier & dit: Vray dieu ie voi deuant moi ce diable, qui tant de mal nous a faits. Oberon l'ouy, & lui dit vassal tu m'injures sans cause, car onc jour ne ma vie ne fut ennemy ne mauuais, ainsi suis homme comme un autre: Mais encor vous conjure par la naissance diuine qu'à moi pariez. Lors Gerasme s'escria, & dit: Seigneurs, pour dieu laissons aller ce nain, sans à lui un seul mot respondre, car pour ce beau langage qui est en lui nous pourroit tous deceuoir comme il a fait maints autres. dont pitié est que tant à vescu, alors brocherent les destriers & se mirent à cheminer tant qu'ils peurent, & delaisserent le nain tout seul mout dosent & courroucé, de ce qu'à lui n'auoit voulu parler, il print son cor & le mit en sa

bouche, si commença à sonner. Quand huon & ceux de sa compagnie l'ouyrent ils n'eurent pouuoir de plus aller auant ainsi commencerent tous à chanter, & Oberon se demenoit mout, & dist, ces gens qui icy deuant s'en vont sont mout fols & outre euidez, quand pour quelque salut que ie leur aye fait, ne m'ont daigné respondre: Mais par celuy Dieu qui me fit, auant qu'ils m'eschappent ie leur vendray chers la parole qu'il m'ont teu & refusé, & derechef print son cor, lequel il frappa par trois coups sur son art, puis apres ainsi que par mal talent s'écria à haute voix & dist. Tous mes hommes ie vous fais commandement que tantost veniez à moi parler. Alors vindrent la plus de quatre cens hommes armez, & cheuauchant parmy le bois ils vindrent oberon & luy demander quelle chose il luy plaisoit, & qu'il pouuoit estre celui qu'ainsi l'auoit troublé. Seigneur ce dit oberon, ie le vous diray: mais mout me griesue quand il conuient que ie le vous dis, & me desplais que par mon conseil ils ne veulent ouurer, parmi ce bois passent quatorze cheualiers, lesquels n'ont d'aigné parler à moi: mais afin que de moy ne se moque, ie leur ferai le refus qu'ils m'ont fait chèrement comparer, allez hastiuement apres eux, si les faites tous mourir sans espargner un. Lors se mit auant l'un de ses cheualiers, & dit pour Dieu sire ayez pitié d'eux, certes dit oberon, mon honneur sauue ne le pourrois faire, quand à moi n'ont daigné parler. Sire, ce dit gloriant, pour Dieu ne faites pas ce que vous dites, mais croyez mon conseil & vous ferez bien; puis ferez à vostre volenté, ie vous conseille qu'encore une fois aliez apres eux, & se chose est qu'ils ne veulent parler à vous, lors aurez raison d'en faire à vostre plaisir, ny iamais plus ne vous en prierai, & s'il ne le fait nous



vous les irons tous incontinent occire & debrancher, & ne faites quelque doute que quand ils vous verront si brief retourner arriere il auront grand peur. Amy ce dit Oberon ie ferai ce que m'avez dit, & huon & ses compagnons chevaucherent grand alleure. Gerasme ce dit huon, nous avons jabin esloigné cinq lieues le nain : mais onc iour de ma vie ne vit plus belle creature, car qui bien le regarde il n'est nuls qui onc vit de plus bel qui est à voir, si me donne grand merueille comme il seut ainsi parler de dieu, si c'estoit un ennemi d'enfer & il parla de dieu si lui devoit ou respondre, & ne m'est point advis qu'une creature ainsi formée eut pouvoir & volonte de nous mal faire, car ie cuide qu'encore n'a il pas l'aage de cinq ans sire, ce dit gerasme si petit que vous le voyez, & que vous tenez pour enfant, il nasquit plus de quarante ans avant que dieu fut nay, Gerasme ce dit Huon, il ne m'en chaut combien il ait d'aage: mais si encore revient, meschoit me puisse il, si ma parole luy est tenue, ie vous prie que malgré ne m'en sçachez ainsi comme de ce devoient & que bien eurent cheminé qu'inze lieues oberon se mit devant eux en leur demandant avisez n'estoient encore de luy respondre, mais toutesfois, dit-il, encores vous viens ie saluer de par celuy Dieu qui nous fit & forma, & vous couiure par la puissance qu'il m'a donnée qu'a moi vueillez parler car pour fols vous tiens si ainsi cuidez passer par mon bois sans ce qu'à moi daignez parler Mais bien vous dis que non plus ne me pouvez eschapper qu'un bœuf qui monteroit es ruës, si ce n'est mon plaisir. Ha huon, dit-i, ie cognois fort bien ou tu veux aller, & que tu vas querant, & de ton fait seai parler, car tu as occis charlot, & descenit amauri, & seay le message que charlemagne t'a en charge de faire à l'admiral gaudisse, la-

quelle chose t'est impossible à faire ans mo aide, ne sans moi ne pourras fournir à ton affaire, parle à moi & ie te ferai telle courtoisie que ie te ferai venir à ton entreprinse, laquelle t'est impossible de la parfaire sans moi: puis quand tu auras achevé ton message ie te remerciai en france a sauveré bien seai ce que tu es tant demeuré de parler à moi ça esté par gerasme ce vieillard qui est là avec toi, huon garde toi de plus aller un pas avant, car assez seay que plus de trois iours y a passez que tu mangeas chose que gueres te profitast, si croire me veux assez en autas, & si tost n'auras disné que congé te donne s'il te vient à plaisir, de ce ne fais quelque doute, Sire ce dit huon bien puisiez vous venir huon dit oberon, le salut que maintenant m'as fait te sera rendu, sçachez qu'onques ne fit salus qui plus te fut profitable, si en dois dieu remercier qui ceste grande grace t'en a fait.

*Des grandes merveilles que le Roy Oberon  
raconta à Huon de Bordeaux, des  
evesques qu'il fit.*

**Q** Vand Huon eut entendu Oberon, il s'en donna merveilles & lui demanda si verité pouvoit être de ce qu'il luy disoit, ou dit oberon de ce ne fais quelque doute. Sire, ce dit huon, mourra mesveille pourquoi & à quelle cause nous a ainsi tousiours poursuivis, Huon ce dit oberon, sçaches que de moy ayez & chery, pour la grande loyauté qui est en roy, & pour ce t'ayme naturellement, & si seavoir veux qui ie suis ie te le diray, verité est que Iulius ce sar m'engendra en la dame de l'isse celez, laquelle fut iadis fort ayez de Florimont d'Albanie, mais pour ce que Florimont, qui alors estoit ieune avoit une mere qui fit tant qu'elle vit ma

mere & Florimont ensemble en un lieu solitaire sur la marine, dont quand ma mere apperçeut que la mere de Florimont estoit venue, elle se departit & delassa à grands pleurs & lamentations Florimont son amy qu'onques depuis ne le vit & s'en retourna en son pays de l'Isle celez, qu'a present se nomme Chisalonne, où elle se maria depuis, & eut un fils qui en son temps apres fut Roi d'Egypte, qui se nomma Nepranebus, & fut celuy qu'on dit qui engendra Alexandre le grand, qui depuis le fit mourir puis sept ans apres ou environ Cesar passa la mer, & alia en Thessalie, où il combattit le grand Pompée, il passa par Chisalonne, auquel lieu ma mere le festoia. Il s'amoura d'elle, pource qu'elle lui dit qu'il déconstruoit Pompée (comme il fit) & ainsi t'a dit qui fut mon pere, si sçaches que à ma naissance y eut nobles Princes & maintes nobles Fées, qui ma mere vindrent voir en la gaine, dont entre les autres y eut une qui se troubla, pource qu'elle n'avoit pas esté appellé ainsi comme les autres, quand ce vint que ie nasquis, parquoi elle me donna un tel don ie te compterai. Elle me donna un tel don depuis que i'aurois passé trois ans je ne croirois plus, ainsi que present me peut voir, & quand elle m'avoit ainsi tourné elle s'en repentit & me voulut recompenser en autre maniere: car elle me fit ce don, ie serois le plus beau que onc nature formast comme pareillement tu vois. Une autre fée qui se nomma Transeline me fit mieux, car elle me fit tel don que tout ce que homme pourroit sçavoir ne penser ie sçauerois quelque chose qu'il feroit fut bien fut mal & la tierce fée pour moi mieux faire & pour plus complaire à ma mere, elle me fit un tel don qui n'est auourd'hui si loingtaine marche, si ie m'y voulois souhaitter qu'incontinent n'y foie

& autant de gens que ie veulx y avoir, & encores plus. Car si incontinent ie veulx avoir fait un Chasteau ou un palais tel que avoir le voudrai incontinent sera fait, & incontinent sera defait, si ainsi le veulx & quelque viandes aussi vins, que ie veulx avoir, ie l'ay sans plus arrester, & sçaches que ie suis seigneur & Roi de Mommar, ou il y peut bien avoir quatre cent lieues d'icy, mais si tost ne sçauerois desirer y estre qu'incontinent n'y foie, huon sçachez de verité qu'a bon portés arrivé, ie sçay bien que grand besoin a de manger: car trois iours y a que saoul mangeas mais assez t'en ferai auoir ie te demande ce icy en certe prairie en veulx avoir tu en auras, ou en Palais, ou en salle, commande ou avoir le voudras d'te moi, tu en auras assez toi & tes gens. Sire dit Huon de Bordeaux ie veulx vostre vouloir faire du iour en tout sans y rien plus penser, ne vouloir aller au contraire. Huon sçachez qu'encores ne t'ay pas compté le don que à ma naissance me fit la quatre fée car tel don me donna, auourd'hui ny oiseau ne beste si cruelle que si avoir le veulx qu'à la main ne la puisse prendre. Et avec ce me donna tel don que jamais plus vieux ne seray, que tu me vois. Et quand de ce siecle voudrai partir mon siege est en Paradis apareille, car bien sçai que tous es choses crez en ce monde mortel convient finir. Sire ce dit Huon qui a tel don le doit garder Huon dit Oberon bien fut conseillé quant à moi parler, ne onc si belle aventure ne t'advint. Or me dis, par ta foy icy veulx tu manger, & de qu'elle viande tu veulx avoir, ne quel vin tu veulx boire. Sire ce dit huon de bordeaux mais que t'aye bien à manger, peu me faut de qu'elles viandes, mais que moy & mes gens soyons remplis & ostez hors de famine. Quand Oberon l'ouyt il commença à rire, & leur dit, assez vous touz

en ce pré. Car ce que ie fais est tout par  
notre Seigneur, de ce ne faites quelque  
doute. Alors huon commença à souhaitter  
& tost apres dit à huon, & à ses gens que  
hastiuement le leuassent. Laquelle chose  
ils firent incontinent, puis regarderent de-  
uant eux & uirent un palais beau & ri-  
che garny de chambre, & de salles, ren-  
di ès & entourrées de riche draps de soie  
battu de tres fin or. Et en la salle auoit ta-  
bles chargées de diuers mets. Quand le no-  
ble Huon de Bordeaux & ses gens uirent  
le riche palais deuant eux, ils s'en donne-  
rent grand merueilles.

A l'ouc oberon print Huon par la main  
& le fit monter à mont, puis quand au pa-  
lais furent tous ueus, ils trouuerent in-  
continent les seruiteurs qui promptement  
uindrent au deuant d'eux & leur rappor-  
terent les bacins bornez & garnis de pier-  
res precieuses, si donnerent premierement  
à huon à lauer les mains puis s'assirent tous  
à table, laquelle estoit garnie de plusieurs  
uiuers, que corps d'hommes ne pouroit  
souhaiter. Oberon s'assit le premier com-  
me chef de table, sur un riche banc d'iuoirs  
garny d'or, & de pierres precieuses, le-  
quel auoit telle propriété & uertu qu'elle  
donne, qu'il n'estoit nul tant soit-il subtil  
que si aucunement se uouloit ingerer de  
empisonner celui qui sur ledit banc se-  
roit assis aussi tost ne s'approcheroit pour  
ce faire que incontinent ne mourust, le  
Roy oberon estant dessus assis, & armé de  
riches atours. Et huon qui aupres estoit  
assis commença fort à manger: mais geras-  
me qui là estoit n'eut talent de manger: car  
bien cuidoit qu'à tout iamaïs d'eust la de-  
meurer. Quand le Roy Oberon le uir il  
luy despleut, & luy dit Gerasme beutez  
& mangé, que si tost auez mangé que  
congé uous donne pour aller où bon uous  
semblera. Quand Gerasme ouit ces parol-

les, il fut moult joyeux si commença à  
boire & à manger car bien ç'auoit puisque  
il l'auoit asseuré qui jamais ne uoudroit al-  
ler au contraire. Tous les barons beurent &  
mangerent bien, car tant de biens y auoit  
qu'il n'est nul qui dire le uous sceut, moult  
richement furent seruis de tout ce qu'ils  
eurent uolonté de manger. Quand ils eurent  
tres bien disné, il dit au Roy Oberon  
qu'il l'auoit asseuré, & que jamais ne uou-  
loit aller au contraire de ses commande-  
mens, puis lui dit. Sire Oberon, quand  
nostre plaisir sera ie uoudrois que congé  
vous nous voulussiez donner. Huon ce dit  
Oberon, ie suis assez content de ce faire,  
mais premierement vous veux monstret  
de mes beaux joyaux. Lors Oberon ap-  
pella Gloriant un chevalier & lui dit ami  
allez moi querir mon hanap & me l'ap-  
portés, il n'eut pas plustost commandé  
qu'incontinent luy fut apporté, puis il le  
print entre ses mains & dit à Huon regar-  
dez, vous voyés deuant vous que ce ha-  
nap est uuide, & que dedans n'y a rien  
Sire, ce dit Huon, il est ueray. Lors Obe-  
ron posa le hanap sur la table, & dit à  
Huon qu'il regardas le grand pouuoir que  
Dieu luy auoit donné, & comme en Faë-  
rie on peut faire son plaisir. Lors fit le si-  
gne de la Croix par trois fois sur le hanap,  
& incontinent fut remply de bon vin, tout  
accomply. Huon ce dit Oberon, bien a-  
uez veu que ceste chose prouient de la  
grace de Dieu: mais encores ie veux dire  
la grand uertu qui est au hanap, car tous  
ceux qui aujourd' huy sont au monde es-  
toient icy assemblés, & le hanap fut en  
la main d'un preud'homme, pour uen qu'il  
ne fut en peché mortel, il les pouroit four-  
nir de boire. Mais si la main l'y mettoit  
pour le prendre, & il fut en peché mortel  
le hanap auroit perdu sa uertu, & ce cho-  
se est que tu y puisse boire ie te l'octroye,

& te donne le hanap. Sire du riuon de ce don vous remercie. Mais ie fais doute que pas ne soye digne d'y boire ny de le toucher: car enc en ma vie ie n'ous parler de plus grande dignité dont le hanap est garny, Sire sçachez qu'au mieux que j'ay peu me suis confessé de tous mes pechez, ie suis repentant & dolent que tant en ay fait, & ne sçay homme viuant à qui ie ne pardonne, quelque iniure qu'il m'aye fait, aussi ie ne sens que à nul aye fait tort, & ne hays aujourd'huy homme qui vive. Alors passa auant & print le hanap à deux mains, & le mit à sa bouche, si beut du vin qui dedans estoit tant qu'il vint à plaisir.

*Des beaux dans que le Roy Oberon fit à huon c'est à sçauoir du cor d'ivoire, & du bon hanap qui auoit de moult grandes vertus, lesquelles Huon vouloit esproouuer, dont il fut en grand doute de mors.*

**Q**uand Oberon vit ceste chose il fut moult joyeux, & vint vers Huon, si l'embrassa en lui disant que loyal & preud'homme estoit. Ie te donne le hanap tel qu'il est, en telle maniere que ie te diray, garde que sur tout & pour la dignité du hanap, tu sois loyal & preud'homme, car si par mon conseil tu veux ouurer, ie t'aideray & donnerai secours en toutes tes affaires: mais si tost ne feras ou diras quel que mensonge que la vertu du hanap ne soit auentie & lui feras perdre sa bonté, & avec ce perdras mon amour & mon ayde. Sire dit Huon, de ce me sçaurai bien garder, & vous prie que d'icy me laissez departir. Huon dit Oberon attends, car encores j'ay un joiau que ie le veux donner pour ce que en toi est l'oyauté & preud'homme ie te donnerai un moult riche cor d'ivoire lequel est plein de grandes vertus, lequel tu emporteras avec toy: car il est de si

grande vertu que ne seras si loing de moy que tantost tu sonneras ledit cor que je n'etoye, sçaches de verité que au premier son qu'il jettera ie seray aupres de toi à tout cent mille hommes a'mez pour toy secourir & aider: mais une chose te veux commander sur ce que tu crains à perdre mon amour, & si te deffens sur ta vie que tel si hardy sois que le cor fasse sonner si grand besoin te suruiuent: car si autrement le fais, ie voué à celui Dieu qui m'a crée, que tu trouveras en la plus grand misere que on homme se trouvas, tellement qu'il n'est aujourdhuy homme si en cét estat te voit que de toy ne print pitié. Sire dit Huon de ce me sçauray bien garder, si vous en requiers que d'icime laissez, amy dit Oberon, bien me plaist que d'icy vous departiez, & prie Dieu qu'il vous vueille conduire, alors print congé de Oberon, il fit appareiller & trouffer ses besongnes, & mettre en point, pas n'oublia son hanap, lequel il mit en son sein puis apres print le cor d'ivoire, lequel il mit en son col, puis luy & tous ses gens prinrent congé du Roi en le remerciant bien humblement des beaux dons qu'il leur auoit faits.

Alors Oberon en pleurant accolla Huon, quand Huon vit cela il en eut grand merveilles, & lui dit: Sire pourquoy & à quelle cause pleurez-vous, oberon répond amy bien le pouvez sçauoir, vous emportez deux choses que j'aymois.

Dieu vous conduise, plus ne puis parler à vous. Lors tous les quatorze chevaliers se departirent & allerent tant qu'ils eurent cheuauché quinze lieues ou plus, qu'ils virent une grosse riuere profonde à merueilles, & ne virent ne gué ne passage par où ils puissent passer outre, dont ils furent moult esmerueilliez & ne sçurent que faire: mais ainsi que la riuere regardoient, un seruiteur à oberon passa pardeuant eux

portant une verge d'or en sa main sans ce que un seul mor leur dit, & mist dans la riviere. Puis print la verge, & en frappa trois coups sur l'eau. Or incontinent l'eau se retraist arriere à deux costez par telle maniere que à pied sec on eust passé quatre chevaux de front, apres ce qu'il eut fait s'en retourna arriere sans dire mot à personne, & Huon & ses gens se mirent au chemin qui estoit fait par la riviere, & tant qu'il passerent outre sans quelque encombrer. Puis quant outre furent passez ils regarderent destriere & virent que l'eau de la grande riviere estoit rentrée en son cours comme paravant estoit, par ma foy ce dit Huon, ie cuide que nous soyons enchantez si croi certainement que ce nous a fait le Roy Oberon: mais puis qu'ainsi est que sommes elchappez de c'estui peril d'icy en avant ne aurons quelque doute ainsi & par telle maniere alloient chantant les quatorze compagnons parmy le bois qui mout long estoit, souvent parloient des grands merveilles que ils avoient veu faire au Roy Oberon, & en devoient en plusieurs manieres, & ainsi de luy alloient parlant. Huon regarda à dextre & vit un mout beau pré qui estoit chargé d'herbes & de fleurs, dont au milieu estoit une belle fontaine clare. Quand Huon l'eut choisi il tourna ceste part, si descendirent à la fontaine, ils ostèrent les baides à leurs destriers pour le laisser paistre. Puis estendirent une nappe dessus l'herbe verte & mirent dessus les vivres que Oberon leur avoit chargé, ils mangerent & beurent du vin tel que au hanap trouverent. Par ma foy dit huon belle aventure nous advint quand nous rencontraimes Oberon & qua à luy parlai, bien ma monstré grand signe d'amour quand un tel hanap me donna, car si en France puis retourner à sauveté ie le donnerai à Charlemagne qui mout grand

festé en fera: mais si boirey peu grand joie autont les Barons de France. Puis apres se repentit & dit en luy mesme bien suis fol de penser ne dire, car encore ne scai à quel fin ie pourray venir, le hanap que j'ay vault mieux que deux citez: mais encore ie puis croire que verité soit de ce qu'il m'a dit du cor, ne qu'il ait telle vertu ne que de si loing qu'il dit que pu. Se ouyr: mais qu'el qu'advenir m'en doive j'essairay si verité est telle. Ha sire dit Geratme regardez que feiez, bien savez que quand de luy paristes la deffence qu'il vous en fit, perdus ferez & nous tous se sont commandemens trespassez. Sire dit Huon, quoi qu'il m'en doive advenir ie m'y esclairay lors print le cor & le mit à sa bouche & fit sonner si haut que la voix en retentit. Geratme & tous les autres demenerent grand joye, adonc Garin s'escria, & dit cornez beau neveu, ne vous y faignez point, & aussi fit-il tant comme il peut si roidement, & de telle force que Oberon qui estoit aux bois loing d'eux 15. lieues, tout à plain l'entendit clairement & dit: Ha vrai Dieu j'ai oui mon bon ami corner l'homme du monde que plus aime: l'as qui peut estre l'homme que si hardi est de luy mal faire, ie me souhaitte aupres de lui à tout cent mille hommes armez, aussi tost ne l'eust dit que au plus pres de Huon ne fut arrivé à tout mille hommes. Quand Huon & les gens ouirent l'ost venir qui tant estoit puissant, & que apres virent Oberon qui devant tous chevauchoit s'ils eurent peur, on ne doit esmerveiller, veu le commandement qu'il leur avoit fait, alors Huon s'escria à ses gens, & dit: ha Seigneurs que i'ay mal fait de ce faire: car or vois-ie bien que eschapper ne pouvons, & que mourir nous convient, certes dit Geratme, bien l'avez desservi, taisez vous dit Huon ne vous ébahissez de rien, laissez-moy parler à luy à

HUON DE BORDEAUX.

tant vint Oberon qui s'écria tout haut d'est  
à Huon de Dieu sois tu maudit, ou sois ceux  
qui te veulent mal faire, pourquoi as tu eü  
causer d'ourre passer mes commendemens,  
ha sire, dist Huon la verité vous sera contée  
à l'endroit nous estions te us assis ensemble,  
en ce pré,, ou nous beuvions & mangions  
à foison des biens que nous donnastes à no-  
stre departement : si peut-estre que trop  
en avons print le hanap que m'avez don-  
né avons bien assayé, si me pensay que pa-  
reillement voudrois essayer le riche cor,  
afin que si aucune affaire ie trouvois que  
ie m'y puisse assurer. Or sçay ie de la verité  
que ce que m'en avez dist est chose vraye,  
pourquoy. Sire en l'honneur de Dieu ie  
vous prie que le meffait que vers vous ay  
fait me le veuillez pardonner. Sire vous ez  
ici mon espée laquele ie vous donne pour  
me trancher le chef, car de certain ie sçay  
que sans vous & vostre aide ne puis faire  
ne venir à chef de mon entreprise.

Huon ce dit Oberon, la bonté & la grande  
loyauté qui est en toy me contraint de toy  
pardonner, mais garde toy d'icy en avant  
que si hardi ne sois de plus passer mes com-  
mandemens. Sire du pardon que m'avez  
fait vous remercie Huon bien sçay certai-  
nement que tu auras assez à souffrir, car  
passer te convient par une cité qui se nom-  
me Tourmont, en laquelle est un tiran qui  
se nomme Macaire, & est ton oncle frere  
de ton pere le Duc Sevin, quant en France  
estoit, il cuida meurtre & étrangler le  
Roy Charlemagne. Mais la chose fut sçeuë  
& eust esté pendu si ce n'eust esté pour l'a-  
mour de ton pere il fut envoyé au saint Se-  
pu chre pour faire penitence du mal qu'il  
avoit fait, & depuis ren a nostre Seigneur  
& print la loy des payens laquelle il tient si  
fort que quand il oit herame qui parle de  
Jesus-Christ il le fait mourir, & chose qu'il  
promet ne le tient, si s'advise qu'il luy a ait

quelque fiance, car certainement il te fera  
mourir s'il peut, ne ia de luy ne pourras es-  
chapper si par la cité prens ton chemin &  
pour ce te conseil que par là ne passe, ains  
prends autre chemin si ieras que sage. Sire,  
dit Huon de la courtoisie d'amour & le bon  
conseil que me donné vous remercie, mais  
quoy qu'il m'en doive advenir i'iray vers  
mon oncle, & si tel est qu'ainsi m'avez dit,  
soyez certain que ie le feray mourir de mal-  
le mort; si besoin me souvient ie sonneray  
mon cor, a suez sçay qu'à mon besoin me  
viendrez aider, Huon ce dit Oberon, de ce  
soyez assuré, mais une chose te defens que  
si osé ne hardi ne sois de sonner le cor que  
ie t'ay balilé si premier tu ne te sens b'esse  
ou navré, car si autrement tu trespasse ou  
fais le contraire de mes commandemens  
ie te feray tant de martyre que ton corps  
ne le sçaura & pourra porter. Sire, ce dist  
Huon, soyez assuré que vostre comman-  
dement jamais ne voudray nullement ou-  
trepasser. Lors Huon print congé du Roy  
Oberon qui moult fut marry, quand Huon  
se départit de lui. Sire dit Huon merveilles  
me donnez de ce que i'vous voi pleurer.

Je vous prie que me vouliez dire pourquoy  
vous plorez. Huon ce dit Oberon, ce me  
fait faire le grand amour que j'ay de toi:  
Car tant de peines de maux & de travail  
auras à souffrir, qu'il n'est langue humaine  
qui dire ne raconter le sçeuist. Sire ce dit  
Huon, moult me dites de choses que pas ne  
seront profitables : certes ce dist le Roi O-  
beron encore en aura-tu plus que ie ne te  
dis & tout par ta folie.

F

*Comme Huon de Bordeaux arriva à  
Tourmont, & trouva un sergent à la  
porte qui le mena loger en l'Hostel du  
Prevost de la Ville.*

**A** Près que Oberon eut parlé, & dit à Huon ce que advenir lui estoit, il se departit. & Huon d'autre part: luy & ses gens monterent sur les destriers, si famillierent en chemin, & tant chevauchèrent par leurs iournées qu'ils arriverent en ladite cité de Tourmont. Gerasme qui autrefois y avoit esté choisi Tourmont, si dit à Huon Sire, mal sommes arrivez, car voyez icy Tourmont. Or bien somme envoie d'avoit moult à souffrir. Gerasme ce dit Huon, ne soyez de rien esbahi, car au plaisir de nostre Seigneur moult bien elchaperons. Car à qui Dieu veut aider nul ne lui peut nuire, alors ils entrerent en la cité. Et ainsi comme ils entrerent en la porte, il rencontrerent un sergent lequel tenoit un arc dedans sa main, & venoit des esbattre hors de la cité. Huon qui devant chevauchoit le faua de Dieu & de la Vierge Marie sa mere, & luy dist. Ami, comment à nom cette cité, le sergent s'arresta soy donnant grandes merveilles: qu'elle gens se pouvoient estre qui de Dieu parloient si les regarda moult, & leur dit, Seigneurs, le Dieu de par qui vous m'avez salué vous veuille garder d'encombrier, ie vous prie que tant que vous aimez vos vies parlez si bas que ne soyez ouyis: car si le Seigneur de cette cité le sçavoit & qu'il fust adverti que fussiez Chrestiens, il vous feroit de tous detrencher & mettre à mort, bien pouvez avoir fiance en moy, car ie suis Chrestien & ne m'ose monstrer pour la peur du Duc. Ami, ce dist Huon, ie vous prie que me veillez dire qui est le Prince & le Sire qui tient cette cité & comment il a nom. Sire, ce dist le sergent, c'est un faux traistre desloyal qui pour le temps qu'il estoit

Chrestien avoit nom Macaire, lequel a renoncé Dieu, & si est fier & outrageux qu'il n'est aujourd'hui chose que plus il haïsse que ceux qui croyent en Jesus Christ mais Sire, ie vous prie de me dire ou voulez aller, Ami dit Huon volontiers iray vers la mer rouge, de là en Babylonne, si voudrois bien séjourner meshui en cette cité: car de moi & mes gens sommes fort lassez. Sire dit le sergent si croie me voulez ia en cette cité n'entrez pour vous loger car si le Duc vous y sçavoit, il n'est nul aujourd'hui qui vous puisse garantir de mort Sire, s'il vous vient à plaisir bien vous meneray autre chemin sans entrer en la ville. Ha Sire ce dist Gerasme, pour Dieu veillez croire cestui homme qui si oyamment vous conseille, Gerasme ce dit Huon, sçachez que ce ne ferai je pas, car je vois que desia est vespre, & le soleil fort abaissé, si me logerai à nuit en cette ville quoi qu'il m'en doive advenir: car jamais on ne doit fuir ne laisser une bonne ville. Sire dist le sergent puis qu'ainsi est pour l'amour de Dieu ie vous meneray en l'hostel d'un bon preud'homme croyant en Dieu, lequel a nom Gondre, il est Prevost de cette & bien aimé du Duc, Ami dit Huon, Dieu vous en sçache gré, alors le sergent se mit au devant & cheminerent parmi la ville tant qu'ils arriverent en l'hostel du Prevost, lequel ils trouverent seant à sa porte, Huon qui beau par leur étoit le salua de Dieu & de la Vierge Marie. Ce Prevost se leva, & regarda Huon en soit esmerveilleux, qui pouvoient estre ceux qui de Dieu l'avoient salué, & leur dit: Seigneurs bien soyez venus, mais pour Dieu ie vous prie que parlez bas afin que ne soyez ouy car si le Duc de cette cité le sçavoit, à tousiours seriez perdus: mais sinon mon hôtel vous plaît demeurer, pour l'honneur de celui qui m'avez salué, tous les biens de mon hôtel auront

HUON DE BORDEAUX.

qu'il y en feront vôtres pour en faire ce que bon vous semblera, car tout vous abandonne. Sire, sçachez qu'en mon hôtel ay tant de biens graces à Dieu, que si deux ans étiez ceans à ce jour besoin ne vous seroit dehors d'en ahepter. Sire ce dit huon, de la belle offre que me faites je vous remercie, puis descendit Huon & ses gens assez y avoit serviteurs qui leurs chevaux pindrent & menerent loger, l'hôte emmena Huon & Garain & tous les autres en sa chambre pour eux deshabiler, puis vindrent en la salle où ils trouverent les tables mises & apprêtées esq'elles ils s'assirent, où ils furent servis très richement de tous les mets que pour ce iour on eût peu trouver après se leverent de table, & huon appel a Gerasme lui dit qu'il se hâtât d'aller parmi la ville, & de trouver un herault lequel publiâ & fit crier de ce refout en carrefour, que tous ceux qui voudroient venir souper en l'hôtel du Prevôt Gondre, tant nobles comme non nobles hommes, femmes, enfans, riches pauvres & avec ce qui leur soit dit que seulement viennent, & que rien ne payeront, mais tous avoient à boire & à manger de toutes sortes de viandes, & toutes sortes de vinns qu'ils voudront & pourront souhaiter, & dit à Gerasme que tant de vivres qu'il pouroit trouver en la ville qu'il achetât & payât. Sire, dit Gerasme votre commandement sera fait. Sire dit l'hôte, Huon ia sçavez que tous les biens de mon hôte vous sont abandonnés, & que ia n'est besoin que dehors de mon hôtel en allez querir. Sire ie vous prie que mes biens que i'y ceans vouliez prendre à vostre plaisir. Sire dit Huon, ie vous en remercie, nous avons assez d'argent pour fournir tout ce qu'avons mestier, & avec ce i'ay un hana de moult grande vertu, car si tous ceux qui en cette cité sont estoient icy, si seroient-ils assou-

vis à boire par le hanap qui est fait. Quand l'hoste ouy Huon il commença à soustrecuidant que ce dist par gaberie, Alors Huon comme mal avisé tira son cor d'ivoire hors de son col & le bailla à l'hoste en garde en luy disant, mon hoste, le cor que ie vous baille en garde est moult digne, parquoi ie vout prie que me le gardiez chèrement afin que le me rendiez quand ie le vous demanderai. Sire dist l'hoste, si bien vous le garderai que quand le voudrez avoir, il vous sera prest. Alors print le cor si le mist en son escrin, mais depuis fut telle heure que huon eust voulu tenir, & luy eust cousté tout ce qu'il avoit vaillant comme ci-apres pourrez oïr & entendre.

*Comme Huon de Bordeaux donna à souper à tous les pauvres de la ville, & comment le Duc de la Cité de Bourdeaux estoit oncle à non de Bordeaux, lequel apres ce qu'ils se furent entre cogneus le Duc emmena son neveu Huon en son chasteau.*

**P** Vis apres que Gerasme eut le commandement de Huon d'aller par la ville, il monta à cheval, si trouva un garçon par lequel il fit crier ce que par huon luy avoit esté commandé. Quand le cri fut fait il ne demeura pautonnier ne ribaut, ne romelo ne iong leur, ne vieux menestrier que par grand troupeaux ne vinsent à l'hostel du preuost. Car avec ce qu'ils venoient, si le disoient à vous ceux qu'en leur voiage recontoient Dont tant y en eut qui furent plus de quatre cens qui tous vindrent au souper en l'hostel de huon, & ne demeurèrent en la ville point de pain aux boulangers, ne aux bouchers point de chair en leur étail que tout ne fut acheré & payé par gerasme & emportées l'hostel de Huon. Le souper fut appareillé villement, & furent tous assis à table, huon les servoit tenant son hariap en sa main duquel il versoit de table en table dedans les pots qui y estoient, &



touſiours le hanap demeuroit plain, puis quand icelle compagnie ſe commença à eſchauffer pour les vins & viandes qu'ils eurent mange & beu, aucuns commencerent à chanter, les autres à dormir ſur la table, les autres ſe ſaiſoient des poings & eſtoit merueilles que d'ouyr la vie qu'ils demenoient, dont Huon eut ſi grand ioye qu'il ne ſceut que faire doit à cette heure que le ſouper ſe faisoit: auoit eſté en la ville le maistre d'Hostel du Duc cuidant trouver viures pour ledit Duc, mais quand là fut venu il ne trouua pain, ne chair, ne autres viures dont il fut mout courroucé ſi de manda dont ce venoit, & à quelle cauſe on ne trouuoit à cette heure viures comme on auoit accouſtumé Sire ce dirent le Bourſiers en l'Hostel de Gondre le Preuoſt eſt logé un homme, lequel a fait cr'er, que tous truans, ribauts, lourdiens, vinſent ſouper en ſon Hostel. Si a fait leuer & achepter tout ce qu'il a peu trouver en la ville. Lors le Payen plain d'ire & de courroux le departit ſi s'en alla haſtiuement au Palais deuers le Duc, & luy diſt que rien n'auoir trouvé en la ville, pour un Vaſſal qui là eſtoit venu loger en l'Hostel du Preuoſt. Lequel auoit fait tout achepter pour donner à ſouper à tous les truans, ribaux, eſtramelez qu'il a peu trouver en la ville, & ſont logez en l'hostel de Gondre le Preuoſt. Quand le Duc l'entendit il fut mout dolent & iura Mahom qu'il les iroit voir, il commanda que toute ſu gent fuſt preſte & armée pour venir avec luy. Luy meſme ſ'arma & ceignit ſon eſpée ſi furent preſts, & ainſi que de ſon Palais deuoit partir luy vint un traistre qui ſ'eſtoit celement parti de l'Hostel du Preuoſt où il auoit ſouppé avec les autres, & diſt au Duc: ſire ſçachez qu'en l'hostel de voſtre Preuoſt eſt logé un Cheualier qui donne à ſouper à tous les gens qu'il a peu recouurer & auoit en cer-

te Cité, & n'y a truant, ne pai'ard, ne autres qui d'auantage aye vouu auoir à ſouper qu'il n'y ſoit accouru, & ſçachez ſire que ledit Vaſſal dont ie vous dis, a un hanap avec luy, lequel vaut mieux que toute ceſte Cité: car ſi tous ceux qui ſont en Orient eſtoient à venus & mouruſſent tous de ſoiſſi ſeroent ils tous repecus & aſſoupis de boire, voire Sire ſi tous ceux d'occident y eſtoient. Quand le Duc entendit le payen il ſe donna grand mer ei le, & diſt qu'un tel hanap luy ſeroit beſoyn, & iura Mahom que le hanap auoit quoy que le vouſſit auoir. Or ſus toſt departons nous d'icy, car ma volenté eſt d'auoir le hanap, & des Cheualiers leurs chevaux, & leurs bagues, car ie ne leur demanderois choſe dont aider ils ſe peuſſent. Lors s'en partit à tout treſme Cheualiers, ſi ne s'arresta iufques à ce qu'il vint à l'Hostel de Gondre où il trouua le pont ouuert, ſi entra dedans. Le Preuoſt qui toſt l'eut aperceue vint à Huon, & luy diſt: Ha ſire, mal auons exploité, car icy vient le Duc mout courroucé, ſi Dieu n'a prié de vous ie ne voy point qu'elchapper en peuſſiez ſans mort. Sire, diſt Huon ne vous esbahiffez de rien, car ſi bien parleray que de moy ſera content. Lors Huon vint faiſant grand chere au deuant du duc, & lui diſt: ſire bien venus ſoyez. Vaſſal diſt le duc, gardez que de moy n'approchiez; car nul Chreſtien ne peut venir en ma cité ſans ma ſiance. Si veux que vous ſçachiez qu'à vous tous feray trancher les teſtes, & ne vous demeurera cheval ne bagues que ceans auez apporté. Sire dit Huon quand tous nous aurez occis guere n'aurez gagné grand tort aurez de ce vouloir faire. Vaſſal ce dit le duc, ie vous diſ ay pourquoy ie veux ce faire. ſçachez que ie le fais pour ce qu'eſtes Chreſtiens, & pource ſerez le premier à qui ie feray trancher le col.

Or me dis par ta foy qui t'a meü de tant af-

## HUON DE BORDEAUX.

Le bled de gens à son soupper. Sire ce dist Huon, ie l'ay fait pource que i'ay espoir que toutes pauvres gens qui icy sont prient Dieu pour moy, afin qu'à ioy puisse retourner. Sire c'est la cause pourquoy ie les ay fait venir souper avec moy. Vassal ce dist le Duc grand folie dites, car plus beau iour ne verrez que cestui, car ie vous feray à tous trencher les membres. Sire, ce dist Huon, ce que dites laissez à tant, mais vous & vos gens assoez vous icy, beuvez & mangez à vostre plaisir des biens qui ceans sont, & ie vous serviray au mieux que ie pourray, puis apres si i'ay tort ie vous le demanderay en telle maniere que content serez de moy, car si mal me faites bien peu en aurez de conqueste, bien m'est aduis que si lo a né voulez faire qu'en peu vous en deurtiez deporter, veu qu'il m'a esté dit que autres fois avez esté Chrestien, le Duc respondit à Huon que bien a ordt, & que là soupperoit, car aussi bien n'y auoit que souper à son hostel, lo se le Duc commanda à ses gens que tous se desarmassent, si s'assirent à table, laquelle chose ils firent selonc leurs. Le Duc s'assit & tous ceux qui avec luy furent. Geraine & Huon servirent, si furent richement seruis à celui soupper. Alors Huon print son hanap & vint devant le Duc, & luy dist. Sire voyez vous ce hanap qui maintenant est vuide. Ouy ce dist le Duc, ie vois bien qu' dedans n'y a rien. Lors Huon fit le signe de la croix dessus, & le hanap fu plain de vin, puis le bailla au Duc qui s'en donna merueille. Quand il eut pris le hanap en la main incontinent deuint tout vuide qu'onque ne demoura de vin dedans. Vassal ce dist le Duc, vous m'avez enchanté. Sire ce dist Huon, ie ne suis pas enchanteur, ains est pour le grand peché, & la grand mauuaise en quoy vous estes. Mettez le cor, car pas n'estes dignes de le tenir de mal heure nas-

quistes oncques. Vassal ce dist le Duc comment estes vous si hardi d'ainsi parler à moi, ie vous tiens maintenant pour fol & outrecuidé: sçavez-vous qu'en moy est de vous destruire, que ia ne trouue ez homme qui au contraire osast aller. Ie te presque die me vueille dont tu es nay, & où tu vas, & de quelle parenté tu es Sire, dist Huon, ia pour chose qu'aduenir m'en doive ne te celeray mon nom ne nom estre. Sire sçachez que ie suis nay de Bourdeaux sur la Garone & suis fils du Duc Sevin, lequel est trespaslé environ sept ans. Alors le Duc oyant que Huon estoit son nepueu s'escria. Ha le fils de mon frere mon tres-cher nepueu. Pourquoi as tu pris autre Hostel que le mien, où veux tu aller, & qui ici mal te meine. Sire, ce dist Huon, ie m'en vais en Babilone par deuers l'admiral Gaudisse, luy faire un message de par le Roy Charlemagne, pource que ie luy occis son fils. Adonc raconta au Duc son oncle toute son aduventure sans y rien oublier, & comment i luy a toute sa terre oste, & iamais ne la luy rendra iusques à tant que son message aura complié à l'admiral Gaudisse. Beau nepueu ce dit le Duc si suis ie aussi sans cause dechassé & banny dehors du Royaume de France, depuis me departis & reniay la loy de Iesus-Christ, puis me suis marié par deça, & ay pris une moult haute Dame, par qui i'ay maintes terres à gouverner dont ie suis seigneur & maistre. Mon beau nepueu, ie veux qu'en mon Hostel venez auourd'hui heberger. Puis demain matin vous bailleray de mes Baions pour vous conduire & garder iusques à ce que soyez vers l'admiral Gaudisse. Sire ce dist Huon, ie vous remercie puis qu'i vous vient à plaisir, avec vous i'iray en vostre palais. Sire ce dist Geraine si a allez bien vous en pourrez repentir, il peu bien estre ce dit Gondre le Preuost, alors Huon comman-

de à ces gens que cheuaux & bagages fussent trouffez, & amenez au Palais, pas n'oubia le bon hanap: mais le cor d'iuoire demeura à l'hostel du Preuost. Huon s'en alla avec son oncle au chasteau où il coucha la nuict. Quand ce vint le lendemain matin huon se leua si vint vers son oncle pour congé prendre: beau neveu ce dit le Duc, ie vous prie qu'encor vous vueillez souffrir iusques à ce que i'aye mes barons mandez, lesquels vous ferai conduire sire ce dit huon, puis qu'il vous vient à plaisir ie suis bien content d'attendre, & quand ce vint comme à l'heure de dîner que les tables furent mises, ils s'assirent & dînerent: & furent richement seuis.

*Ce ne le Duc cuida faire tuer Huon son neveu, qui à table estoit assis au dîner.*

Le traistre & desloial voiant son neveu assis à table, il appella un sien cheualier, lequel estoit natif de France & auoit nom Geoffroy lequel il amena de France avec luy, & luy auoit fait renoncer la foi de Iesus, il l'appella en secret & luy dist: sire Geoffroy allez si me faites amener cent payens, & me les faites venir en ce palais, puis faites mener à mort mon nepueu & tous ceux qui avec luy sont venus, car si un seul vous a échappé à tout i'amaiz auez perdu mon amour sire ce dit Geoffroy vostre vouloir sera fait. Alors se departit Geoffroy & vint en une chambre en laquelle y auoit vingt hauberts pendus, puis quand là fut il dit las: vrai Dieu tant plus fait on de mal, tant plus on a à rendre compte à Dieu. Car ce vilain traistre cy veut faire tuer le fils de son frere lequel me fit iadis que i'estois en France une grande cour oisie, car i'eusse esté occis ce par le Duc Seuin n'eusse esté se couru, si est raison que par ceu iei seruire i'en rende le guerdon au fils de Dieu me confonde s'il à mal par moi mais ie le ferai cher comparer au mauvais l'c. Ve-

rié est que pour temps y auoit en la chartre du chasteau sept vngt François prisonniers, lesquels le Duc auoit prins sur mer, si les deuenoit en la chartre pour les faire mourir, mais Dieu que i'amaiz n'oubie ses amis les secourut. Geoffroy vint en la chartre & dit aux prisonniers qui à dedans estoient Seigneurs si vostre vie voulez auoir sauue, sortez dehors & venez avec moy. Alors les prisonniers incontinent serirent & vindrent apes Geoffroy qui tous les amena en la chambre en laquelle estoient les hauberts pendus, si les fit tous armer & leur dit, Seigneurs, si courage & volonité auez de sortir de ceans il est heure que monstriez vostre vertu sire dirent si iusques à la mort seront vostre commandement pour venir de seruitude en franchise, & quand Geoffroy les entendit i fut moult ioyeux, & leur dit, seigneurs sçachez qu'en ce palais estoit assis au dîner le fils du duc Seuin & neveu au duc vostre maître: lequel m'auoit commandé luy amener sept vingt payens pour deuancher & occire son neveu, mais la chose ira autrement, car si vous voulez estre deliurez & vengez des maux qu'il vous a fait souffrir, que luy & tous ses païens qui là dedans seront occis & mis à mort sans nul esparguer. Alors s'armerent tous de hauberts & de heaumes, & se mirent chaeun l'espée au costé, & s'en vindrent apes Geoffroy au palais auquel ils entrerent. Alors Huon appella son oncle & luy dit. sire ces gens armez qui ceans entrerent, sont ceux que auez mandez pour moy guider, huon ce dit le Duc, pensez à mourir, car i'amaiz plus beau iour que cestui ne verrez le Duc pensant qu'iceux qui deuant le palais estoient armez fussent ceux que par Geoffroy auoit mandez, si leur escria. Or sus barons, gardez qu'un seul chrestien n'eschappe.

Comme par layde d'un Cheualier & des prisonniers qui leans estoient, Huon fut secouru & occirent tous les payes, dont le dit Duc s'enfuit & assiégea le Chasteau.

**L**ors quand Huon entendit & vit la mauuaitie de son oncle, & la mauuaitie de son frere dont il fut plain, mout for. s'en rebahi, & se leua hastiuement & mit le heaume au chef, si seignit son espée & mit l'escu en auant, & Geoffroi vint d'une part & criant mout ioye. Et dit, or auant noble François gardez qu'il n'y ait payen qui de meure vit auant les occiez tous à douleur. Alors de toutes parts tirent leurs espées nuës, dont ils commencerent à frapper de tous costez, & detranchei les payens que grande horreur estoit de les voir. Si furent tous en peu d'heures detranchez & occis, quand ledit Duc vit que ce n'estoient païens iceux qui ces gens mettoient à destruction mout eut grand peur de sa vie, car il s'enfuit incontinent à sauueié vers une chambre, mais Huon qui la scauoit que c'estoient François qui ce secours luy faisoient habilement, & tost suiuit le Duc l'espée au poing, toute ensanglantée des païens qu'il auoit occis: mais le sire duc voyant son neueu venir apres luy le doutra mout fort: si e' oist une fenestre qui sur le iardin estoit où il vint & par laquelle il saillit es fosses, dont Huon fut tres-dolent de ce qu'ainsi luy estoit eschappé, & Geoffroy & les autres François que les sarrazins auoient occis allerent fermer & leuerent les ponts & planches du palais, afin que dedans ne fussent surpris, puis vindrent en la salle ou tous ensemble s'entrecogneurent, dont la ioye fut mout grande entr'eux, mais si Dieu ne les eut secourus leur ioyes fussent tournée en grand douleur: et le Duc qui s'estoit eschappé vint en la ville, se fit publier par tout, que tous ceux qui armes pourroient porter vinssent avec que luy la-

quelle chose ils firent, car oncques n'y demeura homme qui aider y puisse que deuant le palais avec que le Duc ne vint; si se trouverent plus de dix mille, qui tous iurerent la mort des Chrestiens; qui dedans les palais estoient. Quand le Duc vit que tant de gens auoit, il fut mout ioyeux, & incontinent il commanda que les engins fussent leuez contre mont, & escheiles, de tous costez fit leuer amont pieques, & à maiteaux fit abbatre & deffroisser une touz corniere qui là estoit: & nos gens qui dedans estoient se deffendoient tres merueilleusement. Mais la deffence n'estoit gueres de valeur si nostre Seigneur Iesus-Christ ne les eust secourus, quand Huon cogneus le danger où ils estoient si fut mout desp'aisant, & dit vray Dieu mout me doit bien enuoyer quand icy me vois enelos: Car se tenus sommes de mon oncle iamaiz de plus beau iour ie ne verrons. Lors gerasme s'escria, & dit Huon, sire pour l'amour de Dieu nostre Seigneur sennez vostre cor. Gerasme dit Huon, pas n'est en ma puissance de ce faire, car j'ay baillé mon cor en garde au bon Preuost Gondre: Ha Huon ce dist Gerasme à mal heure i'eusmes on accointance, car par ta folie & ton fol chider sommes en voye d'estre destruits. Ainsi que ensemble deuisoient, Gondre le Preuost vint deuers ledit Duc & luy dist: sire mout grande merueilleme donne de ce qu'ainsi voulez destruire vostre palais, mout grande folie faites. Certes ie vous voudrois bien dire que l'assaut fisses cesser & que paix fut entre vous & vostre neueu, par tel si que sain & sauff'en lairez aler, & tous ceux qui en la compagnie sont. Preuost dist le Duc, ie vous prie que iusques là vueillez aler, i'en feray tout ce que m'en conseilletez de faire. Puis dit out b's que nul ne pouit, certes si repir les puis tous ie les feray de malle mort mourir. Alors le preuost vint

L'HISTOIRE DE

près du palais si s'escria en haut, & dist à Huon, Sire, pour Dieu parlez à moy, mon qui a cette heure estoit appuyé à l'un des carnaux du palais respondit & dit. Qui est celuy qui là bas est, qui à moy veut parler. Sire, ie suis vostre hoste le Preuoit, hoste ce dist Huon que le chose me voulez vous dire. Sire ie vous prie que sur tant que vostre vie & celle de vos hommes aimez que gardez le pais ou vous estes morts pour quelque promesse que vous fisse le Duc vostre onc e en luy n'ayez fiance. Car en luy n'a nulle verité. Sire dit Huon, de vostre bon aduertissement vous remercie, si vous veulx prier sur tout l'amour que à moy avez & autant que me voudriez aider à sauver ma vie que le cor d'inoire que je vous ay baillé en garde ne vueillez ren're. Car sans cela ie ne puis eschapper de mort. Sire ce dit le Preuoit pas n'est loin de moy, si le ira de sa gsbecie en laque lle il estoit, si le bailla à Huon de Bourdeaux qui vers le jardin regardoit.

*Comment le Roy Oberon vint secourir huon, & occirent tous les Payens excepté ceux qui recourent le saint Baptisme, & comment Huon occit le Duc son oncle.*

Quand Huon vit qu'il fut saisi de son cor d'inoire, il eut moult grand ioye & ne fut pas de merueilles, car c'estoit toute la seurte de sa vie, si le prit & le mit à sa bouche pour le sonner. Quand Gerasme luy dit, ha sire, iamais si leger ne soyez, de dire ne descouuir vos secrets. Car si le Preuoit eust esté mauvais tost l'eut pendite au Duc son Seigneur, parquoy eussions esté tous pendus, morts, iamais ne vous aduienne de vos secrets descouuir & avec ce vous prie que si tost le cor ne vueillez sonner, pource qu'en core ne vous sentez nauré. Car par Oberon vous a esté commandé au departement qu'il fit de vous, comment dit Huon, Gerasme voulez vous donc

que j'attende tant que ie fois occis. Certes ie cornetay sans plus attendre. Alors Huon le mit en sa bouche, si le fit si tres fort retentir & sonner que le sang luy en sailit de la bouche & si merueusement haut que ceux du palais commencerent à chanter & dancier. Le Roy Oberon qui a cette heure estoit dedans la cité de Mommeur s'escria en haut & dit. Pay ouy sonner le cor de mon amy Huon, le plusoyal & preud'homme dequoy iouyffe oncques parler, par lequel son ie cognois que son affaire est grande, ie me souhaite au lieu ou le cor a esté sonné, à tout cent mille hommes des mieux armes qu'onques ie visse. La si tost ne les eut souh.ité qu'il ne fut dedans la cité de Toumont en laquelle commencerent à occire & detrencher payens que grand hideur estoit de voir le sang de s. mort qui aloit contrant par les rues à grand rardon tant que la riuiere qui par la ville courroit fut teinte en vermeillon, le Roy Oberon fit crier que tous ceux qui le saint Baptisme voudroient recevoir fussent pris leurs vies sauues: dont plusieurs en y eut qui se firent chrestien, puis le Roy Oberon vint au palais. Quand Huon le vit il luy courut au deuant, il le remercia du beau secours qu'à son besoin luy auoit fait. au y ce dit Oberon tant que croite & faire mes commandemens vouldrez, iamais ie ne seray sans vous secourir & aider en tous vos affaires, & ceux avec qui le Roy Oberon estoient venus en la ville où ls detrencherent & mirent à douleur tous ceux qui en Dieu ne voulurent croire: puis fut le Duc pris & saisi au corps de tous costez & fut mené au pais & présenté à Huon, lequel quand il vit son onc e qui prins estoit il en mourit de ioye, le ueuy dit beau nepueu ie te prie que de moy aye pitié. Ha desloial traitt e oncques en ta vie tu ne m'apparutis en rien, iamais d'ioy ne puisse faire sans

## HUON DE BORDEAUX.

de sans mort. Alors mit la main à l'espée de laquelle il trencha le chef à son oncle, puis fit prendre le corps, & attacher aux carreaux de la ville, afin que de sa mauuaise fust memoire & exemple à tous les autres, & par ainsi fut le Pays deliuré.

*Comment le Roy Oberon descendit à huon qu'il n'allast point à la tour au geant, laquelle chose Huon ne luy voulut accorder & y alla dont il fut en grand danger de mort, & de la damoiselle que estoit leuans, laquelle estoit sa cousine.*

**B**ien avez ouy comment Oberon vint secourir huon, puis quand tout fut acheué il appella huon & luy dit: Mon loial amy huon, ie prens congé de toy par tel si que iamais ne te verray iour de ma vie, jusques à tant que tu auras en tant de maux & tant de tourmens à souffrir pauvrete, & malaise & tout par ta folie, qu'il n'est homme vivant qui dire ou raconter sceust les maux que tu auras. Quand Huon entendit Oberon, moult effroyement luy dit.

Sire advis m'est que grand tort avez car de tout mon pouuoit veux faire, & obeyr à vos commandemens.

Amy dit oberon, puis que ce veux, faire il te convient mettre en memoire ce que tu m'orras comper. Huon ie te deffends sur peine de perdre ta vie, & mon amour tousiours que si hardy ne soyez d'aller le chemin ve sdr nostre, qui est une tour moult grande & merueilleuse, laquelle est sur la mer. Iulius cesar la fit faire, & m'y fit nourrir grand espace de temps, onc les plus belles tours tu ne vis & n'oies parler ne mieux garnies de chambre de fenestres & de verrieres, & par dedans estoit tendue de moult riches tapisseries, puis droit à l'entrée de la porte y sont deux hommes de cuir, tenant en leur main un moult grand fleau

de fer, dequoy sans cesse iour & nuict ils battent tellement d'un tel accord, que quand l'un bat à terre l'autre leue contre-mont son fleau, & se font si legerement & si dru qu'a grand peine y pourroit une alouete entrer qu'elle ne fust occise, & ce est fait par enchantement. La dedans demeure un geant fort merueilleux, lequel s'appelle ingoulaffre, il me tollit la tour dessusdite, & avec ce il m'osta un haubert blanc qui estoit tant fin & tant leger, qu'a merveilles, & est de telle vertu, que si on l'avoit vestu, jamais par homme pourroit on estre entamé ne blecé, & ne peut effondrer ne noyer en eaux, & si n'est nul feu tant soit ardent & chaud, qui mal puisse faire a celuy qui le dessusdit haubert aura vestu. Et pource Huon mon amy, ie te deffends que celle part ne voises, sur autant que me doues à courroucer, car iamais audict geant ne pourrais-tu resister. Sire, dist Huon sçachez qu'à l'heure, & au jour que ie me partis de France, ie pris ma conclusion en moy, que quelque aventure que j'aurois raconter ne dire tant fort perilleuse qu'elle fust, pour peur de mort ie ne la fuirais. Et sçachez que j'aiderois mieux moultir qu'au grand geant que vous m'avez dit, ie ne m'altasse combatre & n'est aujourd'huy homme qui led et voyage me distou uast de faire, & si vous dis bien qu'avant que iamais ie retourne j'auray le bon haubert conquis, car bien me pourra en aucun temps valloir, si n'est pas chose de le laisser, & au fort, si de vostre aide ay mestier vous me secourez. Huon ce dist oberon par celuy dieu qui me forma si tu rompis le cor au sonner, tu ne serois de noy se ouru ne aidé. Sire dit Huon, vous en ferez vostre plaisir, & i'en seray le mien. Lors oberon se departit sans dire mot, & Huon demeura en la cité, laquelle donna à oberon, & à son hoste la Prevôté & toute la

## L' H I S T O I R E D E

terre que le duc son oncles souloit tenir. Puis s'appresta & print or & argent à foison & prit congé de son hôte & de geoffroy, & de tous ceux qui là demorerent, & huon & ses gens s'en departirent, & chevaucherent tant par monts & par vallées, tant de nuit comme de jour, & sans que que aventure trouver qui fust digne de memoire, qu'il arriverent assez pres de la mer, & estoit à une lieue de la tour au geant estoit. Quand il vit la tour il appella tous les hommes, & leur dist: Seigneurs ie voy la tour que par Oberon m'a eité deffenduë: mais si nostre Seigneur me veur ayder ie verray ce que dedans est, avant qu'il soit vespre a quelque fin qu'advenir m'en doive, alors gerasme regarda la tour, si commença fort à pleurer & dist à Huon que fol est celuy qui a conseil d'enfant s'accorde. Ha sire, pour dieu gardez les commandemens d'Oberon & ne les despassez, car trop vous en pourroit mal advenir. Sire gerasme dist le noble huon, si tous ceux qui aujourd'hui sont en vie le me deffendoient si n'an ferois ie rien car bien sçavez que pour autre chose sinon pour chercher les adventures ne me partis de France, rien ne demande que trouver adventures, si ne vous en debattez plus car avant que ie donne ie combattray le geant, car s'il n'est plus dur que fer, ie l'occiray, ou il moccira, & vous gerasme & tous ceux qui ie sont, demeurerez en ce pré, auquel vous m'attendez iusques à tant que vers vous ie retourne. Sire ce dist gerasme tout en plourant mour me desplaist quantement ne peut estre, en la sainte garde de dieu soyez recommandé. Alors s'en departit Huon, & laissa au prés ses compagnons pourans qui mont piteusement le regrettoient, huon s'arma & se mit en point, puis le mist en chemin quand tous les hommes eut baléz l'un apres l'autres, pas n'oublia le cor d'ivoire, ne le bon

hanap, ainsi tout seul & à pied s'en departit Huon si n'arresta iusques à ce qu'il vint devant la porte du chasteau, si tost que la fut il regarda, & vit les deux hommes de cuiure qui sans cesse battoient de leurs fleaux, lesquels il regarda mout, & bien luy fut advis qu'homme mortel n'y sceuroit entrer, pourtant que la fussent sans recevoir mort, dont il s'esmerveilla mout & dist en luy mesme, que vray luy avoit dit oberon & qu'impossible luy estoit d'entrer dedans sans l'ayde de dieu. Piteusement le reclama en regardant de tous costez si aucunement pourroit entrer leans, tant regarda qu'au pres d'un pilier de ma bre il vit un bassin d'or attaché, il s'approcha pres & tira son espée, de laquelle il frappa trois coups sur le bassin par telle maniere, & si haut que le bassin re entist & sonna, que par tout le chasteau on le pouvoit oïr. La dedans y avoit une pucelle qui avoit nom Sebille, laquelle quand elle oït le bassin sonner elle s'en donna tres grand merveilles, si vint à l'une des fenestres par laquelle elle regarda huon qui là dedans vouloit entrer, point ne le cogneur, si s'en retourna plourant & disant, vray dieu qui peut estre ce chevalier qui la dehors est, & qui dedans veur entrer. Las si le geant s'esveille bien tost l'aura occis, car six mille chevaliers estoient ensemble si seroient ils perdus, certes j'ay grand desir de sçavoir qu'il peut estre dont l'est natif: mais à ce qu'il me peut sembler, il devoit estre de la terre de france toutes fois pour en sçavoir la verité, j'iray voir par la fenestre si aucunement ie le pourray cognoïste. Lors se partit de la chambre si vint vers la porte là où une petite fenestre estoit, laquelle elle couvrit & mist son chef dehors, & regarda huon qui tout armé estoit attendant à la porte, puis regarda son blason sur lequel estoit pourtraict trois croix vermeilles. Parquoy elle cogneur

que le chevalier estoit François. Las ce dist la pucelle, ie suis perduë, si le geant me trouve icy, & s'en retourna hestivement, & vint escouter à l'huis de la chambre pour sçavoir si ledit geant dormoit ou non.

Quand là fut venuë elle trouva qu'il dormoit, parce qu'il ronfloit si fort que merveilles estoit de l'ouïr, la damoiselle sçachant la verité qu'il dormoit s'en retourna hestivement & vint jusques à la porte, si ouvrit un guichet par lequel saillit un vent qui a coup fit cesser & tenir les deux hommes de cuire, & quand la pucelle eut ouvert le guichet mout hestivement s'en retourna en la chambre. Alors Huon voyant le petit huis ouvert s'advança & entra dedans, pource que les deux hommes ne battoient plus si le mist en chemin pour cuider trouver celuy ou celle qui l'huis auroit ouvert: mais il fut bien esbahi quand trouver ne le peut, car tant y avoit leans de châbies qu'il ne sçavoit à laquelle aller pour trouver ce qu'il que soit, & alloit par le palais cherchant d'un costé & d'autre, choisit assez près d'un pillier quatorze hommes, lesquels gisoient morts. Quand Huon vit ce mout s'esmerveilla & du que retourner s'en vouloit arriere, il se parut de la salle, & vint vers la porte cuidant l'huis trouver, si estoit clos de luy mesme, & battoient les deux hommes comme par devant, las ce dist Huon, or voyez bien que d'icy ne puis escaper, il s'en retourna au chasteau, en escoutant si rien ne pourroit ouyr. Ainsi que par leans alloit, il entr'ouït vne pucelle qui piteusement pleuroit il vint celle part où elle estoit, & la salua humblement en luy disant noble Damoiselle ie ne sçay si mon langage sçavez entendre, car ie vouldois sçavoir de vous pourquoy ne à quelle cause de menez tel deuil, sire ce dist la pucelle ie pleure, pource que de vous ay grande pitié car si le geant qui ceans est s'esveille, vous

estes mort pendu. Belle ce dist Huon, ie vous prie que dire me vueillez qui vous estes & d'où vous fustes née. Sire, ie vous diray, sçachez que ie suis fille de Ouinemer, qui en son temps fut Comte de saint Omer, & suis niece du Duc Seuin, quand Huon entendit la pucelle mout humblement la baïsa & accolla, en luy disant Dame sçachez que vous estes ma prochaine parente: car ie suis fils du Duc Seuin, mais ie vous prie que dire me vueillez quelle aventure vous a icy amené: mon cousin dist la pucelle, vo'onté & devotion print à mon pere de venir adorer & baiser le saint Sepulchre, mon pere m'aimoit tant que pour rien ne m'eust laissé derriere, si m'en mena avec luy, or a ivint ainsi que nous estions sur la mer assez près de la cité d'Esclavonie en Surie, nous esleva une fort grande tempeste & orage sur la mer, parquoy le vent nous emmena assez près d'icy.

Quand le geant qui en la tour estoit nous vit en ce danger, & que vintmes arriver à son port, il descendit de son palais si occist mon pere & tous ceux qui avec luy estoient excepté moy, qu'il amena ceans, où j'aye esté l'espace de sept ans sans ce que j'aye peu ouïr une seule messe, si vous prie mon cousin que dire me vueillez quel e adventure vous a icy amené en ce divers pays, ma cousine puis que de mon affaire vulez sçavoir ie le vous compteray.

Verité est que le Roy Charlemagne m'envoie devers l'Admiral gaudisse en Babylone, si porteray un message par bouche & par lettres & ainsi que mon chemin passois ie regarday ceste tour, si demanday un payen qui a tenoit, & me respondit que dedans la tour estoit un très horrible geant, qui mout de maux a fait à ceux qui par icy passent, si m'advisa que parcy passerois pour le ombatire & destruire & en delivre la contrée, j'ay laissé mes



gens à aval en ces près qui m'attendent. Mon cousin ce dit la pucelle, mout grande merveille me donne de vous qui telle foie voulez entreprendre : car si vous estiez cinq cens hommes ensemb'e tois armez & prest de combattre si ne l'oseriez vous attendre pour luy mal faire si armé estoit de ses armes, il n'est nul qui à l'encontre luy peut avoir duré, mon cousin ie vous conseil e que tost vous en retourneriez arriere avant qu'il s'esveille, & si ie vous iray ouvrir le guichet sans quelq. e danger avoir.

*Comment la Damoiselle cousine de Huon, monstra la chambre ou le geant dormoit, & l'a la sue ller, & du bon haubert que le geant bailla à huon qui tanost le vestit.*

**Q**uand Huon eut entendu la bonne Damoiselle, il luy dist, ma cousine sçachez de verité, qu'avant que de ceans me departe, ie verray quel homme il est, ne ia ne me fera reproché en court de Prince pour un mescreant i'aye le coutage si fai ly que ie ne l'ose attendre : certes j'ayme ors mieux mourir qu'une telle faute m'advint. Ha mon cousin, or voy ie bien que vous & moy sommes destruits : mais puis qu'ainsi est ie vous monstrey la chambre ou il dort. Puis quant l'aurez veu bien vous en pourrez retourner arriere. Vous irez par ceste chambre que devant vous pourrez voir, en laquelle trouverez le pain & le vin, & en l'autre d'apres trouverez des draps de soye & de mout riches joyaux, puis en la tierce trouverez les quatre dieux du grand geant qui tous sont de fin or massif, & en la quatre apres trouverez le grand geant, qui sur un mout richest d'or, par quoy sire se croire me voulez tout en dormant luy trancherez le chef s'il s'esveille de mort ne pouvez eschaper. Ma cousine ce dit le noble Huon de Boix,

deux, ia à l'ieu ne plaife qu'en nul lieu me soit reproché, que ie l'aye tué, que premierement ie ne l'aye deffé. Alors s'en departit Huon l'espée au poing, le heaume en son chef, & son écu au col. Lors ent a Huon en la premie e chambre, puis l'autres apres il vint en la chambre ou estoient les quatre dieux, lesquels quand il le eut bien regardez il leur bailla a un chacun un grand coup d'espée, puis entra en la chambre en laquelle le geant dormoit & le regarda mour, & le liét sur quoy il dormoit estoit tant beau & riche qu'il n'est nul qui il le vous sçeut priser, car les courtines & les couvertes & les oreillers estoient tant riches que grand beauté estoit de les voir, d'autre part estoient les riches tapis, dont toute la chambre estoit parée & tendue.

Quand Huon eut tout ce regardé, & que bien eust advisé le geant, lequel avoit le corps fourny de tous membres : mais de plus laid ne plus hideux n'en fut onc veu : car il avoit le chef mou gros, & grandes oreilles, le nez rasufelé, & les yeux enfoncez, plus ardens qu'un charbon allumé, & si avoit dix-sept pieds de long. Ha Dieu ce dist Huon que pied à nostre Seigneur que Charlemagne fut icy pour voir l'assemblée de nous deux, car de verité sçay bien que d'icy ne partirois arriere que paix ne fut faite. Ha tres douce Vierge Marie, ie te prie humblement qu'à ton tres chere fistu vueille demander pour moy secours & aide, car si ne luy plaift à l'encontre de cestui enemy n'auray nulle durée. Alors Huon mont fierement marcha avant en faisant le signe de la croix, & pensant en son cœur comment & par quelle maniere il pourra faire, par mout bien luy sembla que si en dormant il l'occisoit, qu'à tousjours lay seroit un reproche d'avoir occis un homme mort, mais de Dieu fois ie maudy si ie l'atouche premierement que

de l'avoit deffié. Alors Huon mout haut commença à crier & à dire. Or suis fils de putain leve toy ou ie te trancheray le chef aus des espauls. Quand le Geant ouit ainsi Huon qui si haut crioit, il s'esuei la mout effroyement en regardant Huon, puis se leva si hast vement qu'à son lever il desrompit presque le riche chalit, surquoy il estoit couché, puis dist à Huon. Vassal, ce luy qui t'a mis ceans ne t'aymoit gueres, ne guere me doutois. Quand huon entendit & sceut que e Geant parloit bon François, il s'en donna grand merveille, & luy dist sçachez que ie suis venu pour te voir, & peu estre que ie pourrois avoir fait folie. A lors le Geant luy respondit dist : tu as dit verité, car si i'estois armé & habillé & tu eusses cinq ces hommes pareils à toy si ne pourriez-vous avoir durées, que tous ne vous misses à mort, mais tu vois que ie suis nud & sans a mures quelconques, & n'ay espée ne baston, dont ie me puis ayder non pourtant de rien ne te doute.

Alors Huon pansa en luy mesme que honte luy seroit de aissai lir s'il n'estoit armé, & luy dist, va querir tes armes, ou tost t'auray occis, Vassal ce dist le Geant ce que tu m'as dit te procede de bon courage & de courtoisie, alors se courut armer de toutes ses armes, & prit en sa main une faux, Et Huon s'estoit retraict au palais, où il attendoit le grand Geant, qui gueres ne tarda que là ne vint, puis s'escria : Huon ou estu car me voicy tout prest pour te destruire si ne te deffens, mais ie te prie de me dire qui tu es, que ie sçache quand te t'auray occis que die ie puisse : i'ay mis un tel à mort, qui par sa force m'est venu assai lir en mon palais, mout grand orgueil tu as en toy quand tu ne m'as daigné toucher devant que ie fusse armé, qui que tu sois tu es le fils de quelque preud'homme : si te prie que tu me dise, là où tu veux aller, ne que t'a

meu d'icy venir, afin que ie sçache la verité de ton fait, pour ce que quand ie t'auray occis ie me puisse vanter qu'un tel homme i'ay occis qui tous desarmé ne m'a daigné toucher. Payen Payen, ce dist Huon, mout as tu grand folie quand desia me tiens pour mort. Mais puis que de moy veux sçavoir la verité, ie te dis que ie suis un pauvre chevalier à qui le Roy Charlemagne a osté sa terre, & l'abani de son royaume de France, si ne m'envoye faire vn message par devers l'Admiral Gaudisse, & te dis pour verité que i'ay nom Huon fils de Duc Senin. Or tu as ouy la verité de mon fait, & ie te prie que dire me vueilles qui tu es, & qui t'engendra, afin que quand ie t'auray occis ie me puisse vanter en la cour du Roy Charlemagne, & devant tous mes amis, que i'ay occis & mis à mort un tel merveilleux Geant que tu es. Alors le Geant dist à Huon, Vassal si ainsi est que tu me mette à mort, bien te pourras vanter par tout ou tu voudras, que tu auras occis le grand Geant galaffre : equel a dix sept freres, dont ie suis le mo'n lre, & avec ce tu pourras dire que iusques au sec arbre, voire de la mer rouge, n'y a homme si grand qui ne me soit tributaire, i'ay chassé l'Admiral Gaudisse ou tu dois aller, & luy ostay par ma puissance plusieurs de ses cité & me doit hommage d'un anneau d'or par chacun an, pour racheter son chef & avec ce ostay à Oberon cette puissante ro't; que onc par son enchanterie, ne par sa folie ne peust resister en contre moy & luy to lis vn riche haubert : le nom pareil dont onc tu ouys parler : car il a telle vertu en luy que eeluy qui dedans se pourra bouter, i'ama'is ne peu estre navré, ne desconfit mais autre chose a. Car il faut que ce luy que ledict haubert voudra vestir, soit sans peché mortel, & que la mere qui le porta n'ait en autre compagnie d'homme

chamel que celuy qui l'auoit engendré : mais ie cuide que peu d'hommes on trou-  
veroit qui dedans le haubert peussent en-  
trer si crois certainement que l'homme n'est  
pas n'ay qui se peut faire, & avec ce a telle  
vertu que celuy qui l'aura endosséne peut  
estre gréué de feu, ne d'eau, ne d'amertu-  
mes quelconques, ne ia ledit haubert ne  
peut affondrer en caré car par Mahom ie  
l'ay autres fo s'essouué: mais pource que  
i'ay trouvé courtoisie en toy, de ce que tu  
m'as donné congé de moy armer, ie te don-  
ne congé de l'essayer si tu ie pourois vestir  
& incontinent le Geant s'en departit, &  
gint à un coffre qui là estoit, si en mist de-  
hors le bon haubert, puis vint deuers mon,  
& luy dist: Vassal voila le bon haubert le-  
quel ie t'abandonne à vestir si l'essaye pour  
voir si dedans pourras entrer: alors Huon  
print le haubert & se retira arriere, puis se  
desarma du toat, & print le haubert, in-  
continent le vestit, puis hastiuent mist  
son heaume au chef, son escu à son col, &  
l'espée au poing, dont moult deuotement  
en loia nostre Seigneur Iesus Christ, de la  
grace qu'il luy auoit faite. Alors le grand  
Geant s'escra & dit à Huon, Vassal, pas ne  
cuidois par Mahom que tu fusse un tel hom-  
me, car moult bien te sied le haubert, or  
t'ay ie rendu la courtoisie que tu m'as faite  
& pource ie te prie que tu te desarmes &  
me rens mon haubert que par ma courtoi-  
siet'ay laissé essayer, tais toy ce dit Huon,  
que Dieu te puisse confondre, car besoin ne  
t'est d'auoir armures, dont tu ne te puisses  
aider, sçaches que ne te le rendois pour  
quatorze des meilleures citez qui soient  
d'icy à Paris. Vassal ce dist le grand Geant  
croy si mon haubert me veul rendre, ie te  
fuiray en aller sain & saue, sans te faire  
aucun mal ne delplaisir, & avec ie te don-  
neray mon beau anneau d'or, lequel me  
sonna l'Admiral gaudisse, car assez ie sçay

que tu m'as dit qu'il sera bien mestier  
ton message veul faire & parfournir, car  
quant tu seras par de là, & que tu viendras  
pour arriuer à la porte du palais de l'admi-  
ral gaudisse, & disans que tu sois mess'ger  
au noble Roy Charlemagne, tu trouveras  
quatre portes, & à chacun quatre portiers  
dont à la premiere s'il est sçeu que tu sois  
François tu auras le poing coupé, & à l'au-  
tre porte le second poing, & à la tierce por-  
te perdras un pied, puis apres quand ainsi  
l'auront atourné, trestous ensemble t'em-  
porterons vers l'Admiral Gaudisse, & là  
t'est impossible d'eschapper. Car il te fera  
trancher le chef, & pource si de tous perils  
veul eschaper & fuir ton mal'heur, & afin  
que seurement tu puisses retourner, rende  
moy mon haubert, & ie te donneray mon  
anneau d'or, par lequel en le monstrant en  
grand honneur seras receu, & pourras aller  
& venir seurement par tout le palais, sans  
que nulle personnet en destourne, car si tu  
auois bien occis cinq cens hommes, si n'y  
auoit il si hardy qui en rien t'olast atou-  
cher, ne au un mal faire: mais que mon an-  
neau ayes sur moy, car quand i'ay affaire  
d'hommes ou d'argent autre chose te me  
convient envoyer que mon anneau, donc  
ie te prie que mon haubert me vueille ren-  
dre.

*Comment Huon occist le grand Geant, &  
comme il appella Gerasme, & ses autres  
compagnons de la ioye qu'ils eurent pour  
le grand Geant qui estoit mort.*

**E**T quand Huon de Bordeaux entendit  
le payen, il luy dist, selon & desloyal  
pantonier, sçachez que si tous les précheurs  
qui d'Orient iusques en Occident sont, me  
preschoient un an tou entier, & que tu me  
donnasses tout ce que tu as au monde vail-  
lant, & ton anneau avec si ne te rendrois  
ie pas le bon haubert que i'ay vestu, qua

HUON DE BORDEAUX.

premierement ce l'aye occis & detranché,  
 & sçaches que ton anneau dont tu m'as tant  
 parlé, i'auray vueil'es on non. Quand le  
 Geant eut entendu Huon, & que par nul e  
 maniere son haubert ne pouvoit l'auoir, il  
 fut moult dolent, & avec ce voyant que  
 Huon l'entreprenoit, si en eut tel dueil: &  
 tel caurrout, que aduis sembloit que de  
 ses deux yeux fussent deux chandelles ar  
 dentes, & derechef appella Huon en luy  
 demandant si autre chose n'enferoit, n'en  
 se dit huon si tu es grand & fort si te des  
 fens car en rien n'ay peur de toy, puis que  
 le bon haubert ay vestu: mais te dessise de  
 Dieu & de sa puissance divine, & moy toy  
 dit le grand geant, car pour quelque hau  
 bert que tu ayes vestu, si ne pourras tu vers  
 moy durer, qu'avec mes mains ne t'occis.  
 Lors ledit geant s'approcha de Huon, si  
 leua la faux contre mont, cuidant frapper  
 Huon: mais il gauchit, pource que moult  
 leger & habille estoit, la faux descendit  
 bruyant comme la foudre, si en ataignit  
 un pillier qui la estoit, d'un si merueilleux  
 coup que la faux entra plus de deux piels  
 par fond Alors huon qui moult viste & le  
 ger estoit regarda le merueilleux coup,  
 moult vtement saillit avant, en tenant la  
 bonne espée à deux mains, en advisant le  
 grand geand qui la faux tenoit avallée, &  
 lui bailla un si tres merueilleux coup, & si  
 hastivement que onc ne donna loisir au  
 geant d'auoir la faux relevée, ainsi l'en frap  
 pa sur les deux bras au pres des poings, dont  
 il tenoit la faux par telle vertu que les deux  
 poings luy coupa, & cheut la faux & les  
 deux poing par terre, quand le geant se  
 sentit si outrageusement nayré, de la grau  
 de angoise qu'il eut ierra un cry, & que avis  
 estoit que tout le palais & les toirts fussent  
 cheutes par terre si n'eussent il pas mené si  
 grand bruit. Dont Sebille la pucelle qui en  
 la chambre estoit, fut moult ébahie. E le

fort hastivement hors de sa chambre &  
 trouva un gros baston lequel elle print à  
 deux mains, & vint au palais où elle avoit  
 ouy le cry, & rencontra le geant qui s'en  
 fuyoit pour soy sauver, mais la pucelle com  
 me sage & bien advisée voyant qu'il s'en  
 fuyoit luy lança le baston dans les iambes,  
 tellement que voulut ou non, luy convint  
 cheoir à terre. Huon qui apres luy venoit  
 l'espée au poing, la hasta en luy donnant  
 maints merueilleux coups, & icela geant  
 iettoit de si hauts cris que horrib e chose  
 estoit de jouyr Mais hion qui du tout le  
 desiroit mort, haussa l'espée contre mont,  
 & l'assena par telle vertu, que la teste luy  
 trencha ius des espauls, puis quand il eut  
 ce fait il esluya son épée, & la remit de  
 dans le fourreau puis vint à la teste laque le  
 il cuida prendre pour le mettre aux fenest  
 res de la haute tour. Mais onc n'eut force  
 ne puissance de la lever de terre, pour la  
 grand pesanteur qu'elle avoit, puis apres  
 vint au corps que oncques puflaree qu'il  
 eust ne le peut en rien remuer. Dont moult  
 fort en commença à rire, & dit, ha vray  
 Dieu iete tends graces de ce que tu m'as  
 donné la puissance d'avoir occis un tel ad  
 versaire, p'eust à Dieu que maintenant le  
 corps & la teste fussent au Palais à Paris  
 devant le Roy de France, par tel si qu'il  
 sceut que iel'eusse occis & mis à mort.  
 Alors s'enpartit Huon & vint à l'une des  
 fenestres du palais, & regarda sur la poter  
 ne, advisa ses hommes, il leur esclia tout  
 haut, & leur dit: Seigneurs, venez à mont,  
 bien y pouvez seurement venir, car le palais  
 est gaigné, il est nostre: car le pays en est oc  
 cis & detranché. Quand gerasme & garin  
 & tous les autre l'ouyrent, ils furent moult  
 joyeux, & en tendent graces & louanges  
 à Dieu, si s'en vnderent hastivement vers  
 la porte, à laquelle Sebille la pucelle estoit  
 descendue, si ouvrat le guichet. Parquoy

l'enchantement faillit & les deux hommes se tindrent quoy sans eux bourger, lors nos Barons entterent dedans la porte, si suivirent la pucelle qui tout droit les mena au Palais vers Huon, quand i's le virent, tous commencerent à pleurer de la grand ioye qu'ils eurent, si l'embrasserent & accollerent & ne sçavoient qu'elle chee luy faire. Mout luy demande ent se mal ne blesure avoit: Huon leur respondit que grace à nostre Seigneur il n'avoit nul mal. Plus print gerasme & ses compagnons par les mains, si les mena tous au lieu ou le grand geant gisoit mort. Quand iceux le virent, ils s'en donnerent grand merveilles comme il avoit peu estre occis par huon, car seulement à le voir mort i's avoient frayeur, & nous s'esmerveillerent de ce que Huon n'avoit esté occis, gerasme demanda à huon qui estoit la Damoiselle qui la estoit, alors Huon luy racompta mot a mot comme el e estoit là venué dent i's eurent mout grand ioye, si la coururent embrasse, & luy firent mout grand feste, puis se desfirmerent & apprestèrent le souper, fit s'assirent à table, & mangerent & beurent à leur loisir, en demenant grande lieffe: Mais la ioye qu'ils eurent ne leur fut gueres de durée comme ey apres pourrez ouyr.

*Comment Huon se partit de la tour de Geant, & print conge deses gens, & vint tout seul à piea vers la marine, ou il trouva Malebron le faé, sur lequel il monta pour passer la mer.*

**B**ien avez ouy par cy devant, comme Huon conquist la tour, & occit le grand geant qui en estoit seigneur & maistre, & de la grand ioye que nos Barons demeurèrent jusqu'au lendemain, que tous furent levez. Puis quand tous eurent desieusné, Huon appella gerasme & tous ses hommes qui la furent, & leur dist: Seigneurs assez cuide que sçavez le voyage que j'ay entre-

p ins de faire vers l'Admiral gaudisse, si convient au plustost que bonnement pourray, que face le message que par le Roy Charlemagne m'a esté enchargé, pour ce vous prie à tous ceux qui icy estes que teniez bonne & loyalle compagnie, a ceste noble Damoiselle, & avec ce vous prie que si dant quinze iours ne retournez, vous ne retournez en France, & emmenerez avec vous ceste noble Dame, si me saluerez au noble Roy Charlemagne, & à tous ses barons, & luy racompterez les adventures que advenües me sont, ie me pars pour parfourrir son message. A ors que les barons entendirent que d'eux se vouloit departir mout en furent dolens & fort courroucez & respondirent à Huon. Sire, vous nous requerez qu'icy vous atendions quinze jours, sçachez de verité non pas quinze, mais vous attendrions un an tout entier. Seigneurs ce dist Huon, de ce vous remercie. A ors Huon s'app esta pour soy partir, il s'arma de toutes ses armes, son hanap mist en son sein, & l'anneau d'or qui au grand geant avoit esté porté en son bras mais pas n'oublia le cor d'ivoire, mais le pendit à son col, puis vint prendre conge de sa consine, laque le il baissa au departir, puis alla accoller tous ses barons l'un apres l'autre, de lesquels demenerent mout grand dueil, & aussi fit la Damoise le gerasme, Garin & tous les autres barons aussi monterent au palais espcurant tendrement, & vindrent au fenestres pour regarder Huon tant que des yeux le pouvoient veoir, & Huon d'autre part chemina tant qu'il vint sur la rive de l'amer qui mout assez pres estoit du chastrau, là y avoit un petit port auquel avoit accoustumé tous iours de trouver basteau ou quelque navire de passage. Et quand Huon fut là venu, il s'en donna mout grand merveile & dist: Dieu, que pourras-ie devenir, quand icy n'ay trouve ne basteau ne Galere

HUON DE BORDEAUX.

galere sur quoy ie puisse aller, las: qu'à la mal heure occist charlot, que ie suis en ce danger: mais ie l'occist en mon corps descendant, mout bien grand tort a eu le noble Roy charlemagne, de m'avoir ainsi villainement banny & dechasté, mout grand dueil demenoit Huon qui là estoit tout seul sans nulle compagnie, mout tendrement commença à p'orer, & cependant qu'ainsi se demenoit il regarda à dexte, & vit venir par la mer nageant vne beste mout grande & merueil euse, laquelle venoit tout droict vers luy, & estoit sa figure en maniere d'un luiton, puis quand la beste fut venue, Huon la regarda mout & fit le signe de la croix. Si tira son espée pour se defendre cuidant que la dessusdicte beste le deust assaillir mais non fit, ains s'en alla un peu sur dextre arriere de Huon, & commença à se secouer par telle maniere & vertu, que la peau qu'il avoit vestuë si luy chœut ius: puis devint le plus bel homme qu'oncque homme peust avoir veu, dont Huon fut mout effroyé & eut merveilleusement peur. Quand cette merveille eut advisée, & vit que celle beste estoit homme advenu, il s'approcha de luy, & luy demanda qu'il estoit, & s'il estoit de par dieu tout puissant, ou s'il estoit quelque mauvais esprit qui le vint tenter, car ores n'aguere te vis nageant par la mer, en traversant les ondes en guise d'une merveilleuse beste, pour Dieu ne me fais aucun mal, & me dis qui tu es, ie croy que tu es des gens du roy Oberon, lors iceluy luy respondit doucement. Huon ne t'esbahis pas, car mon bien te cognois, si fus fils du Duc Sevin de Bordeaux, vers toy m'envoye le Roy Oberon, un iour passé ie trespassa ses commandemens parquoy l me commanda que trente ans duran serois Luiton en la mer.

Amy ce dist Huon de Bordeaux, foy que tu deois à celuy qui te forma me poutros, je

bien fier en toy iusques à tant que ie fusse passé la mer rouge, car grand besoin en ay. Huon ce dit Malchbron, sçaches de verité que pour autre chose ne suis icy venu que pour te venir querir & te porter ou tu voudras. Si ne fais quelque doute: mais appareille toy & te mets en point en te recommandant à nostre Seigneur: du sur plus me laisse faire. Adonc Malebron le luiton se remist en sa peau, en disant au noble Huon de Bordeaux que sur sa croupe montast.

*Comment Huon passa la mer sur Malebron le faé & le porta devant Babilone, & comment Huon vint à la premiere porte, & puis à la seconde.*

Lors quand le noble Huon vit ce Luiton en la peau, & que sur la rive de la mer l'atendoit, il fit le signe de la croix, priant Dieu que de grace le voulust conduire a sauveré, si s'approcha près de luy & monta sur sa croupe, puis le Luiton faillit en la mer, si commença à nager si tresfort qu'il sembloit qu'il vollast, tant exploicta qu'il eust la mer passée en peu d'espace & traversa la grand riviere du Nil, laque le vient du Paradis terrestre, qui est vne riviere n'ou da gereule par la multitude des serpens & cocodrilles qui y sont: mais n'y eut serpent ny cocodrilles qui en la riviere fust qui mal ne deslourbiet leur fist. Quand à terre se mirent, Huon fut mout-joyeux: Lors Malebron dit à Huon, mout cher compateray-ie l'heure que tu fus onc né, ne qu'onques te cogneus: car pour toy faire plaisir me conviendra estre Luiton en mer l'espace de dixans, & trente que j'ay esté: ainsi sont quarante ans qu'il m'y convient estre, mout grand pitié ay de toy, car il n'est aujour d'houy homme né de mere, qui dire te eust le mal & la pauvreté qu'il te doit advenir, & moy

mesme il me convient qu'aye à souffrir pour l'amour que t'ay en toy : toutesfois te prendray en patience, tu vois la ville ou tu dois aller, au sur plus sçais qu'elle chose il t'est commandé que tu as à faire, & quoy qu'il t'aduienne garde que tu ne trespasses les commandemens de Oberon, & sur tout fois tousiours loial, & disant verité: car ia tost que tu diras mensonge que toute l'amitié que tu as au Roy Oberon, tu ne perdes, à Dieu te commande plus ne puis icy arrester. Lors le uiton faillit en la mer & Huon demeura seul. Il se recommanda à nostre Seigneur, & se mettant à cheminer vers la cité, de laquelle estoit assez près. Si entra dedans, & onc ne trouua homme qui l'en destou nast, puis quand dedans fut entré il reneontra mille payens qui alloient voller, & autre mille qui en reuenoient, & mille chevaux qui es travaux estoient pour ferrer, & mille qu'on tiroit dehors: puis autres mille hommes qui ioüioient aux echets, & autre mille qui avec les pucelles deuisoient, & encore autres mille qui du vin de l'admiral beuvoient, & autre mille qui au palais alloient par deuers l'admiral, quand Huon eut ainsi veu tout armé & cheminant par la cité, il se donna grands merueilles de ce qu'il avoit veu & rencontré tant de gens, & y pensa si fort que onc n'eust souvenance del'anneau qu'il portoit en son bras, & d'autre part vn autre milier d'hommes qui du palais reuenoient, lesquels a grand merueilles le regardoient, pource qu'ainsi tout armé & tout à pied s'en alloit cheminant par la rue, il passa outre & onc pour eux ne se voulut arrester: mais las le malheureux, pourquoy n'eut-il souvenance del'anneau qu'il avoit en son doigt car pource qu'il n'en eut souvenance, il en eut tant à souffrir, qu'il ne seroit langue humaine qui racompter le sçeuft, comme sy apres orres: puis apres quand il eut tout

passé il vint en vne moult grande place qui devant la porte du palais estoit: en laquelle avoit vn pin qui assis estoit sur cinq anses p llics moult riches & de diuerses couleurs dessous, lequel Admiral Gaudise venoit vn certain iour de la semaine, pour veoir entendre & bailler audience à ceux là, lesquels la vouloient auoir. Et quand Huon eut tout regardé il passa outre & s'en vint à la premiere porte du palais, & puis quand la fut venu, il s'escria au portier & luy dit, amy, ie te prie que la porte tu me vueil esouuirt, lors le portier luy dit que tres volontiers te feroit: mais que dire luy voulist qu'il estoit, & que s'il estoit Sarrasin il y entreroit à son plaisir, alors Huon de Bordeaux comme mal aduise, sans qu'il eust aucune souvenance du commandement qu'il luy fut fait par le Roy Oberon, ne de l'anneau dessusdit qu'il avoit en son bras, par lequel s'il eust monstré aux payens, besoin ne luy eust esté de mentir. Quand Huon ouit le payen qui demandoit s'il estoit Sarrasin, il luy dist que ouy, le portier luy respondit, puis que tel estois tu deuois passer outre seurement. Alors Huon passa ledit premier pont, & quand il fut vers le deuxiesme il s'en alla pour peser en luy mesme qu'il auoit trespaslé le commandement d'Oberon, dont il en eut au cœur tel desplaisir qu'il ne sçeut que faire, & tira nostre Seigneur que jamais ne mentiroit: il prit son anneau en sa main, & vint à l'autre porte, en criant à haute voix: fils de putain, celuy qui en la croix mourut te vueille confondre, ouvre la porte car ceans me convient entrer. Alors que le portier ouit Huon qui si herement parloit à luy, luy dist, Vassal comment a esté le portier si osé ne si hardy de t'auoir ainsi laissé passé la premiere porte, Huon dist: iete le diray, ne vois tu pas ce luy anneau que te porte, ce sont les enseignes par: quoy ie puis passer outre, pour al-

HUON DE BORDEAUX.

les ou bon me semblera. Quand le payen entendit Huon ; & qu'il vit l'anneau qu'il portoit, moult bien le recogneut, si dist à huon vassal tu sois le bien venu, comment faict mon seigneur de par qui tu es icy venu huon qui pas ne voulut mentir passa le pont & la porte sans luy rien respondre, & vint à l'autre porte, le portier qui le vit venit se mist au devant de luy, & quand huon l'aperceut il luy monstra l'anneau, & ce luy alla incontinent le pont abbaïser & la porte ouvrir, & en grand reverence salua huon si le laissa passer. Quand huon fut passé la tierce porte, il luy souvint comment il avoit menty à la premiere porte passée: Helas dit Huon, que pour ay ie devenir quand ainsi legerement ay menty & faucé ma foy à celuy qui tant de biens m'a fait, las: point n'avois souvenance qu'en mon bras portois, certes ie cognois Oberon tel que pour si peu n'en feray compte veu qu'il ne m'en souvenoit, ie caide que pour cette fois avoir failli qu'il ne s'en prendra pas garde, non plus qu'il fist quand la chose m'advint de corner: ainsi Huon passa les trois premieres portes en venant au Palais.

*Comment huon passa la quatriesme porte, & comment il vint au sa din ou estoit la fontaine, & dece qu'il fit.*

Quand Huon, vit qu'il eut les trois ponts passés, il passa la quatriesme porte, & son anneau en son poing, si ne trouva homme que quand ils eurent veu l'anneau que honneur ne luy fit: & puis quand les trois ponts eut passés il vint au quatriesme, & dist au portier, ouvre la porte payen que de Dieu sois tu maudit.

Quand le portier s'ouit ainsi outrager il se donna grands merveilles, car il estoit moult fier & orgueilleux, & tres fierement respondit à Huon, toy qui portes armes, & qui si fierement as paré à moy, mets ius tes armes incontinent: & puis me dis qui

tu es, & on tu veux aller, car tant qu'ainsi armé seras, impossible est de passer plus outre, or me dis par ta foy, par quelle maniere tu as les autres trois ponts passés.

Quand Huon eut entendu le payen il luy dist. Fais toy payen; sçaches que ie suis messager à l'Empereur Charlemagne, & que vuelles ou non, ie passeray par icy qui est la quatriesme porte, puis iray au palais vers l'admiral Gaudisse, & n'est nul ne roy ny autres, qui de rien m'en puisse destourner, ne osast aller au contraire, & vois icy les enseignes que ie te monstre. Alors print l'anneau & le monstra au payen, lequel le recogneut tantost: si avalla le pont & ouvrit la porte, en se mettant à deux genoux & baïtant la iambe de Huon, en luy priant moult humblement que par donner luy voulust, de ce que tant l'avoit fait attendre, payen ce dit huon, bon iour te soit donné.

Sire, ce dit le payen, aller pouvez vers l'admiral, lequel vous fera tres grand honneur & grand eere & n'est aujourdhuy chose si grande que luy requerez, qu'il ne le vous octroye, voire vne seule fille qu'il a vous donneroit-il pour l'amour du noble Seigneur de qui vous apportez les enseignes. Sire, ce dist le payen, ie vous prie que dire me vuei lez quand mon seigneur augoulafre viendra par deçà, portier ce dist Huon, s'il y vient il conviendra que tous les diables d'enfer luy apportent, à tant s'en passa: Huon sans dire plus mor audit portier, mais en luy mesme dist. Vray Dieu, ie vous supplie qu'à ce besoin me vueillez ayder, car bien fus tenté de l'ennemy d'enfer quand ie menty ainsi à la premiere porte, certes ie le fis par la legereté de courage & adavance, & faute d'entendement, dont moult m'en desplaist: mais ie n'y sçurois que faire. Huon estant en cette desplaissance pour la mente, ie qu'il avoit faicte, chemina pas à pas tant qu'il entra au palais



## HISTOIRE DE

en vn mout beau verger, lequel estoit fort  
 delectable & ou Admiral gaudisse prenoit  
 sa paisance, pource qu'aujourd'huy on ne  
 scauroit souhaitter arbre quel qu'il fust en  
 tout le monde qu'on n'y trouuast, & que  
 d'hyver & d'esté on y trouuast fuisse &  
 fleurs, & au milieu dudit iardin, il y avoit  
 vne mout belle fontaine, laquelle venoit  
 de la riviere du Nil qui vient du Paradis  
 terrestre, sort pour celuy temps ladite fon-  
 taine avoit telle vertu, que si vn homme  
 ma ade en beuvoit, ou lavoit ses mains il  
 estoit tost sain & guery, quelque infirmi-  
 té qu'il eust, & que si vn homme eust esté  
 vieil & decrepité, il fust venu en l'aage de  
 trente ans, & vne femme en fust devenuë  
 aussi fraische & entiere qu'une pucele,  
 ceste fontaine que ie vous parle fut en ceste  
 vertu par l'espace de soixante ans: mais dix  
 ans apres que Huon y eut esté elle fut gastée  
 & rompuë par les Egyptiens, qui faisoient  
 guerre à l'Admiral qui pour lors estoit en  
 Babilone. Quand Huon se fut lavé les mains,  
 & le visage en la fontaine, & apres qu'il eut  
 beu, il regarda le Palais, si luy sembla tant  
 beau qu'à merveilles: puis quand il l'eut  
 bien regardé, il regarda aupres de la fon-  
 taine vn serpent mout fort grand & mer-  
 veilleux qui gardoit ladite fontaine, à cel-  
 le fin que nul ne fust si osé ne si hardy d'y  
 boire, ne d'y atoucher des mains, car si vn  
 traistre ou vn homme qui eust la loy faul-  
 sée fut venu à ladite fontaine pour rien y  
 atoucher, iamais ne s'en fust departy sans  
 mort recevoir: mais quand le serpent ad-  
 visa Huon, si s'enclina sans luy faire sem-  
 blant de nul mal luy faire. Puis quand il eut  
 beu de l'eau de ladite fontaine, & qu'il en  
 eut lavé ses mains & son visage, il s'assit au  
 plus pres pour se reposer, puis il commen-  
 ça à pleurer mout tendrement & dist.

Vray Dieu en qui ie croy, si de vous ie n'ay  
 secours, ie scay de vray que iamais m'est

impossible de partir d'icy, ne me trouver au  
 royaume de France, ô vous noble Oberon,  
 ne me vueillez à ce besoin laisser, car la fau-  
 te que l'ay faite me doit estre pardonnée,  
 veu que ie le fit par oubliance. certes ie  
 veux scavoir si pour si peu me vouldra de-  
 laisser; car quoy qu'il en doive advenir i'es-  
 prouveray & essayer d'en scavoir la ve-  
 rité. Alors Huon print son cor & le mist en  
 sa bouche si le sonha si merueilleusement,  
 & par te le vertu que le Roy Oberon l'ouit  
 qui à cestuy iour estoit en la forest, & quand  
 il eut ouy le son dudit cor. Hé Dieu ce dist  
 Oberon i'ay ouy le la ron corner qui si peu  
 a tenu compte de moy, qui au premier point  
 qu'il a passé, il a la foy faulcée, mais par ce-  
 luy Dieu qui me forma s'il devoit tant cor-  
 ner que du cor il eut les veines rompuës, si  
 ne le secoureray ie pas, ne pour quelque  
 melchior qu'advenir il luy doive, & Huon  
 qui à ceste heure estoit au logis dudit Ad-  
 miral Gaudisse qui assis estoit au dîner se  
 leva de la table, luy & tous les Barons en-  
 semble mesmement celuy qui le servoit de  
 vin & tous ceux qui là dedans estoient, da-  
 mes & damoiselles, pucelles, Escuyers, &  
 garçons, & souillards de cuisine vindrent  
 au Palais ou estoit l'admiral, & la commen-  
 cerent tous à danser & à chanter par vne si  
 grande ioye, que si à ceste heure là on les  
 eust veu, on ne se fust peu tenir de rire, &  
 de tant plus fort cornoit, de tant plus fort  
 dansoient & chantoient, & adonc quand  
 Huon eut laissé le corner, l'Admiral Gau-  
 disse appella tous ses Barons, & leur com-  
 manda qu'ils s'allassent armer, & qu'incon-  
 tinent s'allassent au iardin, auquel il con-  
 venoit qu'il y eust vn enchanteur, & gar-  
 dez bien qu'il ne vous eschappe, & me l'a-  
 menez tout vis, car de luy ie voudrois sca-  
 voir pour quoy & à quelle cause il a ce fait,  
 car s'il vous eschappe il fera du mal assez.  
 Alors Huon qui long temps eut corné, fist

mout esbahy de ce que nul eiment n'avoit veu venir vers luy personne qui le reconfortast, mout tend eiment commença à prier & dist. Beau sire Dieu, or vois e bien maintenant que ma fin s'approche, quand ainsi me defaut le Roy Oberon, en qui i avois toute mon esperance, fust de mort ou de vie Ha ma tres chere dame de mere, & vous mon frere Gitard iamaïs plus ne vous verray. Ha Roy Char emagne, mout grand tort avez eu de m'avoit ainsi dechasse sans que nul eiment i'eusse deffeu, car ce que ie fis fut en mon corps deffendant. Dieu le vous vueil e pardonner, pu, s. dist. Ha Roy Oberon bien on te doit tenir pour mauvais si ainsi me laisse pour vne seule faute. Certes si tu es preud homme i'ay espoir que tu me pardonneras: mais au fort ie mets mon fait en Dieu, & me recommande à Dieu, & à la glorieuse, Vierge Marie: mais quoy qu'advenir m'en doive i'iray au palais là ius & feray mon message, tel que par le ites-noble roy charlemagne m'a este enchargé. Si s'appa et se mist à point mout diligement, puis se partit de ladite fontaine, car bien pensoit qu'à ceste heure trouveroit l'Admiral Gaudisse assés au disner.

*Comme Huon vint au Palais en il trouva ledit Admiral Gaudisse, auquel il fit son message de par le noble Empereur Charlemagne & si occi mout de Payens avant qu'il püst estre pris, puis fut pris & mis en une chartre.*

**E**T quand Huon eut esté grande espace de temps à la fontaine, il s'en partit tout armé l'espée ceinte, & vint monter au Palais, & à ceste heure l'Admiral avoit fait apporter deux de ses dieux emmille palais, & la mout richement les avoit fait poser, devant eux ardoient deux grandes torches de cire, dont là ne passoit nul Sarrazin qui

devant les deux idoles ne s'enclinst, & fit la reverence comme il appartenoit de faire. Huon passa tout outre par devant eux, & onc n'y daigna regarder, ne soit tourner pour les voir, non pas ne daigna onc parler à ceux qu'il rencontra, lesquels estoient cominis pour l'aller querir au iardin p'és la fontaine, dont ils furent mout esbahis, & dirent les vns aux autres que bien le pouvoit ouyr Huon, ie croy que ce luy qui vient en ce palais armé, est message d'un Prince & qu'icy soit envoé vers l'Admiral pour luy racompter aucun message. Droit à ceste heure que Huon estoit au Palais, il advisa un Roy payen qui à l'Admiral paroit, & estoit là venu, pource qu'en ce iour l'Admiral Gaudisse luy devoit bailler sa fille la belle & se armonde en mariage. Huon apperceut, par le regard que chacun avoit sur ledit payen qu'il convenoit que ce fust le plus grand apres l'Admiral, & pource en luy mesme commença à dire. Vray Dieu, si loyallement ie me veux acquitter envers le Roy charlemagne, de faire ce que ie luy ay promis il me convient occire & mettre à mort ce roy payen que ie vois là qui parle à l'Admiral, car bien convient que ce soit celui que ie demande, quand si près de l'Admiral est assés, Dieu me confonde si incontinent ne luy abats le chef ius de ses espaulles, puis apres fasse nostre Seigneur Iesus-Christ de moy ce qu'il luy plaira de faire. Alors Huon marcha avant, & vint au plus près de la table, incontinent tira son espée de laquelle il ferit un si grand coup sur le Roy Payen, que la tette luy fit voler sur la table tellement que l'Admiral fut tout ensanglanté, & Huon s'escria à haute voix, & dist, Dieu qu'e le bonne estreine à ce commencement, ie mets en nostre Seigneur, & qui ie prie qu'aider me vueille à la parfaire, car de celui me suis mout bien acqui-

et enve's le noble Roy Charlemagne. Alors l'Admiral s'escria mou' haut, & dist à ses Barons, regardez que cestui homme soit prins qui vne telle offence m'a faie & vne tel meurtre, d'avoir occis ce noble roy à ma table, car s'il vous eschappe, jamais devant moy ne soiez si hardis de vous trouver: lors les paiens assai lirent Huon de toutes parts, & luy lançoient darts & espées pour le cuider occire: mais le bon humber qu'il eut vestu le garantit de mort, & aussi la bonne espée dont il detrenchoit paiens, tellement que tous le devoient, & n'y avoit paien si hardi qui de luy s'osast approcher. Quand il vit que si fort estoit oppressé, il tira l'anneau hors de son bras, & leietta sur la table devant l'Admiral, & luy escria, & dist: Sire Admiral garde sur ta vie que nul mal ne me souffries faire par cette esafegne que tu vois devant toy. Quand l'Admiral vit l'anneau tost le recogneut, si com nenç à crier à haute voix que sur peine de mort nul ne fust si hardi de plus atoucher à ce luy qui le roy payen avoit occis. Quand les payens entendirent l'Admiral, ils cessent & laisserent Huon, lequel quand il se vit coy, il fut mou' joyeux, il appella l'Admiral & luy dist Sire Admiral, ie veux que l'icy en avant tu fasses ce que te diray, Vassal dit l'Admiral, tu peux faire en mon plaisir tout ton plaisir, car ce que tu commanderas sera fait, & si hardi n'aura ceans qu'il au contraire voise. Alors Huon regarda la belle Esclarmonde qui auprès de son pere l'Admiral estoit, Huon s'approcha d'elle, si la baisa trois fois devant son pere, dont la pucelle fut mou' esbahie: mais elle le vit tant beau: & sen'it sa bouche tant fraische, qu'advis luy fut si de luy ne faisoit son amy, elle mourut de deuil, car avec la beauté qu'elle avoit, changea couleur, & paroïssoit plus vermeille que rose, quand Huon eut accompli d'avoir

ba se la pucelle, il vint vers l'Admiral, & luy dist. Sire Admiral sçachez que ie suis messager du Roy Charlemagne, lequel m'envoie vers toy, pource qu'il n'est aujourd'huy Prince Christian ne Sarrazin, qui n'obeisse à ses commandemens, sinon toy: mais ie te fais sçavoir que depuis le iour qu'il eut perdu la bataille de Roncevaux en laquelle il perdit ses deux neveux, Roland & Olivier: il l'assembla avant de gens qu'il fera cette fois, & viendra sur toy par mer & par terre, & te destraira s'il te peut tenir ou tu croiras en Iesus Christ, si tu me crois tu te feras baptiser avant que le meschef t'advienne. Vassal dit l'Admiral de ce ne m'en parle plus, car mieux aimerois estre detrenché & occis, que ce de laisser ma loy, pour croire en celle de ton Dieu. Sire Admiral dit Huon, le Roy te mande derechef, que tu luy envoie mille espreuiers, mi le autours, mille ours, & mille viant es tous enchaînez, & mille valets tous iouvenceaux, & mille belles pucelles, & avec ce te mande que de ta barbe luy envoie vne poignée & quatre de tes dents machelieres. Vassal dit l'Admiral, mou' hardy & outrageux te voit, de moy demander ce que tu m'as dit: mais encore m'esmerveille mou' de ton maistre qui est si fol que par toy te mande que ie luy envoie ma barbe & mes dents machelieres, autrefois par 15. messagers m'a mandé vne partie de ce que tu m'as dit, mais tous quinze les ait fait pendre, & toy qui est venu par ta pure folie en seras le seizième. Mais pour l'anneau que tu portes ne t'osons toucher, ie te prie sur ta foy & sur ta loy: puis que tu m'as dit que tu es nay de France, quel vil diable t'a donné cét anneau que tu portes. Alors Huon mou' esbahi respondit à l'Admiral: luy dit verité, & dit. Sire Admiral pour doute de toy, ne de paien qu'icy soit present, ie ne lairrai que verité ne te die,

fraches que decerte epee que ie tiens en ma main ay occis & mis a mort ton seigneur Angoulasire. Quand l'Admiral eut entendu Huon il s'elcria n'out haut, & dist a ses barons gardez sur vos vies que ce ribaut ne vous escappe, car par tous les dieux ou ie suis crean. i. mais en mon cœur n'aurai ioie tant comme devant moy le voe viu. Alors saillirent paiens & sarrazins de tous costez, & commencerent a assaillir Huon. Et quand il vit ce, il se re commanda a la garde de nostre Seigneur, si luy sembla que iadis plus beau iour ne verroit, il tint son espée a deux mains, dont il se deffendoit mout rigoureusement occiant & decoupant sarrazins, il leur detranchoit pieds & jambes & bras, & plusieurs faisoit saillir la ceruelle sur le pané, grand horreur estoit de le voir, car pour le haubert qu'il auoit vestu, ny auoit payen si fort qui en rien le peust dommager, mais luy faisoient vie, & de luy n'osoient approcher. Huon qui mout estoit peiné de courroux & d'ire en soy combattant, regarda a l'vn des costez du palais, si vit vne arche, laquelle tout en combattant s'en alla moure afin que par derriere ne fist assilli. La se rendit est ne aux payens comme vn sanglier qui se met aux bois, & se deffendit si viuement que celui qu'il asleuoit a plain coup, n'auoit mestier de rire, ainsi par vne tres grande espace de temps, se tint Huon sans auoir domniage: mais la grand force des payens qui là estoient luy estoit impossible de longuement soutenir l'assaut, & aussi que tant estoit lassé que ces coups alloient en amoindrissant souvent alloit rec amant Dieu & la douce Verge Marie, & d'autre part l'Admiral commenca à crier, & dire si de putains grand honneur vous est que si grand espace avez main tenu à l'encôre d'vn seul homme que nul lement ne pouvez prendre ne occire. Alors les sarrazins oyant l'Admiral qui ainsi les

mespoisoit tous, à vne fois tous criant & bruient vindrent assaillir Huon, qui tout seul estoit dessous l'arche, ou il se deffendoit n'out fierement, a lors vint vn payen qui ne ueu estoit à l'Admiral Gaud sie, lequel vint à Huon pour le cuider frapper, mais ia si tost ne sceust approcher que Huon qui bien tost l'eust aduise n'eust leu é son espée a deux mains, de laquelle il a baillie au roy payen sur son heaume, que le cercle dont il estoit bandé, ne a coiffe d'acier aussi ne peut garantir de mort, car le coup fut si pelant qu'il le fendit iusques a la ceinture, & de la tres grand force qu'il mit son espée, lu volla hors des poins, car tost vint vn sarrazin qui l'espée print si l'emporta. Alors tout d'vns coup les payens coururent sus Huon, si e prindrent voulust ou non, & luy prindrent le riche cor d'ivoire & le harap qu'il voio sur luy, si luy despoillierent la bonne cotte de maille qu'il auoit vestue: puis quand il fut tout desarmé, de tous costez venoient sarrazins pour le voir, & y en eut assez de tels qui dirent que plus bel homme n'auoient ocreu, & que si tous les François estoient tels comme luy, nul Roy non pas tout le demeurant du monde les osero tattaquer.

*Comme Huon se complaint dedans la charre, & de la fille à l'Admiral qui le vint reconforter, & comme elle s'en parla mal auantien de Huon.*

**Q**uand Huon fut desarmé, les payens le prindrent, & l'amenerent devant l'Admiral, lors quand il le vit il fut mout ioyeux il appela ses barons en leur demandant de que le mort il feroit mourir le cheitif, qui tel domniage luy auoit fait, comme de luy auoit occis vn de ses rois le plus puissant, & son neveu qu'il auoit mout, sans les autres qu'il a occis. Alors responderent tous d'vne voix que tout viu fust escor-

L'HISTOIRE DE

ohé, lors sortit avant vn moult puissant Admiral, lequel estoit moult puissant, & avoit plus de six vingts ans, sage homme avoit esté tout le temps de sa vie, & bien privé de l'Admiral & dit. Sire Admiral, iamais ce ne ferez pour l'amour du bon iour ou vous estes, car auioird huy est la feste de S. Jean, parquoy il n'est nul selon nostre loy, qui à ce iour doit prendre mort, mais luy respirez la vie iusques à vn an entier, qui sera la feste de vos dieux, car à tel iour vous devez liurer deux champions pour leur faire sacrifice, car il en sera, & l'autre viendra quelque part, & celuy des deux qui sera le plus matté vous le ferez sacrifier devant vos dieux, car ainsi le promistes faire à vos dieux le premier iour que vous vinstes à la seigneurie de Babilone, & si ne fust pource que celuy-cy vous a occis vn roy vostre neveu, ia ne le deutez faire mourir. Car par luy a esté l'homme au monde que plus de viez hair, occis & mis à mort, dont par sa mort estes hors de servitude, & par ce luy mis en franchise. Quand l'admiral Gaudin eut entendu le payen il luy dit, puis qu'ainsi est que ce me conseillez de faire, & que par dieu a esté ainsi accoustumé par mes ancestres, pas ne ve x a l'ir au contraire. Alors fut emmené Huon par quatre payens & mis en vne chartre moult obscure, & fut commandé à celuy qui eut la garde de la prison, que assez on luy donnast à manger. Quand Huon se vit la dedans mais, il fut moult doient, & commença à regretter la noble Duchesse sa mere & Girard son frere, & dit: Ha vray Dieu Oberon comment as tu esté si outrageux que pour si petit de chose me laisse souffrir tant de miseres, car ie croy que tu sçais assez en quoi i'ay offensé & fait à l'encontre de ce que tu m'avois dit, ce n'a esté que par oubliance. A tant vous lairay à parler de Huon, si vous diray de la belle Es-

clarmonde la fille de l'Admiral, que quand ce vint que la nuit fut venue, & qu'elle fut couchée au liect, il luy souvint du bon Chevalier François qui devant son pere l'avoit trois fois baisée. dont elle eut aucune grand tristesse de ce qu'en la chartre estoit mis, & que s'il fust homme de grand entreprise iamais n'eust eu le courage que auioird'huy avoit monstré en plusieurs manieres. parquoy bien estoit digne d'estre aimé & secouru, si se leua incontinent la damoiselle, & se vestit infailliblement, puis tout celement print vne torche de cire en la main si l'alluma, & sortit de sa chambre au mieux qu'elle peut sans faire bruit: car à cette heure estoit environ minuit que chacun dormoit par le palais, elle s'en vint incontinent vers la chartre, & y vint si bien à point qu'elle trouva le geotier dormant, si uy print les clefs & ouvrit l'huis de la chartre, & quand Huon vit la clarté de l'huis de la chartre ouvert il eut moult grand peur, pource qu'à telle heure n'estoit la custume de le visiter, bien cuidoit qu'on le deust tires hors pour le faire mourir, ou pour aucunes grandes iniures luy faire, il commença à faire de moult piteux regrets, la pucel qui bien sçavoit parler François entendit du noble Huon ses compaintes, & les regrets qui si piteusement faisoit, elle qui le iour passé l'avoit ou nommer, luy dit Huon ne t'esbahis point. Je suis la belle Esclarmonde la fille de l'admiral qu'auioird'huy as par trois fois baisée, si chose est que tu vueilles ma volonté faire, ie mettray peine de toy tirer hors de cette prison, car tant suis amoureux de toy que onc depuis que tu me baisas ie n'eus pensée ne imagination fors qu'à toy, pour te mettre & offer hors du grand danger ou tu es. Dame ce dit Huon, Dieu vous vuei le rendre la grande courtoisie que me voulez faire, mais ma chere Damoiselle Esclarmonde vous estes sarrazine

Sarrazine, & suis chrestien. Verité est que ce que ie vous baiffai fut par le commandement du noble Roi Charlemagne qui icy n'auoit enuoyez & aimerois, trop mieux estre icy perpetuellement à tousiours quand à vostre chair ie voulut toucher tant que vous ferez sarrazine. Huon ce dit la pucelle Esclarmonde, puisque cette volonte auez, vous finirez icy vos iours miserablement ne ionais en moi n'ayez quelque fiance, car si ie puis ie le vous feray cher compater.

Lors la damoiselle Esclarmonde se departit de la chartre & vint au portier, si l'esveilla & luy dit. Amy ie te desiens sur peine de perte la vie qu'à ce prisonnier François qui est là dedans ladite chartre, que d'icy à trois iours & trois nuits ne luy donner à boire & à manger. Dame dit le portier vostre volonte sera faite, lors la damoiselle Esclarmonde dolente & courroucée s'en revint coucher en son liect moult pensive, & Huon de Bordeaux qui en ladite chartre estoit, fut par l'espace de trois iours & trois nuits sans boire ny manger quand ce vint au quatriesme iour il dit en pleurant à nostre Seigneur Iesus Christ. Ha vray Dieu or vois ie bien que mourir enragée me convient par famine, ie te prie qu'il te plaise que tu me veill'e secourir: en toy priant humblement que ie ne consentes que ie fasse ne pense chose qui soit cõtre ta volonte ny que ie ne fausse ma loy pour quelque grande tribulation qu'advir me doive. Ainsi comme vous oyez se compleignoit le gentil Huon de Bordeaux en pleurant, que si tres dur cõeur me fut, que s'il ent ouy sa piteuse complainte qu'il ne deat compastit à sa tres grand & merueilleuse douleur.

*Comment Huon faisoit ses complaints de la grande famine en quoi il estoit, & comment la belle Esclarmonde le vint reconforter, parceque huon lui promit de faire toute sa volonte.*

**A**insi comme par cy deuant aue ouy se complaignoit Huon piteusement qui trois iours fut sans boire & sans manger, & la pucelle Esclarmonde qui en cette douleur le tenoit, venoit le matin pour escouter ce que Huon disoit, & bien tost apres qu'elle fut là arrivée demanda à Huon si point n'estoit encort advisez de lui respondre sur la demande qu'elle lui auoit faite, ou promettre lui voulut de la pouvoit ietter, & s'il la vouloit mener en son pays de France & la prendre à femme quand il y seroit, si ces choses me veux promettre & tenir, ie ferai deliurer à boire & à manger à ton plaisir, dame dit huon ie vous promet loyaument si à tout iamais devois ie estre damné en enfer si ferai ie vostre volonte à quelque condition qu'auenir m'en puisse, sçache de certain dit la pucelle, que pour l'amour de toi ie me ferai baptiser, & croiray en la loy de Iesus-Christ, au plûtõc que ferons en lieu pour ce faire. La Dame fit apporter à boire & à manger à Huon, puis elle appella le portier & lui dit que hãtivement s'en allas vers son pere l'admiral lui dit que bien auoit trois iours que mort estoit de faim le chevalier François qui en la chartre auoit esté mis. Dame dit le paien pres suis de faire vos commandemens, si s'en partit & vint au palais où il trouua l'admiral, & lui dit. Sire le chevalier François que m'aviez baillé en garde est mort de faim & pauveré, il a passé trois iours payen dit l'admiral, il m'en desplait mais puis qu'autrement ne se peut faire, j'aimas mieux qu'encore fut vis & ainsi cõme vous

ſçavez fut Huon à cette fois eſchappez de mort, & dit on communement qu'un iour de reſpit cent ans vaut, & quand le geolier eut parlé à l'admiral, & lui eut dit ce que par ſa fille lui auoit fait ſçauoir, il s'en retourna deuers ladite charre par deuers la demoiſelle qui la eſtoit & lui raconta comme il auoit à l'admiral parlé. Ainſi dit la pucelle ſi ce voulez tenir ſecret, ie vous ferai riche homme à tout iamais, & auſſi que me vueillez aider à conduite en tout ce que de vous j'auray meſtier. Dame dit le portier, iuſques au mourir vous faire ſeruiſſe tel que vous commanderez, que j'ay pour peur de mort ne lairray à faire. A tant lairons à parler de Huon qui ſouuent étoit viſité de la demoiſelle & du geolier, & auoit tout ce que meſtier lui eſtoit, ne qu'il ſçeut penſer ne dire car bien eſtoit couché & leué à ſon plaſir, & parlerons de Gerafme & de ceux qui avec luy eſtoient.

*Comme Gerafme & ſes compagnons ſe departirent de la tour; & la demoiſelle avec eux & vindrent en babilone, & des manieres que tint le vicil Gerafme pour ſçauoir des nouvelles de Huon.*

**B**ien auez oui par cy deuant que quand Huon ſe partit de la tour au Geant, il laiffa Gerafme & tous ſes compagnons avec ſa couſine, laquelle il leur bailla en garde iuſques à ſon retour, & attendirent ceans l'eſpace de quatre mois qu'onques une ſeuſe nouvelle n'en peurent ouir, dont furent mout dolens & courroucez, & tant qu'un iour aduint que Gerafme & tous ſes compagnons s'armerent, puis ſaillirent hors de ladite place par un matin, & s'en allerent iouant auprès de la marine pour voir ſi aucunes nouvelles pourtoient ouyr de leur ſeigneur Huon, puis quand la furent venus, ils regarderent & virent venir

deſſus la marine une nef, laquelle eſtoit chargée de trente payens, qui avec eux auoient grands biens & grands richelſſes. Alors Gerafme regardant que la nef venoit arriner vers le port, il dit à ſes gens que bon ſeroit d'aller au deuant d'eux pour ſçauoir ſi aucune certaine nouvelles pourrons ouir de Huon ils reſpondirent que bon ſeroit de ce faire, ils le mirent au chemin pour venir deuers le port, ou ſi roſt n'y ſçeurent venir que les mariniers n'eurent ietté les aacres. Quand Gerafme fut la venu il leurs eſcria d'où ils venoient ou ils vouloient aller. Sire dirent ſes paiens nous voulons aller à la Meſque, pour nous aider à nous acquiter vers Angoulaffre le grand Geant du tribut que chacun an luy deuons barler: ſi vous ſupplie qu'enſeigner nous vueillez ou nous le pourrions trouver Gerafme qui vit que tous eſtoiens deſcendus de la nef, il leur dit. Meſchans payens, iamais d'icy ne partirez, car celui que vous demandez eſt mort & occis, vous lui tiendrez compagnie.

Lors Gerafme s'ecria & dit à ſes gens que tous ſes payens qui la furent arrivés fuſſent detrenchez & occis. Et quand les barons l'entendirent, ils coururent ſus aux Larrazins, ſi les detrencherent & les occirent iuſtous, ſi qu'un ſeuſ n'en eſchappa viſ car tous nos barons étoient armez, & les trente payens des ſuſdits fuſſent tous ſans quelques armures du monde, ne d'épées ne de baltons car autrement n'euffent osé decendre pour payer leur tribut au grand Geant Angoulaffre, puis nos barons entrerent dedans la nef à printrent tout ce qu'ils trouuerent, ſi l'emporterent en leur tour apres ils s'aſſirent pour diſner, & eurent mout grand ioye, & grand lieſſe de ladiſte aduenture que aduenü leurs eſtoit & puis apres ce qu'ils eurent diſné, Gerafme parla & dit à ſes compagnons, Meſſeigneurs, ſi

chose qui estoit, que maintenant fussions en France & Charlemagne nous demandas qu'elle chose aurions nous fait de huon de bordeaux, vous scauez qu'il n'y a nul de nous qui dire sceut au vray s'il est mort ou vif car si chose estoit que nous eussions dit qu'il fut mort, & puis reuint, on nous pourroit reputer de trahison à tous iamais à vous & à vos enfans, car bien peut estre un homme prisonnier l'espace de quatorze ans, & que depuis revient sain & sauf en son pays, mais si croire me voulez, nous ferons comme loialles gens doiuent faire. Nous auons presentement icy en ce port une nef mout belle & bonne & bien garnie de ce qu'il y faut & si auons ceans grand foison d'or & d'argent & de viutes, nous l'emporterons sur la nef & monterons dessus, si n'arrestons point de nager, iusqu'à ce qu'aucune nouvelle scachions de huon & si ainsi le faisons nous ferons comme bones gens & loiaux doiuent faire, & vous prie tous que chacun de vous vueille dire ce que bon lui en semble lors sans arrester respondirent tous d'une voix qu'ainsi qu'il auoit dit & propose estoient prest de faire & accomplir.

Alors sans plus attendre, prindrent l'or & l'argent & toute la richesse, si l'emporterent en la nef, puis apres emporterent vin & biscuit, chair salée & artillerie, & mirent tout en leur nef, apres que leur nef fut garnie & mise à point, ils bouterent leurs destriers & leurs armeures & tout ce qui leur appartenoit dedans la nef, Si monterent tous treize & la demoiselle avec eux puis leverent les voiles de la nef & ainsi delaisserent la tour au grand geant seule, que nul homme n'y demeura & s'en allerent nageant par la marine tellement qu'ils entrerent en haute mer, & singlerent tant à vent & à voiles, qu'ils arriuerent à Damiette, & la se bouterent en la riuere

du Nil, en laquelle ils nagerent tant, qu'ils arriuerent en Babilone, ou ils descendirent au port & tirent tous leurs cheuaux dehors Gerasme qui bien scauoit le langage & la maniere de l'entrée des quatre portes dit à ses compagnons que tous montassent à cheual, puis leur dit qu'il couenoit qu'ils allassent tous en ladite cité pour scauoir & enquerir si aucunes nouvelles pourroient auoir de huon. Ils se mirent en la voie, & tant allerent, qu'ils entrerent en ladite ville puis quand dedans furent entrez, gerasme leur dit, Seigneurs il conuient que tout droit allions vers le palais, puis la quand seront venus deuant l'admiral, il conuiendra que vous taisiez tous cois, & que me laissez parler, si conuient qu'à ma parol vous accordiez, sans ce qu'en rien me desdisez ne aliez au contraire, & ils respondirent tous qu'ainsi le feroient, cheuaucherent tous ensemble par ladite ville. Ha vray Dieu, ce dit gerasme par ta sainte grace nous vueille oestroyer qu'aucunes bonnes nouvelles puissions auoir de huon de bordeaux, pour lequel nous metons en auenture de mort. A tant passerent les quatre ports sans aucun danger, pource que Gerasme les conduisoit & alloit deuant lequel bailloit des raisons telles que tous contents estoient, puis vindrent deuant la grand salles du palais, ou ils descēdirent des destriers monterent tous treize les degrez à mont, & la demoiselle avec eux. Et quand ils furent à mont le palais, ils virent l'admiral gaudisse qui estoit assis sur un mout riche oreillet qui estoit garni d'or & de pierres precieuses Gerasme qui bien scauoit parler le Sarrazinois vint deuers l'admiral & luy dit. Celui Mahom qui fait croistre le vin & le bled, vueille sauuer & garder l'admiral Gaudisse qui la vois assis entre ses Barons Amy dit l'Admiral, tu sois le tres bien venu, ie te prie que me vueilles dire que tu



## HISTOIRE DE

quiers & ou tu vas. Sire admiral, dit Gerasme, ie vous dis pour tout vrai, que ie viens de la bonne cité de Montbrant, & suis fils du Roi Yvoirin. Alors que l'admiral eut oui que gerasme se disoit estre fils de Yvoirin de Montbrant, il sauta sur ses pieds & dit, bien sois venu le fils de mon frere, beau neveu ie vous prie que dire me vueillez comme fait mon frere Yvoirin.

Sire ce dit gerasme, au departir que ie fis de montbrant, ie le laissai sain & en bon point par moi vous saluë, & vous enuoye douze François que ie vous ay mené, lesquels il a prins sur la mer, ou ils alloient adorer le S. Sepulchre de leur Dieu Iesus-Christ & vous mande par moi que tous les fassiez mettre prisonnier, iusque à ce que le iour de monseigneur S. Iean Baptiste d'esté soit venu, auquel iour devez faire la feste de tous vos Dieux, puis iceux ferez mener en la prairie, si les ferez lier aux attaches. Puis ferez tirer vos archers, par ainsi verrez lequel sçaura le mieux tirer.

En cette demoiselle que voyez icy avec moi, baillerez en garde à vostre fille, si luy apprendra à parler le langage françois.

Beau neveu, dit l'admiral ie vous donne le pouuoir de faire ceans tout ce qu'il vous plaira commander, & vous prie que dire me vueilliez comment vous avez nom. Bel oncle, dit gerasme, ie suis par mon droit non appellé geracle. Beau neveu dit l'admiral gaudisse, d'icy en auant ie vous retiens mon premier chambellan, & avec ce, veux que vous ayez en garde la clef de ma chartre, en laquelle ferez mettre ces chatifs François, pour en faire à vostre bon plaisir car bien sçai de certain que guere ne les aimez, mais gardez bien qu'assez ayent à manger, afin qu'ils ne meurent de faim, comme n'a guere fit un François, que l'empereur Charlemagne m'enuoia lequel eut nom Huon, qui mout beau cheualier estoit.

Et quand gerasme entendit l'admiral un iour de sa vie n'eut au cœur si grand douleur car bien peu s'en faillit pour la grand ire & courroux qui estoit en lui, qu'il ne courut à l'admiral, car tel dueil & tel courroux auoit en lui, qu'il choisit un bâton lequel il prit & leua contremont, si en ferit & donna à chacun François un coup si grand & si merueilleux que le sang tout vermeil leur couloit de la teste. Mais onc iceux n'en oserent faire semblant pour la grande crainte & apprehension qui s'eurent de l'admiral Gaudisse, mais bien maudiront gerasme qui ce leur auoit fait.

Quand l'admiral vit que Gerasme auoit battu les prisonniers François, il luy dit: Beau neveu, bien monstrez à vostre beau semblant, que vous n'aimez gueres les Chrestiens. Sire, ce dit Gerasme, ie hay plus les Chrestiens que homme qui soit au monde vivant, car sçachez que autrement n'ont esté amenez fort que tout en venant ainsi trois fois le iour ont esté batus pour l'honneur de mon dieu mahomet, & en despirant la loy de leur Dieu Iesus-Christ qu'ils riennent.

Quand gerasme eut dit à l'admiral, il s'en partit, & emmena les douze prisonniers en la chartre en les battans & n'y eut si hardi d'eux tous, qui olast dire un seul mot fors qu'entr'eux maudioient fort les vieux gerasme, si rencontra en allant vers ladite chartre la demoiselle Esclarmonde, & luy dit mon tres cher cousin, mout suis ioyeuse de vostre venue mais tant m'osois fier en vous volontiers vous dirois un mie secret pourveu que vous me promettiez que par vous ne serai descouverte, cousine ce dit gerasme, par la foi que ie dois à mon dieu mahom, bien me pouvez dire & descouvrir vostre bonne volonté, car pour iusques à mes yeux traire, ne vous descouvrirais vostre secret. Quand la demoiselle Et

clarmonde ouit la belle promesse que le  
vieil gerasme lui auoit faite elle lui dit mō  
cousin, il y a l'espace de 5. mois que parde-  
uers mon pere l'admiral Gaudisse, vint un  
chevalier François apporter un message  
de par l'empereur Charlemagne, & se nom-  
me Huon de Bordeaux, lequel quand il eut  
fait son message, occit un Roi payen ceant  
à la table auprez de mon pere l'ardmiral  
Gaudisse, puis me baïsa par trois fois Apres  
occit plusieurs Sarrazins, parquoi mon pe-  
re l'admiral le fit prendre & mettre en pri-  
son en laquelle il est à present, mais i'ay  
fait entendre à l'admiral Gaudisse mon pe-  
re, qu'il est mort de famine, sçachez mon  
cousin qu'encore est plein de vie, car si mon  
pere l'admiral est bien serui de boire & de  
manger, aussi est il patellement.

Quand gerasme entendit la Demoiselle  
Esclarmonde, il fut mout iré & dolent: car  
il pensoit que la demoiselle le fit pour le  
deceuoit & l'attire couuertement par ces  
belles & douces paroles, afin que son se-  
cret luy voulut dire, il passa auant sans rien  
respondre à la Demoiselle, & vint en la  
chartre, en laquelle il mena les prisonniers  
mout rudement. & la demoiselle se retour-  
na mout triste & bien marrie de ce que son  
secret auoit descouvert à Gerasme, lequel  
elle cuidoit qu'il fut son cousin, & quand  
ledit Gerasme eut pris les douze Fran-  
çois en la chartre, il s'en retourna mout do-  
lent & triste. Et huon qui dedans la char-  
tre estoit se donna grand merueille, qui pou-  
uoient estre ceux qui dedans la chartre é-  
toient descendus avec lui, car pas ne les  
pouuoit voir, pource que trop y faisoit ob-  
scur & tenebreux. Si se teut tout coi, pour  
les escouter, afin qu'il sçeut quel langage  
ils parloient & tant que l'un d'entreux se  
commença à complandre, & dit. Vrai dieu  
veilles nous secourir, car tu sçais bien  
que le meschef en quoi nous sommes n'a-

uons pas desferui, ains l'auons pour la tres  
grand amour que nous auons à nostre ieu-  
ne seigneur Ha Huon de Bordeaux tant  
vous auons aymé qu'a tout iamais setons  
prii, nostre Seigneur Iesus-Christ, par  
sa grace, vueille auoir pitié de nos ames.

Et quand Huon eut entendu ce qu'ils di-  
soient bien sçeut qu'ils estoient Chrestiens  
& né du pays de France si conuoira mout  
de sçauoir qu'ils estoient, & s'approchas  
d'eux, en leur dit aut nobles seigneurs, qui  
icy estes, ie vous prie que dire me vuetlez  
qui vous estes, & comment estes vous icy  
venus. Sire ce dit l'un d'entr'eux, verité est  
que enuiron y a cinq mois. un ieune che-  
ualier du roiaume de France se departit, &  
nous avec lui lequel estoit Ratif de France  
& fils du noble duc de bordeaux qui se nô-  
moit Sevin c'etui ieune chevalier occit le  
fils du Roi Charlemagne par une mal ad-  
venture, parquoi il fut banni du roiaume  
de France, & enuoïé de par le roy Charle-  
magne faire un message à l'admiral Gau-  
disse, lequel l'a fait mourir en ses prisons,  
comme on nous a dit, si nous est, ons partis  
pour le querir, mais nous auons esté prins  
liuré & trahis par nos compagnons,

Quand huon entendit celui qui à lui par-  
loit, tamost le reconnut, & aussi fit les au-  
tres, & leur dit, Seigneurs, soiez reconfor-  
tez, & faites bonne chere, car voyez moy  
icy sain & en bon point, la mercy de nôtre  
Seigneur, & de la fille de l'admiral gau-  
disse, laquelle est tant amoureuse de moy  
qu'il y a long temps que ie fusse mort. si ce  
n'eut esté elle, vous verrez assez tost com-  
me elle nous viendra visiter. Mais ie vous  
prie que dire me veillez qu'est devenu le  
vieil gerasme ou si il est demeuré pour gar-  
der la tour avec la demoiselle ma cousine  
que ie vous laissai en garde. Sire, ce dire  
les barons, de plus mauvais ne de plus dé-  
loyal traistre n'ouistes onc parler, qu'est

le vieux Gerasme; car c'est luy qui nous a trahis, nous a battus, & outragez, & mis en cette horrible chartre, & quand est de la demoiselle qui avec nous estoit venu, il la bailla en garde à l'admiral Gaudisse.

Quand Huon vit & recongneut au vray que c'estoient ses hommes trestous l'un apres l'autre les vint baïser, & accoller en leur disant, mes tres chers amis sçachez de verité de ce que le vieil Gerasme vous a fait & les manieres qu'il vous a tenuë sont toutes pour vostre deliurance car trop bien cognois le sent & la loyauté de Gerasme Seigneurs resiouissez vous, car la nuit ne fera si tost venus que à grand ioye ne soiez reuisitez, certes Sire pour vrai auons cuidé que le vieil Gerasme eust renié nostre Seigneur Iesus-Christ & prius la loi sarrazine car il a fait entendre à l'admiral Gaudisse qu'il est fils de son frere Yvoirin de Montbrant quand huon las entendit il eut moult grand ioye en son cœur, & dit vrai Dieu la loyauté de Gerasme, & l'amour que tousiours il m'a montré nous sera tousiours profitable, & en despit du nain bossu qui pour une seule faute m'a d. laissé par Gerasme nous ferons deliurez & mis hors de cette pauvre éou nous sommes. A tant se tait ores le Comte à parler de huon, & de ses compagnons, & parlerons du Vieil Gerasme.

*Comment Gerasme & la belle Esclarmonde  
allerent en la chartre reconforter & visiter  
Huon de Bordeaux, & les autres qui  
avec lui estoient.*

**O**R dit le Comte que quand Gerasme fut retourné deuers l'Admiral il luy dit que les Chrestiens qui avec lui estoient venus auoit fait jecter de dans la chartre, & que bien les auoit battus à l'entrée: Beau neveu dit l'admiral Gaudisse, un mauvais voisin ont en vous. Puis apres ce dit l'Ad-

miral se tira, & Gerasme vint en la chambre qui lui estoit ordonnée. Et pensa comment il pourroit fournir ces prisonniers de viures, il fit tant que assez en eut pour les fournir. Quand vint vers le vespre & qu'il vit l'heure de ce faire, il fit tant qu'il eut assez pain, chair, & vin, il se partit de la chambre qui n'a gueres estoit loin de la chartre. Si fit apporter avec lui tout ce que besoin leur estoit, c'est à sçauoir de tous viures, & tels & bon qu'il les vouloit auoir car ceans n'auoit celui qui ne desiras luy faire bon seruice en tout ce qu'il auroit à faire, & puis quand ils furent venus à l'huis de la chartre, il renuoia tous ceux qui les viures auoient apportez, & demeura luy seul, mais gueres n'eust esté là que la fille de l'admiral vint vers luy. Et quand Gerasme la vit, il ne sceut que penser si luy dit ma cousine ie vous prie que dire me vueillez qui en cette heure vous ameine icy. Mon cousin, dit la pucelle, la tres grande fiance que j'ay en vous m'y a fait venir, pource qu'aujourd'huy vous ay decouvert tout mon secret, & ce que j'ay eu volonté de faire, si chose estoit que vous voulussiez delaisser la loy de Mahom & recevoir la loy Chrestienne: vous & moy irons en France, & avec les François dont aujourd'hui ie vous ay parlé & trouverens bien la maniere de nous departir puis emmenerons avec nous ceux là qui aujourd'huy avez mis en la chartre. Quand Gerasme entendit la demoiselle il fut moult joyeux, pource que de certain il sçauoit qu'elle ne visoit de le surprendre & que ce qu'elle disoit lui venoit de bon couraige & aussi le grand desir qu'il auoit de sçauoir si elle lui disoit la volonté de huon, fut la cause qui le contraignit de la croire, & de adiouster soy à elle nonobstant ce au premier coup ne se voulut pas môstrer ny decouuoir à la demoiselle, iusque à ce que de

Huon sceur la verité. Si répondit mout fierement à la demoiselle & luy dit, Ha tres-facc & mauuaise garce comme as tu esté si hardie de ce oser penser ne dire, certes sçachez pour verité, que l'admiral vostre pere en sçaura la verité & luy iray raconter le ne seray si tost issu de la chambre si en serez aise, & tous les François pendus, ha site ie vous prie qu'avec vous me vueillez mener afin qu'encore une fois auant que ie meure ie puisse voir le chevalier, pour l'amour duquel ie suis contente de mourir car s'il meurt ie ne puis pas viure, Dame ce dit Gerasme, pour cette fois suis content qu'avec moi veniez, alors Gerasme à tout une torche en sa main ouurit l'huis de la chartre si entra dedans: mais si tost ie n'y sceut estre que Huon le recogneut, lui alla mettre le bras au col, en luy disant, mon tres-loyal amy beniste soit l'heure que vous trouuay, alors de tous costez s'entr'accollerent & se baisèrent l'un l'autre.

Quand la pucelle vit l'accointance & la recognoissance que les barons eurent ensemble, mout en fut ialouse, car à ceste fois vit bien que son fait en seroit plus seur à conduire, elle vint vers Huon & lui demanda si c'estoit ses gens, ceux à qui il faisoit si grande cognoissance, Dame dit Huon pour verité sçachez que tous ceux à qui icy sont avec moy sont de mes gens, assurement vous y pouuez fier, car il n'y aura celui qui vostre commandement ne face huon dit la pucelle Esclarmonde, mout me plaist leur venuë, lors Huon dit à ses gens, Seigneurs ie vous prie que plus ne me festoiez: mais allez vers cette noble pucelle par qui nous serons tous deliurez, car c'est celle qui la vie m'a sauué. Alors tous ensemble remercièrent grandement la pucelle. Seigneurs dit elle si voulez mon conseil croire, ie vous diray comment & par quelle maniere ie vous diray, tant que soiez hors de ceans

bien veux que vous sçaché tous que ie suis fermement creante à nostre Seigneur Iesus Christ, & que auourd'hui n'est hôme que plus ie haïsse que l'admiral Gaudille mon Pere, pour ce qu'il ne croy en nostre Seigneur Iesus Christ, & qu'il haït tant les Chrestiens qu'il n'en peut ouïr parler en quelque maniere que ce soit, car il ne croit sinon qu'en Mahom & en ces idoles, parquoy le cœur ne me peut mettre à l'aymer, s'il fut autre iamais pour rien du monde ie luy voudrois pourchasser son mal: mais ie vous dirai comment il vous conuendra faire. Quand ce viendra ainsi à l'heure de minuit ie vous amenerai dedans ma chambre la ou se vous auray pourueu d'armures, desquels vous serez armez, puis vous meneray en la chambre de l'Admiral mon pere vous le trouueriez dormant, puis incontinent l'occirez, & quand à moy ie veux bien estre la premiere qui le premier coup lui bailleray puis quant vous l'aurez occis, nous nous en departirons seurement. Et quand huon eut entendu la demoiselle, il lui dit. J'ay à Dieu ne plaise que vostre pere soit occis, un iour viendra que par autre maniere pourrons estre deliuré si vous remercions de ce tant desirez nostre deliurance si me semble que bon seroit que vous & Gerasme departiez d'icy, pour ce qu'il est proche du iour, afin que nostre fait nul ne s'en apperçoive.

Alors Gerasme & la demoiselle s'en departirent & prirent congé, si refermerēt l'huis de la chartre, & puis s'en revindrent au palais. Gerasme & la Demoiselle alloient reu. siter les prisonniers en leur portans tout ce que mestier leur estoit, & Gerasme estoit tousiours avec l'admiral, ou il faisoit ce qu'il vouloit commander, car la dedans n'auoit payen qui osas aller au contraire, à tant vous laisseray à parler de l'admiral, & de Gerasme, & Huon, & de tous

## HISTOIRE DE

ceux qui avec lui sont à la chartre, jusques  
le temps soit & heure d'y retourner.

*Comme le grand geant Agrappart aîné frere  
de Angoulastre que Huon auoit occis assam-  
bla toutes gens & vint en Babilone pour  
auoir le tribut de l'Admiral Gaudisse, an-  
si que parauant son frere auoit eu, & du  
champs de bataille qu'il requist à l'Admi-  
ral Gaudisse lequel lui fut accordé.*

**A**insi comme vous auez ouy cy dessus  
que Huon eut occis le Grand Geant  
Angoulastre, lequel Geant auoit dix sept  
freres: dont il estoit le moindre. Si aduint  
assez tost apres que la mort d'Angoulastre  
fut sceüe par tout, & tant qu'en peu d'heur  
apres l'aîné frere qui eut nom Agrappart  
fut aduertit de la mort de son dit frere, dont  
il mena telle douleur que hideux estoit de  
le voir: car si tres grand & merueilleux es-  
roit que plus auoit de dix sept pieds de  
long, & estoit fort gros à l'aduenant il a-  
uoit un plein pied, entre deux soucils les  
yeux plus rouges & ardans qu'un charbon  
embrasé, le bout de son nez étoit plus gros  
que n'étoit le museau d'un bœuf, & avec  
ce auoit deux dents de sa bouche luy  
sortoient, qui bien auoient de long un grand  
pied chacune, si dire vous voulois la laide  
figure qu'il portoit, trop vous pourrois en-  
naier à le vous dire, dont pouuez bien pen-  
ser que quand il estoit courroucé, sa chere  
estoit moult espouventable: car les yeux  
qu'il auoit en sa teste, sembloit estre deux  
gros cierges ardens quand à la verité fut  
aduertit de la mort de son frere il manda  
par tout son pays que tous vissent vers lui  
en armes, laquelle chose ils firent, & quand  
vers luy furent venus, il les assambla tous,  
& leur raconta la mort de son frere An-  
goulastre, & leur dit que sa volonté estoit  
d'aller en Babilone par deuers l'Admiral  
Gaudisse, pour soy mettre en possession

des terres & seigneuries que parauant a-  
uoit tenu Angoulastre son frere, & auant  
d'attoir le tribut qui deu lui estoit par l'ad-  
miral Gaudisse, alois tous ses barons  
luy dirent. Sire commande tout ce que tu  
voudras qui soit fait, & nous le ferons: A-  
grappart leur respondit que incontinent il  
vouloit que chacun montas à cheual, &  
que aller vouloit vers l'Admiral Gaudisse,  
les payens apres ledit commandement de  
leur seigneur monterent tous à cheual &  
avec luy en departirent, si cheuaucherent  
tant qu'ils arriuerent à une grande plaine,  
qui allez prés de la cité de Babilone estoit  
& furent bien dix mille payens ensem-  
ble. Puis quand la furent venus, Agrappart  
dit à ses gens que là l'attendissent iusques  
à ce qu'il fut retourné vers eux & que luy  
seul vouloit aller parler à l'Admiral Gau-  
disse. Alors il s'arma, & se mit à point, li  
print une moult grand faux en sa main,  
ainsi comme portoit son frere, & la ietta  
dessus son col, & s'en partit tout seul, & en-  
tra en ce point en la cité de Babilone: puis  
passa les quatre ponts qu'encque ne trou-  
uas si hardy de luy delnier le passage, si  
ne s'arresta iusques à ce qu'il trouua l'Ad-  
miral Gaudisse assis à table. Le Geant  
deuant luy se mit & dit tout haut, celuy  
Mahom par qui nous i'ons & qui fait  
croistre bled & vin vueille confondre l'ad-  
miral Gaudisse comme un mauvais chef  
& desloyal traistre. Quand l'admiral se  
sente ainsi outragé il respondit & dit à  
Agrappart, de ce qu'icy auez dit, vous en  
auez menty, quand ainsi vilainement me  
venez dire en ure en ma cour deuant tous  
mes barons. Mais or me dite pourquoy  
à quelle cause m'auez ainsi iniurié:  
Admiral dit Agrappart, sçachez que c'est  
pource que par deuers toy, & en ta cour  
est venu celuy proprement qui mon frere  
Angoulastre a occis, & mis à mort  
lequel

lequel incontinent puis que tu le scauois tu le deusses auoir fait escorcher & detrécher, & si ne fuisse pour mon honneur ie te ferise de mon poing sur le nez, car si tu as mis en ta prison sans luy autre mal faire traittre l'arron de Mahom fois tu maudit, pas n'est digne de te seior en chaire roiale leve toy sus, car à roy n'appartient point d'y estre.

Alors tira l'admiral si rudement jus de sa chaire que le chappeau & la couronne qui sur son chef estoient, vollèrent par terre dō: l'admiral fut mout ébahi, & agrappant qui tanto s'assit en la chaise, & luy dist tres déloyal traittre mon frere est mort & d'icy en avant serez mea serf, car à moy appartient d'auoir les terres de mon frere, & que le tribut que à mon frere souliez paier me deliurez, sinon ie vous seray detrencher par pieces, nonobstant ce pour roi ne pour autre ie n'en voudrois aller contre le droit: mais si tu veulx prouuer le contraire ou que tu trouue deux chāpions que si hardis soient que pout l'amour de toy vueillent ou osent eux mettre en champs à l'encontre de moy ie les combattray ou plus si tu me les veulx envoyer, & se chose est que par les deux ie suis desconfit ie suis contēt que delors en avant tu tiennes ta terre franche sans en payer aucun tribut. Et si autrement advient que tes deux hō nes puissent conquerir tu demeureras mon tribunaire & mon serf à tout jamais, & avec ce payeras quatre deniers d'or par an, pour racheter ton chef, agrappant dit l'admiral ie suis cōcert de ce faire, & de te bailler deux de mes hommes pour te combatre.

*Comme l'admiral Gaudisse fit mettre Huon de Bordeaux dehors de la chartre & le fist armer & habiller pour combatte le grand geant Agrappant.*

Q Uand l'admiral eut entendu le grand geant il s'escria tout haut ou sont les deux chevaliers qui vouldroient combatre pour moy, à ceste fois est heure que les biens que ie vous ay faits par plusieurs fois me soient rendus. Si il y a homme d'entre vous qui se vueillr armer pour combatre le geant, ie luy donneray ma fille Escarmonde en mariage. Et apres ma mort tiendra tout mon heritage que homme n'ua à l'encontre: mais onc pour quelque choses que l'admiral euidisse dit, leans n'avoie payen si hardy qui se monstras pour ce faire, dont l'admiral eut tel dueil, que ces yeux commencerent mout fort à en plorer.

Quand ledit geant agrapart le vit il lui dit que le plorer ne lui valoit rien, & que voulut ou non, il lui conuenoit payer les quatre deniers d'or, car certainement ie scai bien que vous n'avez nul payen à l'encontre de moy s'osast armer. Quand la belle Escarmonde qui la presente estoit, vit son pere plorer, mout lui fit au cœur grand mal, & lui dit mon pere si ie scauois de certain que mauvais gré ne me scaussiez ie vous dirois une chose, dont vous pourriez être hors de cette doute. Ma fille dit l'admiral gaudisse ie vous iure sur Mahon iamais mauvais gré ne vous scauray de chose que dire me vueillez, sire ce dit la pucelle Escarmode, autrefois vous ay dit que le François quile message vous apporta, de par le roy charlemagne estoit mort. Si vostre plaisir estoit que i'altasse querir ie le vous amenerois ici & ne faite doute que bien oseroit entreprendre ladite bataills contre celui agrapart, car déjà vous a dit qu'il a occis angoulastre, ie cuide & ay espoir par l'aide de mahom qu'aussi fera il agrapart son frere vile ce dit l'admiral gaudisse, bien est mon plaisir que ledit François allez querir, car si ainsi est qu'il le puisse matre & défaire.

✠

## HISTOIRE DE

bien ie suis content que luy & tous les autres François s'en voient quittes ou bon leur semblera, alors Escarmonde & Gerasme s'en allerent vers la charre, & en tirerent hors Huon & tous les autres qui avec lui estoient, si les menerent au Palais deuant l'admiral Gaudisse.

Quand la furent uenus l'admiral regarda moult fort huon, psurce qu'en si bon point estoit, il n'y auoit autre chose en lui sinon qu'un bien peu estoit apaly pour la prison ou si longuement auoit esté. Vassal ce dit l'admiral gaudisse, à vostre chere appert bien que bonne prison auez eue. Sire, i'en remercie vostre fille qui si bien m'a pourueu. Sire, ie vous prie que dire me vueillez pourquoy, ne à qu'elle cause vous m'auiez icy pardeuant uous mandé. Vassal dit l'admiral, ie vous le dirai, voyez vous un sarrazin qui est armé, lequel m'a assailly de bataille à l'encontre de moi corps à corps ou contre deux de mes plus vaillans homes si ne trouue nul tant soit hardi, qui pour moi s'ose combattre contre le paien & si chose est que vers lui me vueillez acquiter & entreprendre le gage pour moi, ie vous deliurerei vous & les vôtres qui avec vous sont: si vous en pouuez aller en vostre pais ou autre part ou bon vous semblera, vous serai conduire seurement & sauvement iusques à la cité d'acre, & vous donnerai un sommier chargé d'or, lequel de par moy presenterai au Roi Charlemagne, par tel si que tous les ans lui enuoyerai un pareil par droit de seruitude pour racheter mon chef, si lui en ferai telles lettres que par ses barons voudra ordonner, & si il arrive quil ait quelque guerre, ie lui promets de luy enuoyer deux mille homes paiens tous armés pour un an à son service, & si chose est qu'il ait affaire de ma persone, ie passeray la mer avec cent mille payens pour le servir, car mieux aime estre par de la en serui-

tude, que par deça paier quatre deniers & si tu veux avec moi demeurer ie te donnerai ma belle fille Escarmonde & la moitié de mon Roiaume pour ton estat maintenir.

Sire admiral dit huon ie suis content de ce faire. pourueu que rendre me vueillez mon haubert. mon riche cor d'iuoire, & mon hanap qui me fut osté quand ie fus prins. Vassal dit l'admiral ie vous fe. ai tout rendre que ia dn vôte un seul denier ne perdrez. Alors l'admiral enuoya querir le haubert, le cor & le hanap, si les lit bailler à Huon, lequel fut moult joieux quand il les tint. Quand agrappart sceut que l'admiral auoit trouué champion pour le combattre il dit à l'admiral qu'aller s'en vou oir parler à ses batons qui la dehors j'attendoient & que le champion qui combattre le deuoit fut tout prest & appareillé, & que gueres n'arrestat à uenir, car iamais dit tant que ie n'iac ie n'aurai joie en mon œeur, iusqu'à ce que tous les membres de son corps lui aye attaché par force, à tant sans plus dire se departit agrappart & s'en alla vers ses gens, & Huon qui au palais estoit demeuré vestit le bon haubert, puis bailla à Gerasme son cor d'iuoire en lui disant ami ie vous prie que mon cor d'iuoire me vueillez garder iusques à mon retour. puis reclama nostre Seigneur Iesus-Christ en lui prians tres humblement que ses pechez il lui vueille pardonner, & que secourir & aider le voulist à conquêter le grand aduersaire qui si hideux estoit à regarder. Apres ce qu'il eut fait son oraison à Dieu il vestit son beau haubert aussi legerement qu'il auoit fait à la premiere fois qu'il le vestit, & par ce sceust il de vrai qu'envers nostre seigneur il estoit appaisé, & dit: Ha noble Roi Oberon ie te pris tres humblement pui qu'à Dieu suis appaisé, que de moi vueille oster ton ire & me pardon-

HUON DE BORDEAUX

ner, car le trespas de ton commandement ait esté mout étroitement punit, ha sire ie te prie que n'aye quelques regard si aucunement moi estant en la chartre, ou ie mouris de faim, dit ou pensay aucune injure contre toi. Las ! ie scai que ton commandement trespaslay, ie confesse que ie fis mal, mais ce ne fut que par oubliance.

Ha sire, comment tant de courtoisie me fistes, quand vous trouvai au bois, où vous me donnâtes vôtres riche cor d'ivoire & vostre hanap, par qui tant de fois l'ai esté secouru. Sire, encor ie te prie que pardonner me vueilles ton mal talent & moi secourir en mon affaire, car ie vois bien que si par la grace de Dieu & de vous n'en suis secouru que rien n'est de ma vie.

Alors huon batit sa coulpr en priant Dieu deuotement que ses pechez lui voulu pardonner & que telle grace lui voulu faire que destruire peut son ennemi qui tant estoit horrible à voir. Apres ce que huon eut son oraison finée, il vint un Serrazin qui dist à huon, vassal voici ton espéc auquel tu perdis le iour de ta prinse : amy dit huon, mout de courtoisie me fais.

Dieu me doit graces de te la rendre, apres ces parolles dices huon laga son heaume & ceignit sa bonne épée, puis apres ce l'admiral qui lui fit amener un destrier si bon & si puissant que son pareil n'auoit en tout le monde, car la grande beauté qui estoit en lui, estoit la bonté au dessus de tous autres. Quand huon le vit il fut mout ioyeux & en remercia l'admiral quand est de la selle, du frain de la bride, & des riches paremens dont il estoit orné ne vous fait quelque mention car tant estoient riches qu'à grand peine on vous scauroit dire la valeur qu'ils coustent à faire.

Alors huon en faisant le signe de la croix monta sur le destrier armé de toutes ses armes se mit dehors du palais en une grande

prairie qui par deuant estoit, puis fit une course pour essayer la bonté du destrier. Quand il eut fait la courle il s'arresta deuant l'admiral qui au fenestre de son palais estoit qui regardoit huon, & dit à ses barons que les François étoient gens à douter & à craindre & mout beau vassal estoit huon, & mout grand dommage eut esté si ainsi i'eust fait mourir l'admiral galeffre commanda & ordonna que le champ fust gardé de mille sarrazins afin que nul trahison n'y fut faite, puis l'Admiral luy cria Vassal Mahom te veuille conduire.

*Comment Huon se combatis à l'encontre de Agrappart le geant, & le deconfit, & le livra à l'admiral gaudise, qui nous en eut grand ioye.*

**H**UON vint au champ où son ennemy j'attendoit, & quand agrappart vit huon de bordeaux, il luy escria tant qu'il peut, & dit. Vassal qui si tres grand outrage as entreprint, de moi combattre à l'auenture de mourir, païen ce dit huon, sache que l'admiral m'apartiens, mais ie suis natif du royaume de france, & si tu as desir de scauoir de mon être ie te dis que ie suis celui qui ton frere a occis & mis à mort. Vassal ce dit le payen tant ay ie le cœur plus dolent & joyeux, quand Mahom m'a fait ceste grande grace, d'auoir le pouuoir de venger la mort de mon frere sur toi qui a occis, mais si croire tu me uoulois & adorer mon Dieu Mahom & delaisser ta loi, & avec moi uenir en mon pais, ie te ferai si grand seigneur que plus tiendras de terre que tous tes parens. Si te donnerai ma sœur qui est beaucoup plus grande que moi d'un pied, & noire comme un charbon. Païen dit huon de tes terres ne de ta sœur ne me ueux empestre, mis soit mise en garde de tous les diables d'enfer, garde



## HISTOIRE DE

moi de moy : car iamais ie n'aurai ioye au cœur iusque à ce que ie t'aye occis comme ton frere, ie te deffie de Dieu & de la Vierge sa mere. Et moi, dit le payen de mon Dieu Mahom.

Alors s'éloignerent pour prendre leur course, puis tournerent l'un vers l'autre chacun la lance au poing. dont il assirent si fierement l'un sur l'autre que les lances leur frosterent iusque és poings les coups furent si grands si merueilleux, que par la force des deux destriers & aussi par la vertu des deux vassaux, ils cheurent en my la prairie. Mais les deux champions mout viftement se releverent, puis vindrent l'un contre l'autre, Agrapart saisit la grand faulx qui estoit dans le pré, laquelle il leva contremont pour en cuider ferir huon, il gauchit un peu sur la dextre, parquoi le payen faillit de l'assener, mais huon qui mout estoit expert, leva l'espée à 2. mains dont il ferit sur le heaume ledit payen un si merueilleux coup qu'il en abbatit une partie, oncques le cercle d'or ne le peut garantir qu'il ne le navrat bien profond, le coup qui grand & pesant fut, descendit en bas, si acconsvit l'oreille dextre du payen, tellement qu'il coupa iut le clair sang courut tout aval jusques en terre, payen dit huon, le mal heur t'apporta par deça bien deviez estre content que par moi vostre frere fut occis, sans que vous vinssiez pour en avoir autant, car iamais de plus beau iour ne verrez que cétuy.

Quand le payen se vit ainsi navré, il eut mout grand peur, il dit à huon. Vassal, de mahom soi il maudit qui forgea ronépée, mieux aime estre tenu de payer grands deniers d'or pour sauver ma vie, qu'estre occis & mis à mort, vassal, ie me rend à toy, tiens mon espée, ie te supplie que nul mal ne me fasse Payen dit huon, n'aye doute, puisque tu t'es rendu à moy, iamais n'y au-

ra si hardy qui mal ne desplaisir te fasse.

Alors huon print le geant par le bras. si l'emmena à pied avec luy dedans la ciée, dont l'admiral gaudisse & tous ses barons en eurent mout grand ioye, mais la grand ioye qu'eut la noble damoiselle Esclarmonde passoit trestous les autres gerasme qui regardoit que par huon de bordeaux ledit payen estoit conquis, vint à l'admiral gaudisse, & dit.

Sire admiral sçaché que ie suis chrestien & que pas ne suis vostre neveu, ains m'ent vins par deça pour chercher & querir mon seigneur, & pour plus en sçavoir la verité ie vous fis entendre que i'estois fil du roy Yvoirin de Montbrant vostre frere, afin que plus certainement peusse sçavoir que mon seigneur estoit devenu car bien sçavois que par devers vous il devoit venir pour faire le message que par le Roy Charles le magne avoit esté enchargé.

*Comme Agrapart le geant cria mercy à l'Admiral, & comment huon pria l'Admiral Gaudisse qu'il delaisast la roy payenne, & qu'il print le saint baptesme.*

**A** Pres que l'Admiral eut en endu gerasme, il se donna grand merveilles & dist qu'à grand peine estoit nul, qui garder se peut de l'engin & subtilité qui est en un François, alors l'Admiral regarda huon qui ia estoit sur les degrez, ou il amenoit avec luy Agrapart le geant, l'Admiral & tous ses barons luy vindrent à l'encontre, & aussi Gerasme & ses compagnons qui mout furent ioyeux quand il les virent, & quand huon aperçeut l'admiral, il print Agrapart par la main, & dist à l'Admiral. Sire, ie vous delivre en vostre main celui qui aujourdhui vous a tant injurié, & qui ce des honneur vous a fait, de vo'avoir chassé & tiré hors de votre chair

ie vous le baille pour en faire & user à vôtre bon plaisir, quand Agrapart se vit devant l'admiral, il se mit à genoux & dit. Sire admiral, on dit que beaucoup demeure de ce que fol pense, ie dis pour moy, pour ce qu'aujourd' huy quand ie vint vers vous ie cuidois être le plus fort & le plus puissant homme qui fut regnant sur terre, & m'étoit avis que pas n'estiez assez suffisant pour me servir, mais il faut croire que souvent advient que cuider daçoit, & aussi m'étoit advis que pour dix hommes n'eusse daigné tourner ma tête pour les regarder, mais autrement m'en est advenu, car par un homme seul i'ay esté mis à desconfiture, & m'a rendu pris & mis en vostre main si pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira. Sire admiral ie vous prie que pitié ayez de moi, & me pardonnez l'outrage que ie vous ay fait: quand l'Admiral eut ouy Agrapart, il luy respondit que le meffait lui pardonnoit, par tel si que iamais en sa vie ne messera à lui ne à homme de son pays, & avec ce deviendras mon homme & me feras hommage devant tous ceux qui icy sont presens. Sire, dit Agrapart, ie suis prest de faire vôtre bon plaisir. Alors fit hommage à l'admiral en la présence de tous ceux qui là furent, puis en grand ioye & liesse s'affirent tous au dîner, mout grãd honneur fit celui iour l'admiral à Huon, il le fit asséoir aupres de luy puis agrapart & gerasme, & tous les autres françois des mets & entremets, dont ils furent servis: ie m'en passe à tãt de vous le dire, huon qui grand desir auoit de tout son cœur de parvenir à son entreprise, tira son hanap de son sein, lequel luy avoit esté rendu par herasme, qui la garde en avoit, avec le cors d'yvoir. Huon dit à l'admiral: Sire, bien pouvez voir ce riche hanap que ie tiens, lequel vous voyé à present tout vui de regardez-le, & vous verrez

une picce d'admirable valeur & une chose de grand consequence, or voyez qu'il est vuide huon dit l'admiral, bien voi que dedans n'y a rien. Sire ce dist huon, ie veux monstret que nôtte loy est sainte & fort bien approuvée. Alors le vaillant huon de Bordeaux fit le signe de la croix par trois fois sur le riche hanap, auquel i'ont enc qu'il eut ce fait, fut tout répli de vin beau & clair dont l'admiral tout rempli de joye fut esmerveillé. Sire dit huon, prenez le hanap, afin que du vin qui dedans est vueillez gouter: si verrez la bonté & vertu du vin, huon bailla le hanap à l'admiral, qui le print en sa main, mais si tost que l'admiral le tint, le hanap qui plein estoit de vin fut vuide & sec, que onc goutte n'y demeura, dont l'admiral en fut si esmerveillé qu'il dit à huon qu'il l'avoit enchanté. Sire, ce dit huon, ie ne suis point anchâteur mais c'est que vous estes plein de pechez car la loy que vous tenez est de nulle valeur, par la grande vertu que Dieu a mis au hanap, & pour le signe de la Croix, vous pouvez appercevoir que ce que ie vous dis est veritable, mais de laisser ma loy, d'è l'admiral, pour prendre la vostre, ie n'en feray rien, ie veux sçavoir si vous demeurerez icy ou non ou si voulez aller en France car tout ce que vous ay promis vous le veux tenir. Ha sire admiral, dit huon ie sçais bien que vous me tiendrez la promesse que m'avez promis: mais sur toute chose ie uous prie que aiez pitié de vostre loi & la vueillez delaisser, car elle n'est pas bonne ne iuste & ainsi ne faite, ie vous iure sur ma foi, tant ferai venir des gens arméz, qu'il n'y aura maison en vostre palais ne en vostre cité, que tout en soit plein l'admiral qui ainsi ouy parler huon, regarda vers ses gens & leur dit tout haut: Scigneurs, bien pouvez ouir ici l'orgueil & l'outracuidance de cét homme François,

## HISTOIRE DE

depuis un an, à esté en ma charité prisonnier, & puis maintenant me menasse de me faire occire, pource que sa loy ne veulx prendre pour delaisser la nostre, ie m'esmerveille mout ou il prendra tant de gens pour faire ce qu'il dit, ne qui le voudroit garder de mourir ne le fesse, s'il me vient à plaisir Sire, dit huon encore de rechef vous demande rien forez de ce que vous ay dit. Huon, dit l'admiral, gardez vous sur vos yeux, & autant que vous aimez vostre vie à souuer, que jamais plus de ce ne me parliez, car par la foy que je dois à Mahom si tout l'ost de Charlemagne estoit icy asséssemblé si ne seroit il en eux de vous huer tantir de mort Admiral ce dit huon ie fais doute que tard ne veniez au repantir.

*Comme Huon voyant que l'admiral ne vouloit delaisser sa loy, sonna son cor par lequel le noble Roi Oberon vint vers luy, & fut l'admiral occis & tous ses gens. Et Huon & la belle Esclarmonde en peril de noyer pource qu'il avoit entrepassé les commandemens dudit Oberon.*

**A**Lors quand Huon entendit qu'autre chose ne pouvoit faire à l'admiral, ne qu'en nulle maniere il ne l'itroit sa loy, pour prendre celle de Iesus-Christ. Il mit le cor en sa bouche, si le sonna de si grande force que le sang lui en partit de la bouche tellement que l'admiral & tous ceux qui a la table estoient assis, se leveren en mettant la table jus. Et alors commencerent à dancier & chanter, lors que huon sonna son cor, Oberon estoit en son bois, si ouy le cor d'ivoire. Ha Dieu, dit Oberon, ie sçai de certain que mon loyal ami Huon, à grand affaire de moi, dés maintenant ie luy pardonne tout ce qu'il m'a fait. Car en a esté pany, ie me souhaite par devers lui à tout cent mille hommes des micuxar-

mez que j'eus en ma compagnie, car de plus preud'hommes on ne pourroit trouver en nul pays. grand dommage est qu'il a le cœur si leger & si timide, si tost n'eust ce dit, que lui & toute sa noble compagnie furent dedans la cité de Babilone, ou ils commencerent à occire & mettre à mort tous ceux qui la loi de Dieu ne vouloit prendre. Et Oberon monta au palais mout fort richement accompagné de grande cheualerie dont il n'y eut celui qui n'eust l'espée toute nue en la main. Quand huon vit Oberon, il le courut embrasser, en luy disant. Sire grandes graces suis tenu de rendre à Dieu & à vous quand de si loing m'estes venu servir & aider à toutes grandes affaires, huon ce dit le Roi Oberon. sçaches que tant que tu me voudras croire & ouurer par mon conseil, ne te delaisserai point en toutes tes besongnes & affaires que puisse avoir ne te secoures.

Lors de tous costez commencerent à occir & detrancher paiens, homme & femmes, & enfans, excepté crux qui la loi de Dieu reçurent Oberon vint à l'admiral, & le print si le mit en la main de huon, grand joye en fit, & demanda à l'admiral qu'elle chose il avoit en pensée de faire, ou s'il delaissoit sa loi, pour prendre celle de Iesus-Christ. Huon dit l'admiral, micux aimerois estre destranché par pieces que de prendre vostre loi pour laisser la mienne. Oberon qui present estoit dit à Huon pourquoy il attendoit tant de le meute a mort, lors huon haussa l'esuée, de laquelle il accusa l'admiral tel coup que la teste lui trencha des espauls Huon, ce dit Oberon, il est bien en toi de tant faire que tu sois quitte envers le roi Charlemagne. Alors huon print le chef de l'admiral & lui ouurit la bouche de laquelle il en osta les quatre dents machelietes, puis couppa la barbe & en prit ce qu'il en vouloit avoir

huon ce dit Oberon. Or tu as les dents & lar barbe de l'admiral, d'autant que tu aimes ta vie garde les biens. Ha sire ce dit huon, ie vous prie pour Dieu qu'en tel lieu les vueilliez mettre qu'elles soient bien gardées afin que je les aye quand mestier me sera, car ie me sens de si leger cœur que tost les aurois oubliées ou perduës.

Amy ce dit Oberon de ce que vous dictes vousstiens sage, ie les souhaitte dedans le costé de Gerasme par telle maniere que mal ne lui fasse: si tost n'eust ce dit que par la volonté de Dieu, & de la puissance qu'il auoit en faëtie, qu'elles ne fussent enleirées dedans le costé de Gerasme, si bien entrées & mises, qu'il n'estoit homme vivant au monde qui l'aperçeurent quel costé ils fussent mises: puis appella Huon & lui dit Amy sçachez qu'aller me conuient en mon chastel: au de Mommur, ie vous prie de bien faire vous emmenerz avec vous Escarmonde fille de l'Admiral, si vous deffens sur vostre vie, & sur tant que me doutez à courroucer, que si hardy ne soiez d'auoir par ne compagnie à elle iusques à ce que l'ayez épousée en la cité de Rome.

Si veulx bien que tu sçaches que si tu fais contre ma deffence tu trouueras en grand pauuete & en si grand misere, que si tu auois au double tous les grands meschefs que tu as eut, depuis que tu partis du royaume de France, si ne seroit ce rien au regard de celui qui t'aduendras mes commandements tu passes. Sire dit huon au plaisir de Dieu m'engarderay, & ie ne feray chose qui te puisse desp'aire. Alors le Roi Oberon fit appareiller une mout belle & riche nef, laquelle estoit tant riche & si bien ornée, & garnie de chambre mout richement tenduës & ordonnée, que incroyable chose seroit de l'ouir dire, qui ne l'auoit veu, car la dedans n'y auoit lieu qui ne fut d'or & de soye. Si la beauté & la ri-

chesse de la nef vous vouloix raconter trop longuement pourrois mettre à vous dire. Quand la nef fut gareie de viures tels qu'il appartenoit, ils mirent les destriers dedans puis apres Oberon print congé de Huon & le baïsa, & l'embrassa mout tendrement en plorant, quand Huon vit ce il s'en donna grands merueilles si lui demanda, & dit cher sire pourquoi & à qu'elle cause vous meut à plorer. Huon ce dit Oberon, la cause qui me meut de ce faire, c'est pource que de toi ai si grand pitié car se bien sçauois la pauvreté & la grand misere en quoy tu te trouueras, tu n'aurois membre sur toy qui ne tremblast de peur & hideur, car ie sçai de certain que tant en auras à souffrir, qu'il n'est langue humaine d'homme qui le se ceust raconter, & tant le bon Oberon s'en partit sans plus rien dire.

Et quant huon vid le departement de Oberon, il deuint fort pe. Mais la grande jeunesse qui en luy estoit l'en osta dehors; & fit les ordonnances par la cité de Babilone, & fit baptiser la noble demoiselle Escarmonde, puis apres maria sa cousine, laquelle il auoit amené de la tour au grand Geant Angoulaffre, Si la maria à un Admiral du pays, lequel estoit nouvellement chrétien, huon leur donna la cité de Babilone, & tout ce qu'il appartenoit. Apres que huon eut marié sa cousine, il fit appareiller une petite nef pour venir avec la sienne pour descendre a terre quand besoin seroit d'aller querir des viures ou autres choses; puis entrèrent tous dedans la grand nef apres qu'ils eurent pris congé de la nouvelle mariée qui grand deuil fit quand elle vit partir huon son cousin. Et quand ils furent en leur nef ils leverent leur ancre, & firent singler leurs voiles, se frappa le vent dedans mout bien & frais, & nagerent tant de nuit & de iour qu'ils furent hors de la riuiere du Nil, en pas-

tint vers Damiette, & tant singlerent qu'ils se trouverent en haute mer & tousiours eurent vent à souhair. Si advint qu'ils se seioient à table au disner, ou ils eurent à tres grand foison à boire & à manger, car le hanap qu'ils avoient fouroissoit de vin, autant que mestier leur en fut. Vraye Dieu dit Huon, bien vous dois remercier quant un si bon hanap, & un si bon haubert, & un si riche cors d'yuoir vous m'avez ennoyé, car quand ie veux sonner ledit cor d'iuoir autant de gens que ie veux avoir viennent à mon besoin, puis ay la barbe, & les quatre dents machelieres de l'Abmiral Gaudisse & si ay la belle fille Escclarmonde laquelle i'ayme tant parfaitement que de son beau corps suis tellement en amoure que ie n'en puis souffrir: nonobstât que cedit nin bossu me cuida trôper quant il me deffendit sur tout que d'elle ne m'approche en quelque maniere que ce soit: mais ie veux bien qu'il sçache que de ce cas rien ne ferai pour lui. Car elle est à moi: & ferai d'elle toute ma volonté, quand Gerasme l'entendit il dit à Huon hazire que veux tu faire, ja sçais-tu bien que oncques Oberon ne te dit menlonge, mais as trouuë en lui toute verité, car se ne fut-il, roy & nous fassions perdus & maintenant tu veux trêpasser mes commandemens, ainsi le fais, & que la Damoiselle atouches deuant l'heure qu'il a dit, il t'en mescherra Gerasme dit Huon pour vous ne pour vos parcelles ie n'en ferai rien: si d'elle ne me departiray que ma volonré n'en face. Et s'ainsi est que vous ayez peur, ie suis content que vous en alliez, en cette petite nef, ou bon vous semblera, & prenez des viures & les mettez dedans pour vôte provision. Sire dit Gerasme puis qu'ainsi est qu'autre chose n'en voulez faire, ie m'en iray mout dolent & courroucé malgré toy & ceux qui icy sont. Alors partit Gerasme

de la grande nef où il étoit si entra en la petite nef le treiziesme: & Huon demoura en la grande avec la Damoiselle, le quel quand il vit que tous ses compagnons estoient dehors de la nef, il alla apprester un lit & dit à la damoiselle Escclarmonde qu'il conuenoit que sa volonté fust accomplie. Quand elle entendit Huon, en pleurs & en larmes se ietta deuant lui, en lui priant qu'il se vouist de porter iusque à ce qu'il l'eust espousée, ainsi que promis l'auoit au Roi Oberon. Belle dit Huon l'excuse ainsi ne vous y vait, car il conuient qu'il soit alors pris, la damoiselle si la fit coucher au lit, & la firent leur deduit: mais si tost n'eut accompli sa volonté, qui survint une grande tempête sur mer & un orage si grand & si merueilleux qu'il sembloit que les ondes de la mer fussent si grande & si hautes comme grandes montagnes, puis leur survint grands tonnerres & esclairs, que hideux estoit de voir la mer. & tellement fut la nef tourmenté qu'il ne demoura piece entiere de la nef excepté une grande eschelle surquoi Huon & la Damoiselle Escclarmonde étoient, & leur vint si bien à point que assez près estoient d'une Ile ou le vent les mena. Et quand ce vint que la furent venus, & qu'ils se trouverent à terre femme, tout en plorant s'agenouillerent tous deux & rendirent graces à Dieu de ce que du peril de noyer estoit eschapez, & les autres barons qui dedans la petite nef étoient s'en allât vogant par la mer en reclamant nôtre Seigneur Iesus-Christ, & le priant que à sauueté les menas, pour ce que bien auoit ven la nef surquoi Huon estoit pery en la mer, & pensoient que Huon & la damoiselle Escclarmonde fusse morts. A tant vous lairay à parler d'eux, & parleray de Huon & d'Escclarmonde.

*Comme Huon & Esclarmonde arriuerent en une Isle tous nuds à terre, & comment les barons de mer emmerent Esclarmonde, & laisserent Huon seul & luy lierent les pieds & les mains, & luy banderent les deux yeux.*

**Q**uand Huon & Esclarmonde se virent à terre tous nuds, en pleurant mont pitueusement; monterent en l'isle en laquelle ne demouroit hom ne ne femme: mais tant belle & si verte estoit l'herbe qui moult grande y estoit que la beauté estoit de la vois, si furent heureux, & bien leur en vint de ce qu'il y fu soit si chaud, ils se concherent & mulserent dans l'herbe, afin que de nuis ne fussent appereus, & mont pitueusement contemplant Esclarmonde à prier, en faisant de pitieux regrets. Damoiselle dit Huon, ne soyez en rien esbahie, car si nous mouront par amour, nous ne serons pas les premiers: car Christian qui mourut pour la belle Iseul amie & elle pour luy, alors tout en plorans s'entre accollerent, & ainsi que là estoient en l'herbe, arriuerent dix barons en un bateau: qui descendirent à terre & prendrent leur nef ce que meilleur leur estoit, si dirent l'un à l'autre qu'ils iroient en l'effe pour eux reposer en attendant qu'aucune aventure leur aduint, car ils estoient rochers de mer, qui autres fois avoient seruy l'admiral Gaudille pere d'Esclarmonde.

Huon qui en l'herbe estoit avec la mie, escontra & ouyt que près d'eux y avoit gens venus: si pensa que vers eux iroit pour sçavoir si d'eux pourroit avoir quelque peu à manger, belle dit Huon, ie vous prie que d'icy ne bongiez jusques à ce que vers vous ie retourne. Sire dist la pucelle Dieux vous vuei le conduire mais ie vous prie que tost ne retournez. Alors Huon le departit aussi

nud qu'il y fut du ventre de sa mere, & arriva vers ceux qui la disnoient, il les salua en leur priant tres humblement que pour l'honneur de nostre Seigneur Iesus-Christ luy donnassent du pain à manger l'un d'entre eux respondit & dist: amy tu eu assez: mais ie te prie que dire me vueille qu'eile aventure t'a icy amené. Sire dist Huon, la temp. ste de la mer m'a icy amené: car la nef sur quoy j'estois est perie, & tous mes compagnons qui avec moy estoient le sont aussi. Quand ils ouyrent Huon ils en eurent pitié, si luy donnerent deux pains, Huon les print & separtit d'eux & les remercia, & vint devers sa mie qui entortillée estoit en l'erbe, si luy donna du pain à manger qui grand bien luy fist & des giliots qui avoient donner du pain à manger à Huon dirent l'un à l'autre que jamais un tel homme qui d'eux estoit departy ne pouvoit estre seul, qu'aucune compagnie n'eust avec luy, & dirent, ce seroit bien fait que tout coyement allassions apres luy, si verront par aventure qu'il aura avec luy compagnie, car point tout seul ne fust icy venu vers nous, allons y voir dirent les autres, jamais ne retournerons que la verité n'en soit sceüe, si s'en partirent tous ensemble & suivirent Huon le plus doucement qu'ils peurent, puis quand il furent près ils virent Huon & la damoiselle auprés de luy qui mangeoient du pain qui s'eux avoient donné, lors s'arresterent tout court pour adviser si jamais pourroient avoir cognoissance qui estoit la dite damoiselle, & tant qu'entre les autres y en eut qui dist, iamas ne me crois si celle Damoiselle n'est Esclarmonde la fille de l'admiral Gaudille, & celui qui est avec elle, c'est le François qui combatit Galaffe & qui depuis occist l'admiral, ben nous est venu des les avoir trouvez, & encor plus de ce que le ieune vassal est nud & sans attreures que le m'q. us.

car si armé estoit nostre vie seroit nulle, quand les galiots sceurent que c'estoit Escarmonde la fille de l'admiral Gaudisse, ils approcherent pres du lieu ou ils estoient, & s'escrie ent tout haut, & dirent : ha dame Escarmonde vostre fur ne vous vaut rien, par vous & par vostre cause a esté vostre pere occis & mis à mort par le larron qui la aupres de vous est, sachez que incontinent vous meneront vers vostre avec le Roy Yuoirin de Montbrant, qui de vous prendra telle punition que vous setez exemplaire à toutes autres, & le pecheur qui aupres de vous voient sera escorché tout vif, Quand la damoiselle vit les payens, elle fut mout desconfortée, elle se mist à genoux, maint ioient s devant eux, en leur priant mout humblement que du François eussent pitié & compassion : mais elle se rapportoit à eux de la tuer ou de la noyer, ou de l'emmener vers son oncle. Car dit-elle, ie vous iure sur Mahon si cel e requeste me voulez faire & que ie puisse estre d'accord avec mon oncle luoitien, ie vous ferai tous tant de biens qu'à tous jamais setez riches vous & les autres, puis aussi bien peu vous auriez gagné à la mort d'un seul homme, dame dirent les payens bien se vmes contents de le laisser icy ; mais de la honte & de la vergongne luy feront tant, qu'à tout iamaïs en aura souvenance. Alors tout ensemble prindrent Huon, si l'abbatirent & le mirent sur l'herbe & luy banderent les yeux, si luy l'erent es mains, tellement que le sing luy failloit par les ongles, dont il estoit en telle destresse qu'il se pasma par trois fois, mout piteusement reclama nostre Seigneur en luy priant que par sa grande humilité voulist avoir pitié de luy, & que ses meffaits il luy voulist pardonner. Quand a douce & loyalle Escarmonde vit adouber son bon amy Huon, & quand elle vit qu'elle estoit contrainct de s'en de par-

tir de luy, d'ouir 'es comp'aintes & regrets qu'elle fit, impossible de la raconter, & d'autre costé complaignoit Huon, le quel estoit là demeuré seul estant mout triste & desplaisant de ce qu'ainsi voyoit emmené la belle esc'armonde sa mie, dont il sentoit plus grand douleur. A tant vous laisseray à parler de Huon, & vous raconteray de la belle Escarmonde.

*Comme la belle Escarmonde fut emmenée des larrons, & comment l'admiral Galastre d'Anfale ne la deliura.*

**O**R dit le comte en cette histoire que quand es galiots eurent pris & lié huon des pieds & des maias & luy banday les yeux le laisserent tout seul & emmenerent la belle Escarmonde, en leur nef avec eux, puis quand la furent venus ils luy baillerent robbe & manteau fourré d'hermine, car beau recouvrer en avoient pour ce que tous estoient voleurs & larrons de mer, puis furent voie leuer, & s'en partirent & nagerent tant de nuit & de iour, qu'un vent les surprint tellement que voulistent ou non ils arriuerent droit au port de l'admiral galastie d'Anfalerne, droit à cette heure que l'admiral s'estoit leué de table & s'estoit allé appuyer à vne des fenestres de son palais, si apperceut la nef au port qui estoit ancorée, & vit les bannieres qui dessus le mast estoient posée parquoy il apperceut que la nef estoit au Roy yuoirin de Montbrant, il appella de ses battons avec luy, si descendit en bas & vint au cort où il trouva la nef arriüée. Quand la fut venu il s'escria haut & dist Seigneurs qui la dedans estes, dites moy quelle marchandise vous avez amene, Si ce dirent les galiots ce sont cendaux & draps de soye, par lesquels si aucun tribut vous devons prest sommes de le payer à vo-

HUON DE BORDEAUX.

fire volonté.

Lors l'admiral ga'affre leur respondit & dist bien scay ce tribut me devez que paier le vous convient : mais ie vous prie que dite me vueillez qui c'est cette belle Dame que ie vois là si fort pleurant sire, ce dirent les mariniers, c'est vne esclave Chrestienne qui à Damiette avons acheptée. Adonc esclarmonde qui la dedans estoit, entendit l'admiral qui demandoit pour elle, & la responce qui luy firent les marinier, elle, s'écria mout haut, & dist, ha sire adri al, pour l'honneur de mahom, ie vous prie qu'ayez pitié de moy car pas ne suis Esclave, mais ie suis fille à l'admiral gaudisse, qui fut occis par un vassal de France, mais ces gens qui icy me tiennent, m'ont prinse & ravoit pour me mener à mon oncle Yuoirin de Montbrant, lequel ie scay de vrai que tantost qu'il me tiendra il me fera atdre en vne feu. Belle ce dist Galaffre, ne vous espouventez de rien, car vous demeurez avec moy veulent ou non ceux qui vous meinent, puis dist aux galiots qu'incontinent la Dame luy amenassent, & ils respondirent, que ce ne seroient ils pas.

Lors l'admiral G'affre s'écria, & commanda que par force fust prise, mais ceux qui dedans ladite nef estoient, se mirent en deffence, non obstant ce quelque deffence qu'ils sceurent faite, furent tout occis & decoupez, & la damoiselle prinse & amenée à l'admiral, qui n'eut grand ioye en fit : mais mout estoit dolent que l'un de ceux de la nef estoit échappé & fui à Montbrant mais quand ils eurent tous aduisé bien peu leur en chaloit, puisque ladite Dame ils avoient avec eux, ils l'emmenèrent au Palais.

Quand l'Admiral Galaffre le vit si belle & si honnest il fut tant espris de son amour qu'incontinent il l'a voulust espouser à la loy Sarrazine, dont la belle Esclarmonde fut

mout dolente, & dit à l'admiral galaffre sire, raiion est que ie fasse vostre bon plaisir, quand les mains des larrons mauez ostées, Mais sire, je vous prie sur toute l'amour qu'avez en moi pour le present, vous vueillez de porter, car j'ay fait un vœu grand & solemnel de ceteran ou aujour d'hui sommes entrez, & de l'autre qui vient apres, ie ne coucheray avec homme, dont il me desplaist pour l'amour de vous car mout suis aise de ce que tant d'honneur me voulez porter, que de m'auoir à femme, bon gré vous en sçaura Mahom, si pour l'amour de luy vous deportez iusqu'à ce que mon vœu soit accompli Belle, ce dist l'admiral galaffre, sçachez de verité que pour l'honneur de mon Dieu Mahom & de vous me deporterai, & deusse ie attendre iusques à vingt ans, & ne me chaut, mais que ie vous aye, Sire, dist Esclarmonde, mahom Je vous puisse meriter, puis dist à part elle, que nul ne l'ouyr, Vrai Dieu & pere, Iesus-Christ, ie te prie tres humblement que to'e grace me vueille donner que ma loyauté puis se garder par devers huon mon ami, car avant que ie voise au contraire souffrirai tant de peines & de douceurs, qu'onques femme ne peu porter, ne ia pour peur d'aucune chose ne rompray ma loyauté. A tant vous larrons a parer d'ele, & vous parlerai du goiot qui estoit échappé de la nef.

*Comment le galiot alla à Montbrant par devers le roy Yuoirin, & comment il envoya deffier l'admiral Galaffre d'Anfalter, & de la responce qu'il en fit.*

**B**ien avec oui par cy devant, comment Esclarmonde fut échappée, & de la maniere qu'elle se trouva devers l'admiral Galaffre, afin qu'elle gardast sa loyauté pour Huon Et comment il y eut un des



Galiots de la nef, qui en échappà seul, lequel se mist en chemin par terre, & n'arresta, iusques à ce qu'il arriva en la cité de Montbrant, où il trouva Yuoirin, auquel il raconta & dit tout au long de la chose ainsi qu'aduenuë estoit, & comme son frere avoit esté occis par un ieune vassal de France, & comment i's le trouverent en Fille avec la niepce, puis le cuid. smes amener par devers vous, mais l'admiral Galaffre nous l'a offer par force, & a puis nostre nef & occis tous nos hommes qui dedans estoient que nul n'e m'est échappé que moi.

Quand le roi yuoirin entendit le galiot, il commença à crier si haut disante Ha sire Mahom comment avec vous voulut souffrir que mon frere gaudisse ait esté piteusement occis, & d'autre part ma niepce sa propre fille, qui a esté consentante de sa mort, certes la grand douleur qui sur mon cœur repose me contrainst plus à demander la mort, que la vie, puisque ie me voy encor en vostre party, quand celuy qui est homme vassal & qui tien la terre de moi, adetenu ma niepce & mes hommes occis, las ie ne puis penser que ce peu estre sinon qu'à peu ne me tien que m'occis.

Alors, ymoirin moult triste & en grand courroux, appela ses barons, devant lesquels il fit venir le galiots, qui les nouvelles avoit apportée, lequel derechef raconta devant Yuoirin & devant tous ses barons la mort de l'admiral galaffre & la maniere & aussi de l'admiral galaffre, comme il avoit par force detenu sa nièce & occis ses hommes. Alors quand ces barons eurent ouy la disposition du galiots, ils dirent d'un accord à Yuoirin : Sire, aduis nous est que par l'un de vos secrets messagers faut faire à l'admiral galaffre, & luy signifier de par vous, qu'incontinent vous renvoye vostre nièce & qu'il vous vienne à mender l'offence qu'il vous a faite d'avoir occis & mis à mort vos

hommes, & que par le messager il vous escriue pourquoy, ne qu'e le cause l'a ne eu de ce faire, & si la choses est, & que sergueil e fut monte, qu'i ne vuet le obeir, ne faire vos commandemens, à cause iuste & loyalle pourriez aller sur luy, si luy osterez toutes la terre laquelle il tient de vous.

Quand le roy Yuoirin eut entendu ses barons, il leur dist que leur aduis estoit bon, & qu'ainsi seroit, le messager fut appellé auquel il fut dit la charge qu'il avoit de faire par devers l'admiral, quand le messager eut entendu les mots l'un apres l'autre, ce qu'il avoit à faire & dire de par son seigneur Yuoirin, il print congé de luy, & fit tant à cheminer qu'il arriva à Anfalerno & monta les degrez du palais, où il trouva galaffre lequel il salua par Mahom.

Puis fit son message, & quand galaffre eut entendu le message du roy Yuoirin, il luy dist : amy va & dis au roi Yuoirin que quand est de sa nièce, qu'i dit que ie luy renvoye, ie n'en ferai rien, quant à ses hommes qui ont esté occis ça est par leur folie, & touchant ce qui me mande que ie vifes devers luy, ie n'iray ia & fasse tout le mieux qu'il pourra & s'i me vient assaillir ie me deffendray, Quand le messager entendit l'admiral galaffre il respondit. Sire admiral, que autre chose n'en ferez, de par Mahom & de par le roi Yuoirin ie vous deffie, lequel il vous mande de par moi, qu'il ne vous laira ne wille ne chasteau à abbatre, que tout ne n'ette en feu & flame, pas ne vous laira un seul pieds de terre & si chose est qu'il vous puisse tenir, il vous sera mourir de mort vilaine. Lors que l'admiral l'ouit ainsi parler il devint plus enflam bé qu'un feu ardent & dist au messager. Va, & dis à ton seigneur que de ses menaces ne tiens conte, & que si ie scai sa venuë ie luy ferai tel honneur, que pas n'attendrai qu'il entre en mes pays, mais j'irai au devant, & si luy dis que de par moi

que si ce puis auoie en sur luy auantage, ie luy  
feray l'ame du corps se parer.

A tant sans mot dire emessager s'en par-  
tit & ne fina d'aller iusqu'à ce qu'il arriva  
à Mont biant Et quand il fut venu, le roi  
Yuoitin s'escria & dist. Ami, que t'a dit  
l'admiral galaffre, rae ramenera-t'il ma-  
niéce ainsi & par la maniere que par toy  
ay mandé. Sire ce dist le massager, il m'a  
respondu que ce ne fera il pas ne jamais ne  
vous renvoyera vostre niece, & dit qu'en  
rien ne vous doute, & si hardi estes que de  
l'aller assaillir & qui viendra au devant pour  
vous combatre, & lay ay oui dire que s'il  
vous peut atreindre il vous occira sans en  
rien esparagner. Quand le roi Yuoitin eut  
entendu ledit messager du grand courroux  
& ie en quoi il estoit commença à tressuer  
& fit moult grand espace qu'un seule par  
cole ne peut respondre, Et puis quand vn  
peu il eut refrein son ire, il iura son dieu  
Mahom, que jamais iour de sa vie n'auoit  
ioye en son cuer, iusques à ce qu'il aye de-  
struit la ville d'Anfalesne & l'Admiral ga-  
laffe mis à mort par sa grande courte cui-  
dance. Adonc il manda hauiement tous  
ses barons, avec lesquels il conclud deman-  
der par tout son pouuoit gens, baillant  
terme que dedans quinze iours ils fussent  
trestous prests en armes autout de Mont-  
biant, laquelle chose fut faite, car audit  
iour y furent tous assenblez, comme cy-  
apres pourriez ouir. A tant vous laisserons  
le conte à parier d'eux, iusques à ce que  
temps & heure sera d'y retourner, & vous  
racontrai du Roi Oberon,

*Comme le Roy Oberon à la requisse d'un che-  
ualier fut nommé Gloriant. & Male-  
bron le luyton de la mer alla secourir  
Huon, & l'emporta hors de l'Isle  
Moyfart.*

L'Histoire nous dit que le Roi Oberon  
pour le vray que huon estoit den en e  
en l'Isle Moyfart, ainsi o domé com e  
ci devant vous avez oui, estoit en son bois  
ou il auoit accoutumé le plus de temps de  
conuerfer, pource que le lieu estoit meut  
delétable & loin de gens il s'en al a fecir  
dessous vn beau cheine, & commença à  
pleurer. Quand Gloriant vn chevalier faé  
vit qu'il fut là, il s'endonna grand meruei-  
les, & luy demanda tres cher sire, ie vous  
prie que dire me vueillez que c'est eu, vous  
meut de mener telle douleur, Gloriant, ce  
dit le Roi Oberon, ce me fait le mauvais  
parire huon de bordeaux, lequel par tant  
aimé, car il a outre passé mes commande-  
mens, quand le luy m'estois departi, ie luy  
fit auoir l'admiral gaudisse pour en faire à  
son commandement, puis luy fils auon la  
belle Esc aimande sa fille, & avec ce que  
comme vous scaue luy ai fait vn riché do,  
comme de mon cors d'noire & mon bon  
hanap, lesquels par son courte cuidance &  
folie a perdus, & pource il en est puni, tout  
nud est lié des pieds & des mains, les yeux  
bandez en vne Isle, auquel lieu de lairrai  
mise ablement finir la vie. Ha sire, ce dist  
Gloriant, pour l'honneur de nostre Sei-  
gneur Jesus Christ, aiez recois & memoire  
comment il fut deffendu de la propre heu-  
che de nostre seigneur à Adam & à Eue,  
que d'vn seul fruit qui estoit en para-  
dis terrestre ils n'atouchessent, lesquels  
par la fragilité dont ils furent faits & cées,  
ils outrepasserent ce seul commandement,  
routes fois Dieu eut pitié d'eux, & pource,  
sire, ie te prie que tu ayes pitié de Huon.

Alors faillir auant Malebron, & dist: ha  
sire, pour l'honneur & reuerence de nostre  
Seigneur Jesus Christ, ie te prie m'ordonner  
encore vne fois, & que ceue grace ne  
vueilles faire, que ie te puisse aller y fier.  
Quand le roy Oberon se vit ainsi op-

HISTOIRE DE

presté de Gloriant & de Malebron, il fut  
 moat courtoisé, il respondit & dist, Ma-  
 leb on bien me plaist ce que cheif Huon  
 qui ia est en cette peine tu vois voir, par tel  
 si que ia te demande vingt huit ans a estre  
 luy ton en mer avec les trente ans que en-  
 cores dois estre, & si veux que autre aide  
 ne conseil ne luy bailles, fort que tu l'em-  
 porte de là, & le mets en terre ferme, puis  
 vois la ou il voudra, que iamais plus ne le  
 que s'auoir, & si ie veux que me rappor-  
 tiez mon cors d'iaoste & mon riche hanap  
 & qu'aussi vous n'oubliez mon haubert.  
 La sire Oberon, dist Gloriant, mout grand  
 peché faites, quand pour si peu de chose  
 vous estes trombié cont e huon de Bordeaux  
 & quand est au bon haubert que dites que  
 vous voulez auoir: vous sçavez effez com-  
 ment huon de Bordeaux l'a conquis, & f t  
 pa du, s'il ne fut si grand mal ferez se  
 uoir le faites. Quand Gloriant eut finé son  
 ora son. Malebron commença à parler &  
 dire: sire, puis que i'ay a lience de le met-  
 tre hors de l'Isle, ie vous supplie que dire  
 vous me vueillez en quel lieu, & quel le  
 part est ceste Isle ou est ledit huon, Male-  
 beron ce dist Gloriant, sçachez de verité  
 que ceste Isle siet assez prés ou est enfer, &  
 a un Isle Moy sant. Sire dist Malebron,  
 ie vous recommande à nostre Seigneur I.  
 Christ: alors Malebron s'en partit & vint  
 en peu d'heure à la riué de la mer, quand  
 il fut venu, il ioignit les pieds, & sai lit  
 de sans, & commença à nager si tres fort,  
 qu'à grand peine pourroit vn oyseau si tost  
 voler, tant & si promptement nagea Male-  
 bron qu'il arriua en l'Isle moy sant. Et quād  
 la fut venu, il s'en vint vers huon, lequel il  
 trouua mout tendr ment plorant, & dist,  
 huon ie prie à nostre Seigneur Iesus - Christ  
 qu'il te vueille secourir & aider. Ha vray  
 Dieu, ce dist huon, qui est celuy qui parle  
 en telle forme, Chet huon sçachez que ie

su s vn homme qui mout vous aime, s'ay  
 nom Malebron, & suis le luyon de mer qui  
 autrefois vous porte autre la mer iusques  
 en Babylone. Ha Malebron tres cher frere  
 ie te prie que tu me vueil les destier & m'o-  
 fter hors de cette douloureuxse peine mout  
 volontiers d t Malebron. Alo s alla delier  
 & des bander ses yeux, Quand huon se vit  
 destié il fut mout ioyeux & demanda à Ma-  
 lebron qui l'auoit envoyé là, huon sçaches  
 de verité que ce a fait Oberon, par tel on  
 venant qu'auec ce ie devois estre luyton  
 en la mer trente ans, il m'en conuient en-  
 core estre vingt huit ans par dessus, & ne  
 m'en chaut de la peine car pour la grand  
 amour que i'ay en toy ne m'est nulle peine  
 impossible à porter, mais il conuient que ie  
 rapporte le cor, le hanap & le bon haubert  
 & ainsi ie l'ay promis de faire au roy O-  
 beron ie pr e à nostre Seigneur Iesus Christ  
 ce dist huon, que le naim beffi puisse con-  
 fondre, qui tant de peines & de maux m'a  
 fait porter & à peu d'occasion. Huon, dit  
 Malebron, mal faites de dire ainsi, car ia siet  
 t'ost ne l'auiez dit que Oberon ne e sçache,  
 certes ce dist huon ie ne tiens cōpre de chose  
 qu'il puisse faire, car tant de maux m'a fait  
 porter, q e iamais nymer ne le sçauois, ie  
 vous prie Malebron que dite me vueillez  
 se hors d'icy m'empō terez, ou se à tout  
 iamais y demeuray amy d t malebron, ie  
 vous portera y hors de ceste Isle & vous met-  
 tai en terre ferme, car autre chose ne vous  
 puis faire ny aider en quelque maniere que  
 ce soit, lors Malebron se remist en sa peau  
 & dist à huon qu'il montast dessus la crou-  
 pe: amy, ce dist huon, prest suis de faire vo-  
 stre volonté. Alors Huon monta dessus la  
 croupe les iambes croisées, & aussi nud  
 comme il nasquit du ventre de sa mere, puis  
 le dit Malebron ioignit les pieds, & sai li  
 en la mer, & commença si fort à nager  
 qu'en peu d'heure il le mist a l'autre riué

de la mer, puis quand la fut arriué, il mist  
 sus Huon, & luy dist, mon tres loyal amy  
 autre seruisse pour le present ne vous puis  
 faire, fors de vous recommander en la gar-  
 de de nostre Seigneur, qu'il vous vueil eai-  
 der, ie m'en vois querir le cor d'ivoir &  
 le hanap & le bon haubert, leque. vous son-  
 diez a uoir, pour la porter au roi Oberon, car  
 si. si luy ay promis de l'aire, puis apres ces  
 paro les faillit en la mer, & s'en parit &  
 Huon demoura tout feu, & tout nud, puis  
 commença mout à se plaindre, en disant vray  
 Dieu ie te prie & requiets que tu me vueil-  
 les aider, car ie ne scay ou ie suis, ne en  
 quelle partie puis aller, car si i'auois aucuns  
 vestemens pour couvrir ma chair, aucu-  
 nement me pourrois conforter & aller  
 querir quelque aduenture, bien dois hayr  
 ce me bostu qui en cette peine m'a mis :  
 mais par la foi que ie do s à Dieu, puis qu'en  
 ce point me laisse, d'icy en auant pour luy  
 le plus grand despicmentiray assez : que  
 pour luy ne laisserai, qu'à ceut mille dia-  
 bles soit i. & commandé, ainsi disoit huon,  
 comme vous m'oyez dire, quand vne es-  
 pace de temps eut esté tout seul, il se leua  
 regardant tous à l'entour de luy, pour  
 voir si aucun verroit passer à qui se peult  
 adresser pour auoir aucun secours, car si  
 grand faien auoit, qu'à peine se pouvoit il  
 sustenir, nonobstant ce, il pensa que de là  
 pardroit po r trouver aucunes adven-  
 tures, il se mist en chemin tout ecou.s, si  
 tant qu'il trouua aduenture, tel e com-  
 mence vous aurez contre, car iamais nostre  
 seigneur Iesus - Christ n'oublie ses bons  
 seruis.

*Comment huon de Bordeaux trouua un me-  
 nestrier, lequel le reuesti & donna à n. au-  
 ter. puis l'emmena avec luy comme son  
 valet iusques en la cité de Monibrant.*

L Ois quand huon eut vne grande espace  
 chemine, il regarda sur dextre, & aduisa  
 effez pres d'un petit bocquet, vne petite  
 prairie, en laque. le auoit un mout beau  
 chefne grand & fleurie à merueille. Et au-  
 pres auoir une fontaine mout belle & clai-  
 re, si regarda en cette part & vit un homme  
 blanc & chenu, qui pres du chefne estoit  
 assis. Si auoit devant luy vne petite nappe  
 estenduë sur l'herbe, dessus laquelle auoit  
 pain, chair & vin dedars vne boucille.  
 quand huon vit le bon homme, il se mist à  
 cour r cette part, & vint vers luy, quand le  
 vieillard l'aperceut, il s'écria haut Ha  
 homme sauvage ie te prie pour l'honneur  
 de Mahom, que nul mal ne me fasse, mais  
 prends à boire & à manger à ton plaisir.  
 Quand huon fut là venu, il regarda le vieil-  
 lard qui belle homme auoit esté, si v. ent pré-  
 de luy & vit sa hatpe & sa vièle, dont le me-  
 nestrier scauoit bien iouier, car en toute  
 payenne n'y auoit son pareil, ami ce dist  
 huon, bien m'avez nommé par mon nom,  
 ie ne scay qui le vous a dit, car de plus pau-  
 ure ne de plus malheureux ne n'equit onc  
 de mere, vassal dist la menestrier, va à cette  
 malette qui la est si la des ferme & prends  
 ce qu'il te sera besoin pour couvrir ta chair  
 puis v en icy aupres de moy, si mangeras sire  
 dist huon, mout belle aduenture m'est ad-  
 uenue de vous auoir trouvé, mahon le vous  
 puisse rendre, vassal dist emenestrier ie te  
 prie que tu vienne manger avec moi & me  
 tenir compagnie, car de plus dolent ne plus  
 triste, tu ne trouveras iamais en nul iour  
 que moy, par ma foy, ce dit huon, compa-  
 gnon de vostre sorte auez trouvé, car de  
 plus dolent que moy ne scau o r gueres  
 trouver. Car onc nul iour hem ne n'eut  
 tant de pauvreté ne de souffrance que i'ay  
 eu, loué soit celuy qui nous fera, mais  
 puis qu'ainsi est & que i'ai trouvé a manger  
 ie vous en remercie, & beniste soit l'euhie

## HISTOIRE DE

que vous ay trouvé: car moult me semblo  
 preud'homme. Hion passa avant & vint à  
 la maletie du menestrier, & s'assit aupres  
 de luy, si comença à manger & à boire,  
 tant qu'il luy en vint à plaisir le menestrier  
 comença à regarder Hion & vit qu'il  
 estoit un moult beau jeune homme à merveil-  
 les, non comtoise ne demandant à Hion  
 d'où il estoit, & par quelle aventure il  
 estoit là arrivé en tel estat. Quand Hion en-  
 tendit le menestrier qui de son estat luy de-  
 manda, il comença à se peiner à penser en  
 soy mesme à se voir si luy devoit verité  
 de son fait, ou s'il mentoit, il reclama  
 nostre Seigneur Jesus-Christ, & dist, vray  
 Dieu, si la verité est de mon fait le dis à cét  
 homme je suis mort. Un Oberon, pour pe-  
 de chose m'a délaissé, par toy je suis en ce  
 point, car si la verité le dis à cét homme, de-  
 m'as-tu je mets tout mon fait en Dieu:  
 car pour l'anon que j'ay en moy je prens  
 que ainsi est toutes & qu'elles fois que ie  
 me trouveray en danger de mort & qu'ils  
 m'en fera grand besoin ie mentiray, ne ja  
 pour toy ne m'en deporteray pour te faire  
 plus de de pit. Hion appella le menestrier  
 & luy fit voir l'entree de son fait &  
 demonda si ne voiso pas si tost respon-  
 dre: car en verité ie me trouve si aisé que j'a-  
 uoiso blé de vous répondre, mais ie le  
 vous diray puis que sçavoir le voulez. Sç-  
 chez sire de ce ain que ie ie suis natif du pais  
 d'Afrique, & m'estois mis dans une nef  
 pour aller à Damiette: mais une si véruil-  
 leuse fortune nous surprit que la tempeste  
 monta si tres-grande & horrible, que nô-  
 tre nef se perdit, & tous ceux qui dedans  
 estoient que oncques n'en eschappa que  
 moy qui suis icy, avec vous doit ie louer  
 Mahom de ce qu'ainsi en suis eschappé viv,  
 & par ce il vous supplie que dire & ra-  
 compter me vueillez estre saint comme ie  
 vous ay dit le mien amy dist le menestrier

puis que sçavoir voulez qui ie suis, ne quel  
 dieu il ay à porter sçachez que j'ay nom  
 Moafflet, ie suis menestrier comme tu peuz  
 voir à mes instrumens qui icy sont, & j'ose  
 bien dire que d'icy à la mer rouge, on ne  
 trouveroit pareil à moy ne qui sçeuist si bien  
 jouer. Et encor si vieil que tu me vois ie  
 sçay bien jouer de plusieurs tous gentils, &  
 la douer que tu vois que j'endure est que  
 n'agères ie perdis mon bon seigneur l'Ad-  
 miral Guidisse, lequel fut occis & mis à  
 mort par un garçon de France qui eut nom  
 Hion: que Mahom le puisse haïr & gra-  
 viter de sa le mort, car par luy cheus en  
 pauvre & misere, si te pris que dire me  
 vueilles comment tu as nom, maistre de  
 Hion j'ay non Salatte, Salatte dist le me-  
 nestrier à Hion ne t'embais en rien, pour  
 les grandes pauvretes que tu as eues, tu vois  
 en quelle aventure Mahom t'a envoyé tu  
 te vois reueu bien suffisamment, envers ce  
 qu'ores en estois, & sçaches de verité que  
 si tu me veux croire jamais tu n'auras faulx  
 de rien, tu es beau & ieune, c'est pourquoy  
 ne te dois esbahir, mais moy qui suis vieil  
 & ancien, ie n'ay cause de me conforter  
 quand en mes vieux iours j'ay perdu un tel  
 maistre comme fut l'admiral Guidisse, qui  
 moult des biens me faisoit: or o est à Ma-  
 hom que ceuy qui l'occist fait en mon por-  
 voir. Quand Hion l'entendit il ne dist mot  
 mais bailla la teste. Salatte dist le menestrier  
 puis que mon seigneur est mort ie n'en  
 vois à Montbrant par devers le roy Yac-  
 rin pour luy raconter la mort de l'admi-  
 ral Guidisse, se chose estoit que fussiez si  
 bien conseil é que avec moy vous dussiez de-  
 meurer, parmy ce que tu porteras mon  
 fard'er & ma harpe, avant que de ny an-  
 fust passé ie te serois aller a cheval, car ia  
 tost ne me verras jouer de mes instrumens  
 devant Roy ou Admiral, que ceux qui jouent  
 m'orront prendront si tres grand plaisir de  
 m'ouïr

mourir, que à grand peine auront loisir de me donner leurs robes ou leurs manteaux & que assez aurez affaire à le mettre en ma malette, maistre ce dist Huon, je suis content de vous servir, & de faire ce que me commanderez. Alors Huon print la malette à son col & la harpe en la main, & Moufflet son maistre portoit la vieille, & ainsi le maistre & le valet se mirent en chemin pour aller à Montbrant: ha Dieu ce dit Huon, bien me doit le cœur faire mal quand en ce point me vois mis, que maintenant me convient estre valet d'un menestrier, Dieu maudio Oberon le nain qui ce grand ennui m'a fait, l'as: si ie tenois maintenant mon bon haubert, mon corps d'ivoire & mon riche hanap, des grands maux que j'ay eut n'en tiendrois compte, & si mes treze Chevaliers j'avois pour me servir, bien m'est la chance tournée, quand maintenant me faut servir un pauvre menestrier. Quand Moufflet entendit Huon qui à part se compaignoit, il luy dit. Salatte cher frere, prens confort en toy, car ayant qu'il soit demain vespre, tu verras la chere qu'il me sera faicte, à laquelle tu auras part à tous les biens que ie pourray conquerir. Maistre ce dit Huon, mahom vous vueille rendre ces biens que vous m'avez faictez, & qu'encoires me ferez, ainsi par telle maniere s'en alloient deuisant le maistre & le valet, tant que Huon alla regarder derriere luy & vit venir gens d'armes qui tenoient le chemin de Montbrant. Maistre ce dit Huon icy derriere nous vient gens qui sont armez, & ne se y si aucun mal nous voudrons faire. Salatte ce dit: Moufflet, ne soyez point esbahy nous les attendrons icy si s'arrestent que la surviendrent les gens d'armes, lesquels estoient bien cinq cens, le menestrier les salua, & dit Seigneurs, ie vous prie que dite me vueillez en quelle

part vous voulez aller. Amy ce dit l'un d'eux, pource que voyons qu'estes gentil menestrier ie le vous diray. Nous allons vers le Roy Yvoirin de Montbrant lequel veut aller sur l'Admiral Galaffe, pour ce que n'agueres de temps la Demoiselle Escarmonde qui est fille de l'Admiral Gaudisse passoit par devant Anfalerne laquelle on amenoit à son oncle le Roy Yvoirin de Montbrant: mais l'admiral Galaffe la print à force, & fit occir tous ceux qui la conduisoient: puis a espousee la belle Escarmonde, dont le Roy Yvoirin est tant d'ent que plus n'en peut, & pour cette cause sommes mandez du Roy Yvoirin, lequel a intention d'assembler tout son pouvoir pour aller d'estruire l'Admiral Galaffe, Or vous avons dit la cause pourquoy nous allons à Montbrant.

*Comment Huon de Bordeaux, & maistre Moufflet le menestrier arriverent à Montbrant, & comment Huon de Bordeaux parla à Yvoirin.*

Et Talors quand Huon entendit les payens qui parloient d'aller ou estoit la Demoiselle escarmonde, il fit moult surpris & dit à son maistre. Maistre Moufflet ie vous prie que nous allions à la guerre avec eux, Salatte dit Moufflet, regardez que vous dictes, car la où est guerre pour rien ny voudrois aller, si se mirent en chemin tout le pas jusques à ce qu'ils vindrent dedans Montbrant si allerent tout droit vers le Palais où ils trouverent Yvoirin & ses Barons. Quand le menestrier le vit il le salua de son dieu Mahom, plus luy dit, cher frere, moult douloureusement sommes courroucez des nouvelles que vous apportons, car vostre frere & mon maistre ont esté piteusement occis, Moufflet ce dit Yvoirin, cette nouvelle a esté apporté, dont il me fait mal, & aussi fait-il de maniere la belle

## HISTOIRE DE

Esclarmonde laquelle me deüent l'Admiral Galassie, que pour quelque chose que luy aye sceu mander, ne la veut renvoyer: mais par la foy que ie dois à Mahom ie luy feray telle guerre qu'à cent ans cy apres en fera memoire, car ie neluy lairray pied de terre que tout ne mette en feu & en flambe & en despit ces dents le destruiray du tout en tout vueille ou nou & i'auray ma niece Esclarmonde, & avec ce, si ie le puistenir ie le ferai detrancher par pieces & ma niece consommer en cendre par qui raon frere a esté mort & par un garçon François, dont elle estoit amoureuse. Et quand Huon ouit ainsi parler de sa mie soit son cœur luy esleva & incontinent fit serment que avant que le mois fut passé iroit la voir, ou il trouveroit façon de parler a elle. Lors le Roy Ivoirin appella Moufflet le menestrier, & luy dit. Amy, ie te prie que tu me faces aucune chose: parquoy ie puisse estre en liesse, car le courroux que i'ay eu, n'est en moy de t'avoir la joye que j'ay perduë, & pource me vaut mieux resiouyr que d'estre longuement en courroux. Sire dit le menestrier, ie suis prest à faire vos commandemens.

Alors il print la vieille qui bien estoit accordée, & en joüa, & fit faire tel son que grand melodie estoit de Pour, & n'avoit payens la dedans qui ne fut es joye & liesse si comme cerent à se resiouyr & mener feste mesmement quand huon l'ouyt il dit, vray Dieu ie te prie que cette grande liesse me puisse tourner a joye & à bonne nouvelle ouir de celle que tant desire à voir. Quand le menestrier eut finie sa chanson de toutes parts si la eüssiez esté, vous eüssiez veu payens eux devestir, les uns se jettoient au menestrier qui si doucement avoit ioue leur robbes, les autres devestoient leurs manteaux, bien heureux se tenoit celuy qui au menestrier pouvoit donner aucune chose,

& eut Huon assez à faire de recueillir & mettre en la male les habits qui sa leur furent donnez dont Huon fut n.oir joyeux pource que la moitié en devoit avoir, le Roy Ivoirin se print à regarder Huon, & dit à ceux qui autour de luy estoient, que grand domage estoit quand un si beau jeuneceau s'étoit mis à servir un menestrier. Sire Roy Ivoirin, dit Moufflet, ne soyez point esbahi de ce jeuneceau qui icy me sert, il a cause de ce faire: car quand vostre frere fut mort, ie me partis pour venir par deça: si advint qu'en mon chemin trouvoy un moult beau chesne sous lequel ie m'assis pour me reposer & rafraischir: pour ce qui aupres du chesne avoit une fontaine belle & claitre, j'erendis ma petite nappe dessus li herbe verte, & mis mon pain & ma viande dessus, & men hanap plein de vin. Si advint qu'à ceste heure & qu'en ce point estoit ce vassal que la vous voyez arrivé devant moy aussi nud comme il sortit du ventre de sa mere. & me pria que pour l'amour de Mahom, luy donnessen de mon pain. Je le fis moult volentiers, & partis à tous les biens que j'avois & le revestis du tout ainsi comme vous voyez si fit tant envers luy, qu'il m'a promis de moy servir & porter mon fardeset & ma haïpe, & tout ce que j'ay, & encore me fait plus: car quand ce vient à un mauvais passage il me iette sur son col, qu'il me semble que ie ne luy couste rien tant est fort & roide. Ha pauvre cheuf dit le Roy, tu as tant vesçu & si ne t'apperçoit de la ruse, car il attendra jusque à tant que tu ayes gaigné beaucoup, puis te coupera la gorge où il te iettera dans une riviere ou mauvais pas. Puis te lairra mourir, & s'en ira a tout ton avoir, fais le moy venir Sire dit Moufflet volentiers ie vous feray venir, il appella Huon, si l'amena devant le roy Ivoirin. Vassal dit le Roy, ie te prie que dire me vueilles dont

tu es né de quel pays, pource ic te plains  
mont que ie te voy si aubis que d'estre va-  
ler d'un menestrier, trop mieux te vau-  
droit ser vir quel que Prince, ou aider à gar-  
der villes ou chasteaux, que d'ainsi perdre  
ton temps, ie ne sçay que penser sinon que  
par feintise & lasche de courage, qui te  
meut à te faire dolent, chetif, qu'as tu en  
pensée de faire tu vois que tost maistre n'a  
autre chose vaillant, fors ce qu'il peut ga-  
gner chacun iour à sonner la vielle. Com-  
ment donc ne sçais tu autre mestier pour  
gagner ta vie plus honnestement. Sçachez  
sire, dit Huon que ie sçay assez de mestiers,  
lesque sie diray si me voulez escouter. Or  
dit dont, dit le Roy, car i'ay tres grand de-  
sir de sçavoir ce que tu sçais faire, mais i'ad-  
visé d'une chose, que tu ne te vante de cho-  
se que tu ne sçaches faire, car de chacune te  
voudray esprouver, afin que la verité on  
sçache. Sire dit Huon, ie sçay muer un es-  
puyer, & si sçay chasser le cerf & le san-  
glier, & corner la prinse, & faire la droicta-  
te aux chiens, & servir à un disner devant  
un grand Prince, & au ieu d'échets sçait  
autant qu'hom ne en peut sçavoir, ne onc  
ne trouvoy homme qui gagner me sceut.

*Comme Ivoirin de Montbrant fit iouer sa  
fille aux eschets, à l'encontre de Huon,  
par tel se que si parelle estoit gaigné elle  
auroit la tête coupée & si la Demoiselle  
estoit perdante, il devoit coucher avec elle  
si gaigna Huon.*

Os quand le Roy Ivoirin entendit  
Huon, il luy dit, tiens toy à tant, car  
à certain te voudray esprouver pour sça-  
voir s'il est ainsi que tu dis. Sire, ce dit  
Huon, ie vous prie que me laissez dire le  
sur plus de ce que ie sçay faire, puis me  
pourez essayer ainsi qu'il vous plaira. Par  
Mahom dit Ivoirin, ie suis content que tu  
dis ce que tu sçais.

Sire ce dit Huon ie sçay bien vestir le har-  
bert, & mettre le heaume en mon chef, &  
porter la lance & l'escu, & courir & gallo-  
per le destrier, & quand ce vient aux horios  
donner, bien y pourriez envoyer pire que  
moy, puis ie sçay bien entrer en la chambre  
des dames pour les baiser & accoler & faire  
le surplus, si besoin en est, Vassal, ce dit  
Ivoirin, tu sçais, à ce que t'ay ouy plus de  
mestiers qu'a bien n'en viendras, mais pour  
t'esprouver, ie te feray iouer aux eschets: car  
i'ay une moule de la fille, à laquelle ie veux  
que tu joues, par tel si, que chose advient  
qu'elle te gaigne ie te ferai trencher le chef  
& si autrement il advient: que tu la puisse  
gagner, ie te promets que ie te lairray tou-  
tenait pour en faire à ton plaisir, & cent  
marcs d'argent que ie te donneray. Sire dist  
Huon, si vostre bon plaisir estoit, volontiers  
voudrois de vostre volonté me deporter &  
deffaire de cette entrepriese. Par Mahom  
dit le Roy Ivoirin, autrement n'en se.a, ad-  
viene ce qui pourra. Droit à cette heure,  
qu'en ces devises esticet, s'en partit de  
palais un payen, lequel incontinent alla  
en la chambre de la pucelle, & luy racoita  
tout au long comment au Palais devant la  
Roy il y avoit un beau eune homme auquel  
son pere le Roy Ivoirin de Montbrant avoit  
fait une entrepriese telle, qu'il doit jouer  
aux eschets avec vous, si vous le gaignez,  
le Roy vostre pere luy fera trencher la tête.  
Et si le ieune vassal vous gaigne, il vous doit  
avoir toute la nuit pour faire son plaisir de  
vous. Si vous dit, Dame, que celui qui à  
l'encontre de vous doit jouer, est le plus  
bel homme que iamais j'aye onc veu de  
mes eunx, Dommage est que si bas est mis  
que d'estre valet d'un menestrier. Par Ma-  
hom, ce dit la pucelle, ie tiens mon pere  
pour un sot quand il cuide que ie laisse mou-  
rir un homme pour le gagner alors envoia  
Ivoirin querir la dite fille par deux Roys,



## HISTOIRE DE

lesque's la conduirent, & la menerent au palais devant son pere, puis quand la fut venu, Yvoirin luy dit, ma fille il convient joier aux escheis avec ce valet que la voyez par tel, que si vous le gagnez ie luy feray trencher le chef, & s'il vous gagne, ie veux qu'une nuit il gise avec vous, pour faire ce que bon luy semblera, pere, dit la pucelle, puis que c'est vostre plaisir qu'ainsi soit, est raison que ie le fasse, vueille ou non, laquelle rega da Huon lequel trouva mout beau, & dit se bas qu'on ne l'ouyt, par Mahom pour la grand beauté que ie vois estre en ce ieune vassal, ie voudrois que ie fusse outre, par tel si, qu'avec luy fusse couchée.

Quand la demoiselle fut venue, les sieges furent apprestez, puis s'assit Huon & la demoiselle, le roy Yvoirin & tous les barons furent assis autour d'eux pour les voir jouer Huon appela le Roy Yvoirin, & luy dit Sire, ie vous prie que vous ne vos barons ne parliez du ieu, pour l'un ne pour l'autre, Vassal dit Yvoirin, de ce ne faites aucun doute, & pour plus asseuer Huon, le Roy fit crier par tout le Palais, que nul ne fut si hardy de dire nul mot sur peine de la mort, Puis fit apprester l'Eschiquier, qui mout riche estoit. Dame, ce dit Huon, quel ieu vous plaist à jouer. Vassal, dist la pucelle pour le ieu coustumer, pour estre matté en l'angle, alors commencerent d'eux à denser, pour le premier trait faire, là estoient payeus qui de tous costez regardoient Huon, mais bien peu luy en chaloit, fors de penser à son ieu, lequel il avoit ja commencé & tant que Huon avoit ia perdu partie de pions, dont commença grandement à changer de couleur, & devint aussi vermeil comme une rose, la Damoiselle qui bien l'apperceat, luy dit, Vassal, à quoy pensez-vous, bien peu s'en faut que me soyez matté, assez tost vous fera mon

pere trencher le chef; Dame ce dit Huon, ce ieu n'est pas encore, outre, grand honte & grand vergongne pourra avoir vostre pere, quand toute nuit coucherez entre mes bras, moy qui suis valet d'un pauvre menestrier: quand les barons qui la estoient ouitent Huon ils commencerent tous à rire. Et la pucelle qui de l'amour de Huon estoit esprinse pour la grand beauté qui en luy estoit, qu'elle fut presque toute oubliée & delaisa son ieu pour penser à Huon par quoy elle perdit, dont Huon eut bien grand joye, & appella le Roy, & luy dit Sire, or pouvez vous voir comme ie sçay joier: car si un peu ie voulois penser à moy, il me seroit aisé de m'attacher vostre fille. Et quand le Roy vit ce il dit, ma fille levez vous, que maudite soit l'heure qu'onc ie vous engendray grand deshonneur me faire, quand tant de hauts hommes avez matté, & ie voy icy devant moy que par un garçon, valet d'un menestrier avez esté mattée. Sire, dit Huon, ne vous troublez en rien, car s'il vous plaist la gajeure que vous m'avez faite demeurera en ce point. Voise vostre filie deviser en sa chambre avec ses pucelles ou bon luy semblera, & moy itay servit mout menestrier. Vassal, ce dit Yvoirin, si cette courtoisie me veux faire, ie te feray de iurer sept marcs d'argent Sire ce dit Huon, puis qu'il vous plaist, ie suis content de faire vostre volonte, & la pucelle s'en alla mal contente & couroucée, & dit en elle mesme. Ha mauvais cœur faillit, de Mahom fois tu confondu, car si i'eusse sçeu que autre chose n'eusse fait, ie t'eusse bien matté, si en eusse eu le chef trenché, ainsi demeura la chose iusqu'au lendemain matin que le Roy Yvoirin fit crier par toute la cité que chacun s'armas & montas à cheval, & que sa volonte estoit de chevaucher dessus ses ennemis.

Alors de tous costez, si là eussiez esté,

vous eussiez veu maints hommes armez & montez sur le destriers, & maints heaumes est ince'ler & reluire au soleil, maints trompettes & maints tambours, & aussi maints Elephans, commencerent à bondir & à sonner, si tres-grand bruit demenoient parmi ladite cité de Monbrant, que merueil es estoit à les voir.

*Comment Huon fut armé & monté sur un pauvre roussin, & alla apres les autres devant Ansalerne.*

Quand Huon vit qu'il n'avoit de quoy s'armer, le cœur luy commença à atterrir bien fort. Car bien vo on iers fast allé avec les autres s'il eust eu un cheval, sur quoy il peut monter, il vit le Roy Ivoirin & luy dit. Ha sire, ie vous prie que me fassiez bailler un cheval & armes, afin qu'avec vous puisse aller en bataille, & que voyez comment ie m'y sçauray aider, Vassal dit Ivoirin, bien me plaist que veniez.

Alors le Roy commanda à l'un de ses chambellans qu'on luy baillassa cheval & armes, & celuy respondit & dit, sire regardez que vous ferez, car souvent advient que tels compagnons vollans, sont d'un fort leger courage, si vous luy baillez un destrier, tost s'en pourroit aller aussi bien de l'autre côté comme du vostre, jamais ne me croyez si ce n'est un valet tout affecté, quand Ivoirin entendit le payen, il luy dit, puis qu'ain-si pourroit estre, faites qu'il soit armé d'escu & de heaume, & d'un bon haubert double & de quelque cheval de petit prix, afin qu'il n'ait cause de s'en aller si loing que bien on ne le puisse l'atteindre.

Droit à cette heure comme de Huon, devinrent avis là un payen lequel voyant que le Roy Ivoirin avoit ordonné qu'il fut armé, il s'en partit & alla au palais, & print une grande espée bien entouillée, laquelle

il avoit de long-temps gardée en un coffre si l'apporta à Huon, & luy dit. Vassal, ie vois bien que pas n'avez ny baston ny espée, dont aider vous puissiez & pource prenez cette espée que bien long temps ay gardé dedans mon coffre. Le payen la donna à Huon en se moquant pource que advis luy estoit que l'espée estoit de petite valeur. Huon print l'espée, si la tira hors du fourreau, & vit que dessus estoit escrit lettres en bon françois, qui disoient cette espée foygea Galians, lequel en son temps en forgea trois, & ce le que le payen avoit donné à Huon, fut l'une des trois, dont l'une fut Durandal qui depuis fut à Roland l'autre fut courson.

Quand Huon eut leu & vue ce que dessus estoit escrit, il fut tout ioyeux, & dit au payen. Amy qui cette espée m'as donnée ie te remercie & te promets que si ie puis vivre ie te le rendray au double. Alors que Huon eut la bonne espée on li y fit apporter bon haubert, bon heaume & escu, & une lance, dont le fer estoit moult enrouillé: mais bien peu en chalur à Huon, pour le grand desir qu'il avoit de se trouver en lieu ou il peut monstret sa vertu, apres que les armes luy furent apportez on luy amena un vieil cheval maigre tout pelé, & avoit le col long & grosse teste à merveille, & quand Huon vit ce cheval il le pria par la bride & monta dessus, sans mettre pied à l'estrier, en presence de mille payens qui la firent, & il y en eut aucuns qui dirent que point n'estoit bien fait de luy avoir baillé cheval dont ne se pouvoit aider. Quand Huon fut monté sur ce maigre cheval, il fut grandement dolent, car bien appesçut qu'il se roussoient de luy, si dist si bas que nul ne le peut ouyr. payens de vilaine affaire, si ie puis encore un an vivre, ie vous rendray point certain ce que me baillez à moquerie, ainsi disoit Huon, qui se mist à

chemin apres les autres, Mais par quel que chose qu'il sceut faire le cheval des esperons il n'alla que son pas dont la furent plusieurs p'yeus qui de luy se mocquoient : mais peu luy enchaloit, le Roy Ivoirin se partit de Monbrant, & toute la chevalerie se mit aux champs, pour sur attendre les gens, puis quand tous furent dehors issus, il s'en partit & prin le chemin devers Anfrlerne, pas n'estoit loing de monbrant que de quatre lieues, quand la furent venus ils commencerent à contre devant la cité & leverent la p'oye tant que oncques en leurs p'istres ne demeura vache ny boeuf, mouren nob'ebis que tout n'en levassent, & firent mener devers Monbrant. A'ors que l'Admiral Galaffre vit le Roy Ivoirin devant la ville, & qu'ils avoient enleué toute la p'oye pour mener à Monbrant, il eut tel dueil que son sang cuida issir, tant fut dolent & triste, il vit devant luy Escarmonde & luy dit, le grand amour que j'ay en vous m'est aujourd'huy chere vendée : car par vous ie vois mes p'uis destruits & mes hommes occis & menez en seruage. Sire dit Escarmonde de ce me desplaist biens : puis qu'un si grand mal vous est venu pour moy, en vous est de moi rendre, & par ainsi vous & vostre pais serez en paix, belle dit Galaffre, ie plaie à mahom que pour la peur que j'aye d'Ivoirin vostre oncle, ie vous rende en ses mains jusques à ce que de vous aye fait ma volonté. Sire, ce dit la pucelle de moi pouvez faire à vostre plaisir, apres que mon vœu se a accompli, bel e dit Galaffre, avan que de vous rendre à vostre oncle le Roy Ivoirin ie n'auray pied de terre que premiere ne soit destruite.

*Comment il eut combatit Sorbrin & l'occie  
& gagna le bon destrier blanchardin sur  
lequel il monta & gagna la bataille, &  
fut amené à grand triomphe à Monbrant.*

Quand Sorbrin le neveu de l'Admiral Galaffre entendit son oncle qui ainsi se tourmentoit, luy dit bel oncle, ne soiez de rien ébahi, ce Ivoirin de Monbrant vous envoie vos hommes, les vaches & les brebis de la cité, car pour une des vostres si ie puis longement viure pour une que auez perduë vous en rendrai quatre, & vous dirai comment ie m'en irai armer, puis saillera y dehors, & dirai à Ivoirin qu'il m'envoie un ou deux de ses plus hardis chevaliers de son os à qui ie me puisse combattre, & si chose est que ie sois vaincu par son chevalier, vous serez content de luy rendre sa niece Escarmonde pour en faire ce que bon luy semblera, & d'autre part si chose advient, dont ie ne fais que doute, que ie ne mette & desconfise son homme, il s'en parura d'ici parmy ce que tous les donmages qui à cause de cette guerre vous ont estz faictz, vous rende au double : car trop mieux vaut que la guerre soit finie par deux hommes que tant de gens en soient destruits. Beau neveu ce dit Galaffre onc mieux n'ois dire, bien me plaist puis que le voloiz auez de ce faire. Lors Sorbrin s'en al armer de toutes ses armes en luy avoit un moult beau chevalier, car en toute païenne on ne trouva son pareil, ne qui à luy s'approcha de vaillance puis quand il fut armé on luy amena blanchardin son destrier, la bonté qui estoit en luy passoit tous les autres, & quand est beaulté de cheual oncques plus beau ne fut veu, car onc neiges ne fut plus b'anche qu'estoit le destrier, des ornemens dont il estoit paré ne vous fais mention : mais tant vous oledire que peu d'hommes se trouveroient qui sceussent priser ce que la bride, la selle, & le poitra, & les attours valloient, tant estoient riches, quand blanchardin luy fut amené il monta dessus sans mettre le pied en l'ester. Puis luy fut baillée une grosse

lance s'en partit de la cité tout aymé. Et quand i fut dehors il vit de loing le Roy Ivoirin, si luy cria tout haut, à toy Roy Ivoirin, m'envoie l'Admiral Galaffre, & te mande de par moy que tu fasses armer l'un des plus vaillans de ta cour & le fais venir contre moy pour me combattre & si chose est qu'il me puisse vaincre il te rendra ta niece Esclarmonde, & se ton homme est vaincu par moy tu t'en retourneras en ta Cité, & luy lairas la belle Esclarmonde ta niece, & avec ce luy rendras tous les dommages qui à la cause de cette guerre a eus par toi. Et quand Ivoirin ouit ce payen, il regarda à l'entour de luy, pour sçavoir se nul y auroit de ses gens, qui cette bataille voulut entreprendre pour luy à l'encontre de Sorbrin; mais là n'y eut payen si hardy, qu'un seul mor osast sonner, car ils le doubtoient trop fort, & craignoient pour la grande fierete qui estoit en luy, & disoient entre eux que celuy qui a l'encontre de luy estoit il fineroit tres miserablement ses iours. Et à cette heure que Ivoirin parloit a Sorbrin, Huon estoit entuelles payens qui ouit tout ce que Sorbrin avoit dit, & d'autre part ne voioit homme qui a l'encontre de Sorbrin s'osast monstrier il se mit au mieux qu'il peut hors de la foule sur son maigre bourcier. si le ferit des esperons, mais pour coup qu'il luy sçeuft donner il ne sçeuft faire trotter ne galopper, & cette heure vit il menestrier son maistre, regarda que huon son valet se mettoit sur les rangs pour combattre ledit paien, & que si mallement estoit monté, il s'escria fort haut, & dit, Sire Roy Ivoirin. mout vous doit tourner à vilente quand un tel cheual qui rien ne vaut auez baillez a mon valet qui pour vous s'en va combattre à l'encontre de Sorbrin, lequel nul de vos gens n'a osé combattre, quand peché auez fait que meilleur cheual ne luy a fait delivrer. Et huon qui dehots

des rangs s'estoit mis, commença à crier au payen, & luy dit Sartazin ie te prie que tu parles à moy, amy de Sorbrin qu'elle chose me veux tu demander. Payen dit Huon, ie te prie qu'a moy vueilles esprouver ta vertu. Vassal dit Sorbrin ie te prie que dire me vueilles que tu es où payen où sartazin. Vassal dit Huon, ie ne suis payen ny sartazin; mais ie suis Chrestien croiant en la loy de Jesus Christ, & te prie que si maintenant me vois pauvre & nud, que pour ce ne me desprises: car ie suis parti de noble extraction, pourquoy ie te requiers sur ta loy que sans batailles ne me laisses aller. Vassal ce dit Sorbrin, de ce que tu me requiers faits grand folie, car tu acquiers ta mort, j'ay pitié de toy, & pource ie te conseil'e que tu t'en retourne arriere, payen dit Huon, plus cher aimerois mourir, que ie m'en retournaiss'e devant qu'a toy aie iuste. A tant laisserent le parler, & s'escloignerent tous deux pour prendre leur course: mais pour que que chose que Huon sçeuft frapper cheual pour oncques s'avanca en rien, dont huon fut mout desplaisant & dit. Ha: viay Dieu ie te prie que cette grace me vueilles faire que le destrier sur qui est ce pain monté ie le puisse gagner Huon voiant que son cheual ne vouloit aller avant n'y arriere, il se mit en travers en luitant l'escu à son ennemis, & Sorbrin vint courant sur le puiffant destrier bruiant comme tempeste & baissa la lance dont il frappa Huon d'un merveilleux coup dessus son escu, que onc boucle ne escu ne peut tenir à l'encontre du coup: que tout ne fut percé: mais la lance brisa & vol'a en piéces. autres mal ne souffrit Huon, ne oncques pour le grand coup il ne s'en remua point, non plus que s'il eust heurété à une tour, dont le Roy Ivoirin & les autres paiens qui virent ce furent esmerveillez du coup sans cheois à terre, mout i's louoient & prisent Huon

par mahom dit Ivoirin nôtre homme est fier, & plein de grand hardiesse, or que pleur à mahom que sur mon cheval fut monté, & Huon qui le grand coup avoit reçu plein & hardiesse jecta sa lance. Et print sa bonne espée à deux mains, de laquelle il ferit le payen, au passer qu'il fit devant luy, & l'assena sur le heaume d'un si tres horrible coup, qu'oneques le heaume, ne la goiffe d'acier qui dessous estoit ne le peut garantir qu'il ne le fendit jusques à la poictrine, si cheut mort à l'envers. Huon qui habile estoit, si sa fit le bon destrier blanchardin par le resne, & descendit du sien, & sans mettre le pied en l'érier saillit sur le bon destrier du payen & laissa le sien tout recreu emmy le champ. Puis quand il se vit sur blanchardin il le ferit des esperons, & le faisoit sautir & tourner d'un costé & d'autre pour sçavoir si bon estoit comme il luy estoit advis. Et quand le destrier se sentit esgillonné, il commença à faire des sants contremont, qui sembloit que ce fut foudre, moult s'esmerveilloient payens de ce que dessus se pouvoit tenir sans cheoir à terre: puis quand il leur esprouvè & tourné de costé & d'autre il ne leur eut donné pour un royaume, si s'en vint devant le Roy Ivoirin, en faisant les petite sauts que moult bien luy seoit, pas mahom ce dit le Roy Ivoirin, mieux semble ce vassay estre fils de Roy ou de Prince, que d'estre valet de menestrier, il s'en vint devers Huon les bras tendus si l'embrassa, en luy faisant bien grand feste, & les payens qui dedans Anfalorne estoient avec l'Admiral Galaffe, ils saillirent dehors de la cité ainsi que dessous estoient issue, Galaffe regarda & jecta ses yeux à terre, il vit son neveu mort, il s'approcha pres de luy, & se palma trois fois, en faisant de grands & pitieux regrets, & disoit hamon tres-cher neveu, bisai dois pleurer de vostre belle ie-

nessè, quand ainsi piteusement vous-voies occs & mis à mort, certes si longuement puis vivre vostre mort seta chere vendue, il fit prendre le corps & emporter en la cité à grands pleurs & grands cris, puis luy & ses hommes vindrent se ferir en l'estour, & y vit on moult grande occisiou faire d'un costé & d'autre: mais tout ceux qui la estoient assemblez, Huon faisoit choses merve lleuses, car il detranchoit, & decoupoit, il leur atrachoit les heaumes hors de la teste qui leur defroissoit du pommeau de l'espée tellement que le sang & la cervelle en faisoit sailir hors, quant à plein coup ne les pouvoit atteindre, il les abbattoit & esclavatoit, tous ceux qui à plein coup pouvoit acconrir, tant fit par sa haute prouesse que en peu d'heure si hardy payen n'avoit qui l'osast atteindre mais le fuyoit comme les brebis font le loup tellement se contint par la force de ses bras, qu'en peu d'heure il les mit à pleine delconfiture, & fut force à l'Admiral Galaffe de soy partir de cellieu, & à grand peine entra il dedans la cité, lequel entra dolent & couroucé de la perte qu'il a faicte, car les trois parts de ses gens laissa morts en la place & tout par la vaillance & hardiesse de Huon qui estoit si grande que le Roy Ivoirin & plusieurs de ses barons s'arrestèrent tous cois pour regarder les grandes merveiles qu'il faisoit, & ainsi que Huon se combattoit, il advisa le payen qui la bonne espée luy avoit donnée. Si luy souvint de la promesse qui luy avoit faicte, il haussa sa bonne espée contremont de la laquelle il assit sur un payen par telle vertu, qu'il le poursuivist jusques à la poictrine & cheut mort, puis print le cheval par la bride & le bailla: ce luy qui la bonne espée luy avoit donnée en luy disant amy prenez en gré'e don que je vous fais en guerdon de vostre espée que me donnastes. Sire dit le payen, ie vous remercie

remercie, finalement Huon fit tant qu'il n'y eut plus pay en qui contre luy se oſast retourner; mais rentrent à force dans la cité d'Anfalerne, puis quand dedans furent rentiez, ils euerent les ponts & fermerent la porte, & les gens d'Yuoirin departirent le gain & le butin ensemble, puis en grand triomphe fut amené Huon à costé du Roy Yuoirin en ladite cité de Montbrant, ou il fut receu en mont grand ioye, & l'admiral Galaffe estoit rentré en la cité d'Anfalerne en grand dueil, pour Sorbrin son neueu qui estoit mort, & aussi pour les gens qu'il auoit perdus en la bataille. Apres ce qu'il fut deſarmé il fit porter le corps de son neueu en terre, lequel à grands pleuts & larmes fut mis en sepulture.

*Comme Huon de Bordeaux fut mis en grand bonneur, & assi. à la table du Roy Yuoirin de Montbrant.*

**E**T quand Yuoirin fut rentré dedans Montbrant, luy & ses hommes s'allerent desarmer, sa belle fille luy vint à l'encontre pour luy faire feste, quand le Roy Yuoirin vit sa fille il la courut baiser & luy dist, ma tres chere fille en bonne heure estes mariée au ieu de l'eschiquier, car le iour de la bataille que nous eue à l'encontre de l'Admiral Galaffe, a esté desconfite par la prouesse & vaillance du ieune valet, par qui vous fustes mariée, dont ie loué Mahom, car par luy ie suis au dessus de mes ennemis, & avec ce s'est combattu corps à corps à l'encontre de Sorbrin neueu de l'admiral galaffe & l'a occis: mais si ie puis viure vn an, le grand seruice qu'il m'a fait luy vaudra que ie donne, apres ces paroles dites Yuoirin monta au palais & sa fille, & Huon s'en vint tout droit descendre ou estoit le menestrier logé, puis se desarma & s'en vint avec son maistre au Palais.

Quand le Roy Yuoirin les vit, il marcha auant & prit Huon par la main, & le roy dist vassal vous viendrez avec moy à la table, car trop d'honneur ne vous puis porter pour les bons seruices que m'avez fait, ie vous abandonne tout mon hostel pour faire ce que bon vous semblera, prenez de mon or, de mon argent, & de mes ioyaux pour en faire à vostre plaisir.

Si veulx & ordonne que tout ce que vous commandez fait fait, comme si ie le commandois, tout ce qui est deans vous est abandonné, mesmement en la chambre des Dames, ie veulx que faciez vos plaisirs.

Quand l'iray dehors ie veulx qu'avec moy veniez. Sire ce dist Huon, du grand honneur que vous me presentez: ie vous en remercie, lors s'assirent à table, le Roy Yuoirin fit assieoir Huon auprès de luy, pour le plus honorer, apres ce qu'ils eurent beu & mangé, les tables furent leuées, le Roy Yuoirin & Huon demorerent seans sur les riches tapis de soye. A'ors mouffet le menestrier appoina sa vielle, par laquelle il fit ietter vn si tres melodieux son que les Payens qui la estoient furent mout esmerueillez, car vn si doux son faisoit la vielle, qu'il sembloit que ce fust serenes de mer qui la charassoient, dont le Roy Yuoirin & ses Barons eurent si grand ioye au cœur, qu'aduis leur estoit qu'ils fussent en la gloire de Paradis, parquoy il n'y eut payen qui ne luy donnast robbes, manteaux & beaux ioyaux. Le menestrier vit Huon assieoir auprès du Roy Yuoirin, & luy dist, vassal l'estois hier vostre maistre & maintenant suis vostre menestrier.

Aduis m'est que de moy vous tenez bien peu de conte, ie vous prie que veniez deuers moy pour rassembler les robbes & manteaux qui par les seigneurs me sont donnez, ainsi qu'aut efois auez fait

## L'HISTOIRE DE

les Barons l'ouyrent i's commencerent tous à rire tant qu'ils peurent. A tant vous lairray à parler d'eux, & vous parleray de Gerasme.

*Comme Gerasme arriua à Ansaleme par fortune, & le recint l'Admiral Galafre, pour luy ayder à mainenir sa guerre, & comme Esclarmonde parla à luy.*

**B**ien auez ouy par cy devant les aduentures qu'aduindrent à Huon, & comme le vieil Gerasme se departit luy treiziesme & laisserent là Huon, pource qu'il ne les vouloit croire, dont depuis luy en mes-adiunt, ainsi que par cy-devant auez ouy. Gerasme & ses compagnons qui dedans la petite nef se mirent avec luy, allerent voguant par la tempeste & orage qui estoit en la mer sans qu'on sceust que Huon fust deuenu : mais mieux le cuidoient mort que vis, si aduint vn mois apres ou environ ils arriuerent par vne autre tempeste qui leur sutuint, qui tout droit les mena au port d'Ansaleme. Et quand Gerasme vit qu'ils furent là arriuez, il dist à ses gens, seigneurs pas ne sommes arriuez à bon port. En cette cité cy demeure vn roy payen qui ne croit en Dieu, de plus fier payen on ne trouueroit iusques à la mer rouge, & le nomme par son nom l'admiral galafre, si Dieu n'a pitié de nous, ie ne pu s voir que la mort. L'admiral galafre s'estoit leué de table & s'estoit venu appuyer sur l'une des fenestres de sa tour, & regarda en bas sur la marine. Si aduisa la nef ou les Barons estoient, & les ayant apperceus il descendit hastiuement luy & ses gens, desirant de scauoir qui estoient ceux la qui estoient arriuez il s'approcha de la nef ou les barons estoient, & dist : Seigneurs quelles gens estes vous qui dans mon port estes ancré. Si e dist Gerasme, nous sommes François, qui venons d'adorer le saint Sepulchre :

mais la fortune qui a esté moult grande & terrible nous a icy par force amenez, & pource si e, si aucun tribur d'vous payer nous sommes prest de faire à vostre plaisir, seigneurs ce dist l'admiral ne vueillez douter que par moy & mes gens ayez nul des-plaisir, car si demeurer voulez avec moy vous estes bien arriuez.

Sire dist Gerasme, s'il vous plaist vous nous direz la cause pourquoy, Seigneurs dist l'admiral, ie vous diray, verité est que cy près de moy demeure le Roy Yuoirin de Monbrant, lequel me fait grand guerre, il m'a occis mes hommes & me destruit tout mon pays, dont i'ay grand dueil en mon cœur.

Sire dist Gerasme si vostre droit est iuste nous sommes tous prest de vous aider, car autrement si bonne querel en auez, iamais avec vous ne voudrions demeurer. Seigneurs dist l'admiral, ie vous diray la verité quel droit ie puis auoir. Veritablement vn iour que i'estois appuyé sur l'une des fenestres de ma tour, tout comme i'estois quand icy estes venus : si aduisay venir vne nef, aquelle se vint ancrer à l'endroit ou vous estes, par dessus la nef estoit vne belle damoisele le que dix galiots menoiert à Yuoirin de Monbrant, ie ne scay ou ils l'ont prise, & fut fille à l'admiral Gaudisse, dont Mahom puisse auoir l'ame, bien scay que si Yuoirin eust tenu la damoiselle qu'il l'eust fait ordoir. Pource qu'on luy a dit qu'elle a esté cause de la mort de son pere Gaudisse qui fut frere d'Yuoirin de Monbrant, lequel est oncle de la damoiselle : & quand ie fus aduertuy que les dix galiots vouloent liuer la pucelle entre les mains d'Yuoirin, ie leur ostay & les fis tous decouper, parce qu'ils ne me la vouloient donner, si ay la damoiselle espouféc.

Puis quand Yuoirin la sceut il m'a fait guerre, & est venu devant ma cité avec toute la

## HUON DE BORDEAUX.

puissance, & m'a prins & occis mes hommes & emmené tout le bestial, chacun iour me vient courir sus, il a avec luy vn ieune vassal, & ne scay d'où il est né ne de quel pais: mais quand l'autre iour furent icy venus, il occist vn mien neveu qui auoit nom Sorbin qui estoit fils de ma sœur, dont i'ay au cœur telle douleur que ne m'en puis nullement appaiser, & avec ce emmena son cheual blanchardin, lequel est le meilleur cheual qui soit en dix royaumes.

Son pareil n'est en ce monde, & pource ie vous prie que pour vous bien seruir qu'avec moy demeuriez, & que tant faites que ledit ieune vassal & le bon destrier me ramenez, si vous le pouvez faire, tel guerdon en aurez qu'à tout iamais en serez riche, & tous ceux qui avec vous sont venus.

Sire dist Gerasme, si tant est que le ieune vassal reuienne & montrer me le voulez, ie vous promets que ie mettray peine de le vous ramener & le destrier aussi. Vassal dist l'admiral, si cete courtoisie me faites, ie vous abandonneray mon royaume pour en faire vostre plaisir. A ces paroles le vieil

Gerasme descendit de la nef avec ses compagnons, s'en allerent en la cité d'Anfalene avec l'admiral Galasse, quand au palais furent entez Gerasme appella Galasse & luy dist, sire, moy & mes compagnons vous prions que montrer nous vueil ez la Damoiselle pour qui vous estes en g. erre:

Vassal dit l'Admiral si estiez ieune homme pour rien ne vous la monstrerois, mais ie vous qu'estes vieil & ancien, parquoy nulle ne dame n'aura cure de vous, l'admiral print Gerasme par la main, si le mena en la chambre ou estoit Esclarmonde. Et quand la pucelle vit le vieil Gerasme tost le recogneut, dont elle commença à muer courtoisement vn cry moult haut. Quand l'Admiral Galasse la vit il en fut moult dolent, &

luy demanda, be'le Dame pourquoy demenez vous tel dueil, vous estes vous troublée pour ce vassal que i'ay icy amené. Sire Esclarmonde neiny: mais pour vne goutte qui maintenant me prend au costé dextre, dont souvent m'en aduiens grand douleur, & pour ce sire, si c'estoit vostre plaisir moult volontiers parlerois à ce cheualier François qui par coustume scauent beaucoup de choses, & pourroit estre que aucunement me pourroit enseigner choses dont ie serois guerrie, car les François sont subtils pour donner bon conseil. Dame dit l'Admiral bien me plaist qu'à vous parle en secret. La Damoiselle appella Gerasme & luy dit: Vassal, ie vous prie qu'aucun bon conseil me vueillez donner, afin que du mal que ie sens ie puisse estre allogie. Dame dit Gerasme pour l'honneur de vous & de l'admiral qui est icy present ie vous aideray & seray tant que vostre douleur sera allégée.

Lors Gerasme apperceut la volonté de la Damoiselle, il s'approcha d'elle & s'appuyèrent tous deux sur vne couchette qui là estoit, Gerasme dist la Damoiselle, ie vous prie que dire me vueillez qu'elle aduerture vous a icy amené, Dame dit Gerasme, venus icy sommes par orage & par tempeste qui sur la mer nous a prise: mais ie vous prie Dame, dites moy qu'est deuenu Huon, par ma foy dist la damoiselle, ie croy de verité qu'il soit mort: car quand de nous vous départistes, vne si merueilleuse tempeste nous esleua que tous ceux qui en nostre nef estoient, furent peris & noyez, & la nef effondrée & despecée par pieces, puis tous deux nous sauuâmes sur vne table de bois, sur laquelle arriuasmes en vne isle qui près de là estoit, & quand fusmes à terre il furent dix galots qui par de ça m'ont amené & laissâmes Huon lié des pieds & mains, les yeux bandez.



L'HISTOIRE DE

dans l'Isle couché, que pouvoit n'auoit de se releuer, & ceux qui ainsi le lierent furent les dix galiots qui en cette cité m'amenerent lesquels l'admiral galafre a fait occir & decouper, & pour ce ie scay de certain que huon est mort. Dieu luy fasse mercy, & ie suis icy avec cet Admiral qui m'a elpoulée & prinse à femme: mais onc n'eus compagnie charnelle avec moy: car ie luy ay fait entendre que j'auois fait vœu à Mahom, que d'icy a deux ans homme n'auoit part a moi charnellement, pour l'amour de huon que ie puis oublier.

Ainsi que vous m'avez ouy dire ay ie fait entendre à l'admiral, lequel m'a bien creu, ne ia tant que puisse viure ne mettray huon en oubly, & me garderay tousiours de tous les hommes qui auourd'huy sont viuant. Ha sire, Gerasme se tant pouvez faire qu'avec vous puisse eschapper d'icy vous me feriez grand courtoisie. Car quand d'icy seray échappée, & ie puisse venir en terre chrestienne, mout vo'ontiers me rendroye en quelque Abbaye de Nonnes, afin que tout le temps de ma vie puisse prier pour l'ame de huon mon amy. Dame, ce dist Gerasme, ne soyez de rien esbahie, car si i'échappe de ceus ie vous emmeneray avec moy. L'admiral qui là estoit en la chambre, où il deuisoit avec les autres damoiselles, s'escria, & dist, Vassal, trop faites grand par'emens à la damoiselle, venez auant, trop demeuré y auez. Adonc Gerasme & Esclarmonde vindrent, & l'Admiral Galafre prist Gerasme par le bras, & le mena en la salle manger.

*Comme le roy Yvoirin vint deuant Anfalerno, comment Huon & le vieil Gerasme se combattirent ensemble, puis se reconnurent, comment ils entrerent dans Anfalerno, puis enfermerent Galafre dehors, & comment Yvoirin fit mener Moufflet aux fourches, & comment il fut reconnu par Huon.*

L'Histoire nous recite que Huon dist à l'Admiral. Sire faites armer vos gens & allons voir Anfalerno, le roy luy dist, ie le veux, alors Huon qui estoit desirieux de se trouver en la meslée, se fit armer de toutes pieces. Puis fit armer Blanchard n son bon destrier & monta dessus, & print vne grosse lance en son poing, & incontinent le Roy & ses gens sortirent de Monbrant, & vindrent deuers Anfalerno, & quand ils furent deuant la ville, ils se metent en bataille, huon qui estoit mout desirieux d'acquérir de la renommée, vint iusqu'à la porte de la ville, la lance au poing, & se print à crier à ceux qui estoient aux carreaux, & leur dist, où est galafre vostre seigneur, allez luy dire qu'il vienne iouster avec celuy qui son neveu a mis à mort, & que ie luy en veul faire autant, ou il me rend a Esclarmonde, Galafre qui assez près de là où estoit Huon, le reconnut, alors il dist à Gerasme, vassal ie vous monstrey celuy qui si grand ennuy m'a fait.

Or verray ie, si la promesse que m'avez faite me tiendrez. Sire, dist Gerasme, par la foy que ie dois à Dieu l'homme & le cheual vous rendray en vos mains lors Gerasme monta à cheual, & print sa lance en sa main, il estoit beau cheualier & puis tant de corps. Et quand il fut sur son destrier, Galafre commanda que chacun fust armé. Puis fut la porte ouuerte, & Gerasme fut le premier sorty dehors.

Quand il se vit hors de la cité, il choisit huon si ferit le destrier de l'esperon, la lance au poing, & son escu deuant, quand huon qui de l'autre part estoit, vit gerasme qui si fierement venoit, il brocha Blanchardin, & vint à l'encontre de Gerasme, la lance au poing, & gerasme d'autre part, & s'en accusuierent sans dire vn seul mot, sur les escus, par se le fieré, que onc bouclier, ne escu ne demeura entier, & fut le coup des deux si rude, qu'ils cheurerent par terre, eus

de leurs destriers, mais ils mirent chacun l'espée au poing, dont ils s'entredonnerent de grands coups huon, dist, vray Dieu, vueillez-moy secourir, & me donner cette grace qu'auant que de mourir ie puisse voir la belle Esclarmonde mamie, & ce disoit assez haut, pource que pas ne cuidoit que celui à qui il se combattoit le peust entendre, ne iamais n'eust pensé que ce fust Gerasme, il vint donc vers gerasme l'espée au poing fort viuement pour soy venger, car onc iour de sa vie n'auoit receu si grand coup, ne plus pesant. Quand Gerasme entendit Huon, à sa parole le reconnut, si ietta ius son espée.

Quand huon vit ce il, s'en donna grand méteilles, de ce que son espée auoit iettée car iamais en ce iour huon n'eust daigné le toucher, payen, dist huon, qu'as-tu en pensée, feras-tu paix, ou si tu te veux battre. Sire, ce dist gerasme, venez auant & me tranchez le col, car ie l'ay merité.

Quand huon l'ouyt tantost, il reconnut gerasme, dont il eut telle ioye qu'il n'est possible l'auoir plus grande. Les payens qui les regardoient furent bien émeruei lez, quelle chose les deux champions auoient trouué. Huon dit Gerasme, il nous faut haultiement, penser à nostre besongne, car ie croy que de tous costez les payens s'assembleront, ie vous diray qu'il nous faut faire, allez monter sur nostre cheual, puis vous ameneray comme par force en la cité. La pourrez voir vostre amie Esclarmonde, qui aura de vostre venuë grand ioye. Amice dist huon, ie feray vostre vouldoit, alors monterent sur les cheuaux, & gerasme vint vers huon, & le print par le hautbert saignant estre son prisonnier, si le mena vers lacity d'anfalene, & yuoiria voiant que Gerasme emmenoit huon: incontinent commença à crier, & dist, auant sarrazins, s'ouuement, l'airrez vous emmener prisonnier le ieune vassal. Alors les Sarrazins de toutes

parts la lance baissée coutoient apres huon & Galafre de l'autre part vient à l'encontre de gerasme. Sire admiral, dist le vieil gerasme, pensez de vous al'er combattre à l'encontre de vos ennemis, voyez icy le ieune vassal qui vostre neueu a occis, ie le meine prisonnier en la chartre Amy, dist galafre, ie vous prie que quand aurez mis le prisonnier en ma chartre, que retournez vers moy. Ils vindrent en la cité, & quand ils y furent entrez ils leuerent les ponts contremont & fermerent les portes, car la dedans n'y auoit demeuré hommes qui armes peust porter. Lors quand nos barons virent qu'ils estoient les plus forts ils retournerent par les rues, en criant Mont-roye saint Denys, ils tuerent tout, & puis ils monterent au palais où estoit Esclarmonde.

Quand huon la vit il osta son heaume, & la baisa, & quand la Dame vit que c'estoit huon, la ioye qu'elle demena fut grande.

Ainsi que huon & esclarmonde se baisoient & faisoient bonne chere, les Sarrazins le battoient ainsi l'un contre l'autre, & y auoit des morts beaucoup, & les deux Roys se battoient ainsi l'un contre l'autre, & comme ils se batroient il y vint deux Sarrazins qui estoient sortis de la ville ils vindrent deners l'Admira Galafre, & luy dirent.

Ha Sire, vostre cité est perdue par les françois qui sont dedans entrez, il n'y a demeuré homme ne femme que tous n'ayent occis celui qui vint luy troisiemes sont feruiteurs du ieune vassal, qui vostre neueu a occis, quand les deux françois se combattirent, ils se reconnurent l'un l'autre, & sont tous subiets du ieune vassal, qui avec Yuoiria estoit, c'est celui qui a occis l'Admiral Gaudisse. Or sont au Pays lesquels ont tout tué, excepté trente dames qui avecques vostre femme estoient, lesquelles ont chassées & mises hors la cité, car bien vous pouvez voir, elles sont à la porte qu'il-

L' HISTOIRE DE

les pleurent Quand galaffe les entendit il fut bien triste & doent, & demandant l'aduis à ses gens ce qu'il feroit, ils luy dirent qu'il alast vers le roy Yuoirin, & vous ietez à ses pieds, en luy priant qu'il aye pitié de vous, autre conseil pour le present ne vous scaurions donner.

Seigneurs, dist Galaffe, ie le veux bien, alors print l'espée au poing en partant les grandes presses, il fit tant qu'il vint devant Yuoirin, & de cendit de son destrier, & luy dist. Sire roy ie te rends mon espée, de laquelle s'il te p'laist me peut t'encher le col, car ie l'ay bien desservi, ie vous prie m'aider à la voir ma cité, que les barons françois m'ont prinse, & ma femme vostre niece esclarmonde, sire le vassal que tant vous aimiez, lequel vint naguere en vostre cour avec vn menestrier, est le françois qui occist vostre frere l'admiral gaudisse. Et quand yuoirin ouit galaffe il dist. Las, que bien fus ma heureux que ie ne scauois cela. L'admiral & le roy yuoirin firent d'accord & lurent la mort des françois, huon & ses gens abandonnerent la cité, pource que trop peu de gens y estoient demeurez pour la garder, ils prindrent le Chasteau, lequel estoit mou fort, & estoit assis sur vne grande roche, & n'ay auoit pavon si hardy qui osast approcher. Quand yuoirin & galaffe virent la contenance des françois, ils firent lever des fourches, pour cuider esprovanter nos gens, puis firent amener mouffet, & en vouient faire pendre, mais quand Mouffet fut dessus l'eschelle, il regarda deuers le Chasteau, & se print à crier: Ha Huon: comment me laissez vous mourir: ayez ouvenance du bien que ie vous ay fait. Quand huon en endit le menestrier, il le reconnut, car a celle heure il estoit appuyé aux fenestres, il dist à ses hommes, Seigneurs, ie vous prie que tost soyez armez, car l'on fut pendre vn menestrier qui moult de biens

m'a fait. Alors sans plus arrester gerasme & ses compagnons s'appestrent, si sortirent dehors par vne poterne secreite, qu'onc ceux qui estoient aux fourches ne les virent point, jusqu'à ce que Huon & ses compagnons furent dessus, huon s'approcha de celui qui deuoit pendre le menestrier, & luy donna tel coup d'espion, qu'il tomba tout mort, puis fit descendre le menestrier, & le firent fuir par la poterne, les Françoys decouperent les payens, qu'un seul ne demeura viu. Alors les payens voyant que les Françoys estoient hors du chasteau ils coururent au deuant, mais huon & Gerasme les virent venir le petit pas en les attendant faisant semblant de retourner vers la place, & les payens venoient apres eux, huon les ayant apperceu, il baissa sa lance, dont il accouffui le premier qui deuant marchoit, Gerasme & les autres se mirent en la mêlée, huon voyant que les payens les poursuuoient, il se retira au chasteau luy & ses gens, fors que Guerin de S. Omer qui demeura derriere, dont fut occis rigoueuusement dont huon en mena grand dueil & tous ses compagnons aussi.

*Comme le bon Preuost Guire, frere de Gerasme arriva au port d'Anfalerne, & comment huon & ses compagnons sortirent d'Anfalerne, & se mirent sur la mer.*

**H**Von den enoit grand dueil de la mort de Guerin de S. Omer, aussi fit bien le roy Yuoirin, quand il vit tant de payens morts par terre, Galaffe appaisa Yuoirin au mieulx qu'il peut, Gerasme & Huon sortirent du Chasteau & allerent se pourmener sur la marine, eu attendant la nuit, & quand ils eurent esté vn peu à se pourmener, huon regarda du costé dextre, & vit venir vne nef & quand il l'eut apperceu, il appella gerasme & luy dist, regardez à mont, si y'avez

HUON DE BORDEAUX.

venir vne nef, il couient que soient chrestiens par l'enseigne que ie vois posée sur le mast, laquelle auoit vne grande croix vermeille.

Sire dist Gerasme la nef est de France, & ainsi comme ils parloient la nef par la tourmente entra dans le port Huon s'approcha de la nef & demanda lequel estoit le patron, & les mariniers se regardoient l'vn l'autre, & Huon vit bien qu'ils auoient peur, dont il leur dist : Seigneurs n'ayez doute de mort, car à bon port estes ar iuez, ie vous prie que d re me vueillez d'ou vous venez, & d'ou vous estes, puis que scauez parler François ie vous le diray, l'vn de nous est de S Omer, & s'il y en a de la cité de Paris, & d'autres vi les de France, amy dit huon, n'y en a il point de Bordeaux, ouy dist le marinier, il y a vn vieux homme, il se fait nommer Guire, nous auons en repris de passer la mer pour visiter le S. Sepulchre : mais fortune nous a fait icy arriuer. Amy dist Huon, ie vous prie que ie voye celuy qui est de Bordeaux. Alors guire le Preuost dit, sire me voicy, amy dist Huon, d'ou estes vous, & comment auez vous nom. Sire dist le Preuost j'ay nom Guire. Quand Huon entendit qu'il s'appelloit Guire il dist à Gerasme, tres cher sire, venez auant, icy est vostre frere. Alors Gerasme vint à font frere en luy mettant le bras au col & le baisant, mon frere dist Guire, il ne m'en chaut plus de mourir, puis que ie vous ay trouvé, Huon se seroit trop heureux : Ha mon frere dit Gerasme, vous ne mourrez pas si tost & si vous rez Huon, c'est celuy à qui vous auez parlé. Alors Huon alla embrasser Guire & luy dist : Guire vostre venuë est la liesse de mon cœur.

Frere dist Guire à Gerasme, ou auez vous esté depuis que ie ne vous ay veu. Alors Gerasme raconta à son frere comment il auoit

esté, & comment il auoit trouvé Huon, comme il auoit esté tousiours avec luy.

Alors Huon qui desirieux estoit de se partir de la, dist à maintes seigneurs, ie vous prie que tout bellement par liez, & vous gardez qu'en cette nuict ne monstriez feu ne lumiere : car deuant cette place sont logez deux admiraux qui ont iuré la mort des François. Et pource ie conseil le qu'il diuisions à nostre fit. Nous sommes treize & vne belle dame, si vous prions que dedans vostre nef nous vueillez mettre, ou autrement vous & nous sommes perdus, & ne doutez : car vous ferez bien payez. Sire ce dist le patron ia n'est besoin de parler de cela, nous sommes prest de faire à vostre volonté. Alors ils prindrent tous les thresors qui estoient au chasteau & porerent dans la nef, puis Huon print Escarmonde par la main & luy dit bel e ie vous demâde si vous n'estes pas courroucée de laisser le pays ou vous auez esté née, si e dist Escarmonde, il y a long-temps que i'auois desir de voir ce iour icy. Alors Huon & Escarmonde emtrerent dans la nef avec maistre moufflet, gerasme & ses compagnons y entrerent aussi. Ils firent leuer les ancrs & voiles en se recommandant à nostre Seigneur, & nagerent si bien qu'en peu de tēps furent à Brandis, & quand ce vint comme à l'heure de midy les deux admiraux qui deuant Anfalene estoient au siege, se donnerent grand merueilles de ce qu'ils ne virent homme dans le chasteau qui apparust. Sire dist vn payen, tous les François s'en sont enfuis Quand les deux admiraux l'ouyrent mouit furent troublez, hastiuement firent armer vne galionne, & dedans trente payens si leur commanderent qu'ils allaissent deuers la porterne, laquelle chose ils firent, puis quand la furent, ils ne trouuerent homme ne femme à qui ils pensent parler. Puis ouurirent les portes & les

Admiraux entrèrent dedans moult dolens & courroucez, de ce qu'ainsi leur estoient échappez les bons François. A tant vous laisserons à parler d'eux, & parlerons de Huon qui fait & sauf luy & toute la compagnie sont arrivez au port à Brandis.

*Comment Huon & ses gens arriuerent au port de Brandis puis allerent à Rome vers le S. Pere, lequel espousa Huon à Esclarmonde & de leur departement. Et comment Huon & toute sa compagnie arriuerent en l'Abbaye de S. Maurice, & comment le bon abbé manda à Girard son frere que Huon estoit en l'abbaye de S. Maurice.*

**A**yant donc quitté Anferne, de laissé les payens, ils se mirent si bien à cheminer qu'ils arriuerent à Brandis, ou estant ils allerent au logis de Guerin de S. Omer. Et quand leans furent venus, la dame qui estoit moult sage & courtoise, vint au devant, de Huon, en luy disant. Sire de vostre venuë. suis bien ioyeuse: mais ie vous prie que me vueillez dire ou vous avez esté & ou vous avez laissé Guerin mon seigneur, dame dit Huon le celer ne vous peut aider à le r'auoir, car il a pieu à nostre Seigneur de l'appeller, il ne faut mener dueil dauantage. Quand la dame entendit Huon, de si haut comme elle estoit, se laissa cheoir a terre toute palmée, elle sembloit mieux estre morte qua viue. Alors Huon & le Barons qui la furent autour d'e le la redresserent & reconforterent, Huon luy dist, dame r'appaisez vous, & priez Dieu pour mon cousin Guerin: car tous nous faut passer le pas de ce monde ainsi, & par telles parolles appaiserent la dame, Huon desirieux de retourner donna au patron de la nef or & argent dont il l'en remercia, & puis Huon & Esclarmonde & tout & les Barons prindrent congé de la dame, qui moult tendrement

ploroit. Huon luy donna vn moult riche don dont tres-humblement l'en remercia, quand tout fut près & que leurs bahuts furent accommodés & les muets chargez ils se partirant de là & prindrent congé de la dame, se mirent au chemin de Rome à grand ois & liesse, & qui fut bien ioyeux ce fut le bon Preuost Guire, en deux manieres, si cheuancherent tant qu'il arriuerent à Rome, puis descendirent en eur hostel, y estant ils allerent tous ensemble ouir messe, ils trouuerent vn des gens du Pape, Huon luy demanda ou estoit le S. Pere. Sire dist l'Escuyer, il est prest pour dire la Messe, Huon & toute la compgnie monte en sur leurs chevaux & vindrent au Palais ou le S. Pere estoit: Huon tenoit Esclarmonde par la main, & le bon Preuost Guire tenoit Gerasme son frere, & ainsi les autres deux à deux.

Quand la furent venus ils trouverent le S. Pere qui parloit au e. s. s. Cardinaux. Lors Huon s'approcha de luy en le saluant humblement, le S. Pere regarda Huon, il le recongneut, tant est il se leua & vint l'embrasser & luy dist, Huon beau filz soyez le bien venu, ie vous prie de me dire si vous avez fait vos affaires, si e d st huon, i'ay eu du mal affex: mais pource qu'il m'estoit commandé de par le Roy, i'en suis venu à bout i'ay la barbe & les dents de l'Admiral Guire diste & vous voyez icy sa fille, equelle vous piaist luy donnerez le S Baptesme puis ie l'espouseray, huon dit le S. Pere, moult me plaist de le faire, mais vous couchez avec moy certe nuict, sire dist huon vostre plaisir soit le mien, ainsi huon demeura & toute sa compagnie au logis du S. Pere, puis quand ce vint au matin, le S. Pere fit apporter les fonds ou Esclarmonde fut baptisée, sans que son nom fust changé, & puis moult le fust, & fut appelé Guerin, le baptesme estant fait, le S. pere luy changea

demens, donc puis que Dieu m'en a fait ce don, ie ne veux pas souffrir le meurtre qui apparemment est d'estre entre les deux Roys d'Arragon & de Navarre, & pour ce ie me souhaite à tout deux cens mi le hommes armez & haubergez si bien richement qu'en eux n'ait que redire, & tous montez sur les meilleurs cheuaux q'on pourra trouver, & avec ce ne souhaite autant pied tous h. b. lez & garnis d'ares & arbalestes, puis en souhaite cent mille vellus & ordonnez de riches draps d'or & de soie, & si souhaite ma fille laquelle i'ay laissée grand temps en peine dont ie m'en repens & en ay piñé, car mon intention est de la marier au beau Florent lequel est si beau & si hardi, si humble & si courtois, qu'en tout le monde n'a son pareil, lequel ie souhaite luy & tous ses compagnons & habiter avec luy au port de Comtoise par qui ils furent rescouez & mis hors du danger. Avec ce ie souhaite mon tres a. p. a. i. e. qui est entre les deux ost, lequel ie veux qu'il soit tant beau qu'au monde n'aye son pareil, & veux que par dessus soit posé vn grand dragon de fin or, la si tost que Roy Hon n'eut fait son souhait que a n'est si luy & ses gens a nsi comme il a nort deuisé. Quand le Roy de Navarre vint tant de gens & tant de tentes, & paillons aupres de luy, & qu'il vit le riche & puissant pau. l. o. du Roy Huon ayant le grand dragon d'or flamboyant par dessus, i' surmont esmerueillé, si appella les barons & cheualiers, & eurdist: Seigneurs pour Dieu vueillez regarder ce peuple qui cy devant est logé, il m'est aduis que iour de ma vie ie n'en vis autant, & ne scay pas que ce peut estre mon tres en grand douleur, il appella deux de ses cheualiers & eurdist: Seigneurs ie vous prie que vous a'iez voir quelles gens se sont & quelle chose i's vont querant & s'ils sont amis ou ennemis, & qui est le sire qui les conduit. Alo s respon-

dirent les cheualiers ia celle part n'yrons nous pas, car pas ne scauons s'ils sont vos ennemis. Quand le Roy de Navarre entendit que nul des deux cheualiers ne vouloit entreprendre d'aller voir l'ost qui la estoit il fut mont dolent: ainsi qu'ils deuisoient les deux messagers du Roy Huon arriuerent, quand deuant le Roy de Navarre furent venus Goriand parla & dist: le Roy Huon nous enuoe vers toy si te mande par tout que paix soit entre toi & le Roy Garin, car i' veut donner vne sienne fille à ton nepueu Florent & cuide que plus belle on ne trouueroit au monde. Quand le Roy entendit les messagers du Roy Huon il fut tout ioieux, & commanda à ses Barons que tous vissent avecques luy par deuers le Roy Huon, incontinent son commandement fut fait & accompagnerent le Roy de Navarre tant que deuant le riche tres de Huon furent descendus, bien humblement saluerent le roy Huon de Bordeaux qui son salut leur rendit, en disant au roy de Navarre que bien fast il venu, adonc il se mist à genoux deuant le Roy Huon, en disant: sire p. ests suis de fait tout ce que par vos cheualiers m'avez mandé sans aller au contraire, quand Huon vit que le Roy de Navarre estoit venu, i' mand querit le roy Garin qui tost vint accompagné de mille cheualiers, & quand il fut venu, il se uia le roy Huon, & luy dist: sire, le bien venu soyez en mon Royaume, lequel mets en vostre main pour en faire vostre bon plaisir & aussi tout ce que par vos cheualiers m'avez mandé, suis prests de faire sans aller au contraire de tout ce que vous voudrez ordonner, si raconta au roy Huon tout le fait de la guerre & de son fils que pour la pucelle il mist en prison dont bien s'en repentait: car onc homme vidant ne vit plus belle ne mieux d'escée, car pour l'a mort d'elle Florent mon fils s'en est alé lequel i' mais n'attendi

LIVRE SECONDE

soit. Garin dit Huon sçachez que de brief les verrez tous deux icy : car tous deux les marieray ensemble, la Damoiselle est ma fille, & veax bien que vous sçachiez qu'elle est de Royale lignée partie, bien cher lui a cousté la destinée, quand Garin entendit que la damoiselle estoit fille du Roy Huon & que le mariage vouloit faire d'elle & de son fils, & que brief en devoient revenir, il en eut grande joye, si ce mist à genoult devant le Roy Huon & lui cria mercy en disant. A Sire cōment ce pourroit faire qu'en mes vieux iours une te le grace m'advint que t'avoit puisse mon fils, & que la noble pucelle à qui j'ay tant fait de mal d'eust estre sa femme. Alors Huon se leva sus en disant Garin ja besoin ne vous est de faire quelque doute que vostre fils n'avez : car ia si tost ne le sçaura, souhaiter que vers moy ne le fasse venir, dont ceux qui la estoient se donnerent grand merveilles. Sire dit Esclatmonde en plorant, quand viendra l'heure que mon cher Enfant puisse voir, bien sçavez que pour autre chose ne viens icy avec vous. Belle ce dit le Roy Huon, sçachez que devant vous la verrez bien-tost.

*Comment Florent & Clairette arriverent en grand arroy devers le Roy Huon, & de la grande joye qui se fit à leur venue lesquels ils fiancerent & esposèrent, & fut la paix confirmée entre les deux Roys d'Arragon & de Navarre.*

Quand le Roy Huon vit Esclatmonde sa femme plorer, le cœur lui attendit, & dit ha ma tres chere fille bien grande pitié ay de vous, & de Florent qui tant est hardy, or vous souhaite vous deux & tous vos gens avec vous là bas au port sur la marine aussi richement parée & tous ceux qui sont avec vous, qu'onceques Reyne que

Princesse se partit de son hostel, pour venir espouser mary & qu'avec vous ayez dames & damoise les habillées bien richement & des plus belles qui soient en mon Royaume de Faërie, là si tost n'eut dit cela que les bateaux ne fussent arrivez au port, & que desia Florent & Clairette ne fussent dehors mout richement accompagnez avec trompettes, tambours, harpes, vielles, luts, & tant d'autres instrumens qui tant sonnoient melodieusement, qu'il estoit advis à ceux qui en l'ost estoient, qu'ils fussent ravis en Paradis.

D'autre part y avoit des Dames & chevaliers faez, chantans bien doucement, il sembloit à les voir que ce fussent Anges de Paradis, & leur faisoient venir des habillemens dont ils estoient vestus & garnis de pierres si richement que la lueur du soleil qui dessus frapoit étoit advis que toute la campagne en resplendissoit. Et n'est aujourd'huy homme vivant sur terre qui la compgnie eust veu & l'estat en quoy ils venoient, leur estoit advis que Dieu & toute la cour de Paradis y fussent descendus, veu les riches habillemens qui étoient devant eux, dont cheveu hoit le beau Florent avec lui trois mille hommes lesquels venoient demenant la plus grande joye du monde. Apres venoit chevauchant la belle Clairette dessus un mout riche palefroit blanc, si riche qu'au monde on n'eust peu trouver le plus beau, il y avoit à l'entour mille clochettes d'argent, qui tres doux sonnoient que merveilles étoit de les ouyr, & si de la salle & du harnois qui dessus estoit si ie vous voulois raconter, trop y pourrois mettre à vous le dire, elle estoit accompagnée de deux notables dames faées, dont l'une étoit moigee & l'autre Oriande qui venoient chantans apres d'elle.

Puis apres venoit Transine, avec grand foison de faées, si dire vous vou'ois, & ra-

54

## HUON DE BORDEAUX.

conter la joye qu'elles faisoient trop pour-  
rois mettre, alors le Roy Huon dit a Esclar-  
monde sa femme, Dame il est temps que vous  
partiez car ie vois venir ma fille & Florent  
qui icy viennent devers nous.

Quand Esclarmonde entendit le Roy Huon  
oncques iour de sa vie ne fut plus ioyeuse  
pour le desir qu'elle avoit de voir sa fille. Si  
a la devant mout richement accompagné,  
puis s'en partit le Roy Huon & les deux Rois  
a banniere desplecée & toute leur puissance  
avec eux, les vaux & les montagnes estoient  
couvertes de gens, belle chose estoit a les  
voir, grande ioye & liesse fut a ce jour de-  
menée, pour la venue des deux Enfans, bien  
pouvez pèser que le Roy Garin avoit grande  
ioye, quand pour la venue de son fils Flo-  
rent vit telle noblesse assemblée. devote-  
ment commença à louer nostre Seigneur  
ainsi comme vous voyez les Roys & Princes  
al erent au devant des deux Enfans, bien  
richement accompagnez, si vint tel bruit  
& telle noise à l'assemblée des instrumens  
qui si melodieusement sonnèrent, que ad-  
vis estoit à tous qu'en Paradis fussent ravis  
en grande ioye & liesse. Et la belle Claret  
te quand devant elle vit la Reine sa mere  
laquelle de la grande ioye qu'elle eut com-  
mença à pleurer. Quand Esclarmonde vit  
sa fille mout de fois la baïsa & embrassa &  
furent bonne espace de temps en eux bai-  
sant & embrassant, qu'onques n'eurent  
pouvoir de parler l'un à l'autre tant avoient  
les cœurs serrez de la grande ioye qu'ils eu-  
rēt. Là survint le Roy Huon de Bordeaux qui  
dehors des bras de sa femme prit sa fille ta-  
que le il embrassa plus de vingt fois d'au-  
tre part vint le Roy Garin mout humblement  
vers son fils, si le baïsa & embrassa en  
lui disant mon tres cher fils bien a mes-  
pris vers vous, & devers cette Pucelle  
quand ainsi vous ay mis à tort & sans cau-  
se dedans mes Prisons, mout me pains à

vous de vostre le Roy de Navarre qui  
a ainsi gasté vostre terre. Sire dit Florent ie  
vous prie que vous lui vueillez pardonner  
il est mon oncle, raison est que content ie  
sois que de vous deux la paix soit faite. Je  
vous prie que cette pucelle me donniez en  
mariage, mō fils dit le Roy Garin, soyez as-  
sentié que vous l'aurez car de plus noble ne  
trouveriez en dix Royaumes. Sire, dit Flo-  
rent ie vous remercie, ainsi comme vous  
oyez s'assemblerent les deux compagnies.  
Le Roy de Navarre vint devers Florent son  
neveu si l'embrassa & lui dit: beau neveu  
de vostre retour suis ioyeux. Sire dit Florent  
bien me plaist la paix qu'entre vous est faite  
tout ainsi chevauchant s'en vindrent sus-  
ques es tentes, où ils descendirent tous,  
puis quand là furent venus, Huon de Bor-  
deaux appella les deux Roys auxquels ils de-  
manderent à son dit & à sa volonté faire se-  
vouloient soumettre du discord qui estoit  
entre eux, ils respondirent que son bon plai-  
sir seroient & que contents estoient de faire  
ce que voudroit. Alors Huon leur respon-  
dit que sa volonté estoit que paix fut entre  
eux, laquelle chose liberalement accorde-  
rēt au Roy Huon qui grād grē leur en sceut.

Alors Huon appella Florent & lui dit  
qu'il racontast de ses fortunes. Et comment  
par Sorbarte le chātelain avoit esté secouru  
& aidé. Aors Florent lui racompta tou-  
tes ses adventures dont les Roys furent bien  
ioyeux de l'oïr, aussi tous en sceurent bon  
grē à Sorbarte le chātelain ils l'honorèrent  
mout, ainsi lui firent grand feste puis le fi-  
rent baptiser, apres appella les deux Roys  
en la presence des Barons, puis leur dit Sei-  
gneurs ie veux presentement que pardon-  
niez l'un à l'autre sans retenir en vous au-  
cune rancune. Sire dixerēt les Roys nous som-  
mes prests de ce faire laquelle chose ils firent  
en s'embrassant l'un l'autre dont Huon eut  
grande ioye aussi eurent tous les Barons qui



## LIVRE SECOND DE

La estoient Garin dit H on des main nant  
veux que vostre fils aye ma fille en mariage  
par telle si que presentement ie leur donne  
la Cité de Bordeaux, Blayes & Gironville,  
& tout ce qui en dépend,

Et quād le Roy Garin eut oï le Roy Huon  
de l'offre qu'il lui faisoit pour son fils Floir et  
il le remercia de bō cœur, & aussi firent tous  
les Barons qui bien louèrent & agréèrent  
le mariage. Le Roy Garin voyant l'honneur  
& courtisic que lui faisoit Huon, il s'age-  
nouïlla & dit: Sire mon Enfant est le vostre  
en vostre main soit pour en user à vostre bon  
plaisir, alors les deux enfans par l'accord des  
deux Peres furent fiancez puis ensemble es-  
pousez tout en un jour, dont la feste & so-  
lemnité dura huit iours entiers.

Le Roy de Navarre donna à Florent tout sō  
Royaume pour en jouyr & posséder après  
sō décès. Des festes joutes & tournois que  
durant huit iours pour plus honorer les par-  
ties furent faites pour cette heare ne vous  
en faits autre mention, car trop seroit la cho-  
se longue à raconter, Roy Huon donna  
à sa Fille Clairette trente sommiers, chargez  
de fin or & de grandes richesses, dont la ioye  
fut renforcée de toutes parts, lors les Barons  
& le peuple se mirent ensemble & vin-  
rent vers Huon lui priant en larmes & en  
pieurs que pitié & compassion voulust  
avoir d'eux & si en aucune maniere se peut  
trouver qu'ils fussent recompensiez des  
grands dommages qu'ils avoient receüs à  
cause de cette Guerre par laquelle ils se voy-  
oient détruits, lequel dommage leur avoit  
esté fait des Navarrois.

Quād la noble Reine Esclarmonde entendit  
la clameur des nobles Barons & du peuple,  
elle eut moult grand pitié si vint devers le  
Roy Huon son mary en lui mettant les bras  
au col, & lui dit. Sire ie vous prie pour l'a-  
mour de nos deux enfans que pitié vueillez  
avoir de ce peuple que si humblement vous

requiers aide & confort car en vous ont mis  
toute leur fiance. Dame dit Huon, mai re-  
nant leur monteray l'amour que ie vous  
porte. Alors le Roy Huon cria au peuple en  
leur disant qu'ils se missent à genoux & dit  
Seigneurs qu'icy estes assemblez afin que  
ne pensiez que ce que ie vous diray soit chose  
mal éditée: ains c'est chose à moy octroyés  
par le Roy Oberon ie veux que icelui Roy-  
aume d'Arragon en lieu de perdition qui par  
la guerre a esté faite que tout le pays gasté  
& brulé soit en tel estat comme il étoit de-  
vant la huerte, & que les chasteaux & mai-  
sons abbayes soient en la valeur & meil-  
leure trois fois que auparavant n'estoient,  
a'ors leva la main contre mont, & fit le si-  
gne de la Crois sur tout le peuple, & sur  
tout le Royaume, ja si tost n'eust a benedic-  
tion faite, que ainsi qu'il avoit advisé ne  
fut advenu par tout le Royaume, ainsi que  
vous avez ouy cy dessus: voulut nostre  
Seigneur Jesus-Christ consentir à la vie de  
noble Roy Huon de Bordeaux.

*Comment Huon s'en départit & la Reine  
Esclarmonde & cōme il fit de grands dons  
aux deux Roys, & à ceux qui la estoient,  
c'est à sçavoir aux Princes & Barons,  
& de la grande douleur que demeurèrent  
la mere & la fille au dé partement qu'ils  
firent.*

**E**T quand le Roy Huon eut fait la priere  
à Dieu & que sa requeste lui fut accor-  
dée present tout le peuple qui la estoit, grand  
graces en rendit à nostre Seigneur, puis s'en  
voulut partir & fit apprester son train, moult  
largement donna à tous ceux qui la estoient  
& par special à Sorbarre auquel il recom-  
manda sa fille, Sire dit Sorbarre le grand  
amour que devers vous ay mise m'en con-  
traint, qu'à toujours ie l'abandonneray ne  
ceux qui d'elle descenderōs tant qu'au corps  
ayay la vie, quand la Reine Esclarmonde

entendit le département de son Seigneur le Roy Huon & vit bien qu'abandonner lui conuenoit sa fille telle eut grande douleur au cœur & tout en plorant vint vers la fille & lui montra plusieurs beaux enseignemens : en lui disant ma chere fille bien deuez loier nostre Seigneur, qu'ainsi vous a esté & ostée hors de mout grandes fortunes & que maintenant vous vous trouuez en tout h naeur exaucée, ayez tousiours vostre cœur en Dieu & donnez largement aux pauures aymez & honorez vostre mary. Gardez vostre corps en bien & loiauté afin que de vous ne soit nulle mauuaise nouvelle raportée, cestay conseil veillez de moy retenir, car pas ne sçay si jamais vous pourray veoir. Quand Carrette entendit la mere, soudainement commença à plorer en disant O ma tres-chere dame & mere la départie de vous & du Roy mon pere me doit grand mal faire quand si peu a vous esté ensemble, que pleust à dieu que avec que vous pe sse user ma vie, car votre partement m'est si grieuable qu'à grand peine puis porter le mal & l'ennuy que ie sens. Lors la mere & la fille se baisèrent plusieurs fois, & plus eussent fait si ce n'eust esté le Roy Huon qui se départit, si print sa fille la belle Clairette entre ses bras, lequel il baïsa plusieurs fois, pour ce qu'il sçauoit bien que jamais ne le verroit la noble Reine Escarmonde le mit à genoux en priant au Roy Huon son mary, que ses enfans voulussent conseiller & aduertir de ce que faire auoient. Dame ce dit le Roy leuez vous sus, car i'ay pitié d'eux & de vous, venez ma fille pardeuers moy si me baisez & vous mon fils Florent ma fille vous laïsez gardez la bien tant que nostre Seigneur vous laïssera. Alors print congé des deux Roys, lesquels furent mout elbaïs de sa departie. Il eut pria bien que tousiours fussent bons amis ensemble, si print congé d'eux tous &

dit, moy & toute ma compagnie me souhaite en mon Palais de Monmir, si tost ne l'eut dit, qu'il n'y eust si dont les deux Roys & ceux qui avec eux estoient furent tous elbabis qu'ils ne sçauoient que dire & leur fut aduis que tout ce qu'ils auoient veu estoit songe, excepté les beaux dons & grandes richesses que le Roy Huon leur auoit données, le Roi de Navarre apres ces choses faites se partit en prenant congé du Roy Garin & de Florent son neveu lequel le conuoya quatre lieues puis retourna vers Clairette sa femme où ils furent bien long temps en paix puis apres le Roy Garin qui mout viel étoit priant une maladie grande qui les fit aller de vie à trépas, dont Florent & Carrette ploroient maintes larmes les Pairs & Barons du Royaume couronnerent Florent Roi dont la solemnité fut grande, Florent & Carrette demenerent grande joye ensemble, tant qu'elle devint enceinte d'enfant, dont Florent & les Nobles du Royaume furent réjouis, & tant que le jour s'approcha que la noble Reyne accoucha d'une fille dont Florent & elle eurent grande joye, mais elle retourna en bref en amoure tristesse, comme cy-apres entendrés.

*Comment la Reyne Clairette accoucha d'une fille dont elle mourut & comment quant elle vint en l'aage de quinze ans le Roy son Pere la voulut auoir & n'ariage dont tous ses Barons furent moult troublés.*

Quand Florent fut auertit que sa femme me estoit deliurée d'une fille, il loüa Dieu si fut portée baptiser en la maïstresse Eglise, & eut nom Ide, cette ioye courut mout à la Reyne sa mere car pour la grand douleur qu'elle sentit il conuint que de ce monde elle se partement & mourust. Au Roy Florent fut apporté la fille lequel quand il la vit il eut mout grande ioye si demanda

LIVRE SECOND DE

comme sa femme se portoit & eux scachant que cette chose ne se pouvoit celer ny faire, lui dire que la Reyne estoit allée de vie à trespas lequel quand il entendit la verité il cheut tout pâmé en telle maniere qu'ils pensoient qu'il fut mort; puis quand il revint à lui, il s'écria tout haut & dit. A ma tres chere amyé à malle heure fu les vous oncques née, car pour vous j'avois tour pe ne oubiée & m'estois mis en repos, Ah: mort desloyal e bien as esté hardie, de m'avoir osté ce que plus j'aymois la plus belle qu'au monde on n'est sceut voir, alors ainsi comme Florent se tourmentoit ses Barons vinrent vers lui, le reconforterent au mieux qu'ils peurent mout plainirent & regretterent la noble Reyne, les cris & les pleurs se leverent par la cité. Quand la chose fut sceüe mort fort plorèrent dames, damoiseles, bourgeois, bourgeois, toute la nuit fut la Reyne veillée, puis quand vint le lendemain à grand cris fut portée en la maistrisse Eglise, où son service fut fait fort haut & notable puis fut mise dans une riche sepulture le grand dueil que pour elle demena le Roy Florent sur le nompareil du monde, mout fut visité des Princes & Barons du pays, mais il n'estoit joye ny souas qu'il peut prendre fors seulement à aller voir la fille laquelle quand il la voyoit son dueil lui faisoit renouveler, tant fut bien pourtie qu'elle vint en l'age de quinze ans pour sage & bien apprise estoit, tant chèrement l'aymoit son pere que de la voir ne se pouvoit saouler, souvent la baisoit & accolloit, en la tenant entre ses bras, oncques ne se voulut marier pour l'amour d'elle. **T**on creant & amanda la noble Damoiselle Ide qu'elle avoit l'age de quinze ans, si de la grande beauté ie vous voulois dire trop pour ois mettre, mais bien en ose tant dire que de beauté elle outrepassoit toutes les femmes du monde. Le Roy voyant

la fille croistre & amender en toutes bonnes vertus, dist a ses Barons qui là estoient présents que bõ seroit que sa maison lui fut trouvée & que marier se vouloit si femme pouvoit trouver qui fut telle comme estoit la sienne volontiers y entendoit.

Quand les Barons entendirent le Roy ils furent bien ioyeux de ce que le Roy Florent se vouloit marier, pas ne scevoient a quelle cause il disoit cela, mais si tost le sceurent dont mal & meschef en advint, maint homme en fut occis & decouppé & maint Eglise brûlée comme cy après pourrez oüy. Alors le Roy manda aux Barons de son Royaume que tous vinssent en Cour à un jour qui les mit. Quand tous furent venus ils monterent au Palais, auquel trouverent le Roy qui mout humblement les reçeut, il leur donna tous à dîner, puis les tables furent ostées, si mena le Roy ses Barons en un verger auquel il voulut tenir conseil. Quand la furent venus, le Roy qui en son siege estoit dit à ses Barons Seigneurs assez scavez que ie n'ay qu'une seule Fille laquelle m'a esté plusieurs fois requise de plusieurs Roys & Princes, mais encore n'ay la volonté de la marier, aussi ne me suis point voulut marier pour l'amour de la mere que j'aymois, & ne veut prendre femme si elle n'est semblable à celle que j'avois. Et pour ce vous ay mandez tous ensemble pour vous faire scavoir ma volonté. Quand les Barons entendirent le Roy tous furent mout ioyeux & lui dirent. Sire scavez pour verité qu'aujourd'hui n'est femme vivante en la chrestienté que si avoir la voulez qu'incontinent ne l'ayez tant soit de haut parage. Et pour ce regardez en vous-mêmes quelle part nous irons pour femme querir & avoir pour vous. Seigneurs dit le Roy ia pour cela ne vous faudra avoir grand peine car la femme que ie veux avoir n'est pas loingtaine, sire dirent ses Barons veuillz nous nomer qui elle est, Seigneurs

dit le Roy, ma fille laquelle ie prendray à femme pour l'amitié que ie portoys à la mere quand les Barons entendirent le Roy, ils se regarderent l'un l'autre en eux seignant de la parole qu'ils avoient ouy dire au Roy. Alors Sorbare qui estoit privé de lui, dit ha Sire à Dieu ne plaise que cette chose advenne pas ne seriez digne d'estre Roy, vous qui devriez estre exemple aux autres quand le Roy entendit Sorbare si le regarda bien, & lui dit, Sorbare sçachez que si tant, ne me tenois obligé à vous, ie vous ferois la teste trencher, alors tous les Barons dirent au Roy, Sire tu ne feras ta volonté Sorbare a dit ce que prud'homme doit dire, car si autrement vous euz faire pas n'estes digne de porter couronne, & à tant se teurent pour la crainte qu'ils avoient de lui quand le Roy Florent eut entendu la response de ses chevaliers, hastivement manda que sa fille laquelle vint avec un vilage riant ne sçachât sa volonté de son pere, laquelle quand de lui fut vnuë elle se mit à genoux le Roy se leva & la prit entre ses bras puis la baisa plus de vingt fois. Pas ne sçavoit à qu'elle occasion il le faisoit les Barons qui là estoient dirent, ha tres d'esloyal Roy tes pensées sont autres que celles de ta fille, car si elle étoit icy seule bien tost l'aurois deshonoree, le Roy voyant la fille si de tant belle, dit en lui mesme que s'il ne l'avoit à femme de rage lui conviendrait mourir, si lui dit ma tres chere fille vous estes orpheline de mere car j'ay grande pitie que l'avez ainsi perduë tant bien lui ressemblez qu'il m'est advenu quand ie vous voy en la face que ie vois celle dont vous estes fille parquoy ie vous en ayme beaucoup mieux & pour ce ma volonté est de vous prendre pour femme, & jamais au re que vous n'auray à espouse.

*Du grand d'œil que la pucelle demora quand elle ouy son Pere qui la vouloit avoir en mariage. Et comme parle moyen d'une noble Dame & Sorbare elle s'en parut à l'heure de minuit, & s'en alla à l'adventure de nostre Seigneur.*

**A** Pres que la pucelle eut entendu son Pere la couleur vermeille qu'elle avoit en la face, lui fut tost passée. Elle baissa la teste & dit, ha mon tres cher Pere regardez ce que vous dites, car si entendu estes de ceux qui icy sont vous en seriez l'asme lors la pucelle se cuida lever mais il la print par la main, & lui dit, ma fille ne faites refus de faire ma volonté, car l'amour que j'ay mis en vous est grande. Alors tous les Barons dirent au Roy, qu'il eust pitié de lui & que jamais de cette chose ne parast, car jamais on ne tiendroit conte de lui, quand le Roy ouit les Barons qui lui remonstroient pour le destourner, il leur répondit qu'en despit d'eux il la prendroit à femme & que, si jamais estoient si hardis de lui en parler il les feroit tous mourir, & leur dit bien des injures. Quand la pucelle entendit par son pere aux Chevaliers, elle vit bien la meschante volonté de son pere, elle commença à plorer en d'inst. O vray Dieu à cette fois ie seray deshonoree, si a n'esti que il me prene à femme, car échapper ne pouvons que tous deux ne soyons damnez. Elle se pensa en elle mesme que si elle pouvoit échapper, elle iroit si loin que jamais d'elle on ne parleroit. Le Roy la renvoya en sa chambre avec ses pucelles qui bien tristes & des confortés furent, quand ce entendirent, car le Roy leur manda que bien la gardassent, & qu'un bain lui fut presté, pour ce que le lendemain la vouloit prendre à femme. Quand la pucelle fut en sa chambre elle appella une ancienne dame

qui estoit sa maistresse & fit voider toutes les autres faisant semblant que dormir vouloit quand elle vit que toutes furent dehors elle seietta à genoux les mains jointes devant la dame, toutes fondantes en larmes, & luy dist: Ma ma tres chere Dame ie viens à vous comme vne pauvre orpheline sans pere ne mere, laquelle est morte comme bien scauez: mais celuy pere me veulx estre mari, qui est la chose que la terre ne deueroit supporter, & pour ce ma tres chere dame cette desconfortée & pauvre orpheline vuedez conseiller, iusques à ce que ie soi hors de la veuë de celuy qui me veulx auoir: car i' aime mieulx m'en aller au loing pays ou ie viurai en pauvrete que de finir mes iours avec celuy qui vers moi telle horreur pour chaste pour à la fin estre damnee & perduë. Quand la dame qui sage estoit ouyt la pitieuse complainte que elle qu'elle avoit nourrie lui faisoit, lui dit ma tres chere fille pour l'amour que j'ay en vous i'adorerai à vous mettre hors de cette doute, comme jadis fit mon frere Pierre d'Arragon à vostre mere laquelle il osta hors des mains des Sarrazins, où elle estoit en adventure de sa vie, ne ja pour voire pere le Roy ne l'iray que ne vous aide. Quand la pucelle entendit la bonne volonte qu'en la dame estoit, & en portant la buse en lui disant, O ma tres chere mere, le bien que me faites Dieu vous le puisse guerdonner: car pas n'est n'ioi de le rendre, aors la dame sortit hors de la chambre & laissa la fille bien pensive. Si s'en vint en la chambre de Sorbarre laquelle estoit au palais pource qu'il estoit privé du Roy Florent. Quand l'eaus fut venuë Sorbarre lui demanda que l'aventure l'avoit la amenee, la noble dame le reira à part & lui dit la requeste que lui avoit fait la Damoiselle Ide. Don Sorbarre commença fort à plorer, & fit voider tous ceux qui estoient en la chambre pour malice

pat et à son aise à ladite dame, & conclurent pour la salutation de la noble pucelle que la dame lui porteroit tous les habillemens qu'à un homme doivent appartenir & que d'toit à l'heure de minuit elle s'habille, & puis lui dites que dehors du palais s'alloit, & puis s'en vint vers les estables devant lesquelles elle trouvera le meilleur destrier de son Pere, & qu'elle m'y trouvera sans y faillir. Quand la Dame entendit Sorbarre elle en fut bien ioyeuse, si puis tels habillemens qu'à un homme appartiennent, si s'en vint en la chambre de la pucelle Ive, à laquelle raconta tout ce que Sorbarre avoit dit. Quand Ive entendit la d'icelle elle eut grande joye, lors la dame dit le Roy Florent vostre Pere vous a ordonne un baing auquel i' vous faut bainger avec les autres pucelles, afin qu'on ne s'aperçoive de ce cy, & puis apres vous en donneriez que vostre lit soit prest, puis qu'en vostre chambre serez venuë, vous nous commanderez que nous nous allions bainger, & ie les entretiendray si long temps qu'il n'y au'a celle qui n'ait volonte de dormir, & ie l'iray icy tous vos habillemens lesquels vous vestrez & ceintez cette ceinture à vostre costé & mettez vos peignes sur vos pieds puis vous irez vers les estables où vous trouverez un destrier prest.

Quand la pucelle entendit la dame elle fit tout ce qu'elle lui avoit commandé si se baigna avec les autres, puis commanda ses damoiselles qu'elles l'irassent chercher qu'elles firent, puis quand elle fut bien relevée elle se releva, puis s'habilla de tous les habits d'hommes & ceignit une espée à son costé & print ses espions en ses mains, & vint vers une fenestre qui estoit basse au jardin, & se plus secretement qu'elle peut s'en vint vers les estables où elle trouva Sorbarre qui lui tenoit un destrier prest, lequel avoit attaché une besaie peinte de

dé, jamais ie ne fus retourné iusques icy, tellement donc que moy & mes gens arrivâmes à Rome, où le S. Pere nous reçeut en grande ioye, m'espousa avec Esclarmonde la Fille de l'Admiral Gaudisse, laquelle pouvez voir bien triste & bien desolée & non sans cause. Quand les Barons ouvrent les piteuses complaints de Huon, il n'y eut celui qui n'eust pitié d'eux, & regarderent Esclarmonde qui se confondoit en pleurs, dont ils en eurent grande pitié. Alors Huon dit au Roy. Sire si vous me voulez croire envoyez devers le S. Pere & vous en sçavez la verité. Ainsi donc comme j'ay dit, ie suis revenu de Babilone, & ay raporté beaucoup de Tresors, & de richesses avec moy, ie n'ay voulu demeurer une seule nuit nulle part que ie n'eusse parlé à vous tant j'avois desir de vous voir, j'exploiray tant que ie vins arriver à quatre lieues d'icy à l'Abbaye de S. Maurisse es prez, pour ce qu'elle est sur vos terres, ie m'en viens donc loger en l'Abbaye où le bon Abbé me reçeut à grande joye, & manda à mon frere ma venue, lequel me vint trouver lui seul avec un Escuyer, parquoy alors pouvois iuger qu'il n'y avoit que trahison. Huon dit, le Duc Naimés, vostre raison est veritable: car s'il eusse fait son devoir ils eussent assemblés les Barons & pour vous porter honneur fussent aller au devant de vous. Sire dit Huon, il a fait autrement, car estant avec moy, il s'enquit de mon affaire, & si j'avois fait mon message, sans penser en nul mal, ie lui raconray tout. Alors le traître me demanda où j'avois mis la barbe & les dents de l'Admiral, alors ie lui dis où elles estoient. Puis me pria tant qu'il me fit lever à minuit, & me fit appareiller moy & tous mes gens. Si nous mîmes en chemins & estant proche d'une croix où plusieurs chemins s'assembloient, ainsi comme ie voulois prendre le chemin de France, il

commença à parler à moy tout rigoureusement par cause, & occasion d'avoir noïse & debat à moy. Et assés prés avoit un petit bois, où s'estoit mis Gibouars de Bième, lequel avoit quarante hommes tous armez à blanc, adonc ils vinrent & se jetterent dessus moy & sur mes gens qui n'estoient pas armez, tellement qu'ils mirent tous mes gens à mort. Quand ils eurent fait cela ils prindrent leurs corps & les jetterent dans la riviere de Geronde, puis me ietterent par terre. Si me lieient les pieds & les mains, & me banderent les yeux, pareillement en firent autant à ma femme, puis vinrent au vieil Gerasme, & mon traître frere vint à lui avec un trenchant couteau & coupa la chair, où il trouva la barbe & les dents machelières, qui avoient esté mises par le Roy Oberon. Sire, sçachez que qu'avant ie en eut tiré la barbe & les dents machelières, il ne se contenta pas, il print Gerasme & le lia pieds & mains tout blessé qu'il estoit, vous en pouvez sçavoir la verité de lui. Alors Gerasme se mit avant & haussa sa robbe contre mont & monstra au Roy la playe qu'il avoit au costé, laquelle chacun peut voir. Sire dit Huon, quand ils eurent fait tout ce qu'ils voulerent, ils nous mirent sur trois tonsins, & nous amenerent en cette cité, puis nous firent mettre dans une profonde chartre, là nous a tenu au pain & à l'eau & nous a osté tout ce que nous avions. S'ils veulent dire le contraire qu'ils se voient armer, & ie leur feray raison, Ma foy dit Naimés, Huon a raison de dire ce qu'il dit.

Sire dit Gerard, mon frere dit sa volenté, parce qu'il sçait bien que ie ne voudrois pas me rebeller contre lui. Ha Dieu comment le traître tâche à couvrir son offence. Huon, dit le Roy ie ne sçay comment vous avez fait, mais ie veux que monstriez la barbe & les dents machelières que l'Admiral

Gaudisse. Sire d si Huon, mon traistre frere me les a deströbë. Huon vous sçavez que quand vous sortistes de France ie vous defendis que à vostre retour, vous ne retourneriez à Boideaux, sans parler premierement à moy, dont pour en assurance vous me livraistes ostages, dont maintenant ay quittez, puis que ie vous tiens, il est en moy de vous faire pendre. Ha Sire dit Huon à Dieu ne p aise qu'un Roy de France fasse une si grande cruauté, ie vous prie mercy, ie vous prie de me iuger selon raison, ma foy ce dit Naimés à Huon vous demandez bien peu de choses, car vostre droit est si clair, & si veritables que vos terres & Seigneuries vous do vent estre rendüs, adonc Naimés dit au Roy qu'il falloit faire droit & raison à Huon, le Roy lui respondit qu'il estoit en lui de faire mourir Huon, mais pour ce qu'il estoit Par de France qu'il seroit en iugement. Quand les Barons entendirent le Roy ils en furent bien aises, mais le Duc Naimés repliqua au Roy & lui dit: Sire, pourquoy voulez vous mettre Huon en iugement, veu qu'il s'offre de pouver son dire par le Pere Saint, alors Huon se retira & le Roy appella tous les Barons, & leur dit: Seigneurs ie vous conuure sur la foy que vous me devez, que vous ne soyez porté pour Huon ny pour son frere, mais que vous fassiez droit à qui'aura, adonc ils entrèrent dans une chambre, & le Duc Naimés leur dit. Seigneurs, ia sçavez & avez ony comment le Roy nous a conuuré de dire verité, vous connoissez comment le Roy est courroucé cont e Huon, c'est pourquoy ie vous supplie que chacun vueille dire ce qui lui semble.

*Comment les douze Paires de France se retirèrent au Conseil pour rendre Sentence de Huon, pour lui & contre lui.*

**D**Es lors que nos Barons discouroient ensemble, il se leva un Baron qui étoit yssu de la race de Ganelon, il d t Seigneurs quant à moy ie dis, veu le cas comme il est, que Huon par droit iugement qu'il doit estre pendu & trainé, & maintiens que sans peché faire, le Roy le peut faire mourir.

Quand Gautier eut dit sa raison Henry le Comte de S. Omer parla & dit: Gautier retirez vous, car vostre parole ne peut estre portée pour effet & de nul valeur. Seigneurs dit Henry, pour bref parler & Joyaument iuger, ie dis que la raison est qu'à Huon soit rendu sa terre & tout son pays, car son fait est du tout prouvé & par bons tesmoins, comme par le Saint Pere, vous sçavez qu'il a esté trahy par Girard son frere dont il doit estre trahné à la queue d'un destrier, puis qu'il soit pendu, & quand il eut ce dit, il se retira & s'assit sur un banc.

Quand Henry de Saint Omer eut dit sa raison, le Comte de Flandres se leva apres & dit à Henry de ce qu'il avoit dit rien ne seroit, mais ie vous diray qu'elle chose m'est adv s de faire. Seigneurs vous sçavez & connoissez le monde qui maintenant vaut bien peu, ie ne s'y voit plus d'amitié entre les freres, vous le pouvez voir par ces deux qui icy sont present, vous voyez qu'ils sont en dispute, c'est pourquoy si nous pouvons trouver maniere de les accorder envers le Roy, & lui prions que des deux freres aye pitié & mercy, & qu'il rende les terres de Huon, & qui pourroit faire cela ie dis que seroit une moult belle œuvre.

*Comment les Peres de France mirent tout le fait pour en iuger dessus le Duc Naimés de Baviere, mais quelque chose qu'on en eust dit ne fait, le Roy Charlemagne jugea Huon à mourir.*

HUON DE BORDEAUX.

Quand le Comte de Flandre eut paré le Comte de Châlons se leva apres, dit: Sire Comte de Flandre vostre raison est bonne & avez dit con me prud'homme: mais ie çay de certain que le Roy n'en fera rien, mais ie dis moy qui faut que e Luc Nâimes dise ce qui lui en semble & nous accorderons à ce qu'il dira.

Adonc tous ensemble s'approcherent devers le Duc Nâimes & le prierent de prendre e fait en main, & que tout ce qui feroit le tiendroit à fait & à dit. Quand Nâimes de Baviere eutendit les Barons, il ne respondit mor, adonc se mirent tous à parler, & quand la-belle Esclarmonde vit Huon si marry & en telle danger, el e commença mour à plorer & dit à Huon, icy ie vois grande pauvreié quand icy en vostre Cité vous estes en danger de mourir, personne ne veut croire qu'en Babylone ayez esté, & ie vois que chacun est bandé contre vous, dont il me fait bien mal au cœur, alors Huon la reconforta & lui dit. Dame ayez confiance en Dieu par qui tant avons esté secouru & aydé, vous ne çavez ce qu'il veut faire de nous. Alors Nâimes s'omit qui estoit au conseil & dit. Seigneurs, mouray au cœur grand peine pour les deux freres que ie ne çay que conseil trouver: ie vous supplie de dire ce qu'il vous semble de faire. Sire respondirent les Barons, ia pour eete heure n'avez d'autre conseil de nous. Seigneurs dit Nâimes: le celer n'y vaut rien, puis que Huon a esté jugé à vostre advis, doit il estre pendu ou traîné, alors celui qui avoit parlé le premier dit qu'il ne pouvoit eschapper d'estre pendu, ha traître tu mentiras, car ton conseil ne sera point eue. Seigneur dites moy de rechef si vous accordez à ce que ie feray. Ouy, dirent les Pairs toute la charge vous donnoas. Alors Nâimes songea, & puis vint devant e Roy & lui dit. Sire vous plaist-il de nous ouyr.

Ouy dit l'Empereur, car autre chose ne desire çavoir. Sire dit le Duc Nâimes, ie vous demande en quelle terre & en quel pays vous voulez que l'un de nos Pairs soit jugé. Nâimes dit le Roy, vous estes prud'homme, ie çay que tout ce que vous faites est pour sauver Huon. Sire dit Nâimes, vous avez tort de dire cela. Dites seulement où vous voulez que l'on le juge, si vous ne çavez le lieu, ie vous le diray, en vostre Royaume sont trois Villes la premiere est Saint Omer, la seconde Orleans, & la troisieme Paris, & pour ce, Sire, si par jugement vous voulez mener Huon il convient qu'en l'un de ses trois lieux soit mené e cet hostel ne sera jugé. Nâimes dit le Roy, vous bien que vous faites cela pour un sujet, c'est pour faire sauver Huon, car ie vous avois dit entre vous autres Paires, que vous en fassiez le jugement, & vous n'en avez voulu rien faire, c'est pourquoy avant que ie mange, ie verray Huon pendu & traîné, puis le Roy cria tout haut que les tables fussent mises. Quand Girard qui là estoit entendit l'Empereur il fut bien ioyeux, mais gueres n'en faisoit semblant.

Quand Huon & Esclarmonde eurent entendu le Roy qui la mort de Huon avoit jurée: la douleur, les pleurs & les cris qu'ils commencerent à faire, n'est nul vivant qui raconter le vous çent. Esclarmonde dit à Huon. Ha Sire, or vois ie bien que pitieusement fera la departie de nous deux, certes, si ie tenois un coesteau ie n'attendrois pas vostre mort, mais ie m'occiroye devant ce faut & desloyal Roy: le vieil Gerasme estoit à qui pleuroit amerement, disant, vray Dieu à quelle heure fus je né, c'estoit une heure malheureuse, en grande peine j'ay usé ma jeunesse; & maintenant en ma vieillesse il faut que ie meure honteusement ils pensoient tous trois mourir, mais à qui Dieu veut ayder, il n'est nul qui



## HISTOIRE DE

lui puisse nuire, car si Dieu sauve & la garde e Roy Oberon au Roy Charlemagne fera par jurer son serment comme cy-apres pourrez ouir. A tant vous laisseray à parler de la pitieuse compaignie, & vous parleray du noble Roy Oberon qui pour lors estoit en son bois.

*Comment le Roy Oberon vint secourir  
Huon de Bordeaux, & fit reconnoistre  
à Girard toute la trahison qu'il avoit  
faite, & pourchassé à tuer son frere.*

**V**ous avez bien ouy par cy-devant comment le noble Roy Oberon avoit esté courroucé contre Huon, pour ce que trespassé avoit son commandement: mais quand il fut en la Cité de Rome, il s'estoit de ses pechez confessé & par nostre S. Pere absouz. Et pour ce le Roy Oberon content de lui, ainsi comme à l'heure qu'Oberon estoit assis au disner il commença mout à ploter. Quand les gens le virent il s'en donnerent grandes merveilles, si lui demanderent qu'il avoit, alors il leur dit, Seigneurs ie me suis souvenu de ce pauvre malheureux Huon, que tout droit est retourné d'outre mer, il a passé par Rome & a pris la femme en mariage, & s'est confessé de tous ses pechez, dont ie l'ay assez puny, il est maintenant heure que ie lui ayde en ses affaires. Car Charlemagne a juré qu'il ne boira ny mangera que Huon ne soit pendu & traîné, mais il s'en parjurera, car ie lui donneray secours & ayde, car le pauvre homme est en grand danger de mourir, lui & Esmermonde, & le vicil Gerasme sont à Bordeaux, & ont les fers aux pieds, le Roy est assis au disner, & ie souhaite ma table aupres de la sienne plus haute de deux pieds que la sienne, ie veux que sur la table soient mis mon hanap, & mon cor d'ivoire & le haubert qui par Huon fut conquis, & si ie souhaite cent mille hommes armez tels

que j'ay accoustumé de mener en bataille tost l'eut dit que par la volonté de Dieu & la puissance de saërie la table & tout ce que par Oberon avoit esté souhaité fut mise & passée au plus pres de celle où le Roy estoit. Quand le Roy vit cette table plus haute que la sienne, & le cor & le hanap, la cotte d'acier, il fut mout esmerveillé, & dit à Naymes qu'il regardast que ce vouloit dire, & cuidoit avoir esté enchanté. Sire, en ma vie ie n'ay veu telle chose, tous les Barons furent mout esmerveillez, Gerasme qui à cette heure estoit aupres de Huon regarda celle part, & vit la table sur laquelle il voyoit poser le hanap, Gerasme dit à Huon ne soyez de rien ébahy, car sur cette table pouvez voir le hanap, le cor & la cotte de maille, parquoy j'apperçois que par le Roy Oberon bien-tost serez secouru. Huon regarda celle part, si en eut grande joye quand ainsi le vit, il leva les mains contre le Ciel, en remerciant Dieu. A tant arriva dans la Cité de Bordeaux, dont les Bourgeois furent mout ébahis de voir tant de peuple. Quand Oberon fut dans la Ville, il dit à ses Barons que les portes fussent gardées & que l'on ne lassast sortir personne. Adonc il y eut dix mille hommes à toutes les portes de la Cité, & le Roy Oberon alla vers le Palais, si laissa à la porte dix mille hommes, & leur dit que si tost qu'ils entendoient le cor, qu'ils montassent à mont & qu'ils missent tout à mort. Le Roy Oberon monta au Palais, & grand foison de ses Barons avec lui, il estoit vescu mout richement, il vint passer par devers Charlemagne sans dire mot: Charlemagne dit, vray Dieu qui peut estre ce nain bossu: mout est fier car à moy n'a daigné parler, ie verray ce qu'il voudra faire: car ie ne sçay ce qu'il a en Pensée. Quand Oberon fut passé outre il vint par devers Huon & souhitta leurs fers hors de leurs jambes à

tous trois & les print par la main, si les mena sans un seul mot de e par devant le Roy. S'il fit asseoir à sa table & lui mesme s'assit avec lui, puis prit son hanap, sur lequel il fit trois croix, dont incontinent le hanap fut plain de vin, le Roy Oberon le print, & en donna à Esclamonde, puis à Huon & Gerasme, puis il dit à Huon amy levez-vous, & portez à Charlemagne ce hanap, & lui dites qu'il beuve à vous an signe de paix, alors Huon se leva de la table & vint devers le Roy & lui donna le hanap, le Roy le prit, mais si tost qu'il eut prit le hanap il fut décheffé, & n'y demeura une seule goutte de viu. Vassal d t Charles, vous m'avez enchanté. Sire, dit Oberon, ce sont les pechez dont vous estes si plain, car le hanap est de telle dignité que nul n'y peut boire s'il n'est prud'homme & sans peché mortel. Quand l'Empereur vit Oberon il fut bien estonné. Lors Huon reprit le hanap, lequel incontinent fut remply de vin, si le porta au bon Duc Naimmes de Bavières qui aupres de Charlemagne estoit, Naimmes prit le hanap & beut à son plaisir, puis Huon retourna devers Oberon, & s'assit aupres de lui.

Oberon appelle le Duc Naimmes, & lui fit commandement qu'il se levast, & aupres de lui se vint mettre, & quand il fut assis le Roy Oberon dit à Naime, Sire Duc vous estes bon prud'homme, car vous avez tousjours deffendu mon amy Huon, & vous Sire Roy vous pouvez voir icy Huon qui à grand tort avez des-herité & lui avez osté sa terre, il est prud'homme & loyal & ie vous dis en verité qu'il a fait son message à l'Admiral Gaudisse, lequel lui ay aydé à mettre à mort, puis lui osta hors de sa barbe quatre dents machelieres, puis lui coupa sa barbe qui moult estoit blanche, lesquelles ie mis, & enfermay dans le costé de Gerasme par la volonté de Dieu. Voyez vous

là Girard le déloyal traître qui par sa grande mauvaistie à la trahison faite, & afin que plus certainement sçachez la chose comment il s'en est allé, par lui mesme ie vous feray dire, Oberon parla & dit, Girard ie vous coniuere par la puissance divine que vous ayez à dire verité, la trahison qu'avez faite à vostre frere.

Quand Girard entendit Oberon il eut si tres grande peur qu'il trembloit, car il sentoit en son cœur qu'il ne pouvoit reculer qu'il ne dit verité. Sire dit Girard, bien vois que le celer n'y vaut rien, verité est que sçachant que mon frere estoit en l'Abbaye de S. Maurice es ptez, ie fus extrêmement fâché d'autant que ie sçavois bien qu'il failloit que ie lui rendisse ses terres, adonc i'allay trouver mon beau Pere Gibouars, où me donna conseil de faire ce que j'ay fait, car il me dit que ie l'allasse visiter, & que lors que j'aurois sçeu tout son fait, que ie le fisse lever de grand matin & qu'il seroit embusché dans un bos accompagné de quarante hommes arméz, & que lors qu'il approcheroit le bois, qu'ils trouvassent moyen d'avoir une querelle, & lors que vous serez en dispute, ie sortiray du bois & mettrons Huon & tous ses gens à mort.

Quand donc nous eumes mis à mort les gens de mon frere, nous les jetasmes dans la Geronde, & puis apres nous prîmes mon frere & sa femme Esclarmonde, & le vieil Gerasme, & nous leur liaimes les pieds & les mains, & leur bandasmes les yeux, puis ie vins devers Gerasme, & lui couppay la chair, & lui prit la barbe & les dents machelieres, lesquelles s'il vous plaist j'itay querir, non dit Oberon, quand ie les voudray ie les auray bien sans vous. Nous amenasmes donc nos trois prisonniers dans chasteau, puis nous allasmes dans l'Abbaye de S. Manrille, où mon frere avoit mis tout son tresort. Nous le demandasmes à l'Abbé

mais onc il ne le vouloit donner Adonc nous le tuasmes & prisms tout : & fismes cestuy moine qui est parent de Gibouars Abbé de l'Abbaye. Sire tout le contenu de ma maudite trahison vous ay racontée, & tout ce m'a fait faire Gibouars, mon beau Pere, car iamais ie n'y eut pensé. Alors le bon Roy Oberon lui dit, vous en serez tous deux pendus par vos gorges, & n'y a homme qui vous en puisse sauver, & puis il dit au Roy, & bien Empereur vous avez ouy la grande trahison de Girard, & de Gibouars, comme ils ont tesmoigné contre ce pauvre Huon : mais par celui Dieu qui me forma ils en seront pendus, & les deux faux tesmoins aussi Foy que ie dois à Monsieur Saint Denys, dit l'empereur, ils n'en peuvent eschapper.

*Comment le Roy Oberon fit pendre les quatre traistres Girard, & Gibouars, & les deux faux tesmoins, & de la paix de Huon, & de Charlemagne, & comment le Roy Oberon donna son Royaume de faire le à Huon de Bordeaux.*

**A**Lors quand le Roy Oberon eut ouy Girard, il dit ie souhaite les dents machelieres, & la barbe de l'Admiral Gaudisse icy sur cette table, ja si tost n'eust dit cela que les dents & la barbe furent venues dessus la table, un chacun les regardoit grandement. Adonc Huon dit au Roy Oberon Sire, qu'il vous plaist de pardonner à mon frere, ie lui donneray la moitié de ma terre, afin que puissions user nos vies ensemble. Sire qu'il vous plaist d'avoir pitié de lui. Quand les Barons qui là estoient entendirent Huon, ils dirent qu'il estoit prudent d'homme, & que ce fust esté grand dommage si la chose fust alé autrement. Huon dit de rechef à Oberon qu'il eut pitié de son frere, & Oberon lui dit, que pour tout

l'or du monde ne le feroit, alors il dit les souhaite par la puissance que j'ay Fiérie, tous quatre pendus d dans ces p ja si tost ne l'eut dit, que Girard & Gibou l'Abbé, & le Moine furent pendus dans pré, ainsi furent punis les traistres. Quand l'Empereur eut veu les grandes merveilles qui se faisoient pour le commendement du Roy Oberon, il fut moult esbahy. Adonc le Roy Oberon ayant tout fait, ayant compté plusieurs choses à Charlemagne, appella Huon, & lui dit, prenez la barbe & les dents machelieres, & les portez au Roy en lui disant qu'il vous rende vos terres & Seigneuries, alors Huon se leva, vint devers Charlemagne, a ors il lui dit Sire voicy les dents & la barbe de l'Admiral Huon dit le Roy ie vous tiens pour quitte & vous rends toutes vos terres, & veux que soyez mon amy. Sire dit Huon grand ment ie rends graces à Dieu de ce que me dites. Alors l'Empereur baissa & accola Huon, signe de paix. Adonc tous les Barons en furent bien ioyeux. Le Roy Oberon appella Huon, & lui dit je vous commande si ce que vous m'aymez que d'aujourd'huy en quatre ans me veniez trouver dans ma Cit de Motamur, car ie vous veux donner mon Royaume & toute ma dignité, laquelle chose se ie puis faire, car à ma naissance le don m'en fut donné qu'ainsi le pouvois faire, & le peut donner à qui bon me semblera, & pour ce que ie vous ay me loyaument, ie vous mettray la couronne dessus le chef, & veux que soyez Roy de mon Royaume, & pour le bon vieil Gerastne, vous lui donneray vos terres & Seigneuries, car il les a bien meritez quand avec vous a eu tant de peines. Sire dit Huon puis qu'il vous plaist ie le veu bien. Huon dit Oberon qu'il vouloit souvenne du iour que ie vous ay dit, car c'est est temps que ie parte de ce monde & aller en Paradis, où ma place est apprestée, &

vous dis que si à ce jour vous n'estes icy ie  
vous feray mourir vilainement. Quand  
Hyon entendit Oberon, il fut bien ioyeux il  
le baissa pour cuider baiser ses pieds, mais  
Gloriand l'en re eua, & Malberon avec lui.  
Hyon dit Huon, du grand don que m'avez  
vous fait de vous en remercie.

*Comment le Roy Oberon s'en parit & print  
congé de Charlemagne, & de Huon, &  
du département que fit le Roy Charle-  
magne en prenant congé de Huon, com-  
ment Oberon estant à Mommur se do-  
noit du fait de Huon, & de ce que  
devenir lui devoit.*

Lors quand le Roy Oberon eut dit à  
Hyon tout ce qu'il vouloit dire, &  
Hyon eut prins congé de lui, il se tint là tout  
& se print à pleurer, dont Hyon en fut  
estonné, & le cœur lui en fit mal, &  
Sire ie vous prie que dire me vueil-  
lez, qui vous incite à pleurer, Hyon ie d ray  
: sçache que c'est pour la grande pié-  
té de moy, car ie te iure le Dieu qui  
est formé, que iamais en ta vie tu n'as eu  
de mal ny de pauvreté que tu endure-  
ras paravant que ie te voie, & ie plains  
cette pauvre femme qui est si belle & si  
bonne. Ha Sire dit Hyon qu'i vous plaist  
de m'ayder en mes adversitez, Hyon quel  
bien vous veulx tu avoir de moy. Sire dit  
Hyon ie vous prie que me laissez vostre  
nomme: à celle fin qu'estant en danger  
de la vie ie sois pour avoir secours de vous.  
Hyon dit Oberon, puis que ie t'ay mis d'a-  
vec Charlemagne, ne t'atens plus  
de secours de moy, contente toy de ce  
que ie te donne mon Royaume & tout mon  
bien & ma puissance, alors Hyon dit à  
Gloriand, baissez moy mon frere helas, que  
de regret que cela ne peut estre autre-  
ment. Adonc le Roy Oberon print congé

de Charlemagne, & du bon Duc Naines  
& de tous ses Barons qui là estoient, puis  
vint à Hyon, si l'embrassa en prenant con-  
gé de lui, puis print congé d'Elclarmonde  
& lui dit ie vous recommande à Dieu, &  
sur toussoyez sage, & portez toujours hon-  
neur & reverence à vostre mary, gardez lui  
foy & loyauté, il print congé de Gerasme,  
auquel il fit grand honneur. Apres son de-  
partement, l'Empeceur & tous ses gens  
prinrent congé de Hyon, & d'Elclarmonde  
Hyon & de Gerasme ils monterent sur leurs  
destriers, & convoyerent le Roy bien deux  
lieues, puis i's printent congé de lui.

Hyon dit le Roy, si aucune guerre nous  
vient, faites le moy à sçavoir, & ie vous en-  
voyeray gens pour vous ayder & secourir.  
Hyon l'en remercia bien humblement,  
Adonc il s'en revint à Bordeaux, où il fut  
reçeu à grand honneur. Or laissons Hyon à  
son plaisir, & revenons au bon Roy Oberon  
lequel estant sorty de Bordeaux, il s'en revint  
à Mommur. Quand là fut venu il se print  
à pleurer, & Gloriand lui de-  
manda qu'il avoit, & Oberon lui dit: Ha  
mon amy, ie picure ce pauvre malheureux  
Hyon qui est demeuré seul dans son Chas-  
teau, & ie sçay de certain qu'il doit avoir  
bien du mal, & tout pour sa femme, il a eu  
bien du mal, mais il en aura bien d'avan-  
tage, & comment dit Gloriand, ce pourra  
faire ce que vous dites: car Hyon est grand  
Seigneur: Gloriand dit le Roy Oberon:  
Dieu lui vueille ayder en ses affaires, car  
il en aura de grandes. Ainsi donc le Roy  
Oberon parloit de Hyon & le plaignoit  
fort, & dit de rechef Gloriand, ie vous dis  
en verité qu'avant qu'il soit un an Hyon  
sera en telle misere que s'il avoit vingt  
Royaumes il ne les pourroit sauver. Alors  
Gloriand lui dit, Sire iamais vous ne laissez  
Hyon en tel danger, que vous ne lui  
donniez secours & ayde. Non feray ceste

## HISTOIRE DE

dit le Roy Oberon, puis que ie lui ay donne & promis ma dignité & mon Royaume: ie ne lui veulx ayder en nulle chose. A tant vous lairrons à parler du Roy Oberon, & vous parlerons de Huon qui est en son Palais à Bordeaux.

*Comme Huon print possession de ses terres & Seigneuries & comment il punissoit les rebelles & les deux Pelerins, par qui maud mal aduins, & comment le Duc Raoul d'Austriche, par le rapport des deux Pelerins, s'amon racha de la belle Esclarmonde. Et du tournois qu'il fit oier, afin qu'il peust meire Huon de Bordeaux à mort.*

**H**uon estant à Bordeaux, il assembla tous les Barons & leur dit qu'il vouloit aller voir ses terres & Seigneuries & en prendre possession, il y alla & fut reçu par tout, si non un seul chasteau qui se nomme Angelars. Celui Chasteau estoit à trois lieux de Bordeaux. Et quand Huon vit que Angelars ne vouloit lui rendre obeyssance il dit que si par force pouvoit le prendre, qu'il les feroit mourir honteusement, adonc Huon y alla & y mist le siege, il fut huit jours devant, & au neuvième il donna un assaut general, adonc il eut le Chasteau, il fit mourir Angelars & soixante hommes qui estoient avec lui, puis donna le Chasteau à un de ses Gentils-hommes. Et cependant la belle Esclarmonde estoit à Bordeaux avec les Damoiselles, & ainsi qu'elles vivoient ensemble, voicy trois Pelerins qui eurent, lesquels humblement saluerent la Dame Esclarmonde, alors elle leur demanda d'où ils venoient, Dame dirent ils, nous venons du Saint Sepulchre, là où nous avons eu beaucoup de maux, si c'estoit de vostre plaisir de nous faire donner à manger nous prierons Dieu pour vous. Alors la Duchesse appella deux de ses Chevaliers, &

eur dit que l'on menast ces Pelerins dans une chambre, & que l'on leur donnast à boire & à manger tout leur saoul, ce que firent incontinent les Chevaliers, adonc la Duchesse les vint voir, & leur demanda d'où ils estoient: Dame dirent les Pelerins, nous sommes de Vienne & maintenant voulons retourner: Dieu vous vueille conduire, alors elle leur donna dix florins, dont ils furent bien ioyeux. Apres qu'ils eurent disné ils s'en allerent devers Vienne, à que mal fut employé ce que la Duchesse leur donna, ils cheminerent si bien qu'ils arriuerent à demie lieu de Vienne. Quand ils furent venus ils rencontrèrent en leur chemin le Duc Raoul qui estoit bien riche, c'estoit un homme hardy & estoit bon soldat, mais c'estoit dommage de ce qu'il estoit traître, il rencontra donc ces Pelerins & demanda d'où ils venoient, & par où ils avoient passé. Sire dirent les Pelerins, nous venons du S. Sepulchre, & avons passé par Bordeaux, là où une honneste Dame nous a fait donner à boire & à manger, ie croy que c'est la plus belle Dame qui peut estre en ce monde certes, c'est dommage que Huon a une si belle creature de femme, elle mériteroit plustost un Chevalier comme vous, que d'avoir celuy qu'e le a. Quand Raoul eut entendu les Pelerins, il devint incontinent amoureux de Esclarmonde, il fit serment qu'il l'ayroit, & qu'il fera mourir Huon de male mort, & qu'il prendra Esclarmonde à femme. Adonc Raoul s'en retourna à Vienne, il manda ses plus particuliers Barons, & leur dit qu'ils amenaissent leurs gens & qu'il vouloit aller devers son oncle l'Empereur auquel il manda qu'il fit faire un tournois au lieu où bon lui sembleroit afin que tous les Barons du pays y allassent montrer leur puissance, le desloyal fit cela pour à celle fin que Huon qui estoit prest & hardy y allassent pour le penser faire mourir.

le messager

61

## HUON DE BORDEAUX.

Le messager alla droit à Strasbourg, où il trouva l'Empereur qui estoit de Raoul Fils de son frere. Quand là fut venu, il fit son message & fut bien ioyeux d'ouyr nouvelle de son neveu Raoul, lequel ayroit mout, & pour l'amour de lui il fit faire un tournois, & manda à toute la noblesse, qu'ils vinssent à certain iour qu'il leur fit sçavoir à Mayence, & que là tiendroit Cour ouverte, il ne sçavoit pas la trahison que Raoul son neveu vouloit faire, Raoul appella ses plus particuiers Barons & leur dit pourquoy & à quelle cause le Tournois estoit fait, & leur dit ie veux que m'aydiez à mettre à mort Huon: afin que i'aye Escarmonde en mariage: La dedans y avoit un garçon qui avoit servit Huon en sa jeunesse, lequel quand il eut ouit la trahison. Il se partit hastivement de Vienne & vint droit à Bordeaux où il trouva le Duc Huon qui estoit avec ses Barons qui devisoient de ce tournois: dont ils estoient desia advertis: le valet entra ceans, & talua moult humblement Huon, amy d' Huon où as tu esté depuis que ie ne te vit, Sire dit le valet ie viens de Vienne en Autriche, le Duc Raoul qui en est Sire, a fait publier un Tournois afin que vous y puissiez aller pour vous faire moutir afin qu'il puisse avoir Escarmonde vostre femme en mariage, Sire qu'il vous plaise de n'y pas aller, car bien sont vingt mille hommes. Quand le Duc Huon eut entendu le valet, il fit serment que s'il peut en maniere que ce soit que Raoul le compara cher. Alors la belle Escarmonde se mit à genoux devant Huon en le priant de ne point aller au Tournois mais Huon n'y voulut rien ouyr, alors la belle Escarmonde dit à Huon, Sire qu'il vous plaise donc de mener dix mille hommes avec vous, & s'il vous plaît j'iray aussi non dit Huon, vous n'y viendrez pas, car trop estes grosse. Adonc il fit crier par tout

ceux qui voudroient venir au Tournois de Mayence avec lui qu'ils s'apprestassent incessamment fut sçeu par tout que Huon vouloit aller au Tournois tellement que Raoul entendit les nouvelles, alors il dit que en façon d'un Pelerin il iroit voir Escarmonde dont il est tant amoureux, il vestit la robe d'un Pelerin & print l'escharpe & le bourdon il se frota d'une herbe, dont il devint fort laid il dit à ses hommes que l'on ne dise mot adonc il se partit de Vienne & vint droit à Bordeaux, où estant il vint vers le Chasteau il monta les degrez & vint en la salle où Huon estoit avec ses Barons qui devisoient du Tournois de Mayence, Raoul vint de vers Huon & lui demanda à manger pour l'honneur de Dieu, amy dit Huon tu en auras assez, ie te prie de me dire d'ou tu est, Sire ie suis du Pays de Berry & vient du S. Sepulchre: adonc l'on dena à dîner au Pelerin.

*Comment apres que le Duc Raoul eut esté à Bordeaux en guise de Pelerin s'en revint à Mayence, & comme Huon prins congé d'Escarmonde & s'en alla au Tournois de Mayence.*

**A** Pres que Huon eut bien parlé avec le Pelerin il fit apprester les tables, où il s'assit, & Escarmonde sa femme auprès de lui, & puis il fit mettre le Pelerin au bout de la table, & le fit servir comme il falloir, mais le traistre Pelerin, ne se soucioit gueres du boire & du manger, mais il faisoit seulement cela pour voir & contempler la belle Escarmonde, laquelle il regarda tant & la trouva si belle qu'il ne sçavoit que dire, alors il dit en son cœur que Huon en mourra de mal'e mort. Ha; que s'il eut pieu à nostre Seigneur de decouvrir la trahison du Pelerin que cher il l'eut comparée. Apres qu'ils eurent dîné, Huon fit donner des habits, chausses & souliers au Pelerin lequel il prit & n'osa refuser, il remet-

## HISTOIRE DE

de Huon, print congé de lui: gaires ne mit qu'il ne fut à Vienne, dont étoit Seigneur & maistre, & quand il fut dans son Palais il fut bien reçu de ses Barons, adonc en diligence il s'apresta & fit aprester ses gens, & prirent leur chemin devers la Cité de Mayence, bien tost fut averti l'Empereur de la venue de son neveu Raoul, si alla au devant, & quand il l'eut veu il l'embrassa mout tendrement, & lui dit, beau neveu, bien me p'aist vostre venue. Ha: que si le bon Empereur eusse sçeu la trahison de son neveu, qui ne peut pas endurer, car il ayment bien Huon, l'Empereur & son neveu Raoul entrèrent à grande joye dans la Cité de Mayence, déjà dans la Ville étoient plusieurs qui estoient venus pour joüer, Huon estoit encor dans Bordeaux mais voyant qu'il estoit temps de partir, il fit aprester ses gens: & print congé de la belle Esclarmonde sa femme, laquelle se prit soit à plorer quand elle vit le département de son mary, adonc il monta sur son derrière & ses gens aussi, i's cheminerent si bien qu'ils arrivèrent à Cologne sur le Rhin, où il demoura deux jours entiers, & le troisième il dit à ses gens, Seigneurs je prens congé de vous car nul de vous ne viendra avec moy, ie ne veux mener avec moy personne que Dieu & ma bonne épée ne vous ébahissez de rien, car ce ui qui toujours m'a aidé, ne me laissera point, ainsi Huon s'en partit seul.

Il partit donc & laissa ses gens qui piteusement pleuroient, il chemina si avant que de loing il apperçeut tantes & pavillons dans une plaine, il passa outre, & entra dans la Cité, où il vit plusieurs Barons qui étoient parmy les rues, Huon passa outre, & vint devers le Chasteau où étoit l'Empereur, & son neveu Raoul, quand Huon fut devant le Palais il regarda au haut, vit l'Empereur & Raoul son neveu, qui les degrez mon-

toient. Quand Huon fut là venu, il trouva un Allemans si que il mit à raison, si lui dit amy, qui sont ces deux Princes qui devant moi marche, Sire dit l'Allemans, le premier qui marche c'est l'Empereur, & celui qui va apres est Raoul son neveu, le tournois est fait expressement pour lui, car apres le tournois il doit épouser une belle Dame, que peu de gens peuvent nommer. Quand Huon entendit l'Allemans le sang lui monta au visage. Amy dit Huon, je te prie que tu me fasse ce plaisir de tenir mon cheval jusques à mon retour que i'aye parlé à l'Empereur & à ses Barons, Sire dit l'Ecuyer ie e feray volontiers. Dieu vueille ayder à Huon, car il va entreprendre une grande besongne.

*Comme Huon occist le Duc Raoul en la présence de l'Empereur son oncle seant à la table, & des merveilles qu'il fit & combatte à la chasse que l'on fit apres lui, il abbat l'Empereur & gagna son derrière.*

**H**UON plein d'ire & de courroux monta au Palais, & le Roy se mettoit à table pour disner, lors que Huon entra l'épée nuë, & vint devant l'Empereur, & lui dit Sire ie vous conjure par la vertu d'vine, que vous ayez à dire vérité si vous aviez une Dame épousée remplie de toutes bonnes vertus, qui vous portât foy & loyauté & il vint un traistre qui finement la voulut avoir que lui feriez vous. Amy dit l'Empereur, certes ie vous diray vérité, sçachez que j'avois une femme telle comme vous dites, & qu'un traistre voulut faire ce que vous dites, ie lui passerois mon épée au travers du corps. Quand Huon eut entendu l'Empereur il dit. O tres noble & vertueux Empereur juste & loyal jugement avez fait. Sire ie vous diray qui m'a pleus de vous

HUON DE BORDEAUX.

dire se la c'est vostre neveu Raoul qui  
 pourchasse ma mort, comme traistre: & à  
 la fin d'avoir esclarmonde ma femme, &  
 tous mes heritages, c'est pourquoy, sire ie  
 desire de m'en vanger selon le jugement  
 que vous en avez fait, quand ie trouve ce-  
 lui qui m'a offensé, lors tira son épée hors  
 du fourreau, quand Raoul le vit il s'eff oya  
 à cause qu'il estoit desarmé, & quand il vit  
 que Huon eut levé son épée pour le ferir, il  
 s'enfuit vers son oncle, mais Huon qui le  
 pour avoir sui lui, le poursuivit si vivement  
 qu'il l'atteignit d'un revers qu'il lui baila  
 par telle force qu'il lui abatis le chef, &  
 cheut le corps devant l'Empereur, Dieu me  
 doive bonne estrene, dit Huon, jamais ce  
 drossé ne sera amoureux de ma femme j'en  
 suis bien assuré. L'Empereur fut triste  
 quand il vit son neveu mort, il commença  
 à crier, à ses gens gardez que ce Vassal ne  
 vous échape, car ie ne boiray ny mange-  
 ray qu'il ne soit pendu & étranglé. Huon  
 qui bien l'entendit ne s'en soucioit gueres  
 ains frapoit à dextre, & à senestre tant en-  
 mit à mort que ce fut merveille, l'Empe-  
 reur ses gens allerent viftement s'armer, &  
 Huon voyant qu'il y avoit du pire, gaigna  
 les degrés du Palais où estoit son d'étrier, il  
 mon a dessus habilement, & le picqua des  
 éperons, & s'en alla, mais Galeran cousin  
 germain de Raoul, alla apres & cria fils de  
 putain coras occis Raoul: retourne où ie te  
 faperay par derrière. Quand Huon l'en-  
 tendit il se retourna, & baissa la lance &  
 Galeran la sienne, Huon l'atteint si bien qu'il  
 le fit cheoir de son d'étrier, l'Empereur qui  
 aimé s'étoit vint devers Huon, & s'entre-  
 meslerent si bien qu'il n'y demeura éen ny  
 habert qu'il ne perçast, la lance de Huon  
 eut telle force, qu'elle jetta l'Empereur  
 par terre du destrier, adonc Huon laissa  
 son destrier, & pint celui de l'Empereur  
 lequel estoit bien meilleur, & quand il

se vit sur ce destrier, il ne craignoit person-  
 ne, il picqua des esperons & se partit, &  
 plusieurs Allemans vouloient courir apres  
 mais l'Empereur leur dit qu'ils perdroient  
 leur temps, car il avoit son bon destrier. A-  
 lors ils lui demanderent s'il avoit que que  
 mal non dit-il g'aces à Dieu, ie n'ay point  
 de mal qui m'empesche de chevaucher  
 mais ce qui mes fache, c'est que ie vois Huon  
 qui s'en va, & emmeine mon bon destrier,  
 & avec ce il a tué mes deux neveux. Sei-  
 gneurs ie vous conseil que mal ne voye  
 apres: mais s'il plaist à nostre Seigneur  
 avant qu'il soit trois mois ie mettray tant  
 de gens sur pied que les vallées en seront  
 plaines, puis les meneray devant Bor-  
 deaux, & n'en partiray que ie ne l'aye pri-  
 te, & sire ie puis tenir Huon ie le feray mourir  
 de mauvaise mort, & lui prendray toute  
 sa terre.

*Comme Huon apres qu'il fut monté sur le  
 bon destrier de l'Empereur, arriva à Co-  
 logne où il trouva ses gens. Et comme il  
 se départit, & de l'Empereur qui se mit  
 en embucho dedans un bois pour meure  
 Huon à mort, & la bataille qui se fit  
 & de robes qui furent entre l'Empe-  
 reur & Huon*

**A**insi comme vous avez ouit Huon s'en  
 partir, & ainsi comme l'Empereur &  
 ses gens devoient de l'execution qu'avoit  
 fait Huon, il survint un Chevalier qui a-  
 voit nom Gondon, lequel estoit naïf de  
 Nuremberg, il vint avant & dit. Sire si  
 croise me voulez, vous retournez à May-  
 ence cette nuit & vous n'oserez, & puis  
 vous prendrez cy quatre cens compagnons  
 gas vous enverrez à deux lieues d'icy a  
 grand chemin de France, & la trouveront  
 un bois où ils s'embucheront jusques a ce  
 que Huon passe par là, ie sçay de certain que  
 tout droit va a Cologne au Biste, & logera  
 en l'hôtel d'un François qui là demeure &



## HISTOIRE DE

Jendemain il partira & passera par le bois où sera l'embuche parquoy il lui sera impossible de soy sauver, & le prendront où l'occiront ainsi comme la chose pourra tourner, quand l'Empereur ouy Gondon, il fut moult ioyeux, & dit que plus de quarante hommes y vouloit mener, car il avoit desir d'avoir Huon, or prenons donc nôtre chemin devers Colongne, adonc dix mi les hommes furent prests, & les autres renvoya à Mayence ils chevaucherent tant qu'ils arriverent dans le petit bois, où il mit son embuche, & Huon chevaucha tant depuis qu'il fut partit de l'Empereur qu'il arriva à Colongne, où à tres-grande joye fut receu de ses gens, qui l'attendoient. Quand Gerasme vit Huon il lui dit: Sire je vous prie que nous vueillez raconter comme vous va. Alois Huon de Bordeaux leur raconta mot l'un apres l'autre comme il avoit occis Raoul, & de son departement qu'il fit de Mayence, & de la poursuite que fit l'Empereur, Gerasme & ses compagnons furent bien ioyeux d'entendre Huon, & remercièrent nôtre Seigneur de cette belle aventure. Mais ils ne songeoient pas que l'Empereur s'estoit embusché dans le bois & qu'il attendoit que Huon passast, Huon & ses gens demurerent à Colongne jusques au point du iour, il ouit Messe, puis il monta à cheval, & sortit de Colongne accompagné de treize mille bons combatans, estant donc forty de la Ville, il commanda à ses gens de se mettre en rang de bataille, comme bons soldats, ils se mirent donc en chemin, le temps estoit beau & clair, parquoy ils pouvoient voir de loïn ainsi comme ils approchoient les bois, Huon apperçeut les gens de l'Empereur, & il dit à ses gens: Seigneurs voicy beaucoup de gens qui viennent furieusement devers nous, ie vous prie que chacun se monstre tel qu'il est, l'Empereur dit à ses gens Sei-

gneurs je croy que ceux qui sont icy devant nous sont François, & ie croy que le premier est Huon, c'est pourquoy ie vous prie qu'un chacun de vous donne dedans, & que l'on ne manque point de prendre Huon, car ma volonté est de faire mourir Huon miserablement.

*De la grande Bataille qui fut à deux lieues de Cologne, entre l'Empereur & Huon, & des trêves qui furent faites, & comment Huon les octroya, & du Prevost de Cologne qui vint assaillir Huon de Bordeaux.*

**A** Pres que Huon eut donné courage à ses gens, & qu'il les eut mis en rang de bataille, ils avancerent & Huon tout le premier se mit en la bataille, il alloit comme la foudre, & le premier qu'il rencontra ce fut Gondon, il baissa la lance, & le frappa si roidement qu'il lui passa la lance au travers du corps, apres il vint contre Cratfin de Polinger, qui l'Enseigne Imperiale portoit, Huon l'attaingit de sa lance par tel effort que le maistre & cheval tomberent par terre, Huon fit telle occision que la campagne estoit toute couverte de sang, l'Empereur voyant le degis que lui faisoit Huon il dit. Ha Huon Dieu te maudie, quant aujourd huy tu m'as tant fait mourir d'hommes, dont ie suis bien dolant. Sire dit Huon avant que me teniez ie vous en feray mourir d'autre, & vous mesmes vous feray mourir, croyez que tout ce malheur ne provient que de vostre neveu Raoul qui me vouloit toir Escarmonde ma femme. Alors ils s'éloignerent, & baïsserent leurs lances, mais ainsi comme ils se vouloient approcher les Allemans y accoururent à grand force, car ils avoient peur de l'Empereur, lors il survint le vieil Gerasme qui fierement le combattoit, Huon tenoit son espee de laquelle il faisoit merveille, Huon &

les gens firent tant qu'ils firent rentrer les Alle-  
 mans mais il y en eut un lequel voyant  
 la perte de l'Empereur se retira devers  
 Cologne. Quand dedans fut entré, hasti-  
 vement s'en alla à l'hostel du Prevost, où  
 estant il lui dit la misere où estoit l'Empe-  
 reur. Adonc le Prevost ayant entendu le  
 danger où estoit l'Empereur, & il fit sonner  
 la blanche cloche de la Ville, & fit publier  
 de carrefour en carrefour, que ceux qui  
 pouvoient porter armes, s'armassent viste-  
 ment. Adonc tant Chevaliers que geus de  
 pied, il y en eut bien vingt mille hommes  
 le Prevost se mit le premier & enseignoit  
 à ses gens comme il aloit se contenir en  
 bataille, l'Empereur voyant que les gens  
 estoient quasi tous occis: cherchoit Huon  
 de tous côté, tellement qu'il l'apperçeut  
 qu'il découpoit, & dérenchoit de ses gens  
 il se pria à crier Vassal tourne ton escu de  
 vers moy, car il me fait mal de te voir ainsi  
 dérencher mes hommes, adonc il s'éloi-  
 gnerent l'un de l'autre, & se donnerent de  
 si terribles coups que c'estoit merveille.  
 Huon avoit une grande & grosse lance, de-  
 quoy il frappa l'Empereur si roydemment  
 qu'il tomba à terre, dont il se rompit la  
 cuisse, adonc ses Barons le releverent, & le  
 mirent sur une litiere, & estoient bien fas-  
 ché de le voir comme il estoit, ses Barons  
 lui conseilèrent de chercher paix avec  
 Huon, ce qu'il fit car il envoya deux de ses  
 Chevaliers devers Huon & lui manda qu'il  
 se vouloit accorder, & faire bonne & loyale  
 les trêves, ce que Huon lui accorda volon-  
 tiers, ha mal-heureux Huon, ce pendant  
 que tu as le dessus: que ne mets tu tout à  
 mort, car un jour t'en repentiras, les messa-  
 gers de l'Empereur retournerent par de-  
 vers lui & lui dirent comme Huon avoit  
 accordé les trêves, & comme il avoit des-  
 fendu à ses gens de ne point avoir de bruit  
 avec les gens de l'Empereur, ce qu'ayant

entendu l'Empereur fut bien joyeux de ce  
 qu'il estoit accordé avec Huon car la trêve  
 estoit faite pour six mois. Alors Huon fit  
 sonner la retraite & aussi firent les Allemans  
 qui mout grande oye en eurent, l'Empe-  
 reur se fit porter dans une litiere jusques  
 à Mayence, & la se fit penser la cuisse, Huon  
 & ses gens s'en retournoient à Bordeaux  
 bien joyeux de ce qu'ils avoient la vic-  
 toire, ils ne firent pas long chemin, que  
 Gersme regarda sur dextre, & vit les Bour-  
 geois de Cologne qui venoient vers eux  
 l'Enseigne développée. Quand Huon les eut  
 apperçeu il fut bien ébahy, & dit à ses gens  
 Seigneurs, ie vois bien que ie suis trahy, car  
 l'Empereur sous ombre de trêves, fait cou-  
 rir apres moy. Seigneurs ie vous prie que  
 nous allions dessus, & que nous mettions  
 tout à mort. Huon ordonna sa bataille en  
 attendant les autres qui bien estoient vingt  
 mille d'autre part, le Prevost admonestoit  
 ses gens de bien tenir leur rang, le Prevost  
 & ses gens piequerent des éperons, & vin-  
 rent mout furieusement donner dans le  
 bataillon, Huon & ses gens d'autre côté  
 qui n'estoient pas endormis, en ce premier  
 combat il y eut de baves hommes occis.  
 L'Empereur qui hors du bois estoit su se  
 mit en chemin lui & ses gens, adonc il ouit  
 le bruit de la bataille de quoy il fut bien  
 ébahy si demanda à ses gens que ce pou-  
 voit estre. Sire dirent ils, Huon & ses gens  
 sont assailis. Beau Dieu de qu'elles gens  
 peut-estre hay Huon sinon que de nous, ie  
 vous prie dit il que se sçache ce que c'est. Si-  
 re dit un Chevalier de Baviere qui de la é-  
 toit, sçaché que c'est le bon Prevost Guiere  
 lequel n'estoit pas advertit des trêves qui  
 estoient faites, venoit pour nous donner  
 secours, adonc il s'estieté d'illus Huon, &  
 ses gens certes dit l'Empereur si ie sçavois  
 qu'il eut fait cela sçachant que les trêves  
 estoient faites, ie le ferois mourir, adonc

fut incontinent advertit dont il en fut bien joyeux, il remercia humblement nôtre Seigneur, la chambre fut incontinent plaines de fées, lesquelles donnerent de la vertu à l'Enfant, on la porta baptiser à l'Eglise, & puis les fées lui firent chacun une croix, & puis elles s'en retournerent: dont Huon fut bien ébahi. Ha Sire Oberon pas ne m'avez oublié, point ne doitez l'Empereur ny sa puissance. Alors Huon entra en la salle où il lui fut présenté sa Fille, quand il la vit il la prit entre ses bras & la montra à ses Barons, chacun estoit bien aise de voir une si belle Fille. A tant ie laisseray à parler de la naissance de Clairette, & nous reviendrons à l'Empereur.

*Comme l'Empereur assembla grand ost & s'en vint en Bordelois, & comme il assiege la Cité de Bordeaux: & comme Huon s'apresta pour sortir sur ses ennemis & de la prise de Gerasme.*

**V**CUS sçavez comme la Duchesse Etclarmonde avoit donné avis à Huon son mary qu'il allassent devers son frere: mais il n'en voulut rien faire, sçachant donc que l'Empereur venoit assieger la Cité, il manda par tous ses pais, que ceux qui vouloient porter armes le vinssent trouver à Bordeaux tellement que en peu de temps il eut beaucoup de soldats, il fit racommoder ses tours & murailles, en ce vi temps Bordeaux n'étoit pas si fort qu'il est maintenant. Apres que Huon vit que la Cité étoit bien fouraie de bons garçons, il dit au vieil Gerasme mon bien aymé amy, celui que j'ayme le plus, vous voyez comme l'Empereur desire nous faire guerre, vous voyez les soldats que nous avons en cette Cité c'est pourquoy mon cher amy je desire qu'avec moy vous gouverniez la Ville & les soldats qui sont dedans, Gerasme lui

dit, Sire je vous remercie de l'honneur que vous me faites, ie vous assure que ie feray ce qui me sera possible. L'Empereur estoit fort de sa terre entra dans le Bordelois, là où il mit tout à feu & à sang. il fit tant de chemin qu'il arriva devant Bordeaux où il planta le siege, l'Empereur fit entourer toute la Ville de soldats, & Huon regarda leurs gestes, & quand il eut veu leur contenance il s'arma & fit armer ses gens, Huon & le vieil Gerasme mirent ordre dans la Cité & prindrent dix mille hommes, & puis sortirent hors de la Ville. L'Empereur étoit pour lors au dîner, lequel estoit bien joyeux, Huon & ses gens le jetterent dans l'ost de l'Empereur, où ils firent grande execution Huon rencontra un des familiers de l'Empereur, lequel sortit de son ost il lui donna un si merveilleux coup de son épée qu'il le tua tout roide, il mettoit à mort tout ce qu'il rencontra: tant que le bruit de ses gens alla jusques en l'ost de l'Empereur, & l'Empereur demanda ce que c'étoit. Sire dit l'un de ses gens sçachez que c'est Huon vôtre enemy, lequel est fort & a mis beaucoup de vos gens à mort. Quand l'Empereur entendit son homme, il monta sur son dèrier il trouva ses gens qui étoient prêts adonc il choisit Huon entre les autres, & puis il montra à ses gens & leur dit Seigneurs que l'on m'atrape ce galand qui est nôtre enemy. Alors l'Empereur & ses gens se mirent à bataille. Huon étoit desirieux de vaincre ses ennemis si qu'il les repoussa jusques dans leurs tentes. Savari qui étoit là vint secourir l'Empereur & ses gens, le vieil Gerasme se mit en bataille si avant que son dèrier lui fut occis dessous lui, tellement qu'il tomba par terre, alors il fut pris & emmené en l'ost de l'Empereur, Huon étoit parmy la bataille, dont il faisoit merveilles, mais il ne sçavoit pas que son amy Gerasme étoit pris.

il dit que incontinent on lui allasse dire qu'ils criaissent mercy à Huon, ou si ne le veut faire, mettez le incontinent à mort comme rompeur de trêves. Et quand l'Empereur eut fait son commandement à ses Chevaliers à pointe d'esperon qui vint devers le Prevost qui étoit triste d'avoir perdu quatre mille de ses Bourgeois, adonc le Chevalier de l'Empereur dit au Prevost, Sire que faisiez vous quand vous avez attaqué Huon qui a fait sa paix avec l'Empereur, allez vistement lui crier mercy, car de par moy l'Empereur vous le mande. Adonc le Prevost sans plus attendre prit son épée, & s'en alla se jeter aux pieds de Huon en lui priant d'avoir pitié de lui faisant qu'il ne sçavoit pas les trêves qui estoient faites entre lui & l'Empereur, Huon ayant entendu le Prevost, lui pardonna sçachant que c'estoit pour secourir son Seigneur, & que c'estoit pour un bon sujet ce qu'il en avoit fait. Adonc le Prevost prit congé de Huon, & s'en retourna devers l'Empereur, & Huon tira devers Bordeaux.

*Comment Huon arriva à Bordeaux, & des conseils que lui donna Esclarmonde, lequel il ne voulut croire, & de la joye que Huon eut de la naissance de Clairette sa Fille.*

Quand Huon eut quitté le Prevost, lui & ses gens vinrent droit à Bordeaux où furent reçeus des bourgeois en grande tolemnité, Huon fut reçu d'Esclarmonde sa femme en grande joye, elle lui demanda s'il étoit sain & sauf, & comment il avoit fait ses affaires. Dame dit Huon sçachez que ie suis esté à Mayence, où j'ay occisé Raoul, lequel j'ay occis, quand ie n'estoit pas loin de la Ville que l'Empereur courut apres moy pour se venger de la mort de son neveu, adonc nous baissimes

nos lances, & nous frapperent si rudement que d'un coup que ie lui donnay ie le fis cheoir de son cheval, & lui print, adonc ie m'en revint à Cologne où j'avois laissé mes gens, mais ie n'y fut pas long temps que l'Empereur, & ses gens s'en allerent mettre en embusche dans un petit bois & quand nous passâmes par le bois ils me livrerent bataille, mais par la grace de Dieu & de mes bons Vassaux, nous esmismes à destruction, & l'Empereur eut la crisse rompue, Huon dit Esclarmonde de bien devez remercier nôtre Seigneur de ce qu'il vous a gardé de vos ennemis, il y a trêves pour six mois entre lui & moy, & les six mois passez il doit relever guerre. Adonc Esclarmonde dit à Huon, si croire me voulez vous ferez bien, j'ay un frere qui le Roy Salabran se nomme, il est puissant Seigneur il y a long temps qu'il desire estre Chrétien: il vous faut donc l'aller trouver, & lui conter vos affaires, il s'en viendra avec vous, vous accompagner de trente mille hommes, & vous l'amenera avec vous dans cette Cité, pour vous defendre contre l'Empereur, Sire pour Dieu vueillez croire mon conseil pour cette fois, certes si vous n'y allez un jour vous pourrez repentir, quand Huon eut bien entendu parler sa femme, il lui dit, ma chere & loyalle compagne, ce que vous me dites est le témoignage de l'amitié que me portez dont j'en suis bien joyeux mais par celui Dieu qui me forma, ie ne chercheray aucun secours que ie n'aye veu Allemans & Bavarrois, & que ie ne leur fasse sentir la force de mon bras. A tant nous laisserons ce discours: & parlerons d'autres choses. Mout grande joye & grande fête firent nos Barons un grand espace de temps: tant que la belle Esclarmonde sentit le mal d'enfantement elle se retira dans sa chambre en reclama Dieu & la Vierge elle accoucha d'une belle Fille, Huon

Huon & ses gens s'en retournerent à Bordeaux, & quand il fut dans le Palais il regarda à l'entour de lui, & ne vit point Gerasme, dont il fut bien ébahi, il demanda à les gens qu'estoit devenu Gerasme, Sire dit un Chevalier: sçachez qu'il est prisonnier en la main de vos ennemis. Quand Huon entendit que pris estoit le vieil Gerasme moult le reclama & joïa ses forces: mais les autres Barons le reconforterent. Adonc il monta au Palais où il trouva la belle Escarmonde il la baisa & l'embrassa, Sire dit la Dame, comment vous va be le dit Huon ie suis bien triste d'avoir perdu de mes gens & principalement de Gerasme lequel est demeuré prisonnier entre les mains de nos ennemis: ha Sire dit Escarmonde si vous eussiez esté devers mon fere comme ie vous avois dit vous n'eussiez pas perdu vos gens Dame dit Huon de ce ne parlez plus, vostre plaisir soit le mien dit Escarmonde, mais ie suis bien fesché du vieil Gerasme qui est prisonnier, Dame dit Huon Gerasme n'est pas encore mort nous l'aurons moyennant la grace de Dieu.

*Comme l'Empereur Thierry fit lever une fourche pour pendre le vieil Gerasme, & comment Huon sortit de Bordeaux, & secourut le vieil Gerasme.*

L'Empereur s'estant retiré dans son hostel commanda que on lui amenassent les prisonniers qui avoient esté pris dans la bataille adonc on les alla querir, on amena le vieil Gerasme, lequel estoit homme puissant & fort, il avoit une grande barbe qui estoit toute blanche, il estoit moult beau vieillard. Quand l'Empereur le vit il lui demanda d'où il estoit & comment il avoit nom. Sire dit-il j'ay nom Gerasme, sçachez que ie suis parent à Huon, & c'est celuy que j'ayme, ledit Vassal dit l'Empereur demain

au matin devant que ie mange vous & vos compagnons serez pendus. Sire dit Gerasme, auparavant que cela soit ie feray encor bien mourir de vos gens. Vieillard dit l'Empereur vous avez grand tort quand si hardiment vous parlez. Adonc il fit dresser des fourches sur un petit rocher qui estoit proche de Bordeaux, tellement que du château on pouroit les fourches voir, quand les fourches furent faites l'Empereur dit à Gerasme, ie verray tantost si Huon vous aime tant vous viendra secourir.

Ainsi comme Huon s'estoit levé il vint devers une fenestre, & regarda devers l'ost où il apperçeu les fourches qui estoient apprestez pour faire mourir les gens adonc il dit à ses Barons Seigneurs que chacun de vous s'armement, ie vois l'ost de l'Empereur des fourches qui là sont, & ie croy que c'est pour prendre Gerasme & ceux qui ont esté pris avec lui c'est pourquoy nous voulons sauver nos amys il nous faut armer & les aller secourir. L'Empereur appella un Chevalier qui de son ost estoit le plus nioz trois milles hommes & que vous meniez ces prisonniers aux fourches & les faire mourir. Quand Othon entendit l'Empereur il fut bien ébahi, & estoit bien dolent d'avoir cette commission, car en sa jeunesse il avoit esté nourry en la maison du Duc Sevin, Pere de Huon, & estoit un peu son parent, mais pour ce temps il s'estoit ensuit de Bordeaux & avoit esté secouru par l'Empereur, quand il eut charge de mener ses prisonniers au suplice il fut bien triste, & dit à l'Empereur Sire avis m'est que vous faites mal de faire mourir ces prisonniers, car si Huon tenoit quelqu'un de vos gens il en feroit le semblable. Sire, si vous croirez ce que ie vous diray, ne les ferez pas mourir si tost. Sire dirent les Barons, le conseil que vous donne Othon est bien profitable.

bl. Mais voyez-vous dit l'Empereur : ce fol qui me veut empescher de prendre vengeance de mes ennemis, par le Dieu qui me crea, le premier qui m'en parlera d'avantage ie le feray mourir, O. hom dit l'empereur faite ce que ie vous commande, adonc Othon s'en partit & emmena Gerasme & ses compagnons aux fourches: mais si tost n'y fut que le bourreau mist la main sur Gerasme & le fit monter sur l'eschelle. A peine avoit il monté trois eschelons, que Huon & ses compagnons vindrent. Huon alloit le premier, quand il fut aux fourches il aperceut celui qui vouloit pendre Gerasme. Alors Huon lui donna tel coup d'un espieu qu'il lui perça tout le corps, alors il dit à Gerasme descendez de la & vous armez de ces armes, adonc il descendit bien joyeux de ce qu'il estoit secouru. Huon se mit donc en la misle: ou il faisoit merueille, il frappoit & detranchoit payens si furieusement qu'ils moururent tous, excepté Othon, lequel s'estoit fort bien deffendu, adonc il se readit à Huon, & luy conta comment il avoit voulu destourner l'Empereur de mal faire, mais que sa parole ne luy avoit rien seruy. Vassal dit Huon, de mort n'avez peur, pourveu que me veillez aider à vaincre mes ennemis. Sire dit Othon que ie sois hay de Dieu ie ne vous sers loyaument. Adonc il revint devers Gerasme & le destia, & puis apres s'en retournerent ensemblement devers Bordeaux. Mais ils ne firent pas une demie lieue qu'il aperceurent derrière eux leurs ennemis qui vnoient & couroient apres eux, adonc Huon dit à ses gens: Seigneurs retournons & ne nous Montrons point couars : alors la lance baissée se mirent dans la presse. & se monstrerent gens qui scauoient manier les armes. Ils firent une telle charge d'un côté & d'autre que c'estoit pitié de les voir: Adonc nos gens ayant repoussé plusieurs

Allemands, ceux qui étoient dans les tentes & pavillons commencerent à sortir, ce que voyant Huon il dit à ses gens : Seigneurs retirons nous devers la Cité de Bordeaux, car nous sommes las & oppressez, adonc ses gens le creurent & s'en retournerent le petit gallot devers Bordeaux.

*Comme l'Empereur fit assaillir Bordeaux par deux fois, où il fit grand perte de ses gens, & comment Huon envoya son messager Habouric vers l'Empereur pour querir paix. Et de la response de l'Empereur.*

**A** Pres que Huon se fut retiré à Bordeaux, les Barons & soldats de l'Empereur luy dirent: Sire ie ne scay ce qu'il vous plaist de faire, car voila un grand nombre de nos gens lesquels ont esté occis par Huon, sire il vous faut dont regarder à faire paix avec lui. Quand l'Empereur entendit ses gens il devint tout rouge, adonc il leur dit qu'il n'en seroit rien & au contraire il vouloit aller donner un assaut à la ville, les Barons luy dirent sire vous ferez ce qu'il vous plaira mais vous n'y gaignerez pas, il leur dit, Seigneurs que l'on assemble tout mon ost, & ie manderai à mon frere qu'il amene ces gens, & il conduira mon armée, ce qui fut fait incontinent: car ses gens furent prest & son frere venu: ainsi que son armée fut faite & vindre devant Bordeaux. Huon seroit defarmé luy & ses gens, alors qu'il entendit le bruit & ceux qui vouloient donner l'assaut, ils prendrent vistement chacun une soupe en vin & puis s'allerent armer & vindrent sur les murailles, là où Dieu scait qu'ils firent des merveilles. Huon & Gerasme tirois arbalestes & ne manquoient d'occire leurs ennemis. Mout longuement dura l'assaut, tellement que les Allemands furent contrainsts de soy

retirer, L'Empereur dolent & couroucé & plain d'ire & déconforté vint vers les gens ausquels il leur dit maints iniures & voulut qu'ils retournaissent, & leur dit qu'ils l'armaissent vistement, & qu'ils retournaissent donner un assaut general à Aordeaux, ce qu'ils firent incontinent, ils vinrent avec échelles, espieux & autres armes, mais nos gens leur monstrerent qu'ils estoient gens de deffence, ils se deffendirent si bien qu'il y eut beaucoup d'Allemands iettez par terre, l'Empereur & son frere ne sçavoient ce qu'il vouloit dire voyant l'escarmouche que faisoient nos gens. Si firent retourner leurs gens, & firent sonner la retraite & s'en retournerent dans leurs tentes. Quand Savary fut desarmé il vint vers l'empereur & lui dit sire que pensé vous faire il vous est impossible de prendre cette cité, car elle est trop forte. Quand l'Empereur entendit Savary il fut bien triste fit serment de rochef qu'il ne sortira de là qu'il n'ait huon pour faire son plaisir, Huon & ses gens s'en retournerent au palais: remerciant Dieu de ce qu'il lui avoit aidé, mais les pauvres gens estoient bien tristes, car de vingt mille hommes qu'ils estoient ils ne resterent plus que six mille, tellement que huon dit à ses gens voyant l'Empereur qui avoit encor tant de soldats & que lui n'en avoit gueres & que tous les iours il lui venoit du secours, & que à lui ses gens d'iminoient il fut d'avis d'enuoier son messager à l'Empereur pour lui parler de la paix Adonc ses barons luy dirent qu'il parloit bien. Alors Huon appella Habourie son messager, & lui dit qu'il falloit qu'il allassent par devers l'empereur, & qu'il lui dir que il desiroit avoir paix avec luy, & que il vouloit estre son homme & que sur le Carisme il iroit au S. Sepulchre prier Dieu pour ces neveux qu'il avoit occis. Aussi tost party Habourie qui ne cessa d'aller jusques à tant qu'il vint

au lieu où étoit l'empereur & quand il fut devant lui, il le salua & lui raconta mort à mort de ce que huon lui avoit enseigné. Et apres que l'Empereur eut entendu le messager, il devint rouge comme un charbon embrasé, si segarda moult fierement Habourie, & luy dit: va gloton si ce n'estoit que tu es messager, ie te ferois mourir de malle mort, va dit il, & dit à ton seigneur que par sa cause j'ay perdu plus de vingt mille hommes sans mes trois neveux, mais par celuy Dieu qui me forma, ie n'auray paix ny accord à luy que je n'aye fait ma volonté de son corps. Quand Habourie eut ouy l'Empereur il eut moult grand peur & eut voulu estre à Bordeaux, il sortit de la tente sans mot dire, & ne cessa de marcher tant que il fut à Bordeaux, où estant il alla au palais où il trouva Huon, & lui raconta comment l'Empereur n'avoit tint contenance son message, & comme il ne vouloit point faire d'accord, & n'a voulu faire mourir, ainsi ie me suis sauvé & l'ay laissé à table. Huon ayant entendu son messager, il ne sçavoit qu'il vouloit dire, il appella ses gens & leur dit, Seigneur ie vous prie que tout fraichement allions donner le dernier mets à l'Empereur: adonc ils allerent s'armer. Huon monta dessus Amphage, & se print congé de la belle Eclairmonde, & se partit de Bordeaux. Adonc il se mit dans la meslée, & ses gens apres luy, huon cria tout haut Bordeaux, & baissa sa lance de la quel il ataignit un cheualier si roidement qu'il tomba mort à terre, ses gens estoient derriere lui qui faisoient merveille, enfin en peu d'heure trois cens hommes de l'empereur furent espouffetez, huon & ses gens rompoient tentes & pavillons, tellement les Allemands ce prendrent à crier de telle façon que l'Empereur les entendit, & monta sur son cheval vingt mille Allemands avec luy qui jurerent la mort de huon que

Dieu vueille preseruet: car si longuement demeure il sera en danger de sa vie, mais huon qui estoit bien subtil & appris en l'art de la guerre, apperceut bien vingt mille hommes qui venoient sur eux adonc il dit à ses gens: Seigneurs pour bien faire retirons nous à Bordeaux. Sire dit Gerasme, nous sommes prest de faire vostre volonté alors le petit trot s'en retournerent à Bordeaux: mais l'Empereur qui desiroit la mort de Huon se hastia luy & ses gens, tellement qu'estant proche, il commença à crier à huon. Traistre qui ne cesse de troubler mon esprit tourne toi deuers moy ou ici occiray en fuyant. Alors Huon se retourna mout fierement, ils baïsserent leurs lances & s'entrechoquerent de telle façon qu'on les admaïroit, Huon auoit une lance de laquelle il ataignit l'Empereur si fort qu'il tombast de son destrier. Alors Huon tira l'espée dequoy il pensoit achever l'Empereur mais les Allemans y arriverent lequel le mirent le mieux qu'ils peuvent sur un destrier, & quand il fut dessus il fut bien aise, alors il dit que iamais ne se batroit contre huon, mais qu'il le poursuiuroit de si pres qu'il luy seroit impossible de ou soy mettre.

*Comme Huon sortit de Bordeaux, & emmena tout le bestial qui estoit aux pastures, & comment huon se mit en chemin pour aller querir du secours, & du dueil qu'en mena Esclarmonde.*

**V**ous auez ouy comment huon s'étoit batu avec l'Empereur, & comment il auoit instruit ses gens adonc il leur dit Seigneurs retournons à Bordeaux & s'en allerent tous ensemble, huon s'en alla droit au palais où il trouua Esclarmonde qui vint au deuant de lui & lui demanda s'il se portoit bien oui Dieu merci dit huon, mais

ie fais bien fasché d'auoir perdu tât de mes gens comme i'ay perdu, alors Esclarmonde & ses gens le reconforterent, l'Empereur sachant que huon n'auoit plus guerres de soldats approcha son os le plus près qu'il penst, alors quand il fut près de la ville on lui tiroia arbalestes & javeloss, tellement que plusieurs hommes firent la leur cimetiere, huon fut mout dolent de voir sa cité assiegée, ses tours rompuë & la ville desgarnie de soldats, cela fut cause qu'il alla vers Esclarmonde, & lui dit Dame plaise vous me donner conseil que ie ferai, sire dit Esclarmonde grand tort aué quand deuant moi vous venez plaindre, car si vous eussiez esté querir mon frere comme ie vous auois dit, vous ne seriez pas en la peine que vous estes Dame dit huon tout ce que vous dites peut bien estre: ie ne voudrois pas pour trois citez que j'y fusse esté & que ie vous eut laissé seule. Je sçay bien que si ie vas querir du secours que i'auray bien du mal & vous aussi. Et si ie demeure icy sans aller querir du secours, la cité sera prise & s'il nous peut tenir en ses mains, il nous fera mourir, si vous voulez deuers vô re frere ie m'en alle pour auoir secours ie m'y en iray Sire dit Esclarmonde il est bien tard pour y aller, car dans ceste cité n'y a point de viure vous y pouvez aller: mais il ne faudroit guere mettre. Dame dit huon, ie vous diray comment cette cité sera nourrie icy deuant la ville dans ces prairies font deux cens hommes qui gardent bœufs vaches & pores, & quantité de moutons au plaisir de Dieu j'ameneray dans cette cité; puis nous les ferons tuer & salex, ce sera pour vous ce pendant que j'iray querir du secours. Sire dit Esclarmonde, Dieu vous en vueille ouyr. A tant haïsser & parler, iusques au soupper. Et quand il fut nuit, huon pensa que ses Bergers se fussent endormis, il regarda que le temps



estoit trouble comme il le desiroit il fit armer ses gens, & s'arma luy mesme, puis ordonna gens pour garder la porte, il fit amener son cheual sur lequel il monta, & ceux qui deuoient aller avec luy, en firent de mesme. Alors il fit ouvrir la porte le plus doucement qu'il pût, ils prindrent le chemin deuers la prairie, & cheminerent qu'ils vindrent où estoit le bestial. Huon qui sur son bon destrier estoit, commença à crier fils de putains se pasturage où vous estes est mien, à la mal'heure vous amenez icy vos bestes. Alors quand ils ouyrent Huon, ils eurent grand peur, ils euidoient monter sur leurs cheuaux, mais Huon venoit à l'encontre d'eux, il baissa son espieu dequoy il frappa un qui venoit deuant lui à cheual, il lui donna tel coup qu'il cheut mort à terre, apres il alla au second, & puis au tiers, il ne s'arresta iusque à ce que son espieu duras, apres il print sa bonne espée dequoy il decoupoit & detrenchoit d'autre part le vieil Gerasme, Othon & Richier s'esprouuerent mout brauement, tellement que en peu de temps les deux cens hommes qui gardoient le bestial furent occis, excepté un qui s'enfuit dire à l'Empereur que Huon estoit sorti avec ses gens & qui auoit emmené tout son bestial. Quand l'Empereur eut ouy les nouvelles, il fut mout troublé en son entendement, & fit monter ses gens à cheual pour aller boucher le passage, Huon qui les vit venir dit à ses gens, Seigneurs tournons à l'encontre de ces droles qui voudrois r'auoir leurs bestes, adonc tous d'un accord porterent chacun le sien à terre, puis mirent la main aux espées, dequoy il firent merueilles, Huon les accabloit tellement que c'estoit pitié de voir ces pauvres Allemans, afin que quatre mille hommes furent tuez de ce coup là, Huon & ses gens s'en retournerent avec leur proye dans la cité

de Bordeaux, où estant Huon s'en alla dans le palais où il trouua Escarmonde, il osta son heaume, & la baissa, alors elle luy demanda comment il auoit fait. Belle ce dit Huon, sçachez plusieurs Allemans auons occis & decoupez. Si auons emmené la proye, car en tout l'ost de l'Empereur n'est demeuré pore, vache, ne monton, que tout n'ayons emmené dont i'en dois bien remercier nostre Seigneur, il nous faut faire salet & accommoder le bestial, & vous aurez assez de viures pour un an, & ie peut aller librement querir secours vers vostre frere. Sire dit Escarmonde ie vous prie mout chèrement que vous teniez conte de mon frere, Dame dit huon, de ce ne faites doute ie feray comme à mon frere. Alors il appella ses barons les plus priuez, & leur dit Seigneur, assez sçavez le peril ou à present nous sommes, & pource qu'à toute chose necessaire on doit mettre provision en ceste cité y a assés de viures, il ne vous est besoyn de faire quelque sortie, si l'Empereur par cas fortuit vouloit parler de paix, regardé bien à ce que ferez, car s'il vous pouuoit tenir en ces mains ce seroit pitié, pour moi au voyage que ie desire faire ie reuendray au plutôt qu'il me seral possible. Sire dit Gerasme Dieu vous en face la grace. Adonc commencerent fort à plorer, Seigneurs, dit Huon, ie vous prie de ne vous point tourmenter. car vous sçavez ce qui cause mon departement, si ie me tiens ici il nous en viendra mal, Gerasme dit Huon, vous estes mon bien aimé, c'est pourquoy ie vous recommande ma femme & ma fille. Sire dit Gerasme, tant qu'il plaira à Dieu de me donner donner vie ie les garderai & conseruerai. Escarmonde ayant entendu huon elle comença une vie pitoyable: Ha! pauvre Escarmonde vous avez subiect de plorer: car au parauant que vous puissiez reuoir huon vostre ami vous endurerez bien

des et auaux, apres ce que Huon eut parlâ  
à tous ses barons, & qu'il eut fuir tout ce  
qu'il vouloit faire, il se retira dans sa chap-  
pelle en laquelle il se confessa à l'Euesque  
de Bordeaux.

*Comme Huon sortit de Bordeaux, rō nagea  
tant qu'il vint en haute, & comment  
il arriva au port de l'aymans.*

**H**Von apres avoir reçu la benedictiō  
de l'Euesque, auquel il auoit confes-  
sé ses pechez, sortit hors de la chapelle &  
vint dans la sasje où estoit Escclarmonde, il  
la baissa & l'accola, mais certe pauvre deso-  
lée se laissa cheoir entre ses barons, mais  
huon la releua, & lui dit, comment ma che-  
re amie, voulez vous vous tourmenter de la  
sajon. Ha, sire j'ay bien suiuet de me plain-  
dre car vous me laissâ seule dans cette ci-  
té laquelle est assiegée de tous costez  
Dame dit Huon ne vous tourmentez pas  
car ie seray bref retour, alors ils se baisferēt  
l'un l'autre, il print congé d'elle & la reco-  
manda à nôtre Seigneur, alors huon & ceux  
qui deuoient aller avec lui sortirent du pa-  
lais & se mirent sur Gironde, où estoit une  
enf apprestée & garnie de tout ce qu'il fal-  
loit, Huon & ses gens entrèrent dedans  
tous armez, & à son departement donna  
son bon détrier en garde à beruard son  
cousin, ils firent leuer les voiles, & firent  
tant de chemin que c'étoit merueille, il re-  
grettoit souuent sa femme, sa fille & ses  
barons, adonc il nagerent d'une telle roi-  
deur qu'ils se desbournèrent du chemin  
qu'ils deuoient tenir, ils alloient sçauoir,  
tellement qu'ils arriuerent à un port, &  
quand ils y furent ils jeterent leur ancre,  
alors Huon appella le maistre de la nef &  
luy dit, si ne sçauoit pas le chemin du Roi-  
aume d'Anfanie, Sire dit le marinier ja-  
mais, ie n'y fut, mais dans ce port il y a bien

quelque bon patron qui d'ordina vont  
en ce pais-là il nous en faut chercher un,  
Ami dit Huon, ie vous prie d'en trouuer  
un qui nous amaine iusque là, alors le ma-  
rinier & huon chercherent par se port, tel-  
lement qu'ils trouuerent un vieil homme  
qui autrefois auoit esté, leur dit que bien  
les y meneroit. Ami dit Huon, si au Roiau-  
me d'Anfanie me voulez mener & con-  
duire, ie vous donnerai or & argent à foi-  
son tant que vous serez riche, sire dit le  
vieil patron ie ferai vostre plaisir, mais une  
chose vous veul dire que le voiage est fort  
perilleux, quand huon entendir le patron  
il commença à pleurer & à regretter sa fem-  
me, sa fille & ses barons, car il vid bien que  
d'un an il ne pouvoit retourner, neâ moins  
ne laissa pas de parfaire son voiage, il com-  
manda à ses genes de prendre tout ce qui  
estoit dans leur nef, & de mette tant dans  
celle où ils deuoient entrer, & puis prin-  
drent congé de leur premier patron, & puis  
firent leuer leurs voiles, le vent leur fut  
favorable bien six semaines, & s'il eut esté  
tel encore un mois ils fussent arriuez où ils  
se demandoient mais ils furent pas long  
temps qu'un vent s'éleva leur fit mille poi-  
ne, un oiage vint apres lequel eleuoit leur  
nef & puis l'enfonda tellement que huon  
& le marinier, ne sçauoient que dire, huon  
commença à reclamer nôtre Seigneur car  
ils estoient en pleine mer, & y auoit huit  
jours entiers qu'ils n'auoient point veu de  
terre, ils ne voyoient seulement que le  
Ciel & la mer, huon estoit assis en la goup-  
pe de la nef, lequel dit au marinier, amy  
dit Huon, ie vous prie de regarder si vous  
ne verrez point quelque chasteau ou quel-  
que maison. Le marinaier qui estant en la  
galerie, & regarda tout autour de luy.  
Il apperçeut deuers le midy un Rocher  
moult haut, & auptes du Rocher un

chasteau lequel estoit moult beau, alors il fut bien aise. Il descendit & vint raconter à Huon ce qu'il auoit veu, quand huon eut entendu son marinier, il remercia humblement nostre Seigneur, apres ils eurent assez bon vent: mais neantmoins ils ne sçavent où ils vont, car ils s'envont en un lieu que si Dieu ne les aide ils y mourront miserablement. Car vous pouvez croire que ce chasteau qu'auoit veu le marinier, est le chasteau de l'Aymant, lequel chasteau attire le fer, & là est une abyfme bien grande.

*Comment Huon deuoit avec son patron, en regardant le chasteau de l'Aymant, & comment une galiotte de Sarrazins, vint assaillir Huon, lesquels furent tous occis, & aussi furent tous occis les gens de huon: & comment huon vint au chasteau de l'Aymant, où il occis le grand serpent.*

**L**E Chasteau dequoy ie vous ay parlé estoit beau & bien fort, car si luy eut eu des soldats pour le garder il eut esté imprenable. Ce chasteau de l'Aymant auoit telle vertu qu'une chose où il y auoit du fer, & qu'il approchast de ce chasteau, il faudroit qu'inecessamment ils le tirassent proche de ce lieu. Or ouc la nef de nos gens laquelle estoit toute chevillée de chevilles de fer, ce qui fut la cause qu'ils allerent au port qui deuant ce chasteau estoit. Le marinier qui estoit moult sage commença à dire à huon qu'ils estoient tous perdus d'estre a ruez à ce port d'Aymant. Quand huon entendit son patron il se donna grand merveille & luy demanda comme il disoit cela: car dit il, si faut-il voir si dans ce chasteau sont Sarrazins, Geans ou Diabes d'enfer. Certes dit huon si faut il que j'y entre, & tant que mon espée durera ie verray ce qu'il en sera. Alors il ap-

pella un de ses cheualiers qui auoit nom Arnoult, adonc il lui dit, allez la sus à ce chasteau, & me sçaché à dire qui est le Seigneur de leans. Sire dit Arnoult ie ferois vostre plaisir, il s'en partit & alla de nef en nef: de sorte qu'il vint à se trouver à terre. il vit les degres par ou ou entroit au chasteau, il monta à mont: mais quand il fut à la porte, il commença à appeller ceux qui leans estoient, mais personne ne luy respondit rien, il commença derechef à crier & à braire, mais on n'auoit garde de lui répondre car il n'y auoit personne là dedans quand il vit que personne ne luy respondit il se baissa regardant deuers la salle ou il apparçeut un horrible serpent, lequel estoit plus gros qu'un cheval, celuy serpent ayant entendu le bruit que menoit Arnoult à la porte commença à venir celle part mais Arnoult s'enfuit d'une telle force qu'il ne pensa faire qu'une marche de tous les degrez qu'il auoit montez. il ne cessa d'aller tant qu'il fut deuant huon, auquel il dit qu'il n'y auoit personne dans le chasteau qui luy auoit respondu, & que vaiait cela il auoit regardé par dessous la porte, & auoit veu dans la cour un horrible serpent. *oh* hélas! dit huon, ie voy bien que maintenant nous sommes tous perdus car ie voy bien qu'il nous est impossible de nous retirer de ce rocher à l'Aymant. Le marinier appella huon & lui dit, Sire il nous convient que nous partissions nous visades, car nous en auons bien peu, alors huon lui dit, ami faite comme bon vous semblera, alors le patron fit apporter tout ce qu'ils auoient de viures furent parragés, huon en eut la moitié, & l'autre fut pour ses gens. Et ainsi comme ils estoient en ce danger voicy une galiotte où il y auoit trente payens, il estoit nuit, moult se donnerent merveille de voir la nef de Huon, & disoient que bien leur venoit cette nef

car ils croyoient viftement auoit la nef de huon, quand huon vint la galiotte il ne scauoit qu'els gens c'estoient, il fit allumer une torche & la print en son poing, & s'en alla au bout de la nef & leur cria Seigneurs, qui sur cette galiotte estes arrivez vous soiez les bien venus. Quand les Sarrazins entendirent huon, bien apperçurent qu'ils estoient chrestiens si commencerent se regarder l'un l'autre tout en riant il y eut un qui lui dit vassal il vous faut dire qui nous sommes nous sommes sarrazins & vous estes Chrestiens, parquoy il faut que vous mettiez tout bas. Payen dit huon, que vous ayez la nef, vous l'achetez bien cher, alors huon s'écria à ses gens suez viftement vous soyez armez, pour voster corps défandre, ils furent incobinent armez & huon aussi, mais ils ne furent pas si tost prest que les Sarrazin étoient desia entré dans leur nef, huon alla au deuant d'eux l'épée au poing le premier qu'il rencontra il lui donna tel coup qu'il luy abbatit la teste iusqu'au épaules, au second il en fit de mesme, & au tiers de mesme tellement qu'il decoupoit & detranchoit ce qui se presentoit deuant lui. A tant vint le maître des Sarrazins lequel voyant la perte que huon faisoit de ses gens, il cuida s'approcher de luy pour le ferir, huon qui étoit leger & dispos, luy donna tel coup qu'il en mourut, d'autre part estoit Arnoul qui decoupoit & detrenchoit il y eut vn Sarrazin lequel voyant Arnoul qui se batoit avec vn Sarrazin, il vint derriere armer & luy donna vn tel coup d'vne hache qui le fendit iusques à la ceinture. Huon voyant son amy Arnoul occis, fut bien courroucé mais il ne mit gueres à se venger, de sa mort le patron de la nef print un gros baston de quoi il frappoit sarrazins mais guere ne dura le bon patron qu'il te fut occis, huon voyant son bon patron oc-

cis, pris son épée d'une telle roideur qu'il en ataint un sarrazin dont il convint qu'il en mourut, des 30 sarrazins qui auoient assailly huon ils ne sont plus que sept, ils craignent tant huon que ils ne s'osent pas monter. Ils pensoient s'enfuir dans leurs galiotte mais huon & ses gens le tindrent de si pres que il convint qu'ils finissent en ce lieu leur vie huon les fit jeter dans la mer, & puis ils prirent les viandes qui la dedans estoient, & les jéporterent dans leur nef ils eurent des viures pour longtemps, mais apres qu'ils furent mangé ce fut la pitié. Huon voyant leurs viures failly fut bien dolent, il commença à plorer tendrement, il disoit en soupirant, ha Dame Esclarmonde Dieu vous vueille aider, car jamais iour de ma vie ie ue vous verray. Apres ces piteux regrets, huon se retourna deuers ses trois chevaliers lesquels rendirent leurs ames à Dieu, & moururent de faim. Quand il eut veu cela ses douleurs se renouuilerent il commença à plorer & à soupirer, tellement que c'estoit pitié de le voir. Quand il fut esté la long temps il ne scauoit que dire il se tourna deuers le chasteau, & le regarda. Vray Dieu dit-il, est-il possible que dedans ce chasteau, il n'y ait personne qu'un horrible serpent. Certe dit il, j'iray dans ce chasteau quoy qu'il m'en advicane, & verray la force de ce serpent, car aussi bien ie suis mort, alors il mit son heaume, & print son épée, & puis quitta les mors en pleurant piteusement, adonc de nef en nef vint iusques au chasteau, il monta les degrez, & quand il fut amont il regarda un estoit qui disoit qu'un homme se gardas bien d'entter la dedans s'il n'estoit hardy, pour combatte le serpent, & que s'il estoit tel qu'il prise la clef qui estoit dans une aumere qui la estoit. Adonc huon qui la estoit commença à reclamer nostre Seigneur, & dit qu'il aimeroit mieuz

mourir comme vaillant, que de mourir de  
faim, alors il ouurit l'aumere & print la  
clef de la porte, il ouvrit la porte, & entra  
dedans, & referma la porte apres luy.

*Comment Huon se combait, & occis le grand  
& horrible serpens dedans le Chasteau  
de l'Aymant,*

**H**uon estant entré il regarda deuant  
luy, & vit le serpent. Quand il vit ces-  
te beste si horrible, il reclama nostre Sei-  
gneur, qui luy pleut ayder à occire ceste si  
cruelle beste. Or quand la beste eut apper-  
çeu Huon elle s'en donna grand merveil-  
le, elle commença à étendre ses ongles &  
viroloit sa queue & s'en vint hastiuement  
deuers huon, le quel quand il la vit apro-  
cher fit le signe de la Croix, & se recōman-  
da à nôtre Seigneur, il print sa bonne épée  
& moult hardiment vint à l'encontre du  
serpent. Le serpent se voiant proche de  
Huon commença d'une de ses pattes à fai-  
sir son escu, & l'arracha d'une telle façon  
que les boucles, annelets ny peurent rien  
faire Huon escarbiller étoit de tira à côté  
& lui donna un reuers de son espée qu'il  
croyoit lui auoir abatu la teste, mais il n'a-  
uoit seulement entamé la peau, il fut bien  
sâché de voir ce coup donné mal à propos.  
Ha Dieu dit. il ie suis perdu, neantmoins il  
retourna vers le serpent, & lui donna un  
tel coup sur la hanche qu'il entama un bien  
peu la chair. Le serpent se sentant offensé  
donna un coup de sa queue au traucere du  
corps de huon qu'il le ietta par terre, Huon  
qui leger estoit se releua viftement, & alla  
deners la porte où il trouua un espieu, le-  
quel estoit, moult trenchant, il renguesna  
sa bonne épée, & vint droit vers le serpent  
lequel auoit la gueule ouuerte pour en-  
gloutir huon, mais il auoit son espieu, le-  
quel lui foura dans la gueule, & lui foura

si auant qu'il luy perça le cœur de part en  
part. Quand le serpent se senti blessé, il  
jeta un cry si horrible qu'on l'entendit à  
une lieuë la ronde. Ainsi fut occis ceste mi-  
serable bête. Huon voyant cette misereble  
beste morte, se mit à genoux & remercia  
N. Seigneur de la force qui lui auoit don-  
née, il se tint là à regarder ce serpent, &  
puis il entra dans une belle salle, où il y  
auoit des merueilles, quand il se fut bien  
reposé dans la salle, il se leva & apperçut  
dessus la porte un escripteau qui enseignoit  
le lieu où estoit toutes les clefs des cham-  
bres de la dedans. Quand il eut veu cela il  
alla prendre les clefs & puis alla de cham-  
bre en chambre, il y auoit la dedans un re-  
courcissement des merueilles de ce monde.  
Vray Dieu dit huon, ie croy qu'au monde  
on ne peut trouuer telle tresor, comme il y  
en a ceans, apres qu'il eut esté dans ces cha-  
mbres, il entra dans une autre qui regardoit  
sur un jardin beau par excellence, huon en-  
tra dans cette chambre, & puis regarda  
dans ce jardin lequel luy pleut, il print la  
clef qui dans une armoire estoit, & entra  
dedans il cueilla du fruit & mangea son  
saoul, le fruit estoit si beau que c'étoit mer-  
veille de le voir sur les arbres il y auoit la  
dedans des herbes propre pour la guarison  
de toutes sortes de maladies. Quand Huon  
eut esté la long-temps à manger du fruit  
il vint en une chambre où il se deuesti tout  
nud & print chemises chausses & souliers  
& quand il fut bien accommodé c'étoit le  
plus bel homme du monde il se promenoit  
de chambre en chambre écoutant s'il en-  
tendoit homme ou femme. Il fut huit  
jours entiers là dedans & ne mangeoit que  
des fruits qui dans ce beau jardin estoient  
dont il en deuint si foible: que à peine il  
pouuoit. il soustenir. A donc laisserons  
parler de Huon & parlerons de Estelart  
monde.

Comment apres que Huon fut departy de Bordeaux l'Empereur fit faire plusieurs assaux à la cité & ne la peut prendre, & du conseil du Comte Savary de Vienne: dont la cité fut prise & de la mort du vieil Gerasme, & comme Esclarmonde parla à l'Empereur.

**V**ous avez ouy par cy devant comment huon sortit de Bordeaux, & la Esclarmonde en grand tristesse & tous les Barons. Aduint donc que l'Empereur fut averty que huon estoit allé querir du secours, il dit à ses gens: Seigneurs, il nous faut aller donner un assaut general à la ville pendant que huon n'y est pas. Alors les gens répondirent que c'étoit bien parlé il fit sonner cors & bucine, & vinrent l'en signe déployé devers la cité, alors avec les habitants de la ville se deffendirent moult vaillamment, il faisoit moult beau voir le vieil Gerasme comme il enseignoit ses gés de bien faire, alors on ouy de toutes parts les barons, bourgeois, lesquels faisoient merveilles ils firent un tel degars à l'Empereur qu'il fut contraint de soi retirer avec une grand perte de ses gens. Quand l'empereur fut desarmé, il dit à ses Barons Seigneurs moult long-temps y a que nous sommes icy sans avoir rien fait que de perdre des hommes: ie vous demande si nous laisserôs la cité comme elle est: ou ce que nous devons faire. Alors le Comte Savary, se leva & dit: sire il m'est avis que ceux de la cité ne sont pas pour tenir encor long temps: car ils n'ont plus de viures, la dedans y a un vieillard qui moult est hardy c'est pourquoy il seroit bon de le mettre à mort, ie dis qu'il seroit bon d'envoyer une quantité de brebis & moutons, bœufs & vaches, dans la prairie, & quand le vieillard se verra cela il sortira pour avoir sa proye, il y aura 10.

mille hommes de caché, lesquels l'occiroie & ceux qui viendront avec lui, & par ainsi la ville sera bien affoiblie, ce qui sera cause que vous y entrez facilement. Alors les Barons dirent que sagement avoit parlé, le Comte Savary. L'Empereur fit mener du bestial dans la prairie: comme son frere avoit conseillé: & envoya soixante hommes pour la garde du bestial, & puis il comanda dix mille hommes fussent armez: & se cachassent dans quel que lieu par ou nos gens passeroient. Or ainsi comme ils eurent appresté leurs embuches: nos gens furent curieux de faire une sortie, tellement que Gerasme qui estoit commandeur dans la cité, fit armer ses gens comme soldars qui vont en bataille, apres qu'un chacun fut prés & que la ville fut ordonné comme il falloit, Gerasme vint prendre congé d'Esclarmonde. Ha cher camarade, de Huon gentil chevalier, vous allez quitter la fleur de vos amis, car jamais vous ne retournerez dans Bordeaux, aiant donc prins congé de ses amis, ils sortirent de la cité si secrettement que ceux qui estoient à l'embuche n'entendirent point le bruit, Gerasme & ses gens anancerent dans les tentes & pavillons, ils couperent les cordes qui soustenoient les pavillons, & detrancherent Allemans d'une telle mode on eut dit que c'étoit diable d'enfer, apres qu'ils eurent fait leur charge, Gerasme dit à ses gens, Seigneurs trop pourrions demeurer ic y, retirons nous devers nostre cité, alors lui & ses gens se pensoient retirer, mais l'Empereur estoit de sia monté sur son destrier, lequel couru apres eux avec ses gens, Gerasme les aiant apperçeu commença à donner courage à ces gens. Ha que ce fut là qu'il monta un trait de sa gentillesse. Les dix mille hommes qui estoient en embuches entendirent le bruit tellement qu'ils vinrent & nos gens enfermé, tellement il y eut

bien de la batterie d'un côté & d'autre. Le  
 vieil G. rasme fut reconnu de l'Empereur  
 à cause de sa barbe, laquelle estoit toute  
 grise, l'Empereur se mit à costiere de Ge-  
 rasme & brocha son destrier de telle façon  
 qui luy passa la lance tout au trauers du  
 corps: tellement qu'au retirer qu'il fit, nô-  
 stre gentil chevalier tomba mort par terre.  
 Adieu la fleur de la noblesse, adieu donc  
 cher amy de Huon, adieu donc cher com-  
 mandeur de la cité de Bordeaux. Et vous  
 dame Esclarmonde, que direz vous quand  
 on vous apportera la nouvelle de la mort  
 de ce gentil chevalier: que direz vous  
 quand on vous dira que vôtre pere gardié  
 à esté occis. Or pour revenir à nôtre pro-  
 pos, nôtre gentil chevalier fut donc occis,  
 de quasi l'Empereur fut bien ioyeux, car  
 lors que le capitaine est mort les soldats ne  
 vailent plus rien, nos barons ne laisserent  
 pas de se defendre vertueusement, il y a-  
 uoit un tel nombre d'Almans que nos  
 gens n'y peurent resister. Quand Bernard  
 vit qu'il ne pouvoit eschaper de ce peril, il  
 brocha son destrier deuers Bordeaux, &  
 s'en alla touïjours pleurans pour les com-  
 pagnons qui estoient tous occis, adonc il  
 entra à la cité en ce point. Les bourgeois  
 furent bien estonné de voir entrer Bernard  
 tout seul. Ils lui demanderent où estoient  
 les barons alors tout en pleurant leur conta  
 tout. Et puis il alla au palais où estoit Es-  
 clarmonde & lui conta comment Gerasme  
 & ses compagnons estoient morts. Quand  
 Esclarmonde l'eut entendu, elle tomba pâ-  
 mée, incontinent Bernard la releva, & luy  
 donna du vin, & puis quand elle eut repris  
 son vent, elle commença à faire ces regrets.  
 Quoi doie mon cher epoux, est ce aujour-  
 d'huy le iour que nôtre separation se doit  
 faire. Ha! ou estes vous soulas de mon  
 ame, ou estes vous disto que vous ne vené  
 secourir une pauvre miserable laquelle va

estre tauie entre les mains de ses ennemis.  
 Ha! que le Ciel est bien courroucé contre  
 moi, de m'auoir auourd'hui rany celuy  
 que mon bien aimé m'auoit laissé pour ma  
 garde. Ainsi que ceux de la ville faisoient  
 du bruit à force de pleurer. L'Empereur  
 dit à ses gens: Seigneurs ce pendant que la  
 ville est en pleurs & en cris allons donner  
 un assaut general, il n'eut pas si tost dit ces  
 propos que les gens furent armez, & vin-  
 rent deuant la cité ils planterent leurs es-  
 chelles, & ceux de la cité ne laisserent pas  
 de monter sur la muraille, où ils se deffen-  
 dirent le mieux qu'ils peurent, mais l'Em-  
 pereur qui auoit beaucoup de soldats. en-  
 tra dedans par force. Quand l'Empereur se  
 fou: en carrefour a aucune personne ne tou-  
 chas aux femmes ny aux filles, ny que l'on  
 ne touchnas point aux eglises. Quand la  
 belle Esclarmonde vit la cité prite, vous  
 pouvez iuger comme elle fut desolée, elle  
 estoit dans son palais avec beaucoup de  
 peuple, & elles n'auoient point de viues.  
 Elle commença à reclaimer nôtre Seigneur  
 & puis elle dit à Bernard, mes cher amy  
 vous voyez comme l'Empereur nous traitte  
 il a delia prins la cité, n'ay grand peur qu'il  
 n'entre icy par force. Je vous prie B. nard  
 mon cher amy sur la loyauté que vous por-  
 tez à Huon mon amy que vous trouuez  
 maniere de sortir de cette cité, & que vous  
 emportiez ma fille Claire: te dans l'Abaye  
 de Clugny que vous baillez à l'Abé qui  
 est son oncle, & vous luy racontez la  
 peine ou ie suis, Dame dit Bernard ie ferai  
 tout ce qu'il vous plait. Alors l'enfant fut  
 enveloppé & bien accommodé, puis il fut  
 donné à Bernard, lequel la print & l'em-  
 porta à Clugny. L'Empereur fut deuant le  
 chasteau, Esclarmonde vint deuers la por-  
 te & demanda à parler à l'empereur. Alors  
 l'Empereur entra dedans, & Esclarmonde

lui dit sire ie sçai que vous estes puissant Seigneur, aussi suis ie né d'un puissant roy lequel estoit payen, or i'ay quitté ma loy, pour prendre celle de Iesus-Christ, c'est pourquoy ie vous supplie d'auoir pitié de moi & de tous ceux qui sont ceans de dans ie vous supplie qu'il n'y ait point de sang respand & dès icy maintenant ie vous rend la ville & le chasteau, alors l'Empereur aiant enten su Esclarmonde, il en eut pitié & compassion, alors il fit crier de rechef l'effence à toutes sorte de personnes de ne rien dire à ceux de la cité Ains fut donc la cité de Bordeaux prise & Bernard s'en alla à Clugny avec ce petit enfant, estant dans l'Abaye il descendit de son cheval & puis il alla à la salle où il trouua le bon Abbé, il lui presenta Clairette & luy dit. La d'foée Esclarmonde vous mande joye & salut, voici la fille Clairette qu'elle vous enuise vous prie humblement de la nourrir & d'en tenir conte comme de vôtre propre nièce elle se recommande tres-humblement à vos bonnes prieres. La cité de Bordeaux a esté prinse par l'Empereur, huon nous auoit laissé à Bordeaux & est allé querir du secours au royaume d'Anfanie & le roy de ce pays est le frere de la femme de huon, Gerasme & les Barons firent une sortie où ils furent occis.

Quand l'Abé eut entendu Barnard il commença à prier, & puis il print son enfant & enuoya querir une noble Dame pour la nourrir. Quand Bernard fut parti, l'Empereur dit à Esclarmonde, Dame ne voulez vous pas me tenir vostre promesse. Ouy si ce point de mal à mes dames & Damoiselles, alors l'Empereur lui promit que non & delors fit prendre Esclarmode & les dames & damoiselles, & tous ceux qui étoient dans la cité, & les fit mener à Maience dās des chartres prisonniers, Esclarmode fut

mise dans une tour en grand pauvreté, & y sera iusques à tant que Huon l'en retire. L'Empereur estoit à Bordeaux, & manda par toutes les citez qui dependoient de la Duché, que on lui vint rendre honneur & reuerence, alors chacun de tous costez vint à Bordeaux, & puis apres l'Empereur s'en alla faire son entrée & puis ils en retourna à Maience, où il fut receu à grand joye. A tant nous laissons à parler de l'Empereur & parlerons de huon qui est dans le chasteau de l'Aymant, en grand pauvreté & misere.

*Comme il arriva une nef au chasteau de l'Aymant qui estoit pleine de Sarrazins, deffins laquelle estoit l'Evêque de Lisbonne, & comme huon les fit Chrestiens : puis les emmena dans le chasteau, où ils trouverent foison de viures.*

**V**ous auez quy par cy deuant comme Huon estoit dans le chasteau de l'Aymant à grand famine, car il n'y auoit rien à manger que des pommes, dont il en devint si foible, qu'à peine se pouvoit il soutenir. Apres qu'il eut esté huit iours dans le chasteau à regarder les merueilles qui la dedans citoient, il entra dans une chambre où il y auoit une mout belle chaire, riche à merueille. Huon qui estoit si foible s'en alla assou dedans pour se reposer, où estant dans la chaise, son manteau lequel estoit grand, nettoya la poussiere qui au pied de la chaise estoit & aperçeut un escriteau escrit en lettres d'or, où il y auoit en escrit cy dessous il y a un celier où il y a pain, viande, & sçaches que celui qui ici entras s'il a quelque peché mortel il moura de mal mort. Quand huon eut apperçeu les lettres il se donna grand merueilles, puis il se pensa que lors qu'il sortit de Bordeaux il se consacra à son Evêque, & à son pre-



Sire auparavant qu'il fut mort, & ne pense point auoir commis de peché mortel, alors il se mit en priere & oraison, & puis il se recommanda à Dieu, il print la clef & ouvrit le guichet, & regarda dedans apres il se scendit les degré, & puis quand il fut dedans il regarda à dextre & vit un grand four que le estoit dedans pour le chauffer, & en un autre four qui est proche il lui cuissoit des paines & gâteaux. Huon qui étoit là fut bien ébahi, il s'aprocha d'eux & les salua disant: Seigneurs ie prie à Dieu que toute la compagnie vucille garder. Quand iceux entendirent huon ils ne répondirent mot, & se regarderent l'un l'autre. Quand huon vit qu'ils ne luy respondoient mot, il fut courroucé, alors il leur dit: Seigneurs qui estes icy, ie vous conjure par le grand Dieu vivant que vous parliez à moi. Alors tous ensemble cesserent leur ouvrage & regardoient huon. Le maistre de tous commença à parler & dit: Vassal mout grand tort auez quand vous nous auez coniuert. Ie veux bien que vous sçachiez que si vous estiez païen ou sarrazin, i'amaïs ici ne sortiriez que ne fussiez mort & occis, mais vostre prouesse, vôte loiauté & prend'homme vous a preserué, & ie sçai que vous estes bien aimé de Dieu, vous auez bien eu grand fain, car plus de dix jours y a que ne beuste & ny mangeas fort que des pommes qui sont dans le jardin, huon bien sçai que vous auez grand fain, & pource boire & manger voulé assé auez viandes telle comme il vous plaira, entrez dans celle chambre ou vous trouverez la table mise. Mais sire, d'oresnavant ie vous prie d'une chose, c'est que vous gardiez bien que plus ne parliez à nous tout ce que vous pourrez souhaiter vous l'aurez. Sire dit huon de ce ne parlerai plus. Mais ie vous prie que dire me veuillez qu'elles gens vous estes dans ce chasteau, & comment il s'appelle. Lors

iceux respondirent mout fierement, huon traistre & déloyal bien estes méchant de me demander telle chose, ie vous le diray mais apres un seul mot ne vous sera repandu de ceux qui sont ceans. Sire dit huon ie vous prie que si ie parle à vous que vous me répondiez. Non ferai certes dit le maistre. Or ie vous dirai donc ce que vous m'avez promis puis que sçavoir le voulez, sçachez de verité qu'Julius Cesar, qui fut pere au noble Roi Oberon, fit faire & compenfer celui chasteau par fortie. Lequel chasteau ne peut estre gtevé ny pris par force, si advint que Julius Cesar apres qu'il eut déconfit le grand Pompée, il vint en Alexandrie par deuers le Roy Ptolomeus d'Égypte, lequel il déconfit & lui osta toute la terre, pour la bailler à sa sœur la belle Cleopatris, qui en fut Dame & Reine laquelle depuis ont espoulé Marcus Antonius, apres que Julius Cesar eut fait pour soi rasfoischir, s'en vint avec la Dame de l'Isle celée, laquelle en celle nuit emmena Cesar en c'erui chasteau, tant que par aucune aventure il y eut trois Rois du langage de Ptolomeus sçachant que Cesar estoit en c'estuy chasteau, se mirent en armes grand foison de navires, & vindrent mettre & poser le siege devant cette place laquelle ils furent une grande espace qu'on ne peurent profiter d'un denier, & si longientement y furent qu'il leur en deplut. Si s'en cuiderent aller en leur contrée, ils n'en peurent partir pour l'aymant qui le fer attire tousiours deuers luy, & par ainsi y furent si long temps que tous moururent de fain & de rage, ne i'amaïs il n'est homme qui partit puisse, s'il n'est morté sur nef ou sur basteau, qui soit fait de chevillé de chevilles de bois, & pource que vous me demandé d'où vient ce tresor qui est ceans, sçachez que ce sont les tresors de ces trois Rois qu'ils avoient ap-

nez dans leurs nauines, lesquels tresors  
 Cesar fit apporter ceans, & auant ce qu'il  
 mourut il me bailla la garde du chasteau &  
 du tresor qui dedās est, & suis ici moi qua-  
 rantielme, condamné par fexie à demeu-  
 rer ceans, iusque au finement du siecle, ne  
 iamais dehors n'en iſirons, & quand les  
 nouuelles vindrent au Roy Oberon que  
 Julius Ce'ar son pere auoit esté occis, &  
 meurry, d'aguer à passé dedans le senat de  
 Rome, car ceux a qui il auoit grand fiance,  
 il pris tel desplaisir, qu'il fit serment que ja-  
 mais en cetter place n'entreroit de puis ny  
 sur, & le fit pource que s'il y venoit, aduis  
 luy estoit qu'il mourroit de ducil, pour la  
 grand amour qu'il auoit à son pere Cesar,  
 & pource que si tu veux ſçauoir mon nom  
 & qui ie suis, on m'appelle Gloriadas, & le  
 chasteau se nomme l'aimant, or ie vous ay  
 dit toute la verité selon vōtre demāde par  
 quoi vous ne fortitez point de ceans, si  
 vous ne volē en l'air comme un oyseau.  
 Quand huon entendit Gloriadas il fut do-  
 lent & courroucé apres ce qu'il eut mangé  
 & beu à son plaisir il print congé & s'en  
 parti, si vint vers l'huis d'une chambre qui  
 ceans estoit, & regarda dessus l'huis ou é-  
 toient terres d'or, par lesquels il ſceust ou  
 estoit la clef de la chambre, il la pris & ou-  
 vrit l'huis si entra dedans & regarda que  
 tout estoit fait de cristal, Si estoit peinte  
 d'or d'azur, & y estoient pour traictes  
 toutes les barails de Troyes, & tous les  
 ſais d'Alexandre, & par dessus le pau-  
 ment estoient esparces roses, fleurs, & her-  
 bes si oditiferantes, que auioird'hui n'est  
 chose au monde qui telle odeur jettas en-  
 ners les fleurs qui estoient esparces, & par  
 dedans la chābre y auoit plusieurs oiseaux  
 volans qui greablement chantois & étoit  
 molodie de ſes ouyr, & n'est nul que dire  
 ny raconter vous ſçent la richesse, la grand  
 beauté de chambre, mout volontiers y

estoit Huon, car tel plaisir auoit à  
 garder, que ſaouler ne s'en pouvoit, il re-  
 garda, & vit une table, qui toute pleine  
 estoit chargée de viandes, & sur icelle ta-  
 ble il y auoit des tasses d'or & d'argent, les  
 autres toutes garnies de pierreries, que la  
 moindre valoit plus de vingt mille escus,  
 en apres y auoit un bassin à lauer les mains  
 lequel estoit sur un pillier de jaspe garni de  
 perles precieuses, le pillier estoit suffisant  
 de payer la rançon d'un Roi. Apres qu'il  
 eut tout remarqué les choses les plus rares  
 qui fussent en cetter sale, voiei Gloriadas a-  
 uec dix ou douze qui étoient vers le four,  
 lesquels huon mesconnoissoit pour cause  
 qu'il estoient habillez de drap d'or & d'ar-  
 gent, l'un lui porte une éguiere & lui pre-  
 sente à lauer les mains, l'un lui presente un  
 linge qu'il n'i auoit soye plus deliée afin  
 d'essuyer ses mains, & puis il s'assit à table  
 où il mangea tout son saoul, & de toutes  
 sortes de viandes qu'il lui venoit à son  
 gout, il s'assit sur une chaise de tap ſserie,  
 qui estoit belle & auoit des cloux qui es-  
 toient d'or massif, il mágea donc son saoul  
 car il ne faisoit que demander à Gloriadas  
 & il estoit incontinent serui Gloriadas ne  
 voulut iamais permettre que huon s'en ser-  
 uir, Huon voyant l'honneur que Cloria-  
 das lui faisoit, il souhaitra Escarmonde &  
 sa fille Clairette & le vieil Gerasme. Ber-  
 nard & tous ses Barons qui dedans Bor-  
 deaux laissa à son departement, cōme vous  
 oyez estoit serui & honoré huon dedas  
 le chasteau. Quand ce vint qu'il eut di-  
 né, ceux de ceans leverent la nappé puis ap-  
 porterent la toille, le bassin & l'eau pour  
 lauer. Et puis quand huon eut laué ses  
 mains il se leua de table & rentra au celier  
 où il vit ceux qui auparauant auoit veu, il  
 les salua en passant outre, mais onc nul de  
 ceans ne lui respondirent un seul mot, &  
 vint aux degrez par où il estoit descen-

## HISTOIRE DE

Il monta à mont les sept vingt degrez, puis se vint esbatre de chambre en chambre, puis venoit au jardin se divertir, & puis quand bon lui sembloit & heure étoit de manger il descendoit dans le celier, & puis entroit dans la chambre où il trouvoit la table mise, & la nappe toute accommodée les viandes dessus comme parauant auoit fait, mais mout luy desplaisoit que ceux qui deuant lui seruoient, ne luy disoient mot, & ainsi demeura un mois entier dans le chasteau de l'Aymant en s'ébatant & se donnant du plaisir, & tant y fut que sa force lui reuint & sa beauté, mout fort lui commença à ennuyer, pour ce que ceans ny auoit homme qui à lui voulut parler, bien sauvent se souhaittoit à Bordeaux, à tout cent mille hommes armés pour donner bataille à l'Empereur, qui tant de maux & de dommage lui auoit fais. Si aduint un iour ainsi comme huon s'en alloit pour menant parmy la salle du palais en disant ses oraisons il regarda sur la marine & choisit de loing une grande nef, qui par la mer venoit à plein voile pour arriuer au port du chasteau de l'Aimant, sur laquelle estoient quatre vingt marchands d'Espagne, lesquels ne scauoient ny ne cognoissoient le port ou ils venoient arriuer.

*Comment Huon de Bordeaux estant appuié sur une fenestre du chasteau, regarda en bas deuers le port, & vit une nef arriuer.*

**Q**uand huon les vit venir ils s'appuya à l'une des fenestres de la sale, laquelle auoit le regard sur le port. Quand il vit la nef venir mout la plaigant, & dit. Vrai Dieu quantitez de personnes, & loyaux marchands ont esté icy perdus, & mout de famine, mal çavent ceux qui ici viennent arriuer, en quel port ils viennent, il

regarda, & vit que la nef entra dedans le port si roidement, que ainsi qu'elle vint heurtant aux autres nefs gueres ne s'en falut qu'elle n'entras au fonds de la mer. Mais les vaisseaux vers lesquels ils arriuerent estoient tous pourris & camouffez parquoy leur nef fut guarantie, laquelle nef auoit esté tourmenté, & en grands perils vingt iours durant, que ceux qui là dedans furent estoient las & trauaillés de tourment & de famine qu'ils auoient que ceans n'auoit homme qu'a grand peine se peut soutenir sur ses pieds. Quand huon les vit tout en plorant, les commença à plaindre & à regretter, pour ce qu'il vit que tous estoient perdus, & que iamais de la ne s'en partiroyent, quand la nef fut arriuée eurent grand peur, si commencerent à reclaimer Mahom & le maistre de la nef qui au bout de deuant estoit se leua à l'instant, & regarda a mont deuers le chasteau.

*Comment huon de Bordeaux commença à parler à ceux qui estoient dans la nef.*

**A** Done ceux qui estoient dans la nef commencerent à regarder le chasteau & apperceurent huon lequel estoit appuié à une fenestre, ils eurent mout grand joye de le voir car ils pensoient que ce fut le maistre, & disoient qu'ils estoient arriuez à bon port. Le maistre de la nef commença à saluer Huon par son Dieu Mahom. Quand Huon l'entendit il sceut certainement que ils estoient tous Sarrazins, combien que tous scauoient parler la langue Espagnole, il respondit au maistre. & luy dit. Vassal qui estes icy arriuez dites moy la verité dont vous venez & qui vous êtes. Sçachez que iamais tant que au corps auez la vie vous n'en partirez & y demeurerez tousiours, si viures n'avez avec vous

porté. Alors le maistre tout en pleurant  
 respondit à Huon & luy dit. Sire vous qui  
 nous demandez dont nous venons, & qui  
 nous nommes, sçachez de verité que ie suis  
 de l'Espagne de la cité de Lisbonne, & ceux  
 qui avec moi sont venus, sont tous mar-  
 chands qui sont de Portugal, qui venons  
 de deuers la cité d'Acce, charger cette nef  
 de marchandise, & auons eu bon vent jus-  
 ques à ce que nous eumes passé les détroits  
 de marée, & que pres nous estions de no-  
 stre pays: mais le vent & la tempeste nous  
 euea & nous ietta arriere de nôtre pays,  
 laquelle nous a duré vingt iournés, & nous  
 estoit forcé de nous abandonner au vent,  
 ainsi comme nostre nef vouloit aller, si  
 nous auant bien que nous arriuasmes pres  
 d'un rocher, & là iettasmes nos ancrs, &  
 tout ainsi que là fumes arriuez nous trou-  
 uasmes l'Evêque de Lisbonne & un sien  
 chapelain avec luy qui dessus le mers d'u-  
 ne nef estoit en la mer voguant. ou ils s'e-  
 stoient sauuez, car leur nef estoit toute pe-  
 rüe, & ceux qui dedans estoient furent tous  
 noyez pour la fortune que si grande auoit  
 esté à l'Evêque & son chapelain me-  
 prièrent moult doucement que pour l'a-  
 mour de Iesus Christ ie leur voulusse aider  
 & que ie les misse dedans ma nef, alors  
 quand ie les eut veu en la pitié ou ils é-  
 toient ie les fis entrer dans ma nef, & leurs  
 donnai des biens que i'avois, car ie n'eusse  
 point fait cela incontinent fussent moris,  
 & quide auant qu'il soit demain Vespres,  
 ils mourront de faim, car ie n'ay plus à  
 manger pour moi ny pour eux ny pour  
 ceux qui sont venus avec moy dans cette  
 nef, & pource sire ie vous requiers pour  
 l'honneur de Dieu que vous me vueillez  
 dire à qui appartient ce chasteau de l'amât.  
 Amy ce dit Huon, sçachez que ce chasteau  
 s'appelle l'Aymant, lequel a telle vertu,  
 & de telle nature que tousiours il attire le

fer à luy, & n'y a nef en ce monde qu'en-  
 cor qu'elle soit chevillée de la cheville de  
 fer, & qu'elle fut a une journée d'ici il fau-  
 droit malgré les mariniers qu'ils vissent  
 arriuer dans ce port, quand le marchand  
 entendit Huon, moult fut bien esbahy, &  
 dit à Huon, sire ie ne m'esbahis de ce que  
 vous me dites. Amy ce dit Huon, tout ce  
 que ie vous ay dit est véritable. mais si me  
 croire me voulez, & que le saint Baptême  
 & la foi de Iesus Christ vueillez prendre,  
 & recevoir, ie vous mettrai en cette place,  
 en laquelle auez assés à boire & à manger.  
 Quand le patron eut entendu huon, il res-  
 pondit & dit. Sire sçachez de verité qu'il y  
 a plus de sept ans passez que ie suis creant  
 en nôtre Seigneur Iesus Christ, & vous re-  
 mercie de la grand courtoisie, que vous  
 m'offrez à faire, & des-maintenant ie me  
 mets en la sainte garde de Dieu & de sa  
 mere la Vierge Marie.

Quand Huon l'entendit, il en fut bien  
 joyeux & dit au patron, amy tu iras en ta  
 nef, & diras à tes gens qu'ils delaisse leur  
 loy & prennent celle de Iesus Christ, re-  
 montrez leur le peril ou ils sont de present  
 & avec ce leur remonstrerez le bien & le  
 plaisir qu'ils receuront dans ce chasteau, &  
 s'il ne veult accorder à tout dire, dit leur  
 que ie leur mande que leur fin est venue et  
 les deux pieud hommes qui dans la nef  
 sont, lesquels tu as sauvez & garantis de  
 mort, fait les venir par deuers moi sans s'a-  
 rester sire dit le maistre de la nef, ie vais  
 vers eux & les enuieray. Alors se departit  
 & entra dedans sa nef, quant la fut venu, il  
 raconta & dit à ses gens tout ce que Huon  
 auoit dit & ce qui leur auoit enioint.  
 Quand les marchands paiens entendirent  
 le patron, & que tout au long leur eut ra-  
 conté ce que huon auoit dit, ils dirent tous  
 qu'ils estoient contents, dont le patron  
 fut aise, puis apres qu'ils eurent accordé

## HISTOIRE DE HUON DE BORDEAUX.

le patron alla dire au bon preud'homme l'Evêque de Lisbonne, & son neveu qui son chappelain estoit, si leur dit, Seigneurs sçachez que là sus y a au chasteau un Seigneur, lequel vous mande, que incontinent montez la sus, si allez parler à luy. Quand l'Evêque entendit le patron, il respondit que volontiers feroit son commandement si s'en partit de luy, & son neveu, & monterent les degrez amont pour venir au

chasteau, moult fort s'émerveillerent de la beauté du chasteau & du riche ouvrage de quoi ledit château estoit fait & couronné, si vinrent vers Huon qui à l'huys de la salle les entendoit. Quand près de lui furent, bien humblement le saluerent, Seigneurs dit Huon, Dieu vous vueille garder ie vous prie de me dire d'cù vous êtes, & de quelle contrée, & de quel pays vous venez à present.

FIN.



LIVRE SECOND  
DE HVON  
D E  
BORDEAUX

PAIR DE FRANCE, ET

Duc de Guienne.

CONTENANT LES FAICTS ET ACTES

*heroïque, compris en deux livres. Autant & beau  
recreatif discours que de long tems ayt été leu.*

Reveü & corrigé de nouveau.



A T R O Y E S.

Chez JACQUES OUDOT, demeurant rue du Temple,  
M. DCC I.



L E

COMMENCEMENT DU  
SECOND LIVRE DU NOBLE ET VAIL-

lant Duc Huon de Bourdeaux, Pair de France.

COMMENT LE BON EVESQUE DE  
*Bordeaux par fortune de vent vint arriver au Chateau  
de l'Amant, où il trouva Huon de Bourdeaux, &  
des devises qu'ils eurent ensemble.*

**S**IRE, ce dit l'Evêque puis  
que sçavoir vous plaît la  
verité, je vous la veux dire  
sçachez que je suis né & na-  
tif de Bourdeaux, dont je suis  
Evêque, & l'ay été l'espa-  
ce de vingt ans : mais devotion me print  
d'aller au voyage du saint Sepulchre : mais  
à Dieu ne pleust pas, pour nos pech-  
z que là puissions aller : car au departir que fis-  
mes de Lisbonne, une tourmente s'esle-  
va, que nostre nef, qui estoit belle & ri-  
che, & mout bien garnie de gens, il con-  
vint par fortune qu'elle se vint rompre à  
l'encontre d'une roche, tellement que la  
nef se rompit en piéces, & n'y demeura  
homme qui dedans fut, que tous ne ful-  
sent noyez & peris en mer fors moy, &  
mon chappelain qui mon neveu, lequel  
vous voyez icy present, si nous mismes  
tous deux sur le mast de nostre nef, qui sur

l'eau alloit flottant, où nous étions en da-  
ger de perir, quand par la grace de nôtre  
Seigneur le patron de la nef qui est là  
haut arriva par fortune au port près du ro-  
cher où nostre nef étoit perie, auquel je  
priay pour l'honneur de Dieu qu'il nous  
vouli aider à sauver, le patron qui est bon  
& loyal prud homme eust pitié de nous,  
& nous print & mist dedans sa nef, &  
nous departit de ses biens autant que si  
ses freres eussions esté.

Or sire, je vous dit & compté nôtre ad-  
venture, quand par le patron fusmes trou-  
vez entendre luy fismes que j'estois Evê-  
que de Lisbonne, parce que de luy eusse  
meilleure compagnie sire, je vous prie que  
me pardonnez parce que si fort vous re-  
garde & vous diray la cause pourquoy je  
le fais. Advis m'eust que devant moy je re-  
garde le Duc Sein de Bourdeaux, qui mout  
louef me nourrit en ma jeunesse, & dis le

si jeune n'estiez que ce fut-il, tant bien le  
 ressembliiez de tous ces fractures, il m'en-  
 voya en la cité de Rome vers nostre saint  
 Pere, à qui je suis parent, & m'a fait mout  
 de bien: car il m'a donné l'Evêque de Mil-  
 lan, or est mort le duc Sevin, & ne sont de-  
 meurez que deux fils, dont l'estné a nom  
 huon, & l'oultre girard, huon fut mandé à  
 Paris par devers le roi charlemagne, si lui  
 advint une merveilleuse aventure: car  
 il occist le fils du roi en son corps defen-  
 dant: & non sçachant que ce fut-il, par-  
 quoy le roi de France le bannit de son roi-  
 aume si l'envoya vers l'admiral gaudisse  
 faire son message. De puis il retourna en  
 France: puis il a eu grande guerre à l'Em-  
 pereur d'Allemagne, de plus avant je n'en  
 sçauois parler, mout me desplaist de ce  
 qu'on ne sçait qu'il est devenu, car mon  
 pere qui frere estoit de l'Abbé de Clugni  
 nourrit long-tems huon en sa jeunesse,  
 avant que le duc Sevin son pere mourut  
 car mon pere le print & l'endoctrina dont  
 j'ay grand douleur au cœur, de ce qu'on  
 n'a peu sçavoir qu'il est devenu depuis  
 qu'il eut la paix faite au roi de France.  
 Quand huon entendit le bon Evêque tout  
 le sang luy mua, & luy dit en l'accolant  
 doucement. Sire vous êtes mon cousin je  
 suis huon qui passa la mer, & qui vers  
 l'admiral gaudisse alla, j'e l'occis puis em-  
 menay la fille Escarmonde, laquelle par  
 le saint Pere me fut baillée, & nous épon-  
 sa tous deux laquelle j'ay laissé dedans la  
 cité de bordeaux en grand souffrance &  
 grande pauvreté, laquelle est assiegée de  
 l'Empereur d'Allemagne; je crois ferme-  
 ment que ja soit prinle. Quand l'Evêque  
 entendit huon mout fort commença à  
 plorer, & huon le baisa & embrassa, en lui  
 disant, Sire cousin bien êtes heureux que  
 telle aventure vous est survenu de m'a-  
 voir icy trouvé: car jamais n'en fussiez

party sans mort recevoir, sire cousin dist  
 l'Evêque bien en dois louer nôtre Seign.  
 que tel aventure m'a envoyé: mais sire,  
 je vous prie qu'à manger me veuillez don-  
 ner, car si vain & si las me sens de la grâd  
 faim en quoi je suis qu'à grand peine me  
 puis-je soustenir sur mes pieds. Cousin  
 dit huon, s'il plaist à Dieu je vous mene-  
 ray en tel lieu où assez aurez à boire & à  
 manger. Lors huon le print par la main, &  
 le mena dedans le palais & parmi les châ-  
 bres, dont l'Evêque fut tant ébahi de  
 voir les grands richesses qui leans étoient  
 que tout en fut émerveillé.

Puis apres qu'il eut tât montré, il devalla  
 au cellier en bas, & l'Evêque vit & re-  
 garda tous les appareils & les hômes qui  
 là dedans étoient: mais l'Evêque se don-  
 na grande merveilles de ce que nul d'eux  
 ne parloit, il passa outre avec huon en les  
 salüant: puis entrerent dedans la riche  
 chambre en laquelle étoit la table mise  
 chargée de tous biens, ainsi que paravant  
 avoir été trouvée. Là trouverent les ser-  
 viteurs de leans qui à laver leur donerent  
 puis s'assirent tous trois, quand ils furent  
 assis, huon appella l'Evêque & lui dit, sire  
 je vous conjure sur le saint Sacrement de  
 prestrie qu'avez reçu que si hardy ne  
 foyez vous ne vostre chappelain de man-  
 ger un seul morceau de viande, en cas que  
 voiez en un seul peché mortel, & pour ce  
 sous advise que si en aucun vous sentez  
 que tantost vous confessez à vostre chape-  
 lain, & lui à vous, & si autrement le fai-  
 tes & touchez, à la viande jamais ne man-  
 gerez, que ne mouriez tous deux.

**E**T quand l'Evêque entendit huon, il  
 s'en donna grand merveilles, & dit  
 Sire cousin, au plaisir de dieu je me sens en  
 bon état pour attendre la mort, car quand  
 je parti de Rome moi & mon neveu fus-



LIVRE SECON D

mes par le S Pere confessez & absous de tous nos pechez, & encore depuis qu'en-  
traîmes en mer, & ne sentons en nous que  
ayons fait quelque peché depuis. Quand  
Huon entendit le bon Evêque, il lui dit :  
Sire cousin puis qu'en ce point estes vous  
deux, bien pouvez boire & mâger à vôtre  
plaisir, laquelle chose ils firent: car grand  
mestier en avoient, la furent tous trois  
mout richement servis, & ne sceurent sou  
haïer ne demâder chose qu'il leur vint à  
plaisir que tost ne leur fut apporté ne mise  
devant eux, le bon Evêque beut & man-  
gea aussi fit son neveu, lesquels ne se pou-  
voient ébahir des grandes richesse que la  
dedans voyoient & chant des oïseaux, qui  
bien chantoient qu'advis étoit à l'Evêque  
& à son neveu, qu'ils fussent ravis, & mis  
en Paradis: car telle odeur & telle douceur  
jettoient les herbes & les fleurs, qui par  
leans étoient esparfés, qu'ils ne sceurent  
que penser pour la grand odeur qu'elles  
sentoient, & se dônerent grandes merveil-  
les de voir & adviser les serviteur de leans  
qui un seul mot ne répondirent, mout vo-  
lontiers l'eussent demandé à huon: mais ils  
n'osèrent pource qu'expressement leur avo-  
it deffendu que rien n'enquerissêt, ainsi  
passerent leur dîner en grand joye, & en  
grand soulas: puis quand ils eurent dîné  
& mangé à leur plaisir, les nappes furent  
levées & laverent leur mains: puis l'Evê-  
que & son chappelain dirent les graces  
mout devotement. Apres ce Huon print  
l'Evêque par la main, & lui dit: sire cou-  
sin, je veux que là sus allions: puis apres  
irez la bas sur la nef, sur quoi vous êtes ve-  
nus, & ditez à tous ceux qui là dedans s'or-  
tent si tous ne veulent mourir, qu'inconti-  
nent se fasse baptiser, vous ferez dresser  
destonneaux & des caves, lesquelles ferez  
emplir d'eaux de la mer, si les benissez & les  
apitez: la dedans, & irai apres vous l'épée

au poing, ainsi que s'il y a aucun qui de-  
faire soient refusant, je leur trancheray le  
chef. Sire dit l'Evêque je ferai vôtre bon  
plaisir: lors Huon s'arma de toutes armes  
& s'en partit du chasteau avec l'Evêque &  
son neveu, si descendirent en bas vers la  
nef, quand la furent venus, ils entrerent  
dedans, & trouverent climas le maistre de  
tous qui tât avoit surnommé les sarrazins  
que tous les avoit cōvertis, excepté ro. qui  
entendte lui firent d'être & devenir bon  
chrétiens: mais leur pensée étoit tout au-  
tres, car tous deux ensemble s'estoient con-  
clus en leur courage denon renôcer la loi  
de Mahom pour croire en celle de Jesus  
Christ: mais contons estoient d'eux faire  
baptiser afin que la ne mourussent de faim  
quand Huon & l'Evêque furent là venus  
le bon Evêque leur commença à parler en  
haut, & leur dit ainsi: Seigneurs je vous  
suplicatous que dire me vueillez si vôtre  
intention est de bôcœur sans feintise croi-  
re en la loi de Jesus-Christ, & de laisser la  
fausse & detestable loi de maom, qui rien  
ne vaut, & de recevoir le S. Sacrement de  
baptême. Sire repondirent tous ceux qui  
là estoient nous vous prions que tôt nous  
delivrez, car nous entageons de fine fami-  
ne qui nous presse si fort que plus n'en pou-  
vons endurer ne souffrir, & quant Huon  
les eus entendus, il loüa Dieu, & en eut si  
grande liesse qu'il ne sçavoit qu'il devoit  
faire, alors l'Evêque & son chappelain les  
confesserent tous & absolurent, & firent  
tirer deux grands cuves d'eaux esquelles  
ils furent baptisez: puis s'écrierent ensem-  
ble vers huon, & lui dirent: sire pour l'a-  
mour de Dieu nous vous prions qu'a man-  
ger nous faites apporter. Seigneurs dist  
huon assez tost en aurez tant que vous se-  
rez remplis & ostez de famine: lors huon  
fut joyeux, & l'Evêque & son chappelain  
s'en departirent & vindrent au chasteau &

prendrēt vins, viandes, & toutes celles qui  
 là étoient appareillez, si les apportèrent  
 tous trois leurs cols chargez jusqu'à la  
 nef, si firent assoir tous les marchans. Puis  
 quand tous furent assis la viande leur fut  
 mise devāt, & le vin versé en coupes, & en  
 hanap, là étoient assis les six sarrazins qui  
 le baptesme avoient receu saintement, si  
 commencerent chacun de prendre le pre  
 mier morceau & mettre en leur bouche. I  
 mais si tost ne lui sceurent mettre qu'in  
 continent & subitement ne moururent,  
 quand les autres marchands virent ce, ils  
 furent ébahis & regarderent l'un l'autre si  
 ne s'osoient approcher de la viande, car tous  
 euidoient estre morts. Seigneurs ce dit  
 Huon ja de ce ne soyez ébahis, car les dix  
 hommes qui la sont morts s'étoient faits  
 baptesme pour avoir leurs vies, & avoir à  
 manger, & non pas de bon cœur, ne pour  
 l'amour de Dieu. Parquoy ne soiez en riē  
 & pouvez, beuvez & si mangez à vostre  
 aise, car assez vous en ferai apporter.  
 Quand les marchans entendirent huon qui  
 leur dit, que ceux qui morts étoient n'é  
 toient pas vrais chrétiens ils furent éba  
 his, si commencerent à manger, & à boi  
 re puis quand tous eurent beu & mangé  
 à leur plaisir ils se leverent de table, &  
 prindrent & chargerent tout leur avoir &  
 la richesse, & la marchandise qui dedans  
 la nef étoit, si l'emporterent au chasteau.  
 Puis quant la furent venus eurent grande  
 joye & plaisir, de voir & regarder les sal  
 les & les riches chambres qui par leans é  
 toient: car tant d'or & d'avoir & de gran  
 des richesses y voioient que tous étoient  
 merveillez, puis regarderent les riches lits  
 & les chambres parées où ils pouvoient  
 coucher & reposer si bon leur sembloit,  
 puis virent le beau jardin qui mout étoit  
 delectable à voir mout regarderent amōt  
 & à val si leur sembloit plus beau & delectable,

car le chasteau & la place avoit plus  
 d'un trait d'arc en long & en large mout  
 se delecterent à le regarder, puis apres ce  
 que leans furent au jardin, & es chambres  
 que l'heure fut venuē pour souper Huon  
 les mena au celier, & apres en la chambre  
 en laquelle étoit la table mise où ily trou  
 verent vins & viandes à grand foison, &  
 quād ils eurent mangé, ils s'en allerent par  
 les chambres du valais, & gissoient es lits  
 que leans trouverent, puis quād ce venoit  
 le matin le bon Evēque & son chappelain  
 chantoient la messe devant Huon, & eux  
 tous étoient presens, puis quand ils vou  
 loient manger ils alloiēt au lieu ou zutre  
 fois avoient été, la ou ils trouverent tout  
 ce qui leur venoit à plaisir, & qu'ils pou  
 voient desirer pour manger, & puis apres  
 tout le jour se tenoit au jardin pour eux  
 reposer & salacier, souvent étoient pres  
 chez & admonestez par l'Evēque auquel  
 ils se confessoient tous, & ainsi furent tous  
 ensemble l'espace d'un mois étiē en joie  
 & en soulas: mais qui eut joye huon ne l'a  
 voit pas grāde, car trop les envoyoit pour  
 ce que de leans ne pouvoit partir, mout  
 souvent regrettoit Esclarmonde sa femme  
 & sa belle fille Clairette, & disoit: Dame  
 routes fois que de vous me souvient & du  
 danger auquel vous ai laissée à peu que le  
 cœur ne me part. Ha mauvais Empereur  
 rāt me fait de mal souffrir, quand je pense  
 que déja tu aye prins ma cité, ma femme  
 & ma fille mis en tes prisons, lesquels je  
 voudrois que le plaisir de Dieu fut que ci  
 dedans la tinsse jamais d'icy ne me vou  
 drois partir, ne jamais ne feray, si ce n'est  
 par la grace de Dieu qui de ceans m'en  
 jette, Ha sire Roy Oberon que vōtre roi  
 aume m'avez donné à tenir, si vōtre plai  
 sir étoit de me secourir, bien tōt m'aurez  
 mis hors de ceans & aidé à destruire cēt  
 Empereur, qui tant m'a fait de maux.

LIVRE SECON D

*Comme Huon de Bordeaux se fit emporter par le griffon duquel depuis il occist, & cinq autres petits Griffons & de la fontaine & du beau jardin qu'il trouva, & du fruit de l'arbre qui estoit près de la fontaine.*

**A**insi comme oyez se lamentoit huon qui par la salle du chasteau de l'aimant se promenoit il s'approcha de la fenestre, qui regardoit devers la marine, alors commença à regarder de loing, & choisi venir un moult grand & merveilleux oiseau, lequel étoit plus grand & plus gros que le plus puissant destrier qui alors fut au monde, dont il fut mout émerveillé, & vit qu'il venoit dessus l'arbre de la nef pour se reposer, puis apres vit venir le grand oiseau devalle dedans la nef & print aux ongles de ses pieds l'un des dix hommes qui en Dieu ne vouloient croire, lequel ne pouvoient pourrir, & étoient en la nef tous entiers, si s'éleva amont en l'air, & l'emporta aussi legerement qu'un gros vautour emporterait une perdrix.

Huon qui ce vit, fut mout émerveillé, & regarda le griffon quelle part il tourneroit tant le regarda à veüe d'œil, qui le vit si loing, qu'à grand peine le pouvoit choisir, & en regardât qu'il faisoit il choisit un si grand rocher lequel apparoissoit blanc à voir qu'il luy sembloit que ce fut de christal, & dit en lui-mêmes que ores plust à Dieu que cela fuisse, & sembloit qu'en celuy lieu qu'il voioit n'eust aucun pais inhabitable. Si pensoit qu'encores le lendemain vie doit là, s'appuyer pour sçavoir si le grand oiseau reviendrait querir sa proie, & lui sembla que si estre vouloit dehors du chasteau de l'aimant, que bien se feroit porter par le griffon & que si fort se feroit armer que pouvoir n'auroit de lui mal faire, & que entre les

morts s'iroit coucher armé de toutes armes, l'épée au poing, & puis quand il verroit qu'il seroit au lieu où les faons du griffon étoient, il livreroit bataille à celui qu'il l'auroit aporté: mais avant que ce face il faudra voir encore une fois la maniere du Griffon, nes'il retournoit celle part où il étoit allé: car advis luy est si en celle part retourne, il convient que ce soit en terre ferme, & en lieu où on pourra aller quelque part que l'on voudra, & dit en lui-même que par autre maniere luy est impossible de se jamais partir de leans. Quand Huon fut ainsi appuyé une espace de tems à la fenestre il retourna vers l'Evêque & les autres qui au beau jardin étoient, sans leur dire ne faire semblant de chose qu'il eut pensée de faire. Quand la fut venu ils se divisoient de plusieurs choses: & puis après quand l'heur fut venu d'aller manger, il y allerent ains comme ils avoient accoustumé, & furent servi de ceux de leans, qui un seul mor ne leur disoient, puis quand ce vint la nuit que huon fut couché il alla penser à son affaire desirant que le jour fut venu qu'il peüvoit si le griffon que le jour de devant avoit veu retourneroit arriere au port querir sa proie, le jour vint huon se leva & coula messe puis revint s'appuyer à la fenestre comme il avoit fait par avant & y fut tant que de loing choisit venir le grand griffon, lequel s'en revint mettre & poser sur le même arbre où il s'étoit déjà mis & y fut assez bone espace pour regarder lequel il emporterait de ceux qui là étoient mors & durant le tems qu'il étoit le huon le regarda, si lui sembloit grand & cruel à voir car le bec qu'il portoit étoit grand à merveille, grosse avoit la teste, & les yeux plus grand qu'un bien grand bassin à laver mains, & les yeux étoient plus rouges que lagueule d'un fournaise puis regarda les

4

## HUON DE BORDEAUX.

ongles qu'il portoit lesquels étoient si tres  
grands & si tres longs, que hideux étoit à  
les voir. Quand là eut été une espace de  
tems, il devalla jus de l'arbre, ainsi com-  
me il s'en partit pour la grande pesanteur  
de luy l'arbre se rompit en pieces. Quand  
dedans la nef fut descé du, il print l'un des  
morts ou ongles, puis s'éleva contre môr,  
& s'en alla par dessus en l'air, si haut vol-  
lant qu'en peu d'heures fort si loing tant  
qu'à grâd peine huon le peut il voir & tira  
tout le chemin que paravant il avoit fait  
car Huon y mit toute son attente à le re-  
garder, & vit qu'il aloit vers le rocher qui  
étoit nommé le rocher d'Alexandrie, pour  
ce quant Alexandre eut passé les deserts  
d'inde, & qu'il alla parler aux arbres du so-  
leil & de la lune, il vint en celle par en son  
retour il se baigna en une fontaine qui fiet  
alsez près du rocher en la prairie; & y se  
journa une grande espace de tems, si y vit  
de chose. A tant vous lairray à parler de  
la roche, & retourneray à parler de huon  
qui du tout afferma en son courage qu'il  
se laisseroit emporter par le griffon, & dit  
en lui-même, que plus cher aime se metre  
& adventures és peril de mort, que plus  
demeur leans car tel desir avoit de partir  
pour voir sa femme & la fille qu'il jecta  
hors de lui toute peur & crainte de mou-  
rir. Apres ce qu'il eut veu que le griffon  
s'en étoit allé, il revint vers l'Evêque &  
les compagnons auxquels il racompra, &  
dit tout ce qu'il avoit veu, & en pensée de  
faire. Quand l'Evêque & tous ceux qui là  
étoient entendirent huon mout fort, com-  
mencerent à plorer, en destordant leurs  
poings, & arrachant leur barbes & leur  
cheveux en damenant le plus grand dueil  
du monde, & crioient à haut cry Ha sire,  
cousin dit l'Evêque, jamais ne vous ad-  
viene de prendre cete folle aventure, pas  
ne devez que ir vostre mort, jusqu'à ce

qu'il plaira à nôtre Seigneur que vostre  
heure soit venuë. Pour Dieu ne nous de-  
laissez pas: mais demeurez avec nous Sei-  
gneurs, ce dit huon, quand en souvenance  
me vient du danger, en quoi j'ai laissé ma  
fême & ma petite fille ma cité & tous mes  
barons, mes bourgeois, & mes bourgeois  
le cœur me tréaute de courroux, qu'à peu  
que je ne meurs vous demeurerez tous ici  
en la garde de nôtre Seigneur, & je pren-  
drai telle aventure que Dieu me voudra  
envoyer, & vous prie à tous que de cette  
chose ne me parlez plus. Quand l'Evêque  
& son neveu & tous les autres entendirent  
que nullement ne pouvoient destourner  
Huon de faire son entreprise, le dueil  
qu'ils demenerent n'est nul qui dire le vo-  
scent, ne les pitieux regrets que pour lui  
furent: & ainsi en dueil & en tristesse passe-  
rent la nuit & le jour, jusques aux lende-  
main que huon se leva, puis vint vers l'E-  
vêque à qui se confessa de tous ses pechez  
& reçut le corps de Nôtre Seigneur.

Puis apres ce dina tres-bien avec les com-  
pagnons. Et apres quand huon vit l'heure  
que tems étoit de partir, il s'alla armer  
de deux haubers, & chaussa une mout ri-  
che chausse de mailles, & mit son heaume  
en son chef, puis ceint l'épée à son côté,  
quand il fut tout prest & habillé, & qu'il  
vit l'heure que temps estoit de se partir, il  
print congé de l'Evêque & de tous ceux  
qui là étoient, en les recommandant à Dieu.  
Quand l'Evêque vit en son departement  
mout grand dueil commença à demener  
& aussi firent tous ceux qui là étoient:  
mais nul d'eux ne luy osoit plus parler,  
pource que du tout s'estoit affirmé de ce  
faire, tout en pleurant piteusement le bô  
Evêque embrassa & baisa huon à son de-  
partement, & lui dit: Sire cousin en la sain-  
te garde de nostr. Seigneur Jesus Christ,  
soit aujourd'hui vôtre corps recommandé.

## LIVRE SECOND

qui vous donne cette grace que de cét en nemy vous vueille preserver & gar del.

Sire ce dit huon, le grand desir que j'ai de secourir & aider á celle que j'ay laissée en si grand pauvreté & doute de sa vie, me contraint de partir pour m'en aller: car si par cette maniere n'en puis échapper, il cōviendra ici demeurer & defaillir de ma promesse, & pource, sire, puis que ma foi & loyauté lui veut tenir je me pars de vōtre compagnie, laquelle je recommande en la garde de nostre Seigneur Jesus-Christ, á tant s'en partit huon en prenāt cōgé d'eux tous il passa la porte & devalla les degrez en bas si vint vers la nef & entra dedans. Quand là fut venu, il regarda par la marine & choisit le griffon venir, quand il l'aperçeut tout armé il se coucha entre les morts, & tira son épée hors du fourreau laquelle il tint nuë & la coucha sur la cuisse afin qu'en la mer ne lui cheust, & tantôt que la nef fut couché entre les morts, les dens dessous, le grand griffon se vint poser & mettre sur le mast d'une nef, qui la étoit ainsi comme il avoit accoustumé de faire, tellement qu'à l'asseoir qu'il fit, il fit blansier & claquer l'arbre surquoi il étoit si haut, que huon qui étoit couché entre les morts eut grand peur en reclamant nostre Seigneur Jesus-Christ, que aider & secourir. le voulut du griffon, que dessus l'arbre étoit regardant á prendre sa proie vit Huon de Bordeaux, qui bien armé étoit, parquoi il lui sembla plus gros, & plus grand étoit que les autres, si le desira á le prendre porter en son nit á donner á manger á ses faons, il s'abassa & descendit de dans la nef, si print & emporta huon mais au prendre qu'il fit il s'acha ses ongles par les deux costez, tellement que plus d'un demy-pied entra dedans la chair pour ses grāds oncles qu'il avoit en l'estraignant si fort que le sang lui de couloit tout en bas

& étoit en telle detresse que tout le corps & les membres lui trembloient, piteusement reclama nostre Seigneur Jesus-Christ mais si hardi n'étoit de se bouger ne faire semblant pour quelque douleur ou quelque mal qu'il sentit, si le porta le griffon si haut & si loing qu'en moins de trois heures il le porta & mit sur un rocher. Quand il l'eut posé le griffon las & travaillé de sueur & de peine, qu'il avoit eu en apportant Huon se retira arriere: si devalla du rocher, & alla boire á une fontaine qui la étoit, tant belle & tant claire, & si pleine de vertus qu'il n'est nul qui dire vous sçeut la grande bonté qui en elle étoit, & huon qui sur le rocher étoit couché moult las & travaillé du sang qu'il avoit perdu, étoit lassé & defait, il regarda en lui mêmes que si jamais vouloit échapper de ce peril besoin luy étoit de monstrier sa prouesse, il se leva cōtre mont en regardāt autour de luy, si vit que pres estoit une belle forest, moult piteusement reclama nostre Seigneur en luy priant que de la grace luy voulut faire que de la peūt partir & qu'encore peüst venir & retourner en son pays pour voir sa femme, & sa fille qui tant aimoit, puis quand là eut un peu reposé, il regarda le griffon qui ja l'avoit aperçeu lever lequel vint en grand hâte le bec ouvert pour venir onglor Huon de bordeaux á pattes ouvertes. Huon qui n'aply étoit de prouesse hardimēt vint al'encontre & advisa le griffon qui la partie avoit haussée á ongles ouverts pour le grepper & prendre. Huon qui moult viste & leger étoit l'advisa tout incontinent venir si lui bailla un si grand coup d'épée par la jointure de la jambe, que tout jus lui courpa & cheut par terre, dont au choir qu'il fit jeta un si grand & horrible cry, que la forest en retentit toute, que ces faons qui en leur nit étoient l'ouïrent á plein cōté. repa

rent que c'estoit leur mere, car de pere n'avoient-ils point pource que n'aguere avoit été occis par un Roy de Perse, qui par ses archers l'avoit fait perfer, & mettre à mort pource que le desfrier du Roy avoit occis, pource emporterà ses faons, lesquels quand ils ouysent le cry de leur mere, ils furent cinq qui contre l'air s'esleverent à ailles étenduës, & vindrent courir sur Huon, lequel quand il les vit venir tous cinq, il eut bien grand peur. Si advisa le premier, auquel il bailla si grand coup d'épée parmy le col, qu'il lui trencha tous ius, puis vint à un autre qui le print par le pan du haubert tellement que si-tost ne l'eust feru par la jambe il l'eust élevé en l'air : mais Huon qui expert, & habile étoit, lui bailla si grand coup d'épée, que le pied lui demeura pendant au haubert. Mout tost y mit la main, si le chassa ius, & jetta à terre la jambe qu'il avoit couppee : puis retourna son coup en se hastant, & par ainsi occist le Griffon, puis revint le tiers qui si grand coup donna à huon de ses ailles qui vouloit ou non, il mit l'un des genoux à terre, si tressaillit apres, & vint mout vivement à l'encontre du Griffon, & esleva son épée, qui mout étoit tranchante, & lui donna un si grād coup sur l'une de ses ailles qu'il lui couppa tout ius, puis vint à l'autre, lequel il ferit parmy l'un des pieds de devāt si tres grād coup qu'il lui couppa tout jus : puis retourna son coup, & lui trencha le col. Et par ainsi occist l'autre qui l'aïlle avoit couppee : apres revint le cinquième Griffon, lequel étoit plus grād & plus gros que tous les autres, il haussa l'épée pour le cuider ferir : mais le Griffon gauchit arriere, & s'éleva sur ses pieds de derrière, si vint à l'encontre de huon les deux pattes de devant ouvertes à ailles étenduës, en s'approchant de Huon, desquels il le battit tant qu'il lui convint tomber à terre.

Quand huon se sentit ainsi navré des ongles dudit Griffon, il reclama mout humblement nostre Seigneur Iesus-Christ, car jamais ne se cuida lever, & se souhaitta à cette heure là dedans le chasteau de l'Aymant, avec ses compagnons qui pour luy grand dueil demenoient : car quand ils l'avoient veu avallér en la nef & coucher, oncques n'oserent attendre que le Griffon fut venu pour l'emporter : mais s'enfuyrent mussel dedans le chasteau. Et Huon qui par le Griffon avoit été abbatu & fort navré, se leva au plustost qu'il peut & revint à l'encontre dudit Griffon, lequel retournoit vers lui pour le destruire au bec, & aux ongles : adonc huon voyant son enemy venir à l'encontre de lui s'évertua, & print courage comme un tres-vertueux chevalier doit faire, haussa son épée à deux mains, dont-il assena le Griffon, d'un si grand coup en la teste qu'il la fendit jusqu'à la cervelle, & cheut tout mort.

*Comme Huon se combattit au grand Griffon & l'occist.*

Quād huon de Bordeaux vit que tous les avoit occis, il remercia Dieu qui telle bonté lui avoit faite, de lui avoir donné la grace d'avoir occis & mis à mort 5. si horribles bestes : il s'assit pour se reposer, & mit jus son épée laquelle il tenoit en sa main cuidant être assuré : mais gueres ne tarda que le grand Griffon qui l'avoit apporté sur le rocher, s'en vint à tout ses quatre pieds, battant de ses ailles devers huon. Quād il vit ses faons occis il commença à ietter si grand cry, & si merveilleux que la vallée & la forest en retentissoit toute. Quand Huon le vit venir, il eut mout grand peur, car tant estoit las & travaillé du sang qu'il avoit perdu, qu'à grand peine se pouvoit soustenir ne ayder nonobstant ce, il vit que bien besoin luy

## LIVRE SECONDE DE

étoit de se deffendre, & vint à l'encontre du Griffon, pour le tuer & ferir: mais il ne peut, pour le Griffon qui de pres s'approcha en battant de ses ailles que force fut à Huon de tomber si rudement que l'épée lui volla hors des poings, dont il eut mout grand peur: car onc iour de sa vie ne se vit pres de mourir n'en si tres grand danger qu'il étoit à cét heure là, il reclama nôtre Seigneur mout devotement, & le grand Griffon le battoit avec le bec, & les ongles tres merueilleusement: mais les deux cottes de mailles qu'il avoit vestuës, estoient mout fortes & bien ferrées, si que le griffon ne le pouvoit desrompre: mais si l'un des pieds n'eût en couppe, & le sang qui mout fort la'voit affoibli, qui le garda d'avoir la force qu'auparavant avoit eüe, car autrement eust été destruiet, & mort sans jamais échapper, car il fouldoit & marchoit sur huon, lequel estoit en grand doute de ce que point ne se pouvoit lever ne bouger, il s'advisa, & lui souvint que à son côté avoit un couteau mout beau & riche lequel il avoit apporté du château de l'aimant, il le tira dehors, & en ferit le grand Griffon, par la poictrine six coups, tout en un instant, si tres parfond l'assena, que à chacun coup le mettoit dedans la poictrine du Griffon iusques au manche, & lui vint si bien que ledit couteau avoit de longueur plus de deux pieds, le Griffon cheut mort qu'onc plus ne se bougea: Et Huon se releva, & osta son heaume, & leva les mains contremont vers le Ciel, en loüant nôtre Seigneur Iesus-Christ, de la victoire qu'il lui avoit donnée, d'avoir occis & mis à mort le sixième Griffon, il étoit tant las & travaillé que tout étoit chargé de sang, & de sueur, des grandes playes qu'il avoit receuës. Ils osta son heaume hors de son chef, en regardant tout à l'entour de lui, si plus il ne verroit chose qui nuire & grever

ny en dommager aucunement ne luy eust peu: mais il ne vit rien parquoi il eust peu estre en doutance: puis quand là eut esté une espace de temps, il se leva, & regarda en bas du rocher, & choisit une belle fontaine qui la estoit en une mout belle prairie & delectable, il devalla en bas, & vint celle part. Quand la fut venu il vit que la fontaine étoit tant belle & claire, & si richement maïsonnée d'un blanc diaspre, ouvré mout richement à fleurs de fin or, & d'azur. Quand il la vit si belle mout, grand volenté lui print d'en boire, il se devestit l'un de ses hauberts pour être plus leger, & s'approcha pres de la fontaine, & vit la gravelle qui au fond estoit, laquelle étoit toutes de pierres precieuses, puis apres de la fontaine ôta son heaume. Si en puisa de l'eau, & en beut son saoul: mais si tost qu'il en eut beu il fut sain, & garrant de toutes les playes & incomoditez qu'il avoit receus, & fut aussi gaillard & aussi leger que le propre iour qu'il s'étoit departi du château de l'aimant dont il remercia nôtre Seigneur Iesus-Christ, celle fontaine dont ie vous parle, estoit appelée la fontaine de Louvence, laquelle avoit telle vertu que quelque maladie que homme ou femme eust, incontinent qu'il s'étoit baigné il se trouvoit qu'il étoit sain de ses infirmités: Lors huon se desarma, & se mit au plus court de la fontaine pour ôter le sang & la sueur, dont son corps étoit tout terny: puis quand il se fut baigné & nettoyé, il s'en alla armer de toutes ses armes, excepté l'un de ses hauberts qui laissa là, & apres de cette fontaine avoit un pommier bien chargé de feuilles & de fruits, lequel étoit tant beau à voir, que de plus beau on n'en eust peu trouver. Quand huon vit l'arbre qui tant estoit chargé de mout beau fruit, il se leva, & s'approcha pres du dit pommier, & en cueillit une pomme

mout belle & grosse, si en mangea tant, qu'il en fut assoupy, car la pomme estoit mout grande & grosse, qu'il lui estoit aduis que oncques iour de sa vie de meilleur fruit n'avoit mangé, vray Dieu ce dit huon de Bordeaux, bien vous dois louer & remercier, quand d'un tel fruit & de telle fontaine m'avez aujourd'huy repeu, puis apres regarda sur le côté dextre, si choisit un mout grand verger, auquel avoit tant d'arbres portans fruits de plusieurs manieres, que grand beauté étoit à les voir, que mieux sembloit un Paradis que chose terrestre, car du jardin sortoit telle odeur que advis étoit à huon que ce fut tout baufine d'Orient, il n'est espicerie au monde qui telle odeur jettast. Beau sire Dieu, dit le noble huon, en quel lieu puis ie être car si les Griffons ne m'eussent trouvé, ie cuidasse être en Paradis, vray Dieu ie vous prie que aider & cōseiller me vueillez que mort ou perdu ne sois.

*Comment un Ange s'apparut à Huon, & lui commanda qu'il cueillit trois pommes sur l'arbre de la fontaine, & non plus, & lui dit nouvelle de sa mere Esclarmonde, & de Clairette sa fille, & luy monstra le sentier par où il s'en devoit aller.*

**A**insi comme vous oyez compter se devoit huon tout seul à ladite fontaine, il se rapprocha de l'arbre & dit, que encores il mangeroit, & avecques ce, il en cueilleroit tant qu'assez en auroit pour lui vivre six iours, & que pendant le temps il pourroit trouver ou aller en tel lieu, qu'assez auroit à manger, alors que Huon devoit ainsi en luy-même, il survint une grãd clarté, si resplandissante que advis lui fut qu'il étoit ravy és cieux avec les Anges, puis ouyt une voix Angelique qui dit, huon sçache pour vray que nostre

Seigneur te mande par moi, que si hardy ne soiez de plus cueillir de ce lui fruit, excepté que bien lui plait que tu en cueilles 3 & non plus par tel si que tu les gardes, pource que encores te viẽdront mout biẽ à point; mais il convient que bien nettement, & dignement les vueille garder, & ne tardera gueres qu'elles te feront bon mestier, le fruit de cẽt arbre s'appelle de louvence, & ce fruit qui est dessus a telle vertu que si un homme en mangeoit, qu'il eũt quatrevingt ou cent ans, il reviendroit aussi ie une comme il avoit été en l'aage de trente ans, en ce iardin que vois la tu peux aller & venir, & cueillir du fruit, & en mangera à ton bõ plaisir, excepté de cestui arbre qu'a present as mangé. Et pource, garde toy que d'ici en avant n'en cueilles, excepté les trois que ie t'ay dit, si ie fais à sçavoir que si mon commandement trespasse, le fruit te sera bien cher vendu.

Sire, dit huon, ie loue mon Dieu, & mon Createur que telle grace il me fait? moy qui suis pauvre pecheur, quand il a voulu moy indigne n'envoyer visiter, ia Dieu ne vueille consentir, que son commandement trespasse, mieux aimerois mourir, que au contraire vouüssisse aller. Mon corps mon ame, ie recommande en sa bonne grace. Amy de Dieu dit huon, ie vous prie qu'il vous plaise me dire que fait ma femme Esclarmonde, & ma fille Clairette, que j'ai laissé en ma Cité de Bordeaux, assiégée de l'Empereur d'Allemagne. Mout grand peur ay, que dedans n'ait esté affamée, & que mes Barons qui avec elle i'y laissai, ne soient detranchez & morts, amy, ce dit la voix, sçaches de certain que la cité de Bordeaux est prise, & tous les gens morts, & pris, ta femme est prisonniere en la grand tour de Mayence, ou l'Empereur la tiens en grand destroit, ta fille est à Glugny en l'Abbaye, ou elle est tres bien servie, &



## LIVRE SECOND DE

honorée, car l'Abbé qui toujours la tant aimé l'a en sa garde. Si en fait autant comme si sa propre fille étoit. Amy dit huon, pourquoy fut elle la portée. Huon dit la voix scaches que par Bernard ton cousin germain, fut la mise & apportée. Amy, ce dit huon, ie vous prie que dire me vueillé si le vieux Gerasme est mort: Othon, & Richard. Huon dit la voix, par la main de l'Empereur ont été occis à la prinse de la cité. Quand Huon entendit les tres piteuses nouvelles, que dites lui furent par la voix, mout tendrement commença à plover, regretant la belle esclarmode sa femme, & le vieux Gerasme, que tant qu'il aimoit, tellement que l'eau lui descendoit des yeux, qui lui alloit coulant au long de la face. Amy de Dieu, ce dit Huon, il vous prie que dire me vueillez, si iamais d'ici pourray échapper veu que ie suis enserré dans la mer, qui mout est grande & large, qui enclos celui rocher, & ne voi lieu par ou sortir ie puisse, mout volontiers scaurois si iamais en mon pays retourneray pour voir ma femme & ma fille, qui par moi sont en si grand douleur. Huon dit la voix, soyez tout reconforté, encores verrez tu ta femme, & ta fille Clairette, & ta bonne cité de Bordeaux: mais avant que tu y puisse estre, tu auras mainte peine à souffrir, & mainte grande peur pesante, & effroyée, l'Empereur Thierry a tout conquis ton pays, & Gironville mis en son obeyssance avecque la cité de Bordeaux. Alors huon iura, & fit grand sermens que si Dieu lui fait la grace, que sain & sauf puisse retourner en son pays que l'Empereur fera mourir de male mort, à quelle fin qu'il en doive venir. Messager de Dieu dit huon, ie vo' prie que dire me vueillez par quel lieu ne par quel côté ie m'en pourrai sortir d'icy. Huon dit la voix, va à c'est arbre, & cueille trois pommes, ainsi que ie

t'ay dit, & les garde bien nettement, car tant de biens en auras que en la parfin en viendras à ton desir, & seras hors de mout grand peine & soucy, tu prendras ce petit sentier que tu vois à la main dextre, & si descendras en bas, ou tu trouveras une eauë mout belle & claire, en laquelle tu trouveras une mout belle nef, si entreras dedans mais avant que tu y voises, tu t'en iras en un iardin que tu vois, si cueilleras du fruit pour toy vivre, quand dedans la nef seras venu, tu la deschaineras de la chaine à quoi elle est attachée, & entreras dedans; si la laisseras aller où elle voudra, jusques à ce qu'elle viendra au port, ou il convient que tu arrives. Si veux bien que tu scaches que avant qu'elle vienne à arriver, tu auras si tres grand peur, & si tres grand horreur que oncques jour de ta vie ne depuis l'heure que tu fus nai, ne te trouvas en plus grand peril, ne que tant fusles ébahi, ie te recomande en la garde de Dieu, ie m'en vais, & ici te laisse. Ha vray ami de Dieu, dit huon ie vous requiers, & ptie que vers mon Createur me vueillez avoir pour recommandé, ce disant huon se mit à 2. genoux les mains iointes. Puis la voix lui dit, soyez tout reconforté tant que tu seras loyal & preud'homme, tu seras aydé & secouru de Dieu, & viendras tu dessus de ce que tu desire: mais avant que là tu viene, asez auras à souffrir en mainte grande peine, & en mainte grande peur, mais comme ie t'ay dit, apres ce auras des biens assez, & exauceras tous tes amis. Quand huon l'entendit, il fut mout ioyeux, de ce que par la voix lui avoit été dit. Mais il étoit mout desplaisant de sa femme la belles Esclarmode qui étoit prisonniere dedans la cité de Maience & du vieux Gerasme, & de tous les autres Barons morts étoient, bien dit en lui-même, que s'il peut, l'Empereur le comparera cher. Alors

HUON DE BORDEAUX.

Huon vint au iardin, là où il cueilloit des pommes à grand foison, pour porter en sa nef, puis s'en vint devers la fontaine, où aupres étoit le pommier qui lui étoit dict par le commandement de l'Ange de Dieu. Si en cueillit trois pommes, ainsi cōme lui avoit esté dit, & les mit, & les troussa au mieux qu'il peut, & vint à la fontaine, de laquelle il beut à son plaisir, puis s'en partit, & print le petit sentier, qui par l'Ange lui avoit esté montré, lequel estoit entre le iardin, & le ruisseau qui de la fontaine sortoit, lequel ruisseau decouloit, & cheoit en la riviere où la nef étoit, & quand dedans fut entré il trouvoit pierrerie, toute ta plus belle, & la plus riche qu'on eût peu voir, onc de telles y en avoit, qui n'étoit nul qui sçeut estimer ne priser leur valeur, tant étoient belles & resplandissantes, la pierrerie, qui au ruisseau de la fontaine de partisoit, que toute la monagne, & le rocher en resplandissoit, & si grand clarté iettoient que Huon fut mout émerveillé, puis regarda en bas, & vit la nef qui au bord de la riviere étoit, tant belle qu'il en fut tout esbahy. Car tout le gravier estoit de pierres precieuses mout riche, & fut la riviere si bien assise, que se riche iardin y joignit, auquel Huon avoit prins du fruit de quatorze manieres, lequel il mit dedās sa nef, & puis entra dedans en se recommandant à Dieu, que à bon port le voulsist conduire, il destacha la chaisne, & le basteau se desanbra, & despartit du port, icelle riviere avoit nom Dilaire. La nef s'en alloit si fort par la riviere, qu'advis luy estoit qu'il vollast, tant alloit fort. Ainsi comme vous oyez. Huon s'en alloit nageant tout seul en ladite nef, sur la riviere de Dilaire, desirant mout ietter, & mettre hors du danger sa femme la belle Esclarmonde.

Comment Huon monta dessus la riviere, dedans une mout belle & riche nef, & du perilleux gouffre qu'il passa, & comment il arriva au port de la grand cié de Thauris en Perse.

**A**insi comme vous oyez, Huon estoit sur la riviere dedans la nef, laquelle étoit bardée d'un grand yvoire, & toute cloüée de cloux de fin or, & le châtelet de dessus d'un blanc cristalin, entre-meslée d'un riche cassidoine, dont par dessus y avoit une chambre, en laquelle étoit le ciel dessus étincelé d'or, & de pierres precieuses, que si grand clarté rendoient que quand ce venoit que la nuit étoit obscure, il y faisoit si tres-clair, que l'on y voyoit comme en plain iour. Et quand est du lit auquel huon se gisoit, il n'est langue humaine qui dire, & raconter vous le sçeut estimer ne priser, là dedans étoit toute la nuit, ou il se pourmenoit, mout ennuyé étoit de ce qu'ainsi tout seul, & sans compagnie estoit dedans la nef, & que tousiours alloit nageant entre deux roches sans voir Ville chasteau, ne homme ne femme.

Quand il eut été trois iours & trois nuits en la nef, il regarda devant lui, & vit que les rochers qui aux deux côtez étoient de la riviere, se redressoient, & venoient couvrir, & combler la riviere, & sembloit à voir qu'on entraist en une abissime, iacoit ce que la riviere n'en étoit pource moins estroite, & plus vint avant, & plus y faisoit d'ombre. Et quand ce vint que la nef approchoit, elle commença si tres-merveilleusement, & si tôt à aller, qu'il étoit advis à huon que au monde n'y avoit oiseau qui si-tôt peût ou sçeut voler. Alors fit si tres-obscur, & si noir dont-il cōmença si fort à venter, & à greffiller, qu'il sembloit que ladite nef d'eût perir, & eut Huon si tres-grand froid qu'il ne sçavoit comment se rechauffert, puis ouyt une voix mout forte

LIVRE SECOND DE

piteuse, parlant en maintes langages divers en eux plaignans que oncques avoient esté nez, & puis apres ouyt tonnerres, & éclairs si menu & souvent, que certainement il cuidoit estre pery & perdu, ainsi esmme vous oyez fut huon dedans la nef eut grand peur de perdre sa vie. Et quand il avoit faim, il mangeoit du fruit qu'il avoit apporté, puis se reconfortoit en luy-même, de ce que l'Ange lui avoit dit que encorres verroit sa femme, & sa fille la belle Clairette, puis apres ce que dedans la nef eut esté l'espace de trois iours, s'assit sur le bord de la nef, si ouyt un bruit si grand, & si horrible que le tonnerre tomboit, & que toutes les rivieres du monde descendoient ius des rochers, ne demeueroient pas si tres-grand bruit, ne si hideux son, que faisoit la tempeste qu'il oyoit, & étoit le gouffre qui est entre les mers de Perse, & la grand mer Océane, donc oncques on n'avoit ouy parler, que nef ne galere en peust échapper qu'elle ne fut perduë.

Quand Huon de Bordeaux se vit en danger, mout devotement reclama nôtre Seigneur Iesus-Christ & dit. Ha vray Dieu, à ce coup ie vois & apperçois, que nul recouvert, ie suis venu à ma fin: mais puis qu'ainsi est, que vostre plaisir & volonté veut que ie perissë icy. Je vous supplie que ma pauvre ame vous prennez, & mettiez en vôtre sainte garde, en laquelle ie me recommande, & si-tost que Huon de Bordeaux eut ce dit voici un horrible vent s'élever, & une si grande tempeste, que à ce-lui coup étoit advis à Huon, que tout à ce coup étoit perdu, puis vit venir devant lui de grands barreaux de fer ardans, qui d'amont descendoient, & tomboient en la riviere devant Huon, en telle maniere que gnaud dedans l'eau entroient, par la chaleur des barreaux l'eau volloit si tres fort, qu'il étoit impossible de la voir, ainsi fut

Huon de Bordeaux grand espace avant qu'il peut avoir passé le gouffre, qui tant perilleux étoit, la ne failloit si tres fort par la riviere, par la force du vent qui dedans la riviere étoit, que Huon voulut ou non, la nef alla dehors du fil de l'eau, parquoi elle aprocha la terre, & ne peut aller avat-

**A**Lors que huon vit qu'il étoit la arrivé bien cuidoit être du tout pery, il print un aviron, le mit en l'eau pour voir, & pour sçavoir cōbien de pieds elle avoit de profondeur à celuy endroict. Quand Huon l'eut mesurée, il trouva qu'il n'y avoit que 5. pieds de long en fond, il print l'une des ancrs & la rejeta pres de la rive. Puis ietta la corde iusques à ce qu'il fut assez pres de la rive. Quand là fut venu il sortit en terre. Et quand il fut descendu, il regarda qu'une si grande clarté étoit autour de luy, que tout esbahy étoit que ce pouvoit être, & ne sçavoit que penser, & tant qu'il vit que tout le gravier de l'eau étoit tout entremelé de riches pierres precieuses. Quand huon vit ce il s'abbaissa, & print en la nef une raffle, par laquelle il jeta de cette pierrerie en sa nef, que aussi clair y faisoit que si dix torches y eussent été allumées, dont il s'ébaissoit, & tant y en jeta huon que tôt fut lassé, & y fut plus d'une heure sans autre chose faire, puis quand il vit que sa nef étoit assez chargée, il r'entra dedans si tira sō ancre amont, & la rejeta plus avant en l'eau d'autre costé vers le fil de l'eau, il leva son ancre, puis print l'aviron, & nagea tant qu'il se retrouva dedans le fil de l'eau, dont la nef commença si fort à aller, que à tres grand peine un oiseau l'eut peut atteindre, & fut dix iours entiers avant que de gouffre fut yssu, si nagea tant de iour que de nuit en grand peur, & si grand faim avoit, dont il étoit si vain qu'à grand peine se pouvoit-il soutenir, pource que autre chose n'avoit

changé que fruit : mais quand vint à l'onzième iour, ainsi comme à Soleil levant, il vit apparoir la clarté du iour, & fut hors des tenebres, & entra dedans la mer de Perse, laquelle estoit si coye & si seraine, que plaisir étoit à la voir : Puis apres vit apparoir le Soleil qui ses rayons épancha sur la marine, dont il fut si sort joyeux & tant aise, qu'il lui étoit advis que onc n'avoit eu mal en peine, puis regarda de loing devant lui, & apperçeut une moult grande cité, devant laquelle, au port qui la étoit, y avoit tant de nefes, de dromoits, & de galeres : qu'advise étoit des arbres des nefes, & des vaisseaux qui dedans le port estoient, que ce fut une grande forest, dont il eust telle joye au cœur; qu'incontinent se mit à deux genoux en levant les mains contre le ciel, & rendant graces à nôtre Seigneur que sain & saul, l'avoit ietté hors de ce perilleux gouffre. Cette cité que huon de Bordeaux avoit veüe, estoit appelée le grand cité de Thauris en Perse, de laquelle étoit Seigneur un tres-puissant Admiral, qui par tout pays avoit fait crier & publier, que tous marchands qui par mer, ou par terre voudroient venir en sa cité auroient saul venant, & saul allant, sans ce que là destourbier ne empêchement ne leur fut donné en corps, ny en biens, fussent chrétiens ou sarrazins, & que si perte y avoient d'un seul denier, il en rendroit quatre, & tant que ce iour, que huon vint arriver en port de la grand cité de Thauris, ou estoit la franche feste, parquoi il y avoit tant de peuples & de diverses gens étranges, que racompter ne le scaurions. Quand huon fut dedans le port au plus pres de la rive, il ierra son ancre, & fut moult ioyeux quand à terre ferme il se trouva. Si eux moult grand desir de sçavoir la verité, en quel lieu il étoit, ie vous l'airrai à parler de lui, jusques à temps & heure soit d'y retourner.

*Comment Bernard se despartit de Clugny, & se mit enqueste pour trouver Huon son cousin, lequel il trouva au port de la grand cité de Thauris en Perse.*

**V**ous avez oüi par cy-devant, comme apres la prise de Bordeaux, Bernard qui estoit cousin de Huon, avoit emporté Clairette sa fille en Bourgogne, & la bail la pour nourrir à l'Abbé de Clugny son parēt, lequel apres que leans eût seiourné huit iours, souvent lui commença à ennuyer, & tāt qu'il advint qu'un iour se devoit à l'Abbé en lui disant, ha sire, en verité, ie voudrois qu'en la prise de Bordeaux i'eussé été occis avec mon cousin Gerasme, car quand il me souvient de mon bon Seigneur huon le cœur me fait si mal, que à grand peine puis ie porter la douleur que ie sens, & puis apres qu'il me souviēt de la Duchesse Esclarmonde, qui est en telle misere qu'il n'est nul, qui d'elle ne doit avoir pitié, Las! que pourra dire huon, s'il est ainsi qu'il retourne, il trouvera sa cité prinse, les hommes morts, & destruits, & sa femme prise & mise en chartre ou elle est en grand misere & pauvreté, ie ne scai encore a la verité si de desplaisir seroit morte, d'autre part ie voy que toute machevance ai perduë pour l'amour de huon mô bon Seigneur, & de laquelle chose il me chaut peu, & si en vie & en santé étoit, que par deca revint, & pource sire, ie suis moult desplaisât que nulles nouvelles n'en avons eu depuis qu'il s'est departy: iamais iour de ma vie n'arrester ay jusques à ce que i'ay trouvé mon Seigneur huon : ou que aucunes nouvelles certaines j'aie eües de lui, cousin dit l'Abbé, si en cette queste voulez entrer, vous me ferez grand plaisir & pour le tres grand desir que j'aye que ce voyage puissiez faire, ie vous donneray mille florins, afin que mieux puissiez exploicter. Sire, dit Bernard, la vôtre mercy.

LIVRE SECOND DE

Alors le bõ abbé alla à ses coffres, si en tira de l'argent & apresta son affaire, & se mit en point, pour s'en partir le lendemain: la quelle chose il fit, & print congé d: l'abbé & s'en partit & ne cessa de cheminer, jusqu'à ce qu'il vint à venise, ou il trouva une galere prestée, & appareillée pour partir, & aller au saint Sepulchre, dont il fut moult ioyeux de la belle adventure que dieu luy avoit envoyée, si nagerent tant qu'ils arriverent à Iaffes, auquel lieu il descendit avec plusieurs autres pelereins qui en la galere estoient venus avec luy, & au passer qu'il avoit fait par les ports de mer, s'étoit toujours enquis de huon, qu'il alloit querant: mais onc ne trouva homme, qui rien dire lui en sceust: il se partit de Iaffes, & vint en Hierusalem, ou il fut huit iours entiers, puis quand il eut fait son pelerinage, & print son chemin au Quaire, & de là à Babilõne, puis quand ce vint qu'il se trouva à Gazere qui est l'entrée des desers: il trouva quantité de marchands, qui s'alloient à la franche feste de la cité de Thauris. Et quand il fut venu vers eux, il leur demâda ou tant de gens alloient d'une compagnie, & tant qu'il s'adressa à parler à un marchand qui étoit de Gennes, à qui il demanda, & pria que dire lui voulut ou tant de gens alloiẽt ensemble, car bien étoient seize vingts marchans, tant chrétiens que sarrazins. Lors le marchand Genevois répondit, & dit: Sire, à ce que j'entens de vous advis m'est qu'êtes de France & pource ie vous dirai ou nous allõs tous sçachez que dedans huit iours la franche fest: doit être en la grand cité de Thauris. en laquelle arrive plusieurs marchãs tant par mer que par terre, tant chrétiens cõme sarrazins, & n'est aujourd'hui chose en ce mi monde mortel, que la ne puissiez trouver. & aussi toutes nouvelles du monde on y sçait par ceux qui la y arrivent, & vien-

nent. Or vous ai-je dit ou nous allions, & pource ie vous prie que me v. illez dire de quelle part vous voulez aller, ne que vous allez querant. Sire ce dit Bernard, sçachez que vraiment suis du royaume de France, & vas chercher un chevalier qui est Sire de Bordeaux, lesquels s'appelle Huon, & ia y a grands espace de tems que ie partis de mon pays, que onc nouvelles ne peus ouyr de sa mort ne de sa vie. Sire dit le genevois: si en voulez sçavoir aucuns nouvelles certaines, si me voulez croire, vous viendrez avec nous tous au Royaume de perse, & y a une fraîche fête qui se fait en la cité: ainsi que ie vous ay dit. Sire, dit Bernard, à la bõne heure vous ai trouvé, jamais ne vous lairray iusques à ce que là soyez venus; si verrai-ie, si Dieu me donne telle adventure, que ie puisse trouver celui que ie vois querat. A tant se partirent les marchands, & chevaucherent tant ensemble qu'ils arriverent en la grande cité de Thauris, puis quand là furent venus, & qu'ils se furent logez chacun là ou bon lui sembla, ils allerent ou il leur vint à plaisir, pour leur marchandise vendre, & fut Bernard huit iours durant en la grãde cité, allant & venant, & en querant par tout nouvelles de ce qu'il desiroit sçavoir, tant qu'un iour vint au port sur la marine, ou plusieurs vaisseaux estoient encrez, & tant qu'il regarda d'un côté, & vit assez pres de la rive, une petite nef qui étoit mer veilleusement belle, & de plus s'approche, & de plus lui semble belle & riche, car par dedans voit la clarté, & telle lumiere du resp'endissemẽt de la riche pierrerie qui là étoit qu'il fut tout ébahy, & étoit plus émerveillé de ce que leans ne voyoit qu'un seul hõme, qui étoit toujours armé, si ne sceut que penser: mais bien lui sembla qu'il étoit chrétien, il s'aprocha de la nef, & vint pres de Huon, si le salua, & dit: Sire, Dieu vous doint bonne advent

HUON DE BORDEAUX.

adventure, & bien puiffiez venir, car chrétien me semblez estre. Amy dit huon, dieu te vueille garder, advis m'est à ce que ie t'ay oüi parler, que tu es né du bon pays de France, & le connois parce que ta langue en parle, dont i'ay grand ioye quand ie t'ay oüi parler. Amy, ie te prie que me vueille dire qui tu es, de quelle contrée, & que tu vas querant. Sire, dit Bernard, puis que de mô affaire voulez sçavoir ie le vo<sup>d</sup> dirai cômme triste & dolent ie suis, si aurez peu gagné de le sçavoir; mais puis qu'il vous vient à plaisir ie vous compteray la verité sans y rien faillir. Sire, sçachez que ie suis né de la cité de Bordeaux, ou i'ay laissé ma maison & mô heritage pour aller querir un m<sup>se</sup> Seigneur qui de la cité souloit être sire & a nom huon, lequel s'en partit pour aller querir secours pour le tems que ladite cité fut assiegée, il est ainsi avenu que mon Seigneur huon ne revint onc, puis on ne scai en quel part il est allé, & pource que la cité de Bordeaux à son departemēt étoit assi-gée par l'Empereur d'Allemagne, & aussi que la cité étoit mal garnies de vivres. Parquoi elle ne peut lo-guement tenir, & d'autre part que la cité étoit mout affoiblie de gens, l'Empereur la print par force, & occist & mis à mort tous ceux qui par Monseigneur huon y furent laissez, excepté trois cens prisonniers que l'Empereur a fait emmener en la cité de Mayence, avec la Duchesse Eclarmonde, qui femme étoit au Duc huon de Bordeaux, laquelle est mise en chartre, ou elle use miserablement ses iours, dôt i'ay au cœur telle douleur, que quād il m'en vient le cœur me fend. Quand huon eut entendu Bernard, bien le conneut: mais oncques n'eut pouvoir de lui mor dire, pour la grāde douleur qu'il avoit au cœur quand il eut oüi racompter à Bernard son cousin, sa perte & son grand dommage de

sa cité de Bordeaux, & de ses hōmes qu'il avoit perdus: mais sans comparaison lui fai soit plus grand mal de sa femme Eclarmonde, qui ainsi étoit en danger de mourir, que grand espace fut que oncques un seul mor ne sceut respondre: car en telle destresse, & en tel ennuy étoit, qu'il ne sçavoit que faire, d'autre part vit Bernard son cousin, que tant avoit eu de peine à le querir & chercher. Parquoi une telle pitié lui en vint, que les larmes des yeux lui coulerent au long de la face, Bernard qui là estoit regarda que le chevalier à qui il parloit ne disoit rien, & que par dessus la visiere de son heaume il vit les larmes descendre qui de ses yeux lui failloient, parquoi il fut tant ébahy, qu'il ne sceut que penser, & dit: Sire, il m'est advis que vous êtes chrétien. Et pource que assez vois & appercois de vous que êtes homme qui en plusieurs lieux & cōtrées avez été, ie vous prie que dire me vueillez, si point avec oüi parler de mô seigneur huon de Bordeaux, lequel i'ai cherché en maintes terres, tant par mer que par terre, sans ce que i'en aye peu sçavoir quelques nouvelles certaines, dont il me tâche bien, car si par vous n'en puis sçavoir nouvelles, jamais plus n'ai esperance d'en sçavoir. Car il m'est advis que de vous j'en devrois sçavoir certaines nouvelles, en cas qu'il fut en vie. Et si de par vous ne le scai, iamais plus avāt n'irai lesquerre, ains m'en irai en aucū desert ou lieu solitaire, ou ie ferai ma penitence, en priant Dieu pour mô bon seigneur, & que de mes pechez me face pardon: mais sire, ie vous prie pour l'amour de Dieu, que dire me vueille qui vous estes, ne dont vous futes né aussi pareillement de quelle terre & d'ou vous venez, que si grādes richesses avez apportées en vôtre nef avec vous, car bien ie cuide sçavoir certainement que en toute la France on ne trouneroit autant

LIVRE SECOND DE

vallant, ne onc le bon Roy Charlemagne ne peut, ny sçeut assembler un si puissant ne si riche thresor, que je vois en vostre nef, quand huon entendit Bernard il luy dit. Amy mout m'émerville de ce que je vous ay ouy dire, car en ma nef n'y a or ny argent, il n'y a que mon corps & mes armes. Sire dit Bernard, regardez ce que vous dites, car pour la richesse que je vois si voulez vèdre ce qui est en vôtre nef sçachez que la pourriez emplire de monnoye & encore plus si croire me voulez, & n'est nul qui peut estimer le grand thresor & richesse qu'avez en vostre nef. Quand Huon entendit Bernard, il s'en estonna, & fut fort joyeux, il regarda au fonds de sa nef, & vit les pierreries qui là dessus estoient, desquelles il n'avoit encor pris garde, car quand il les jetra dedans il cuidoit que ce fut de la gravelle & areines. pour appesentir sa nef, afin que mieux, & plus seurement peût aller. Alors Bernard appella Huon & lui dit. Sire je vous prie que ne me vueillez celer ou vous avez pris ce grand thresor, & en quelle contrée, car là dedans n'y a pierre que je ne connoisse la vertu qu'elles ont, pour ce que depuis que je suis party de mon pays, j'ay esté un an entier avec le meilleur lapidaire, & le mieux connoissant en pierreries qui soit en tout le monde, & m'apprint la maniere de les connoître. Sire sçachez que le lieu & la place ou elles ont esté prises, est saint & digne. Amy dit huon, la verité vous dirai, de ce que me demandez, fortune me fit venir par le gouffre de Perse, ausquel j'ay eu mout de pauvrete & malaises: mais la mercy à Dieu, je suis échappé sain, & m'en vint d'aventure par la grand force du vent, qui dedans le gouffre étoit, ma nef se mit pres de la riue, quand je vis que si pres de terre j'étois, je sortis hors de la nef, &

pris une raffle, par laquelle jettay dedans ma nef la gravelle qui la estoit, pour l'appesantir, sans ce que onc je me donnassé garde si c'étoit pierreries ou non, ne onc puis ne regarday, & quand ie vis que assez en avois ietté, ie r'entray dedans ma nef, trop plus seure, & mieux allant que devât n'avoit fait, & là print ces pierreries que dedans cette nef est, laquelle vous dictes être de si grand valeur. Sire dit Bernard, de quoi vous sert cette grande patte d'oyseau que ie vois pendant en vostre nef, pas ne puis penser si elle est d'oyseau, ou de dragon, ou de aucune beste, car mout grand hideur est de la voir. Amy dit huon assez tost le vous diray: mais avant ce, ie vous prie, que dire me vueillez qu'elles verrou sont en ces pierreries que tant m'avez louez, & à qui est cette noble cité ou à present ie suis arriué. Sire, dit Bernard, cette cité a nom Thauris, de laquelle est Seigneur un mout riche Admiral, qui est seigneur de toute la Perse & de Mede. Lequel quand de vostre venue sera adverty, il voudra avoir son tribut, comme des autres marchands: mais à ce que ie connois de toutes vos pierreries, vous luy en donnerez deux pour vostre tribut: car l'Admiral est un bon preud'homme en sa loy, & de grand creance, an y bit huon, ie vous remercie de la tres-grande bonté & courtoisie que m'offrez à faire: mais ie vous prie de me dire & de me monstrer les pierres qu'icy sont qui tant ont de vertu, & que les meilleurs qu'on y sçauroit choisir, soient mises d'un côté arriere des autres, quand Bernard entendit huon qui le prioit lui dire la vertu qu'elles pierres étoient, il entra dans la nef, & enseigna à Huon la vertu des pierres, & par especial des six lesquelles il mit à part d'avec les autres, & les mit sur l'escu de huon, & furent trente autres, lesquelles

10

HUON DE BORDEAUX.

les monstra à huon & lui dit. Sire, ces très-pierres que là ay mises sur vostre escu, sont de si grande valeur, qu'il n'est roy, ne Empereur qui sçeut trouver, ne payer la fiance qu'elles vallent, & par special de cinq que je la voy la entre les autre. Quand huon l'entendit il fut mout ioyeux. Adonc plus ne se voulut celer à bernard, & aussi pour la grand chaleur qu'il faisoit, il osta son heaume hors de sō chef, lequel quand il l'eut osté, il voulut sçavoir de Bernard son cousin toute nouvelles anant qu'à luy se fit reconnoitre, car quand bernard arriva devers luy il le reconneut bien.

*Comment Huon de Bordeaux, & Bernard son cousin s'entre conneurent, & racomptèrent l'un à l'autre de leurs bonnes adventures.*

QUand bernard vit que huon eut osté son heaume, il devint plus vermeil qu'une rose, & fut ravy qu'il ne sceust que dire ne penser & dit. Sire, à la verité ie ne scai qui vous êtes: mais tant bien ressemblez à huon mō bon seigneur, que tant i'ay cherché, que ie ne vous l'ose dire, si vous êtes celui ou non, pour ce que tant bien ressemblez, cousin dit huon venez vers moi & m'embrassez ie suis celuy que vous cherchez. Alors tous-deux s'embrassèrent & baisèrent tellement que grande espace de tems furent que l'un ne l'autre ne pouvoient parler. Quand ils peurent parler Huon de Bordeaux dit, mon tres-cher cousin ie vous prie que dire & racompter me vueillez toutes les nouvelles que advenuës sont par de là: depuis mon departement. Sire: ce dit bernard mout volontiers vous diray, ce que me requerez scaoir: mais premierement ie vous prie que dire & racompter me vueillez toutes les adventures que vous

avez eues, depuis le departement que faites de Bordeaux: cousin ce dit huon, se dire & racompter vous voulois toutes les adventures & fortunes qui me sont advenuës, depuis le departement que je fis de vous: trop longuement serois à vous le dire. Mais en bref ie vous racompterai la verité depuis que i'ay party, & que je fus en la mer fortune nous éleva: laquelle nous dura l'espace de huit jours sans cesser, & la tour au long huon lui racompra comment il vindrent au gouffre, & du grand peril en quoy ils furent, comment il parla à Iudas, & comment il arriverent au chasteau de l'Aymant & de ses gens qui y moururent: & comment il montra au chasteau & destruit le serpent, & de la beauté du chasteau, & de l'adventure qui leans lui étoit advenuë, & comment par ledit griffon s'estoit laissé emporter sur le rocher, & comment il occit les 5. griffons, & puis le grand griffon apres dont la patte étoit dans la nef, laquelle il montra à bernard. Puis lui racompra de la fontaine de Jouence & de la nef qui là étoit, laquelle il avoit trouvée à la riue: qui parla bouche de l'Ange lui avoit esté annoncée, & dit que dedans entraist: puis les perils qu'il avoit eus, passant par le gouffre de Perse, & que par force il étoit venu à terre, & que là il étoit descendu, & avoit jetté en la nef ces pierreries lesquelles il cuidoit estre gravelle, & que de là estoit venu au port de la cité de Tauris ou à present estoit. Quand Bernard l'entendit il vint embrasser huon, & luy dit en plorant. Ha tres-vertueux chevalier à qui de proüesse nul ne se peut comparer, de vostre venuë dois être bien joyeux, & louer Dieu des dons de graces qu'il vous a départis & donnez, cousin dit Huon: bien dois rendre graces à Dieu, quand ici je vous vois sain: mais je vous prie que



LIVRE SECONDE

dire me vueillez tout ce que depuis que ie suis party de Bordeaux est aduenu. Alors Bernard lui compta comment la cité de Bordeaux avoit esté prise de la mort du viel Gerasme & de la prinse d'esclarmonde sa femme, & commēt l'Empereur la tenoit prisonniere en la cité de Mayence, en grāde pauvreté & misere: & de Clairette sa fille, qu'il avoit apportée à l'Abbaye de Clugny, vers l'Abbé son cousin. Quand huon entendit Bernard, il demena grand dueil, & dit que nôtre seigneur lui vouloit être en aide qu'encore feront l'Empereur mourir de malle mort. Sire, dit bernard, vueillez vous apaiser, & priez nostre Seigneur qu'il vous vueille aider & secourir, & si ainsi le faite, vous ne pouvez failir que ne veniez à bout de vos affaires, & ainsi par telles parolles Bernard appaisa huon, puis deuiserent ensemble de plusieurs choses. Cousin dit huon, vueillez moi dire la vertu qui est de cette pierrerie qu'avez mise à part. Sire dit Bernard ie vois 5. pierres, dont cette-cy a telle vertu que celui qui la porte ne peut être empoisonné, & aussi a telle vertu que celui qui la porte peut aller & venir en son four ardāt sans sentir aucune chaleur, & aussi portant ladite pierre ne peut enfoncer dans l'eau. Sire, la vertu de cēt pierre est telle, lors huon la print & la retint pour lui, puis apres Bernard en reprint un autre, qui avoit telle vertu que celui qui la porteroit n'auroit faim ne soif, ne aussi ne pourra en vieillir, par semblance c'est à sçavoir de corps & de visage, toujourns sera cōme en l'aage de trente ans, ne pour jeūner fera ne le pourra en rien empirer. Lors huon la print & la mit en son aumōniere, & dit qu'il la garderoit. Sire dit Bernard voyez ici une autre pierre, laquelle a telle vertu en elle que par armes ne peut être grevé par son ennemy vaincu, & si aucun du li-

gnage de celui qui ladite pierre porte sur lui étoit aveuglé, & le touchast de cēt pierre aux yeux, incontinent verroit clair, & si chose étoit que celui qui sur lui porte avoit un ennemy, & il lui môstrat la pierre incōtinent deviendroit aveugle, & avec ce cette pierre a telle vertu, que si un homme estoit navré, & on tournast la pierre autour de la playe incontinent seroit sain & guery. Quand huon l'entendit, il fut bien joyeux, & dit que cette pierre garderoit, & la mit en son aumōniere avec les autres: Sire, dit Bernard encores voyez en cecy cinq, qui ont si grande vertu, qu'il n'est homme ne femme tant malade qu'il soit qu'on lui monstre cette pierre qu'incontinent sera guery, de quelque maladie que ce soit, & avoit cela telle vertu que si celui qui la porte étoit en une prison fermée, liée de chaines & de fers aux pieds & aux mains, incontinent romproient, & avec cette pierre a telle vertu que celuy qui la porte en son poing enclōse il se môstrera invisible & pourroit aller ou bon lui semblera sans que par homme, ne par nul fut venu, alors bernard qui la pierre tenoit en sa main serrit le poing, puis incōtinent se monstra invisible à Huon, qui bien fut dont & dit. Vrai Dieu, vous m'avez fait cette grace, d'avoir trouvé bernard mon cousin, lequel m'eût aidé & conforté, justques à ce que en mon pays eusse esté retourné, or voy-je bien que du tout je l'ay perdu. Quand Bernard entendit huon il commença à rire, & huon qui l'ouyt s'avança à bras étendus en tātans de ça, & de là, & tant qu'il l'embrassa & le tint. Et quand bernard se sentit prins, il ouvrit le poing, & se monstra à huon, qui eut grand oïe pour la vertu qui en la pierre étoit, il se seigna mout de fois pour la merveille, il print la pierre & la mit en son aumōniere avec les autres, & dit que sur toutes les

autres, il la gardera Bernard eut les pierres les unes devant les autres, dont tant y en auoit, qu'il n'est nul qui la valeur d'elle sceut nombrer ne priser il renuerfoit le fond pour choisir des meilleures, & tât que entre les autres il vit une riche écarboucle laquelle jettoit telle clarté qu'il sembloit à voir que ce fut deux flambeaux ardants, Bernard la print, & la bailla à Huon & dit. Sire, sçachez que celui qui cette pierre portera sur lui, pourra si bon luy semble aller à pied sec sur l'eau aussi seurement comme s'il étoit en un basteau, & avec ce quand il voudra aller par nuit obscure, il verra aussi clair que si dix torches étoient allumée, & si chose étoit que s'il se trouuât en bataille ou en estour, jamais par homme ne pourra être desconfit ne nauré ne son cheual lassé, ne recriant, & si ne pourra être tué ne nauré. Quand huon entendit bernard, il commença à rire, puis print la pierre & la mit avec les autres.

Droit à cette heure que ainsi devisoiēt, arriuerēt vers eux plusieurs marchands, Sarrazins, lesquels à grands merueilles regardoient leur nef, tant belle & riche la voyoient, & si bien garnie de riche pierre que aduis leur étoit, toute la marchandise qui dedans le port étoit ne valloit pas la moitié de ce qui étoit en ceste nef ils s'approcherent de la nef, huon les salua humblement, & eux lui dirent. Sire, si vostre plaisir étoit de nous vouloir vendre de vos pierreries, ici sommes venus plusieurs marchands ensemble pour achepter, Seigneurs dit huon, quand à moi je n'en vendrai pas une seule iusques à demain matin. Et tant plus se tenoient les marchands & plus ne lui en parlerent: mais tant y arriva de sarrazins & de payens pour regarder la nef que merueilles étoit à les voir venir, tant que les nouvelles en vindrent par la cité, & que l'admiral de Perse en fut ad-

verty, lequel incontinent accompagné de ses barons, s'en vint au port ou étoit le nef encrec. Quand la fut venu, il regarda la nef qui étoit si riche, que jamais il n'i a eu Roy ny Empereur, qui en aye eu de plus belle, & avecce étoit resplandissante, & si claire pour les pierreries qui dedās étoiēt que advis fut à l'Admiral & à ceux qui lui étoient, que ce fut un Soleil de midy, pour la resplendeur des pierres, alors s'approcha de la nef, en laquelle la il trouua huon & Bernard, lesquels quand virent l'Admiral ils se laverent. Seigneurs, dit l'Admiral bien aperçoit en vous que êtes Chrétiens, si convient que mon tribut me soit payé par vous, car tel est l'usage de cette cité, Sire, dit huon, il est rai son que nous vous parlons ce que devons, voyez ici 2. pierre que je vous donne de bō cœur s'il vous plait recevoir, lors l'admiral print les pierres, lesquelles il regarda mout, disant à huon desormais pouvez aller & venir parmi cette noble cité pour vendre, & faire vōtre profit, car le don que m'avez fait m'est plus agreable que les 4. meilleures citez de ce Royaume, lors fut mout joyeux ledit Admiral, pource que bien connoissoit la grāde vertu qui étoient aux pierres, l'une étoit de telle vertu que l'homme qui l'aura sur soy, jamais il ne pourra a voir de nuls venins que tantost celui qui faire le voudroit subitement mourroit en la place, devant celui qui celle pierre porteroit, & l'autre pierre avoit telle dignité que celui qui dessus lui la portera, jamais ne pourra perir par feu, ne par eau ne par fera ne peut être destruict. Car s'il advenoit qu'on fut en une fournaise ardante, la dite pierre étant sur soi ne pourroit estre endommagé ne ja en mer ne pourroit perir. Vassal dit l'Admiral de Perse, de la courtoisie que par vous m'a été faite vous ferez remercié, je veux que par tout mout

LIVRE SECOND DE

Royaume tant en Perse comme en Mede, vous allez à vostre bon plaisir pour marchand & vendre pierrerie, que ja homme ne trouverez qui ennuy ne destour vous fasse: mais bien vous voudrois prier, que dire me vueillez quelle aduventure vous a ici amené, & d'où vous estes & de quel pays, & en quel lieu vous auez trouué ces pierreries dont vous auez si grand largesse, nonobstant ce assez entend vostre langage: par lequel ie connois qu'estes François, long-temps y a que i'ay esté en Frances, ou j'ay demeuré long-temps, & ay seruy en la cour du tres noble Roy Charlemagne, sans que oncque i'y fusse conneu, mout me donnez grand merveilles, iamais ie ne vis de plus grandes richesses ny thresors.

*Comment le tres puissant admiral de Perse fit mout grand honneur à huon de Bordeaux, & l'emmena en son riche palais où il le receut avec mout grand joye & liesse.*

**Q**Uand huon entendit l'Admiral il le regarda si fort, pource que beau viellard étoit, & que bien sembloit estre preud'homme, & lui dit. Sire pource que ie connois & voy être apparant en vostre loyauté & franchise, je vous diray toutes mes aduventures sans rien celer, sçachez que ie suis natif du pays François, d'une cité qui se nomme Bordeaux, de laquelle ie suis parti il y a deux ans passez, dont depuis i'ay eu mainte pauureté, quand de là me partis ie menay avec moy sept chevaliers, mais quand en haute mer fusmes entrez, une tempeste s'esleva sur mer que à peu tint que nous ne fusmes peris, & dura dix iours, tellement qu'à l'unziesme vinsmes sur le gouffre auquel nous trouvasmes Judas qui trahit nostre Seigneur si eusmes si grand peur que tous cuidoiens

perit: mais Dieu qui iamais n'oublie les siens & ceux qui croyent en sa loy, nous donna un vent qui nous mena vers le chast au del l'Aymant. Alors racompta à l'admiral tout au long la beauté du chasteau & des aduventures qui lui advindrent tant de ses gens morts par famine, comme de celui qui dedans le chasteau avoit laissé, puis lui racompta par quelle maniere il s'en étoit departy, & du griffon par lequel il se fit emporter, & comment il lui coupa la jambe, en soy combattant contre lui, quand il l'eut mis à terre, comme il en avoit apporté la iambe, en laquelle il monstra à l'admiral qui mout s'en émerveilla, puis lui racompta comment il avoit occis cinq griffonneaux. Puis luy parla de la fontaine, en laquelle il s'estoit baigné, & du beau verger, & de l'arbre qui auprès de la fontaine estoit, & de la vertu du fruit, & comment il en cueillit, & que plus en vouloit prendre: mais par l'Ange de nostre Seigneur Jesus-Christ luy fut deffendu que plus n'en print; mais n'en mâgeay & l'eau de la fontaine, en laquelle nostre Seigneur avoit esté baigné, & de toutes les playes que les griffons luy avoient fait, il fut incōtinent gueri. Sçachés Sire, que de c'est arbre, dōt ie vous ai parlé i'ay cueilly trois pommes par le commandement de l'Ange, & les mit en mon sein, puis l'Ange m'a monstré le chemin pour descendre à bas du rocher, ou au dessous ie trouvay une riviere, en laquelle ie trouvay cette nef que voyez ici; i'entray dedans. Apres vint un vent qui si fort emmena ma nef, que peu d'oyseaux se trouveroit au monde qui là eussent pour avoirtant elle alloit fort, si lui racompta toutes les merveilles, & comment il estoit passé par le gouffre de Perse, auquel lieu avoit été dix iours, & là endroict avoit recueilly ces pierreries, & tant m'ayda Dieu

ou ie suis creant, que sain & sauf en suis  
 échappé. Quand l'Admiral entendit huon  
 onc iour de sa vie, puis grandes merveil-  
 les n'avoit ouy racompter, & fut mout es-  
 bahy, & dit à huon assez me puis m'ef-  
 merveiller de ce que ie vous ay ouy dire,  
 car iamais homme n'a veu ny oïi dire que  
 nul homme soit échappé du gouffre, vous  
 pouvez bien dire que le Dieu en qui vous  
 croyez vous ayme, quand du merveilleux  
 gouffre vous a ietté dehors, & mis à sau-  
 veté, trop est vostre Dieu puissant, & ay-  
 me fort ceux qui en luy croient, fol est ce-  
 lui qui en sa loy ne croit, quand de deux  
 gouffres tels vous a mis à suavité, & puis  
 du château del'Aymant, dont nul iamais  
 partir ne pent, & des Griffons qu'avez  
 occis, certes bien devez tenir chèrement  
 celuy qui telle grace vous a faite, dont  
 pour les grands merveilles qu'il a faits, ie  
 voudrois être baptisé & recevoir vostre  
 loy, ie doute que si mes barons le sçavoïent  
 que tost m'occiroient. Car contre eux ne  
 pourrois resister. Sire dit huon, afin que  
 plus ferme, & plus vraye creance ayez en  
 Jesus-Christ, i'ay trois pômes, lesquelles  
 ont si grande vertu, que si croire voulcz  
 en Jesus-Christ, ie vous en donneray une  
 de laquelle vous mangerez, & incontine-  
 nent qu'en aurez mangé vous viendrez  
 en l'aage de trente ans, & serez aussi beau  
 & aussi ieune qu'alors estiez en cét aage,  
 & n'est auïourd'huy homme si vieil & si  
 desfiguré, que tantost ne fut en l'aage que  
 ie vous ay dit, pourveu qu'il soit creant  
 en la sainte loy de Jesus-Christ. Vassal  
 dit l'Admiral, si ainsi que vous me dictes  
 est vrai, que pour manger de cette pom-  
 me ie puisse revenir en la ieunesse, en la-  
 quelle i'estois en l'aage de trente ans, à  
 quelque fin que i'en doive venir, ie me  
 ferai baptiser, & croiray en la loy de Je-  
 sus-Christ, ne pour la mort ne la lairay,

car trop ay esté à cette sauce & detesta-  
 ble loy de Mahomet : car seulement qui  
 n'auroit veu & ouy, ce que icy m'avez  
 racompré, si doit-il croire en vostre loy, &  
 feray tant que tout mon Royaume y sera  
 croyant. Sire ce dit Huon, si ainsi faites  
 ce que vous dites, ie vous donneray la  
 pôme, laquelle vous mangerez en la pre-  
 sence de vos barons, lesquels quand ils y  
 seront, ils verront que vous viendrez à ra-  
 ieunir, sçachez que pour cette grande  
 merueille ils croiront tous en Dieu, &  
 renoncèrent à la loy de Mahom: Vassal  
 dit l'Admiral, bien croy ce que vous me  
 dictes, user en voudray pour vous, ainsi  
 que m'avez dit, lors l'Admiral print huon  
 par la main & sortirent de la nef, huon y  
 laissa Bernard pour la garder : le peuple  
 courut la pour voir la belle nef, & s'es-  
 merueilloit grandement de l'honneur que  
 l'Admiral faisoit à Huon : car onc ne le  
 laissa que tousiours il ne le tint par la  
 main, iusqu'à ce qu'il vint dans son palais,  
 dont assez pouuez sçavoir que au passer  
 qu'ils firent par la cité, furent bien regar-  
 dez de gens de diuerses nations : car tant  
 beau cheualier étoit huon, qu'en ce temps  
 on ne trouueroit nul qui de beauté se peût  
 comparer à lui. Quand huon fut venu au  
 palais, ledit Admiral le festoya & l'hon-  
 nota mout, les tables furent mises. Si s'af-  
 firent pour diuiner, des mers dont ils fu-  
 rent seruis ne vous veux faire long comp-  
 te. Et quand ce vint qu'ils eurent disné,  
 l'Admiral fit mander charpentiers, aus-  
 quels il ordonna faire un grand eschaf-  
 faut de bois deuant le palais, en une gran-  
 de place qui là estoit, lequel fut couuert  
 & paré de quantité de draps d'or & de  
 soye mout enrichis, puis y fit porter plu-  
 sieurs sieges, & manda par toute la cité,  
 & à tous ses Barons & Chevaliers de son  
 Royaume, qui à cette heure la estoient

venus pour voir la grande feste, & la riche marchandise qui estoit arrivée de maints pays étranges, dedans la grande cité de Thauris, que tous vinssent par devers luy à l'heure que dicté leur estoit, laquelle chose ils firent: car tant y vint de privez & estranges qu'ils furent plus de cent cinquante mille hommes. Quand tous furent venus l'Admiral tenant huon par la main, monta dessus le riche eschaffaut, & plusieurs barons avec eux, puis quand la furent venus l'Admiral s'appuia à l'eschaffaut & dit aux barons & au peuple. Seigneurs qui par mon commandement êtes assembles, sçachez que le grand amour que j'ay eu en vous, & qu'encor ay-je, me met en courage de vous dire, & remonstrer le chemin & la voye. Parquoy moy & vous pourrons venir à salutation eternelle. Car si en ce point ou à present sommes perdus par la fausse & detestable loy que vous & moy tenons. Si vous conseillez, & prie sur l'amour que de long-temps avec envers moi, que la loy de Mahomet vueilles delaisser, & croire en celle de nôtre Sauveur Jesus-Christ, qui est tres-saincte & digne, que par les miracles évidens qu'il a faits sur ce pauvre chevalier qu'icy vous voyez aupres de moi. Alors l'Admiral racompta au peuple, & aux barons toutes les merveilles advenues qui estoient advenues à huon, c'est à sçavoir, comment il avoit été au chasteau de l'Aymant & comment du griffon fut emporté lequel il occit, & de ses faons, puis de la fontaine & du verger, & du fruit de l'arbre, & comment il avoit passé les deux gouffres, ou avoit prins les riches pierres, qu'il avoit là amenée, laquelle chose n'eût sçeu faire, si par Jesus-Christ n'eût été secouru, & avec ce, vous monstrerai les miracles évident que Jesus fera pour moi,

si sa loy, veulx prendre & recevoir, car il m'a dit que si en Dieu veulx croire, il me fera mager d'un fruit par lequel je revierdray en l'âge de trente ans, & en la jeunesse que pour le temps j'avoie, & pour ce seigneurs, si ainsi est que cette chose Jesus-Christ vueille faire pour moi, je me feray baptiser. Alors le peuple respondit tout haut, & dit: Sire si cette chose qui ici nous avez dicté estoit adverées, tout ferions contens de nous faire baptiser & croire en la loy de Jesus-Christ, & delaisserons la loy que si long-temps avons tenuë: mais à grand peine pouvons nous croire que cette chose advienne, car si ainsi aduenoit oncques de plus beau miracle nul homme n'ouit parler.

*Comme l'Admiral pour la pomme que huon de Bordeaux lui donna à manger, ne vint l'age de trente ans, c'est à sçavoir aussi jeune qu'il estoit alors. Parquoi luy & tout le peuple de Perse & de Mede se firent baptiser & lavertons, & du grand honneur que l'Admiral fit à Huon.*

**A** Donc quand huon entendit les Barons qui tous étoient contens de delaisser leur loy pour croire en celle de Jesus-Christ, il fut bien joyeux, & remercia Dieu de bon cœur. Alors huon dit: Sire: mangez la pomme je vous ay donnée, à celle fin que tout ce peuple voye la grace que nôtre Sauveur vous fera, l'Admiral print la pomme, si la mit en sa bouche & commença à la manger, mais à changer de couleur, ses cheveux & sa barbe qui tous estoient blancs commencerent à muer & devenir blonds, avant que la pomme fut demy mangée, fut mué & changé, & fut en sa force & beauté qu'il avoit été en l'age de trente ans. Alors le peuple generalement, & tous les barons qui

HUON DE BORDEAUX.

qui là étoient d'une voix commencerent à crier, & à demander baptême, dont l'Admiral & Huon furent mout joyeux, veu la bonne volonté que le peuple avoit de recevoir le saint baptême. Quand l'Admiral ce vit estre revenu en sa première jeunesse, la joye qu'il eut en son cœur, il n'eit nul qui raconter le vous sceust: car tant étoit devenu beau, grand, droict & fort à merveilles, le peuple qui là étoit en fut bien réjouy de voir un si beau Prince, lors il print huon par la main, en luy disant, mon tres-cher ami, benite soit l'heure qui par deça vous amena: car moi & mon peuple avez mis en voye de salvation, & pour ce d'ici en avant ie veux & consens que par tout mon Royaume ayez part comme moi propre, & veux que y soyez obey. Puis print huon lequel il baisa plus de dix fois, en lui disant: Vassal, benite soit l'heure que nasquites, & bien heureuse est la mere qui en son ventre vous porta: les payens & sarrazins qui là estoient, regardans la grand beauté qui en l'Admiral étoit, & aussi le grand miracle qu'ils avoient veu, se dirent l'un à l'autre que iamais n'avoient ouy parler de telles paroles, & que de là en avant d'eux devoient être bien maudits, qui plus croient en la loi de Mahomet: car sa loi, ne la doctrine n'est de nulle valeur, ainsi crierent à haute voix. O tres-noble & puissant Admiral prie ce preud'homme qui avec toy est, qu'il nous fasse baptiser, lors avoit en cette cité un Evêque de Grece qui estoit venu en Ambassade par devers l'Admiral, de par l'Empereur des Constantinople, lequel oyant la voix du peuple fut bien joyeux, si vint vers l'Admiral & vers huon qui là étoit, & leur dit qu'il n'y avoit point de danger de se faire baptiser, & qu'il estoit prest de le faire, incontinent fit apparter quarante cuves, lesquelles il

fit emplir d'eau bien claire, si baptisa ledit Admiral, auquel il mit nom huon. Pour ce que huon fut le parrain: puis tous les barons & le peuple fit baptiser, & receurent la loi de Jesus-Christ. Quand tous furent baprisez, l'Admiral eut tres grand joye, si s'en retourna en son palais en tenant huon par la main, grand feste fut ce-lui iour demenée par la cité. Et par especial des marchâds chrétiens qui là étoient dont avec eux avoit bien quinze prestres, qui tous aident à l'Evêque de l'Empire de Grece, à batifer le nombre de tant d'hommes, femmes & enfans, qui à celui jour receurent le saint Sacrement de baptême, l'Admiral étoit dedans son palais où il faisoit mout grand feste au noble Duc huon, l'Admiral dit à Huon, Vassal bien devez rendre graces à nôtre Seigneur Jesus-Christ, auquel vous êtes bien tenus, quand par vous la loy de nostre Seigneur est en deux Royaumes. C'est à sçavoir Perse, & Mede, reduits mis à la loy Chrétienne, & avec ce veux que sçachiez, que dire pouvez que par lesdits 2. Roïaumes pouvez faire tous vos commandemens, sans ce que vous trouvez nul qui au contraire voise, que vôtre volonté ne soit faite, afin que certainement croyez, que la grand amour qui est entre vous & moi affirme; je veux qu'une seule fille que j'ay avez à femme & épouse, pourveu qu'à autre ne soyez oblig. Si sçachez de verité, que le grand desir que j'ay que par deça soiez arresté m'oblige à ce faire, car plus n'ay d'hoirs qu'elle, parquoy apres ma mort serez seigneur des roïaumes que ie tiens, dont à present veux que de la moitié des revenus ayez la iouissance, car tant me plaist vostre compagnie que iamais n'en voudrois departir.

LIVRE SECOND DE

*Des complaints que Huon faisoit à l'Admiral de Perse, de l'Empereur d'Allemagne, & du secours que l'Admiral promettoit faire à Huon.*

Quand Huon entendit l'Admiral, il lui répondit, & dist: Sire, sçachez pour vray que il a desja quarante ans passez que ie suis marié, & ay pris une femme noble & bonne, laquelle passe en beauté toutes celles qui aujourd'hui s'ont en vie, dont quand d'elle j'ay souvenance, ie n'ai cœur ne membre au corps, que de dueil & de courroux ne me tremble, quand au devant me vient l'ennuy, le desplaisir & la grande pauvreté en quoi elle est à present, & pour ce sire, tres-humblement je vous remercie du grand honneur & courtoisie que vous me faites si prie à nôtre Seigneur Iesus-Christ qu'il vous le rende. Huon dit l'admiral: puis qu'ainsi est que fême avez épousée bien excusé vous tiens, mais ie vous prie que dire me vueillez à quelle cause vostre femme est en tel desplaisir, & qui est le prince Chrétien qui est si hardy de vous faire tel desplaisir. sire dit Huon, quand de mon pays me party, je laissay ma cité de Bordeaux assiegée de l'Empereur d'Allemagne, lequel a pris ma cité, mes hommes a occis & destranchez, & les autres mis en servage, & ma fême a fait mettre en la chartre, en laquelle il la tient en grand pauvreté & misere, parquoi quand de ce me souviēt grāde tristesse ai au cœur en telle maniere que ie n'ay membre sur moi, qui de haine & de courroux ne trefsuē. Huon dit l'admiral, ie vous prie que ie courroux & desplaisir que avez, vueillez delaisser & de jetter arriere de vous, & prenez ioye & reconfort: car par la sainte loi que j'ai receuē, ie vous ferai tel secours & aide, que à celui Empereur par qui tant de maux avez receu, je menerai telle guerre que force lui sera vueille ou non, que

le dommage & la perte qu'il vous a faite, vous sera du tout restituée, car tel peuple menerai avec vous, que vallées & montagnes en seront toutes remplies. Sire dist huon, de la courtoisie & secours que vous m'offrez ie vous en remercie bien humblement: mais s'il plaist à nostre Seigneur que de maints perils ma gardé, il m'aidera sans ce que lui en fasse guerre, ne destruisse la chrétienté, premier m'en iray au saint Sepulchre, puis m'en retournerai en mon pays, & feray tant si ie puis que ma femme Esclarmonde mettray hors de la peine en quoi elle est. Sire, sçachez que la femme que j'ay épousée étoit fille à l'Admiral Gaudisse, lequel tint Babilone & tout le Royaume d'Egypte, alors huon lui racompta tout au long la maniere, & lui racompta tout au long la maniere, & comment il eut la belle Esclarmonde, dont l'Admiral fut bien ébahy, pour les grandes merveilles que par Huon lui estoient racomptées, car oncques de toutes ses adventures ne laissa rien à compter, dont tous ceux qui là étoient furent bien ébahis, & disoient l'un à l'autre, que si huon n'étoit aimé de Dieu, jamais de la moindre aventure ne fut échappé sans trouble. Sire dit huon, l'Empereur que ie vous ay dit, avec ce qu'il a prins ma cité & ma fême, & destruit mes hommes, il tient encore toutes mes terres & seigneur: mais si Dieu plaist ie feray tant que ie les auray toutes, & si ne le puis faire ie vous demanderai secours. Huon dit l'Admiral, ostez toutes vos melancolies: car si ne venez à bout de cēt Empereur, ie vous menerai des forces innombrables, & vous rendrai vostre femme, & toutes vos terres & vos hommes qui prisonniers sont de l'Empereur, lequel ie vous mettray en vos mains pour vostre volonté faite. Sire, dit Huon de ce ie vous remercie: mais par autre ma-

16

## HUON DE BORDEAUX.

niere me convieat ouvrer : car quand me trouvoy au gouffre de Perse, ie promis à Dieu, & fis serment, que si du gouffre me vouloit ietter, que avant que retourner en mon pays i'irois au saint Sepulchre & ferois guerre aux sarrazins ; mais aux chrétiens ne voudrois guerroyer, car ce n'est pas la loi, ie les servirois de bon cœur, car il y a ia long-tems que i'ay la vie au corps, & ie n'ai pas fait la guerre contre un chrétien huon dit l'admiral de ce que vous dites ie vous sçai bon gré. Mais s'il plaist à nôtre Seigneur ie ferai le voyage du saint sepulchre avecques vous, & menerai avec moi cinquante mille hommes, pour faire guerre aux payens & sarrazins, qui en dieu ne croient, & mettrai peine de tout mon pouvoir, d'accroistre la loy de nostre Seigneur Jesus-Christ. Sire dit huon bien n'avez d r, car si ce faites grand grace, grand gloire perpetuelle acquerrez, parquoi vous aurez la couronne au glorieux Royaume des cieux.

*Comment l'Admiral de Perse, assambla grand nombre de gens, & se mit sur la mer lui & huon, & vindrent prendre port à evant la cité d'Angorie, ou ils trouverent grande multitude de payens & Sarrazins prest pour deffendre leur port.*

Comme l'Admiral & huon eurent devisé ensemble de plusieurs choses, l'Admiral fit écrire ses brefs, & ses lettres & manda par le pays de Perse, & de mede que Gens-d'armes furent prests & appareillez pour venir avecques luy, & sa compagnie, & leur fit sçavoir que les navire fussent prests & garnis de vivres, ain si que à tel cas appartenoit, laquelle chose fut faicte & vindrent au iour qui leur fut assigné pendant lequel temps à Huon, & bernard alloient souvent ensemble voir & visiter la cité de Thauris, en laquelle bien grand honneur leur fut fait, dont ils

rendoient graces à Dieu, ainsi comment vous avez ouï l'Admiral de perse, assambla grand ost, & se mit en point, & monta sur sa nef, & d'autre part les gens monterent en la navire, ou ils mirent leurs armes & destriers. Huon qui de tout son cœur desiroit de complaire, à l'admiral fit venir sa nef, & fit decharger toute la riche pierrerie, qui dedans avoit, & la fist mettre dedas une nef qui de par l'admiral lui avoit été delivrée, puis vint devant lui disant, sire admiral assez sçay que la nef surquoi ie suis venu, n'est pas pour mener en guerre, & pource telle qu'elle est ie la vous donne. Quand l'Admiral entendit huon qui sa nef luy avoit donnée, il eut mout grand ioye, car au monde ny avoit sa pareille, de beauté ny de richesse.

Quand sa nef, eut donné à l'Admiral il fit tirer toute sa pierrerie dehors, si en donna plus d'un septier à l'admiral, & aux barons qui grād ioïe en demenerent, bien remerciaient huon de sa courtoisie, dont de toute la pierrerie il ne lui en resta que trois cens que tout ne donat. Quand il eut tout donné à l'admiral & aux barons; il entra dedans la nef de l'admiral. Alors les barons & les gens d'arme entrerēt dedans les nefes, qui b e furent garnies & anuitaillées de ce que mestier leur estoit. Quand tous firent dedans, & que l'admiral eut prins congé de sa filles, il fit lever les ancrs, & dresser les voilles contremont, esquels le vent frappa en telle maniere que tost furent esloignez du port, mout belle chose étoit de les voir car au partit qu'ils firent, demenoient tel bruit de trompettes tambours, que toute la mer en retentissoit & bien grād ioïe eut huon & bernard, qui avecques luy fut de la grace que dieu leur faisoit, si nagerent tant à la voille, qu'ils entrerent en la grād mer de caspie, si choisirent de loing une cité, qui sur la rive de la mer étoit, laquelle



LIVRE SECOND DE

avoit nom Angorie, dedans laquelle avoit un Admiral bien riche, qui à cette heure étoit dans l'une des tours de son palais, lequel quand il vit la tres-puillante navire qui devers sa cité, & en son port venoit descendre mout se donna grands merveilles car bien connoissoit que les navires étoient de Perfes, par les panons & bannieres qui sur les nefes étoient posées & d'autre part, voit au dessus de la prouë des grandes bannieres blanches, dedans lesquelles avoit Croix vermilles il dit à ses barons que bien il étoit ébahi à qui cette navire pouvoit être, si dit que onc puis que par Regnant de Montauban sa cité avoit prise, il n'avoit veu Chrétien arriver par de-là & de plus me donne merveilles des enseignes de Perse, que les Chrétiens portoient sur leur nef incontinent descendit, & fit publier par toute la cité que tous s'armassent, pour garder que les Chrétiens ne prinssent terre sur eux. Alors le cry s'éleva par la cité si horrible par les trompettes & tambours que les sarrazins sonnoient, que les sarrazins sonnoient, que la mer retentissoit tellement que l'Admiral de perse & tous ceux qui avec eux étoient les pouvoient ouyr, si disoit l'Admiral à huon qu'à descendre au port de la cité auroient bataille. Sire dit huon quelles gens sont ce qui en cette cité sont, qui en est Sire, Huon dit l'Admiral, sçachez que cette cité que voyez est grande & bien peuplée de gens qui en Dieu ne croyent, elle fut prise par un Baron de France, qui se nommoit Regnaut de Motauban & la fit toute chrétienne: mais du depuis elle a été reprise sur les chrétiens par la fille de l'Admiral, qui pour le temps qu'elle fut prise par les Chrétiens en étoit le Sire, & maintenant sont tous payens & sarrazins, comme pouvez voir, qui sur la marine nous attendent, pour nous deffendre l'entrée de leur port.

Sire dit huon, bien devons louer nostre Seigneur Jesus-Christ, de la belle aventure que cy-devant nous voions nos ennemis de la foy Chrétienne, sur lesquels au plaisir de nostre Seigneur Jesus-Christ ferons aujour d'hui tant que la cité & les habitans serons en nos mains, pour en user à nostre plaisir. Huon ce dit l'Admiral, Dieu vous en vueille ouyr, mout grandes graces nous fera nostre Seigneur Jesus-Christ, si la cité pouvons prendre, lors l'admiral fit ses gens armer par toutes les navires, & si regarderent que à une demie lieue pres de la cité y étoit un port, lequel n'étoit de nulle garde, ny de deffence pour ce que l'admiral d'Angorie ne se vouloit éloigner arriere de la cité iusqu'à ce qu'il eût veu la contenance de nos Chrétiens, lesquels s'étoient quasi advancez, & les ancrs avoient jettez en l'eau & les bottequins & palefearmus des nefes garnis d'archers & arbalestriers pour prendre & saisir le port, lesquels il prindrent sans que danger avoient. Alors de tous costez les nefes s'accosterent de la terre, si en firent tirer leurs armes, & les destriers dehors, puis l'Admiral & Huon descendirent, & tous ceux qui avec eux estoient excepté ceux qui étoient établis pour garder les nefes. Puis quand tous furent descendus l'Admiral, & huon avec leurs gens monterent sur les destriers, si ordonnerent, & firent trois batailles, dont le premiere fut baillée à conduire à huon, en laquelle avoit mille hommes, la seconde menoit un Baron de Perse qui étoit maréchal de l'ost & la tierce conduit & garda l'Admiral de Perse: lequel alloit de rang en rang toujours admonestant ses gens de bien faire, si se mirent à chemier tout le petit pas vers la cité.

*Comment l'Admiral & huon de Bordeaux  
prindren le port, & combatirent l'Admi-  
ral d'Angorie, & desconfirent & prin-  
drent la cité, & comment Huon descen-  
dit és deserts d'Abillant pour chercher  
ses adventures.*

**L**ors que l'Admiral d'Angorie vit & lapperceut que nos gens avoient prins terre, & que ia étoient prest à batailler, & qu'ils venoient vers sa cité, il ordonna, & rangea ses batailles, & en fit quatre lesquelles il bailla à conduite à ceux que bon lui sembla puis se mit en chemin, & vint au devant des chrétiens, ils furent plus de cinquante mille hommes. Quand les deux ostes se virent. Il n'y eut celuy qui n'eust peur de mort le iour étoit beau & clair, si s'approcherent. Alors tous à un cry ferirent les destriers des esperons, les uns contre les autres, tellemēt que telle poussiere s'esleva contremont au marcher que les chevaux faisoient, que le Soleil qui clair luisoit en l'air fut obscurcy, & aussi par le trait qui d'une partie & d'autre volloit en l'air si menü & si souvent, qu'advis estoit que ce fut neige, tant étoit dru & espais, dont à l'entrée, & l'abords qu'ils firent ensemble, il y eut mainte lance froissées & rompuës & maints chevaliers abatus par terre, que onc puis n'eurent loisir d'eux relever, ains gisoïēt par terre entre les pieds des chevaux, où ils murmuroient de douleur. Là vous eussiez peu voir maints destrier courir par les champs, trainans leur resnes de leurs brides, dont les champs en étoient tous couverts, & les maîtres qui gisoïent morts en sang & en bouë, mout grande & horrible occision y fut faite tant d'un côté comme d'autre huon par la bataille alloit desrompant les grandes presses, ou il faisoit si grāde occision de païens que tous le doutoïēt, si regarda venir le neveu de l'Admiral d'Angorie, lequel avoit

occis un Chevalier Chrétien il baissa sa lance & le payen d'autre part. Si vindrent à l'encontre l'un de l'autre, par telle fierté que le payen rompit sa lance dessus huon mais huon ne le faillit pas, ains ataignit le payen d'un si merveilleux coup qu'il luy trespassa sa lance tout au travers du corps, puis s'adressa à l'encontre d'un autre, auquel il donna si grand coup qu'il lui perça l'écu & le corps tout outre, pu s'vint au tiers & au quart, à qui il en fit autant comme aux autres, & fit si bien que huiēt en occist, avant que sa lance fut rompuë, puis tira sa bonne épée, & le mit parmy les payens, & les detranchoit & abbatoit que horreur étoit à les voir, il leur decoupoit pieds, bras, & iambes, & leur arrachoit les heaumes hors des têtes, tellemēt que nul de ses ennemis ne s'osoit de lui approcher, ains le fuioient comme l'aloüette fait l'esprivier, il desrompoit les grandes presses, tant il se faisoit craindre que ses ennemis le delaissoïent & abandonnoient, pource que iamais ne frappoit sur homme quand à plein coup l'ataignit, que il ne fut occis, & d'autre part étoit bernard son cousin, qui de bien pres le suivoit car tres fort & rude chevalier étoit, & d'autre part l'admiral d'Angorie s'efforçoit de tout son pouvoir d'en domager nos geus si choisir l'Admiral de Perse, qui grande occision faisoit de ses gens & vint vers lui la lance baissée & l'Admiral de Perse d'autre part, si s'en vindrent rencontrer par si grand force de leurs lances, qu'ils s'emportèrent par terre, dont quād là se virent, vistement se releverent l'épée au poing tres-d'sirans d'eux occire & detrencher, laquelle chose eût été faite, si par leurs gens n'eussent été secourus. Mais tant s'en vint d'un côté & d'autre, qu'ils n'eurent pouvoir de toucher l'un l'autre, à bien grāde force y vindrent Payens & farrazins, & tant que les

LIVRE SECONDE DE

Chrétiens n'eurent pouvoir de remonter l'admiral de Perse, qui à pied se combattoit, & ja assez tost, lui fut mal advenu si par Huon, & Bernard n'eust été secouru, lesquels y vindrent hastivement pour le grand cry, qui autour de l'Admiral de perse se faisoit: mais huon & bernard, qui tôt entendirent les cris des Persiens, s'en vindrent desfroissant & coupant la grande presse des païens lesquels quand ils virent huon approcher d'eux, ils furent mout effroyez. Car bien tost le reconneurent, si commencerent tous à s'épaviller & eux éclaircir, que onc ne l'osèrent attendre. Huon de Bordeaux voyant l'Admiral de perse être à pied entre ses ennemis l'épée au poing, l'escu au col, qui se deffendoit mout vigoureusement, voyant que le defseuce lui eût été de peu de valeur, si on ne le fut bien tôt venu secourir, si tôt que huon le vit il lui écria & dit. O tres-noble admiral n'ayez doute, car tost aurez secours. Alors huon print une lance, laquelle il ôta dehors des mains d'un païen qu'il avoit occis, si la coucha sur l'admiral d'angorie, auquel il bailla un si grād coup que le fer aigu lui fit passer tout outre le corps plus d'un demy pied, & cheut mort entre ses gens dont les payens & sarrazins furent biens ébahis, quand leur Seigneur virent mort par terre, huon de Bordeaux qui pres & habile estoit saisit le destrier de l'admiral d'angorie, & le print par le resne & vint vers l'admiral de pied, qui à pied étoit & lui dit Sire montez sur le destrier car payens & Sarrazins sont déconfits, huon dit l'admiral de Perse benoite soit l'heure que nasquites, car par vous & par vostre excellente proïesse suis sauvé, moi & mon est, & mit au dessus de mes ennemis, lors l'admiral sans plus rien dire, monta sur le paissant destrier, dôt il fut mout joyeux, & se mit aupres de huon & bernard, lesquels

se retirent entre les payens, par telle force que voussissent ou non, ils furent contrains de s'enfuir, & tourner le dos. Alors huon l'admiral & bernard, avec toute leur exercice firent sur les payens en les deçouplant & detrachant par pieces, & par telle vigueur les dechasserēt que avec eux entre-melés les uns entre les autres entrerent en la cité, si commencerent à occire & detraher payens & sarrazins, hommes femmes & enfans que horreur estoit les voir, ils gisoient morts par monceaux au milieu des ruës, tellement que le sang des morts y couroit, par telle roideur que les chevaux y entrerent jusques aux flancs finablement par la grand proïesse de huon, & par la puissance de l'admiral de perse, payens & sarrazins furent desconfits, & la cité d'Angorie prinse. Quand l'occision fut faite, & que l'admiral & huon virent qu'au dessus étoient de leurs ennemis, ils firent cesser l'occision. Si allerent par les temples, tours & palais dedans lesquels payens & sarrazins hommes femmes & enfans, s'étoient retirez. Si les prendrent à mercy leur promettant leur vie sauve, au cas que la Loy de Mahomet vouldroient laisser, pour croire en celle de Jesus-Christ dont mout y en eut qui se firent tres bons Chrétiens. Et ceux qui ne voulurent ce faire, furent detrenchez & occis, puis apres quand l'admiral & huon virent que la cité estoit du tout Chrétienne, ils mirent officiers, prevost, Baillifs pour gouverner la cité, & y laisserent plus de deux mille personnes pour garder la cité en laquelle ils séjournerent huit jours entiers. Puis quand ce vint au neufiesme iour, ils apprestèrent & ordonnerent leurs affaires, & chargerent & troussèrent villes pour renavitailler leurs navires, puis s'en partirent & entrerent en leurs nefes trompettes & tambours commencerent à sonner, nautonnières la-

verent leurs aneres, & firent voiles, si nagerent tant à vent & à voiles, qu'ils yssirent hors de la grand mer de Capis, si entrerent dedans le grand fleuve d'Euphare, lequel descend en la grand mer majour. Quand le dit fleuve eurent passé, ils costoyerent les deserts d'Abillant, & fut le temps frais & clair & serain, la mer coye & seraine, si nagerent mout diligemment, ainsi que par la mer majour alloient, l'Admiral & huon s'étoient appuyé au bout de leurs nefes, ou ils devoient ensemble de leurs aventures en louant nôtre Seigneur de la grand grace qu'il leur avoit faite. Huon dit l'admiral, j'ay mout de desir de voir cette Ste. cité ou nôtre Seigneur fut crucifié & mis au sepulchre. Sire dit huon, au plaisir de nôtre Seigneur Jesus-Christ il nous aidera tant que là soions venus, & ay espoir qu'encor nous fera-il plus grande grace, car nous aidera à la conquerir & avoir, & destruire tous ceux qui en nôtre chemin trouveront qui ne serons creans en sa sainte loy. Car pour autre desir & volonté ny devons pas aller. Ainsi se deviserent les deux barons ensemble l'espace de huit jours, sans ce que quelques adventures puissent trouver qui racompter le valut, tant qu'un jour sur le soir, que huon étoit seul appuyé sur le bout de la nef en regardant la mer qui étoit coye & seraine, lors il eut souvenance de la duchesse Esclarmôde sa femme, laquelle il avoit laissée à Bordeaux. Si lui commencerent les larmes à couler au long de la face, & dit: Ha tres noble dame, quand j'ai souvenance en quel danger je vous laissai, encore en la grand pauvreté & misere, en quoi vous êtes, ie n'ay membre sur moi qui ne me tressble de peur & de hideur que j'ay que ce tres desloial Empereur, ne vous face mourir avât que la vienne. Alors recômença son ducil à faire, Bernard qui gueres n'étoit loing

de lui, le regarda, & lui dit: ha sire, ja sçavez vous que en toutes les adventures & fortunes qui vous sont advenües, nôtre Seigneur vous a aidé & garanti, & vous a gardé mort & de peril comme bien sçavez, & pource ayez confort en vous, louant Dieu de ce qu'il vous envoie, & si en lui avez parfaite fiance, il vous aidera & confortera mais il n'oublie ceux qui de bon cœur le servent, ains & par telles paroles Bernard reconforta huon. Alors l'admiral de Perse s'en vint appuyer aupres de huon, si deviserēt de plusieurs choses, tout droit à l'heure qu'ils faisoient leur devis, il s'éleva un vent avec une grande tempeste si horrible & épouvantable que les voiles des nefes & des dromons se despecerent en plusieurs lieux, & la mer fut grosse & felonneuse, parquoi tous cuiderent perir, & noyer en mer, lors tous devotement commencerent à prier nôtre Seigneur que de cestui peril les voulus preserver. Sire dit huon, si pouvions ariver vers ce rocher, que ie vois en ce regrad de mer. Huon dit l'admiral, sçachez qu'à un mauvais port sommes arivez: car nous sommes pres des deserts d'Abillant, sur cette grande montagne que voyez demeure un ennemi, qui maint nef a fait perir en cette mer, dont en grande adventure sommes tous d'être perdus: car onc nul n'aprocha de cette roche qu'il ne fut étranglé par l'ennemi, lors n'y eut baron ne seigneur qui de peur ne tressblat, pour dieu dit l'admiral aux mariniers, ie vous prie si faire vous pouvez, que hastivement nous éloignez d'ici. Sire dit huon, il m'est avïs que trop vous ébahissez, car par celui dieu qui me forma, jamais n'auray joye au cœur, jusques à ce que ie sçaches la cause pourquoi cēt ennemi fait noyer en mer ceux qui passent par ici, & si chose est que en rien me vueilles contrarier, ie luy fendray la teste jusques à la cervelle. huon dit

## LIVRE SECOND DE

l'Admiral mout grand merveilles me donnez de ce que ie vous oye dire : car si cinq cens étiez si n'arresteriez vous gueres que tous ne fussiez morts & étranglez. Sire ce dit Huon de ce ne vous doutez : car si ie devois mourir si Piray ie voir & sçaurai la cause pourquoy il empêche ce passage i y ferai avant trois iours, que à lui ie ne parle à quelque fin que venit en doive. Huon dit l'Admiral, faites du tout à vostre volonté, puis qu'il vous vient à plaisir : mais si croire me voulez, vous n'entreprenerez ce voiage. Sire dit huon, tout en riant, i'ay ma fiance en Dieu qui iusques ici m'a gardé & ai espoir en lui : car on dit en un commun proverbe, que à celui que nostre Seigneur veut aider, nul ne lui peut nuire, Huon dit l'Admiral, ie prie nostre Seigneur que de mal vous vueille garder, & donner grace que sain & sauve puissiez retourner. Sire dit huon, ie vous remercie, Alors Huon s'en alla armer de toutes ses armes, si print congé de l'admiral, des barons & de bernard qui grand dueil faisoit de son cousin huon, qui sans compagnie s'en alloit au desert.

Quand huon eut pris congé, il se fit mettre à terre en le recommandant à Dieu, & en faisant le signe de la croix, il monta à mont sur la muraille : mais ainsi qu'il fut emmy chemin, un bien grand vent s'éleva en la mer, parquoy la tempeste commença fort grande, tellement que aux nefes qui en la mer étoient ne demeura corde ne tabie que tout ne fut rompu, & leur fut force d'eux lever & prendre l'aventure telle ou le vent & la mer les vandra cōduire, & convient que par force fussent iettez hors du regard de mer, dont l'admiral & benard, & les barons eurent grand peur, bien plaignerent huon qui ainsi seul & sans compagnie étoit monté sur la montagne, laquelle ainsi comme il montoit à

mont la montagne il se mit à regarder sur la marine, si vit la tempeste, & la merveilleuse aventure que la navire avoit dedés le regard de mer, duquel estoit desia departie, & de deux cens nef, qu'ils étoient, il n'en vit que deux ensemble, que toutes ne fussent separées l'une de l'autre, & que en grand peril les voir, dont-il commença à regretter sa femme, la belle Esclarmonde, laquelle il ne pensoit iamais voir, pource que en cely desert étoit avec ce qu'il voit les nefes s'éloigner de terre en doute d'être submergez. Lors se mit à genoux les mains levées cōtre le ciel, requerrant à Dieu que de grace lui voufist aider, afin qu'il peût échapper vifs & que le navire qu'il voit si fort esloigner de lui vouloit ramener avec ceux qui étoient dedans, au lieu dont il s'estoit party, puis apres mout regrettoit sa femme & sa fille en disant : Ha tres-noble Dame, quand il me souvient des peines & douleurs qui pour moi souffrez & avez souffert, tout le corps me tressuë de courroux que i'ay. Las bien cuidois que en bref temps vous d'eût secourir. Mais or vois-je bien à cette fois que la departie se fera à tout iamais de nous deux : car ie voy là en la mer perilleuse, Bernard & mon cousin & maint autres barons, qui pour moy & à ma cause sont en danger d'être perdus, si par nostre Seigneur Jesus-Christ ne sont secourus, auquel ie prie humblement qu'à bon port puissent tous arriver, & qu'encore me puisse trouver avec eux. afin qu'avec payens & sarrazins me puisse combattre, en exauçant la loy de nostre Seigneur, ainsi comme vous oyez, huon de Bordeaux fist ses prieres & oraisons par devers nostre Sauveur & Redempteur Jesus-Christ.

17  
 HUON DE BORDEAUX.

*Comment Huon de Bordeaux allatant par le desert qu'il trouva Cain, auquel il parla long-temps, & comment il trompa Cain, & s'en departit.*

**A**pres ce que huon eût fait ses prieres à nôtre Seigneur, il se leva en faisant le signe de la Croix; en se recommandant à Dieu, adonc il fit tant qu'il vint sur la montagne quand là fut venu, il eut telle peine & tel travail, qu'il n'eut membre sur son corps qui du travail ne tremblast, & tant étoit las & foible, si étoit en une telle sueur que advis lui étoit qu'il fut cheu en la rivière, il regarda & vit qu'en une petite prairie qui sur la montaigne étoit, avoit une moult belle & claire fontaine, vers laquelle il alla pour se rafraischir & reposer. Quand la fut venu, il se coucha sur l'herbe pour soy un peu rafraischir, avant que de la fontaine voulsist boire, puis qu'ad il y eut été un peu de temps & qu'il fut assez refroidy il vint vers la fontaine & en beut à son plaisir, & lava ses mains & son visage au courant de la fontaine puis apres ce s'en departit & alla plus avant, tant qu'il vint plus profond au desert, il ne vit voiles ne ehaist au, ne jardin n'arbres, fruits, dont il fut moult dolent, & ne fina en tout le iour d'aller & de chercher si par aucune aventure pourroit trouver homme ne femme à qui il peust parler, & ainsi fut le long du iour, & qu'ad il vit que le Soleil étoit couché, & le vespre venu, & si n'avoit trouver nulle creature, moult fort luy ennuya, il choisit un arbre, dessus lequel il s'alla coucher & reposer, auquel lieu il s'endormit iusques au point du iour. Et quand il vit que le Soleil étoit levé qui épanchoit ses rais sur terre huon se leva sus, en faisant le signe de la Croix, en soy recommandant à Dieu, si se mit à chemin par le desert, auquel il ne vit homme ne femme, ne beste n'oiseau, dont il fut moult desplai-

sant, moult devotement reclama nôtre Seigneur Jesus-Christ & la Vierge Marie, en leur priant, que son corps, & son ame, voulsissent prendre en garde, & que encore peust voir sa femme & sa fille, tant alla, & vint par le desert, qu'il choisist un moult grand chemin, lequel duroit bien trois jets d'arc de long, a choisist au milieu un tonneau de fin cœur de chesne, lequel étoit lié & bandé de fortes barres de fer, & alloit rôdelant par le chemin qu'advise étoit qu'on le poulsist tât alloit fort tournant & virant sans passer hors du chemin, & avec ce auprès du tonneau vit un grand mail de fer, qui là gisoit à terre, moult se donna grande merveilles, qu'elle chose se pouvoit être qui ainsi voyoit ce tonneau courre, & recoure par le desert bruyant comme une tempeste, & ainsi que assez pres de lui alloit passant, il ouit une voix moult pitteuse qui dedans le tonneau se plaignoit, & quand il eût ouï par deux ou trois fois, il s'approcha & dit, chose qui dadans ce tonneau est parlé à moi, & me dis qui tu es, & quelle chose il te faut ne pourquoi tu es là mis alors celui qui dedans le tonneau étoit entendit la voix de huon, il s'arresta tout coi sans mot dire. Et quand huon vit que à lui ne vouloit parler, il dit chose qui là dedans est, ie te conjure de par celui qui crea tout le monde, & par son fils nôtre Seigneur Jesus-Christ, qu'il envoya pour souffrir mort, & passion en l'arbre de la Croix pour rachepter ses amis, qui par le peché d'Adam & Eve étoient aux limbes, & par son ressuscitement par les Anges, & Archanges, Cherubins & Seraphins, par tous les Saints & Saintes, ie te conieure, depuis que tu es né pourquoi, ne à quelle cause tu es mis en ce tonneau, & quand icelui qui là dedans étoit ouyt ainsi conieurer il répondit, & dit à huon. Toy qui m'as conieuré, tu fais moult grand mal de ce

## LIVRE SECOND DE

qu'il cōvient que de mon fait la verité te die. Scaches que j'ay nom Cain, & fus fils d'Adam & d'Eve, & fus celui qui occis Abel mon frere, par une fauce & maudite envie, que j'eus sur luy, pource que les oblations & dismes qu'il faisoit à nostre Seigneur étoient exaucés. Et alloit la fumée contremont; mais celles que ie faisois alloit en bas, & quand ie vis que occis j'avois mon frere Abel, pour lequel & pour le grand peché que j'ai commis, suis condamné à être & souffrir ce martyre dedans ce tonneau ou ie suis entre cloux ardans, & serpens, & couleuvres, que icy dedans me devorent, & si ne puis mourir, ains ne fais qu'il languis, & si demeureray en ce lieu comme tu me vois jusques au iour du jugement, puis apres encor doublera ma peine, or t'ay-je dit ce que tu m'as demandé, dont ie te tiens pour fol & outrecuidé, quand tu fus si hardy d'entrer en ce desert, auquel jamais homme n'entra qu'il ne fut incontinent mort, car scaches que icy demeure deux ennemis lesquels te mettront à mort, & porteront ton esprit en Enfer, si tu ne fais ce que ie te diray. Amy, ce dit Huon, ie te prie que dire me vueillé, que c'est que tu demande, ne quelle chose tu veux que ie te face, afin que d'icy seurement me puisse departir: car il n'est rien au monde que je ne face pour toy, si tu me veux dire la maniere & comme ie m'en pourrai aller, Vassal dit Cain, ie te dirai que tu feras, tu prendras ce gros mail de fer, que tu vois la gisant à terre, duquel fraperas sur ce tonneau tant que l'ayes rompu, afin que dehors puisse sortir, & quand ie seray à delivré, ie te mettrai à sauté en Hierusalem ou en France, ou en quelque pays que tu d. s'ireras, scaches que si tu fais ce que ie t'ay dit, & que tu mette hors de ce tourment où ie suis, je te mettrai en quel lieu

que tu voudras estre, ou en terre Chrétienne ou sarrazine, & avec ce ie veux que tu scaches, que si ne fais ce que t'ay dit avant qu'il soit vespre ie te feray mourir par grand tourment, car tantost verras venir icy deux ennemis d'enfer tant laids & hideux à voir, lesquels t'etrangleront & emporteront ton ame en Enfer.

Vrai Dieu dit huon, ie te prie tres-humblement que de ce tourment me vueilles garder, Cain, ce dit huon, tu as beau parler & dire ce que tu veux dire, si premierement tu ne me dis la maniere, comment ie pourray échapper d'icy. Alors Cain répondit & dit à huon si tu me veux promettre sur ta part de Paradis, que tu m'otteras de ce tourment, ie te dirai comment tu échapperas d'icy, & seras à sauté.

huon dit à Cain, ne fais double, ie te promets tenir la foy de ce que ie t'ay conjuré, pourveu qu'il soit ainsi, que tu me diras, comment t'eschapperay de ses deserts & te mettrai hors du tourment ou tu es. Alors Cain répondit à huon, & lui dit: ie te dirai comme tu exploiteras, tu prendras le petit sétier que tu vois à main dextre, par lequel tu iras tout droit à la mer, qui n'est gueres loing d'icy, quand il seras venu tu descendras de la montagne & viendras dessus la rive de la mer, ou tu trouveras une nef, en laquelle sera un homme tout seul: mais avant que tu entres dedans, tu te seigneras par trois fois, car celui qui la dedans trouveras est un ennemy d'Enfer, & lui dit que la nef sera venue, que tu es Cain, qui du tonneau as échappé, & qu'incontinent il te passe outre: car tu veux aller destruire tous les Chrétiens qui sont par le monde, & porter leurs ames en Enfer. Quand il t'entendra dire ce que ie dis il te passera & mettra à sauté, car long-temps y a qu'il m'attend pour ce qu'il cuide que eschapper doive de ce

18

HUON DE BORDEAUX.

tonneau : mais il te convient prendre , & mettre à ton col ce mail de fer qui le gist , afin que mieux il te croye, cain ce dit huon, je te prie que tu me dies , si c'est verité ce que tu m'as dit, que ainsi puisse échapper, huon dit cain, ie ne te mēts d'un seul mot, mais ie te prie puis que t'ai dit & montré la maniere comment tu échapperas d'icy, que tu premes ce mail de fer si romps, & despecé le tonneau ou ie suis tant que du tout soye au delivre. Cain ce dit huon ie te prie que dire me vueilles qui a été celui qui dedans ce tonneau te mit , & comme il avoit nom huon, ce dit cain, sçaches de verité que dieu de Paradis m'y fit mettre, pource que ie l'avois courroucé , de ce que mon frere avoit occis, dōt i'ai souffert tant de douleur & de peine que plus ne puis endurer; & pource derechef ie te prie que d'ici me vueilles ôter. Cain ce dit huon à dieu ne plaise que jamais t'en ôte puis que nostre Seigneur Iesus-Christ t'y a mis , si sçaches que iamais n'en partiras que ce ne soit par son commandement, car toujours y demeureras de par moi , & aime mieux être parjuré que de deffaire ce que Dieu a voulu faire pour te punir des maux que tu as faits, bien sçai que du mal que i'ai fait, de non tenir ma promesse que devers toy que de dieu me fera legerement pardonné, va & demeure en tes maudits pechez, car par moy autre secours tu n'auras.

*Comment huon se departit de cain, & se fist passer par l'ennemy, étant en un bastean auquel il fist entendre qu'il étoit cain, & vint arriver un une cité s'appelloit Colandres devant laquelle l'admiral de perse & Bernard estoit.*

QUand Cain entendit huon, il lui dit, ha! desloyal traitre par qui i'ay été trompé tu n'es pas digne d'être creu pour rien que tu sçaches dire, tu mens plus que

un chien. O faux parjure desloyal tu as mal tenu ta promesse & n'est digne d'être creu, cain ce dit huon, autre chose ne te feray, car pas n'est digne d'être ouy, quand ton cher frere as occis & mis à mort, par tres-fausse envie & maudite trahison, dont tu es plein. Or va traistre trop de mal on ne te peut faire ne dire, il te suffise du tonneau auquel tu es mis, garde n'as de geller ne te morfondre, mout bien l'as deservy: mais ains que brief temps vienne, encore auras tu pis. Ha traistre dit cain, la part que tu avois en Paradis as perdu, ne ia mais tu ni entreras, vous en mentirez dit huon, car à toi on ne doit tenir foy ne promesse, pource que tu as occis ton frere Abel, dont à present portes punition, bien l'as merité. Ha tres-faux & desloyal menteur dit cain, mout subiten: et m'as deceu par tes fausses paroles, bien voy que tu t'en iras d'icy, & me lairras en mes tournēs, certes dit huon ce que ie t'ay promis, n'a esté sinon, pour toy truffer. Car par moi ne sortiras du danger ou tu es à present, si celui qui t'y amis t'en oste. Huon dit cain, sçaches pour certain que oncques jour de ta vie ne fus mieux conseillé : car si osté m'eusse dehors & mis à delivre incontinent t'eusse étranglé & fait mourir. Ha faux ennemy dit le duc huon, encore n'as-tu repentance des maux que tu as faits, ie m'en irai, & tu demeureras à toujours en peine & en tourment. Huon s'en partit, & print le mail à son col, lequel il ne voulut pas oublier, & le sentier print, ainsi que cain lui avoit dit. Nous parlerons de l'Admiral de Perse, & de toute son armée qu'il avoit sur la mer, lesquels furent iour & nuit voguans par mer, puis quand ce vint au second iour, le vent & la tempeste commença à cesser, & devint la mer seraine, parquoy les nefes s'assemblerent & vindrent arriver vers une noble cité qui pour lors avoit nom



LIVRE SECONDE

colandres mout belle, & grande cité étoit pour lors. Mais depuis elle fut gastée, & détruits par le noble duc Oger le Dannois quand il s'en alla en Judée, mout regretterent, & plainquirent huon qui ainsi étoit perdu, lequel jamais n'attendoient voir. Bernard son cousin, en menoit telle douleur qu'il n'estoit homme qui l'eust veu, que pitié n'en print, même l'admiral de Perse, & tous les Barons le regretterent mout fort, pource que jamais ne lui cuidoient voir. Mais comme dit est, celui que nostre Seigneur Jesus-Christ veut garder est bien assuré de tous. Car il n'est nul qui lui puisse nuire huon qui à cette heure, devoilloit la montagne, pour venir au port auquel étoit le batteau, & l'ennemy qui dedans étoit: quand la fut venu, il regarda, & vit le batteau, & celui qui dedans étoit lequel étoit tant laid & horrible à regarder que merveilleuse chose étoit de ce voir, que mieux sembloit être un diable d'enfer, que une autre creature, il avoit la teste plus grosse, & plus enflée qu'un gros bœuf les yeux plus rouges & plus ardans avoit, que deux gros charbons embrasés: les dents avoit grandes & longues à merveilles, si étoit tant velu qui advis étoit à huon que se fus un ours, qui de sa forest se fut tout droit parti, si jettoit feu & fumée par la gorge, dont on ne se doit pas émerveiller si le duc huon le redouta, car quand il le vit si hheux, eut mout grand peur, si se recula arriere à l'encontre si une roche pour mieux le regarder, en soy commençant à faire le signe de la Croix, & se recommandant en la sainte garde de Dieu, dont bien lui vint que à cette heure ledit ennemy ne le peut appercevoir. Vrai Dieu ce dit huon, ie vous prie & requiers tres-humblement, que me vueillez conseiller par quelle maniere ie me pourray fier à cette ennemy, qui est épouventable à voir

mout m'émerveille par quel tour, ne par quelle maniere je me pourrai accointer de lui: ne si je m'oseray bien mettre en la nef avec lui. Certes j'ay mout grand doute que dadans la mer ne me vueilles jeter, ou qu'il ne me meurtrisse ou estrangle: d'autre part ie ne sçay que faire, car il convient qu'en lui me fie, ou que tu retourne au desert dont i'en suis party, ou ie mourrai de douleur & rage & jamais femme ne enfant ie ne verray.

Mais puis que ie suis ainsi, ie me mettray en adventure, & en abandon de celui ennemy, & si chose est que de ce peril ie puisse échapper s'il plaît à nostre Seigneur Jesus-Christ, je l'iray voir, & visiter au saint sepulchre, ou il fut mort & vis, puis apres ferai guerre aux sarrazins, qui en lui n'ont creance, a tant le Duc Huon print hardiesse en lui, & vint avec le mail en son col mout fierement en marchant devers la nef, il appella l'ennemy & lui dit. O Roy qui ce batteau as en garde passe moi outre cette mer. Quand l'ennemy vit Huon, le mail en son col, & quasi fierement parloit à lui, il le regarda en lui demandant qu'il alloit, quelle chose il queroit si lui dit, comment est tu si osé d'ici venir, jamais plus avant ne passeras ie te jeteray en la mer. ou ie t'étranglerai de mes mains, puis je porteray ton ame aux enfers. Quand huon entendit l'ennemy ainsi parler de la peur qu'il eut commença à trembler, & n'ostoit pourtant il ne s'ébahit pas, car si rien eût fléchy ne tardé de répondre, incontinent eût été du tout destruit: mais come peccé & vaillant chevalier, & ferme en la loy de Jesus-Christ répondit à l'ennemy, & luy dit qu'il se teussent, & qu'il estoit Cain, qui si long-temps avoit attendu, sçaches tout droit suis yssu de ce tonneau lequel alloit courant par la moragne, delivre moi & me passe outre ce bras de mer. Car ie ne

HUON DE BORDEAUX.

converty homme ne femme qui croye en Jesus-Christ, que ie ne mette à mort, afin que leurs ames soient en enfer. Quād l'ennemi entendit huon, il eut mout grand joye, & dit à Huon: Ha Cain pourquoy n'as tu ici tant fait attendre, mout grande ioye ay de ta venuë, car iamais de ce lieu ne me pourroit partir, iusques à ce que hors du tonneau fusse mis à delivre, or ça doncques cain, vien ici entre dedans cette nef, ie menerai ou tu voudras être mout volontiers te passerai de là la mer afin que tu metre à mort les Chrétiens & sarrazins pour avoir les ames de leurs corps, alors Huon entra dedans le bastean, en se re-commandant à la garde de Dieu, en disant à l'ennemy que tost, & hastivement se passat outre laquelle chose l'ennemy fist: car pas on ne fut allé deux lieuës que Huon fut passé, Quand huon ce vit arrivé à la rive, il fut mout émerveillé, quand si tost eut la mer passée, dont il remercia Jesus-Christ, qui de ce grād peril l'avoit preservé. Alors print congé de l'ennemy, & lui dit qu'il s'en retournassent, & qu'avant que trois iours fussent passez il entendroit de ces nouvelles. Alors l'ennemy dit à huon, cain va, & te hastes, afin que quand tu seras retourné en enfer, tu seras bonne chere avec nos maitres qui mout desirent ta venuë. Lors huon departit car advis lui étoit que tousiours l'ennemy le suivit si chemina tant qu'il aprocha d'une cité qui se nomme colandres mout fut ioyeux huon quand il eust perdu la veuë de l'ennemy, tant fist & exploicta qu'ainsi comme à l'heure de vespres, il entra le mail en son col, dedaus la cité de colandres, dont payens & sarrazins de ladite cité se donnoient mout grandes merveilles. Pource qu'ainsi seul à pied, & tout armé voyoient huon passer parmy la ville dont entre les autres il y en eut un qui lui demanda qu'il

estoit, & pourquoy il cheminoit ainsi à pied tout seul, & tout armé, alors huon lui répondit tout effrayement, & lui dit, ie suis cain, qui par ma meschanceté mauvaistié ay occis Abel, mon frere dont Dieu se courrouça grandement à moi: mais avant que passé grand temps i'en prendray telle vengeance, qu'autant que ie pourray trouver d'hommes & de femmes, & d'enfans qui soient ceans en Jesus-Christ, ie les destruirai tous, tellement que iamais payens ne sarrazins n'auront doute que mal ne leur fassent, car tous les destruiray, & mettray à mort. Quand les payens l'entendirent ils furent bien ioyeux, si servirent huon toure la nuit, & firent mout grand feste pour sa venuë, pource qui lui avoient oui dire que tous les chrétiens destruiroit & disoient entre eux que bien leur estoit venu à point, pource que par l'Admiral de Perse étoient assiegez dès le iour de devant: mout firent grand ioye, & grande feste celui iour à huon, & le servirent de plusieurs mets, puis quand il eut souppé, il le firent mettre en une mout riche chambre, en laquelle il se coucha, & s'endormit iusques au lendemain matin.

*Comment huon eust mout grand ioye, quād il vit l'Admiral de Perse, devant la cité de Colandres, où il se combattoit aux Payens & Sarrazins.*

**L**Ors que l'Admiral de Perse eut laissé Huon, qui au desert d'abillant alloit, & qu'un iour & demy avoient eu grande fortunes, puis après qu'ils peurent avoir vent, ils se retournerent tous ensemble, si vindrent prendre le port devant la cité de Colandres, en laquelle huon estoit, que mout fut ioyeux quād il sceut leur venuë, & eux dolens, & courroucez de ce qu'ainsi cuidoient avoir perdu le noble huon, qui

LIVRE SECOND DE

moult le plainirent & regretterent par especial Bernard son cousin, lequel ne se pouvoit souler de mener grand dueil pour l'amour de huon son seigneur, lequel cuidoit tousiours avoir perdu. mais en bres, en aurons nouvelles, cōme cy apres pouuez ouyr. Quand l'Admiral & ses gens furent arrivez au port ils s'armerent & ordonnerent au mieux qu'ils peurent, pour venir assaillir la Cité de Colandres, ils yssirent tous hors des nefz, & si vindrent marchands vers la ville, en laquelle ils livrerent un mout grand assaut. Alors parens s'armerent de tous cōtez, si vindrent aux defences, & alors le Chastelain de la Ville, vint vers huon & lui dit: Or suis Cain, il est temps que vous monstrez ce que sçavez faire, car ici devant sont les Chrétiens-logez, lesquels assaillent cete cité, ie vous prie que pas ne les esparnez. mout grande fiance avons en vous Seigneur dit huon, sçachez, puis qu'en cete cité suis, que verrez bien tôt ce que ie sçai faire, cain dit le Chastelain vous prie que devāt vous mettez, & nous vous suiurons, huon dit au chastelain sçachez que le mail de fer que ie porte. les assommeray trestous, mout grande ioye & liesse eurent les payens, & mout s'assurerent en cuidant que ce fut cain, lors huon s'arma de de tous ses armes, le chastelain luy fit armer un bon destrier, & sur lequel il monta, puis lui & ses payens saillirent hors de la cité, si trouverent l'admiral de Perse qui de ja étoit prest & rengé en bataille, lequel quand il vit que toute l'armée des sarrazins étoit issüe dehors, il se ferit dedans, & d'autre par le Duc huon, qui mout joyeux étoit de l'adventure que advenue lui étoit, si se mit à part pour regarder la bataille en laquelle il se vouloit mettre, pource qu'en la cité avoit esté tres bien receu & festoyé par ceux de la ville, tost

eut apperceu que ceux qui au port étoient descendus étoient de Perse, & que là étoit l'admiral & bernard son cousin, dont il eut telle liesse, que tout en plorant de la joye qu'il avoit remercia nostre Sauveur Jesus-Christ, de la bonne fortune qui lui estoit advenue & dit: vrai d'eu bien devez être loüé: car iamais ne faillez au besoin à tous ceux qui vous aiment & servent. A ce coup ie puis dire, que moyennant vostre ayde, ie verray encore ma femme Elclarmonde qui tant ay desirée, & clairette ma chere fille ainsi comme vous oyez disoit huon en regardant les deux parties.

*Comment la ville de Colandres fut prise par l'admiral de Perse apres qu'il eut gagné la bataille, & de la grand ioye qui fut faite à Huon quand il se fit connoire à l'Admiral de Perse.*

**L**ors que l'admiral de Perse vit & apperceut que ceux de la ville étoient yssus, il fit toutes ses batailles marcher si se ferit dedans ses ennemis la y eut mout grand occision faite tant d'une part & d'autre; mais la parfin ceux de la cité eurent le pire, trop puis estoient de chrétiens, que sarrazins qui de la ville étoient issus, parquoi ils furent contraints d'oc-troyer la victoire à leurs ennemis & y tournerēt le dos & s'enfuirent vers la cité l'admiral & bernard d'avec leurs exercee les chasserent en les tuant, que grand horreur estoit à les voir. Et finablement si fort les oppreisoit l'admiral, qu'il entra dedans la cité avec eux toujours detranchant & decouppant les sarrazins, que horreur étoit de voir courir le sang qui des corps morts yssoit par les ruës, ou gisoient Payens & Sarrazins morts. Puis quand l'admiral du tout se vit au dessus, il cōmanda que plus on n'occist personne, que ceux, & que vouloient croire au Jesus Christ. en qui

Ceux qui y croyent qu'on leur sauve la vie, & leurs biens, laquelle chose fut faite, assez y en eut qui receurent le saint baptesme, & d'autres qui ne le vouloient recevoir lesquels furent occis & mis à mort, comme la cité fut prinse. Huon qui dedans la ville étoit avecques les gens de l'Admiral s'en vint vers le palais ou il vit l'admiral & tous ces barons, & bernard qui aupres de lui étoit toujours le mail en son col. Quand leans fut entré il osta son heaume, & vint saluer l'admiral & tous ceux qui là étoient. Quand l'admiral, bernard & ses barons virent Huon, la joye & la liesse qu'ils eurent n'est nul qui racomptes le vous sceust. O tres-heureux, & vertueux chevalier dit l'admiral à huon, vôtre venuë ma tellemēt réjouy que pas ne sçay si c'est verité ou mensonge que ie vous voy ici sain & bien êtes tenu à dieu que telle grace vous a faite que de vous avoir ietté hors de ce peril, & de plusieurs autres, lors l'admiral embrassa huon, si pouvez penser que bernard son cousin eut grand joye, & tous ceux qui là étoient. Alors l'admiral dit à huon, & lui pria que dire & racompter lui voulust toutes ses adventures qu'advenües luy étoit depuis que d'eux s'estoit departy : alors le chevalier huon tout mot à mot leur racompta, & leur dit tout ce que par cy-devant avez entendu & ouy, c'est-à-dire de toutes ses merveilheuses adventures, & comment aussi il estoit échappé. Quand l'admiral & les barons eurent entendu huon, oncques iour de leur vie ne furent plus ébahis, de ce qu'ainsi en étoit échappé hors des mains de l'ennemy, & que bien étoit tenu de lui rendre graces, mout eurent grand joye de la venuë de huon, & sur tous autres bernard estoit joyeux, & apres que huon fut venu, & que les reconnoissances furent faites en la presence de l'admiral & des barons, le chaste-

lain qui avoit receu le baptesme s'en vint devant huon, & lui dit : Sire ie vous prie que vers l'admiral m'ayez pour recommandé : car ie vous promets loyaument de demeurer en cette cité comme son bon & loyal serviteur & son homme bien tenant la loy chrestienne qu'aujourd'huy ay receuë. Huon voyant le chastelain qui mout honorablement l'avoit receu en son hostel & fait grand chere, vint vers l'admiral, & lui dit : Sire ie vous requiers qu'à celuy preud homme que cy-devant vous voyez, vueillez donner & octroyer cette cité en garde de par vous, & la tenir comme sa propre chose, & de ce il vous fera hommage. Huon, dit l'admiral tout ce que vous voulez & qui vous est agreable & vient à plaisir ie lui octroye pour l'amour de vous. Huon en remercia l'admiral. Le chastelain voyant le grand & riche don que l'admiral lui avoit fait à la requeste de huon, se donna grand merveilles de la grande largesse & courtoisie qui à la cause de huon lui avoit été faite, il se mit à genoux devant l'admiral en la presence de tous ses barons, & promit de bien loyaument garder la cité vers tous, & contre tous ceux qui grever ou nuire le voudroient, ne iamais ne la rendroit fors à la personne de l'admiral, ou à celui à qui il en avoit avoit baillé commission: ainsi & par telles manieres comme vous oyez fut prinse la cité de Colandres sur la mer maiour.

*Comment l'Admiral de Perse & Huon, & tout leur ost passerent par devant Antioche & par Damas, & vindrent en Hierusalem baiser le sain sepulchre, puis par le Roy de Hierusalem furent reçeus en grande liesse, & comment le messager du soudan vint deffier l'admiral de Perse.*

## LIVRE SECOND DE

**E**T quand l'Admiral & huon, virent que la cité fut prinse, & mise en leur obeissance, & qu'ils y eurent éably. Seigneurs, Prevôts, Baillifs, de par l'Admiral, ils parlerent ensemble ayans esgard entre eux, puis que descendus estoient à terre qu'ils s'en yroient iusques en Hierusalem par terre, & que de là ou ils étoient n'avoit que dix iournées iusques en Antioche par devant laquelle ils passèrent, puis de là par devant Damas, puis apres iroient en la sainte cité de Hierusalem, en laquelle ils feroient leur offrande, & si d'aventure trouvoient aucun Rois ou Admiraux, qui le passage ou le chemin leur voussissent destourner qu'ils étoient assez puissans pour resister à l'encontre d'eux tous, puis apres l'admiral s'en pourroit retourner par terre, iusques en la riviere de Euphrate, en laquelle il trouveroit sa navire pour retourner en sa cité de Thauris dont il s'estoit party, & huon s'en iroit à Jasse, auquel lieu il trouveroit assez de navires pour passer en France. Ainsy comme icy m'avez ouï deviser conclurent de faire l'Admiral & huon, & tous les Barons, & chevaliers de Perse qui mout donnerent l'avis & conseil. Apres cette conclusion faite, l'Admiral fist commandement que les nefes fussent deschargées de tout ce que besoin étoit de mener par terre, laquelle chose ils firent mout diligemment, les destriers furent tirez dehors, les tentes, & pavillons furent toutes chargées sur des mulets, chameaux & dromadaires, qu'advis lui sembloit un ost à les voir, tant en y avoit en semble qu'ils sembloient à ceux qui les oyent que ce fut un nouveau monde, quand toutes les nefes furent deschargées les patrons prindrent congé de l'admiral, lequel mout expressément leur en chargea qu'en la riviere d'Euphrate l'attendissent, laquelle chose ils firent.

Quand les nefes furent departies, & que tous eurent tiré dehors ce que bon leur sembloit pour faire leur voyage, l'Admiral fist commandement par tout le pays environ, que les marchans & autres ayans la puissance de ce faire, ils fissent amener apres l'ost pain, vin, chair, biscuit pour entretenir l'ost, & de ce fut la charge baillée & ordonnée à conduire au nouveau Admiral de colandres, laquelle chose il fit, & conduit bien diligemment. Quand l'Admiral de Perse vit que tant étoit de se departir, il fit crier à son de trompe par la cité que chacun s'apprestat, & mit en point pour le matin partir de la cité, & aller là où l'admiral les vouldra conduire & mener, laquelle chose ils firent: quand ce vint une heure devât le iour vous n'eussiez pas ouï Dieu toner du bruit qui se faisoit en l'ost, l'Admiral & huon s'apprestèrent & monterent sur leurs destriers, puis issirent hors de la cité & se mirent aux champs, quand l'ost fut tout appresté ils se mirent en chemin pour aller vers Antioche: car de leurs journées ny de leurs gistes ne vous veulx faire long compte: car tellement exploiterent par Hermine la basse, & la haute, qu'ils arriverent à un Jedy au soir devât Antioche, auquel lieu ils se logerent celle nuit dessus la riviere sans que nul homme qui en la cité fut leur fit semblant de quelque mal ou dommage leur faire, ains leur livrerent pain, vin, & chair, & toutes choses que mestier leur étoit pour leur argent dont l'Admiral de Perse & huon, furent mout ioyeux, mout bon gré leur en sceurent, & pour cette courtoisie ne souffrit l'Admiral de Perse que nul de son ost fit quelque mal ne dommage à ceux de la cité: puis quand ce vint le matin qu'ils eurent déjeuné ils s'en partirent & mirent à cheminer devers Damas, dont à l'aller qu'ils firent, alloient prenant villes, châteaux, & metroy.

## HUON DE BORDEAUX.

*Comment Huon print congé de l'Admiral  
& des Barons de Perse, & vint monter  
sur mer au port de Thesaire, & comment  
il arriva à Marseille sans avoir quelque  
fortune.*

mètre en leur obeyssance, & celui qui par force étoit print, & qu'en la loi de dieu ne vouloit croire incôtinent étoit mis à mort. Quand là furent venus mal-gré ceux qui dans la ville étoient ils se logerent tous es iardins, si contraignirent ceux de la ville à leur apporter des vivres, laquelle chose ils firent pour doure qu'ils eurent, que leurs iardins ne fussent gastez & destruits: ainsi passerent la nuit, iusques à ce que vint le matin qu'ils prindrēt le chemin de Hierusalem, auquel ils eurent mout de grandes batailles & de rencontres: mais si grande puissance étoit que nul n'étoit qu'à l'en-côte d'eux peût faire quelque resistance, tant chaminèrent les barons Chrétiens, qu'ils se logerent à Nappelouse, & laissèrent l'ost, puis quand ce vint le matin l'admiral & huon, & plusieurs des barons de Perse s'en partirent de Nappelouse: environ quatre mille chevaliers avecques eux pour les accompagner en Hierusalem, auquel lieu ils vindrēt à heure de midy, où ils furent recus en grande ioye & liesse du Roy Thibaut, & du Patriarche qui alors étoit en Hierusalem, lesquels l'Empercur Charlemagne, & l'Empercur Constantin avoient laissé & ordonné pour la seureté, & garde de la cité, quand eux d'eux la cō-questerent, puis quād là furent venus, l'admiral de Perse, & le Duc huon de Bordeaux, Bernard, & les autres barons allerent à dorer & baiser le saint sepulchre, si y firent leurs offrandes & oblations. Puis allerent au Temple de Salomon, & au Temple de Simeon où il firent leurs pelerinages par les saints lieux de la cité, en grand devotion & reverence, apres qu'ils eurent fait & accompli leurs pelerinages ils retournerent au palais du Roy de Hierusalem: mais ie ne vous veux pas faire long compte: mais tant vous ose dire qu'oncques Roy, ne admiral, ne fut mieux servy.

Quand l'Admiral eut entendu huon, il lui dit mon loial ami bon gré vous sçai de ce que dites, bien vous pouvez tenir seur que si aucune affaire vous survient, & que ne puissiez accorder à l'Empercur, les offres que ie vous ay faites ie vous tiendray & irai en parsonne. Sire dit huon ie vous remercie: car trop ie me sens tenu à vous. Alors l'admiral par la main print huon, & lui dit: huon bien voy que de nous deux convient que la departie soit faite dont mout me greve: mais puis qu'ainsi est, que le souffrir le me convienc. Allez sçai que mout vous tarde, que de ce lieu soyez party du service que fait m'avez, ne vous sçauois quel don donner: car vostre chemin & le mien sont cōtraire: car le vôtre est par mer, & le mien est par terre, & pource au port de Thesaire a une nef mout belle & riche, laquelle par nos gens a esté gaignée sur le soudant, si vous donnons & pourrez monter dessus quand bon vous semblera, & avec ce vous donnons dix sommiers tous chargez d'or, & dix autres tous chargez de draps de soye, si pourrez emmener avec vous tous les françois qui en cēt ost sont, lesquels nous suivoient au partir que nous sîmes de Hierusalem, lesquels s'en iront avec vous en leur pays, & puis apres que de moi serai parti ie leverai mon siege si m'en retournerai au pais de perse. Sire dit huon de la courtoisie & du don que me faites ie vous remercie. Albrs l'admiral fit amener les sommiers chargez, lesquels ils fit conduire & amener iusques au port de Thesaire, si fit mettre en la nef qui avoit été donnée à huon, puis fit venir les pele-

LIVRE SECOND DE

rins françois lesquels il bailla à huon pour luy servir & accompagner, & leur donna de mout beaux & riches dont, dont ils furent mout ioyeux de la belle adventure que advenu leur étoit: car plus eurent d'argent pour eux retourner qu'ils n'en avoient apporté quand de leur pays se departirent, dont ils en remercierent l'admiral, & promirent qu'à huon feroient tous servir, sans l'abandonner ne laisser jusques à ce qu'il soit au dessus de ses besongnes. Alors huon appresta son allée: mais pas n'oublia à faire porter avec lui la grande patte du griffon laquelle il fit mettre dedans sa nef l'admiral de Perse, les mareschaux, & les connestables de l'ost, & tous les barons monterent à cheval, si convoierent huon jusques à Thefaire, auquel lieu ils trouverent la nef prestée & garnie de vivres, & de tout ce qu'il y appartenoit. Alors huon tout pleurant print congé de l'admiral de Perse, & de tous les barons desquels pour son departement demenerent mout grand douleur, & s'en retournerent en l'ost devât Acre, en eux devisant les grandes valeurs prouesses & courtoisses qui en huon étoient quand là furent venus tout celement ordonnerent que chacun fut prest, pour le lendemain au matin partir, laquelle chose fut faite, ainsi que par l'admiral avoit été commandé, ainsi comme vous oyez s'en departit l'admiral de perse de devât la cité d'accre, & se mit en chemin vers perse, où il trouva sur la riviere d'Euphrate toutes ses navires sur lesquelles il monta & s'en alla jusques en son pays. D'autre part huon & bernard son cousin avecques lui, & plusieurs chevaliers & escuyers du pays françois, quand dedans leur nef furent entrez, ils firent lever leurs ancres & faire voiles, ausquels le vent se mit si bon & si froid, que sans aucune fortune avoir ils passerent devânt Rhodes, & par dehors candie, les

Illes de cecile, de corsephic, de Sardainne. Finablement tout nagerent sans avoir nul empeschement ne fortune, qu'ils arriverent au port de Marseille, auquel lieu ils descendirent à mout grand joye, & deschargerent leur nef: puis quand à terre furent descendus, huon donna la nef au patron qui l'avoit conduit & guidé, dont il en fut riche à jamais: mais il remercia huon bien humblement. Quand tous furent descendus à terre, ils firent porter toutes leurs bagues en la ville, auquel lieu ils se reposerent tous par l'espace de 8. iours avant que de là se partissent. A tant vous lairray à parler de huon & de ceux qui avecques lui étoient, & vous parlerez du bon abbé de clugny.

*Comment l'Abbé de Clugny fit mettre une embusche de gens d'armes entre Mascom & Tornes sur le neveu de l'Empereur, lequel lui & ses gens furent morts & desconfits, parquoi l'Empereur fut si troublé qu'il fit mener Esclarmode pour faire ardoir, & trois cens prisonniers Bordoisois pour faire pendre.*

Cette histoire est le departement que bernard fit l'abbé de clugny, pour aller querir & chercher huon son neveu, l'abbé voiat que nulles nouvelles certaines ne sçavoit ny n'osoit parler de huon ne de bernard son cousin qui l'étoit allé querir, mout lui desplaisoit de ce que autre chose n'en pouvoit sçavoir: mais la chose qui plus lui faisoit passer la douleur si estoit pour la belle clairette fille de huon qu'il faisoit garder, & étoit tout son confort, car tant étoit belle & douce, qu'au monde on ne trouvoit sa pareille, de beauré, ne de bonnes vertus dant elle étoit ornée: d'autre part, quand il avoit souvenance de la belle niepce Esclarmode qui estoit en

### HUON DE BORDEAUX.

estre prison, laquelle il sçavoit & connois-  
soit être en si grande pauvreté & misere  
quand d'elle avoit souvenance, il n'avoit  
membres sur lui qu'il ne tremblat d'ire &  
de courroux, & tant qu'un iour lui fut rap-  
porté par homme notable venant de saint  
Jacques, & qui par bordeaux avoit passé  
qu'un neveu de l'Empereur s'en devoit  
partir pour aller à Mayence par devers  
l'Empereur Thierry son oncle lequel em-  
menoit avec lui foison de Bourgeois de la  
cité pour les mettre prisonniers pource  
que de huon leur Seigneur avoient parlé,  
& avec ce menoit avec lui tout le tribut  
& l'argent des revenus du pais de Borde-  
lois, que chacun payoit à l'Empereur.

Quand le bon abbé de clugny fut adverti de  
la venue du neveu de l'empereur, lequel il  
tenoit à ennemi, il assembla grand foison  
de noble hommes, dont la pluspart étoiet  
de la race du duc de Bourgogne, qui pour  
lors étoit pere, & girard de roussillon qui  
encore n'avoit que trois ans d'âge. Quand  
l'abbé de clugny eut fait venir & assem-  
bler grand foison de gens, il esleut le Sei-  
gneur du verger pour être le conducteur ;  
pour les conduire & mener, lequel fit met-  
tre ses espies & ses chevaucheurs par tout  
ou il pensoit qu'ils devoient passer, & tant  
de nouvelles certaines lui vindrent qu'ils  
étoient logez à Masçon, & que le lende-  
main ils s'en devoient partir pour venir à  
Tornus. Alors le Seigneur de Verger &  
& plusieurs autres, par le commandement  
de l'abbé de clugny, se vindrent mettre en  
embûche entre Masçon & Tornus, en une  
vallée qui là est, & tant que par la guette  
qui sur la montagne avoient mise, si ap-  
perceurent les allemands venir, lesquels  
pouvoient être 2. mille chevaux & le Sei-  
gneur du Verger avoit en sa compagnie  
plus de trois mille hommes deffensables:  
lesquels fut mout joyeux quand à la guet-

te ouirent dire la venue de leurs ennemis,  
lesquels étoient déjà avancez qu'ils a-  
voient passé la premiere embûche, vindrent  
en la vallée, & quand ceux de la premiere  
embûche, & ceux de derriere virent que  
temps & heure étoit d'aissailir leur enne-  
mis, il les assaillirent si bien, qu'en peu  
d'heure ils eurent occis mis à mort la plus  
grand partie, car oncques un seul n'en é-  
chapa que tous ne fussent prins ou morts,  
& en nulle maniere ne se pouvoient sauver  
pource que l'un des côrez avoient la mon-  
tagne, & d'autre part la riviere de Saone  
& par devant & par derriere avoient leurs  
ennemis, & fut mout en icelle journée le  
neveu de l'Empereur, qui étoit mout beau  
chevalier, & l'avoit l'Empereur envoyé à  
bordeaux pour gouverner la terre & le  
pays de bordelois, ou il avoit été par l'es-  
pace de 40. ans, dont le Seigneur du Ver-  
ger fit prendre le corps & mettre en terre  
dedans la maitresse Eglise de Tornus, ou  
ils vindrent au giste, à tout leurs prisonniers  
qui plus de huit cens étoient mout joyeux  
furent ceux de la cité de bordeaux, quand  
ainsi furent échappez, des Allemans.  
Après cette destrouffe faite ils vindrent à  
clugny, ou ils furent receus à grand joye de  
l'abbé, & du convent, à qui se dit Seigneur  
du verger raconta, & dit la maniere de la  
détrouffe, & puis fût le gain & le butin de  
party à ceux qui l'avoient gagné excepté  
envirô mille hommes que le bon abbé de-  
tenoit pour la garde de saville de clugny,  
lequel fit grand détrosses dessus les gens  
dudit Empereur après rét détrosses faite  
les nouvelles en furent tôt portée en la no-  
ble cité de mayence, par devers l'empereur  
Thierry, lequel fut mout dolent & triste,  
pour l'amour de son neveu, il le regretta  
mout & plaingnit pource que fils de sa seur  
étoit, dont de la douleur & du grand cour-  
roux qu'il eut, il en fut 3. iours avant que



LIVRE SECOND DE

de la chambre se departit. Quand ce vint au quatrieme, il manda tous les barons & son cousin, auxquels ils firent les cōplantes commēt pour le fait de huon de bordeaux ie croi assez que iamais ne retournera arriere: mais puis qu'ainsi est que sur lui ne puis avoir vengeance, ie m'en prendrai à sa femmes Esclar monde, & à trois cens hommes qui sont mes prisonniers, que ie fis amener de la cité de Bordeaux: mais par celui Dieu qui me fit & forma à sa semblance, iamais ie n'aurai joie en mon cœur ne boirai ne mangerai, jusques à ce que la dame Esclar monde soit bruslée dedans un feu, & les trois cens prisonniers pendus & étranglez, & venez que chacun de vous sçache, que le premier qui m'en parlera ie le haïray à jamais. Alors les barons oyans le serment que fit l'Empereur Thierrri, il n'y eut si hardy qu'un seul mot ofast sonner, il cōmarda qu'incōtinent que grand foison d'épines fussent menées hors de la cité de Maïence sur une petite montagne qui là étoit, & qu'aupres de la, plusieurs fourchers fussent levées pour pendre les trois cens prisonniers laquelle chose apres son commandement fut faite, car plus de 10. charretes d'épines y furent menées pour brusler la noble dame, laquelle fut envoyée querir par quatre gros lourdiers, & les prisonniers avecques elle, si furent menez par la cité en les battans.

Quand la noble dame se vit ainsi mener en tourment, mout piteusement alloit regrettant son bon mary huon & sa fille la belle clairrette en disant.

Ha mon tres-doux amy à cette fois se fera la departie de nous deux: puis apres commença réclamer N. Seigneur Jesus-Christ en lui priant que d'elle voulust avoir pitié, & que son ame voülist mettre en son Paradis, tout ainsi pleurant la noble dame fut menée par la ville. Alors dames bour-

geoises, puc elles saillirent dehors de leurs maisons regardant la douloureuse & piteuse compagnie qu'on menoit mourir, & disoient tout haut. Ha tres noble dame qu'est devenu la grāde beauté qui en vous souloit être, que maintenant voyons vōtre visage passe, descoulouré qui tant souloit être beau & maintenant le voyons maigre & descoulouré, que sōt devenu vos beaux cheveux que maintenant voyons noirs, las noble Dame mout grand pitié avons, de vous voir en cēt estat, si amender le pouvions, ainsi par tous les lieux de la Ville par où la dame alloit passant la regrettoient & lamentoient tous ceux qui passer la voyoient. Les trois gentils-hommes passerēt aussi l'Empereur Thierrri & ses barons venoient toujours chevachant apres, car le desir qu'il avoit que la dite dame fut aisée & les prisonniers mis à mort le cōtraignoit de les faire haster & aussi pour la grande donleur qu'il avoit de son neveu & de ses gens que nouvellement avoient esté occit par le fait & pourchaz du bon Abbé de Clugny. Quand dehors de la cité de Maïence furent yssus, le Duc Hildebert prochain parent à l'Empereur Thicrry arriva ainsi cōme la noble dame Esclar monde étoit issüe, laquelle il vit mout rudement être menée si la reconneut tantost, dont quād en ce point l'avit les larmes lui cheutrent des yeux & eut peur de la regarder & dit à ceux qui là menoient que tout le pas allast jusques à ce que l'Empereur eût passé, laquelle chose ils firent volontiers, & quand la noble dame esclarmonde entendit le duc elle eut un peu d'espoir si tourna ses yeux tout en pleurant devers le Duc, & lui dit. Ha tres-noble Prince ayez pitié & compassion de moy, car pas n'ai fait chose parquoi la mort ie dois recevoir. Quand le Duc Hildebert entendit le parler de la bonne dame qui tant estoit

## HUON DE BORDEAUX.

pitieux, oncques n'eut pouvoir de parler ne lui répondre un seul mot tant avoit le cœur triste & dolent, si s'en alloit brochât des esperons à l'encontre de l'Empereur, Thierry, lequel il rencontra apres que les trois cens prisonniers furent passez, desquels il eut tres-grād pitié si passa outre si bien qu'il s'en vint jusques au devant de l'Empereur qui apres eux venoit chevauchant, & quand devers lui fut venu, tout en larmoyant le salua, & dit ha tres-noble Empereur ie vous prie & requiers en l'honneur de la passion de nôtre Seigneur Jesus-Christ que pitié & compassion vous vueillez avoir de cēt douloureuse & pitoiable compagnie qu'aujourd'hui voulez faire mourir, ia voyez que nous sommes en la sainte quarantaine, parquoi ie vous requiers que vueillez leurs vies respirer jusques à ce que Pasques soit passé, & si vous prie humblement sur tous les services qu'onques moi ne les miens vous fismes, qu'en guerdon me vueillez octroyer cette requeste qui mout est raisonnable & juste, mout grand tort avez que sur celle noble dame voulez venger vôtre ire & courroux vous les avez dechassé hors de leurs pays & seigneuries, lesquels vous tenez en vôtre main, & prenez les revenus & profits, pas ne vous suffit, si de sang froid & rassis voulez faire mourir cette noble dame, me doute que nôtre doux Sauveur Jesus-Christ ne se courrouce vers vous, quand l'Empereur eut entendu & oïr le duc hildebert son cousin germain, il s'arresta, & dit en bref, cousin ie vous ai bien entendu & pource en peu de mots vous répōds que si tous deux de mon Empire, & tous les Prestres & Cordeliers ne me faisoient d'ici à un an que prescher, & me prier que la vie de cēt dame voulisse respirer de mort ne de ceux qui avecques elle vont mourir, si n'en ferois-ie rien, & pource ne m'en

parlez plus. Car par la barbe qui me pend au menton, puis que Huon de Bordeaux son mary, n'ay peu avoir pour ma volunté faire, iamais ne boirai ne mangeray jusques à ce que j'aye veu ardoir & brûler le corps de ladite dame, & de tous ceux qui avec elle sont prisonniers iceux voir pendre & étrangler, car quand il me souvient de la mort de mes neveux, & de mon trescher fils que son mary huon a occis & mis à mort, ie n'ay membre sur moi que d'ire & de courroux ne me tremble.

Adonc quand le duc Hildebert eut entendu l'Empereur il eut mout grand dueil & retourna la teste de son cheval, & s'en departit sans plus un seul mot dire, & ne print pas congé de l'Empereur. Ains s'en retourna d'ou il étoit venu, plein d'ire & de mal talent. Alors l'Empereur Thierry s'écria & dit, que bien tost se voulust de pescher de faire la dame ardoir, il s'arresta en une bien grande pleine, ou de loing de le cité pouvoit voir brusler la belle esclarmonde, qu'il faisoit mener dessus la montagne ou le feu étoit appareillé.

Quand ladite dame apperceut & vit le lieu ou elle s'attendoit de mourir elle ietta un mout haut cry en faisant ses piteuses complaints vers nôtre Sauveur & Redempteur Jesus-Christ en disant. Ha Seigneur tu sçais que ie me suis fait baptiser & laver, pour croire en ta sainte loy, en laquelle ie veux mourir.

Car ie voi que mes iours sont courts, & pour ce ie te requiers tres-humblement que de mô ame ayez pitié & vueillée garder huon mon mari, & ma tres-chere fille. Ainsi comme vous voyez se complaignoit la noble duchesse esclarmode étant à deux genoux devant l'atache ou elle attendoit l'heure de la mort, ie vous laisserai parler de la dite dame, & parlerons du noble Roy Oberon, & de toute sa compagnie.

LIVRE SECOND DE

*Comme le noble Roy Oberon envoya deux de ses Chevaliers, s'est à sçavoir Malebron & gloriand pour delivrer la duchesse esclarmonde qu'on vouloit brusler, & les trois cens prisonniers, lesquels par les chevalliers furent tous delivrez.*

**N**Ostre histoire racompte qu'en icelui jour le noble Roy Oberon étoit en son palais de Mommur, ou il avoit tenu sa cour car sa mere la dame de l'isle celée y étoit.

Si fut la noble Royne Morgne la fæe, & Madamoiselle traulline sa niece avec plusieurs autres fæes, & plusieurs fæes, qui grande joye demenoient.

Oberon étoit assis dessus un riche siege, bordé de tres fin or, & de pierres precieuses. Et ainsi comme là étoit, il commença à penser à part lui apres lui tomberent, les larmes des yeux si tres-abondamment, qu'avis étoit à les voir que tout d'eût fondres en larmes.

Quand les Roynes, & les dames & damoiselles qui la estoient virent le Roy Oberon demener telle douleur, & si grand tristesse, ils en furent mout émerveillez, là étoit gloriand le bon chevalier, & Malebron, lesquels étoient mout privez du dit Roy Oberon.

Quand il virent le Roy Oberon demener telle douleur, ils furent mout ébahis. Sire, ce dit gloriand, qui est aujourd'hui d'homme vivât au monde qui vous aie courroucé, ne fait chose qui vous doive desplaire. Gloriand dit le Roy Oberon, le courroux que j'ai est pour la belle Esclarmonde, femme de huon mon ami, laquelle est maintenant dehors de Mayence devant un grand feu despines auquel l'Empereur Thierry la veut faire mourir & ardoir, & trois cens prisonniers avec elle, & si ne les puis secourir. Moulit fort m'en fait grand mal,

pour l'amour de huon, lequel est de son retour passé la mer & est maintenant en chemin lequel a eu tant d'aventures qui n'est corps humain qui puisse avoir souffert ne porté les peines, les perils, ne les grands travaux, ne les merveilleuses aventures qu'il a portées, car tant à eu de batailles & de fortunes, que merveilles seroient de les oïr racompter, maintenant qu'il cuide avoir repos, & trouver la belle Esclarmonde sa femme en vie laquelle sera arse, & bruslée si bref n'est secouruë ie sçay de certain qu'il mourra de duel.

Quand gloriand & Malebron ouyrent le Roi oberon, ils se jetterent à deux genoux devant lui, & lui dirent. Ha tres-cher sire nous te prions que cét noble dame vueilles secourir, pour l'amour de ton bon amy huon. Gloriand dit le Roy Oberon, ce ne ferai je pas: mais bien suis content que hativement alliez delivrer la bonne dame, & tous ceux qui avecques elle on veut faire mourir & ardoir, si dites de par moi à l'Empereur Thierry, que si hardy ne si osé soit, que la dame ne a ceux de sa compagnie fasse quelque mal, & que je veux qu'il ayent leurs vies sauves jusques à ce que le bon jour de Pâques soit passé, & que ladite dame, & ceux qui avec elle veut faire mourir, il fasse retourner de dans la ville de Mayence, & que la noble dame soit mise en la chambre ou elle soit à son plaisir, si la fasse baigner & laver, & revestir de neuf si lui fasse bailler quatre nobles damoiselles pour la servir & accompagner, & qu'il lui fasse donner à boire & à manger, comme sa propre fille, & que pareillemēt il le face aux prisonniers, ie veux qu'ainsi soit fait jusques à ce que le jour de Pâques soit passé, & lui dites bien de par moi que si hardy ne soit de mes commandemens trespasser. Alors Gloriand & malebron prirent congé du noble Roy Oberon, & de

tous ceux & celles qui là étoient, ils sou-  
haiterent au lieu & en la place ou la Du-  
chesse Esclarmonde estoit en pleurs & en  
lamentations, agenouillée devant le feu  
attendans l'heure de la mort, laquelle lui  
eût été prochaine si bien tôt n'eust été se-  
couru; car dé-jà étoit prinse & faïste pour  
la lier à l'estache, quand Gloriand & Ma-  
lebron y arriverent bruyans comme sou-  
dres, & si n'étoient de nuls veus fors de la  
dame. Puis quand la furent venus & qu'ils  
eurent veu le feu allumé, ils prindrent &  
saisirent les dix ribaux qui la dame vou-  
loient ietter au feu, si les jetterent au mi-  
lieu en la plus grand flambe ou ils furent  
tantôt tous ars. Et avecques ce en faisoïent  
plusieurs autres dont tous ceux qui la é-  
toïent avoient si tres grand peur & si grand  
horreur, que nul d'entr'eux n'osa demeu-  
rer là, puis vindrent les deux chevaliers  
qui dirent à la dame Esclarmonde, dam e  
nous sôme envoyez pour vous ietter hors  
du danger ou vous êtes. Seigneurs ce dit  
la dame ce n'a pas été la premiere fois que  
le noble Roy Oberon nous a doné secours  
& aide, à moi & à mon mari huon, dieu  
par sa grace le vueille remunerer. Dame  
dit Gloriand vaeillez vous réjouir & faire  
joye, car vôtre bon mari huon est par deça  
la mer, lequel vous verrez dans peu de  
temps. Quand la bonne dame entendit glo-  
riand de la joye qu'elle eut fut long-tems  
qu'un seul mot ne peut répondre, & fut  
ainsi comme ravie, si dit à gloriand. Sire  
bien vous dois aimer & chèrement tenir,  
qui de telles nouvelles m'avez apportées.  
Alors gloriand & Malebron, dirent à Es-  
clarmond dame arrestez vous un peu icy  
jusques à ce que nous aions mis au deliure  
les prisonniers lesquels voyons devant  
nous mener mourir: car tantost retourne-  
rons icy par devers vous. A tant s'en par-  
tiront de la dame laquelle ils laisserent à

genoux, les mains jointes devers le Ciel;  
qui devotement rendit graces à nôtre Sei-  
gneur J. C. du secours & aide qu'il lui a-  
voit envoyé. Apres que gloriand & Ma-  
lebron furent departis de la dame, ils vin-  
drent devers les fourches ou ils trouverent  
les trois cens prisonniers, lesquels ils des-  
slierent & mirent à delivre. Si en occirent  
& mirent à mort plusieurs de ceux qui là  
étoient commis pour les faire pendre, dôt  
mout furent ébahis ceux qui la estoient.  
Quand ainsi virent occire & destrancher  
leurs gens, & avec ce ne voyoient ceux,  
qui ce leur faisoient, excepté qu'advis leur  
étoit que sur eux étoïent arrivez mille che-  
valiers, tant grand bruit & tant grand noi-  
se faisoient les deux chevaliers faës, par-  
quoi ceux qui là étoient venus eurent tel-  
le peur & telle horreur, qu'ils commence-  
rent tous à fuir vers l'Empereur qui mout  
fut ébahy de cette aventure: car dé-ia  
lui avoit été dit & annoncé que la duchesse  
Esclarmonde étoit delivré, & si ne sça-  
voit on par qui, fors que bien on avoit ouï  
grand bruit & grande tempeste, alors re-  
garda derechef, & vit tout le pevole fouyr  
devers lui, lequel étoit allé aux fourches,  
pour voir pendre les 3. cens prisonniers,  
lesquels quand devant l'Empereur furent  
venus, lui racompterent & dirent ce qu'ils  
avoient veu & ouy, dont l'Empereur  
Thierry & tous les Barons, eurent mout  
grand peur & grand hideur.

**H**A Sire dit un d'autriche, mieux vous  
vousist avoir creu le Duc Hildebert  
vôtre cousin, sçachez que mout avez cour-  
roucé nostre Seigneur Jesus-Christ, que  
telle chose avez voulu faire en sa Ste. qua-  
rantaine. Apres ce que les deux chevaliers  
Gloriand & Malebron, eurent rescoux &  
mis à delivre la bonne dame & les prisô-  
niers, ils les prindrēt & les amenerent vers  
l'Empereur, si se monstrent eux deux

LIVRE SECOND DE

Quand en la présence de l'Empereur furent venus, & que devant lui eurent amené la dame & les prisonniers, l'Empereur regardant qu'ils n'étoient que deux hommes armés dessus les destriers peu les pris, & leur dit: comment avez vous été si osé, ne si hardi d'avoir delivré ceux que j'avois condamnez à mourir, parquoi ie vous fais sçavoir que avant que jamais boive ne mage ie vous ferai pendre & étrangler, & la dame Esclarmonde ne partira ia jusques à ce que ie vous aie tous devant moi veu mourir. Lors Gloriand & Malebron leverent les visites de leurs heaumes & apparurent & fut advis à ceux qui là étoient que iour de leur vie n'avoient veu deux plus beaux chevaliers. Alors Gloriand parla à l'Empereur Thierry, & lui dit: Sire Empereur de vous ne de vos menaces faisons peu de compte: mais sçachez pour verité que le noble Roy Oberon vous mande de par nous sur autant que doutez à perdre la vie, que tel ne si hardi ne soyez de iamais plus vous entremettre de faire mal à cette noble dame qui ici est, ne à ceux qui avecques elle sont prisonniers, que premieremēt le iour de Pasques ne soit passé, & vous mande le noble oberon, que la dame qu'ici est, tenez-en vostre hostel vestuës & réparée & aussi bien gouvernée, & accompagnée des nobles dames & damoifelles pour la servir mout honorablement, comme si elle étoit vôtre propre fille. Et que pareillemēt faciez aux prisonniers qu'ici sont présents, qu'ils soient revestus & gouvernez tout ainsi cōme les propres chevaliers de vôtre cour. Et si gardez que de tout ce que nous avons dit ne vueillez faire ne aller au contraire, pour chose qu'il vous advienne: ou si autrement le faites, il n'est homme mortel qui vous sçeuſt garder de mort, & si vous mādē le noble Roy Oberon qu'est le souverain Seigneur de tous ceux & cel-

les qui sont en faërie. Quand l'Empereur Thierry entendit Gloriand le chevalier & Malebron, qui devant lui étoient tous armés, les épées aux poings pleines du sang des allemans qu'ils avoient occis, si en fut mout triste & dolent, si eut mout grand peur, il regarda vers ses barons & leur dit: Seigneurs ie vous prie que aucun bon conseil me vueillez doner sur ce que j'ai à faire, bien pouvez avoir ouy parler du Roy oberon, & de ses faits qui sont mout grāds parquoi je le doute mout, ia pouvez voir comment par deux chevaliers ont été refcoux ceux que j'avois condamnez à mort, & la grande occision que par eux deux a été faite de mes gens lesquels j'avois commis pour faire ce que ie leur avois ordōné. D'autre-part vous oyez qu'il me mande par les deux chevaliers que la dame & les prisonniers vueille garder, & bien faire penser, & que si hardy ne soye de leur faire quelque danger, que premierement Pasques ne soit passé. Alors parla un ancien chevalier, & dit à l'Empereur, sire sçachez de verité, que le Roy Oberon est mout puissant & sage: car il n'est chose au monde qu'il ne sçache, & avec ce toutes & quantes fois qu'il lui vient à plaisir, où il est il le souhaite à si grand nombre de gens qu'il lui plait, & croyez certainement que si au cōtraire voulez aller de ce qu'il vous mande, les deux chevaliers qui devant vous sont apparus, ont assez de puissance pour vous destruire, sans ce que Oberon s'en melle, & pour ce à mon advis est que répondez aux deux chevaliers, que tout ce que le Roy Oberon vous a mandé par eux que vous le ferez sans aller au contraire, alors tous les barons ensemble dirent à l'Empereur que ainsi le fit. Quand l'Empereur eut ouy ses barons, il retourna parler aux deux chevaliers facz, & leur dit: Seigneurs vous saluerez le Roy Oberon

HUON DE BORDEAUX.

Oberon, & luy direz de par moi que tout ce que par vous m'a été mandé, ie l'accompliray à mon pouvoit. Sire Empereur ce dit Gloriand, si faites ce que vous dites le noble Roy Oberon vous tiendra pour son ami, & pourtant vous recõmandons à Dieu. Ainsi comme vous voyez s'en departirent les deux chevaliers, que onc l'Empereur ne homme qui la fut ne sceut dire: qu'ils deviendrent, dont ils furent bien ébahis. Tant allerent Gloriand & Malebron, qu'en peu d'heures ils vindrent à Mommur auquel lieu ils trouverent le noble Roy Oberon, ausquels luy-même raconta tout ce qu'ils avoient fait, & que pour l'heure la dame & les gens de Huon étoient bien à leur aise, & bien servis de ce que mestier leur étoit: puis dit qu'avant qu'un mois fut passé, ils acheteroient cher l'aise en quoy ils estoient: car l'Empereur qu'ils haïssoit mout leur fera comparer le bien qui leur a fait, lequel pour la grand haine & le mal qu'il veut à Huon, les fera trestous remettre en la chartre où ils seront en grand misere, puis quand ce viendra à pâques il voudra faire ardoir la belle Esclarmõde, & faire mourir tous ceux qui avec elles sont en prison, & n'en pourront eschapper s'ils ne sont secourus. Sire, dit Gloriand, pas ne cuide que l'Empereur l'osast penser. Gloriand dit le Roy Oberon, sçachez que la grande haine qui est enracinée dedans son cœur le contraindra de ce faire. A tant ie vous lairray à parler du Roy Oberon, & parlerons de l'Empereur Thierry.

*Comment l'Empereur fit bien penser la Duchesse Esclarmonde, & bien vestir & ordonner. Et aussi fit-il là tous les prisonniers: mais dans trois semaines apres il fit Duchesse & les prisonniers mettre en chartre, ou ils furent en grand misere.*

O R dit le conte en cette histoire, qu'après que les deux chevaliers faïcs se furent departis & évanouis de la presence de l'Empereur, & qu'ils s'en furent retournés dedans Mayence, il fist ramener avec luy la Dame & les prisonniers, dont les bourgeois & bourgeoises, Dames & Damoiselles de la ville furent mout joyeux, de la bonne aventure que advenue étoit à la Dame, & à ceux de sa compagnie: laquelle l'Empereur fist mener en son Palais, & luy fit delivrer chambres bien ordonnées comme à elle appartenoit, & lui bailla quatre Damoiselles pour la servir, si la fist baigner & estuver, & revestir du tout, si bien & si richement, comme si elle eust esté sa propre fille, & la fit penser tellement que devant que le mois fut passé elle revint en sa beauté: les trois cens prisonniers furent mis par chambres, revestus tout à neuf, tenus aises comme les gens de l'Empereur, lequel l'avoit commandé: mais tost apres les trois semaines passées, la grand haine qu'il avoit à la dame & aux prisonniers, le contrainit de leur oster celle joye & aise qu'ils avoient eues, & la tourner en pleurs & en douleurs, & iura Dieu que pour le Roy Oberon, ne pour chose qui sceust faire, il ne seroit en paix de cœur jusques à ce que tout fussent descendus en la chartre, & avec ce iura que ia si tost ne seroit venu à Pasques, que la Dame ne fit ardoir, & tous ses hommes pendre aux fourches, qu'encores étoient livées, & sur eux prendre vengeance pour l'amour de Huon qui tant de maux luy avoit fait, lesquels il ne pouvoit oublier. Quand il eut ce dit il commanda à ses gens que tost allassent prendre la Duchesse Esclarmonde, & que elle & les prisonniers fussent remis dedans la chartre, ainsi comme au par avant avoient

LIVRE SECOND DE

esté, laquelle chose, apres le commandement de l'Empereur Thierry fut fait, dont la bonne Duchesse Esclarmonde, & tous les autres prisonniers furent mout dolens & eurent grand peur, & dirent l'un à l'autre qu'à ceste fois leur mort estoit venue. Et quand Esclarmode se vit remettre dans la chartre, commença fort à plorer & regretter son mary, disant: Ha sire, trop pouvez demeurer, ie ne vois heure que à mort ne soye menée, & que iamais à tems n'y pouvez venir, bien dois-ie maudire l'heure que onc ie suis née: car onc iour de ma vie ie n'eus que dueil & tristesse. Mieux me voulat estre morte, qui ainsi en ceste prison user ma vie, mout devotement cria mercy à Dieu, en luy priant que d'elle voulust avoir pitié, ainsi comme vous oyez fut la noble dame remise en la chartre, & tous les trois cens prisonniers, où ils souffrirent maintes femmes, & maintes pauvreté: car autre chose d'avoient à viure que pain d'orge & de l'eau. A tant vous lairray à parler d'eux, & parlerons de Huon qui estoit arrivé à Marseille.

*Comme Huon se partit de Marseille. & vint vers son onc l'Abbé de Clugny en habit dissimulé, puis se descouvrit, dont l'Abbé eut grand joye, & aussi eut Clairette sa niece.*

Quand le noble Huon de Bordeaux eust seournée quatre journées à Marseille, il appresta son bagage, & fit acheter mulles & chevaux pour luy, & pour ceux qui avec luy estoient, & fit changer ses pommiers, dont par dessus l'un n'oublia pas à charger la patte du griffon, laquelle estoit mout grande & horrible à voir. Puis la fit couvrir afin que de chacun ne fut veu. Quand il fut

prest & que tout eut fait charger, il se departit de Marseille, & chemina tant qu'il traversa la Provence & vint au Mairconnois, & tant fit qu'un mardy au soir arriva en la ville de Tornus, puis quand là fut venu, & que ce vint qu'ils eurent souppé, il appella Bernard, & luy dist: mon cousin ie vous prie que vous m'attendiez icy: car ie veux aller voir mon oncle l'Abbé de Clugny, & Clairette ma fille que mout ie desire à voir, assez tost retourneray vers vous, i'y veux aller en pelerinage afin que ie n'y sois pas si tost connu. Sire dit Bernard, puis qu'il vous vient à plaisir, bien devons estre contents. A tant en laissèrent à parler, si s'en allerent coucher, quand ce vint le matin que Huon s'habilla, il se mit en guise de pelerin, & print l'escharpe, & le bourdon à son col, à tout l'estamine vestuë, les grosses bottes en ses pieds, il avoit longue barbe & longs cheveux, parquoi il sembloit estre pelerin, & aussi estoit-il, quand Bernard & ses compagnons le virent ainsi atourné, fort commencerent à rire, en luy disant: Sire, bien appert à vostre maniere que de bon lieu soyez échappé, il m'est advis que si le baston faisissez trembler, vous feriez vuider l'argent hors des bourses de ses petites femellettes, quand Huon l'entendit, mout commença à rire, & print congé d'eux, si s'en partit tout seul le bourdon au col, & ne cessa de cheminer iusques à ce qu'il vint à Clugny. Quand la fut venu, il vint à la porte de l'Abbaye, si appella le portier, & luy dit: amy, ie te prie que tu me laisse entrer ceans, il ouvrit le guichet, & regarde Huon. Puis quand il l'eut veu, mout lui sembla estre bel homme, & corporu à voir, & dit en luy-mesme que oncques iour de sa vie de plus bel homme n'avoit veu, ne qui mi-

HUON DE BORDEAUX.

eur sembla être homme de bon lieu, & dit à Huon pelerin, à vostre plaisir pouvez entrer. Alors huon entra dedans, & dit au portier, amy sçache que tout droit ie viens d'outre mer, & de baiser le saint Sepulchre, ou l'ay eu & souffert maintes peines, & pource qu'autres fois j'ay esté avec l'Abbé de ceans, pas ie ne voulois passer sans le voir ne parler à lui, ie vous prie que cette courtoisie me vueillez faire qu'à luy puisse parler, bien sçay que tost me connoitra, sire dit le portier, il m'est advis que vous estes de bon lieu, & pource vous abandonné à aller ou il vous plaira parmy l'hostel de ceans, si pourrez trouver nôtre bon Seigneur l'Abbé en une salle ou il deuise avec ses Religieux, certes ie sçay que de luy ferez le bien venu, si de vous a quelque connoissance, car de plus preud homme ne plus sage on ne trouua deçà la mer. Amy dit Huon, vostre courtoisie vous pourra encor valoir. Alors Huon se departit du portier & vint en la salle, ou il trouua l'Abbé, qui à ses religieux deuisoit. Quand huon fut entré, il salua le bon abbé & sa compagnie. Amy dit l'Abbé, soyez le bien venu, ie vous prie me dire de quelle part vous venez. Sire dit Huon, sçachez que ie viens d'outre mer, de la sainte cité de Jerusalem, auquel lieu j'ay baisé le saint Sepulchre, ou Dieu fut mort & vis, bien ay esté par de-là demeurant l'espace de six ans entiers, & la cause pourquoy ie suis icy venu, c'est pource que par de-là ie trouuai un jeune chevalier de mon aage, lequel se nommoit Huon de Bordeaux, & se disoit estre vostre neveu lequel quand il vit que de la me voulus departir, il me pria tres-humblement qu'à vous le voulust avoir pour recommandé, & pource. Sire, ie suis venu vers vous pour le message faire, car luy & moy

avons esté en plusieurs batailles, & en mainte amitié ensemble. Quand le bon abbé entendit le pelerin, les larmes luy cheurent des yeux, quand de son neveu oï parler puis dit, ami ie vous prie de me dire si verité est ce que me dites, que ay veu mon neveu, car c'est eelui qui aujourd'hui au monde soit vivant que plus j'ayme, & que plus desire à voir, ie vous prie que dire me vueillez quelle chose il a entrepris de faire, ou si jamais aura vouloit de retourner par deçà, ou la demeurer, pleust à Dieu que ie fusse engagé de payer mille mares d'or & qu'il fut maintenant en cette salle.

Sire dit huon, vostre neveu que tant desirez à voir, avant qu'il soit un mois passé il sera icy car il me dit à mon depart que ceans auoit une fille laquelle vous auiez fait nourrir, si m'en chargea de vous dire qu'auant que me departisse de ceans vous me la voulussiez monstrer, ie ne sçay si elle est vive ou morte: mais volontiers la verrois s'il vous venoit à plaisir. Amy dit l'Abbé, volontiers vous la feray voir, & vous ose bien dire que au monde ne trouuez plus belle, ne plus douce creature, ne plus sage de son aage ne mieux en doctrinée, & n'a pas encore dix ans. Quand huon entendit l'Abbé, il eut au cœur grand ioye & tout coyement remercia nostre Seigneur Jesus-Christ, lors appella un notable chevalier qui leans estoit, lequel auoit nom Emery, auquel il commanda d'aller querir la belle Clairette sa niece: alors le chevalier s'en partit, & vint en la chambre ou la belle pucelle estoit, qui avec quatre dames notables faisoit ses deuises lesquelles l'auoient nourrie & gardée.

Quand Emery entra leans, il salua moult humblement la damoiselle, & les autres qui avec elle estoient. Quand la jeune pucelle



LIVRE SECOND DE

elle apperteut le chevalier, elle se leva, & luy rendit son salut humblement, en disant. Sire escuyer, ie suis joyeux de vostre venuë, ie vous prie que dire me vueillez de vos nouvelles, cette Damoiselle dit Emery, leans est venu, un pelerin lequel il vient tout droit d'outre-mer, & a dit à l'abbé vostre oncle, nouvelles de vostre pere le Duc Huon, parquoy vostre oncle vous mande qu'à luy veniez parler. Quand la pucelle ouyt parler de son pere, de tout son cœur desira d'en avoir nouvelles certaines, elle & les Damoiselles partirent de la chambre & vindrent en la salle vers son oncle l'abbé, accompagné de noble chevaliers. Quand la pucelle fut en la salle, mout richement estoit paré, tant qu'en elle en eust sçeu dire la beauté qui estoit en elle, car elle estoit tant bien formée que Dieu & nature ny sçauroiet plus amander, elle avoit la chair plus blanche que n'est la fleur au pré, puis par dessus estoit coulourée comme la rose vermeille est en la saison, elle avoit les hanches bassettes, & les mammelles un peu soulevées, la gorge bien polie, le menton avoit voltis, & la bouche vermeille comme la rose, les dents avoit blanches, petites, & bien ferrées, elle avoit les yeux rians, la chaire mout amoureuse à regarder, si avoit le nez traitis, le front blanc, la grefve mout bien faite, les cheveux blonds, un peu recherselez au derriere des oreilles qui estoient mout gentes & ferrées, pas ne vous sçaurois la demie partie diviser de la tres-excellente beauté qu'en elle estoit assise, nul ne la voyoit qui ne la louast & aymast grandement: car si sa beauté, son doux maintien, & la grande humilité qui en elle étoit vous voulois racompter trop longuement y pourtois estre.

Quand le Duc Huon de Bordeaux vit sa

filles qui tant étoit belle, mout volontiers la regarda sans luy en monstrier le semblant. Quand l'abbé vit sa mere, il la print par la main, si la mena vers Huon de bordeaux, & lui dit, pelerin que vous semble de cette damoiselle, bien pouvez appercevoir en elle que pas n'est haslée, ne quelle ait esté gueres au soleil grande espace ie l'ay fait garder, car si elle est garnie de beauté, aussi elle est de sens & de bonté, elle est fille au noble Huon de bordeaux, l'homme aujourd' huy au monde que j'ayme le plus, que pleult à Dieu que ill'eust aussi bien veuë comme vous car si Dieu me donne santé mout richement sera mariée, & tant luy donneray du mien qu'à tousiours sera puissant & riche. Sire dit Huon de Bord aux, je prie à Dieu que bonne caraine lui vueille Dieu donner, & que si bien soit assiegée que par elle sa lignée soit eslevée. Adonc la belle Clairette appella Huon de Bordeaux, & lui dit mout humblement, pelerin, ie vous prie que me vueillez dire si aucunes nouvelles ne me sçauriez racompter de mon cher pere le Duc Huon. Belle dit huon, lui & moi avons été grande espace de temps outre mer, compagnons ensemble, & combatisme un souda qu'à present est en Babylone, si n'est pas celui qui y fut commis par Huon de bordeaux, quand il occist le grand admiral gandisse: mais c'est une autre qui depuis raconquist la cité, & tous le pays d'Egypte, mout eusmes à souffrir le duc huon & moymais à la fin le Soudan fut desconfit & les gens. Pelerin ce dit Clairette, ie vous prie que me vueillez dire la verité si ne sçavez point si mon cher pere reviendra par deça, car c'est la chose au monde que plus ie desire, belle ce dit Huon de Bordeaux, ie vous assure pour certain que avant que deux mois soient passez, vous

HUON DE BORDEAUX.

verrez par deça estre revenu sain & en bon point. Dieu, ce dit la pucelle, ie vous requiers qu'ainsi soit, afin qu'il mette ma mere hors de prison, en laquelle elle est en grande pauvreté & misere.

Quand Huon entendit sa fille, plus ne se voulut celer, & luy dit, ma chere fille, s'il plait à nostre Seigneur Jesus-Christ, avant que l'Aoust soit passé, ie l'en tetireray, ou j'y demeureray en la peine, car à l'Empereur Thierry esmouveray telle guerre, ie luy trencheray la teste avant que ie meure. La pucelle entendant Huon qui se disoit estre son pere, elle mua couleur & devint plus vermeille qu'une rose, & pensa bien en elle aux parolles qu'il disoit que c'étoit son pere, dont elle en fut bien joyeuse, & luy dit. Ha Sire, ie vous prie, si verité est que soyez le duc Huon de Bordeaux mon pere que me le dites, ma treschere fille croyez-le certainement, car plus à vous ne me veulx celer, alors la pucelle oyant que Huon luy dit qu'il estoit son pere, elle l'alla embrasser par le col, & tout en plorant le baisa plus de vingt fois, & d'autre part vint l'Abbé qui l'alla embrasser & baiser en luy disant. Mon tres-cher neveu, la ließe de mon cœur, ma joye desirée, vostre venuë m'est tant agreable, que pas ne sçay si ce peut estre songe, fable que icy ie regarde. Alors de rechef l'alla embrasser, en luy faisant la plus grande joye du monde, & d'autre part estoit Clairette sa fille qui le baisoit & embrassoit, puis vindrent tous ceux du logis faire la reverence à Huon de Bordeaux, puis l'Abbé dit à Huon. Beau neveu, je suis fort esbahy de ce que vous estes revenu en si petite compagnie. Mon oncle dit Huon, autrement ne se peut faire, car tant d'affaires & de fortunes ay eües dessus la mer, que la plus part de mes gens sont morts & perils, les

uns par maladie, les autres s'en sont allez es lieux dont ils étoient natifs, & par especial ceux qui ie menay avec moy sont demeurez à la roche de l'Aymant, & la moururent de famine, & ceux même ment que conduire me devoient es Amphante pour aller querir secours. Alors Huon comença à racompter à l'Abbé tous les adventures qu'il avoit eües depuis son departement de la cité de Bordeaux, dont il en avoit plusieurs qui s'en trussioient pour les grandes merveilles qu'il leur racomptoit, dont la plus part les tenoient pour mensonges, si se pouissoient l'un l'autre en disant, grand advantage ont voyageurs à mentir, pource qu'ils trouvent peu de gens qui les contredissent. Et quand aucuns les en mescroit, ils sont quitte pour dire allez-y voir. Neveu dit l'Abbé, si j'étois encore en aage, & que ie peusse porter mes armes mout volontiers irois avec vous aider à destruire cét Empereur qui tant de maux vous a fait, si manderois de gens d'armes & de souljoyers, lesquels ie payerois de mes tresors que j'ay de si long-temps amassez & gardéz, que si sie-re guerre vous ayderois à faire, que jamais heure ne seroit qui n'en eut souvenance, ou ie mourrois en la peine, & luy ferois amender les maux & les dommages qu'ils vous ont faits, nonobstant ce, si lui en ay-je assez fait, & n'y a pas long-temps que l'un de ses neveux fort par mes gens occis, & tous ceux qui avec luy estoient furent pris ou morts. Beau neveu, sçachez qu'un grand tresor j'ay amassé que bien pourrois entretenir vingt mille hommes deux ans durant, sans vendre ny engager un seul pied de mes terres, ne chose qui fut de l'Eglise. Or ne puis ie plus chevaucher, ne aller dehors, car j'ay cent quatre-vingt ans d'aage, & pource qu'avec vous ne puis aller, pour vous

LIVRE SECOND DE

aidés tous mes thresors vous sont abandonnez, si en prendrez autant qu'il vous viendra à plaisir. Sire dit huon, si grand offre me faites qu'une fois il vous sera rendu au double, s'il plait à nostre Seigneur Jesus-Christ.

*Comment le Duc Huon de Bordeaux raconta à son oncle l'Abbé de Clugny, toutes les adventures qui lui estoient advenues depuis qu'il s'estoient party de la cité & comment il lui donna ladite pomme de Jouence, parquoy le bon Abbé revint en la beauté qu'il avoit été en l'age de trente ans.*

**L**ors que Huon entendit son oncle le bon Abbé, & qu'il vit & sentit de lui le bel offre & le bon service qu'il lui presentoit, il lui dit, sire de vostre bonne courtoisie & largesse, & tout le bien que vous m'avez fait & à ma fille Clairette. Dieu vous le rende. Sire sçachez que quand j'eus tué les griffons, ie vins devers une belle fontaine aupres de la quelle avoit un arbre croissant, lequel estoit chargé de mout beau fruct & bon & s'appelle l'arbre de Jouence, sur lequel ie cueillis trois pommes, dont vous en aurez l'une & la mangerez, par laquelle vous rajeunirez & reviendrez tel, aussi fort & aussi beau qu'estiez en l'age de trente ans, alors y eut un des Moines lequel avoit nom d'amplem Silliver, qui commença mout à rire, & se hasta de parler & dit: ha sire qu'est-ce que vous vites, sçachez certainement qu'aujourd'hui a passé deux mille ans, ne vesquit homme qui fut à l'arbre de Jouence, & n'est point à croire. Quand huon entendit le Moine, il commença à rougir: si haussa le bourdon contre mont, dont il eût frappé ledit Moine si au devant on ne fut alé, & dit. Ha faux & def-

loy. l Moine, vous av z menty, car la cee monstrera l'espreuve, si ie dis verité ou no. Alors le bon Abbé se mit entre deux & abbatit le bourdon qui dé ja étoit prest pour frapper le Moine, & dit à Huon.

Ha mon tres cher neveu vueillez vous de-  
port. r. Puis il dit, moine par la foy que ie dois à monsieur saint B. noit, la parole qu'avez dite vous sera chere vendue, alors fit prendre le moine & le fit mettre en un Chartre: puis dit à Huon, sire ie vous prie que ne vous courrouciez: alors huon tira dehors l'une des pommes, la bailla à son oncle en disant: Sire prenez cette pomme laquelle j'ai cueillie dessus l'arbre de Jouence, j'y en ai cueilli trois, dont l'une ie donnay à l'Admiral de Perse, & l'autre que ie garde pour moi: mais ie veux qu'icelle soit vostre, & qu'en faciez ce que bon vous semblera, ass z plus en eusse cueilly: mais nostre Seigneur me le fit defendre par son bon ag. Sçachez sire, que quand j'eus donné la pomme à l'Admiral de perse, il avoit plus de six vingts ans passez: mais ia si-tôt eut mangé qu'il devint aussi fort comme il estoit quand il n'avoit que trente ans, & est à present l'un des plus beaux princes qui soit au monde, dont par ce miracle veu par les barons & tout le peuple de ce Royaume, prindrent la foy de nostre Seigneur & se firent baptiser, & ceux qui ne voulurent croire, ils les fit tailler en pieces, puis apres ce fait, pour la grand amour qu'il avoit en moy, il passa la mer avec grand puissance, & entra mes en la cité du soudan, ou nous le desconfismes en bataille. Quand le bon Abbé entendit son neveu huon, il eut mout grand joye, il print la pomme, sur laquelle il fit le signe de la Croix, adonc il la mangea toute, par quoi incontinent, present tous ceux qui là estoient de vint en la jeunesse, pareille à

HUON DE BORDEAUX.

elle ou il estoit, pour le temps qu'il n'avoit que trente ans sa blanche barbe luy cheur, & lui revint une barbe nouvelle, & mout fut bel homme à regarder & bien fourni de corps & membres, de plus bel homme on n'eust sceu trouver, si appert & en ce point il se vit, qu'incontinent il baisa & embrassa le noble huon de Bordeaux plus de dix fois. Quand ceux qui estoient là present, eurent veu la tres grande merveille, ils furent bien esbahis, & disoient l'un à l'autre que bien estoit huon digne d'estre creu, & que ianais par la bouche d'un tel Prince, il ne fut faillie mensonge. Mout grand ioye & liesse fut demenee en la salle de Clugny, les tables & le disner fut prest, en laquelle le bon Abbé s'allist, & Huon & sa fille Clairette, ie ne vous veux faire long compte mais mout richement furent servis de ce que besoin leur estoit, puis quand ils eurent disné & que graces furent renduës, tous les moines se vindrent ietter à genoux devant le noble huon de Bordeaux, en lui priant que pardonner voulüst à Damp Jean Salivet, lequel s'estoit trop hasté de parler, & ce qu'il avoit dit n'estoit que ieunesse & negligence, & qu'à nul mal ne visoit: alors huon voyant tous les moines à genoux devant lui, en lui priant que pardonner voulüst au moine, il répondit & dit que content estoit, & qu'il n'estoit là venu pour troubler ne courroucer nul.

Quand l'Abbé entendit que huon pardonna à son moine, il l'en remercia & dist: Sire, par saint benoist si pardonné ne luy eussiez, de cét an ne fut sailly dehors: alors les moines allerent en la prison, & racompterent à Damp Jean Salivet les merveilles qu'advenuës estoient, depuis que là avoit été mis, & comment leur Abbé qui bien avoit cent quatorze ans estoit rajeuny & venu en l'age de trente ans.

Seigneurs dit Jean Salivet, ie suis mout ioyeux de ma delivrance: mais ianais ne pourrois croire que la chose fut telle comme vous dites, ni ia ne le croirai tant que ie l'aye veu, lors l'amenerent en la salle ou estoit l'Abbé & le Duc huon, lequel quand là fut venu il regarda, & vit l'Abbé ieune ainsi qu'il lui avoit été dit, si se ietta à genoux & cria merci à huon en lui requerant pardon laquelle chose le Duc huon fist, lors y eut tres-grand ioye au palais.

Huon dit l'Abbé, or veux ie qu'a tous côtez vous mandiez vos gens soudoyers, lesquels ie payerai iusques à vingt mille: car or & argent ai assez, puis manderons nos amis, & trouverons grand nombre de gens ensemble pour combattre ledit Empereur qui à tort & sans cause vous a desherité & derenu vostre femme, dont i'caurai le cœur si dolent que plus ne le puis endurer. Site dit huon, advis m'est que si autrement se peut faire, & que ie puisse trouver maniere de m'accorder avec l'Empereur Thierry, sans que lance ne escu, ne haubert ne soient rompus, ne hommes morts ne blessez, il m'est advis que i'aurai bien trauaillé si ie puis venir à cela, car si tant ie pouvois faire envers lui qui rendre me voulüst mes terres & seigneuries, ma femme & mes hommes qu'il a pris, & que par cela devinist son homme, advis m'est que grandement & honorablement aurois exploicté: car mout lui ay fait ennuy & dommage, beau neveu dit l'Abbé, mout volontiers ie scaurois la maniere commēt vous entendez de venir à chef de cette besongne. Oncle dit huon en cette nuict ie penserai sur cette affaire, la quelle au plaisir de Dieu ie pense mener à bonne fin.

## LIVRE SECONDE DE

*Comment Huon de Bordeaux se partit de Clugny & alla en la noble cité de Mayence, où il y fut par un vendredy & se mit au plus pres de l'Oratoire del'Empereur.*

**A** Pres que le Duc Huon & l'Abbé de Clugny son oncle eurent devisé de plusieurs choses. Huon escrivit une lettre à ses gens qui étoient à Tornus, en leur mandant qu'ils vinssent vers luy en l'Abbaye de Clugny, si envoya un Gentil-homme qui les alla querir : quand le messager fut venu à Tornus, & qu'il eut baillé les lettres à Bernard, ils s'apprestèrent tous & chargerent leurs sommiers, ils s'en partirent de Tornus tous ensemble, ils cheminèrent tant qu'ils entrèrent dans l'Abbaye de Clugny, droit à ceste heure que leans entrentent avec les sommiers, Huon de Bordeaux & l'Abbé étoient appuyez à l'une des fenestres du palais, l'Abbé regarda & vit quinze grands sommiers chargez & sept mulets & mules, dont il se donna grands merveilles que ce pouvoit estre, & à qui ils estoient, & dit à Huon, beau neveu, ne me sçauriez vous dire à qui sont les sommiers que ceans voy entrer, & à qui les gens qui les conduisent & guident. Sire dit Huon ce sont les miens, & voyez là Bernard qui en a la conduite, lequel a eu maintes peines & maintes peureté avant qu'il m'ait peu trouver. Beau neveu dit l'Abbé, mout grand joye en ay au cœur, de ce que Bernard vous a tant cherché qu'il vous a trouvé : car de plus preud'homme, n'aussi de plus loyal on ne pourroit trouver, bien le devons aimer & chérir, pource qu'il est nostre parent, & que tousiours il vous a esté bon & loyal. Sire dit Huon, j'ay trouvé en luy tout ce que m'avez dit, regardez le grand sommier qui a passé entre les autres, lequel a par dessus luy des coffres

bien ferrez & bandez, dedans y a pierres & joyaux plus que ne valent quatre bonnes citez, ie vous les lairray en garde pour le mariage de ma tres-chere fille la belle Clairette, qui icy est, laquelle il tenoit par la main, si la baisa quand la parole eut dicté. Beau neveu ce dit l'Abbé, avec le bien que dictes que ferez à vostre fille ma niece, elle partira largement à mon thresor. A tant descendit Bernard, & les autres Gentils-hommes qui avec luy estoient, monterent à mont. Quand l'Abbé apperceut Bernard, il vint au devant de luy les bras tendus, si l'embrassa & baisa en luy faisant grand feste, & à tous ceux qui avec luy estoient. Le Duc Huon de Bordeaux & le bon Abbé son oncle & Clairette la pucelle s'en partrèrent de la chambre, en laquelle ils firent descharger les sommiers, & les firent ouvrir, quand l'Abbé eut veu & choisi la riche qui leans estoit apportée, onc jour de sa vie ne fut plus esbahy, & dit à Huon beau neveu, ie cuide qu'icy auroit assez pour acheter & payer tout le Royaume de France : lors Huon print un collier d'or, lequel estoit chargé de riches pierres precieuses qui jettoient si grand clarté & si grande splendeur que toute la chambre fut illuminée, il vint à sa fille & lui mit au col, puis la baisa en sa bouche, en luy disant : ma tres-chere fille, ie vous donne ce riche collier, pource que que iamais rien ne vous donnay, & est si riche que la pierrerie qui dessus est assise peut bien valoir un Royaume ou un grand Duché : adonc lui mit au col & la baisa derechef. Quand la pucelle vit ce riche collier, elle fut fort ioyeuse, si se mit à genoux devant son pere, lequel mout humblement remercia : puis apres le Duc Huon montra à son oncle tout son thresor & ses pierreries. Quand tout eurent

veu l'Abbé les fit mettre en coffres : puis  
 apres le Duc huon se vestit & para de ses  
 riches robbes : quand il fut vestu & paré  
 bien sembla estre prince de haute affaire :  
 car tât beau étoit à regarder que ceux qui  
 le voioient prenoient plaisir à le voir, mout  
 grande ioye demenerent l'espace de huit  
 jours : puis quand ce vint au-neufiesme il  
 print Bernard avec lui, & le mit à point  
 un bien matin sans dire mot à personne,  
 fors audit Abbé de Clugny, auquel il dit,  
 mon oncle ie m'en vois moi & Bernard,  
 & vous prie qu'à homme viuant ne soit  
 dit de mon partement, & que le plus que  
 pourrez tenez la chose secrette iusques à  
 ce qu'autres nouvelles ayez de moy, beau  
 neveu dit l'Abbé, ie feray ce que m'avez  
 dit. A tant s'en partit huon & Bernard  
 avant que là dedans y eut personne leué,  
 en prenant congé de l'Abbé son oncle issi-  
 rent de la porte en prenant leur chemin  
 vers Mayence, & ne cesserent de errer &  
 chevaucher jusques à ce qu'ils vindrent à  
 Cologne sur le Rhin, où ils se logerent  
 cette nuict iusques au matin qu'ils s'en  
 partirent, puis quand ce vint qu'ils furent  
 à une lieuë pres, ils entrerent en un bois  
 qui la étoit auquel ils descendirent : puis  
 huon vestit une éramine qu'avecques lui  
 avoit apportée, & chaussa les chausses &  
 les gros souliers par dessus, si print une her-  
 be, laquelle il connoissoit mout bien &  
 s'en frotta incontinent par le visage telle-  
 ment qu'advis étoit à le voir que dix ans  
 estoit au Soleil : parquoi il estoit incon-  
 nu par telle maniere que iamais on ne  
 l'eut sceu reconnoistre, & mesmement  
 Bernard qui un grand temps auoit été avec  
 lui ne l'eût reconneu s'il ne l'eût veu ha-  
 biller lequel commença mout fort à rire,  
 quand en ce poinct eût-il print l'escharpe  
 en son col, & un bourdon en sa main, dit  
 à Bernard qu'en la cité de Mayence, s'en

allast deuant avec tous leurs chevaux sans  
 faire quelque semblant de lui, & qu'il se  
 logeat en aucune petite hostellerie & ain-  
 si le fit Bernard, lequel s'en alla deuant, &  
 aussi le noble huon de Bordeaux tout bel-  
 lemēt apres, lequel chemina tant qu'il en-  
 tra en la cité de Mayence mais pas n'auoit  
 oublié ses trente riche pierres lesquelles il  
 avoit sur lui. Quand dedans Mayence fut  
 entré il ne s'aresta de cheminer jusques  
 à ce qu'il vint au palais. Et ainsi comme il  
 cuida monter aux degrez ; il rencontra le  
 grand maistre de l'hostel de l'Empereur,  
 auquel il dit : Sire ie vous prie en l'hon-  
 neur de Dieu & de la Vierge Marie, que  
 me vueillez faire donner à manger, car  
 j'ay telle faim que peu s'en faut que par  
 terre ne me laisse cheoir, & sur moi n'i a  
 denier ne maille dequoi ie puisse acheter  
 un petit pain, & quand le maistre d'hostel  
 vir le pelerin, qui à manger demandoit, il  
 le regarda mout, & vit qu'il faisoit trem-  
 bler son baston, si en eut grand pitié, il lui  
 demanda dont il venoit. Sire dit huon ie  
 viens du saint Sepulchre de Hierusalem,  
 ou j'ay eu mainte pauvreté. Amy dit le  
 maistre ie vous prie qu'un peu endurés ius-  
 ques à ce que j'aye été en la chartre porter  
 à manger à la duchesse Esclar mode & aux  
 autres prisonniers qui crient & broient de  
 la grande famine que ils ont, & m'ad-  
 vis qui si gueres sont en ce point qu'il est  
 impossible que longuement puissent viure :  
 car l'Empereur a une si mortelle haine  
 dessus elle, & sur ceux qui avec elle sont  
 prisonniers, qu'il a fait serment que quand  
 à Pâques seront venus il fera ardoir ladite  
 dame Esclar monde, & tous ceux qui avec  
 elles sont prisonniers, aujourd'hui est  
 le blanc Jeudy : mais ils n'ont plus que  
 trois iours à viure, mout me desplaît de la  
 noble dame qui à tort, & sans cause nôtre  
 Empereur y eut faite mourir.

entendit le maistre d'hostel il n'eut membre sur lui qui ne tremblât, il baissa la tête & commença mout fort à plorer, il laissa passer le maistre d'hostel sans luy plus un seul mot dire, si s'en retourna arriere en la ville & s'en alla loger dedés le bourg mout triste & dolent, nonobstant ce, fut mout ioyeux de sa femme qui encore estoit en vie: car bien cuidoit qu'elle fut morte, il se logea en l'hostel d'un mout notable bourgeois, lequel le receut fort bien: mais quelque chere qu'on lui fist onc ne peut boire ne mâger pour la grad douleur qu'il auoit au cœur, il appella son hoste, & luy dit: sire ce sera demain le iour du bon vendredy pour lequel ie croi que l'Empereur se a de grandes aumosnes, amy dit l'hoste bien pouvez croire certainemēt que l'Empereur fera demain de grandes aumōnes, il departira de ses biens tant & si largemēt que tous pauvres qui la feront venus serōt assouvis: car de plus preud'homme, ne de plus grand aumōnier on ne pourroit trouver: mais bien vous veulx advertir que l'Empereur a une coūstume, qu'à celui iour le premier pauvre qui vient au devant de lui est bien hepreux: car il n'est au iourd'hui chose au monde ne si chere qu'il demande à l'Empereur qui s'en voise esconduit, & y convient estre à l'heure qu'il va en sa chappelle faire ses oraisons. Quand huon de Bordeaux entendit son hoste, il commença à se réjouir, & pensa en lui même que s'il peut nullement il sera le premier qui l'aumōne lui demandera: mais ce ne sera or ny argent ains sa femme Esclarmonde, & ses hommes qu'il tient prisonniers, & avec ce s'il peut il demandera sa terre. A tant se teurent, & s'en departi l'hoste, & s'en alla coucher, huon demeura en sa chambre seul, que oncques en toute la nuit ne dormit ne reposa, fors que penser à la maniere, & comment il pourra de-

livrer sa femme & ceux qui avec elle estoient prisonniers, & fut toute la nuit en oraison en priant Dieu qu'il le veulit conseiller & aider par quelque maniere pourra sa femme r'avoit. Quand ce vint vers le point du jour il se vettit & chaussa, & print son bourdon en sa main, si s'en partit de l'hostel que on ne s'arresta iulques à ce qu'il vint au palais, il s'affit sur les degrez à l'endroit par où l'Empereur devoit passer, & lui vint si bien à point que l'Empereur étoit levé: mais non pourtant ia étoient venus plusieurs qui la venue de l'Empereur attendoient, & n'y eut celuy qui ne convoitait d'avoir le premier don: mais huon fit tant par sa subtilité qu'il fut le premier entrant dans la Chapelle de l'Empereur, sans que nul des pauvres s'en apperceut, il se mussa à un coing auprès de son Oratoire, & la se tint coy sans dire mot en attendant sa venue.

*Comment Huon fut tant vers l'Empereur Thierry qu'il eut paix & lui pardonna, puis lui vendit sa noble femme Esclarmonde, & sa terre de Bordeaux, & l'emmena jusques à Clugny, ou ils trouverent le bon Abbé en armes, lequel ne sçavoit que la paix fut faite.*

**N**Oltre histoire dit que bien tōt apres que huon fut leans entré, l'Empereur vint en sa chappelle & se mit à genoux devant l'autel où il fit son oraison, maintes pauvres étoient auprès de lui en attendant que son oraison fut faite, sans que oncques se donnassent garde de huon qui au plus pres de l'Empereur étoit mussé en un coin au plus pres de son oratoire. Apres que l'Empereur eut fait son oraison à notre seigneur il se retourna pour venir vers son oratoire, & huon qui en tres grand desir étoit d'avoir le premier dô de l'Empereur, tira de son aumōnier une mout riche

HUON DE BORDEAUX.

pierre, laquelle avoit telle vertu que celui  
 qui sur lui la portoit ne pouvoit de son en-  
 nemy être vaincu, & aussi ne pouvoit être  
 royé ne être pery en feune en eau, tant é-  
 toit la pierre vertueuse que nul ne scauroit  
 estimer ne priser la valeur d'elle, ne la ver-  
 tu ne la bonté qui en elle étoit, & avec-  
 ques ce iettoit telle clarté dedans la Cha-  
 pelle que l'Empereur fut tout esbahy; &  
 ne scauoit dont ce pouvoit venir, il regarda  
 vers huon lequel tenoit sa pierre en sa  
 main, & la tendoit à l'Empereur, quand il  
 vit la riche pierre il la convoita mout, &  
 s'avanca. si la print des mains de huon, le-  
 quel la luy presentoit. Quand l'Empereur  
 tint la pierre en sa main, il eût mout grand  
 ioye & liesse au cœur, car mout étoit bien  
 connoissant en pierrerie, & iura en lui-mê-  
 mes que i'amaïs le pelerin ne la r'auoit  
 pour chose qu'il peût faire: mais si la pier-  
 re vouloit vendre luy en donneroit autant  
 d'or & d'argent qu'il scauroit demander  
 tant qu'à toujours seroit riche, ou autre-  
 ment il luy detiendrait, & quoy qu'il luy  
 en deût advenir, la pierrerie demeureroit  
 sienne. Alors l'Empereur appella huon, &  
 lui dit, pelerin ie te prie que dire me  
 vueilles ou tu as prins cette riche pierre.  
 Sire dit huon, ie l'ay rapportée d'outre-  
 mer. Ami dit l'Empereur ie te prie que la  
 pierre me vueilles vendre, & ie te donnerai  
 tout ce que tu en voudras avoir, & afin  
 que tu sois plus assuré d'emporter l'avoir  
 que ie te donneray, ie te feray conduire  
 seurement iusques en ton pays, tant que tu  
 sois à seureté. Sire dit huon de Bordeaux  
 de tres-bon cœur ie vous la donne, par tel  
 si que soit verité ce que mon hoïte m'a dit  
 auourd'huy, car il m'a compté que vostre  
 coutume est telle que la premiere person-  
 ne qui devant vous vient le iour du bon  
 vendredy, à un don de vous en aumosne  
 quel comme il le scait demander, c'est à sca-

voir apres qu'avez fait, & dire vobis prieres  
 & oraison à nostre Seigneur. Pelerin dit  
 l'Empereur, celui qui de ce t'a adverty t'a  
 dit verité, & pource tel que tu me le deman-  
 deras soit bourg ou ville, ou cité, quelque  
 chose que ce soit te promets donner, à quel  
 qu'en doive desplaire, ie te l'estroye. Or  
 demande ce qui te viendra à plaisir. Sire  
 dit huon, de vostre grace, & beau don vous  
 remercie, & pource de bon cœur ie vous  
 donne la pierre que ie vous ay baillée n'a-  
 gueres en guerdon de ce que telle courtoi-  
 sie, & don m'avez ostroyé sans ce que de  
 vous aye or ne argent. Sire dit huon pour  
 ce que ie scai certainement que vostre re-  
 nômée est par tout le monde, qu'êtes ter-  
 a être un mout loyal preud'homme, &  
 aussi ce que promettez voulez tenir, & que  
 i'amaïs au contraire de vobis promesse ne  
 voudriez aller, & pource que ie scay cer-  
 tainement que la promesse que m'avez fai-  
 tes vous voulez être tenu de quelque chose  
 que ie vous requiers avoir. Ami dit l'Em-  
 pereur, bien veux que scachiez que si vous  
 me demandés quatorze de mes meilleures  
 citez que i'aye, ie les vous donneray puis  
 que le vous ai promis ja ne plaïse à nostre  
 Seigneur Jesus-Christ, que à l'encontre de  
 ma promesse le vueille aller car mieux ai-  
 merois que l'un de mes poings fut coupé  
 tout ius que ie fisse une faute, ne qu'à l'en-  
 contre de mon serment voullisse aller, &  
 pource de m'adez seurement, & vous auez  
 vobis demande que ia ne seré refusé. Sire  
 dit huon ie vous en remercie, & luy vou-  
 lut aller baiser le pied mais l'Empereur ne  
 le voulut souffrir le releva. Sire dit huon  
 de Bordeaux, premierement avant toute  
 œuvre ie vous requiers pardon de tous les  
 mes faites que moi & mes hommes avons  
 faits, vers vous, & si aucunement auez  
 dedans vos prisons homes ou femmes qui  
 soit à moi ou de mon lignage, que tous les



LIVRE SECOND DE

me vueillez rendre, & si aucune chose avez du mien soit ville ou cité, ou bourg ou chateau, ie vous supplie que sur le serment qu'avez fait que vous me le rendiez quittes. Sire autre chose ie ne vous demande. Pelerin dit l'Empereur n'en faites doute quelconque n'auoir ce que vous ai promis des maintenant ie le vous octroye: mais ie vous supplie tres-humblement que dire me vueillez quel homme vous êtes, & de quel pais, & de quel lignage qu'il te don m'avez requis à auoir. Sire dit huon, ie suis celui qui souloit être le Duc de Bordeaux, que tant auez hay, maintenant ie viens d'outre-mer ou i'ay mainte peine soufferte & grande pauveré, la merci de nôtre Seigneur Jesus-Christ i'ay tant fait que ie suis revenu, & que vers vous suis accordé, & si j'aurai ma femme & mes homes que vous tenez prisonniers, & toutes mes terres, si vôtre promesse me voulez tenir. Quand l'Empereur entendit huon de Bordeaux, tout le pas lui commença à changer de couleur, & fut grande espace qu'un seul mot me parla, tant fut esbahi puis dit apres: Ha Huon de Bordeaux, êtes-vous celui par qui i'ai tant souffert de maux & de dommages, qui mes neveux & mes hommes auez occis: pas ie ne sçai penser comment auez esté si hardi de vous auoir monstré devant moi, ne être venu en ma présence, bien m'avez surprins & enchanté: car mieux aimasse auoir perdu quatre de mes meilleures citez, & que tout mon pays fut ars & bruslé, & avec ce de tout mon pays ie fusse banny trois ans, qu'icy deuant moi vous fussiez trouvé: mais puis-que ainsi est que ie suis surprins de vous promis, & iuré ie le vous tiendray, & des maintenant pour l'honneur de la passion de Jesus-Christ, & du bô iour ou à present sommes par lequel il fut crucifié & mis à

mort vous pardonne toute rancun: & mal talent, ja à Dieu ne plaise qu'en soy tenuz patriure vôtre femme, vos terres, & vos hommes des maintenant ie vous rends, & mets en vôtre main, & en parle qui en voudra parler, ia autre chose n'en sera faicte, ne iamais au contraire ne voudrai aller. Alors le duc huon se mit à genoux devant l'Empereur en le remerciant, & lui priant de lui pardonner les maux qu'il lui auoit faits. Huon dit l'Empereur, Dieu: vous vueille pardonner, quant à moi de bon cœur ie le vous pardonne, alors l'Empereur print huon par la main, si le releua, & le baïsa en la bouche, en enseigne de bône paix & amitié. Sire dit huon de Bordeaux, grandement ai trouué en vous grâde grace quand de promesse ne m'avez failli: mais s'il plait à nostre Seigneur Jesus-Christ, le guerdon vous en sera rendu au double. Huon dit l'Empereur Thierry, ie vous prie que dire & raconter vous me vueillez de vos nouvelles, & les aduentures qu'avez eues. Sire dit huon, moult volontiers ie les vous racompterai apres que le seruice diuin sera fait, & la passion de nôtre Seigneur Jesus-Christ dite huon dit l'Empereur bô gré vous sçai de ce que dites: Alors l'Empereur print huon par la main, & le mena avec lui en son Oratoire, ou ils ouyrent le seruice, dont maint haut baron, & maintes nobles cheualiers qui là estoient furent moult esbahis qui pouuoit estre le pelerin à qui il faisoit tant d'honneur, puis apres que le seruice diuin fut fait & accompli, l'Empereur Thierry revint en son palais tenant huon par la main le dîner fut prest, si lauerent les mains, & s'assirent au dîner, puis quand ce vint qu'ils eurent dîné, & que tout fut leué de la table en la présence de l'Empereur, & de ses barons Huon raconta, & dit toutes les aduentures qui lui étoient aduenues.

HUON DE BORDEAUX.

**P**remierement il lui racompta comment il auoit passé le gouffre, & de Judas à qui il auoit parlé, puis il lui racopta cōme par fortune de met il arriua au château de l'aimāt, & de ses gens qui y moururent de faim, si luy deuifa beaurté du château, & de la grande richesse qui étoit dedans, puis lui dit comment par le griffon il fut emporté sur une mout haute roche, & comment il occist cinq petits griffonneaux faons à celui qui l'auoit la emporté dont il en auoit raporté une iambe de deuant à tout la grand patte, laquelle il auoit laissée à Clugny: puis parla de la fontaine, & de l'arbre de Jouuence, auquel il cueillit trois belles pommes, plus en vouloient prendre; mais nôtre Seigneur J. C. le me fit descendre par son Ange, que si hardy ne fuisse de plus en prendre ne cueillir: puis lui racompta comment de là s'étoit parti, & passé par le gouffre de Perse en mout grand peril. Sire dit huon, quand un peu fut dehors du gouffre ie recueilli mout de pierreries, dont celle que ie vous ai donné en est l'une, laquelle a de mout belles vertus. Puis ie m'envins arriuer en la grad cité de Thauris en Perse, ou ie trouuai un mout fort noble Admiral qui mout estoit vieil & ancien, lequel me fit mout de courtoisies, si lui donnerai une de mes pommes à manger: mais incontinent qu'il l'eut mangé il apparut être aussi ieune comme il auoit été en l'aage de trente ans, & cuidé certainement que d'icy iusques là, on ne trouueroit un plus beau prince, & auoit bien l'aage de 6. à 7. vingt ans.: & pource Sire, que ie desire de tout mon cœur être en vôtre bonne grace, & que bonne paix, & ferme soit entre vous & moi, ie vous donne la pomme que i'ay, par laquelle si vous la mangez reuiendrez en la ieunesse que estiez en l'aage de trente ans. Quand l'Empereur entendit Huon qui lui disoit

que la pomme qui lui donneroit à manger si le feroit reuenir en ieunesse, sçachez qu'il fut tāt ioyeux qu'oncques iour de sa vie on ne lui auoit veu faire telle chere à homme comme il fit au duc huon de Bordeaux, & lui dit qu'à tout iamais vouloit être sō bon ami, & que iamnis ne lui faudroit. Si vous abandonne mon corps & mon bien, & vous donne deux bonnes citez pour accroistre vôtre seigneurie, avec ce vous promets que si aucun besoin vous survient que ie vous secourerai à soixante mille hommes, & vous aideray comme le pere fait à son enfant, alors huon se voulut mettre à genoux pour le remercier, mais l'Empereur ne le voulut pas souffrir: Alors huon print la pomme en son aumosniere, & la bailla à l'Empereur qui mout en fit grāde ioye, lequel de tout son cœur fut desirant d'essayer si pour manger de la pomme il pourra raieunir. Quand il eust la pōme en sa main il la bouta en sa bouche & la mangea toute, & tout ainsi qu'il la mangeoit il muoit la vieillesse en ieunesse puis quand toute la pomme eut mangée la grāde barbe qui au menton lui pendoit, si lui cheut toute, & ietta un nouveau poil ainsi comme peut auoir un homme quand il est en l'aage de trente ans, d'autre part tout le visage, & toute la chair qui parauāt étoit ridée, & decrepitée devint blanche, & entremessé de vermeil, il se sentit leger, & apperceut frais & nouveau pour toutes choses faire, & aussi vistemēt, & étoit aussi fort comme il avoit été en l'aage de trente ans, dont tous ceux qui là furent present eurent grands merveilles, & furent mout ioyeux de cette aventure que aduenüe étoit à l'Empereur que mout aimoient, & lui dirent tous: Ha sire, oncques tel donne telle courtoisie ne fut faite à Roy, ne à Empereur, bien deuez loüer nostre Seigneur Jesus-Christ quelque perte qu'ayez

LIVRE SECONDE DE

faire, quand eustes accointance avec  
Huon.

*Comment l'Empereur Thierry fit moult  
grand chere à Huon de Bordeaux.*

**A**Lors l'Empereur se voyant ainsi ieune eut telle ioie qu'il ne seavoit que faire, il accolla huon, & baisa deux de dix fois, en luy disant: mon tres chere ami ie vous prie que me pardonez tous les maux que ie vous ay faits, & la peine & la douleur que j'ai fait souffrir à vostre noble femme, & à vos hommes. Alors l'Empereur appella deux de ses barons; & leur dit: Seigneur, ie veux que tous les pauvres soient de neuf revestus, & que à tous leurs donnez à boire, & à manger tant qu'assez en ayent pour l'honneur de nostre Seigneur Jesus. Christ, qui à ecluy iour m'a fait telle grace d'être revenu en ieunesse. Sire dirent les barons vos commandemens seront faits, ils s'en partirent, & firent ce que l'Empereur leur avoit commandé, car de tout neuf furent revestus. Alors le duc huon s'approcha de l'Empereur Thierry, lui dit tres-chere Sire; ie vous prie humblement que ma femme vueillez delivrer & mes hommes qui dedans vostre chartre sont en prison. Huon dit l'Empereur bien est droit & raison que ie le face. Alors fit appeller le geolier qui la duchesse & les & les prisonniers amenaist devant lui en la salle. Sire dit le geolier, prestie suis de ce faire, il s'en alla en la chartre en laquelle ladite Dame estoit, & huon de Bordeaux alla avecques lui que pas il ne le voulut laisser. Quand là furent venus. Huon vint à l'encontre de l'huys si s'écria moult haut, & dit! Ha ma tres douce sœur, bien croy que mal avez esté logée, i'ay grand peur que pour les peines & les travaux que vous avez eus ne puissiez faire longue durée, certes si vous mourez jamais au cœur n'aurai ioie. Quand la duchesse Esclar-

monde oynt la voix de celui à l'huys, qui parloit, elle se tent toute coye, & peult moult que ce pouvoit être à l'huys car ad vis luy étoit que cette voix avoit autres fois ouye, apres qu'elle eut pensé que s'étoit la voix de son mary huon, dont elle eut telle ioie & telle ließe au cœur qu'une espace de tams fut qu'elle ne pensoit parler, & cheut pasmée en la chartre, puis quand elle fut revenue, elle s'écria, & dit: Ha Monseigneur & mon mary, moult longuement m'avez delaissée en peine & en misere, seule & égarée en cette puante & horrible chartre, en la main de gens qui gueres ne vous aiment, ou j'ay souffert mainte peine mainte froid mainte famine, & mainte grande pauvreté, & mainte peur de mort. Quand huon de Bordeaux entendit sa tres-chere femme Esclarmonde, le cœur lui commença si tres fort à serer & à restraindre, qu'il n'eust oncques pouvoir de parler ne de répondre un seul mot, tellement que les larmes luy cheurent des yeux pour la grand pitié qu'il eût de sa bonne femme même le geolier fut contraint de pitié de partir à leur grande douleur, & commença moult fort à louer. Il descendit en bas, si amena l. d. de Dame amont, quand là fut venue, Huon la regarda moult sans lui pouvoir un seul mot dire, ny elle à luy. Si se coururent accoller & baiser puis churent tous deux sur le pavement ou ils furent une espace tous pasmez, tant que plusieurs nobles Barons, chevaliers & Escuyers y accoururent, lesquels cuidoiert qu'ils fussent morts là il n'y eût celuy d'eux tous qui ne plorat de pitié qu'ils eurent, même ment l'Empereur Thierry y vint en personne, lequel avec les autres commença moult fort à plorer en soy repentant des maux qu'il avoit fait souffrir à la Dame, puis tost apres les barons les leverent, &

HUON DE BORDEAUX

vindrent à eux, si commençerent à eux bai-  
 ser & accoller, dame ce dit huon, ie vous  
 prie que m'pardonniez, quand si longue  
 demeure ai faite, & qu'en telle pauvreté  
 vous ai laissée, mainte peine & maint peril  
 de mort ay échappé, dont ie remercie no-  
 stre Seigneur qui telle grace m'a faite. Si-  
 re dit Esclarmonde bien le devons louer  
 quād telle grace nous a faite de nous voir  
 & trouver ensemble, & que paix & accord  
 avez à l'Empereur, apres ces paroles dites  
 le geolier alla par les prisons, & mit an  
 delivre tous les gens de huon & les amena  
 devant luy, lesquels eurent mout grande  
 joye quand leur seigneur virent sain, & en  
 bon point, mout en remercierent nostre  
 Seigneur, si le saluerent mout humblemēt  
 en luy disant: Ha sire, benoit soit Dieu de  
 votre venue par laquelle sommes iettez &  
 mis à delivre des peines, travaux, & gran-  
 des pauvretes ou nous estions. Mes tres-  
 chers amis, dit Huon, ainsi va le monde,  
 vous & moi devons louer nostre Seigneur  
 de ce qu'il luy plait nous envoyer. Lors  
 l'Empereur print huon de bordeaux par la  
 main, par l'autre print la duchesse Esclar-  
 monde, lesquels il mena en son palais, ou  
 les tables furent mises, si s'assirent l'Em-  
 pereur, huon & la Duchesse ensemble, &  
 tous les prisonniers à une autre table, ou  
 par tout furent bien & richemēt servis de  
 leurs mets & entremets, & de la joye qui  
 y fut demenee ne vous en veux faire long  
 conte. Quād tous eurent dîné & qu'ils se  
 firent levez de table, l'Empereur ordon-  
 na Dames & Damoiselles pour penser la  
 Duchesse Esclarmonde, & leur fit ordon-  
 ner chambres par leans pour le Duc Huon  
 & pour elles, & pour tous les gens tāt qu'ils  
 fussent bien refaits. Si furent mout bien  
 servis de tout ce qu'ils desiroient & vou-  
 loient, l'Empereur leur fit avoir robbes &  
 vestemens tels que à eux appartenoit, tost

fut la nouvelle sçeuë par la cité que le Duc  
 Huon avoit paix à l'Empereur, lequel luy  
 avoit rendu sa tēme & les gens mis au de-  
 livre, parquoi Bernard qui en la ville étoit  
 écoutant ces nouvelles fut mout joyeux,  
 & s'en vint hattivement au palais, où il  
 trouva le duc huon qui en sa chābre étoit  
 avec la duchesse Esclarmonde. Quand leans  
 fut venu assez trouva gens qui la chambre  
 lui monstrerent. Quand dedans fut entré  
 & qu'il vit la duchesse les larmes lui tom-  
 berent des yeux de la grāde joye qu'il eut.  
 Si salua le duc huon & la duchesse, de qui  
 il fut tōt connu. Bernard dit la dame bien  
 vous dois aimer & cher tenir qui mon sei-  
 gneur & mon mary avez tant cherché &  
 tant fait que par deça l'avez mené, mada-  
 me dit Bernard, ie n'ai fait autre chose que  
 tenu ne sois de faire, mout à souffert mon  
 seigneur de peines & travaux: lors racon-  
 terent de leurs nouvelles, lesquelles mout  
 noble chevaliers & barons eurent grande  
 joye à les ouyr, pour les merveilles qu'ils  
 les ouyrent raconter. Quand la eurent été  
 l'espace de huit iours, & que bien se furent  
 rafraischis eux & leurs gens, l'Empereur  
 assambla ses barons, & leur dit que son  
 vouloir étoit de mener & conduire le duc  
 huon & sa femme jusques à bordeaux pour  
 les remettre en possession & saisire de tou-  
 tes leurs terres & seigneuries, & voulut  
 que on mit ensemble dix mille hommes  
 pour les conduire jusques là, & par le ra-  
 mener de là jusques à Mayence, laquelle  
 chose apres ie commandement de l'Em-  
 pereur fut fait. Quand tous furent venus  
 & apprestez, & que l'Empereur eut fait  
 pourvoir à huon de son estat, tāt comme à  
 lui appartenoit & à ses gens, & quand ils  
 furent prests & appareillez ils monterent  
 tous à cheval & la Duchesse en une mout  
 riche liètiere, & puis s'en partirent de  
 Mayence, & ne cessèrent de errer & de

LIVRE SECOND DE

chevaucher jusques à ce qu'ils approchèrent pres de Clugny environ une lieue, le bon Abbé qui pas ne sçauoit l'accord que huon avoit à l'Empereur, il avoit mandé ses gens d'armes & soudoyers iusques à vingt mille hommes, lesquels étoient logez en la ville de Clugny, il advint que ledit Abbé fut adverti de la venue de l'Empereur, sans que de huon sçeuft quelques nouvelles, dont il fut mout dolent, & pensa que l'Empereur l'eût detenu prisonnier il faillit dehors la ville & fit renger les gens ordonnez, & mettre en bataille hors la ville en une plaine qui là estoit, en attendant l'Empereur lequel il vit venir.

*Comme l'Empereur arriva à Clugny, & de l'Abbé que lui courut sus, & de la paix que en fut faite, & comment l'Empereur convoya huon jusques à Bordeaux, & lui rendit toute sa terre, & du departement de l'Empereur, & comme huon fit ses appareils pour aller vers le Roy Oberon.*

**A**Lors quand l'Empereur vit la Ville de Clugny, il demanda à huon à qui étoit la ville, sire dit Huon, elle est à un mien oncle, lequel est Abbé, il nous convient passer par là : car i'ay à parler à luy avant que ie voise à Bordeaux, & droict à cette heure l'Abbé qui sur un puissant destrier étoit monté & armé de toutes pieces il regarda & cho sit les gens de l'empereur qui vers Clugny venoient chevauchant, il écria à ses gens & leur dit: Seigneurs chacun de vous pense à bien faire : car ainsi devant nous ie voi venir l'Empereur nôtre ennemi, par quoi nous ne pouvons eschapper s'as avoir bataille, bien sçai de certain qu'il a prins huon mon neveu ; mais par la foy que ie dois à Monseigneur S. Benoist mon patron la prise lui sera cher vendue. **Alors coucherent leurs lances, si se parti-**

rent brochant de l'esperon tant comme ils peurent. Quand l'Empereur les apperçeut venir, il appella huon & lui dit : huon or pouvez voir ces gens qui tous armez viennent contre nous pas ne sçai qu'ils ont entrepris de faire: mais semblât font qu'ils nous sont ennemis, à ce que ie puis appercevoir, & sont mout grands gens, & sont mout à douter & à craindre. Sire dit huon de Bordeaux, c'est mon oncle l'Abbé de Clugni qui a mis tous ses gens sus pour me secourir ; car pas n'est adverty de la paix d'entre vous & moi, & cuide que detenu m'avez prisonnier. Alors le bon Abbé s'envint frapant la lance baissée, & se ferit entre les Allemans, le premier qu'il ataignit il lui mit la lance tout au travers du corps puis vint au second, au tiers & au quart. Quane sa lance fut rompué il mit la main à l'épée, de laquelle il detranchoit & decoupoit les Allemans que mer veilles étoit de le regarder, pais vindrent ses gens qui dedans se ferirent par telle maniere, que voullissent les Allemans ou non, il convint qu'ils reculassent, maintes en occirent & tóberent par terre. Quand l'Empereur vit ce il cuida tout vis enrager, & dit à huon que mout seroit à blasmer de ce qu'ainsi souffroit que ses gens occirent les siens. Sire dit huon, mout me desplaist de ce qu'ils en ont fait, si en suis tout prest de le vous amender en telle maniere come vous voudrez. A ces paroles le duc huon ferit le destrier des esperons, & vint vers son oncle l'Abbé auquel il se courrouça, & luy dit que mal faisoit. Quand l'Abbé apperçeut huon, il fut mourioyeux, si le vint accoller & embrasser en luy disant : Beau neveu pour verité cuidois que l'Empereur vous eût detenu & prins pour vous faire mourir, pas ne scavions que eussiez paix. Alors fit ses gens retraire, & eux tirer hors des Allemans ; puis lui & huon vindrent

vers

## HUON DE BORDEAUX.

vers l'Empereur. Quand la furent venus l'Abbé de Clugny salua l'Empereur, & lui dit. Sire, ie vous prie que pardonner me vueillez de ce qu'ainsi vous suis venu courir sus : car ie cuidois que vous eussiez fait mourir mon neveu Huon, & ne scaurois pas qu'entre vous deux y eust paix & accord, ie vous supplie que me le vouliez pardonner. Sire dit l'Empereur, tout meffait vous pardonne pour l'amour du noble Huon de Bordeaux que ie tiens pour mon tres-loyal amy. Ainsi comme vous oyez fut la paix faite entre l'Empereur & l'Abbé de Clugny, ou à mour grand ioye & liesse l'Empereur Thierry fut receu. Et quand le bon Abbé eut receu l'Empereur, & fait loger en son Abbaye, il vint vers la Duchesse Esclarmonde, laquelle il baïsa & embrassa mout doucement, en lui disant : ma tres chere niece, vostre venuë m'est fort agreable, & que saine, & en bon point ie vous vois, & me desplaist des grands maux, & pauvretez qu'avez eues : mais puis que c'est le vouloir de Dieu, à vous, & nous doit plaire, & loüer son saint nom. Bel oncle dist la Duchesse, nous vous devons aymer, & cher tenir : car vous avez été pere, & refuge de ma fille Clairette, laquelle ie desire mout à voir, ainsi en faisant leurs devises, le bon Abbé mena la Duchesse Esclarmonde en sa chambre, & trouva sa fille Clairette qui au devant d'elle s'en vint mettre à genoux. Quand la Duchesse vit sa fille estre venuë devant elle, pas ne vous devez esmerveiller si elle eust joye au cœur. Car quand elle la vit si belle, & si bien endoctrinée, bien pouvez penser que la joye fut la nonpareillie des autres, elle l'embrassa, & baïsa plus de vingt fois, en lui disant : Ma tres-chere fille, depuis que ne vous vis j'ay été en grand misere : mais soit nostre Seigneur, & sa tres-dou-

ce mere, de ce que vostre pere & moy sommes ensemble, & que paix & amour avons envers l'Empereur.

Ainsi tout en devisant, la mere & la fille vindrent en la chambre qui leur étoit appareillé, en laquelle elles dînerent ensemble en grande consolation, & oncques de tout le dîner la noble Duchesse Esclarmonde ne peut oster ses yeux de regarder sa fille, pour la tres grande beauté qu'en elle voyoit. Puis quand ce vint qu'elle eust dîné, les Chevaliers, Barons & jeunes escuyers vindrent voir les Dames, ainsi comme il est accoustumé de faire.

Ainsi comme la étoient devisans, le Duc Huon entra en la chambre, & son oncle avec luy, & dirent à la Duchesse Esclarmonde, dame il cōvient que devers l'Empereur Thierry veniez, & lui ameniez vostre fille : car il desire mout à la voir.

Lors la dame presté de faire le commandement de son Seigneur, s'en vint en la salle, & sa fille avec elle, où ils trouverent l'Empereur qui en tres-grande liesse les receut, il print la fille entre ses bras, & la baïsa, en luy disant.

Ma tres-chere fille, vostre venuë m'est fort agreable, Dieu vueille parfaire en vous ce qu'il y faut, car en beauté n'avez pas failly.

Huon dit l'Empereur, graces devez rendre à nostre Seigneur Jesus-Christ qui tant vous a aymé de vous avoir donné un tel enfant : car ie cuide que de beauté n'est aujourd'hui Dame ne Damoiselle vivante en ce monde que vostre fille ne l'ontrepasse.

Sire, dit Huon, Dieu vueille parfaire ce qu'il y faut, mout grand plaisir print l'Empereur à regarder Clairette, & aussi firent les autres Barons qui là estoient.

Ainsi comme vous oyez fut l'Empereur receu à Clugny, & tres richement festoyé du bon Abbé Henry : car

## LIVRE SECONDE

toit comme l'Empereur y fut arrivé, l'Abbé envoya par tout le pays querir les Dames & Damoiselles pour les festoyer, auquel lieu il fut trois iours durant, & grand feste & ébatement y furent faits: puis quand ce vint au departement, auquel n'eust Dames ne Damoiselles à qui l'Empereur ne fit aucun don. Quand ce vint au quatrième iour, que l'Empereur eût oïi la Messe, & bien déjeuné, son bagage fut prest, puis le bon duc huon, & la Duchesse Esclarmonde, & sa fille Clairette s'en partirent de Clugny, & aussi fit l'Abbé qui les convoya iusques à Bordeaux: car il les aimoit tant qu'il ne les pouvoit abandonner, si se mirent en chemin vers Bordeaux, auquel lieu il envoya Bernard signifier sa venue, & que la paix entre l'Empereur & lui estoit faite. Quand Bernard le fut party, & qu'il fut venu à Bordeaux, il fut reçu à grand ioye, & fit assembler les bourgeois, & leur raconta de mot à mot la venue de l'Empereur Thierry & de huon, & de la Duchesse Esclarmonde, & de leur fille, & de la paix qui estoit faite, dont ils eurent grand ioye, ces nouvelles furent apportées à Blaves, & à Gironuille, & par tout le pays de Bordelois, lesquels tant nobles que bourgeois vindrent hastivement à Bordeaux pour recevoir leur droicturier seigneur.

Quand là furent venus & assemblez, ils monterent à cheval, si allerent au devant de l'Empereur, & de Huon leur seigneur. Ils furent sept mille chevaux ensemble, lesquels quand ils approcherent de l'Empereur mont humblement le saluerent, auxquels l'Empereur dit, oyez vous tous mes nobles & bourgeois qui m'avez fait hommage, ie vous remets en la main de vostre droicturier seigneur, ainsi que auparavant estiez & vous quitte vos hommages & scautez. Alors tous ceux qui là

estoint venus, remercièrent l'Empereur de bonne iustice & raison en quoi il les avoit maintenus durant le temps que sous lui avoient esté, dont l'Empereur fut mout ioyeux de ce qu'en la presence de Huon s'estoient loüez de lui, puis apres vindrent vers le Duc Huon, & la Duchesse si leur firent la reverence, & aussi à la belle Clairette leur fille, ainsi comme vous oyez s'en vindrent jusques en la cité de Bordeaux, ou à grand ioye furent receus, & firent porter le poisse devant l'Empereur dessus lequel il se mit tenant huon par la main, iusques à ce qu'ils vindrent au palais, toutes les ruës étoient tapissées, les fenestres garnies de dames & damoiselles, bourgeoises & pucelles, qui chantoient melodieusement, dont l'Empereur eut grand ioye, les enfans qui par les ruës étoient, alloient criant Noel pour la grand ioye qu'ils avoient de la venue de leur seigneur & de leur dame. Quand ils vindrent au palais, ils descendirent & allerent chacun es lieux & es chambres qui leur estoient ordonnées, si des festes, des ioyes des solemnitez qu'à Bordeaux furent faites vous voulois raconter, trop vous pourrois ennuyer à vous le dire: mais la feste qu'à la venue de huon fut faicte, fut la nonpareille que homme, pour le tems eût veüe, laquelle dura huit iours entiers, pendant lequel temps l'Empereur recita aux nobles du pays & aux peuples l'accord qui entre luy & Huon avoit esté fait, & que toute sa terre lui remettoit entre ses mains, en leur quittant leur seauté & hommage qu'ils luy avoient fait, dont tous eurent grand ioye & liesse, puis quand ce vint le neufiesme iour que l'Empereur devoit partir, il appella le Duc Huon, & lui dit: Mon tres-cher ami: celui que i'aime le plus en ce mortel monde, si aucune guerre vous survient, faites le moi à sca-

voit, & ie vous enuoyrai soixante mille hommes armez, & moi en personne si besoin est. Sire dit huon, de cette courtoisie vous remercie, & neme repute être à tousiours vostre seruiteur & ami, puis vint vers la duchesse, print congé d'elle & de Clairette sa fille, laquelle il baisa à son departement, & aussi fit-il à toutes les autres Dames & Damoiselles, & leur donna toutes un don tel qu'à chacun appartenoit, mout riches dons donna à la duchesse, & à sa fille Clairette, puis il print congé & monta à cheval, puis sortit hors de la ville le Duc Huon & l'Abbé de Clugny le conuoyèrent deux lieues, puis prindrent congé & s'en retournant à Bordeaux. Quand ils furent venus, le duc huon s'en partit & s'en alla à Gironville & de là à Blaves, & par toutes ses villes & châteaux, ou il fut receu à grād ioye & mit prevoists, baillifs & officiers de par luy, puis s'en revint à Bordeaux vers la duchesse sa femme, apres que là eut seiourné environ un mois, le duc huon dit à sa femme en la presence de l'Abbé son oncle, & de bernard: Ma tres-chere compagne, celui qui ne reconnoist les biens qui lui ont esté faits, est tenu pour ingrat, ie le dis pour ce qu'assez sçavez que le Roi Oberon nous a fait plusieurs biens, & fait sortir hors de maints perils de mort, & comme dernièrement vistes quand par ses deux chevaliers vous fustes delivree de mort, & si sçavez comment au departir qu'il fit de Bordeaux qu'il me donna tout son Royaume de faërie, & la puissance qu'il y a, si me fit promettre à son departement qu'apres que quatre ans seroient passez, je retournerasse vers lui, & qu'il me remettoit en possession & saisine de son Royaume, & me dit que si au iour faillois de y venir qu'il me destruiroit, bien sçavez que au tres-fois m'est advenu pour trespasser son

commandement, pource ma chère amie il m'est besoin d'aller vers lui, ie vous lairrai bernard, qui la garde aura de ma terre & de vous & de ma fille, laquelle ie recommande à l'Abbé mon oncle qui ici est, auquel ie prie qu'il la vueille avoir pour recommandée, ie lui lairray tout mon avoir, & les pierreries qu'avec moy apportay, afin que si son bien lui vient qu'il le prenne, mais que ce soit homme de grand valeur, & si veux que pas on ne vise tant à la chevance, que si la personne le vaut qu'on lui donne ma fille, car elle a assez de chevance pour elle & pour un homme de grande authorité. Beau neveu dit l'Abbé, & de vostre allée me desplaist, s'il plaist à Dieu nul homme qui viue n'aura vostre fillé en mariage, qu'il ne soit homme de haut parage, gaigny de vertus & de meurs, & quand du vostre n'auroit rien, si ay ie thresfor assez pour la marier.

*Comment le Duc Huon se devoit avec la Duchesse de son departement, laquelle e voulu aler avec huon son mary & comment il laissa sa fille & sa terre en sa garde à son oncle & à Bernard son cousin.*

**E**T quand la duchesse euyt parler le duc Huon qui parloit d'aller vers le Roi Oberon, bien pouvez croire qu'elle eut grande douleur au cœur & tout en plorant se mit à genoux devant le Duc son mari, & lui dit. Mon tres-cher Seigneur, ja à Dieu ne plaise que iamais vous alliez sans moi, si mal & enruy avez i'en veux avoir ma part, si aucun bien vous avez en aucune bonne adventure, avec vous i'y voudray partir, ja à Dieu ne plaise que sans moi vous vous departiez.



LIVRE SECONDE

de icy, car trop m'a été dure la demeuree. Belle dit huon, ie vous prie que de porter vous vueillez de ce faire, & demeurer ici avec vostre fille : car trop seroit le voyage pesant à faire, ici vous laisse Bernard & mon oncle l'Abbé de Clugny, lesquels vous seront peres. Sire dit Esclarmonde trop ay eu de maux d'ici demeurer sans vous, mieux i'aime endurer ce que Dieu nous enuoyera ensemble, que ici demeurer sans vous. Ainsi come pour oyez pour quelque excusation ou remonstrance que son mary huon lui sceût faire ne dire onc ne la peut destourner ne oster hors de son opinion que avec lui ne voulut aller.

Quand Huon vit ce, il lui dit. Ma tres-cherre amie, puis qu'il vous plait venir avec moi, & de ce que Dieu nous enuoyera soit bien soit mal que contente estes d'auoir vostre part, vostre compagnie me plait. Quand l'Abbé & Bernard ouyrent la bonne volonté de Huon & de la Duchesse sa femme, mout leur despleut, aucunement l'eussent peu destourner, mais onc ne le peurent faire, pour quelque remonstrance qu'ils luy sceurent faire. Alors huon appella le bon abbé son oncle, & lui dit que sa terre & sa fille luy laissoit en garde jusques à son retour, & que le plus bref qu'il pourroit il reviendroit, & que force luy estoit de s'en aller querir la possession du royaume que Oberon luy avoit donnée, & pource bel oncle, & vous Bernard mon cousin, ie vous recommande ma fille que j'aime mout, & tous mes pays & seigneuris, ie vous les baille en garde jusques à mon retour, & à vous mon oncle, je laisse mes threfors & piergeries pour le mariage de ma fille, laquelle ie vous laisse en garde, Beau neveu, dit l'Abbé, puis qu'il vous vient à plaisir j'en feray comme mon enfant. Bel oncle dit huon, ie vous prie que la patte du

Griffon que d'oultre-mer ay apportée vueillez de par moy enuoyer au ieune roy Louys lequel vous salüerez, & luy presenterez de par moi pour en faire à son plaisir. Sire ce dit le bon Abbé de Clugny, avant que Pasques soit venu, vostre message sera accompli, laquelle chose il fit, dont le ieune roy fut mout ioyeux, & la fit pendre en son palais, depuis par le beau Roy Philippe, fut pendue en la sainte chappelle à Paris, ou encore est de present. A tant vous laisserons à parler de la patte du Griffon, & retournerons à parler de nostre maniere.

*Comment le Roy Oberon couronna huon & Esclarmonde, & leur donna son Royaume & sa dignité qu'il avoit en faërie, & fit la paix de huon, & du Roy Arrus.*

Quand le peuple de faërie chevaliers & Dame eurent entendu Oberon, mout furent dolens de ce qu'il convenoit qu'il les laissast, & lui dirent : Sire puis que vostre plaisir est que soyons contents de recevoir pour Roi & Seigneur Huon & la roine Esclarmonde sa femme. Quand le Roy eut entendu ses barons, il fit apporter deux couronnes, dont l'une mit sur le chef de Huon, l'autre sur le chef de Esclarmonde, puis fit apporter son cor, sa nappe, & son hanap, le bon haultbert si les bailla au Roi Huon pour en faire à sa volonté; mout grande joye s'eleua par le palais de chevaliers des dames faëes. Le Roy Huon se mit en une fenestre, & choisit sur la montagne par ou il avoit passé grande foison de tentes & pavillions, & demanda au Roy Oberon & dit : Sire, la sus cette montagne ie voy quantité de gens assemblez & plusieurs tentes & pavillons tendus. Huon dit le bon Oberon, sçachez que c'est le Roy

HUON DE BORDEAUX.

Artus, qui ici vient pour cuider avoir  
 Mon Royaume & ma dignité : mais trop  
 tard y vient, car la promesse que m'avez  
 faite avez tenuë, parquoy il vient trop  
 tard, car si ne fussiez venu, mon rayau-  
 me & ma dignité luy eusse donnée. Bien  
 sçay que tost sera ici pour me venir voir.  
 Mout sera dolent & courroucé de vostre  
 venüë, mais si ie puis ie feray tant que  
 tous deux serez en paix, car raison est que  
 à vous obeisse. Tout aussi-tost apres le  
 Roy Artus & sa chevalerie entrerent dans  
 Mommur & vindrent descendre devant  
 le palais, lui & sa sœur Morgue la fæe, &  
 Transline leur niece, ils monterent les  
 degrez, & vindrent saluer le Roy, lequel  
 les receut à grand joye en luy disant Ar-  
 tus vous soyez le bien venu, & Morgue  
 vostre sœur, & transline vostre niece, ie  
 vous prie que dire me vueillez qui est ce  
 tres-bel enfant que ie voy la devant vos-  
 tre sœur : Sire ce dit Artus, il s'appelle  
 Mernin, & est fils à Oger le Dannois, le  
 quel a ma sœur qu'icy est pour espouse,  
 & j'ai laissé en mon país pour le gouver-  
 ner iusques à mon retour, Artus dit le  
 Roi Oberon, de vostre venüë suis mout  
 joyeux, ie vous ay ici mandé que vous  
 dire & annoncer ce que le plaisir de no-  
 stre Seigneur Jesus-Christ est que de ce  
 monde me parte, afin que soyez content  
 de ce que en faërie vous ay donné, tant  
 en dignité comme en puissance, que con-  
 tent vueillez être, voicy ici le duc Huon  
 de Bordeaux & sa femme la Duchesse Es-  
 clarmonde, ausquels j'ay donné mon  
 Royaume & ma dignité pour en faire &  
 user comme par cy-devant ay fait, &  
 pource vous prie & commande qu'à luy  
 vueillez obeyr comme au Roy souverain  
 de toute faërie, & vous ayez & entrete-  
 niez ensemble en paix. Quand le Roy Ar-  
 tus entendit Oberon il respondit mout

fierement, & dit : Sire bien vous ay en-  
 tendu, assez sçavons que tout vostre  
 Royaume & dignité m'avez donné apres  
 le trespas que feriez de ce monde, main-  
 tenant voy qu'au Duc huon de Bordeaux  
 l'avez donné. Or Sire, qu'il s'en voise en  
 son pays & en sa cité, en laquelle il a laissé  
 sa fille Clairette, qu'il la voise marier : car  
 par deçà n'a que faire, l'aimerois mieux  
 estre exilé & dechassé de mon Royaume,  
 qu'à lui ie obeisse ne fisse hommage, &  
 n'aura au dessus de moy nulle auctorité,  
 s'il ne le conquiert à la pointe de l'épée.  
 Quand Huon ouyt parler le Roy Artus de  
 Bretagne, il lui répondit fierement, en di-  
 sans ; Artus sçachez que par vos paroles  
 me menassez ie ne lairray que ie ne vous  
 dise que vueillez ou non il conviendra  
 obeir & être dessous moy, puis que c'est  
 le plaisir du Roy qu'icy est, ou que vous  
 vous departiez & alliez demeurer & con-  
 server en vostre pays de Bretagne. Alors  
 le Roy Oberon voyant l'apparence de tres  
 grande guerre émouvoir entre les deux  
 Rois, il parla & dit qu'il vouloit que  
 l'œuvre du fait soit mise ius, & que ia-  
 mais ensemble n'eussent guerre, & dit à  
 Artus que bien vouloit qu'il sçeust que  
 s'il parloit plus à l'encontre de Huon le  
 souverain Roy de faërie, qu'il le condam-  
 nerait perpetuellement à estre un pauvre  
 Luyton de mer : mais si croire le vouloit,  
 il les accorderoit ensemble, Artus ne ré-  
 pondit mot.  
 Morgue la fæe & Transline se mirent à  
 genoux devant le Roy en lui priant tres-  
 humblement que de son frere Artus vou-  
 list avoir pitié, & lui pardonner sa mal-  
 vueillance. Alors apres ce que Morgue  
 eut perlé. Le Roy Artus se mist à genoux  
 & dit. Tres-cher sire ie vous prie que  
 pardonner me vueillez, si trop ay parlé  
 à l'encontre de vostre bonne volonté.

LIVRE SECOND DE

Artus dit le Roy Oberon, bien veux que sçachez que si ce n'étoit pour l'amour de vostre sœur, qui pour vous m'a prié & requis que ie vous pardonnasse, ie vous eusse monstré le pouvo'r que j'ay en faërie, lequel ie donne dès maintenant au duc huon, & la dignité dont autres-fois ai usé toute ma vie, lors Huon tres-humblement remercia le Roy Oberon.

*Des Ordonnances & reigle que fit le Roy Oberon avant qu'il mourust.*

**Q**Uand Oberon fut depossédé de son Royaume, & qu'il l'eut mit en la main de huon, il appella le Roy Artus, & lui dit. Artus pource que ie desire que apres mon trespas vous soyez en bonne paix & amour ensemble vous & Huon de bordeaux mon bon amy, ie vous donne & revers de tout le royaume de Boulquaer, & de tout le royaume que Sibile y tient de par moi, pour en faire & iouyr à vôtre volonté, & de toutes les faëries qui sont es pleines de Tartarie, & veux que là ayez telle puissance que par deça ay baillée à huon de bordeaux, pourveu que devant moi lui en ferez hommage, & que bonne paix & amour soit entre vous deux ensemble. Alors le roy Artus, Morgue, & transline, & tous les barons qui la estoient, remercièrent le Roy Oberon, & dirent qu'oncques iour de leur vie n'ouyrét parler d'un si riche don que Oberon avoit fait au Roy Artus.

Alors le Roy Artus en la presence d'oberon vint faire hommage, & baiser en la bouche le duc Huon de bordeaux, dont le Roy Oberon & tous ceux qui la estoient eurent grand joye, pour la paix & union qui étoit entre les deux Roys, grand ioye & lieffé fut demenée au palais, car tous les plus nobles barons de faërie, & les plus

belles dames faëtes y furent assemblée, & celui iour grande solemnité y fut faite. ainsi comme en icelle ioye étoient, le Roy Oberon sentant en lui que sa fin approchoit: car bien en sçavoit l'heure & le iour lui voyant en sa pleine vie qu'a son royaume qu'il delaissoit avoit pourveu de bon cœur remercia nostre Seigneur des biens & graces qu'en ce monde lui avoit faits, & appella huon de bordeaux, & le Roy Artus, Gloriant, & Malebron, si leur dit.

Seigneurs assez vous ai aduerty & dit que longuement ne pourrois demeurer avec vous & pour ce Huon pour vostre bonté preud'homme dont toujours avez été garny, vous ay esleu entre les autres, non pour avoir la garde seigneurie & administration de toute faërie, tant du pays des Lurons, comme des autres choses secretes reservées à dire aux hommes, & avec ce vous ai baillé toute ma dignité & pouvoir de faire ainsi comme en mon temps ay fait, & pource qu'a ce vous ay esleu, ie veu qu'apres mon trespas vous fassiez fonder une Abbaye de Moines, veux qu'elle soit assise en cette prairie qui est devant cette cité, pource que de tout temps j'ay aimé cette cité, comme assez pouvez voir, & veux & ordonne que la ou l'Eglise sera faite vous mettiez mon corps en un sepulchre, tel que bon vous semblera, & vous recommande tous ceux qui m'ont loyaument servy, & veux que avec vous & en vostre service les deteniez.

Après ce que le Roy oberon eut fait & dit ce qu'il vouloit dire, Huon lui répondit & dit: Chere sire des grands biens & honneurs que vous m'avez faits ie vous en remercie, tout ce que vous avez ordonné & tout ce que voulez qu'il soit fait au plaisir de Dieu ie m'en acquiteray & ferai tant que mon ame n'en sera point

chargée quand ce viendra au iour du jugement. Alors les seigneurs & dames qui la furent assemblez, ouyrent les paroles que le Roy Oberon disoit, & aussi que clairement voyoient qu'il tiroit à la fin, les cris & les pleurs furent si grands par le pais des dames & des chevaliers que merveilles étoit à les ouyr, & même par la cité se leua un si grand bruit, que pitié étoit à les ouyr: car ils estoient aduertis que le Roy tiroit à la fin, lequel estoit au milieu de son palais couché en une riche couche, où il faisoit ses prieres à nostre Seigneur, tenant huon par l'une de mains, en lui disant: Mon cher ami, prie pour moi, il fit le signe de la croix, en recommandant son ame à Dieu laquelle fut emportée en Paradis par une grande multitude d'anges que Jesus-Christ y auoit envoyez, lesquels au departir qu'ils firent, rendirent si grande splendeur au palais qu'onques la pareille ne fut veüe, & avec ce y auoit si grande odeur, qu'aduis étoit à ceux qui la étoient qu'en paradis fussent ravis, parquoy ils sceurent tous pour verité que l'ame du Roi étoit sauüé. Quand le Roi huon & le Roy Artus, la Reine Esclarmonde, Transline, le Roy Carahen, Gloriant, Malcbron, & tous les chevaliers & dames qui la étoient virent que le Roy Oberon étoit mort, il n'est langue d'homme qui dire le vous sceust les grands cris & regrets qui la furent pour l'amour du bon Roy Oberon, mout fut plaint & regretté de tous: puis apres le corps du Roy fut pris & emporté au lieu où il avoit aduisé de faire sa sepulture, laquelle le Roy huon fit faire mout richement, & fit fonder une Abbaye ainsi que par Oberon avoit été ordonné, apres que le corps fut mis en sepulture, ils retournerent tout au palais, où les tables furent dressées, à la grande table furent assis trois Rois por-

tans couronnes, & deux Roines tres-excellentes, pleines de grande beauté, & au haut de la table fut assis le Roy Huon, & puis apres le Roy Artus, le Roy Carahen & les deux Roines, & les autres Dames s'en departirent & allerent dîner en leurs chambres mout richement, par tout furent servis de ce que mestier leur estoit: puis quand ils eurent dîné, & que graces eurent renduës, le Roy Artus & le Roy Carahen prindrent congé du Roy huon & de la Roine Esclarmonde & s'en partirent, si s'en alla chacun en son pays & Morgue & Transline demurerent quelque temps avec la Roine Esclarmonde, où ils demenerent grand joye & grand soulas. A tant vous lairray à parler du Roy Huon & de la Roine Esclarmonde, lesquels demureront en faërie tout leur temps jusques au iour du jugement, & retourneray à nostre matiere où nous parlerons de la belle Clairette la fille du duc huon laquelle demoura à Bordeaux.

*Cōment le Roy de Hongrie & le Roy d'Angleterre, Florent fils du Roy d'Arragon requirent la belle Clairette en mariage, & comment elle fut trahie par Brochars, & comment Bernard fut noyé, & des maux que le traistre Brochars fit à la pucelle, dont elle mourut depuis.*

**B**ien avez ouy par cy-devant comment le Roy Huon & la Roine Esclarmonde au departement qu'il firent à Bordeaux recommanderent leur fille en la garde du bon Abbé de Clugny, laquelle creut & amenda, tellement que quand elle vint en l'aage de quinze ans, pour la tres-excellente beauté qui en elle estoit, la renommée fut si grande par tout le pays, qu'il n'y avoit Roy

LIVRE SECOND DE

ne Duc que Clairette ne fit requérir pour l'avoir en mariage, dont l'Abbé & Bernard son cousin furent bien empêchez de répondre à un chacun tant qu'ils fussent contents, l'un fut le Roy d'Angleterre, & l'autre fut le Roy de Hongrie, le tiers fut Florent fils du Roy d'Aragon: mais sur tout le roy de Hongrie la vouloit avoir, l'Abbé respondit aux Ambassadeurs du Roy de Hongrie, que jusques à ce qu'il auroit oüi nouvelles du duc Huon son pere, bonnement ne la pouvoit accorder ne tenir paroles: mais si dedans la S. Jean prochain ne retournoit, qu'il estoit content que le iour fut assigné dās la ville de Blayes pour traicter ledit mariage, de laquelle chose le Roy de Hongrie fut content: puis quand ce vint que le iour approcha, le bon Abbé se mit en chemin pour aller à Blayes pour être à la journée, à laquelle devoient estre les Rois d'Angleterre, de Hongrie, & Florent fils du Roy d'Aragon. Si laissa la belle Clairette en garde à Bernard son cousin qui mout l'aimoit: puis quād le bon Abbé fut venu à Blayes, il fit rendre & encortiner la ville, & parer mout richement pour la venue des Rois qui devoient arriver, comme ils firent: car quand ce vint le lendemain apres que l'Abbé fut venu, tous les Rois y arriverent en ordre, & le premier qui dedans la cité entra, fut le Roy d'Angleterre, lequel quand il fut descendu, assez tost apres remonta à cheval, & alla chasser es landes, où il trouva quantité de cerfs & de biches. Puis apres vint le Roy de Hongrie qui en mout bel arroy entra dans la cité, & alla descendre au palais, ou l'Abbé le reçeut en grand ioye, puis entra apres le Roi Florent, lequel y vint avec grand compagnie. Le bō Abbé les uns apres les autres les alla saluer mout richement, en leur disant que qui & la ville, étoient à leur commande-

ment, dont les Rois ~~le~~ remercièrent tres humblement.

Là y avoit un desloial traistre, lequel estoit de Bordeaux, qui avoit ouy toute la conclusion, & comment l'Abbé de Clugny avoit promis aux trois Rois que Clairette leur seroit monstrée, puis celuy qui plus luy plairoit seroit son mary. Le desloial traistre qui ouit cette conclusion pensa en lui-même, & dit que bien les garderois d'avoir Clairette, si se departit de Blayes, desirant de mettre à fin son entreprinsē, il print une petite nef sur laquelle il monta, & se fit hastivement mener jusques à Bordeaux. Quand là fut venu il descendit mout tôt, feignant d'être fort embesogné, & s'en vint au palais ou il trouva Bernard & la pucelle, qui à l'une des fenestres étoient appuyez. Quand Brohars fut leans entré, il salua la belle Clairette & Bernard tout en riant. Brohars dit Bernard, la chose ne peût que bien aller, puis que ie vous voy venir riant, ie vous prie que dire vous vueillez comment fait l'Abbé de Clugny, & comment il a reçu tous les princes qui sont venus à Blayes.

Si nous dites ce qu'il vous en semble: Bernard ce dit le traistre, sçachez de vérité qu'oncque iour de vostre vie plus grande noblesse ne vistes pour un iour assemblée qu'elle est de present en la Ville de Blayes, & pource hastivement que la chose voise plus avant, le bon Abbé de Clugny oncle de Madamoiselle Clairette qui là est, vous mande de par moy, que tost & incontinent que la nuit sera venue madamoiselle soit preste, & vêtue en guise d'homme, si la menerons vous & moy à Blayes par devers son oncle l'Abbé de Clugny: & que quand il sera iour environ midy, vous ordonnerez que les Damoiselles pour l'accompagner viennent apres & qu'avec elles apportent tous les riches draps

HUON DE BORDEAUX.

draps & vestemens pour la parer & vestir: & quand tems & heure sera de ce faire, si soit mise dedans le batteau une de ses robes seulement, laquelle elle vestira quand la sera venuë en attendant celle qui luy seront apportées, & la cause pourquoy son oncle l'a mandée que vers lui vienne est pource qu'elle voye & choisisse celui qui mieux lui plaira avoir pour être son mari, bien le pourra voir & choisir: car de la chambre de son oncle en laquelle elle sera, les pourra biẽ voir & regarder l'un apres l'autre par un treillis qui est là. Quãd Bernard entendit le pervers traistre, il cuida que la verité lui dit, pource qu'il estoit homme de creance adjouãta foy à ses paroles, las, pourquoi il creut Bernard: car de plus traistre n'y avoit jusques à Rome, son pere & ses freres l'étoient tous: mais bernard le creut, pource qu'avec l'Abbé étoit allé. Alors bernard dit à Clairettes belle il vous convient mettre à point pour partir incontinent que la nuit sera venuë, & que soyez prestee & vestuë ainsi comme brohars a dit afin que de nul ne soyez aperceue ne advisee jusques à ce que soyez à blayes par devers vostre oncle Bernard dit la damoiselle, puis que c'est le plaisir de mon oncle & de vous, bien est raison que ie le fasse. Lors la damoiselle retourna en sa chambre, si se fit habiller & mettre à point par ses plus privées damoiselles, qui mout fort commencerent à rire quand ainsi la virent habillée, & le mauvais & pervers traistre exploicta tellement qu'il trouva une petite nef assez bonne & forte, & la fit mener vers la poterne du palais, si fit mettre dedans une tres-grande & grosse pierre laquelle il lia tout autour d'une forte corde, & puis vint à mont vers bernard, auquel il dit que temps & heure étoit de partir afin qu'à blaye peussent être avant que minuit fut venu. Alors bernard vint vers la da-

moiselle, laquelle il trouva prestee & appareillée pour partir, & lui dit tout en riant que bien sembloit être un gentil escuyer, bernard print une épée, si la ceignit & la print par le bras en lui disant: Or sus compagnons tems est de partir, Brohars se mit tout devans, & bernard & la damoiselle apres, se tenant l'un l'autre par le bras, & descendirent par la poterne, qu'oncu es par homme de leans ne furent veus ne aperceus. Quand là furent venus, brohars entra dedans, & pria clairette par la main si la mena dedans le batteau, & la mit vers le bout puis bernard entra dedans, alors brohars print la pierre si la laissa tout bellement glisser en l'eau, en tenant la corde en sa main dont elle estoit liée, & disoit à bernard qu'il le faisoit afin que la nef n'allat si tôt jusques à ce que le fil de l'eau eussent passé, & dit à bernard que la corde tint en sa main jusques à ce qu'ils eussent passé outre le fil de l'eau, puis apres la retireroient contre mout quand temps en seroit, bernard qui en nul mal n'y pensoit le fit ainsi que le traistre lui avoit dit, il print l'aviron en sa main, si estoigna la nef arriere de la poterne & se mirent aval la riviere de geronde.

*Comment le traistre Brohars noya Bernard & de leurs adventures, & comme Brohars mourut depuis.*

**L**ors que brohars vit que la ville avoit été éloignée, & que la nuit fut fort obscure, il vint par devers bernard, & lui dit que tost & incontinent tirat la corde pour tirer la pierre dehors l'eau, alors bernard se baissa pour la tirer contremont, il saisit bernard par la jambe qui garde ne se donnoit si le print de toute sa force, tellement que bernard fit tomber dedans l'eau, ou il fut noyé, ce fut grand dommage & grand pitié de la mort du dit bernard: car de plus

LIVRE SECONDE DE

pretid'homme & de plus loyal on n'eût sceu trouver au monde. Quand la pucelle clairette vit que brohars avoit ietté bernard dedans l'eau, elle ietta un mout grand cri & vint courir sus brohars si le tira par les cheveux. Quand le traistre vit que clairette luy couroit sus, il la print par le bras si tres-furieusement que dedans la nef s'abatit toute platte & labatit & outragea mout fort, en lui disant que ses cris ne ses pleurs ne lui pouvoient aider, & que voulut ou non, il feroit d'elle à sa volonté. Quand clairette entendit le déloial traistre elle eut mout grande peur, si commença mout fort à trembler, en requerant à nostre Seigneur Jesus-Christ & à la Vierge Marie que par ce desloial traistre ne fut deshonorée, & que hors de cet ennemy la voulit jeter: alors le traistre & pervers revint devers clairette, en luy disant que mieux lui vaudroit faire son plaisir par amour, car aussi bien par force luy feroit faire, ou sinon il lui dit que dedans la riviere de gironde la jettetoit. O tres-desloial traistre dit clairette, ia jour que tu ayes à vivre de mon corps n'auras la joiissance. Alors le meurtrier ferit & abbatit la damoiselle tant que pitié étoit à la voir, & que dedans le bateau laissa comme morte, & puis quand il vit qu'aucune chose pour l'heure il ne pouvoit que faire, il fut las & travaillé, si s'endormit, & la nef surquoy ils étoient alloit mout fort, ia étoit grand iour, & tant étoient allez certe nuit qu'ils étoient hors de la riviere de gironde, & clairette qui au bateau étoit mout explorée regardant le desloial qui dormoit vit un pain que pres de lui avoit mis, la grâde famine qu'elle avoit la contrainct à le prendre, si le mangea tout, car telle famine avoit que plus ne la pouvoit porter, puis faisoit ses oraisons tout en plorât vers nostre Seigneur, lui requerant que sa vir-

ginité luy voulit garder & deffendre du mauvais tiran qu'ainsi trahie l'avoit, tant vint la nef aval l'eau nageant qu'elle entra en la mer. Le vent étoit grand, n'avoient voile ne aviron dont ils se peussent aider: mais ainsi que dedans la mer furent entrez, un vent les print à costiere, qui mena la nef tout droit arriver en un petit port qui étoit au dessous d'une mout grande roche en une petit Isle. Alors brohars s'éveilla fut mout joyeux quand à terre furent arrivés, car bien connoissoit le pays, il dit à Clairette, tu vois bien maintenant qu'en toi n'est nulle puissance de faire contre ma volonté, laquelle il convient que tu faces: cas d'homme ne de femme tu ne peux être secourüe ne aidée, ne toute ta deffence ne te peut rien valloir, tu vois bien que nous sommes en une Isle ou la mer bat tout à l'entour dont i'ai grand doute que jamais ne partiras d'ici. Or ne t'émaye pour l'heure, plus ne te ferai nul mal, & te donne trêve pour l'heure, la déloial larron voyant qu'en cette Isle étoit arrivé, commença à maudire dieu & sa mere, & l'heure que onques l'avoit veüe: car le mauvais meurtrier vit bien que la leur convenoit mourir de faim & de rage, car pas n'avoient nef surquoy en la mer s'osassent mettre que tôt ne fussent peris, & pource il n'eut talent ne volonté de rien faire à clairette & fut par la grace de dieu qui pas ne vouloit que la noble clairette fut deshonorée. Quand la dite pucelle se vit aupres de la rive toute effrayée en pleurs & en larmes sortir hors du bateau & commença à ramper contre mont sur la roche. Or dieu la vueille garder & deffendre, car à ce jour avoit sur la montagne six larrons de mer, lesquels espioient des marchands quand dedans Gironde vouloient entrer ou sortir & avoient une petite galiote de six rames laquelle ils avoient tirée en un petit regrot assés pres

## HUON DE BORDEAUX.

d'eux, & l'avoient couverte de fueilles.

Quand brohars vit fuir la pucelle, il lui cria tant qu'il peut par bien pucelle vostre fuir ne vous peut aide; car vueillés ou non, cette nuit ferai ma volonté de vous.

Quand les six larrons qui sur la montagne étoient ouyrent brohars qui apres la pucelle alloient craints, ils furent mout ébahis & eurent peur que par aucuns fussent espiez, & la pucelle qui seule alloit courant par la montagne leur cria & dit: ha Seigneurs qui là êtes je vous prie que de moy ayez pitié & me vueillez aider & secourir

à l'encontre de ce delhoyal meurtrier, qui la nuit passée me ravit & embla hors de la cité de bordeaux, ie suis fille du noble duc huon. Quand les larrons ouyrent la damoiselle ils se leverent tous & penserent que ce fut aucune chose feinte pour aider

à les prendre: mais quand ils virent que brohars venoit apres elle courant, le maistre d'eux tout vint au devant de brahars & lui dit comment donc qui vous a fait si hardi d'être venu dessus nous, nous voyons bien que pour nous espier êtes ici venu:

mais jamais par vous nous ne serons accusés: il chercha son couëteau, & lui dit qu'à mal-heure étoit-il la venu pour faire ses nopces. Quand le traistre brohars vit les

& larrons, il fut tout ébahi, & vit bien que mestier lui étoit de se deffendre, il tira son épée & vint à l'encontre du maistre larron auquel il donna si grand coup qu'il le pourfendit jusques aux dents. Quand les autres

cinq larrons virent leur maitre mis à mort ils furent mout dolents & courroucez, si assaillirent brohars de tous côtez, & tellement se deffendit brohars, qu'avant qu'atterre le peussent abbatre il en occit quatre pendant qu'ils se combattoient ensemble

la belle clairette étoit au milieu de la place dont les larrons étoient partis & trouva ce dont les larrons étoient partis & trouva la table mise, ou assez avoir à boire & à

manger. Quand elle vit la viande aprestée mout fut joyeuse, & remercia dieu si beut & mâgea de ce qu'elle trouva & regardoit

les larrons qui déjà avoient jetté brohars par terre dont elle fut mout joyeuse: mais pas ne sçavoit entre quelles gés n'en quelles mains elle étoit arrivée. Quand les larrons eurent brohars jetté par terre, ils lui firent reconnoitre ou la pucelle avoit prise

lequel leur racompta tout au long qui elle étoit, & comment il l'avoit ravie pour la deshonorer en intention de l'avoir à femme, & l'eut emmenée en quelque lieu, où pas n'eust été connue. Quand les larrons eurent ouy ce que brohars leur dit, ils lui dirent: O desloyal & mauvais traistre, ils n'est au monde tourment que faire ou te sçeut, que plus grand n'ayes merité d'avoir

Et pour ce par nous t'en fera la deserte payée, alors le prendrent & lierent par les pieds, si le pendirent à un arbre qui là étoit puis apres il s'en allerent querir du feu, & lui firent dessus le chef une grande fumée puis apres ils le firent mourir à mout grande douleur, & ainsi fini le traistre brohars

miserablement ses jours, lequel étoit pendant audit arbre par les pieds. Puis apres cela, les deux autres larrons s'en vindrent au lieu où étoit la noble pucelle clairette à laquelle ils demanderent de son état, & adonc elle leur racompta & dit toute la maniere & comment par le traistre brohars avoit été prinse & ravie, si leur dit qui el le étoit. Alors les larrons lui firent de vestir

sa robbe qu'elle avoit vestue, si la firent revestir d'une mout riche robbe, puis quand ils la virent ainsi vestue & atournée, advis leur fut qu'en tout le monde n'y avoit femme dame ne pucelle qui de beauté la peût passer, la louerent mout, car elle estoit revenue en sa beauté, pource qu'advis lui étoit qu'elle étoit assuree, pource que

de brohars étoit delivree. Quand l'un des



## LIVRE SECOND DE

larrons vit la grande beauté qui en la damoiselle étoit-il dit à son compagnon que cette nuit il auroit sa volonté de la belle pucelle, l'autre lui répondit que pas ne le souffriroit, & qu'il avoit été le premier qui avoit abbatu Brohars, qui l'avoit emblée. Quand le larró entendit son eompagnon, il chercha son cousteau si approcha de lui, & lui mit son cousteau dedans le corps iusqu'au manche : quand il se sentit feru à mort, il print courage en lui, & s'en vint titer l'épée à l'encontre de son cōpagnon, auquel il donna un si horrible coup sur la teste, qu'il le pourfendit iusques en la cervelle & cheut mort ; d'autre part l'autre qui à mort étoit navré cheut aupres de son compagnon, & par ainsi la pucelle clairette demeura seule & égarée sur la montagne aupres des larrons qui la furent occis. Quand elle se vit ainsi toute seule en l'isle ou personne n'étoit demeurant à qui elle se peut retraire, mout pieusement commença à plorer & à se complaindre, en disant, mon vrai dieu ie te prie par ta grace que de moi veuilles avoir pitié, & te requiers tres-humblement qu'en quelque part que ie voise, ma virginité vueilles garder & m'aider tant qu'à sauveté puisse être mise. A tant vous l'airrai à parler de la belle clairette, & retournerons à des Princes & des Roys qui étoient à braves, tous attendans la venuë de la belle clairette.

*Icei parle du tres grand dueil qu'il y eut à blaves par le bon abbé de clugny, & par les princes de la cité de Bordeaux pour la belle clairette qui étoit ravie, & du grand dueil qu'ils demeurèrent quand ils virent bernard que six hommes apporterent mort, & de la punition qui en fut faite sur le lignage du traistre brohars.*

**A**Lors quád les Princes & rois furent arrivés à blaves; & qu'il eut parlé

au bon abbé ils conclurent avec luy que la pucelle fut mandée, & celui à qui la pucelle s'adonneroit fut son mary. & le contentirent, pource qu'il n'y avoit nul des Rois qui ne cuidar être plus beau l'un que l'autre, & à la verité dire pour le iour ou n'eût sçeu trouver ne élire 3. plus beaux jeunes princes comme ils étoient : mais par especial florent fils du Roy d'arragon passoit tous les autres de beauté, & droit à cette heure qu'ils deliberent d'envoyer en la cité de bordeaux querir la pucelle arrivèrent les chevaliers & escuyers, dames & damoiselles qui la étoient venus cuidoient trouver clairette, & luy apportoient ses robbes & ioiaux pour la parer & vestir, ainsi que par brohars leur avoit été dit. Quand la furent venus ils vindrent descendre devant le palais l'abbé de clugny qui étoit à la porte du palais voiant descendre dames & damoiselles, cuidant que ce fut sa niepce la belle clairette, descendit hastivement les degrez & vint devers eux. Quand la furent venus, si leur demanda ou étoit sa niepce clairette sire dirent les chevaliers par devers vous la cuidions trouver, car des au soir bien tard, la pucelle se partit de la cité de bordeaux pour venir vers vous, si la vint querir Brohars, lequel avec bernard l'emmenèrent, & nous dir que pas ne faillissions d'estre ici devers vous à cette heure, alors raconterent à l'abbé toute la maniere & comment Brohars leur avoit dit. Quand le bon abbé de clugny les eut entendus, d'haussé haut qu'il se laissa choir par terre tout palme tellement que ceux qui la étoient presens cuidèrent qu'il fut mort puis assés tost apres commença à jeter un mout haut cri en disant. O ma tres chere niepce, bien ie dois estre dolent & courroucé quand aini vous ai perduë que plaie à nôtre Seigneur Jesus-Christ que ie fusse sous terre, plus

ne veux vivre en ce monde. O tres-des-  
 loial traistre brohars onc ta lignée ne fit  
 bien ne homme qui en appartient. O Bern-  
 nard qu'est devenu vostre preud'homme  
 & loyauté que ie cuidoye estre en vous  
 certes pas ne pourtois croire que de ce  
 fuisse coupable tost en fut la nouvelle  
 sçeuë par ladite ville de blayes, & tant que  
 tous les Rois & princes en furent advertis,  
 ils vindrent hastivement vers le palais ou  
 ils trouverent l'abbé en larmes & en  
 pleurs, lesquels ils eussent occis & mis à  
 mort si ce n'eust été la bonne renommée,  
 & preud'homme qui en lui étoit, & pour-  
 ce cessèrent de lui mal-faire: alors de tou-  
 tes parts monterent à cheval & allerent  
 vers Bordeaux ou ils trouverent les bour-  
 geois & bourgeois, le menu peuple en  
 grands cris & pleurs, regrettant le Duc  
 huon, & la duchesse Esclarmonde, & clai-  
 rette leur fille qui ainsi étoit perduë &  
 trahie par brohars qui l'avoit emmenée.  
 Quand l'abbé de clugny & tous les Prin-  
 ces furent entrez en la ville ou ils trouve-  
 rent le peuple criant & plorant mout fort  
 leur fit grand mal, & ne se peurent tenir de  
 plorer, & eux estans en cette douleur arri-  
 verent six hommes, qui portoient bernard  
 mort lequel ils avoient trouvé noyé en la  
 riviere de gironde si les cris & lamenta-  
 tions avoient été grands, ils recommence-  
 rent quand ils virent bernard qui tant ai-  
 moient, si ie vous voulois dire & aussi ra-  
 compter le dueil qui à celui iour fut fait  
 dans la cité de bordeaux tant des Princes  
 de l'abbé & du peuple, trop pourtois met-  
 tre à vous le dire alors les Rois & Prin-  
 ces qui la étoient eux bien advertis du li-  
 gnage & parenté dont étoit issu brohars  
 & de la grande trahison dont ils étoient  
 tous pleins, ils les envoyèrent querir &  
 chercher par toute la cité, & tant qu'hom-  
 mes femmes & enfans furent bien septan-

te, lesquels furent tous noyez, & iettés  
 dans la riviere de gironde afin que du tout  
 en tout la lignée en fut faillie, & que ia-  
 mais plus n'en fut mémoire. Apres ces  
 choses faites les Rois & Princes se departi-  
 rent de la noble cité de Bordeaux & s'en  
 allerent en leur pays & seigneuries mout  
 dolent & courtoizez pour la belle clai-  
 rette, qui ainsi étoit perduë. Et l'abbé de  
 clugny demeura à bordeaux, & fit bernard  
 mettre en terre, lequel fut du peuple & de  
 bourgeois mout plein & regretté. A tant  
 vous larrons à parler d'eux & retourne-  
 rons à parler de clairette qui seule écrit ou  
 la montagne égarée.

*Comment la pucelle clairette toute seule  
 vint sur le bord de la marine, auquel lieu  
 le Roy de grenade arriva sur un mont  
 grosse nef & emmena clairette, & com-  
 ment fortune les fit arriver assez pres de  
 courtoize, & la pucelle clairette fut re-  
 couffée & tous sarrazins occis par Pierre  
 d'aragon, lequel emmena la pucelle en  
 Tarragon, & des amours de Florent &  
 de la belle pucelle clairette.*

**O**R nous dit l'histoire qu'apres que  
 tous les larrons se furent entre occis  
 & que brohars fut mort la pucelle clai-  
 rette demeura seule & égarée dessus la mon-  
 tagne avec les hommes morts qui là étoient  
 entre occis mout tendrement commença  
 à plorer en disant.

O vrai dieu à quelle cause puis ie avoir été  
 née las quelle destinée & quel mal-heur  
 puis-je avoir en ce mode mieux me vallut  
 assez qu'onques sur terre ne fut venue,  
 bien voy qu'icy me convient mourir. Las  
 pas ie ne sçay ou ie dois aller, ne quelle  
 par ie dois tirer en cette ille, n'a hom-  
 me ne femme demourant ou ie puis aller  
 à refuge, ni même ie ne sçay ou ie trouve-  
 rai place ou ie puisse estre à sauveté, &

LIVRE SECONDE DE

puis quād la pucelle se fut ainsi plainte, & qu'elle eut fait ses piteux regrets, elle se print à descendre la montagne, puis s'en vint devers le bateau dōt elle s'étoit partie. Quād elle fut la venuë elle regarda sur la mer & choisit une mout fort grosse nef qui à celui port se venoit rafraischir pour prendre au fresche, & bois pour ardoir. Quand la pucelle eut veu venir la nef au port ou elle étoit, elle fut mout fort joyeuse. Si en remercia nostre Seigneur Jesus-Christ, bien cuidoit que ce fussent Chrétiens mais s'étoient sarrazins, & y avoit avecques eux un Roy qui étoit leur sire, lequel étoit Roy de Grenade, qui s'en retournoit en son país: mais il avoit eu mout de grandes fortunes sur la mer, parquoi il fut contraint de la venir. Quand dedans le port arriverent, ils jetterent leur ancre, & descendirent à terre, & virent la pucelle qui sur la rive étoit seule. Le Roy qui la étoit descendu demanda qui elle étoit, & de quel pays. Sire dit Clairette puis que mon être & mon état voulez sçavoir, ie le vous diray. Alors la jeune pucelle luy racompta devant tous ceux qui là estoient que fille étoit au duc huon de Bordeaux, puis leur racompta mot à mot toute l'aventure & fortune, ainsi qu'advenuë luy étoit. Et quand le Roy sarrazin entendit clairette, il eut mout grande ioye, & luy dit; Belle, b'en vous êtes advenu de m'avoit trouvé, point n'ay encore femme épousée, vous sera ma femme, & couchera cette nuit avec vous: mais premiere-ment il vous convient renier vōtre loy, & croire en la loi de Mahomet en laquelle ie suis creant. Quand Clairette entendit le Roy payen elle lui dit: Sire ia à dieu ne plaise que la loy de Jesus-Christ delaisse, ppur croire en celle de Mahomet plutôt me lairrois tirer les membres dehors du corps l'un apres l'autre à quatre chevaux,

ne aussi qu'à un telhomme comme vous estes ie fusse femme. Quand le Roy entendit Clairette, qui si peu le prisoit, il eut mout grand despit si haussa la main & lui donna en la jouë si rudement que le sang luy fit saillir par la bouche & par le nez & abbatit devant lui à terre, dont il fut mout blâmé de ses gens, il leur répondit: comment doncques n'avez vous pas ouï comme elle despise nōtre loy & que pas ne me prise ne doute non plus que si j'étois un garçon: lors leur commanda à tous qu'ils la prissent & jettassent dedans la mer, puis se partit tout troublé & courroucé de ce qu'ainsi Clairette lui avoit répondu. Les sarrazins vindrent vers clairette & la prindrent rudement, & l'emmenèrent malgré eux tous dedās leur nef. Si la sauveret malgré que le Roi en eût, ils leverent leur ancre, puis s'en partirent, & firent voillés, ils eurent boa vent, parquoi éloignerent la terre, si commencerent mout fort à nager. A cette heure le Roy se pourmenoit parmi la nef, si regarda & vit clairette qui dedans la nef étoit dont il fut mout ébahi & cuidoit que par ses gens eût esté noyée, il la regarda, si lui sembla tant belle qu'avis lui étoit que jamais n'avoit veu en nul país plus belle ne plus gente pucelle il la desiroit de tout son cœur, & lui dit. Belle, puis que ceans ie vous tiens vōtre conduite ne vous vaut rien car en cēt nuit coucherez avec moi toute nuë. Et quand Clairette l'entendit ainsi parler mout bien devotement reclama dieu en lui priant tres-humblement que sa virginité & son corps voulut garder, & qu'à sauveret & hors des mains des sarrazins la voulut mettre elle se mit à genoux devant le Roi en lui priant tres-humblement que d'elle voulut avoir merci, & que contente estoit que son plaisir fit d'elle: mais qu'en son país d'où il étoit fut descendu à terre. Belle es-

dit le Roy vueillez ou non, souffrir le vous convient, sachez que ie me departirai de vous iusques à ce qu'une nuit ayez avec moi couché & que entre mes bras vous aie tenuë. Quand clairette entendit le Roy sarrazin, mout fort commença à plorer en requerant la benoïste Vierge Marie qu'a cét fois la voulit secourir, ou autrement elle voyoit qu'elle étoit perduë. Alors il commença à se lever un si merueilleux vent si horrible & si grand que la mer qui estoit eoye comença à en grossir & enfler si tres-furieusement, que les ondes étoient haute comme montagnes, & le vent tant fort & tant froid, que voussissent les Sarrazins ou non, il leur convient abandonner leur nef au vent & à la marine, dont tous eurent si grand peur & si grand hideur qu'il n'y avoit celuy ne le Roy même qui n'eust grand doute de mort. Le voile de leur nef par force du vent fut déchirée par pieces, peu s'en faillit que la nef ne fut perie mout haut s'escrierent Mahom, en luy priant que aider & secourir les voulit, tant grand peur avoit le Roy, que pas n'avoit envie de prier & requerir clairette de son amour avoir, laquelle estoit mout épouventée pour la grãde tourmente ou elle se voyoit, & leur dura toute la nuit, si leur fit faire le vent un si grand chemin en icelle nuit qu'ils se trouverent passez outre Valence la grand. puis quand ce vint la matinée, ils choisirent la cité de courtoise vers laquelle le vent & la tourmète les menoit. Quand les payens eurent la cité choisie ils furent mout dolents: car bien scavoient que la cité estoit Chrétienne, si ne virent point de maniere de la pouvoir échapper ne fuir: mais mieux aimoient être esclave, que peris ou noïez en la mer. A cét heure étoit arrivé au port un noble chevalier qui se nommoit messire Pierre d'Arragon lequel voyant que la nef se venoit rendre au

port par fortune, & que si-tôt n'estoit secouruë elle se venoit rendre à l'encontre la roche, parquoi ceux de dedans & toute la richesse qu'ils avoient seroit peries, & eux noyez, il s'écria à haute voix que chacun allât sur les galeres pour la nef secourir & aider, lors de toutes parts mariniers & galiots se mirent en la mer sur les galeres & vindrent au devant de la nef. Quand les Sarrazins virent ce, mout grãd peur eurent d'être occis, si vindrent 2. payens vers clairette, pour la cuidoier saisir & prendre pour la ietter dedans la mer: mais incontinent elle accolla à deux bras l'arbre de la nef, que oncques ne la peurent tirer arriere, & les Arragonnois qui sur la galere étoient commencerent fort à approcher de la nef, & ietter leurs crocs pour eux ioindre. La pucelle qui en ladite nef étoit, mout grand peur eut, dont pas on ne se doit émerveiller, iacoit qu'elle fut mout joyeuse quand elle connut que ceux qui leur nef assailloient étoient tous chrétiens. Alors de tous côtez Arragonnois se hazardirent aux traits & aux cordes, si entrerent dedans la nef. Quand Pierre l'Arragonnois & ses gens furent en la nef entrez il choisit clairette qui étoit mout dolente & éplorée, il demanda aux sarrazins qui là estoient ou cette noble Princeesse avoient prinse, n'augures que ie vous vis autour d'elle pour la prendre & pour la ietter dedans la mer, si-tôt ne fussions venus là y eut l'un d'eux qui répondit, & dit: Sire nous sommes de grenade, si nous a fortune icy amenez, prests sommes de devenir & être vos esclaves, ou de paier telle rançon côme vous demanderez. Payen dit Pierre, tout l'or de ce monde ne vous pouvoit sauver, que tous ne soyez morts & occis. Alors commanda Pierre que tost & hativement fussent occis & mis à mort, sans ce que nul d'eux échapat vif, laquelle chose incontinent

LIVRE SECONDE DE

tinent fut faite : car tous furent detranchez & occis, excepté le Roy à qui Pierre demanda pourquoi & à quelle cause ils vouloient noyer cette noble pucelle & où ils l'avoient trouvé. Sire ce dit le Roy nous ne la connoissons & ne sçavons qui elle est : nous l'avons trouvée toute seule en une Ile de mer. Quand ie vis la grande beauté qu'en elle étoit, ie la convoitay & la fis mettre dedans ma nef, puis d'elle cuiday faire ma volonté : mais elle ne le voulut pas souffrir, parquoi ie l'avois prinse en haine. Vassal dit Pierre il convient que vous mouriez & soiez occis avec vos gens, au cas qu'en J. C. n'y en la Vietge Marie ne vueillez croire, & renoncer la loi de Mahom, en quoi vous êtes creant. Sire dit le payen, mieux aimerois être échorché que ma sainte loi delaisasse pour prendre celle en quoi vous êtes creant. Alors que Pierre eut ouy, le payen, il lui bailla dessus la teste le plus horrible coup d'épée qu'il le fendit jusques en la poitrine, si cheut mort avecques les autres dont la damoiselle fut mout joyeuse. Alors Pierre d'Arragon s'approcha d'elle & lui demanda qui elle étoit, & ou les payens l'avoient trouvée, sire dit la pucelle ie fut née en pais François, en une cité qui se nommoit Nantes, laquelle est en bretagne. Mon pere qui de Lisbonne étoit avoit désir d'aller veoir ses amis ; il se mit en une nef & deux de mes freres & moi avecques plusieurs autres marchands ensemble. Quand entrer cuidasmes au port de Lisbonne, un grâd & horrible vent nous eleva que force nous fut d'abandonner nostre nef, & la laisser aller en la garde de dieu, & à la volonté du vent & de la mer, & passasmes en poud'heures les destroits de marce, puis assez tost apres nostre nef se vint heurter à l'encontre d'un grand rocher, contre laquelle nostre nef se rompit & cassa tant

que tous ceux qui dedans étoient furent peris & noyez. Dieu me fit cette grace que mise m'étois sur un grand sac de laine, ou mout bien me tenoye tant que les ondes sur le bord de la rive me mirent, dont ie dois bien remercier nôtre Seigneur Jesus Christ : puis tost apres avant qu'une heure fut passée, survint ce dit Roy, qui sur cette nef étoit, & ses gens lesquels pareillem. ne par fortune arriverent au lieu où i'étois ils me prindrent & chargerent sur leur nef. Le Roi qui sire en étoit s'efforça mout de m'avoir, pour mes deshonneur : mais une fortune les print si grande, qu'en ce port arriverent ou vous les avez prins & occis. Belle dit Pierre bien devez loüier & remercier nôtre Seigneur quand en mes mains vous êtes venuë. Sire dit la pucelle, bien sçai de certain que si ce n'eust été vous, à toujours j'eusse été perduë. Et pource sire tant que Dieu me donnera vie au corps ie vous voudray servir comme la plus petite chambriere de vostre hostel, & mettez mon corps & mon honneur en Dieu, & en la garde de vous. Belle dit Pierre tant que je vivray n'aurez faulte. Car s'il plait à nôtre Seigneur vostre corps & vostre honneur vous seront gardez, & aussi pourrez avoir tel mari qu'à toujours serez heureuse, mout grande grace vous fit nôtre Seigneur J. C. le jour qu'en mes mains tombastes. Alors Pierre d'Arragon print la pucelle par la main, & commanda à ses gens que les voiles fussent levez pour retourner à Tarragone une cité seant entre Barcelonne & Valence le grand, en laquelle le étoit pour lors le Roy d'Arragon. Quand les voiles furent contremont levées, le vent frappa dedans qui tost leur fit éloigner la terre & singlerent tant nuit & jour qu'à un bien matin ils apperceurent le palais & les tours de Tarragone, dont ils remercièrent nostre Seigneur. Alors que

de la cité approchoient le Roy d'Arragon s'étoit appuyé à l'une des fenestres du palais, si vit sur la mer venir six galères & une grosse nef dont-il fut mout ébahy, il ne sçavoit que ce pouvoit être: car il les mesconneut pour la grande qu'ils amenoient: mais tôt lui vindrent dire aucuns qui bien le conneurent que c'étoit Pierre d'Arragon son cousin qui venoit de courir de dessus la mer où il avoit prins cette grande nef & avoit grand avoir dedans conquis. Quand le Roy d'Arragon entendit que c'étoit Pierre d'Arragon, il descendit de son palais luy & ses barons & vint sur la marine où il trouva Pierre d'Arragon son cousin. Quand vers luy fut venu il le comut embrasser & acceller luy disant, mon cousin vous soyez le bien venu; de vostre adventure suis joyeux, ie vous prie de me dire ou cette nef avez prise qui est si riche & pleine, lors Pierre d'Arragon lui raconta de mot à mot la chose qui lui étoit advenue, & comme il avoit rescoux la pucelle & jettée hors des mains des Sarrazins; & lors la monstra au Roy, en luy disant: Sire, ie cuide que aujourd'hui au monde ne soit la plus belle, ne plus douce, ne plus gracieuse, ne qui mieux semble estre sortie de haute parenté, le Roy regarda la pucelle laquelle se mit à genoux devant lui, belé dit le Roy, ie vous prie de me dire qui vous êtes, & de quel lignage êtes partie, & en quel pays & de quelle contrée, la pucelle qui mont estoit douteuse de se nommer, de peur qu'elle avoit d'être en mauvaises mains; baissa le chef, & commença fort à plorer, tellement que les larmes qui des yeux lui sortoient luy découloient tout au long de la face & dit au Roy, sire ie vous prie que de mon fait plus ne vueillez en querre; car ie ne sçay qui est ma parenté ne mon lignage, quand ie

Roy entendit la pucelle & qu'il vit qu'elle estoit si fort éplorée il en eut mout grand pitié & la reconforta au mieux qu'il peut. Alors Pierre raconta au Roy tout ce que la pucelle lui avoit dit, & comment par les Sarrazins avoit esté trouvée, lesquels i'ay occis & mis à mort, bien est heureuse qu'en mes mains est venue: car s'il plaist à nôtre Seigneur Jesus-Christ la marieray & mettrai en tel lieu ou elle sera bien assignée. Alors le Roy Grin & Pierre firent hors de ladite nef, & vindrent en la ville, & fit accoustrer & mener la pucelle par deux gentils hommes jusques à son hostel, dont au passer qu'elle fit par la ville, elles fut regardée de muintes dames & damoiselles qui mout préferent sa beauté en disant l'une à l'autre que onc plus belle ne fut née, ne qui mieux sembler être sortie de haute extraction, mont grande joye & grande feste se fit par la cité, pour la venue de Pierre d'Arragon & de la pucelle qui avec lui avoit amenée, droit à cette heure que telle joye se faisoit par la ville Floré le fils du Roy, qui devers la duhesse venoit, entra en la ville, & vit par les ruës dames & damoiselles, bourgeois & pucelles, faire festes en plusieurs lieux, & vit les ruës encourtinées, & demener telle joye que tous en furent ébahis, si demanda à un bourgeois qui là étoit si la étoient nopces, & quelles gens se marioient pour quoi si grande feste estoit faite, Sire, dit le bourgeois la feste qui maintenant ce fait, est pour la joyeuse venue de Pierre d'Arragon, qui si long-tems avoit esté hors, Dieu lui a donné bonne adventure, car il a gagnée & conquise la grande nef de Maliques, sur laquelle le Roy de Grenade étoit mont grand avoit y a gagné. Quand la riche nef eut veüe & regardée il vint en l'hôtel de Pierre d'Arragon son cousin. Si luy fit grand chere, & lui dit que bien

LIVRE SECOND DE

fut il venu, & que joyeux estoit de sa bonne aventure. Florent ce dit Pierre grace à nôtre Seigneur, mout bien m'est venu car ie vous veulx monstrier la cause dont ie suis plus ioyeux d'avoir gaigné. Alors lui monstra la pucelle qui mout estoit coye & simple : en luy racontant comment il l'avoit conquise. Quand Florant vit la pucelle, il tressaillit de ioye, il la regarda, & tant plus la voit, & plus semble belle. Et aussi la pucelle le regarda mout humblement, si lui sembla que onc plus beau enfant n'avoit veu, mieux fait ne mieux formé de tous membres. Florent qui la pucelle alloit regardant ne se sceut tant garder, que d'un dard d'amour ne fut feru iusques au cœur, dont la playe n'en pourra estre si-tôt guerrie. Bien vous ose raconter & dire qu'en tout le monde à celui iour, on n'eust sceu trouver deux telles gens, mieux assortys, car aujourd'hui n'est homme vivant qui sceust dire ne raconter, la grande beauté dont les deux enfans étoient garnis, car dieu & nature n'i avoient rien oublié à les faire & former, mout doucement se regardoient, oncques si belle paire d'homme ne voit on ensemble, si à cette heure Florent eût peu sçavoir que ce fut la belle Clairette de Bordeaux, tost en eût esté fait le mariage. La belle Clairette fut mout esprinse de l'amour de Florêt, & aussi étoit-il d'elle le quel fut desirant de tout son cœur de sçavoir à la verité qu'elle estoit : car bien lui jugeoit le cœur qu'elle étoit sortie de haute lignée, & disoit que mout le desiroit sçavoir, n'est rien au monde que tant j'aimé, car sans elle m'est impossible de longuement durer, ie lui prierai que pour son ami me vueille tenir, elle me refuse rien n'est de ma vie : mais ie me hazarderay de parler à elle. Alors le noble Florêt esprins d'un feu d'amour, print la belle par sa main blanche & la fit asseoir auprès

de lui, puis la tira un peu à part, afin que nul ne les peussent entendre, & demanda à la pucelle en luy disant que bien estoit leans venuë. Belle dit-il, ie vous prie que dire me vueillez qui vous estes & de quelle lignée. Sire, dit la pucelle, peu auries gaigné quand de moy scauriez la chose certaine, ne qui ie suis : mais puis que scevoit il vous plait ie vous le dirai, scachez sire que ie suis fille d'un chasseur, ie fus un iour chambriere servant la Duchesse de Bordeaux, mais par grand trahison ie fus ravie & emblée, dont tant de pauvretes & de miseres ai souffertes, & que si Dieu n'eût pourveu & Pierre d'aragon qui m'a sauva, à toûiours i'étois perdue, & pourtant sire encor que ie sois pauvre & desolée ie vous requiers au nom de nôtre Seigneur que ne me vueillez requérir de nul le vilennie, touchant mon corps & mon honneur de fait ne de parole. Et aussi sire, ie croi certainement que ne le daigneriez faire ne penser, car mieux aimerois estre detranchée piece apres autre que ie fesse vilennie de mon corps, si ce n'étoit à un mary si ie l'avois épousé. Belle ce dit Florent, ie vous iure sur le dieu qui ma crée, que de moi ne d'homme qui vive m'avez garde d'être priée ne requise de vôtre deshonneur, car ie ne scai aujour d'hui honnêtement vivant au monde que si d'aucun deshonneur vous requiert ou dit chose qui ne fut agreable, ie le ferois de mille mort mourir, & veulx que vous sachez que d'icel en avâz veulx être vôtre loial ami. Et n'est nul qui de nous deux sceut faire la departie si chose étoit que le Roy mon pere fust allé de vie à trépis, i'amaîs autre que vous ie ne voudrois avoir à femme. Sire dit la pucelle, ie vous prie que de porter vous vueillez, de telle chose dire, car pas n'appartient à fils de Roy de se tant abbaïsser de mettre son amour en une si pauvre fille.

HUON DE BORDEAUX.

comme ie suis en trop pauvre lieu voulez  
 mettre vòtre cœur, car si le Roy vostre pe-  
 re appercevoit en rien, que sur moy mis-  
 siez vostre pensée il me feroit mourir.  
 Alors la pucelle clairette se teut baissa la  
 teste, & dit tout bas en elle-mesme. O  
 vrai Dieu, si ce damoisel qu'ici est, scavoit  
 que ie suis, peut-estre bien qu'avoir me  
 voudroit: mais onc iour de ma vie ne mis  
 mon amour à homme vivant, mais celuy  
 damoisel que onc ie ne vis me fait penser  
 a ce que iamais ie ne pensay tellement que  
 le sang, & tous les membres du corps me  
 fait fremir, plus suis à mal aise pour son  
 amour qu'il n'est pour moy. Alors la pu-  
 celle commença fort à plore. Quand Flo-  
 rent l'apperceut il en fut mout dolent, &  
 dit belle ie vous requiers que pour vòtre  
 serviteur, & loyal amy me vueillez tenir,  
 ou autrement pas ne voy que je puisse vi-  
 vre. Sire dit la pucelle, bien suis conten-  
 te de vous octroyer mon amour, pourveu  
 que tout honneur ayez en pensée, car si en  
 nulle maniere me pouvois appercevoir  
 que autrement eussiez vòtre pensée, à toù-  
 jours auriez m'amour perduë. Belle dit  
 Florent, de ce n'ayez quelque doute que  
 vers vous aye quelque pensée vilaine.  
 Ainsi comme vous oyez fut la premiere  
 accointance entre les deux amans, c'est à  
 scavoir la belle Clairette fille au duc huõ  
 de Bordeaux, & de Florent fils du Roy  
 d'Arragon.

*Comment le Roy deffendit à son fils Florent,  
 que hardi ne fut de soy accointer à la  
 belle Clairette. Et comment Florent pro-  
 mit à son pere qu'il lui rendit le Roy de  
 Navarre prisonnier, au cas qu'il fut con-  
 vent qu'à son retour il eût clairette, la-  
 quelle chose le roy Garin lui promit: mais  
 il n'en fit rien, & fit prendre la pucelle  
 Clairette laquelle il eût fait noyer, si de  
 Pierre d'Arragon n'eust esté reconrse.*

**A**Lors quand Florent se fut long tems  
 devisé à la pucelle, il print cõgé d'el-  
 le & de Pierre d'Arragon sõ cousin, il s'en  
 retourna vers le roy son pere, puis quand  
 se vint le lendemain il retourna à l'hostel  
 ou la pucelle clairette étoit, tent y alla &  
 vint qu'au palais & en la ville nouvelles  
 couroient que Florent étoit amoureux de  
 la pucelle clairette, laquelle pierre d'arra-  
 gon avoit amenée dont tõt en fut la chose  
 dictée & contée au roy Garin son pere, qui  
 tant en fut dolent qu'à peu qu'il n'enra-  
 geast, & dit en lui-même, or vray Dieu  
 cette trouvée gagnera mon fils si elle peut  
 en quelque maniere elle le m'ostera; bien  
 scay que pour la grande beauté qui en elle  
 est assise, mon fils s'emourera d'elle: mais  
 par celui Dieu en qui ie croy, si ie voy que  
 mon fils y voise ne vienne aussi comme on  
 m'a dit, l'accointance lui sera cher venduë  
 car de moi-même & de mes mains, la  
 trouvée sera occise. Mout dolent & cour-  
 roucé étoit le Roy Garin de son fils florent  
 que la belle clairette avoit en amour, si  
 manda son fils qu'à lui vint parler. Puis  
 quand la fut venu, le Roy lui demanda par  
 mout grand fierté d'ou il venoit. Sire dit  
 Florent ie viens de moi ébarre & réjouyr  
 de l'hostel de Pierre mõ cousin, pour moi  
 deviser & passer le temps avec la plus bel-  
 le pucelle qui soit au monde, la plus gente  
 & mieux en doctrinée. Mout belles & dou-  
 ces sont ces devises. Florent dit le Roy, ie  
 re deffends sur autant qu'à courroucer me  
 doute, que vers elle ne voise ne viennes, ne  
 que nullement y fasse ton retour, garde  
 que d'elle tu ne sois amoureux, onc plus  
 mauvaise amour tu n'accointas, ne aussi  
 plus mauvaise aventure ne vint à la trou-  
 vée, si elle t'attrait à l'aimer. Car si ie scay  
 que plus tu y voises, la trouvée feray aval-  
 ler dans la chartre, ou luy feray misera-  
 blement finir ses iours. Pere dit Flo-



LIVRE SECOND DE

rent advis m'est que grand tort avez de nous vouloir d. stourner de nous iouier & deviser ensemble en tout bien & en tout honneur, ia à Dieu ne plaise qu'en autre maniere y pense pour l'avoir & decevoir, mō pere autres fois avez esté ieune, souffrez que ieunesse se en passe en tout bien & tout honneur, de nous comme elle a fait en vous ia êtes aagé de 80. ans ou plus, si ne devez à autre chose penser qu'à servir dieu, & à boire & à māget pas ne vous devez troubler, si nostre ieunesse passions un bonnes œuvres, cōtent devez estre que par amour aimons, ainsi comme vous avez fait, car la damoiselle voudrois tout honneur, ie l'aimerai qu'elle soit belle ou laide, il n'y a homme vivant qui m'en sçeuft détournar, partant que i'aie au corps lavie elle est mout belle & gente, & aussi estoit que iesuis beau, & que bien seroit seant qu'elle & moy fussions par mariage mis ensemble, & pource mon pere ie vous prie que la damoiselle ne vucillez blasmer car tout en tout ie suis sien, & elle à moy. Et quand le roi entendit son fils par tres grād courroux, & grand ire lui dit. O mauvais garçon mout peu me prises & honores, quant ainsi contre ma volonté veux ouvrir sçache de certain que si iusques à demain matin ie puisse vivre la departie de toy & de la trouvée feray. Quand florent entendit son pere, il lui respondit & dit, mon seigneur mon pere ia si Dieu plaist ne vous advēdra de faire ce que me dites, car si ainsi le faites, de mes deux mains ie m'occirai, que plus un seul iour ie ne voudrai vivre. Quand le roy entendit son fils il fut mout dolent & pensif, pour la peur qu'ils eut de son fils, & pensa en lui-même comment & par quelle maniere, il en pouvoit ouvrir, si appella son fils & luy dit Beau fils, prenez vos armes, & allez chercher les adventures comme i'ai fait en mō

tems, puis apres te marieras à telle femme que tu voudras, & en quel pays que ce soit tant soit noble ou grande, avoit te la ferai, & dela sse cette trouvée ici par qui nul bien ne te peut venir, mout grād mal me ferait si apres moi il fut dit qu'une trouvée fut royne & dame de mon Royaume, tu sçais que ton oncle le Roy de Navarre m'a fait grand guerre pour un debat que ia piega s'émcut entre nous deux. Bien sçay qu'a ce mois d'Avril me viendra assailli, beau fils cherche quelque femme qui soit riche & d.laisse cette folie puis ie te feray chevalier, si m'aideras à deffēdre mon royaume, à l'encontre du Roy de Navarre ton oncle car tu es assez grand & fort pour ma terre deffendre. Pere ce d.t florent plus ne m'en parlez, car ia autre femme n'aray que la pucelle clairette dont ie suis amoureux, que tant vous m'avez blâmée. Mon fils dit le roy guarin, trop t'abaisserois, ne iamais parens que tu ayes ne t'y accompagneroient, ains te fuiroient iour ie te prie pour l'amour de nostre Seigneur Jesus Christ beau fils ôte toi de cette grande folie, gade sur tout tāt que tu aimes à avoir la pleine joyssance du royaume d'aragon apres moi, & sur tant que tu doutes à en être banni qu'outre ma volonté ne la prene alors le roy appella Pierre d'Arragon son cousin, & luy chargea & fit promettre que si son fils alloit ne conversoit plus en sa maison qu'incontinent il luy vouloit annoncer & dire. Et ie promet à Dieu si plus y converse, la trouvée feray occire, & mettre à mort. Mout en fut dolent Florent quand il entendit son pere. Ainsi comme le Roy chastioit son fils survint leans un chevalier lequel se mit à genoux devant le Roy & lui dit. Sire de mout mauvaises nouvelles vous apporte: car le roy de navarre vōtre beau frere est entrée en vōtre royaume, lequel y met le feu, & en flam-

HUON DE BORDEAUX.

be, la son assez pres d'icy plus de trente mille hommes qui ici viennent, sans la grosse bataille qui apres vient chevauchât ou ils sont bien soixante mil hommes que vôtres ennemy conduit & guide, tout votre pais vous excillant mettât hommes & femmes à l'espée, sans espagner ne vieux ne ieunes, besoin est de vous haster d'assembler vos gens afin de resister à vostre ennemy, quand le Roy Guarin entendit le messager il fut mout dolent, puis appella Pierre son cousin lequel estoit son Connestable, & lui dit que tost & hastivement aduisat de tant faire qu'à l'encontre de ses ennemis peut resister, puis il appella Florent son fils & lui dit, beau fils prens tes Armes & monstre ta vertu contre tes ennemis qui mon Royaume vont degastant, prens la charge & conduits mon ost, car plus n'ay la puissance de ce faire pour le grand aage ou ie suis, tant ay vescu que plus ne puis sur destrier mōter deffens la terre qu'apres moy dois tenir si feras que sage. Pere dit Florent à Dieu ne plaise que ie mette les armes sur le dos pour vostre terre deffendre, si à femme ne me donnez la pucelle Clairette mais si cette courtoisie & bien me voulez faire ie vous rendrai vostre ennemy pris, & vous le bailleray pour en faire à vostre plaisir, car autrement ne vous attendez à moi. Quand le Roi vit qu'envers son fils ne pouvoit autre chose faire, il commanda à ses gens mout dolent & courroucé que chacun s'allast armer pour aller contre ses ennemis, laquelle chose ils firent incontinent, & sortirent aux champs une lieue loing de la ville ou leurs ennemis trouverent, puis quand ils se virent ils se firent ensemble à l'aborder, qu'ils firent y eut mainte lance rompuë & mainte chevalier abbatu, & mout vaillamment se portt ce jour Pierre d'Arragon, mais la

force ne fut pas sienne, car ses ennemis croissant parquoi il fut contraint de se retirer vers la cité d'où il estoit sorty, non obstant avant que dedans entrast il fist grand dommage à ses ennemis. Quand Navarrois virent qu'Arragonnois étoient retirés dans la cité & que tout leur ost fut venu ils tendirent leurs tentes & pavillons tout autour de la ville & se logerent tous au mieux qu'ils peurent. Quand le Roy Guarin vit ces gens estre retournez il appella son fils florent en lui disant, prens tes armes, & aide à deffendre la terre qui t'appartient apres moi. Sire dit florent en jour de ma vie ne le ferai si premierement ne me promettez de me donner la pucelle Clairette en mariage que telle pact'on que ie vous promets rendre vostre ennemy prisonnier. Quand le roy entendit son fils il commença un peu à penser & lui dit mon fils ie te l'ostroie par tel convenance que ton oncle me rendras pour ma volonté faire, prens donc tes armes & t'accoustre car de meilleures armes on ne peut trouver ne meilleure épée ceindre, car si bonne n'est en la chrétienté, & si tu peux faire ce que tu dis tu auras la belle pucelle Clairette, puis dit tout bas en sa pensée & nul ne l'ouyt que miex aimeroit avoir un des poings coupé qu'une trouvée fut roine apres lui car incontinent que mon fils sera sorti hors de la cité je ferai la trouvée perir & noyer dans la mer, & pour rien ne la laisserois en vie en deus je estre desherité. Alors florent voyant que son pere lui promettoit de lui donner la belle pucelle Clairette il fut mout joyeux: mais il ne pensoit pas à la mauvaise volonté de son pere, si lui dit, Monseigneur ie vous prie & requiers que ma mie vueillez mander afin qu'elle me saigne l'espée parquoi ie serai plus hardi quand ce viendra en la bataille, le Roy fit ce que son fils Re-

LIVRE SECOND DE

quist : mais pas ne sçavoit sa pensée il envoya querir la belle pucelle Clairette par deux chevaliers qui jusques au pays l'amenerent laquelle étoit mout ioyeuse.

Quand la fut venue, mout fut regardée de tous ceux qui la étoient, car oncques de plus belle, ne de plus douces n'avoïent veu ne qui mieux semblast être extraicte de haute generation. Quand florent la vit au palais tout le cœur lui souleva. Il faillit auprès & la courut baiser & accoller, que oncques la pauvre pucelle clairette le contredit, dont le Roy Garin en eut au cœur telle douleur qu'a peu s'en faillist que sus ne luy courust, il s'en deporta pour son fils florent, qui devant luy voit prest pour aller à l'encontre de ses ennemis, mout richement aida à armer son fils & aussi fit la belle Clairette. Et quand Garin eut son fils mit en point, il lui ceignit l'épée. Puis la tira hors de son fourreau, si lui en bailla l'accollé, & le fit chevalier puis luy fut sō destrier amené, sur lequel il faillit d'un plein saut, le gros espieu au poing, le heaume lacé, l'escu au col, & dit au Roy son pere, sire ie vous laisse ma mie que plus j'aime en ce monde, c'est ma belle amie Clairette, laquelle ie mets en vostre garde, car si nostre Seigneur Jesus-Christ me donne cette grace que ie puisse retourner, ie vous amenerai prins mon oncle le Roy de Navarre vostre ennemy, le Roy Garin octroya à son fils florent tout ce qu'il vouloit dire, mais pas ne lui dit ce qu'il avoit intention de faire. Le Roy Garin commanda à six de ses chevaliers qui la étoient, que la damoiselle clairette gardassent, & honorassent le plus qu'ils pourroient jusques à ce que son fils fut dehors de la cité, puis apres la feray noyer en mer afin que d'elle n'en soit ianais parlé.

*Commēt Florent alla combattre ses ennemis & comme Pierre d'Arragon retourna vers la ville pour amener des prisonniers & comment il rescouvrit la pucelle clairette d'être noyée, & comment le Roy Garin fit enfermer la belle Clairette en une Tour.*

QUand Florent se vit armé & monté sur le destrier il fit un assays devant la pucelle laquelle se feigna du signe de la croix : puis il print congé du Roi son pere & de sa belle amie, si s'en partit picquant des esperôs jusques à la porte bien disoïent tous ceux qui la étoient que onc plus beau chevalier armé n'avoïent veu ne qui mieux semblat être à craindre, il s'en illit de la porte & se mit au chemin vers les tentes de ses ennemis, à tout dix mil le bons chevaliers & hardi qui l'alloient suivant les dames & damoiselles s'en coururent mettre aux creneaux de la cité pour voir & regarder le nouveau chevalier. Les Navarrois le virent venir, si vindrent à l'encôte de lui plus de quinze mille hommes, lesquels vindrent tout à couvert dessous une vallée pour lui couper chemin & l'encorre entre l'ost & la ville : mais le vaillant chevalier Pierre d'Arragon qui avec lui étoit s'en donna garde, & se hastèrent pour être au devant. Quand ils virent que temps & heure étoit de ferir, florent qui tres ardat étoit, d'acquiter sa promesse vers le Roy son pere, baissa sa lance dont il ataignit un chevalier Navarrois par telle vertu que la lance lui passa tout outre le corps plus d'un pied & demy, dont au tirer de la lance le chevalier Navarrois cheut mort. Alors florent s'écria haut, & dit : Dieu me donne bonne étraine à ce commencement, puis tira son épée si en ferit un autre qui par devant lui venoit ; auquel il donna si grand coup dessus le heaume qui lui pourfendit la tête jusques aux dēs, & puis vint au tiers

au quart lesquels il fit mourir à douleur, & oncques ne cessa de ferir que dix men eust tué par terre, mout fut grande & horrible la bataille, ou se combatirent Arragonnois & Navarrois ensemble: telle occision y fut faite des deux parties, que horrible chose estoit à les voir, bien-tôt fut connue l'épée de Florent, de laquelle par la grande force de ses bras departoit les grandes presses, & les faisoit éclaircir, car sur homme ne touchoit coup que mourir ne le fit ou tomber par terre, mout le craignoient tous: car si hardy Navarrois ny avoit qui l'osast attendre, tant le doutoient & craignoient, & ne s'osoient approcher de lui.

Droit là où il faisoit merveilles la belle Clairette estoit aux murs de la cité appuyée avec ces autres dames, ausquelles elle monstroït les hautes proïesses qui par Florent estoient achevées & mises a fin: mais icelle joye qu'elle avoit lui sera tost tournée en tristesse & en pleurs, le Roy Garin qui pas n'avoit oublié la mortelle haine qu'il avoit à la pucelle, il appella deux chevaliers qui ses privez étoient, & leur dit: Seigneurs cette trouvée dont mon fils est si amoureux me desplaist tant que de mes yeux ne la puis voir ne regarder, mon fils la cuide avoir en mariage à son retour: mais tant qu'il vive il ne la verra quelle fin qu'advenir en doive, elle si prenez cette trouvée & la jetez en la mer dās les ondes les plus grandes que vous pourrez trouver, quand les chevaliers entendirent le Roy qui tel meurtre commandoit faire, ils eurent au cœur telle tristesse, qu'ils ne sçavoient que faire: mais ils ne l'osèrent contredire: car si autrement faisoient il les eût tous fait mourir à douleur, car bien connoissoient qu'en luy n'avoit pitié ne mercy. Et pour ce nul yemblant n'en osèrent faire, tant ils le doutoient à le cour-

rroucer, lors prindrent & faisirent la pucelle, Seigneurs dit elle qu'elle chose vous plaist-il, & pourquoi me cherchez vous si aucune chose me voulez si me dites, ils répondirent que plus ne parlast, & que sa fin étoit venue. Quand la pucelle Clairette se vit prinse & laisïe de dix homes qui tous l'alloient menaçat pour la faire mourir, elle jeta un grand cry en reclamant Dieu & la Vierge Marie, qu'aider & secourir la voullent: alors lierent la pucelle par les mains d'une mout forte corde tellement que le cuir qui blanc & tendre étoit commença à rompre, si fort la lierent que le sang luy failloit par les ongles des doigts, tellement que sur le pavement degouttoit. Seigneurs dit la pucelle ie vous crie mercy, bien peu pouvez gagner à me faire mourir: mais mout grand peché faites, quand pas ne l'ai deslervi, trouvée dit le Roy, vôte plaider ne vous vaut rien ia ne vous vanterez d'avoir fils de Roi en mariage, car vous serez noyée vucillez ou nō, vos cris ne vos pleurs ne vous y peuvent aider, alors 4. gloutens faisirent la pucelle par les tresses de ses beaux cheveux si l'emmenèrent vers la mer, tout batant pour la noyer & ietter es ondes: mais souventes fois j'ay ouy raconter & dire que celui ou celle ne peut perir à qui Dieu veut aider, droit à cette heure que Florent étoit en la bataille ou il se combatoit avec ses ennemis, il rencontra Pierre d'Arragon son cousin qui avec lui emmenoit grande foison de prisonniers de ses ennemis, quand il vit Florent mout doucement luy commença à crier & dire, ha sire, ie vous prie que retourniez vers la cité, & vous suffise, car voici apres nous tout l'ost des Navarrois, contre lesquels impossible est de resister: car ils sont bien 65. mille homes qui tous nous menassent de la teste trencher, assez en avez fait dont bien

LIVRE SECONDE

vous peut suffire, s'il vous ataignés il n'est nul qui sauver vous puisse quem'ourir ne vous fasse. Pierre dit Florent ie vous prie qui avant que ie parte ie puisse m'essayer à l'encontre du Roy mon oncle, lequel j'ay promis à mon pere le mettre en sa mercy, dont ie dois avoir la noble pucelle en mariage, car ainsi me l'a il promis, dont pour l'amour d'elle ie ferai à maintes navarrois partir l'ame du corps. Sire dit Pierre vous desirez la mort plus ne veux demeurer ici, car impossible nous est de plus arrester si mourir ne voulés, mout me desplait v'otre demeure, trop suis chargé de prisonniers lesquels ie veux mener en la cité, puis vers vous retourneray, afin que si vous ou moi êtes prisonniers que par tous ceux ici que ie meine puissions être rachetez, à tant s'en alla Pierre vers la cité à tout ses prisonniers, quand dedans fut entré, il entre ouit une mout grand noise vers le marché de la ville dont il s'émervilla, si alla à celle part & regarda que c'étoit, si apperçeut quatre tyrans qui la pucelle vouloient traifner vers la marine. Quand Pierre d'Arragon les vit & connect, onc iour de sa vie ne fut plus dolent & triste, hastivement abandonna ses prisonniers, tira l'épée hors du fourreau, criant larrons laissez aller la pucelle que d'oultre mer i'ay amenée, onc iour de vostre vie ne fistes plus grand folie, si haussa son épée de laquelle il frappa le premier si grand coup que la teste luy ôta de dessus les espauls. Puis apres vint aux deuxiesme qu'il fendit jusques aux dents, & fit ainsi au troisieme & au quatrieme, & ainsi destrancha les quatre qui estoient commis à noyer la pucelle Clairette. Quand la pucelle vit le Comte Pierre, piteusement commença à crier & dire sire ie vous prie ayez de moi pitié, & me vueillez ayder & sauver comme autres fois avez fait, autre seigneur ne maistre je n'ay que vous, pour Dieu vueillez moy deslier & oster hors du tourment où ie suis. Pierre vint vers la pucelle & couppa les cordes dont elle étoit liée, & de douleur cheut pâmée à terre, Pierre la releva & lui dit : Belle prenez confort en vous ie vous aideray à sauver, la pucelle pleuroit mout piteusement, & dit tout bas que personne ne l'entendit, ha huon de Bordeaux mon pere, des grandes peines & pauvreté que souliez souffrir m'avez fait heritiere : las ie ne sçay ou vous & ma mere êtes à present, bien croy que jamais ne me verrez, & Pierre pria la fille par la main & l'emmena en son hostel en la ville : puis vint au Palais l'épée ceinte où il trouva le roy Garin auquel il dit, fol vieillard rassoré, pourquoi & à quelle cause voulez cette pucelle faire mourir, elle est à moi, ie l'ay conquise sur mer ou ie luy ai sauvé la vie & sur elle n'aurez que clamour, ainsi comme le Comte Pierre, parloit au Roy entrerent au palais deux chevaliers qui dirent au Roy. Sire devât vous est le Comte Pierre lequel l'a delivré la trouvée & a occis les quatre chevaliers qui avoient charge de la noyer, & le Roy Garin voyant le Comte devant lui, demanda & dit comment avoit été si hardy d'avoit occis ses hommes qui son commandement vouloient faire, si s'escria & dit tout haut : Seigneurs qui ici estes, prenez moi ce glouton qui cette offence a faite : car jamais je n'auray joye au cœur que ie ne le voye sur ce rocher pendu & étranglé, alors de tous costez faillirent avant pour prendre & saisir le Comte Pierre. Quand il les vit approcher il mit la main à son épée & donna si grand coup à celui qui le vouloit prendre qu'il le fendit jusques au dehts, puis vint au second & le tua & les autres s'enfuirent & oncques ne l'attendirent, & tellement les mena que si hardy

HUON DE BORDEAUX.

hardy n'avoit qui s'osast approcher de lui, car tous étoient desarmez, & s'enfurent pour la peur qu'ils eurent, puis vint vers le Roy en lui disant : ha faux traistre, comment avez vous osé penser faire tel outrage pas n'êtes digne de porter couronne àins vòtre fils Florent : car à traistre n'appartient à tenir Royaume, mout cher achetez la Damoiselle : alors pour le plus ébahis fit semblant de lui courir sus. Et le Roy qui avoit peur s'enfuit en sa chambre ou il s'enferma, & Pierre qui estoit dehors le menaçoit, le Roy lui dit, ie te prie mércy, & suis prest de t'amender le mal que j'ay fait, j'étois courroucé de mon fils, ie m'en voulois venger sur celle par qui ce m'est advenu. Pierre seachés que ie l'aimeray : mais à Dieu ne plaife que mon fils l'aye à espouse : jamais ie n'i consent ray qu'une trouvé fut heritiere d'un tel Royaume comme celui d'Arragon. Pierre lui dit : Sire gardez que plus ne la blasmez, suffit de ce que vous avez fait, peut-être qu'elle est aussi noble que vòtre fils, pourquoi tel temps pourroit venir que le pourriez comparer. Pierre dit le Roy, la chose va mal, car vous avez occis de mes hommes chose que ie vous pardonne : mais ie la feray mettre prisonniere en une tour, dont iamais n'en sortira, & dirons à mon fils que ie l'ai fait noyer, & la tiendrons jusques il aye une autre femme, puis apres la delivrerons, & l'envoyons en un autre país, alors le Roy vint vers Pierre, & envoyerent querir la pucelle : puis la firent mettre prisonniere, celle : puis la firent mettre prisonniere, commanda qu'on lui donna ce que be-soin seroit pour sa nourriture, puis continement fit massonner la tour où elle étoit, & ne lui fut laissé qu'une fenestre par où on lui rendoit à manger : mais il y avoit deux autres sur les champs, par où elle avoit grande clarté, ainsi fut la belle

Clairrette enfermée en cette Tour, où elle faisoit son dueil. A tant vous laisserons à parler d'elle, & dirons de Florent qui en la bataille étoit.

*Comment Florent desconfit ses ennemis, & print le Roy de Navarre prisonnier, & l'emmena dans la ville. & le rendit à son pere, & comme Florent le delivra, pour ce que son pere lui faisoit entendre que la pucelle Clairrette étoit noyée, & dit grand dueil que Florent en fit.*

**B**ien avez entendu par cy-devant comme le comte Pierre s'étoit departy, & retourné dans la cité, lequel ne sceut tant faire à Florent que de la bataille se voutit departir ou il faisoit merveilles, pour l'amour de Clairrette que le lendemain cuidoit épouser, tant occist de Navarrois que le champ en étoit tout couvert. Quand le Roi de Navarre son oncle le vit il fut dolent de ce qu'ainsi tuoit ses hommes, si vint vers Florent & lui dit, Vassal Dieu te maudie, jamais je n'aurai joye au cœur tant que tu seras en vie, j'aimerois mieux mourir que je n'en eût vengeance. Or te requiers qu'à moy veille jouter ie te chalenge la terre laquelle sera mienne, & iamais tu n'en seras seigneur. Florent répondit que pas ne le refusoit, si remist son épée au fourreau, & print une lance & picqua son cheval des éperons contre son oncle, & le Roy d'autre part vint contre luy de telle façon que sa lance rompit, & celle de Florent qui étoit forte & roide, si en ataignit le Roy si rudement qu'il cheut par terre, si bien que il ne se peut relever. Florent print le Roy par le heaume, & lui dit avant que ie dorme ie vous rendray prisonnier entre les mains d'une que j'aime tant, car au monde n'y eust jamais sa percille en

LIVRE SECOND DE

beauté, & si aucun refus y faites, de l'épée que je tiens ie vous ôterai le chef ius des épaules, le Roi répondit que son vouloir seroit incontinent, si le fit monter sur son destrier, en lui ostant son épée, & le fit chevaucher devant luy, le baillant en garde à dix chevaliers, & Florent venoit apres avec son épée au poing toute sanglante du sang des morts qu'il avoit occis, les Navarrois s'efforcèrent pour r'avoir leur Roi: mais ils ne sçurent venir assez à temps: car Florent étoit déja entré dans la cité où il fut bien receu. Quand les Navarrois virent que leur peine étoit perdue & que leur Roi étoit mené dans la cité, ils eurent grand douleur, & vindrent devant les barrières, ou ils se combattirent: mais peu y conquisterent, ains convient s'en retourner sans autre chose faire, dont s'en retournerent tout dolens & courroucez en leurs tentes, & les Arragonnois r'entrèrent dans la cité de Courtouffe en tout grand joye.

Quand dedans furent r'entrez, Florent print le Roi, & le mena jusques au palais, où ils trouverent le Roy Garin qui tres-grand ioye eut de leurs venuë. Quand il vit Florent qui amenoit son ennemy prisonnier, si lui mit les bras au col, en disant; mon fils de vostre venuë suis bien joyeux, pere dit Florent, j'ay tant fait que vostre ennemy ay pris, lequel ie vous rends en vostre main, si en faites à vôtre plaisir. Or veux-je que vostre promesse me teniez, c'est que me delivriez la pucelle Clairette, que ie veux faire roine & dame apres vostre tréspas, quand le Roi Garin entendit son fils il cuida enrager tout vis, & lui dit. Mon fils laisse ta folie & prend femme qui soit de ton état, plus ne t'attends à la trouver, sçaches certainement que ie l'ay fait jeter dans la mer, ou elle est noyée, tu es bien fol & outre-

cuidé qui tu cuides que ie voulusse souffrir que apres mon decez qu'une pauvre chetive trouuée fut Roine d'un tel Roiaume, garde toi sur autant que tu me dou-tes à courroucer, que si hardy ne fois de m'en parler ne ramentevoit.

Quand Florent eut ouy ainsi parler son pere, & dire que la pucelle étoit noyée, tout le sang lui mua, & en eut le cœur si ferré qu'onques ne pouvoit parler, une grãd sueur froide le print si merveilleuse, qu'il n'y avoit veine sur luy qui ne commença tout à fremir du grand courroux qui en luy étoit, qu'onques ne se pouvoit soutenir & cheut par terre, dont tous ceux qui là étoient presens commencerent fort à le plaindre & regretter, même-ment le Roi en fut fort courroucé, & eut voulu a cette heure que cette chose n'eust jamais esté dite. Quand Florent fut revenu, il dit: vrai Dieu, la terre doit bien être maudite quand un tel cas à fait, tres-grand peril est d'y converser, alors que Florent eut ainsi dit, il retourna son chef arriere devers les chevaliers, & leur dit: Seigneurs ie vous prie sur tout l'armé-ment que par raison vous devez avoir à moi que me meniez au lieu propre où celle le que j'aimois parfaitement à été perdue, car autre sépulture ne veux avoir, afin que jamais ne soit memoire de moy.

Quand Florent se dit ainsi de mené il regarda le Roi de Navarre son oncle qu'il avoit battuë, & lui dit Roy de Navarre, tu es mon prisonnier, mais si tu me veux aider à venger de la maudite trahison que mon pere m'a faite, je ne laisserai aller beau nveu dit le Roi, laissez cette folie & n'en parlez plus: car trop pourroit toucher à vostre honneur & en seriez blâmé de tous ceux qui parler en voudroient. Sire dit Florent, quelle chose est ce que vous dites, ia sçavez que

HUON DE BORDEAUX.

vous êtes mon prisonnier, & qu'en moi est de vous faire mourir, beau neveu, bien me vœux accorder à vos bonnes paroles, mais si croire me vœu z, vous croirez le Roy Garin vostre pere, & laisserez vos volontez à faire, comment donc dit Florent, ia vous scauez qu'en moi est de vous faire trencher le chef, si à ma volonté ne vous volez accorder, laquelle chose ie feray si presentement ne iurez la mort du Roy Garin mon pere, & que iamais devers lui n'aurai paix ny accord, jusques à ce que mort ou pris vous l'ayez. Alors ie vous mettray à sauueté; car le traistre n'a deceu de la chose au monde que plus l'aimois, lors le Roy de Navarre répondit à son neveu. Beau neveu, vous êtes encor jeune, ie ne scay si vos promesse sont fermes pour la grande jeunesse qui en vous ie voy, & aussi pour le grand courroux en quoi vous êtes, & pource j'ay grand peur que vous ne me trompiez. Sire dit Florent, à Dieu ne plaise que tel ie sois, que si aucune chose ie vous promets que ie ne le tienne, à quelle fin qu'il en doive advenir. A cette heure étoient au palais peu de gens, car tous les Barons & chevaliers s'en étoient allez rafraichir, car mout las & travaillez étoient, & pour ce ledit Roy Garin étoit en son Palais demeuré avec bien peu de compagnie, laquelle chose Florent avoit prins grâde, là avoit avec lui aucuns de ses barons & chevaliers à qui il dit tout en plorant que tost & hastivement son destrier & celui du roi de Navarre son oncle fussent amenez aux pieds des degrez, puis quand Florent sceut que son destrier luy étoit amené: il dit au Roy de Navarre son oncle, si le courage est en vous de vous aider à sauver, tenez cette épée & laissez ce mal-heureux Roy user ses jours. son tristesse si me suivez. Beau neveu, dit

le roy de Navarre, i'ay grand peur que de moi ie vous gabiez, Sire dit Florent, de ce n'en faite doute, ains venez après moi & verrez que ie feray. alors Florent se partit & son oncle avec luy, & monterent dessus les destriers qui aux pieds des degrez les attendoient. Quand tous deux furent montez, ils passerent toute outre jusques hors la porte, & quand la furent venus Florent dit au roi de Navarre, mon oncle, ja scauez que hors de cette cité ie vous ay mis, & pource derechef ie vous priez que jamais paix ne accord ne fassiez au roy mon pere, jusques à ce que l'ayez pris, beau neveu, ie vous promets de faire ce que me requerez, & à tant vous recomande à Dieu. Quand le Roy se vit deliuré il fut mout ioyeux, & vint à ses gens & leur raconta la maniere comment & pour quelle cause il étoit delivré, dont ils furent tous fort émerveilléz & eurent grand joye, & pour accomplir sa promesse enuers son neveu, il manda par tout le Royaume de Navarre à ses amis que secourir & ayder le vouüssent, & fit par tout son pays crier l'arriere-ban. A tant vous laisserai à parler du Roy de Navarre & parlerons de Florent son neveu qui hors de prison l'avoit mis.

*Comment le Roy Garin mit Florent son fils en unetour, & comment la pucelle échappa de la tour, & parla à son amy par un treillis qui étoit sur le jardin, & des guettes qui lesapperceurent, & comment elle se pensa noyer.*

**E**T quand Florent eut delivré le Roy son oncle qu'il avoit pris en la bataille il s'en retourna en la ville, si chevaucha tout droit au palais, ou il eut en rencontre le Roy Garin son pere, & luy dit



LIVRE SECOND DE

comme homme sans sens & memoire. O tres déloial traistre, tu as tant fait par ta mauuaitie, que plus ie desire ta mort que ta vie, puis dit au chevaliers qui étoient la mout effrayement. Seigneurs ie vous supplie que me meniez au lieu ou ma mie a esté iettée, car plus ne veux vivre, & si ne le faites presentemens ie m'occirai de mes mains, quand le Roy Garin entendit Florent, il fut mout dolent & luy dit grandes iniures, puis commanda à ceux qui étoient là qu'il fut mis dans la grosse tour, en telle maniere que de luy en fut assuré & dit, ie dois être couroucé & avoir grand desplaisir quand par mon fils ie suis ainsi mené, mais par la foy que ie dois au baron saint Jacques le desplaisir qu'il m'a fait lui sera cher vendu; car onc iour de sa vie ne tiendra un pied de ma terre. Sire dit Florent, à vous ne à vostre terre ne chose que vous puissiez faire ie n'en donne pas un bouton car mieux ayne mourir. Alors n'y eust homme au palais qui de la pitié ne plorat. Et Florent qui la étoit voyant que tous ploroient il appella les barons & chevaliers qui la étoient presens & leur dist. Seigneurs venez vers moy, & m'ostez mes armes & habillemens, & me mettez en la main du Roy mon pere, car pas ne veux que pour moi ayez aucun desplaisir fors que moy chetif, qui ay perdu la chose que plus i'aimois. Quand les chevaliers entendirent Florent ils vindrent devers lui si le rendirent au Roy Garin son pere, puis le print par la main & l'emmena mout fierement & dist qu'il le vouloit mettre en tel lieu dont il n'en sortiroit de long-temps: mais grand douleur en eut le comte Pierre, & un seul mot n'en osoit dire, le Roy luy mesme le mena jusques en la grosse tour, & la le laissa, ou il plora & mena grande douleur pour la

perte de sa mie la belle Clairette qui en cette mesme tour est enfermée, soit entendit la clameur de l'enfant par les pleurs & les cris qu'il faisoit, tant escouta sa voix qu'elle le reconneut & dit: O vray dieu, qui peut estre ja, qu'ainsi ay ouy parler, advis m'est qu'autres fois ay ouy cette voix, & que c'est celle que tant autres fois ay aimé, iamais ne finirai d'escouter iusques à ce que la verité en sçache alors la noble pucelle vint vers le mur qui de nouveau étoit massonné, parquoy le mortier n'étoit encore sec, & tant grata de son doigt & d'un petit couteau que elle avoit que du mur osta un carreau, puis apres que hors l'eut tiré & passé dans la chambre, elle s'en alla essayer aux autres, tant fit aux mains & au cousteau qu'un grand trou fit au nouveau mur, si grand que par là se mit dehors, si entra en un iardin qui ioignant de la tour étoit & sentit pres d'elle un rosier dessous lequel elle s'assit, mout grand clarté iettoit la lune, parquoy elle voyoit aussi clair comme en plein jour, si choisit une rose laquelle iettoit si grand odeur qu'elle s'en éjoüit & dit. O vray Dieu qu'ores fut vostre plaisir que mon amy fut pres de moi, bien sçay qu'il n'est pas loing d'icy, ie luy souhaite cette rose, par telle que si bien sçeut que par moi luy fut envoyée. Certes iamais n'arrestera iusques à ce que ie l'aye trouvé, & si ie ne puis, en douleur & misere me faudra finir mes iours: à celle heure qu'elle se demenoit dans le verger Florent qui dedans la tour estoit reconneut taost la pucelle & dit.

O vray Dieu, que peut ce estre ce que j'ay ouy en ce verger, amy dit la pucelle, c'est celle que tant ai aimée, ie suis sortie de cette tour, en laquelle i'estois enfermée, confortez-moy donc amy, ou à grand dueil il mourai icy. Quand Florent en-

rendit la voix de son amie, telle ioye eut au cœur que sa douleur oublia pour la grand ioye qu'il en eut, qu'il vit que pas n'étoit morte, luy dit. O ma douce amie, quelle par voulez-vous aller ne venir, car si le Roi mon pere sçavoit que de cette tout fussiez échappé incontînet vous seroit mourir; belle cueillez moi de ces fleurs & m'en jettez ici dedans, plus aise en passeray mes douleurs quand en mes mains ie tiendray ce que les vostres auront tenus. Alors la pucelle cueillit grand foison de roses & de fleurs & les ietta à son amy par un treillis qui estoit sur le jardin, dont grand ioye en eut Florent quand de par elle les eut receus, il les baïsa assez de fois, puis vint vers l'archiere cuidant son amy prendre par la main, mais il ne peut, car le mur estoit trop épais, dont tous deux furent bien dolens, droit à cette heure que les deux enfans devoïent viendrent les épies voir la tour lesquelles le Roy Gurin y avoit envoyées pour épier & sçavoir si par le Comte Pierre d'Arragon les enfant ne seroient point confortez ny aidez: quand la furent venus ils écouterent, si entrevoïent les enfans qui entre eux deux faisoient leurs devises, dont de ce qu'ils disoient avoient grande pitié, tellement que plorer leur convint, mout doucement la guette les appella en leur disant, enfant, appeïsez-vous car on vous vient épier, si nullement on vous apperçoit de mort ne pouvez échapper mout grand pitié ay de vous, je prie nostre Seigneur Jesus-Christ que garder vous vueille: car je ne vous puis aider, alors les deux enfans s'appaïserent, & tant s'esloignerent l'un de l'autre que plus on ne les entendit parler, alors vindrent deux autres guetes qui par le commandement du Roy Garin furent envoyez pour sçavoir que

nul ne vint devers la tour pour reconforter les enfans. Quand pres de la tour furent venus, ils se regarderent l'un l'autre, en disant que la pucelle s'en étoit fuyee, & commencerent à crier, en disant que la belle étoit échappée. Quand la pucelle ouyt la noise que les guettes faisoient, elle eut grand peur, & le plus secretement qu'elle peut s'éloigna de la tour, & fit tant qu'elle vint au bout du iardin ou avoit une roche bien haute: puis y avoit deffous un vivier bien profond, la belle monta deffus & dit. Ha florent mon amy aujourd'hui de nous deux se fera la departie, car pour vous me convient mourir.

La belle Clairette regarda que dedans le verger y avoit tres grand foison de torches allumées, & gens qui la cherchoient, dont elle fut effroyée, pource qu'elle sçavoit que si elle étoit trouvée, à iamais seroit perdue, bien doucement pria Dieu & la vierge, en les requerant qu'aider la vouliissent, & disoit, las si ie suis tenuë, échapper ne puis qu'a matiere ne sois livrée: mais puis qu'ainsi est, que la partie s'est faite de nous deux à tout iamais mieux ayme me noyer que ie fois prinse. Alors fit le signe de la croix en se recommandant à dieu, se laissa glisser du haut rocher en bas dans la grande eau qui deffous étoit: mais ainsi qu'elle descendit, elle cheut parmi un grand buisson ou elle fut en plusieurs lieux picquée, tellement que le sang luy failloit par tout le corps, & par les mains & le visage, dont si grand douleur en sentit qu'elle fut pâmée. Alors parmi le palais la nouvelle courut que la pucelle étoit échappée, dehors de la tour, tant que le roi en fut adverti, dont il eut mout grād dueil si fit serment & iura que Pierre d'Arragon en perdroit sa terre, & toute sa che-

LIVRE SECOND DE

vence, & que par lui la trouvée avoit esté mise hors de prison.

*Comment la bonne Guette trouva la pucelle laquelle il mena en un bois pres de là. Puis mit Florent dehors, & lui monstra le bois ou il avoit mis la belle Clairette & comme Florent & Clairette entrerent en mer, & comme le Roy Garin alla apres son fils, & fut la Guette prinse.*

**A**insi comme parmy le palais le bruit étoit pour la pucelle qui estoit échappée, la premiere guette qui aux deux enfens avoient parlé se mist par le verger pour scavoir s'il pourroit trouver la pucelle, & il la chercha tant qu'il la trouva, elle étoit arresté dedans le buisson en grand peril d'être noyée, mout bon homme étoit la guette, ou plus, au plus coyement qu'il peut sortir du verger & vint dessus la rive del'eau, ou il trouva un petit bâteau si entra dedans & passa le vivier si coyement que onc homme ne femme qui au palais fut, ne dedans la ville ne l'entendit & quand il vint ou la pucelle étoit, si lui cria bassement, ne vous ébahissez de rien, si je puis en quelque maniere ie vous aideray, & ferai tant que mal ne douleur vous n'aurez, descendez tost & entrez dans ce bâteau avec moy, & ie vous meneray en certe forest, dans laquelle vous vous tiendrez embuschée jusques à ce que i'auray esté vers vostre amy, lequel au plaisir de Dieu ie vous ameneray, car si ie puis ie le jetteray hors du danger où il est à present, à cause des biens qu'autrefois m'a faits. Quand Clairette entendit la guette, de la grande liesse qu'il eut tout le mal qu'elle sentoit entre-oublia incontinent au mieux qu'elle peut sortir hors du buisson, & descendit jusques au bord de l'eau. Quand la fut venue elle entra

dedans le bâteau, ou il la mena bien doucement jusques à l'autre rive, & de là entra jusques dans la forest qui estoit fort proche du bord de la riviere, & puis quand il l'eut mise & posée, il print congé d'elle en luy disant, dame ne vous bougez jusques à ce que vers vous ie revienne. Amy dit la pucelle, ie prie Dieu que tellement puissiez exploiter que mon amy puissiez ietter hors du danger ou il est. Alors la guette s'en departir, si entra dans le verger en écoutant vers le palais, ou il entendit grand bruit: mais quelque doute ne faisoient de Florent pource que la route ou il étoit fort épaisse, & aussi la chambre ou il étoit n'étoit pas vers le Palais, mais étoit sur le jardin, & pource la guette se vint accouder au mur à l'endroit où étoit l'arriere de la chambre de Florent, il étoit garni de deux pieds de chevre, si appella Florent & lui dit. Si vous voulez estre vers vostre amie qui en la forest vous attend, ou ie l'ay menée à sauveté, aider vous convient tant que hors de la tour soyez, tenez ce pied de chevre & faites tant par dedans que l'ouverture puisse être élargie davantage, afin que dehors puissiez sortir, & du costé de par deça j'exploiteray tant que la sortie sera ample. Quand Florent l'entendit onc jour de sa vie plus ioyeux ne fut, quand il ouyt dire que sa mie étoit sauvée, puis fit tant avec son pied de chevre qu'il fit la sortie grande & large, & en sortit Florent dehors. Puis étant sorty, la guette le mena aux estables où étoient les chevaux du roy, dont entre autres y avoit un destrier tant beau, si fort & si puissant qu'il n'y avoit point son pareil au monde, la guette qui grand désir avoit de faire service au jeune seigneur, fit tant qu'il apporta à Florent son haubert, son écu & heaume, & lance & une tres-bonne épée, si en arma

HUON DE BORDEAUX.

Florent lequel quand il se vit ainsi garny de tout ce que besoin lui étoit, il fut bien joyeux, quand il fut armé il tira hors de l'étable le destrier auquel il avoit mis la selle, & incontinent il monta dessus tout de plain saut, quand la Guette le vit monté il lui monstra le lieu où il avoit laissé la pucelle, puis il print congé de Florent, lequel dit: ami du service que tu m'as fait je te guerdonneray. Alors il ferit le cheval de l'esperon & ne cessa de chevaucher jusques à ce qu'il eust trouvé sa mie, qui à la rive de la forêt l'attendoit: puis quand Florent fut la venu, leur ioye fut renouvelée il descendit du cheval & vint baiser sa mie, puis quand Florent vit qu'elle étoit ainsi sanglante du buisson, & des roches par où elle avoit passé, il en eut pitié, & dit: ma mie, or sus il est besoin de partir avant que le jour soit venu, or tost apprestez-vous & montez derriere moy, lors Florent monta dessus le cheval & mit la pucelle derriere luy, si s'en partirent au plustost qu'ils peurent. Et puis quand ils furent à la campagne, la damoiselle regarda vers la cité, si vit grād nombre de gens sortir. Alors elle dit, bien vois que nous sommes tous perdus: car de la cité sort bien du monde, impossible est de nous sauver que ne soyons prins, or vois ie bien qu'à cette fois convient nôtre amour de partir, lors apperceurent la Guette qui apres eux venoit pour la peur du Roy, si ce mist à courir apres Florent qui ia au bois s'étoit sauvé, si s'en alloit courant sans tenir chemin ne sentir, florent qui bien sçavoit les chemins, ou bien souvent avoit conversé quand il alloit aux chasses pour son dedit avoir, tant chevaucha qu'assez pres d'un port vint, ou avoit une nef appareillée pour partir, quand florent fut la arrivé il fit descendre la damoiselle, puis apres descendit du destrier, si la print par sa

main blanche, & vindrent devers le bon patron du nauire, auquel ils firent tant que dedans la nef les mit, puis firent lever les voiles & le vent se mit dedans qui tost les esloigna de terre, ainsi que bien avant étoient en la mer, la guette vint sur la marine cuidant r'atteindre florent, mont grand dueil demena quand si avant les vit en mer, & grand peur eut de perdre la vie, car le Roi Garin arriva avec grand nombre de gens, & vit la nef qui en mer étoit. Ha dit le Roi Garin, à ce coup j'ay perdu mô fils, le voyez vous en cette nef, avec lui meine la trouuée: mais par la foy que ie dois à Dieu, la guette en aura la teste couppée. Alors la guette qui en nulle maniere ne se pouvoit sauver fut prinse, & dit mout piteusement, ô vray Dieu, à mauvaise heure ay secouru florent & sa mie, mourir m'en conviendra à deshonneur, las: pour un bien ie l'ay fait, dont j'en auray pauvre récompense, car aujourd'hui ie perds la vie pour mon seigneur: ainsi disoit la guette, laquelle on alloit battant.

*Du grand débat qui fut au palais pour la guette que le Roy vouloit faire pendre, & comment le Roy de Navarre print la ville, & le Roy Garin, & comme le Roy de Navarre s'en departit.*

**L**ors quād Pierre d'arragon vit qu'on avoit pris la guette par qui florent & sa mie s'étoient sauvez bien fut fasché de le voir battre, hastivement vint à Garin, & dit: Sire bien monstrez qu'avez peu de sens quand vous souffrez ce pauvre hōme ainsi être battu, bien le deuriez aimer de ce qu'il a fait, & vous le voulez faire mourir, je vous que sçachiez que si le faites mourir jamais ie ne veux servir; mais j'iray servit le Roy de Natre, pour luy

LIVRE SECOND DE

aidera à maintenir la guerre contre vous. Quand le Roy Garin entendit Pierre qui le menassoit il dit qu'il s'en repentiroit.

Lors la pauvre Guette embrassa le Roy Garin en lui criant merci, & que pardonner lui vouloit : mais il fit serment que il en feroit pendu. Quand Pierre entendit le roy il en fut bien courroucé, la pauvre Guette regardoit pieusement le monde en leur criant mercy, & priant que son ame eust pour recommandée : car ie meurs pour avoir sauvé mon seigneur, ils entrerent dans Courtoise, ou la Guette fut mis prisonnier. Le Roi vint au palais & Pierre apres & avec lui maintes chevaliers, desquels étoit bien aimé. Lors le Roy commanda qu'on fit un échaffaut, sur lequel la Guette aura la teste tranchée.

Quand ses Barons l'entendirent, bien humblement lui crièrent mercy : mais pour eux n'en voulut rien faire. Lors Pierre voiant la meschanceté du Roy fit signe aux parens de la bonne Guette qui bien étoient cent cinquante, que devers une tour où il y avoit armez à foison se retirassent & s'en allassent armer, & que la prison fut rompue & fissent armer la bonne Guette, puis retournassent au palais ce qu'ils firent. Quand le Roy Garin les vit armez, il s'écria haut à ses gens que tost s'armassent & prissent ceux qui là étoient venus. Incontinent s'armerent & revindrent au palais, pensant prendre la Guette : mais la Guette & tous les amis se jetterent sur les gens du Roi Garin, & d'autre par le Comte Pierre & tous ses gens aiderent à la Guette, dont commença la bataille si tres-grande par le palais que horreur étoit à les voir, ils découpoient, pides, bras, mains, iambes, les uns aux autres, finalement le Roi & ses gens furent contrains d'abandonner le palais & eux fuir, même le Roy Garin

s'enfuit en sa chambre pour se mettre à sauyeté, tost fut la nouvelle sçeuë que le Roi étoit en danger d'être occis, incontinent s'arma le commun peuple. Puis sonnerent la cloche qu'advis étoit que tout fut perdu, & tant que par une espie tout fut raconté au Roi de Navarre, qui étoit devant cette cité au siège, & sçeut comment c'est effroy s'étoit émeu pour la Guette que le Roi voulut faire mourir, pource qu'il avoit mis hors de la tour le Roi, pour cette cause vouloit faire mourir la Guette. Lors le Roi de Navarre fut bien joyeux de cette nouvelle, & fit armer ses gens par tout son ost, & que temps étoit ou iamais d'affaillir la cité, mour grand desir ay de ce felon Roi, qui m'a sœur avoit épousée, laquelle il a fait mourir, alors s'arma l'ost & s'en vindrent reneger & ferrer à bannière déployée vers la cité pour l'affaillir : mais quand ceux de la ville oyrent le cry de ceux de dehors, tost l'annoncerent au palais, si fut le debat & la noise laissée, le Roi & ses barons sortirent de la cité pour venir vers leurs ennemis, qui devant eux trouverent rengez & ferrez, la bataille commença grande ou il y eut mainte tête coupée.

Mais tant étoient de Navarrois, que vouussent ou non les Arragonnois, force leur fut d'abandonner & quitter la victoire à leurs ennemis, si s'enfuirent dans leur ville : mais les Navarrois les suivirent de si près qu'ils entrerent dans la villes, alors de toutes parts les Navarrois s'approcherent de la cité en prenant prisonniers tous ceux qui trouvoient en rencontre, le Roi Garin commença à s'enfuir en une Eglise qui étoit là, & quand il fut à l'entrée d'icelle, il descendit l'épée au poing & entra dans l'Eglise, puis il deffendit l'entrée contre ces ennemis Navarrois ; mais sa deffence fut de

peu de valeur: car tant étoient ses ennemis qu'il abandonna l'entrée: mais le Roy de Navarre qui dedans étoit entré cria à ses gens que incontinent le prinrent, ce qu'ils firent bien diligemment. Seigneurs dit Garin moult grand tort avez de m'avoir prins en ce lieu. Alors le Roy de Navarre qu'on tenoit pour un saint preud'homme oyant que le Roy Garin lui disoit verité, lui dit: Beau frere pour l'offence que j'ay faite & commise vers nôtre Seigneur ie l'amenderai au double, pourveu que la Guette qu'a mis mon neveu hors de la tour pardôniez vôtre mal talent, & si ferai sortir mes gens de cette cité, sans emporter nuls biens qui sont creans pour l'amour de mon neveu, que j'aime bien, & vous promets que d'un mois ie n'approcheray cette cité: mais apres le mois ie ne cesseraï tant que j'auray pris cette ville, & vous que ie tiens pour mon ennemi j'aye mis en mes prisons; car jamais ie n'aurai au cœur ioye jusques à ce que la mort de sœur aye vengée, lors le Roy Garin répondit: Sire de la courtoisie que me faites ie vous remercie, & pour la guerre qu'avez requis mon mal talêt ie lui pardonne, & quand est de ce que dites que de si près me prendrez que de ma ville ne pourrai sortir, quand nous serons là à l'aide de nôtre Seigneur & de mes bons vassaux, ie ferai le mieux que ie pourrai. Alors le Roy de Navarre sortit de l'Eglise, si monta dessus son destrier, & s'en vint vers la porte, ou là attendit que ses gens fussent hors de la cité, puis quand il vit que tous ses gens étoient sortis il se retira en sa tente puis il fit fermer son ost, en attendant que le jour fut venu, & que les trefves qu'il avoit données fussent saillies. A tant vous laisserai à parler de la guerre qui étoit entre les deux Rois, & parlerons de Florent qui en la mer étoit nageant avec Clairette sa mie.

*Comment la nef surquoi estoit Florent & Clairette fut prinse des Sarrazins & leurs gens tous morts, & comme florent & Clairette furent amenez au chasteau d'Anfalerno.*

**N**Ostre histoire raconte qu'apres que Florent fut parti de son pays avec sa mie Clairette, si bien luy advint qu'en la nef étoit un patron qui étoit de Marseille lequel scachant que Florent étoit fils du Roy d'Arragon, si s'en vint vers lui & lui dit: Sire le bien & l'honneur que je voi en vous me semond à vous dire ce que ie ne voudrois dire à un autre, ie vois bien qu'avez doute que le Roi Garin vostre pere ne vous suive pour vous prendre. Afin que vous soyez assuré de moy, ie me mets en vos mains & tous mes mariniers aussi, & veux qu'a vous obeissant côme autrefois m'ont fait, & croyez que par vostre pere vous n'auriez encôbrier, car trop sommes éloignez de lui, patron dit florent, du bien que m'offrez ie vous remercie, alors tous ceux de dedans s'écrierent, disant, florent ne refusez pas d'être nôtre maistre & nôtre conducteur, car si ce ne fut le vent que contraire avons nous fussions moult éloignez, Seigneurs dit florent ie vous remercie tous du bien que m'offrez faire, Dieu me le laisse deservir, si fut Florent ioyeux de la bonne aventure que nôtre Seigneur lui avoit donné, bien ioyeusement passerent la mer d'Affrique, tant nagerent que aupres de l'Isle de Candie arriverent, quand là furent venus, un vent de tramontane si grand s'éleva que force leur fut de tirer du costé de Barbarie, les ondes devindrent si grosses, que la pucelle eut grand peur quand elle apperceu les mariniers qui étoient en si grand effroy, elle reclama Dieu bien devotement luy requerant que d'eux tous

LIVRE SECOND DE

voulut avoir pitié, quand Florent apperçut que famie & tous les mariniers eurent telle peur, il les reconforta au mieux qu'il peut: mais ce ne leur valut rien, car le vent les mena voulussent ou non, vers le bourg aupres d'une ville que l'on nommoit Anfalterne devant laquelle il convint qu'ils jettassent leurs ancres, en mout grande peur de la vie perdre, si-tost ne sceurent estre mis sur l'ancre qu'une galere de payens se mit sur eux & une grosse nef ou estoient bien quatre cens hommes pour venir prendre la nef surquoi Florent estoit, mout commença à plorer le patron, & dit à Florent: Ha Sire, & vous & nous se rons perdus. Car tous seront esclaves des Sarrazins. Quand Florent entendit le patron & les mariniers, il leur dit: Seigneurs ne soyez de rien ébahis, sçachez à qui Dieu veut aider jamais par homme mortel ne peut avoir mal, le grand nombre de gens que la voyez ne vous peuvent greuer ne nuire, si Dieu nous veut aider montrez vous hommes en deffendant vos vies. Quand le patron & les mariniers l'entendirent, il lui écrierent Sire, en la garde de Dieu & de vous nous nous mettons tous, lors reconfortez s'allèrent armer & habiller aux mieux qu'ils peurent, quant tous furent prests & ordonnez, chacun se mit à se deffendre. Florent leur dit: Seigneurs en rien ne vous esbahissez chacun pense de bien-faire, lors la nef & la galere des Sarrazins se vint mettre & accoster pres de la nef ou Florent étoit. Alors commença le traict à venir si épeusement qu'aduis estoit que ce fut neige qui par l'air volat, mout grand bataille y eut à l'assémblé, ceux qui étoient aux châteaux gabies faisoient grand dommage sur leur adversaire par les grands barreaux de feu qui jettoient en bas, ou eût la veu florent & les gens qui bien se deffendoient, par

2. fois sautit en la nef de ses ennemis où il faisoit si grand carnage de paiens & sarrazins que la mer étoit toute vermeille du sang des hommes morts, mout terrible fut l'assaut que les Sarrazins firent, le bon patron y fut occis & une partie de nos gens, d'autre part ceux qui dessus la terre étoient jettoient canons & bombardes vers la nef ou étoit florent, dont la nef fut tant empiécée qu'en plus de cent lieux estoit trouée tellement que l'eau de la mer y entroit en grande abondance, alors quand la pucelle Clairette vit la mortelle desconfiture que tournée étoit sur nos gens. Et d'autre part voyoit la nef que l'eau emplissoit, & qui avec Florent n'y avoit plus que six personnes en vie, elle eut grand peur si aimamieux se jetter dans la galere sarrazine qu'estre noyée dans la mer, quand Florent vit la pucelle sa mie qui dans la galere étoit entrée il pensa enrager, si saillit l'espée au poing en la galere ou sa mie estoit, si les commença à occire & derrancher: mais tant étoient de gens qu'à force de dards les porterent par terre, puis lui hierent les bras si fort que le sang en alloit decoulant jusques à terre, ainsi fut prins florent & tous les gens morts & noyez, lors florent commença à regretter ses gens disant: Ha mon pere comment envers moi avez ouvré par vous & par vôtre felonnie, je suis en grand danger si Dieu ne me fait ayde & cōfort. souvent regardoit sa douce amie que les Sarrazins battoient, dont il avoit si grand dueil qu'il pensa enrager. Quand la belle Clairette vit son ami si triste elle tomba à terre toute pasmée. Quand Florent vit sa douce amie aupres de lui il la baïsa & embrassa mout doucement, lors les Sarrazins les livrerent entre les mains du chastelein lequel voyant leurs jeunesse les regarda en pitié: mais pas n'en fit semblant, si les emmena au chasteau avec luy, & les auges

prisonniers ou les emmena es chasteaux & places de la à l'entour où ils furent en grande misere, car pitié ne compassion les payens n'auoient d'eux.

*Comment Sorbarre le chasteelain reconforta Florent & clairette, & des quatre nefz de chrestiens qui arriverent au port par fortune, & comment Florent fut reconneu d'eux.*

Quand le Chasteelain fut venu en son chateau & qu'il y eut amené florent & Clairette avec lui il dit. Enfans moult ai grãde pitié de vous ie vous prie que dire me vueillez qui vous êtes & quelle fortune vous a ici amenez que tous deux êtes si ieune, si la verité me contez vous n'y perdrez rien, car si ie puis je vous mettrai en tel lieu ou vous serez à sauueté. Sire dit florent ie vous dirai la verité de mon fait, & pour quelque cause qu'advenir m'en doive je ne vous mentirai de mot. Sire sçachez de verité que ie suis fils du Roy d'Aragon, duquel ie me suis pariy par courroux, lors florent racompra toute son aduventure, comme aduenü lui estoit, & pas ne laissa un seul mot à dire de tout ce qu'advenu lui étoit puis dit au chasteelain. Sire la verité vous ay compté en vous recommandant mon corps & ma douce amie que s'ayme tendrement en vous gist nôtre vie ou nôtre mort, alors florent se mit à deux genoux deuant Sorbarre le chasteelain lequel le fit leuer & dit à Florent beau fils ne soyez de rien ébahi, car autresfois ay esté en telle aduventure, ne faites quelque doute que tellement je vous conduiray que hors de tous perils seray: mais ce que je vous dis tenez le bien secret en vous. Adonc Sorbarre le Chasteelain incontenent appella quatre de ses Sergens & leur dist. Je vous recommande qu'a cestui prisonnier neia la pucelle ne fassiez quelque rus-

desse ains leur baillez du pain, & chair & vin, toute à leur volonté, ainsi qu'on me fit dernièrement quand ie fus prisonnier à Terragonne. Beau fils dit Sorbarre à florent, sçachez qu'en mon temps ie fus roy de Bellarmin si aduint qu'a moy le combattoit Esmey de Narbonne, & fut prins par les mains de Regnaut de Beaulande dont on a tant parlé, depuis me fit mener en la cité de Bordeaux, la ou je vis un moult noble Prince qui se nómoit huon si avoit épousé une noble dame qu'on nommoit Esclarmonde laquelle auoit été fille à l'admiral gaudise une petite fille auoient que moult deuoient aimer, car s'estoit la plus belle qu'onques jour de ma vie visse & si n'avoit que six ans d'age; pour elle comme depuis ay ouy dire son venus à Bordeaux plusieurs Roys & grands Princes pour l'auoir en mariage depuis m'est vint à mont obscur par devers mô oncle lequel me bailla cette place en gard, quand il vit que tout auois perdu & pource que les Chrestiens m'ont bien traité; ie veux que ceux-cy le soient. Sire dirent les sergens nous les traiterons tres bien, lors les Sergens prindrent Florent & Clairette & les mirent en une tour chacun en une chambre a part, quand Clairette se vit éloignée arriere de son ami elle fut bien triste, si comença ses regrets en telle maniere disant. Mon tres cher pere & vous Esclarmonde ma mere bien dois hayr l'acointance que vous avez eüe au Roy Oberon car par lui tous deux vous ai perduë, bien m'avez oubliée en ce monde quand én icelle prison me laissez. Ha Oberon que tu m'as fait de domnage quand à mon pere donnas ton Royaume qu'ore fut fondü Mommar la cité ou le Duc mon pere & la Duchesse ma mere sont bien ay perdu la fleur de mes amis bien sçay qu'en cette tour me faudra finir mes jours de duel, ha mort desloyalle



LIVRE SECOND DE

comment grand mal me fis, quand dedans Bordeaux tu ne me vint prendre du tems que j'étois petite, à Dieu me rends & à sa douce mere lesquels ie prie que de moy ayent pitié quād la damoiselle se fut ainsi doullourée elle dit pleut à Dieu que de mō ami ie fusse accompagnée, grand mal a fait de chastelain quand ainsi nous a separez & éloignez l'un de l'autre, s'il plaisoit à nōtre Seigneur qu'avec mon ami ie fusse j'en passerois mieux le temps. Las, si son pere sçavoit de quelle lignée ie suis, pas ne me refuseroit son fils en mariage: mais ja de par moi ne le sçaura quelque peine que souffrir ie doive alors florent oyant son amie qui dessous lui a bas étage étoit laquelle il avoit bien ouïe quant ses complaints faisoit & tous les mots bien entendus oncques plus grande joie n'eut hōme qui fut en vie, si bien l'avoit aimée par avant encor l'aimoit il d'avantage. Alors florent se mit à une fenestre & regarda Sorbarre qui se pourmenoit en la cour, si lui pria qu'il voulut avoir pitié de la damoiselle qui en la tour étoit, ami dit Sorbarre attendez un peu & ie vous mettray en tel lieu avāt que la nuit soit venue que vous & elle ferez mout réjouys, car pour l'amour de vous ie laisserai la loy de Mahon, & croirai en celle de Dieu, puis quād ce viendra la nuit & que chacun sera couché la bas y a une bonne gallerie dessus laquelle nous monterons: mais pour vos gens qui sont prisonniers parmy la ville ie ne sçay comment ie les pourray avoir, vrai Dieu dit Florent, ie te prie par ta dignité qu'aider & secourir les vucilles ainsi comme bien sçais que mestier leur est, grande pitié eut Sorbarre le chastelain de l'enfant qui ainsi l'alloit priant pour ses gens qui lui convenoit laisser, il vint aux fenestres de la tour, & advint que vers le port venoient quatre puiffans dromons ou

navires sur lesquels y avoit bien dix mille pelerins qui tout droit venoient du saint sepulcre: mais un grefil les avoit surprins, parquoi force leur fut de venir arriver là. Le chastelain Sorbarre les regarda mout si vint amont la tour voir Florent & le print par la main & lui dit: Vassal la pouvez apercevoir grand gens qui par force de vent & d'orage icy viennent arriver, bon seroit que vers eux allions pour sçavoir & enquerir qu'ils sont. Sire dit florent prest ie suis de faire vostre volonté, mon corps & celui de ma mie mets en vostre garde alors le chastelain fit mettre la belle Clairette hors de la chambre ou elle étoit, florent qui la vit fut mout joyeux si luy dit belle ne soyez feschée & n'avez quelque peur, car assez tost retournerons devers vous, la bas allōs seavoir au port dessus la marine que les gens sont ceux qui la sont arrivez. Sire dit la pucelle Dieu vous y vueille conduire, Sorbarre & Florent devallerent du bas au port dessous la marine eux approchez des dromons ou navires, quand là fut arrivé il regarda & vit que la dedans étoient tous Chrétiens, si les salua en leur disant à cestuy port vous soyez les biens venus, ie vous prie que dire me vueillez de quelle part vous venez & qu'iey êtes venus querir, le maistre d'eux répondit, Seigneurs nous sommes du pais Francois tout droit venons du saint Sepulchre, c'est pourquoy si aucune chose devous paier nous sommes tous prests, seigneurs dit Sorbarre puis qu'êtes icy venus la raison veut que ie vous cōforte & aide. A sçavoir vous faits que ie suis en Dieu d'Jesus Christ, ie vous dirai en quelle maniere vous pourrez exploïeter oncques plus belle aventure ne vous advint, vous viendrez avēz moi en ce palais auquel ie vous fournirai de chevaux & d'armes, puis quāt

vous ferez tous armez vous demeurerez dedans le château sans faire quelque semblant n'y en rien monstrier, puis ie m'en irai sur le port où ie feray garnir une galere qui est laquelle je ferai bien armer & mettrai à point, car en cette terre y a mout de prisonniers François qui n'aguere furent en ce port prins par force, mout grands gens y furent occis ceux qui y furent prins sont dedans cette ville, en laquelle quand ce viendra le matin nous entrerons dedans mettant le feu par tout, les payens qui sont dedans seront en besongne pour la recouyre, & nous tous ensemble prendrons les les armes & ravirons tous les biens qui sont ceans, & aussi tous les prisonniers qui y sont, & si les Sarrazins nous viennent assaillir és nefs, nous deffendrons au mieux que nous pourrons. Premièrement & avât toutes choses allons prendre & saisir les nefs du port, & quand ils entendirent Sorbarre le Chastelain mout loüierent & priferent son advis & son conseil, si conclurent tous d'un accord à faire sa volonté, seigneurs ce dit le chastelain afin que vous croiez ma parole & mon conseil & aussi que sur moi n'ayez aucun suspicion, de t'est enfant vous pourrez scavoir mon estre. Sire ce dit le patron par vôte phisonomie nous voyons apparemment en vous toute loyauté & nous mettons en vôte garde: mais si vôte bon plaisir étoit de nous dire qui est ce jeune enfant que la voyés aupres de vous pour ce qu'à moi est advis qu'autres fois ie l'ai veu, patron dit Sorbarre puis que scavoir voulez qui est ce Vassal que ie tiens par la main, bien volontiers le vous dirai pource qu'à moi s'est descouvert, scachez qu'il est fils du Roy Garin d'Arragon, lequel par fortune de me est arrivé au port ou à present j'etes la, ou par force a été prins, les gens y ont esté occis, & lui-même prins avec une belle da

moiselle qui est en mon château, quand le patron & ceux qui avec lui étoient entendirent que c'étoit Florent le fils du Roy d'Arragon eurent tous grand ioye, car tous étoient du Royaume d'Arragon & envoyez pour chercher Florent, dont ils remerciaient nôtre Seigneur qui celle aventure leur avoit donnée d'ainsi avoir trouvé ce qu'ils cherchoient, alors se mirent à genoux devers florent en lui disant. Ha Sire, devons remercier Dieu de ce qu'ainsi nous vous avons trouvé en nous émerveillant pourquoi, vous vous êtes tant celé vers nous, car nous sommes envoyez de par le Roy Garin vostre pere, pour vous chercher, & si Dieu ne nous eût donné cette bonne fortune iamais n'eussions de vous sceu aucune nouvelles ne dire au Roy vostre pere chose qui eust été à son plaisir.

*Comment le chastelain Sorbarre & le noble florent & leurs gens al'erent devers la ville, & la prindrent & desrobberent tout le bien qui y étoit, puis vindrent sur mer en grande liesse, & la belle Clairette avec eux, & prindrent le chemin pour retourner en Arragon.*

**A** Pres que le patron & tous ceux qui avec lui étoient venus virent & reconneurent florent de la grâde ioye qu'ils eurent on ne lasçauoit racompter ne aussi vous dire la grand chere qu'ils firent, dont Sorbarre en eut grand ioye, si advint pendant ce temps que cette reconnoissance se faisoit un Sarrazin estoit ceux eux lequel scavoit parler le langage François quand il entendit au long ce que par les Chrétiens étoit entrepris & aussi comment Sorbarre s'étoit joint & accompagné avec les Chrétiens mout hastivement s'en partit & vint à la ville dire aux bourgeois & à la cōmune tout le fait entreprise que Sorbarre le chastelain avoit faite avec les Chrétiens quâd les payens & sarrazins eurent enten-

LIVRE SECOND DE:

du le raport que le Sarrazin leur avoit fait hastivement coururent aux armes, & vindrent vers le chasteau pour le penser prendre mais telle deffence & si grande resistace y trouverent que peu y firent leur profit car les traicts que ceux de dedans jetoient firent grand domage à ceux de dehors, tellement que voulessent ou non il leur fut contraint de se retirer arriere & abandonner le chasteau plus loin qu'un arc ne scauroit jeter, Florent qui dedans estoit leur esclia fils de putains mes gens avez occis & detranchez : mais si Dieu me laisse vivre ie croi que leur mort sera chere vendue. Quand les payens & Sarrazins virent qu'au chasteau ne pouvoient profiter, & que par dedans estoient gens qui si bien se deffendoient, grand peur eurent que vers la ville ne vinssent si sonnerent la retraicte & s'en retournerent chacun en son hostel, le chastelain Sorbarre qui bien les connoissoit, s'ecria & dit à Florent & à ceux qui estoient avec lui seigneurs ie voudrois que tost & incontinent chacun monta sur les destriers, car les payens sont retournez chacun en son hostel bus de travail & la pluspart d'eux nautez & bleffez, pource ie conseille que premierement nous leurs courions sus, & que vivement les allions assaillir dedans la ville, lors Florent & les autres dirent au chastelain. Sire tout ainsi que vous l'avez devisé sommes prests de faire car onc plus noble conseil ne fut donné, alors s'appresenterent tous ceux qui estoient dans le chasteau & sortirent à grand force, Florent & Sorbarre alloient devant & ne finerent d'errer jusques à ce que dedans la ville fussent entrez car l'entrée on ne leur pouvoit deffendre, pource que le chasteau étoit assis à un coing de la ville. Quand la furent venus ils jetterent un mout grand cri en eux éparpillant par la ville si bouterent le feu en plusieurs lieux pour les payens ébahis & les tuyoient & detrenchoient par les ruës & carrefours, finalement tant firent par force d'armes que la ville fut mise à subjection, & morts & detranchez les habitans qui étoient dedans sans ce que un seul en fut épargné, excepté les prisonniers qui furent rescoux qui mout grande ioye avoient quad devant eux virent leur Seigneur lequel ils cuidoient être mort, grand bien y fut à ce iour prins & conquise lequel fut doné & parti à ceux qui l'avoient desservi, dont mout le remercièrent puis apres que la ville eurent prinse & mis les biens dans leurs nefes, ils s'en departirent tous & mirent le feu par toute la cité puis ce partirent & vindrent vers le chasteau ou estoit la belle Clairette qui grande joie eut de la venue de Florent son ami, Sorbarre qui avoit grand desir de se partir print & assambla tout le bien qui au chasteau étoit, & les mit aux navires & les fit gaignir de vivre, & de tout ce que messieurs leur estoit pour porter sur men puis quad ce vint vers le point du jour ils se partirent à grande ioye. Florent tenant la main par la main luy racompta & dit comme le Roy Garin son pere les avoit fait chercher par terre & par mer, & que ceux qui estoient la venus étoient envoyez de par son pere. Quand la puceille entendit Florent qui vers son pere la vouloit ramener, elle eut peur, & lui dit mon ami vous sçavez la grande haine que le Roy a sur vous & sur moi pour Dieu je vous prie que me vacillez autre part conduire, belle dit Florent de mon pere ne faites doute, car si vostre nom eussiez voulu dite, & qui vous étiez, osté nous eussiez de grand peine. Ha Sire, dit clairette, la chose n'est pas telle que vous pensez. Belle dit Florent il me suffit de ce qui en est. A tant laisserent leur par les ancrs furent levées & les voiles déployées.

HUON DE BORDEAUX.

ées auquel le vent se mit qui tost les fist  
 éloigner de terre mout grande ioye &  
 liesse avoit Sorbarre d'avoir sauvé les chré  
 tiens lequel pour la grande amour qu'il  
 avoit à Florent delaisa sa loy & son pays, il  
 vint vers Florent & luy dit : Vassal mon  
 corps & mes biens vous abandonne par tel  
 si que tant que j'auray la vie au corps ne  
 vous delaisserai jusques à la mort, Chaste  
 lain dit Florent du bien que m'avez fait ie  
 vous remercie, jamais ie n'auray un seul  
 denier qu'à la moitié ne partissiez. Ainsi  
 comme vous oyez se devoient Sorbarre  
 & Florent lesquels ie vous laisseray a tant,  
 car à joye & liesse alloient nageant par la  
 mer pour venir en Arragon, car temps est  
 de vous racôter du Roy Garin qui dedans  
 Courtoise étoit assiegé par son beau frere  
 le Roy de Navarre.

*Cōment le Roy Huon de Bordeaux envoya  
 deux de ses chevaliers par devers les 2.  
 roys, & cōment il s'apparut un grād nom  
 bre de gens entre les 2. ost, & de la paix  
 qu'il en fit & des devises qu'il eut à eux.*

**B**ien avez entendu en cettē histoire cō  
 me apres que le Roy de Navarre eut  
 prins prisonnier le Roy Garin son frere &  
 que trefves eurent prinse pour eux cōbat  
 tre au iour nommé, & que chacun devoit  
 mōstrer son pouvoir, si advint que les 2.  
 jours de devant que le jour fut venu que  
 les puissances fussent venuēs, les unes dans  
 Courtoise & les autres avec le roi de Na  
 varre qui bien menaçoit son beau frere,  
 pource qu'ainsi avoit dechassé & banny d  
 luy son fils florent, & dit que mieux aye  
 mois mourir qu'au mauvais Roy ne le face  
 comparer, ainsi disoit le Roy de Navarre  
 lequel avoit amené un si grād peuple que  
 les vallées & montagnes en étoient toutes  
 couvertes, si advint qu'en une nuit par  
 avant le iour nommé fut ouy. en l'air une  
 voix mout épouventable, laquelle quand

elle commença à parler un tremblemēt de  
 terre commença, dont tous ceux qui étoiet  
 là assemblez tāt des assiegez comme ceux  
 qui le siege tenoiet que peu s'en fallut que  
 tous ne s'enfuissent, puis tost apres la voix  
 commença à parler, & dit tout haut entre  
 vous Seigneurs qui chāp de bataille avez  
 pas ne vous hastez d'émouvoir une partie  
 ne l'autre pour cōbattre car tel secours &  
 aide vous sera envoyé que toutes les deux  
 parties en seront joyeuses, & à tant passa la  
 voix outre qu'oneques depuis ne fut ouye  
 dont ceux de dehors devindrent mout sim  
 ples, si n'y eut celuy que toute la nuit ne  
 fut en prieres & oraisons en reclamant  
 nostre Seigneur que ayder & secourir les  
 voulut mout fut ébahy le roy Garin quant  
 la voix eut ouye, & dit. O vray Dieu si un  
 tēl peuple qu'ici est assemble estoit occis  
 par moi mon ame iroit à perdition, las mō  
 fils florent cōme je fus mal conseilé quāt  
 ainsi arriere de moi vous dechassai & ban  
 ny hors de mon Royaume: car peché ie fis  
 quand en prison vous mis, mout me des  
 plait ma vie quāt ainsi vous trahis & chas  
 sai, las par moi sera gātē & destruit le païs  
 qu'apres moy devez tenir, alors se pasma  
 au milieu de ses barons, qui tous cuiderēt  
 qu'il fut mort si fut plains & regreté pour  
 ce qu'au besoin leur étoit failli, mout haut  
 s'eleva le bruit pour le Roy qu'ils pen  
 soient qu'il fut mort: mais tōt apres revint  
 le Roy de Pasmioison, alors les barons s'as  
 semblerent autour de lui & le reconforte  
 rent au mieux qu'ils peurent il étoit matin  
 si allerent à la Messe, puis quand elle fut  
 dite & célébrée apparurent devant luy 2.  
 beaux chevaliers & jeunes, dont l'un étoit  
 Gloriand, & l'autre Malebron, ils étoient  
 tous deux chevaliers faēs, lesquels quand  
 devant le Roy furent arrivēz bien hum  
 blement le saluerent & dirent en riant,  
 Sire, le Roy huon de Bordeaux te saluē par

LIVRE SECONDE DE

nous, lequel est Roy & Seigneur du toute faërie, il vient vers toi pour t'aider & garder ta terre & ton royaume, & veulx que tu sçaches qu'il est pere de la belle Clairette laquelle tu nomme la trouvée pour qui tu as dechassé & banni Florent ton enfant, il viêt devers toi pour faire paix avec le roy de Navarre ton beau frere & toy, si fera le mariage de ton fils florent & de Clairette sa fille. Quand le Roy Garin entendit les chevaliers faës il eut telle joye au cœur & telle ließe qu'il ne sçavoit que faire, il vint vers les chevaliers si les accolla tout en plorant & leur dit: Seigneurs, sçachez que mon corps ma vie, & tout ce que j'ay ie-mets & rends en la main du bon Roi huon de Bordeaux pour en faire à son bon plaisir à ces paroles les deux chevaliers s'évanouïrent, & n'y eut homme là dedans qui dire sçeuît quelle part ils tournerent, dont tous furent émerveillés. Le Roi Garin & ses Barons leverent les mains vers le ciel en faisant le signe de la Croix, en eux recomandant à Dieu, & les deux chevaliers faës ne s'arrestèrent jusques à ce qu'ils fussent à Mommur où ils trouverent le roi huon auquel ils raconterent & dirent, ce qu'ils avoient dit au Roi Garin de par lui, si lui dirent le jour de la bataille qui étoit prins entre les deux Rois: puis dirent à huon de Bordeaux. Ha Sire, ayez pitié de florent & de vôtre fille qui presentement sont en mer où ils sont en grand tourmēt. Alors Huon leur répondit, & dit sçachez qu'en brefve serai à Courthouse avec grand nombre de peuple tellement que les valées en seront pleines, afin que si l'un des deux Rois vouloit aller au contraire de ma volonté ie le destruirois, & mettrois si bas, que jamais ne se pourroit resoudre & le destruiray & osteray tout ce qu'il aura vaillant: car en bref terme, veulx que ma fille Clairette soit Duchesse de tout le pais de

Bordeaux: car si belle est, qu'au monde n'y à sa pareille, pourtant lui monstreray la grâde amour qu'en elle ai mise lors le noble huon de Bordeaux appella Esclarmonde & il dit: Dame vous verrez aujour d'hui la chose que di sirez, si est vôtre fille Clairette laquel veulx que de toutes gens soit aimée & veulx d'oresnavant qu'elle donne aux dames & Chevaliers; car d'ici en avânt veulx qu'elle ait son plaisir, car assez à souffert, le iour étoit beau & clair, dedans la ville de Courthouse y avoit bien du peuple assemblé & qui en grande devotion étoit, les uns faisoient chanter Messes, les autres se cōfessoient pour aller à la bataille, quand le Roy l'eut commandé ils monterent sur les chevaux chacun le heaume au chef, la lance au poing l'écu au col, apres monta le Roi Garin sur sō destrier si issit hors de la ville en cōmandant aux Maréchaux qu'avoient le nom de nôtre Seigneur J. C. & de saint George, ils ordonnassent trois batailles, grand gens avoit le Roi Garin assemblez, car plus estoient de 50. mille hommes sortans hors de la cité, là eussi. z peu voit Dames & Damoiselles, qui apres leurs amis alloient. Si vindrent tous monter dessus les mors & tous les colles qu'en la cité estoient par les monstiers à croix confanons venoïent chantant en priant dieu pour leur Roy & pour leurs amie qui devant eux voyoient aller en peril de mort. A tant vous laisserons à parler des deux Rois qui en la bataille étoient rangez l'un devant l'autre à tout leurs puiffances, si parlerons du Roi huon lequel apella tous ses Barons de faërie, là estoit Gloriand & Malebron & la belle Esclarmode & maintes autres chevaliers, Huon parla & dit: Seigneurs ia sçavez vous que par la volonté de Dieu le Roy me donna son Royaume & Saigneurie sur toutes les faëries du monde ou ie puis faire tous mes cōmandemens

HUON DE BORDEAUX.

demen s, donc puis que Dieu m'en a fait ce don je ne veux pas souffrir le meurtre qui apparent est d'être entre les deux Rois d'Arragon & de Navarre, & pour ce ie me souhaite à tout deux cens mille hommes armez & haubergez si bien richement qu'en eux n'ait que redire, & tous m'oter sur les meilleurs chevaux qu'on pourra trouver, & avec ce en souhaite autant à pied tous habillez & garnis d'arcs & arbalestes, puis en souhaite cent mille vestus & ordonnez de riches draps d'or & de soie, & si souhaite ma fille laquelle j'ay laissée grand temps en peine dont je m'en repens & en ai pitié car mon intention est de la marier au beau Florent lequel est si beau & si hardi, si humble & si courtois, qu'en tout le monde n'a son pareil, lequel je souhaite luy & tous ses compagnons & Sorbarre avec luy au port de Courtoise par qui ils furent refcoux & mis hors du d'ager. Avec ce ie souhaite mō tref à la prairie qui est entre les 2. ost, lequel ie veux qu'il soit tant beau qu'au mōde n'y aie son pareil, & veux que par dessus soit posé un grand dragon de fin or, ja si tōt le Roy huon n'eut fait son souhait que la ne fut lui & ses gens ainsi comme il avoit devisé. Quand le Roy de Navarre vint tant de gens & tant de tentes, & pavillons aupres de lui, & qu'il vit le riche & puissant pavillon du Roy huon ayant le grand dragon d'or flamboyant par dessus, il fut émerveillé, si appella ses barons & chevaliers, & leur dit: Seigneurs pour dieu veuillez regarder ce peuple qu'icy devant est logé, il m'est advis que iour de ma vie je n'en vis autant, & ne sçay pas que ce peut être suis en grand doutance, il appella deux de ses chevaliers & leurs dit: Seigneurs je vous prie que vous ailliez voir quelles gens se sont & quelle chose ils vōt querant & s'ils sont amis ou ennemis, & qui est le sire qui les conduit. Alors répon-

dirent les chevaliers ja celle part n'ytons nous pas, car pas ne sçavons s'ils sont vos ennemis. Quand le Roy de Navarre entendit que nul des 2. chevaliers ne vouloit entreprendre d'aller voir l'ost qui la étoit il fut mout dolent: ainsi qu'ils devoient les 2. messagers du Roy huon arriverent, quand devāt le Roy de Navarre furent venus Gloriand parla & dit: le Roy Huon nous envoie vers roy si te mande par tout que paix soit entre toy & le Roi Garin: car il veut dōner une sienne fille à ton nepveu Florent & cuide que plus belle on ne trouveroit au mōde. Quand le Roi entendit les messagers du Roy huon il fut joyeux, & commanda à ses Barons que tous vinsent avecques luy par devers le Roi Huon, incontinent son commandement fut fait & accompagnerent le Roi de Navarre tant que devers le riche tref de Huon furent descendus, bien humblement saluerent le Roi huon de Bordeaux qui son salut leur rendit, en disant au Roi de Navarre que bien fut-il venu, adonc il se mit à genoux devant le roi Huon, en disant: Sire, prests suis de faire tout ce que par vos chevaliers m'avez mandé sans aller au cōtraire, quād Huon vit que le Roi de Navarre étoit venu, il manda querir le Roi Garin qui tost vint accompagné de mille chevaliers, & quand il fut venu, il salua le Roi Huon, & lui dit: Sire le bien venu soyez en mon Royanme, lequel mets en vōtre main pour en faire vōstre bon plaisir & aussi tout ce que par vos chevaliers m'avez mādé, suis prests de faire sans aller au contraire de tout ce que vous voudrez ordonner, si raconta au Roi huon tout le fait de la guerre & de son fils que pour la pucelle il mist en grison donc bien s'en repentoit, car onc homme viuant ne vit plus belle ne mieux dressée, car pour l'amour d'elle Florent mon fils s'en est allé lequel jamais n'atens

LIVRE SECONDE DE

voir. Garin dit Huon sçachez que de bref les verrez tous deux ici : car tous deux les marierai ensemble, la damoiselle est ma fille, & veux biẽ que vous sçachiez qu'elle est de royalle lignée partie, bien cher lui a cousté sa deltinée, quand Garin entendit que la damoiselle étoit fille du Roy Huon & que le mariage voulut faire d'elle & de son fils, & que de bref deuoient reuenir, il en eut grande joye, si ce mit à genoux deuant le Roi huon & lui cria merci en disant. A sire comment ce pourtoit faire qu'en mes vieux jours une telle grace m'auint que r'auoir puisse mon fils, & que la noble pucelle à qui j'ay tant fait de mal d'eust être sa femme. Alors Huon se leua sus en disant Garin ia besoin ne vous eit de faire quelque douce que vostre fils n'ayez : car ia si-tôt ne le sçaurai souhaiter que vers moi ne le fasse venir, dont ceux qui là étoient se donnerent grand merueilles, Sire dit Esclarmonde en p'orant, quãd viendra l'heure que mon cher enfant puisse voir, bien sçauéz que mon cher enfant puisse voir, bien sçavez que pour autre chose ne viens icy avec vous

*Ball. ce dit le roi huon, sçachez que deuant vous la verrez bien-tost.*  
*Comment Florent & Clairette arriverent en grand arroy deuers le roy huon, & de la grande joye qui se fit à leur venue, lesquels ils fiancerent & esponsorent, & fut la paix confirmée entre les deux Rois d'Arrogon & de Navarre.*

**Q**uand le roy Huon vit Esclarmonde sa femme plorer, le cœur luy attendrit, & dit, ha ma tres-cherre fille biẽ grand pitié ai de vous & de florent qui tant est hardy, or vous souhaire vous deux & tous vos gens avec vous là bas au port sur la marine aussi richement parée & tous ceux qui sont avec vous, qu'once roine que princeesse se partit de son hostel, pour

venir épouses mari & qu'avec vous ayent dames & damoiselles habillées bien richement & des plus belles qui soient en mon royaume de faërie, là si tôt n'eût dit cela que les batteaux ne fussent arriuez au port, & que dé-jà Florent & Clairette ne fussent dehors mont richement accompagnez avec trompettes, tambours, harpes, vielles, luts, & tant d'autres instrumens qui tant sonnoient melodieusement, qu'il étoit aduis a ceux qui en l'ost étoient, qu'ils furent ravis en Paradis.

D'autre part y auoit des dames & cheualiers, faez, chanrans bien doucement, il sembloit à les voir que ce fussent Anges de Paradis, & leur faisoient venir des habillemens dont ils étoient vettus & garnis de pierreries si richement, que la lueur du soleil qui dessus frappoit, étoit aduis que toute la campagne en resplendissoit. Et n'est aujourd'hui homme viuant sur terre qui la compagnie eût veu & l'état en quoi ils venoient, leur étoit aduis que Dieu & toute la cour de Paradis y fussent descendus, veules riches habillemens qui étoient deuant eux, dont cheuauchoit le beau florent avec lui trois mille hommes, lesquels venoient demenant la plus grande joye du monde. Apres venoit cheuauchant la belle Clairette dessus un mout riche palefroi blanc si riche qu'au monde on n'eust peu trouuer le plus beau, il y auoit à l'entour mille clochettes d'argent, qui tres-doucement jettoient que merueilles estoit de les ouyr, & si de sa salle & du harnois qui dessus étoit, si ie vous voudrois raconter trop y pourrois mettre à vous le dire, elle estoit accompagnée de deux notables dames faëez, dont l'une étoit Morgue & l'autre Oriande qui venoient chantans aupres d'elle.

Puis apres venoit Transline, avec grand foison de faées, si dire vous vouldis, & c.

HUON DE BORDEAUX.

comter la joie qu'elles faisoient trop pour  
rois mettre, alors le roi huon dit à Esclar-  
monde sa femme, dame il est temps que  
vous partiez car ie vois venir ma fille &  
florent qu'ici viennent deuers nous.

Quand esclarmonde entendit le roi huon,  
oncques iour de sa viene fut plus joyeuse  
pour le desir qu'elle auoit de voir sa fille.  
Si alla devant richement accompagnée,  
puis s'en partit le roy huon & les 2. rois a  
banniere desployé & toute leur puissance  
auec eux, les vaux & les montagnes étoiet  
couuertes de gens, belle chose étoit à les  
voir, grande ioie & liesse fut à ce jour de  
taenée pour la venuë des 2. enfans, bien  
pouuez penser que le roi garin auoit gran-  
de ioye, quant pour la venuë de son fils flo-  
rent vit telle noblesse assemblez, deuote-  
ment commença à louer nostre Seigneur  
ainsi comme vous oyez les rois & princes  
allerent au deuant des deux enfans, bien  
richement accompagnez si veut tel bruit  
& telle noise à l'assemblée des instrumens  
qui si melodieusement sonnoient, que ad-  
uis étoit à tous qu'en Paradis fussent ravis,  
bien grand ioye & liesse eût la belle clai-  
re quand deuant elle vit la royne sa mere  
laquelle de la grande ioye qu'elle eut com-  
mença à pleurer. Quand esclarmonde vit  
sa fille mout de fois la baisa & embrassa &  
firent bonne espace de temps en eux bai-  
sant & embrassant, qu'oncques n'eurent  
pouuoir de parler l'un à l'autre tant avoient  
les cœurs serrez de la grande ioie qu'ils eu-  
rent là, suruint le roi huon de bordeaux qui  
dehors les bras de sa femme print sa fille  
laquelle il embrassa plus de 20. fois d'au-  
tre pert vint le Roy Garin humblement  
vers son fils, si le baisa & embrassa en  
lui disant mon tres-cher fils bien ay mes-  
pris vers vous, & deuers cette pucelle  
quant ainsi vous aimis à tort & sans cau-  
se dedans mes prisons, mout me plains à

vous de vòtre oncle le roi de Nauarre qui  
à ainsi gasté vòtre terre. Sire dit florent ie  
vous prie que vous lui vueillez pardonner  
il est mon oncle, raison est que content ie  
sois que de vous deux la paix soit faite. Je  
vous prie que cette pucelle me donniez en  
mariage, mon fils dit le roi garin, soiez as-  
seuré que vous l'aurez car de plus noble  
ne trouueriez en dix roiaumes. Sire, dit  
florent ie vous remercie, ainsi comme vous  
oyez s'assemblerent les deux compagnies.  
Le Roi de Nauarre vint deuers florent son  
neueu si l'embrassa & lui dit : beau neueu  
de vòtre retour suis joyeux. Sire dit florent  
bien me plait la paix qu'entre vous est fai-  
te, ainsi cheuauchant s'en vindrent ius-  
ques es tentes, ou ils descendirent tous,  
puis quant là furent venus, huon de Bor-  
deaux appella les 2. rois ausquels ils de-  
manda si à son dit & à la volonté faire se  
vouloient soumettre du discord qui étoit  
entre eux, ils répondirent que bon plaisir  
feroient & que contens étoient de faire  
ce que voudroit. Alors huon leur répon-  
dit que sa volonté étoit que paix fut entre  
eux, laquelle chose liberalement accorde-  
rēt au roi huon qui grand gré leur en sceut.

Alors Huon appella Florent & lui dit  
qu'il racontast de ses fortunes. Et cōment  
par Sörbarre le chastelain avoit été secou-  
ru & aidé. Alors Florent lui racompra tou-  
tes ses adventures dont les rois furent bien  
joyeux de l'ouir, aussi tous en sceurent bon  
gré à Sörbarre le chastelain ils l'honorerēt  
mout, aussi lui firent grand feste puis le fi-  
rent baptiser, apres appella les deux Roys  
en la presence des barons, puis leur dit sei-  
gneurs ie veux presentement que pardon-  
niez l'un à l'autre sans retenir en vous au-  
cune rancune. Sire ditēt les rois nous som-  
mes prests de ce faire laquelle chose ils firent  
en s'embrassant l'un l'autre dont huon eut  
grande ioie aussi eurent tous les barons qui



## LIVRE SECOND DE

la étoient Garin dit huon des maintenant  
veux que v<sup>ost</sup>re fils aye ma fille en maria-  
ge par tel si que presentement je leur don-  
ne la cité de Bordeaux, Blayes, & Giron-  
ville, & tout ce qui en depend.

Et quand le roy garin entendit le roi huon  
del'offre qui lui faisoit pour son fils Flo-  
rent il le remercia de bon cœur, & aussi fi-  
rent tous les Barons qui bien louèrent &  
aggreerent le mariage. Le roi Garin vo-  
yant l'honneur & courtoisie que luy fai-  
soit huon, il s'agenouilla & dit: sire mon  
enfant est le v<sup>ost</sup>re en v<sup>ost</sup>re main soit pour  
en user à v<sup>ost</sup>re bon plaisir, alors les deux  
enfans par l'accord des deux pere furent  
fiancez puis ensemble épouzez tout en un  
jour dont la feste & solemnité dura huit  
jours entiers. Le Roy de Navarre donna  
à Florent tout son royaume pour iouyr &  
posséder apres son decez. Des festes iou-  
stes & tournois que durant 8. iours pour  
plus honorer les parties furent faites pour  
cette heure ne vous en faits autre men-  
tió, car trop seroit la chose long a racomp-  
ter, le roy huon donna à sa fille clairette  
trente sommiers, chargez de fin or & de  
grandes richesses, dont la joye fut renfor-  
cée de toutes parts lors les barons & le  
peuple se mirent ensemble & vindrēt vers  
huon lui priant en larmes & en pleurs que  
pitié & compassion voulut avoir d'eux &  
si en aucune maniere se peut trouver qu'ils  
fussent recompensez des grands dom-  
mages qu'ils avoient receus à cause de certe  
guerre par laquelle ils voyoient destruits,  
lequel dommage leur avoit esté fait des  
Nauarrois.

Quand la noble roine Esclarmonde enten-  
dit la clameur des nobles barons & du  
peuple, elle eut grand pitié si vint devers  
le roy Huon son mari en luy mettant les  
bras au col, lui dit. Sire ie vous prie pour  
l'amour de nos deux enfans que pitié

veuillez avoir de cé peuple qui si humble-  
ment vous requiers aid: & confort, car en  
vous ont mis toute leur fiance. Dame dit  
huon, maintenant leur monstrerai l'amour  
que ie vous porte. Alors le roy huon cria  
au peuple en leur disant qu'ils se missent  
à genoux & dit Seigneurs qu'ici estes as-  
semblez afin que ne pensiez que ce que ie  
vous dirai soit chose mal édifiée: ains c'est  
chose à moi octroyée par le roy Oberon ie  
veux que celui royaume d'Arragon en lieu  
de perdition qui par la guerre a esté faire  
que tout le païs gasté & bruslé, soit en tel  
estat comme il étoit deuant la guerre, &  
que les chasteaux & maisons abbatués  
soient en la valeur & meilleure trois fois  
que paravant n'estoient, alors leva la  
main cōtre mont, & fit le signe de la croix  
sur tout le peuple, & sur tout le Roiaume  
ia si tost n'eut la benediction fait: , que  
ainsi qu'Il avoit aduisé ne fut advenu par  
tout le royaume, ainsi que vous avez ouy  
Cy-dessus: voulut nostre Seigneur Jesus-  
Christ consentir à la vie du noble roi huó  
de Bordeaux.

*Comment huon s'en departit & la roine Es-  
clarmonde, & comme il fit de grands dons  
aux 2. rois, & à ceux qui là étoient, c'est  
à sçavoir aux Princes & Barons, & de la  
grande douleur que demenerent la mere  
& la fille au departement qu'ils firent.*

**E**T quand le roi huon eut fait sa priere  
à dieu & que sa requeste lui fut ac-  
cordée present tout le peuple qui là étoit  
grand graces en rendit à nostre Seigneur,  
puis s'en voulut partir & fit apprester son  
trait, mour largement dōna tous ceux qui  
là étoient & par special à Sorbarre auquel  
il recom manda sa fille, Sire dit Sorbarre  
la grand amour que devers vous ay mise  
m'en contraint, qu'a toujourns ie l'aban-  
donnerai ne ceux qui d'elle descendent  
tant qu'au corps auray la vie, quand la

HUON DE BORDEAUX.

Royne esclarmonde entendit le departement de son Seigneur le Roy huon & vit bien qu'abandonner luy convenoit sa fille telle eut grande douleur au cœur, & tout en plorant vint vers sa fille & luy monstra plusieurs beaux enseignemens, en lui disant ma chere fille bien devez louer nôtre Seigneur, qu'insi vous a jettez & ostez hors de mout grandes fortunes & que maintenant vous vous trouvez en tout honneur exaucée, ayez toûiours vostre cœur en dieu & donnez largement aux pauvres ayez & honorez vostre mary. Gardez vostre corps en bien & loyauté afin que de vous ne soit nulle mauvaïse nouvelle rapportée, cestuy conseil vueillez de moi retenir, car pas ne scay si iamais vous pourrai revoir. Quand clairette entendit sa mere, soudainement eut commença à plorer en disant. O ma tres-chere dame & mere la departie de vous & du roy mon pere me doit grand mal faire quand si peu auons esté ensemble, que pleust à Dieu que avecque vous ie puisse user ma vie, car vostre partement m'est si grevable qu'a grand peina puis porter le mal & l'ennuy que ie sens. Lors la mere & la fille se baisèrent plusieurs fois, & plus eussent fait si ce n'eust esté le roy Huon qui les departit, si print sa fille la belle Clairette entre ses bras, laquelle il baïsa plusieurs fois, pource qu'il scavoit bien que iamais ne le verroit la noble Roine esclarmonde se mit à genoux en priant au roy huon son mary, que ses enfans voulut cōseiller & advertir de ce que faire avoient. Dame ce dit le roy levez-vous sus, car i'ay pitié d'eux & de vous, venez ma fille par devers moi si me baisez & vous mon fils Florent ma fille vous laissez gardez la bien tant que nostre Seigneur vous la laissera. Alors print congé des deux Roys, lesquels eurent mout ebahis de sa departie. Il leur

pria bien que toûiours fussent bons amis ensemble, si print congé d'eux tous & dit, moi & toute ma compagnie me souhaitte en mon palais de Mommur, si tost ne l'eût dit qu'il ny fut, dont les deux rois & ceux qui avec eux estoient furent tous ebahis qu'ils ne scavoient que dire & leur fut avis que tout ce qu'ils avoient veu estoit, songe, excepté les beaux dons & grande richesses que le roi huon leur avoit données, le roy de Navarre apres ces choses faites se partit en prenant congé du Roy Garin & de Florent son neveu lequel le convoya 4. lieues puis retourna vers clairette sa femme ou ils furent bien longtems en paix, puis apres le roi Garin qui vieil étoit print une mala die grande qui les fit aller de vie à trespas, dont Florent & clairette plorerent maintes larmes les pairs & barons du royaume couronnerent florent roi dont la solemnité fut grande, Florent & Clairette demenerent grande ioye ensemble, tant qu'elle devint enceinte d'enfant, dont florent & les nobles du royaume furent réjouis, & tant que le iour s'approcha que la noble royne accoucha d'une fille dont florent & elle eurent grande ioye: mais elle retourna en bref en amere tristesse, comme cy-apres entendrées.

*Comment la Roine Clairette accoucha d'une fille dont elle mourut & comment quant elle vint en l'aage de quinze ans le roy son pere la voulut avoir en mariage dont tous ses barons furent mout troublez.*

Quant florent fut adverti que sa femme étoit delivrée d'une fille, il loüa Dieu si fut portée baptiser en la maitresse Eglise, & eut nom Ide, cette ioye courut mout à la Roine sa mere car pour la grand douleur qu'elle sentit il convint que de ce monde elle fit partement & mourust. Au roi florent fut rapporté la fille lequel quant il la vit il eut mout grãde ioye si demanda

LIVRE SECOND DE

comme la femme se portoit & eux sçachant que tette chose ne se pouvoit celer ne faire lui dirent que la roine étoit allée de vie à trépas lequel quand il entendit la verité il cheut tout pâmé en telle maniere qu'il pensoient qu'il fut mort, puis quand il revint à lui, il s'écria haut & dit. A ma tres chere amie à malle heure fustes vous oncques née, car pour vous j'avois toutes peine oubliée & m'étois mis en repos, Ah: mort déloyalle bien as été hardie, de m'avoir ôté ce que plus j'aimois la plus belle qu'au monde on n'eust sçeu voir, alors ainsi comme florent se tourmentoit ses barons vindrent vers lui si le reconforterent aux mieux qu'ils peurent mout plaingerent & regretterent la noble roine, les cris & les pleurs se leverent par la cité. Quand la chose fut sçeuë mout fort plo- roient dames damoiselles, bourgeois, bourgeois, toute la nuit fut la Roine vueillée puis quand vint le lendemain à grands cris fut portée en la maistresse Eglise, ou son service fut fait fort haut & notable puis fut mise dans une riche Sepulture le grand dueil quand pour elle demena le roy florent sur le nonpareil du monde, fut visitée des Princes & Barons de pays: mais il n'étoit joye ne soulas qu'il peut prendre fors seulement a aller voir sa fille, laquelle quand il la voyoit son dueil lui faisoit renouveler, tant fut bien nourrie quelle vint en l'age de 51. ans sage & bien apprise étoit, tant chèrement l'aimoit son pere que de la voir ne se pouvoit saouler, souvent la baisoit & accol- loit, en la tenant entre ses bras, oncques ne se voulut remarier pour l'amour d'elle. Tant creut & amanda la noble damoiselle Ide qu'elle avoit l'age de 15. ans, si de sa grande beauté ie vous voulois dire trop pourrais mettre: mais bien en ose tant dire que de beauté elle outrepassoit tou-

tes les femmes du monde. Le Roy voyant sa fille croistre & amender en toutes bon- nes vertus, dit à ses barons qui la étoient presens que bon seroit que sa main lui fut trouvée & que marier se vouloit si femme pouvoit trouver qui fut telle comment étoit la sienne volontiers y. entendroit. Quand les barons entendirent le roi ils furent bien ioieux de ce que le roi florent se vouloit marier, pas ne sçavoient à quelle cause il disoit cela: mais si-tôt le sçeurent dont mal & meschef en advint: maint homme en fut occis & decouppé. & maint Eglise brûlée comme cy-apres pourez ouyr. Alors le roi manda aux barons de son royaume que tous vissent en cour a un joint qui les mit. Quand tous furent venus ils monterent au palais, auquel trouverent le roy qui humblement les receipt, il leur donna tous à disner, puis les tables furent ôtées, si mena le roy ses barons en un verger auquel il voulut tenir conseil. Quand la furent venus, le roi qui en son siege étoit, dit à ses barons Seigneurs assez sçavez que ie n'ay qu'une seule fille laquelle m'a été plusieurs fois requise de plusieurs Rois & Princes: mais encore n'ayent la volonté de la marier, aussi ne me suis point voulu marier pour l'amour de la mere que j'aimois, & ne veux prendre femme si elle n'est semblable à celle que j'avois. Et pource vous ai midez tous ensemble pour vous faire sçavoir ma volonté quand les barons entendirent le roy tous furent joyeux & leur dirent. Sire sçachez pour verité qu'aujourd'hui n'est femme vivante en la chrestienté que si avoir ia voulez qu'incontinent ne l'ayez tant soit de haut parage. Et pource regardez en vous-mêmes quelle part nous iront pour femme querre & avoir pour vous. Seigneurs dit le roi pour cela ne vous faudra avoir grand peine car la femme que ie veux avoir n'est

## HUON DE BORDEAUX.

pas loingtaine, sire dirent les barons veillez nous nommer qui elle est, seigneurs dit le Roy, ma fille laquelle ie prendray à femme pour l'amitié que ie portoie à la mere, quand les barons entendirent le roi, ils se regarderent l'un l'autre en eux seignant de la parole qu'ils avoient oüi dite au roi. Alors Sorbarre qui étoit privé de lui, dit ! ah Sire a dieu ne plaise que cette chose advienne pas ne seriez digne d'être roi, vous qui devriez être exemple aux autres quand le roy entendit Sorbarre si le regarda bien, & lui dit, Sorbarre sçachez que si tant, ne me sentoie obligé à vous, je vous ferois la teste trencher, alors tous les barons dirent au roi. Sire tu ne feras ta volonté Sorbarre ta dit ce que preud'homme doit dire, car si autrement voulez faire pas n'este digne de porter couronne, & à tant se teurent pour la crainte qu'ils avoient de lui quand le roy Florent eut entendu la responce de ses chevaliers, hastivement manda querir sa fille laquelle vint avec un visage riant ne scachant la volonté de son pere, laquelle quand devant lui fait venuë elle se mit a genoux le roi la leva & la print entres ses bras puis la baisa plus de 20. fois. Pas ne scavoit à qu'elle intention il faisoit les barons qui la étoient disoient, ha tres d'esloial roy tes pensées sont autres que cella de ta fille, car si elle étoit ici seule biôtôt l'aurois deshonorée, le roi voiant sa fille Idc tât belle, dit en lui mêmes que s'il n'eût avoit à femme de rage lui conviendroit mourir, si lui dit ma treschere elle vous estes orpheline de mere dont j'ai grande pitié que l'avez perdue car tant bien lui ressemblez qu'il m'est avis qu'ad ie vous voy en la face que je vous celle dont vous êtes fille parquoi ie vous en aime beaucoup mieux & pource ma volonté est de vous prendre pour femme, & jamais autre que vous n'aurai a épouse.

*Du grand dueil que la pucelle de mena quant elle ouyr son pere qui la vouloit avoir, en mariage. Et comme par le moyen d'une noble dame & Sorbarre elle s'en partit à l'heure de minuit, & s'en alla à l'aventure de nôtre seigneur.*

**A** Pres que la pucelle eut entendu son pere la couleur vermeille qu'elle avoit en la face, lui fut tôt passée. Elle baisa la teste & dit, ha mon tres cher pere regardez ce que vous dites, car si entendu estes de ceux qui ici sont vous en seriez blasmé, lors la pucelle se cuida lever: mais il la print par la main, & lui dit, ma fille ne faites refus de faire ma volonté, car l'amour que j'ay mise en vous est grande. Alors tous les barons dirent au roi, qu'il eut pitié de luy & que jamais de cette chose ne parlat, car jamais on ne tiendroit conte de lui, quand le roi ouit ses barons qui lui remonstroient pour le destourner, il leur répondit qu'en despit d'eux il la prendroit a femme & que, si jamais estoient si hardis de lui en parler il les feroit tous mourir, & leur dit bien des injures. Quand la pucelle entendit parler son pere aux chevaliers, elle vit bien la meschante volenté de son pere, elle commença plorer en disant. O vray Dieu à cette fois seray deshonorée, si ainsi est qu'il me prenne a femme, car échapper ne pouvons que tous deux en soyons d'uncez lors pensa elle mesme, que si elle pouvoit échapper, elle iroit si loin que jamais d'elle on ne parleroit. Le roi la renvoya en sa chambre avec ses pucelles, qui bien tristes & desconfortées furent, quand ce entendirent, car le roy leur manda que bien la gardassent, & qu'un bain lui fut préparé, pource que le lendemain la vouloit rendre a femme. Quand la pucelle fut en sa chambre, elle appella une ancienne dame

LIVRE SECOND DE

qui estoit sa maitresse & fit vuidier toutes les autres, faisant semblât que dormir vouloit, quand elle vit que toutes furent dehors elle se jetta à genoux les mains jointes deuant la dame, toutes en larmes, & lui dit : Ha ma tres-chere Dame ie viens à vous comme une pauvre orpheline sans pere ne mere, laquelle est morte comme bien sçauuez: mais celui pere ne veul estre mari, qui est la chose que la terre ne devroit supporter, & pour ce ma tres-chere dame cette desconfortée & pauvre orpheline vucillez conseiller, iusques à ce que ie sois hors de la veuë de celui qui me veul avoir; car i'aime mieux m'an aller au loing pays ou ie viurai en pauvreté que de finir mes iours avec celui qui vers moi telle horreur pourchaslé pour à la fin être damnée & perduë. Quand la dame qui sage étoit ouyt la piteuse complainte que celle qu'elle avoit nourrie lui faisoit, lui dit ma tres-chere fille pour l'amour que i'ay en vous j'aiderai à vous mettre hors de cette doute comme iadis fit mon frere Pierre d'Arragô à votre mere laquelle il ôta hors des mains des sarrazins, ou elle étoit en aventure de sa vie: ne ia pour vôtre pere le Roi ne lairrai que ie vous aide. Quand la pucelle entendit la bonne volonté qu'en sa dame étoit, & en plorant la baisa en lui disant; O ma tres-chere mere, le bien que me faites Dieu vous le puisse guerdonner. car pas n'est en moi de le rendre, alors la dame sortit hors de la châtre laissa la fille bien pensive. Si s'en vint en la chambre de Sorbarre laquelle estoit au palais pource qu'il estoit priué du Roy Florent. Quand leans fut venuë Sorbarre lui demanda quelle aventure l'avoit la amenée, la noble dame le retira apart & lui dit la requeste que lui avoit fait la damoiselle de. Dont Sorbarre commença fort à plorer, & fit vuidier tous ceux qui étoient en la chambre pour mieux

parler à son aise à la dite dame. & conclurent pour la salutation de la noble pucelle que la dame lui porteroit tous les habillemens qu'à un homme doivent appartenir; & que droict à l'heure de minuit elle s'en habille, & puis lui dites que hors du palais sorte si s'en vienne vers les étables de vant laquelle. elle trouuera le meilleur destrier de son pere, & qu'elle m'y trouvera sens y faillir. Quand la dame entendit Sorbarre elle en fut bien joyeuse, si prins tels habillemens qu'à un homme appartenoit, si s'en vint en la châtre de la pucelle Ide, à laquelle racôta tout ce que Sorbarre avoit dit. Quand Ide entendit la damoiselle elle eut grande ioye, lors la dame lui dit le Roi Florent vostre pere vous a fait ordonner un baing auquel il vous fait baigner avec les autres pucelles, afin qu'on ne s'apperçoiue de ceci, & puis apres vous ordonnerez que vôtre lit soit prest, puis quant en vôtre chambre serez venuë, vous nous commanderez que nous nous allions baigner, & ie les entretiendray si long-ten pas qu'il n'i aura celle qui n'ait volôté de dormir, & ie lairrai icy tous vos habillemens, lesquels vous vestirez & ceindrez cette épée à vôtre côté & mettez vos esperons en vos pieds, puis vous irez vers les étables ou vous trouerez un destrier prest. Quand la pucelle entendit la dame elle fit tout ce qu'elle lui avoit cōmandé, si s'allâ baigner avec les autres, puis commanda à ses damoiselles qu'il la vissent coucher ce qu'elles firent, puis quand elle fut bien reposuë elle se releva, puis s'habilla de tous ses habits d'hommes & ceignit une épée à son côté & print ses éperons en ses mains, vint vers une fenestre qui étoit basse si s'ail lit un jardin, & le plus coyement qu'elle peut s'en vint vers les étables ou elle trouva Sorbarre qui lui tenoit un destrier prest auquel avoit attaché une besasse pleine de pain

HUON DE BORDEAUX.

pain & de chair, & deux bouteilles pleines de vin à l'arson de la selle. Quand la noble pucelle fut la venuë elle print le destrier sans mot dire si monta dessus tout viffement & Sorbarre tout en plorant dit: Mon enfant Dieu te vueille conduire & mener à fauueté; Va & tiens le chemin à main fenestre. Sire dit la pucelle le bien que me faites vous soit rendu de nostre Seigneur qu'en sa garde ic vous recommande. Ainsi comme vous oyez s'en partit Ide, pour échapper & fuir & s'oster hors de la mauuaise volonté de son pere & se mit en une forest sans tenir voye ne sentier & chevaucha ainsi trois journées par les bois jusques à ce qu'elle sceût que de son pais étoit éloignée. A tant vous vous lairrai à parler de la belle Ide, & parlerons du Roy d'Arragon son pere.

*Cy diuise du Roy Florent qui fut mout delent, quand il fut aduerty que sa fille s'en étoit allée laquelle estoit vestue en guise d'un homme & comme elle vint en Allemagne, & comme elle trouua des larrons en une forest, & s'en vint vers l'Empereur en guise d'Escuyer.*

**V**ous avez ouï dire & raconter en ceste histoire, comme le Roy d'Arragon vouloit auoir sa fille en mariage outre le gré des barons & du peuple, le lendemain au matin on lui vint dire que le Roi de Navarre le venoit veoir si alla au deuant de lui & lui fit grand chere, & puis s'en vindrent tous descendre au palais: mais si-tôt le Roi ne fut descendu que sa fille les nouvelles ne luy fussent contées, & que fuyes s'en étoit dont le Roi fut si dolent que là n'y eut homme si hardy qu'un seul mot luy osast dire, il descendit & vint en la châtre de sa fille en laquelle il trouua les dames qui l'auoient en garde, si leur eut couru sus si ce n'eût été le Roi de Navarre qui le destourna de ce faire & le

blasma fort quand il fut aduerty comme la chose étoit & la volonté que son neveu auoit de faire puis vint il le valet d'estable qui au Roi dit que son bon destrier luy auoit été prins, alors comme desesperé commanda que de tous costez on allast apres, & que celuy qui ramener la pourroit on aucunes nouvelles en scauroit dire il auroit mille florins d'or, assez y en eut qui pour le gain se mirent apres pour la queste faire: mais onc nul d'eux n'en sceut rapporter aucunes nouvelles, si retournerent vers le Roi, lequel fut dolent quand il vit que nouvelles n'en pouvoit auoir, dont plusieurs cris comencèrent par la cité, tant chevaucha la belle Ide quelle passa le pais d'Arragon & la province de Lombardie, de ses adventures je ne vous fais aucunes mention pource qu'elle ne trouua en son chemin chose digne de recit, si fit tant par ses journées qu'elle vint en Allemagne, ou elle fut contrainte de vendre son destrier pour auoir argent pour vivre & se mettre à pied, & erra par ses journées qu'elle arriva à Basle, & y séjourna une saison en despendant son argent, & tant y fut qu'elle ouit dire que l'Empereur de Rome qui pour lors étoit mandoit gens de toutes parts pour le secourir contre le Roi de Castille lequel grande guerre auoit contre luy. Quand la belle vit que plusieurs nobles hommes se mettoient en point pour aller deuers Rome secourir & aider à l'Empereur elle fut joyeuse, & dit à son hoste que si son destrier & ses armes auoit qu'avec les autres iroit à la guerre & pensa que volontiers auroit accointance à l'Empereur de Rome qui pour lors se nommoit Othon, auquel si bonnement peut se conseiller de son affaire & fit tât que des Allemans elle s'accointa qui furent joyeux de le voir pource qu'a leur semblant le voyoient si jeune, & tant qu'un Allemans

LIVRE SECOND DE

L'appella & dit amy viens vers moi & me dis qui tu es. Sire dit la pucelle ie suis à celui à qui mon service plaira : car autre chose ie ne quiers que servir un haut homme n'aguere qu'en Arragon étois ou i'y servi un seigneur qui est mort, & sçai bien garder des chevaux, & au besoin mener un sommier, & s'il advenoit que me trouvaissent en bataille avec mon maître advis m'est que pire que moi y pourra mener, l'Allemand l'oyant parler répondit. Beau fils ce que tu dis me procede de bon courage, & pource ne t'en peux venir que tout bien qui te prie de me dire comment tu as nom. Sire répondit-il l'ay mon Ide, or bien ie te retiens pour mon écuyer si penferas mon cheval, lire ie suis prest de vous servir ainsi que de raison, l'Allemand mena Ide en son hostel, si fut avec son maître 3. iours depuis que l'ost fut party pour aller à Rome, & ne peut si-tôt partir son maître, parce que son fait n'étoit pas prest, puis qu'ad il fut prest tant chevaucherent par leurs journées qu'ils approcherent Rome, & tant qu'un iour ils entrerent en une forest grande & tenebreuse en laquelle étoient embûchez bien 7. cens Espagnols qui étoient en une vallée obscure, quand ils virent les Allemands venir ils leur crièrent à mort & coururent sus, alors Ide qui devant chevauchoit bailla le fort épieu & assena un Espagnol par la poitrine si grand coup qu'il lui passa outre le corps dont au retirer l'Espagnol cheut mort par terre dont les Allemands furent joyeux, alors les Espagnols se retirèrent parmy eux, si bien qu'un seul n'échappa vit, lors Ide qui bien se porta que d's Espagnols en occis quatre, quant eil vit que son maître & ses gens étoient occis l'épée au poing, commença à fuir & se mit hors du chemin & print un sentir lequel le mena dans le détour pres d'un rocher qui étoit là si y de-

meura celle nuit jusques au matin, elle avoit telle faim & si grand soif qu'à grand peine pouvoit aller avant & chevaucha toute la journée sans boire ne manger jusqu'à deux heures de Soleil couchant, puis regarda à dextre & vit dans un jardin 30. larrons qui beuvoient & mangeoient à leur aise, quand la damoiselle les eut choisis pour la grand rage de faim qu'elle souffroit, & que devant elle voyoit gens qui beuvoient & mangeoient, famine la contraignit tellement qui toute peur laissa derriere & alla celle part, & quant les larrons l'apperceurent, dirent voicy arriver le ieune Escuyer qui est monté sur le plus beau cheval qu'il aye, lequel il conviendra qu'il nous laisse, quand Ide aprocha d'eux deux elle commença humblement à saluer la compagnie leur disant. Seigneurs si si vostre bon plaisir étoit de me donner à manger, content serois de payer mon écot, ami dit l'un des larrons, y a-il homme avec vous qui vous guide par cette forest. Seigneur dit Ide, Dieu me conduit & nul autre, alors l'un des larrons print le cheval par la bride & dit à ses compagnons frappez dessus lui, quand à moi son cheval ne m'échappera pas, quand Ide se vit ainsi prise de toutes parts elle eut grand peur, si n'osa faire semblant de se deffendre, puis elle dit : Seigneur, pourquoi vous battez vous de m'occire, assez peu y pouvez gagner, tenez mon épée ie me rends, & vous prie pour l'honneur de Dieu qu'à boire & à manger me donniez car j'ai faim, lors le maître lui dit, mon écuyer ne fait doute d'être feru, car puis que moy n'auras, mais te donnerons de tout ce qu'aurons va toy ass'oit & mange à ton plaisir, sire dit Ide, grand merci, alors m'agea avec eux, puis qu'ad les larrons eurent beu & mangé ils ôtèrent la nappe, & commencèrent à dire à leur maître que mal avoit fait de

## HUON DE BORDEAUX.

il avoit laissé occire l'escuyer, & il répondit que mal ne lui feroit fair pour la courtoisie qui en lui étoit car trop grand domage seroit, & vaut mieux qu'avec nous apprenne à desrober & meurtrir gens, & si cette chose ne vent faire il faut qu'il soit occis & mis à mort, quand Ide entendit les larrons il pria Dieu en son cœur qu'aider voulut, alors le maître tous deux luy demanda son nom, il répondit en grande peur seigneurs mon nom est Ide, nous parusmes 40. gentilshommes pour venir au service de l'Empereur lequel à present mène guerre contre le roy d'Espagne, si trouvalmes en chemin sept vingts Espagnols qui étoient embûchez dedans une forêt, incontinent courusmes sus & occirent tous mes compagnons, & n'eit échappé que moi, & pource Seigneur rendez moi mon destrier & me montrez le chemin de Rome & vous me ferez plaisir. Va ce dit le maître sçaches que ce ne ferons nous pas ains demeureras avec nous si t'apprendrons à dérober ou si on ie te trencheray la teste de cette épée que ie tiens, seigneurs dit Ide vous me requerez de chose que ie n'ay pas accoutumé de faire, & pource ie vous prie que mon destrier me soit rendu & puis que l'un de vous me de fendre ie vous abandonne ma teste, trop cher aurois acheté vôtre disner, si ie vous laissois ainsi mon cheval.

Lors un des larrons dit à Ide, pource que ie te vois si hardy, ie veux iouster à toy par tel si que si tu m'a bas par terre tu seras de nôtre compagnie, & si ie t'abbas ie t'ostetay ton cheval & ton épée & puis apres Ide répondit que content étoit de ce faire moyennât qu'il seroit destourner tous ses gens, & amenez ici mon cheval aupres de moy & mettez mon épée à l'orsion de la

felle, car on dit en cōmun proverbe qu'un homme est tenu fol qui en larron se fie.

Quand tous l'entendirent ils se prindrent à rire, puis se revirent arriere & firent amener le destrier en la maniere qu'il avoit été dit, lors Ide print vîst le larron par les flancs faisant signe de le porter en terre, mais elle Pestignit si fort qu'a grand peine peut-il avoir son haleine, puis laissa sa prise & la rua par terre si rudement que de la grande angoisse qu'il sentit il se pasina, si ne luy demeura dent la bouche qui ne fut rompuë.

Lors Ide voyant le larron en tel danger hastivement monta dessus son destrier & tira son épée hors du fourreau, puis leurdit, fils de putains vôtre trahison rien ne vous vaut, car il vous convient mourir, tellement les mena qu'en peu d'heure en occit 4. puis quand elle vit que temps étoit de partir elle ferit son destrier des esperons si fort qu'en peu d'heure il les eut éloignez, & tant exploira par ses journées qu'il arriva à Rome & s'en vint loger pres le palais ou elle trouva l'Empereur & les Romains qui devoient du fait de leur guerre, quand Ide fut la venue elle se mit agenoux devant l'Empereur, & dit, sire ie suis un écuyer qui vint d'Alemagne, ou j'ay servy un espace de temps: mais peu y ay gagné dont i'en suis fâché, c'est pourquoy ie suis ici venu vous presenter mou service vous promettant vous servir le plus loyaument que ie pourray.

*Comme la pucelle Ide fut retenuë en l'hospital de l'Empereur de Rome, & cōment Olive sa fille en fut amoureuse pensât qu'elle fut homme & comment le Roy d'Espagne vint devant la cité de rome, & cōme la pucelle Ide le prit en la bataille & desoist*

**L**ors que l'empereur entendit parler Ide & racompter sa raison fort le regarda & le voyant si droit & grand & tant bien



LIVRE SECONDE

fait qu'advis lui étoit qu'en jour de sa vie plus beau jouvenceau n'avoit veu, ainsi qu'Ide parloit à l'Empereur la belle olive survint, laquelle arrivée tous les barons se leverent devant elle puis elles s'assit aupres de son pere & regarda fort le jeune écuyer lequel elle loua fort en son courage pour sa grande beauté cette damoiselle estoit douée de telle beauté qu'elle en estoit de tous aymée, l'Empereur demanda à Ide comme il avoit nom & d'où il étoit. Sire j'ay nom Ide & suis natif de Tarrafconne, & suis parent au duc Naimes de Baviere & à Amaury de Narbonnes: mais par les parens de Ganelon ay été chassé de mon pays, & ay eu depuis mainte peine & pauvreté à souffrir. Alors l'Empereur répondit, amy tu es de bonne parenté si te retiens à mon service pour la grande bonté que ie croi en toy être. Sire dit Dieu me me donne la grace que tel service puisse faire qu'il vous soit agreable. Ma fille dit l'Empereur pour l'amour de vous i'ai retenu cét escuyer pour vous servir, sire dit Olive bien humblement vous remercie, car il me semble à sa chere que de bon lieu soit party, de long tems n'eus serviteur de qui ie fusse plus contente. Lors l'Empereur appella Ide & lui dit, mon ami servez moi bien & voyez ici ma fille que i'aime bien cherement, laquelle ie veux que serviez, & si bien la servez oncques plus belle adventure ne vous advint, sire dit Ide j'en ferai tant moyennant la grace de Dieu que vous & elle en ferez content, & quand ce viendra à la guerre j'en ferai autant comme un autre & si scai bien servir & trencher devant roi ou Roine comme à eux appartient, amy ie ainsi scavez comme vous dites vous êtes le bien venu & n'aurez besoin de partir jamais de mon service, quand Ide entendit l'Empereur humblement le remercia & ainsi comme

entendez fut Ide retenu en l'hostel de l'Empereur où elle fit tant par son bon service que de tout ceux de la cour elle fut aimée: mais sur tout la damoiselle Olive la ragardoit volontiers, & le mit tellement en son cœur qu'elle l'aimoit parfaitement, & Ide qui tost s'en apperceut fut devotement sa priere à nôtre Seigneur Jesus-Christ que tellement elle puisse faire que d'homme ne de femme ne soit acculée, souvent donnoit aux pauvres & fort volontiers alloit à l'Eglise, & souvent prioit Dieu pour le Roy Florent son pere par qui elle étoit ainsi en danger servant l'Empereur & sa fille. Un iour advint qu'elle étant au palais avec l'Empereur & lui dit, sire Empereur scachez de verité que le roi d'Espagne est entré en vôtre terre avec une puissante armée où il met tout à feu & à sang & maints Romains ont déjà occis, si a iuré sa foy qu'avant qu'un mois soit passé il sera dedans Rome à tout sa puissance, & dit que de vôtre fille sera sa volonté, & que vous-mêmes fera mourir de mort vilaine pource que vôtre fille lui avez refusée, sire trop mieux vaudroit que vôtre fille eut espousée que tant de gens soient occis & detrenchez, tant de cites destruietes & tant de chasteaux abbatu. Quand l'Empereur entendit le messager fit un espace de tems bien pensif, puis regarda Ide & lui dit, amy vueillez-moy conseiller, car ie ne pensois pas que ces gens me deussent venir attaquer, sire dit Ide ne vous troublez en rien: mais vous reconfortez car vous & vos Barons se réiouyront, delivrez-moi de vos hommes & ie les irai voir avant qu'ils viennent plus avant, & ie leur ferai comparer le degast & la destruction qu'ils ont faite sur vostre terre si Dieu me sauve mon corps & mon épée. L'Empereur entendit le haur courage qui étoit en un si ieune escuyer il le pris a fort

en son cœur & lui dit, vostre raison me  
 plaist, & pource ie vous feray cét honneur  
 que de vous faire chevalier & vous cein-  
 dre l'épée, afin que vôtre hardiesse s'aug-  
 mente, sire de l'honneur que faire me vou-  
 lez ie suis ioyeux & vous en remercie,  
 alors sans plus arrester il vint à Ide & luy  
 ceignit l'épée que la pareille ou n'eût sçeu  
 trouver au monde, si haussa la palme & lui  
 dôna l'accollée en lui disant, Ide ayez sou-  
 venance da l'accollée qu'aujourd'huy ie  
 vous donne par tel si que ie prie à nostre  
 Seigneur qui vous donne aventure, gar-  
 de que tes pensées ne soient legeres &  
 fois hardi en bataille, aime l'Eglise & si  
 ainsi faits cōme ie t'ai dit tu ne peux fail-  
 lit qu'a grand honneur ne viennes, sire dit  
 Ide au plaisir de Dieu ie ferai tant aujour-  
 d'hui qu'il n'i aura Espagnol qui ne voulut  
 avoir repasser la mer, alors sans plus tarder  
 les ro mains s'armerent & par la cité de ro-  
 me commencerent à sonner trompettes &  
 tambours parquoi en peu d'heure toute la  
 cavalerie & toute la commune fut prest &  
 armée, & vindrent tous devât le palais ou  
 ils se presenterent devers l'Empereur le-  
 quel leur dit & commanda que pour ce  
 tour ils fissent le commandement de Ide,  
 auquel ie baille la conduite de mô armée,  
 & veux que vous fassiez pour luy comme  
 pour moi, vous sçavez que ie suis vieil ne  
 puis plus porter les armes, c'est pourquoy  
 ie vous commande de garder son corps cō-  
 me le mien. Alors tous les barons & tout  
 le peuple s'écrierent qu'ils se feroient puis  
 que son plaisir étoit, alors l'Empereur fit  
 armer de fort richement, puis lui fit ame-  
 né le bon cheval de l'Empereur sur lequel  
 elle monta fort legerement, elle étoit ar-  
 mée d'un riche heaume & d'un bon escu,  
 elle print un grand & roide espieu en son  
 poing, lequel elle mania de si bonne grace  
 que tous les assistans en furent ébahis, si

print congé de l'Empereur & de sa fille &  
 tant chevaucha avec son armée qu'elle fut  
 hors de la cité; ou elle ordonna trois ba-  
 tailles dont les deux premieres elle bailla  
 conduire à deux bien notables Barons qui  
 bien le sçavoient faire, la troisième elle  
 conduisit, puis faisant déployer les ensei-  
 gnes Romaines se mit à cheminer contre  
 ses ennemis, bien pensoient les Espagnols  
 avoir tout gagné à cause qu'ils n'avoient  
 encore trouvé personne qui leur eût fait  
 resistance: mais on dit communement que  
 beaucoup demeure de ce que fol pense,  
 comme il fit des Espagnols, car il leur étoit  
 advis qu'ils avoient dé-jà prins Rome:  
 mais si Dieu sauve & garde la pucelle Ide  
 elle leur ostera avant que vespre soit vent  
 l'esperance de la victoire, elle chevaucha  
 parmy les batailles pour encourager ses  
 gens les admonestant de bien faire, & ap-  
 rochant de leurs ennemis jeterent un grad  
 cri & venant à s'approcher les traits &  
 les dards commencerent à voller si fort  
 qu'il sembloit que ce fut neige. Ide tenant  
 son heaume embronché baissa le roide é-  
 pieu & vint contre un chevalier qui étoit  
 neveu du roi d'Espagne, lequel elle frappa  
 de telle force que son écu ne le peut ga-  
 rantir que l'épieu ne lui mit parmy le  
 corps, & convint que le chevalier tombast  
 par terre & mourut miserablement entre  
 les chevaux, & lui dit de Dieu fois tu mau-  
 dir, de malle heure vins tu en ce pais pour  
 avoir certe offrande, ie vous donne à tous  
 l'Empire romains: mais vous l'achererez  
 cher, puis elle dit tout bas, Helas vrai  
 Dieu ie te prie humblement que ce jour-  
 d'hui tu vieille aider & garder cette pau-  
 vre fagitif, puis à ce mot frappa son che-  
 val des esperons & baissa son épieu qui é-  
 toit entier dont elle ataignit un Espagnol  
 de telle roideur que tout outre le corps  
 lui passa, puis dit tu as fait une grande fo-

LIVRE SECOND DE

lie de venir chercher ta mort en ce pais.

Après avoir fait ces proüesses tous ceux qu'elle rencontroit elle les renversoit par terre & tant que son épieu dura ne cessa de tuer, puis elle mit la main à sa bonne épée & choisit devant elle un notable Espagnol qui étoit oncle du roi auquel elle bailla un si grand coup qu'elle le fendit jusques aux dents & cheu mort à bas de son cheval, puis se fent au plus épais de la bataille & tafchoit touüours d'occire les plus grands, pource qui lui étoit aduis que les moindres en auroient peur, & pource ne visoit à autre chose. Et d'autre part les romains se combattoient vigoureusement, tellement que par la haute proüesse d'Ide & de la chevalerie romaine les Espagnols se mirent en fuitte, ne jamais vers les Romains ne fussent retournez si ce n'eust esté d'aventure le Duc d'Arragon qui avec luy amenoit bien trois mille hommes avec lesquels il ramena ceux qui fuyoient, adonc recommença la bataille furieuse dont plusieurs braves hommes y moururent à douleur, mout bien s'esproverent les Romains qui par Ide étoient conduits, grande fut la noise & piteusement croient les n'aurez qui étoient abbatu entre les pieds des chevaux. Le Roy d'Espagne vint en la bataille l'épée au poing & choisit un chevalier Romain, lequel étoit haut Baron & étoit cousin de l'Empereur, & le frappa de telle force qu'il lui treucha la teste, d'oit Ide qui la étoit en eut grand despit, & dit soi-même que bien peu se prisoit si elle ne vengeoit le Baron qui par le roi d'Espagne avoit été occis, si frappa son cheval des éperons tenant sa bonne épée en sa main & en donna si grand coup au roi sur le heaume que toutes les fleurs tomberent à terre & lui emporta tous les cheveux.

Le roy qui sentit le coup si grand se destourna, car s'il ne l'eust fait il eut cula

teste tranchée, l'épée bruyant comme foudre descendit sur le col du cheval du Roy d'Espagne de telle force que tout outre le coupa dont les Espagnols en furent mout effrayez, car ils pensoient que leur roy fut mort, dont ils se mirent trestous à fuir & le laisserent gifant par terre tout étourdy, alors la noble pucelle Ide le print par le heaume & le delivra à 2. nobles Barons de l'hoitel de l'Empereur, & luy fit jurer de tenir prison en prenant la foy de luy, lors les deux chevaliers menerent le Roy d'Espagne prisonnier dans la cité de Rome & le presenterent à l'Empereur de par Ide & lors il remercia nôtre Seigneur de l'aventure & du iour qu'Ide étoit venu le servir, si firent mettre le roi d'Espagne en une forte tour avec des fers au pieds, & Ide étoit hors de la cité de Rome qui faisoit merveilles d'armes, tant que tous en étoient ébahis, finalement par la haute proüesse d'Ide le roi d'Espagne fut prins & tous ses gens descoüffis & fut bien-heureux qui de à s'en peut fuir pour sauver sa vie. Bien long-temps dura la chass' où il y en eut bien des tuez & des prisonniers, puis ils revindrent aux tentes où ils trouverent des richesses à grande quantité, furent départies à ceux qui l'avoient desservy bien grand ioye fut demenée en la cité pour le grande proüesse d'Ide, & mêmement Olive qui étoit aux carneaux, & avoit bien veu les grandes proüesses qu'Ide avoit fait dont elle l'aima tellement en son cœur que tout lui tournoit à joye, & dit si bas que personne ne l'entendit à celuy ie donne mon amour, laquelle ne fut oncque octroyée à homme vivant : mais il est bien raisonnable qu'à Ide mon amour soit octroyée & donnée, ainsi devoit la belle Olive en son entendement de ses amours & de ceux d'Ide, qu'elle pensoit être homme.

HUON DE BORDEAUX.

*Comment l'Empereur de Rome receut très-hautement la noble pucelle Ide, & de l'honneur qu'il lui fit, & comme il fut fait Connestable de son Empire, & fit delivrer le Roy d'Espagne de prison en faisant hommage à l'Empereur.*

**A** Pres que la bataille fut faite, & tout le butin departy. Ide en grand triomphe accompagné des barons Romains entra en la cité : mais ia si-tôt n'y sceut être venuë quel l'Empereur ne fut dit & raconté toutes les grandes prouesses & loyaux faits qu'Ide avoit mis à fin par qui du tout la bataille avoit esté gagnée, & que devers elle n'étoit nul qui peut avoir durée, dont l'Empereur de Rome en eut telle joye au cœur, qu'il ne sceavoit que faire, si rendit graces à nostre Seigneur de ce que tout étoit ainsi allé. Droit à cette hente Ide descendit droit devant le palais, ou à grande joye fut receu du saint Pere, & de tous les Colleges de la cité quand l'Empereur la vit il vint au devant en luy mettant les bras au col, & lui dit: Ide mon tres loial ami, de vostre venuë suis joyeux, car si tres-grand honneur avez fait à nostre Empire que tousjours nous devons honorer, c'est pourquoy nous vous detenons pour nostre chambellan & faisons Connestable de nostre saint Empire, & de tous mes pays & seigneuries vous abandonne pour en faire & commander tout ce que vous voudrez, que par raison se devra faire, car ie veux & commande à tous mes Barons que vos commandemens soient faits. Sire dit Ide, de ce grand honneur ie vous remercie. Dieu m: doint grace que tousjours puiss: perseverer, & faire chose profitable à vostre profit en vostre pays, lors l'Empereur commanda que le Roy d'Espagne lui fut amené. Lequel quand l'Empereur le vit il lui dit

Roy d'Espagne pour quelle cause & pour quelle raison êtes vous venu de vôte royaume, pour destruire mon Empire, si avez occis & detranchez mes homme qui rien ne vous ont fait. Et avec ce vous avez brûlé mes ville, dont bien me desplait, veu que moi ne les miens ne leur avons rien meffait. Enpoutce que tous maux doivent être punis avant que iamais boive v: n: ie lui ferai oster la teste de hors des épaules. si le Roi eut peut on ne se doit pas esmerveiller si se mit à genoux devant l'Empereur lui priant humblemēt que de lui eut mercy, & que prest étoit de lui amender ses torts faits en son Empire, & avec ce ie lui promets que si auenn lui fait guerre ie le serviray à tout quinze mille hommes à mes propres despens. Alors Ide approcha & parla à l'Empereur, & lui dit sire ie vous prie que ce roi qu'ici est vous vueillez lui faire grace, & lui pardonner ses meffaits veu les offres qu'il vous fait, qui raison offre raison doit avoir, biē devez louer dieu quant un tel homme vous ai mis en main, quand l'Empereur eut entendu Ide il luy sceut bon gré & lui dit: Vassal, vôte sens & vôte courtoisie est à louer, & pource que ie connois que le conseil que me donnez est raisonnable ie ferai ce qui sera necessaire, Sire dit, ie vous remercie, quand le Roi d'Espagne entendit que par amende il seroit quitte, il loua Dieu & fit hommage à l'Empereur, & lui livra pleiges suffisant pour restitution faire, ainsi comme promis l'avoit Puis l'Empereur lui bailla sans conduit jusques à ce qu'il fut retourné en son país, dont le Roy d'Espagne fut joyeux & elle remercia plusieurs fois Ide qui par cette bonté & courtoisie avoit esté faite, & puis print congé de l'Empereur & de tous les Barons qui là étoient & s'en retourna en son pays.

LIVRE SECONDE

*Comme l'Empereur donna sa fille Olive en mariage à Ide, pensoit qu'il fut homme, & comment elle fut accusée par un garçon qui les ouit faire leur devis, parquoy l'Empereur voulut faire bruler Ide.*

Quand le Roy d'Espagne fut party de Rome, l'Empereur honora bien Ide pour le beau service qui lui avoit fait, laquelle persévera de mieux en mieux de lui faire service, parquoy la fille de l'Empereur le print en si grand amour que vivre ne durer ne pouvoit un jour, qu'elle ne le vit tant étoit esprise de son amour, si advint qu'un jour l'Empereur de Rome assembla ses barons & son conseil privé auxquels il remōstra qu'il advint qu'une seule fille & qu'elle étoit dé-jà aagée, si vouloit que l'on avist à la marier, afin que d'elle peut venir hoirs qui ses terres tinsent apres lui & me semble que si en tout le monde on avoit cherché un homme, on n'en pourroit trouver un qui fut mieux digne d'avoir ma fille en mariage que Ide, par qui tāt de beaux services nous ont été faitz, si m'est advis que mieux ne peut être assignée, car en toute le monde on ne trouveroit le pareil vassal ne qui mieux fut dut digne de gouverner un Empire ou un grand Royaume. Quand les barons eurent entendu l'Empereur tous se leverent & conseilèrent que la chose fut faite ainsi comme il avoit devisé. Alors le bon Empereur fit appeller Ide, & lui dit. Mon tres loyal ami, pour les grands services que vous m'avez faits, ie vous veux recompenser cōme par raison y suis tenu, si ne vous scaurois plus riche chose donner fors Olive ma très-chere fille, laquelle ie vous veux dōner en mariage, afin qu'apres moy vous gouverniez mon Empire, car ie suis vieux & foible, parquoy ie seray content qu'apres moi ayez le gouvernement, & des maintenant ie vous baille ma tette en

garde pour la gouverner comme la vôtre, ha sire dit Ide, qu'elle chose dites vous ie sçavez que ie suis un pauvre gentil homme de chassé hors de mon pais qui n'a pas un denier vaillant, grand dommage seroit si une si noble damoiselle étoit assignée à un homme si bas cōme je suis, sire ie vous crie merci en vous priant humblemēt que adviser vous vueille que vostre fille que tant est belle soit mariée à quelque haut prince qui ait puissance de vous aid. n. cōment dit l'Empereur à Ide, avez vous esté si hardi d'avoir refusé mon enfant par qui tant de bien vous peut venir, Sire dit Ide, puis qu'ainsi est que cēt hōneur vous plait de me faire ie ne veux pas refuser: mais ie le dis afin que sur ce vous aies vôtre advis mais puis que cōtent êtes qu'ainsi se face & vous vient à plaisir i'en suis content, en vous remerciant humblement du grand honneur que me portez, alors l'Empereur mena sa fille, laquelle y vint velontiers car dé-jà étoit advertie pourquoi c'étoit que l'Empereur l'avoit mandé. Quand la fut venuë son pere lui dit, ma fille il conviēt que vous me prometiez faire ce que ie vous dirai sire dit la pucelle pas s'est en moi ne aussi en vous voudrois pas refuser chose qui en vôtre plaisir soit. Ma fille dit l'Empereur bien faites de répondre ainsi & pource que n'ai que vous qui apres moi doive tenir mô Royaume ie veux que preniez mari afin que vos terres soient par lui deffendûes, & je veux que pour vous les aider à garder que preniez pour mari Ide que j'aime chèrement lequel est à mô plaisir, si sera roi & vous roine apres mon trespas. Sire ce dit la pucelle ie suis toute prest de faire ce qui est necessaire, si remercie nôtre Seigneur de cette aventure que aujourd'hui m'est advenuë, car j'ay celuy que j'aime, ie n'ay pas perdu mon temps quand auray à mon vouloir celui que plus

ay desiré au monde, elle se mit à deux genoux devant l'Empereur son pere, & le remerciada beau don qui lui avoit fait, puis se leva & accolla son pere en difans : mon cher pere ie vous prie que tôt vous hastiez de ce faire, & nous faites aller au montier pour époufer. car advis m'est qu'il s'en doit aller, quand les barons entendirent la damoiselle si commencerent tous à rire, l'Empereur dit à sa fille approchez si fiancerez vostre mari, & aussi Ide approchez vous après ma mort ie vous donnerai tout mon Roiaume à tenir, & si vous done ma chere fille pour tous les bons services que m'avez faits. Quand Ide entendit l'Empereur le sang lui mua, elle ne sceut qu'elle chose faire : car dessus elle n'avoit membre qui ne tremblât de peur, elle pria nostre Seigneur pitieusement en le priant que d'elle voulut avoir pitie, & la conseil-ler de ce qu'elle avoit à faire. Car ie voy que force ne me veur marier, & dit à son pere, par vôtre rage ie me suis departit pource que me vouliez avoir en mariage, si m'en fuy pour cette honte eschapper : mais ie voy bien que ie seray accusée par la fille de l'Empereur, & n'est en moi de leur pouvoir eschapper, d'autre part si ie leur dis que ie suis fille, ils me pourroient faire vilennie & envoyer devers mon pere lui dire ou ie suis, si m'envoiera querir en grand haste, non pourtant puis que ce bien m'est advenu d'avoir la fille de l'Empereur & son Roiaume, ie l'esponserai & ferai ce que Dieu me conseillera. Lors Ide répondit à l'Empereur, sire puis que vostre plaisir est de me donner vostre fille en mariage, ie suis prest de la prendre alors furent menez au môtier ou il la fiança puis en bref furent menez époufer, dôt grande joye fut menée en la cité de Rome, quand du montier furent partis ils allerent au palais, & trouverent les tables

61  
mises ils s'affirēt au manger. Si de la feste & des ébatemens vous voulois raconter trop vous pourrois ennuier : mais de plus que Rome avoit été premierement fondé ne fut sçeu que si grande feste y fut faite, comme elle fut à l'assemblée des deux pucelles dont on cuidoit qu'Ide fut homme. Quand ils eurent soupé & que temps fut d'aller coucher les deux époufées furent menés en leurs chambres, si couchèrent Olive, puis vint Ide qui fit sortir tous ceux qui là estoient & ferma la porte afin que nul ne les peût oïr, puis vint au lit & se mit sur le bord de la couche, & dit à Olive ma douce amie la bonne nuit vous soit donnée, quant est de moi pas ne l'attendez bonne car grande maladie ie sens, en ce disant baïsa Olive, laquelle répondit mon doux ami vous êtes la chose au monde que plus ay desiré, afin que ne pensez pas que trop grand desir aye que faciez la chose qui doit être faite entre la femme & le mari, ie suis contente pour 15. iours de me deporter, car tant vous sçai sage homme que autre femme ne daignerez toucher & que vers moi garderez vostre loiauté. Lors Ide répondit belle ja ne quiers refuser vôtre volonté faire, ainsi passerent la nuit en se baïfant, puis quand ce vint au matin, ils se leverent tous deux richement habillez, puis furent au palais ou l'Empereur regarda Olive sa fille pour voir si elle n'estoit point changée, lui dit ma fille comment êtes vous mariée, sire dit-elle, ainsi que ie desirois, car plus aime Ide que vous qui êtes mon pere, dont les barons commencerent à rire, mout grande feste fut faite laquelle dura huit iours, puis chacun print congé & allerent ou bon leur sembla puis quand ce vint que les 15. iours furent passés que Ide estoit couché avec son espoufer, laquelle elle n'approchoit ne eroit excepté de baiser, dont Olivier fut bien

LIVRE SECOND DE

dolente & dit tout bas, O vrai Dieu en mal heure fut engendrée quād le plus beau du monde ai à mari, si ne me fait la chose que plus ay desirée, lors se retira au plus pres qu'elle peut d'ide si le heurra Ide qui biē sçavoit ou elle avoit desir, ne le voulut plus celer: mais tout en plorant lui cria merci en lui racontant toute la maniere & pourquoi elle s'étoit celée, & luy conta qu'elle étoit femme, & comme elle étoit fuyee pour l'amour de son pere qui la vouloit prendre à femme quand Olive entendit Ide elle fut dolente non pourtant la reconforta, & dit ma tres-douce amie ne vous desconfortez en rien, car par moy ne ferez accu sée, vous & moi sommes époufez si vous seray loialle, avec vous passerai mon temps, puis qu'ainsi est, car bien voy que c'est le plaisir de Dieu, ainsi qu'elle & Olive devisoient de leurs secrets un garçon qui en une chambre étoit quit toutes leurs devises, lors se partit hastivement & point ne s'arresta jusques à tant qui l'eust dit à l'Empereur, quand ledit Empereur entendit le garçon il fut bien dolent, si lui dit, que bien gardast que ces paroles ne fussent rapportées veritables, & que si autres les trouvoit il les feroit mourir. Sire dit le garçon si ainsi est comme ie vous ay dit, ie vous donne ma teste à trencher, quand il entendit le valet qui la chose affermoit il appella les plus privez barons, & leur raconta le fait dont ils furent ébahis, veu la grande proïesse qui étoit en Ide, l'Empereur s'advisa pour en sçavoir la verité de faire faire un bain pour faire baigner Ide, le bain étant prest il envoya querir Ide qui de la chose ne se donnoit garde, quant en la chambre fut venu il lui dit qu'il se despoillast pour soi baigner, quand Ide entendit cela elle fut bien épouvantée si dit, sire ie vous prie que vous vueillez deporter pour cette fois, car

pas n'ay accoustumé de me baigner l'Empereur lui dit que pas ne se deporteroit & que tōt il se dépoillât, car s'il trouvoit que la chose qu'on lui avoit dite fut que lui & sa fille feroit mourir, & quand Ide entendit cela, bien vit qu'elle étoit perdue si se mit à genoux devant l'Empereur lui criant merci & dit que d'elle voulut avoir pitié, alors envoya querir ses barons en la salle du palais qui se pourmenoiēt dolēt pour Ide qui bien aimoient, si vindrent vers l'Empereur ou ils trouverent Ide à genoux en pleurs & en larmes, l'Empereur leur conta tout le fait, pourquoy il cōvint que justice se fit, lors Ide fut condamnée par les pairs & barons de Rome d'être arse & brûlée, Ide étoit la attendant son jugement les mains jointes vers le ciel, priant nōtre Seigneur que l'ame de la pauvre chetive, voullissent recevoir en Paradis

*Comment nōtre Seigneur fit de grands miracles pour Ide, car il la fit être homme, dont l'Empereur & Olive eurent grand joye. Si coucherent les deux mariez ensemble, & engendrerent un beau fils qui eut nom Croissant, & de la mort de l'Empereur.*

**D**Roit à cette heure que la pucelle faisoit ses prieres à Dieu, une grande châté vint en la chambre puis apres y fut vint un bon odeur, & une voix Anglique qui de par nōtre Seigneur vint, & dit, à toy Empereur de rome dien te mande par moi que si hardy ne sois de toucher à Ide pour lui mal faire, car nōtre Seigneur luy a fait cette grace pour le bien qui est en elle il consent qu'elle soit homme comme un autre, si te mande que tu t'appareille, car tu ne seras plus en ce monde huit iours seulement, si laisse Ide & ta fille gouverner ton pays, lesquels avant que l'an soit passé aurons un fils qui aura nom croix

HUON DE BORDEAUX.

ant, lequel fera merveilles, bien des ad-  
 ventures aura en sa jeunesse: mais apres  
 aura bien & honneur, à ces parolles s'en  
 alla l'oge qui laissa l'Empereur & ses ba-  
 rons en grande liesse, pour les évidens mi-  
 racles que nostre Seigneur avoit fait à la  
 priere d'Ide dont lui & Olive furent bien  
 joyeux, le jour se passa & la nuit revint, si  
 s'en allerent coucher & tellement prin-  
 dreut leurs deduit qu'en celle même nuit  
 engendrerent un beau fils dont la joye  
 commença dans Rome puis quand vint le  
 lendemain Ide vint au palais ou les ba-  
 rons l'attendoient, & d'autre par l'Empe-  
 reur étoit dans sa chambre ou il faisoit so-  
 lement, & ses ordonnances, car pas n'a-  
 voit oublié ce que l'Angel lui avoit dir, si  
 venoit les 8. jours & au neuvième mou-  
 tint, il fut porté en l'Eglise S. Pierre ou  
 son service & ses obseques furent faites,  
 puis mis & posé en sa sepulture, qui pour-  
 étoit faite & ordonne comme il apparte-  
 noit, son beau fils & fille firent le dueil  
 qui pour lors étoit accoutumé de faire  
 pour ce tems-là. Apres les huit jours pas-  
 sez, tous les barons du pays vindrent, si  
 couronnerent Ide Empereur, & après grâ-  
 de feste & solemnité fut à ce jour faite à  
 leur couronnement, quand Olive appro-  
 cha le terme elle délivra d'un fils, lequel  
 on nommoit Croissant, pource que celuy-  
 jour la lune fut venuë en Croissant. De la-  
 chere que l'Empereur & les barons du  
 pais furent à la naissance de l'enfant il n'est  
 besoin que plus en die, car vous pouvez  
 penser qu'elle fut grande, ils baillerent le  
 dit enfant nourry à deux notables dames  
 qui le garderent sept ans, puis lui fut bail-  
 lé un notable chevalier qui étoit pour lui  
 apprendre sciences: car communement  
 on dit qu'un Roy sans sçavoir lettres est  
 comparé à un asne couronné: mout vo-  
 lontiers le voyoient le pere & la mere, si

le tindret aux écoliers iusques à l'age de  
 quinze ans, & y profita tellement que  
 clerck n'étoit en la cité de Rome à qui il  
 n'eût bien disputé la beauté, la grandeur,  
 la force dont il étoit orné vous voulois di-  
 re & racompter trop mettrois Ide & l'em-  
 periere sa femme, curent telle joye qu'ils  
 ne sçavoient que faire sinon de louer Dieu  
 car tant croissant en grandeur & en force  
 que chacun s'en ébahissoit tellement que  
 pour ce temps on ne trouveroit dedans la  
 cité de rome plus grand ne plus fort qu'é-  
 toit l'enfant croissant en l'age qu'il avoit  
 dont le pere & la mere, & les nobles ba-  
 rons du pays furent bien réjouiys.

*Comme le roi Florent envoya 2. de ses che-  
 valiers à Rome vers l'Empereur son fils,  
 lui prier qu'il le vint voir, & que l'Em-  
 pire de Rome il delaisast à Croissant son  
 fils, en luy baillant gens pour le condui-  
 re & avec luy amant l'Emperiere Oli-  
 ve sa belle fille.*

L'Empereur & l'emperiere voyant leur  
 fils croistre & amèder un chacun jour  
 en toutes bonnes œuvres louerent nostre  
 Seigneur en le priant de mieux en mieux  
 lui donnât grace de perseverer, si advint  
 un jour de Pentecoste que l'Empereur te-  
 noit étant en son palais, pour la solemnité  
 du jour, ou il y avoit plusieurs roi, barons,  
 Ducs & comtes, & ainsi comme au milieu  
 du disner étoient arrivez deux notables  
 chevaliers, lesquels quant au palais furent  
 entrez, vindrent devant l'Empereur Ide.  
 Si se mirent à genoux & dirent, le Dieu  
 qui nous a faits & créez vueille sauver &  
 garder le noble & puissant Roy Florent  
 d'Aragô & de navarre & due de bordeaux  
 & vueille sauver le noble & tres-excellent  
 Empereur Romain son cher fils & sa belle  
 fille l'Emperiere Olive, quand l'Empereur  
 Ide entendit parler de son pere bien eut  
 grande frayeur, quand de luy ouyt non-

Qui



LIVRE SECOND DE

nelles pour l'horreur que vers luy avoit  
 voulu procurer ententivement print &  
 regarda les deux chevaliers, & leur de-  
 manda comme le roy florent son pere fai-  
 soit, & comme il s'estoit conduit depuis  
 l'heure qu'il s'estoit departi, lors un de ses  
 chevaliers répondit, chere sire, si dire vou-  
 lois la grande rage en quoy vostre pere à  
 esté, trop pourrois mettre à vous le dire,  
 mais en bref vous diray la substance de la  
 maniere apres que fustes party, nouvelles  
 vindrent que le roy de navarre vôtre on-  
 cle le venoit voir, parquoy florent vostre  
 pere alla à l'encontre si vindrent en la ci-  
 té de Coutouze en grand joye, ils descen-  
 dirent devant le palais, dont nouvelles fu-  
 rent apportées au roy vostre pere que fuye  
 estiez, dont telle douleur eut au cœur,  
 qu'il n'y avoit personne qui l'osast regar-  
 der, & sembloit à le voir qui fut ennemy,  
 pour la folle amour qu'en vous avoit  
 mise, il courroit par le palais comme de ses-  
 peré dont pour la tremour de lui au châ-  
 teau n'y eut homme ny demoiselle y osast  
 demeurer la grand fascherie qu'il en print  
 le fit tomber en une griefve maladie dont  
 si cuida mourir, si fut confessé & ordonné  
 en attendant son Sacrement recevoir, le  
 Roi de navarre & plusieurs autres princes  
 vindrent l'admonester, & prier que hors  
 de cette folie se voulsist mettre, & crier à  
 Dieu mercy, quand vostre pere se vit en  
 telle doute connoissant que mal avoit de  
 ce qu'à sa cause vous vous en estiez fuye,  
 & que de vous nulle nouvelles on ne pou-  
 voit sçavoir une si grande repentance luy  
 survint qui se baigna toute la face de lar-  
 mes, si advint que la pieté que le roy de  
 navarre eut, une telle maladie le print  
 qu'au quatriesme iour il mourut, dont le  
 roy vostre pere se fascha grandement:  
 mais Dieu mercy la maladie termina &  
 survint en bonne santé une espace de temps:

mais pour la grand douleur qu'il avoit  
 vous, il recheut en une griefve maladie  
 où il est à present. Depuis un peu de temps  
 en ça lui a esté dit & raconté tout vostre  
 fait, & comment par la grace de Dieu il  
 vous est advenu, dont telle joye en a qu'il  
 n'est pas possible de le dire, & dit que ia-  
 mais ne pourra vivre qu'il ne vous aye  
 veu, c'est pourquoi il nous a envoyé pour  
 vous supplier & commander comme pere  
 peut faire à son enfant, que vous & vôtre  
 femme delaissez cestuy pays & le donnez  
 garde à vostre fils en luy baillant gens no-  
 tables avec luy pour le conduire, car trop  
 vous sera profitable, pour vostre vie user  
 en paix, le royaume d'arragon, & de na-  
 varre avec la duché de bordeaux qui vous  
 appartient, & m'a chargé que d'icy ne me  
 parte, jusqu'à tant que vous m'ayez dit  
 vostre volonté, afin que bonnes nouvelles  
 puissent racompter.

*Comme l'Empereur Ide & sa femme firent  
 de belles remonstrances à leur fils, à leur  
 departement de Rome & comment ils  
 arriverent à Coutouze vers le roi Fla-  
 rent qui les receut joyeusement comme  
 ses enfans.*

**A** Pres que l'Empereur Ide eut oüy ra-  
 couter au chevalier les nouvelles de  
 son pere les larmes lui tōberent des yeux  
 de pitié qu'il eut, & répondit, Seigneurs  
 de vôtre venue & de vos bones nouvelles  
 je suis mout joyeux: mais il me desplaist de  
 sa maladie, dont pour le recōforter & don-  
 ner joye, vous retourneriez vers luy & luy  
 direz que ie me recommande à lui, & que  
 dans la S. Jean ie seray vers luy, les mē-  
 sagers oyans la responce de l'Empereur  
 furent joyeux si s'en allerent dinct, & re-  
 vindrent prendre congé de l'Empereur,  
 qui mout de beaux dons leur fit, pour l'a-  
 mour du roi Florēt son pere, quand l'Em-  
 pereur entendit que son mari vouloit que

le pais où elle avoit été née & pour l'amour de son fils croissant que chèrement aimoit. Mais puis que le plaisir de son seigneur étoit d'ainsi faire elle se cōtenta en elle-même, car tant aimoit son seigneur que pour riē elle n'eût voulu contredire à sa volonté, bien furent courroucez les barons du pais mais le plus qui peurent se recōforterent, pour croissant lequel l'Empereur leur recommanda, puis il dit à son fils plusieurs de les remonstrances & doctrines, il lui commanda que doux & courtois fut à son peuple, & que de leger il ne creust & que sur tout il n'écouast flateurs ne le venin qui d'eux pouvoit departir, & fais roi servir de gentils-hōmes qui soient partis de gens qui en leur temps ayent eu bonne renommée, aime les Eglises, donne pour dieu aux pauvres, que tes coffres & tresors soient ouverts à tes chevaliers, ainsi comme vous oyez l'empereur Ide remonstrer & dit à son fils croissant de notables enseignemens, puis quant à son fils eut parlé, il appella les barons auxquels il dit. Seigneurs ia sçavez la plus part de vous que ma volonté est que moi & ma femme allons par devers le roi monpere, par quoi vous prie à tous que vuillez avoir mon fils pour recommandé, bien grand tresor lui laisse afin que si aucune guerre ou autre affaire lui survenoit qu'il fut pourveu d'argent pour y obuier & aller à l'encontre de ceux qui dommage lui vouldoient faire à lui ou à son pais, & aussi le royaume d'Arragon n'est pas si loing d'ici que tost n'en eusses nouvelles, & lors que les barons entendirent l'Empereur, qu'il avoit entrepris de faire ce voyage, bien sçurent de certain qu'ils ne le pouvoient destourner que son plaisir ne fit. Si lui répondirent tous en general qu'au plus pres que bonnement faire pourroient, ils accompliroient son commandement, & serviroient

son fils croissant & lui aideroient à garder son pays & ses terres, & le deffendre contre ceux qui nuire lui vouldroient, apres que l'Empereur eut parlé à son fils & à ses barons, & qu'il leur eut dit sa volonté, il fit apprester son train, & print avec luy grand foison de chevaliers pour l'accompagner, & fit appareiller deux grosses nefes lesquelles il fit charger de vivrē & d'artilleries telles comme il appartenoit pour la deffence de leur vies, & chargerent dessus grands biens robbes & joiaux puis prindrent congé du S. Pere, de tous ceux de la cité, qui grand fascherie avoient pour leur departement, ils monterent sur la riviere de t. bre. eux & ceux qui s'en devoient aller, au departir qu'ils firent les peres prenoient congé de leurs enfans, en les baisant bien doucement, quand l'Empereur Olive vit que son fils faillit laisser, bien fort commença à plorer, mais l'Empereur la reconforta au mieux qu'il peut, ils monterent sur leurs navites, & s'en partirent nageant vers le t. bre & exploicterent tellement qu'ils vindrent en haute mer, ou ils nagerent tant nuit que jour, sans danger & sans fortune qu'ils arriverent en la cité de courtoize, ou ils descendirent & furent recus à grand joie puis vindrent au palais où ils trouverent le roi florent qui étoit sur une couche lequel quand de leur venue fut adverty il eut grande ioie, puis tôt apres l'Empereur & sa femme vindrēt ou le roi étoit couché si se mirent à genoux devant lui, quand il les vit il ne leur peut mot dire, alors leur fit signe qu'aupres de lui approchassent, ce qu'ils firent si les baisa par grand amour & leur dit que bien fussent venus en son royaume, si de la grande ioye vous vouldois parler trop vous pourrois ennuyer, par quoi retournerons à parler du noble croissant, qui dans Rome étoit demeuré.

LIVRE SECOND DE

*Comme le noble Croissant fut si large qu'il  
donna tout le trésor que son pere lui avoit  
laissé tant qu'il n'avoit plus que donner,  
& lui fut contraint d'aller querir ses ad-  
ventures, & un valet seulement avec lui.*

**B**ien tôt apres que l'Empereur Ide, & l'empriere Olive se furent partis de Rome Croissant leur fils creut & amanda en tous biens, il se delectoit & prenoit son plaisir en tous ébattemens il faisoit crier joustes, il donnoit largement aux dames & aux chevaliers. Nul ne parloit de lui que aucun don n'emportast, il prenoit plaisir à doner le sien & tant que de tous étoit prisé, jaçoit que plusieurs anciens disoient, si Croissant nostre jeune prince fait ainsi loquement le trésor que l'Empereur son pere lui laissa pourra fort amoindrir, parquoi ceux qui maintenant le suivent de si pres le laisseront aller & l'abandonneront quelque jour, comme ils firent, ainsi comme ci après pourrez ouyr, car il donna à tel qui lors étoit pauvre, quand il fut riche il ne lui voulut pas donner du pain à manger, car tant large fut que tout le trésor de son pere lui avoit laissée, il donna tant du sien que force lui fut son état amoindrir, & fut delaisé de tous ceux qui servir le vouloient à cause qu'il n'avoit plus que donner, & le tournoient d'autre part quand rencontrer le devoient, laquelle chose il conneut tantost si eut grand vergongne en lui & print volenté de se partir du palais pour adventure chercher, car il vit bien que tant avoit donné & emprunté qu'il n'i avoit homme qui lui voulist prester un seul denier, dont de ce que demeuré luy étoit il acheta deux chevaux & monta sur un & sur l'autre fit monter un sien valet, lequel avoit derriere lui une petite male, en laquelle étoient ses habits, car il n'avoit en bourse que cent livres d'argent

pour la despence faire, si partit de Rome un matin afin que de nul ne fut apperceu & fit tant par ses iournées qu'il fut loing de la cité de Rome à tant vous l'aitrons à parler de lui jusques à ce qui fera temps d'y retourner.

*Comme ceux de Rome envoyerent par devers le roy Guiemar de Pullie, afin qu'il les vint gouverner, pource que Croissant étoit enfant, & qu'il avoit donné & gasté le sien, lequel Guiemart vint & le recoururent le Seigneur.*

**E**T apres que les barons & Senateurs de Rome furent advertis que leur droiturier seigneur Croissant, s'étoit départy de la cité, & que tout avoit gasté & despendu le sien, ils s'assemblerent au capitole ou il y en eut un qui dit que bien est la terre maudicte dont le Seigneur est enfant, comme bien l'avez peu appercevoir par nostre seigneur croissant, lequel a tout despendu & donne le grand bien que son pere lui avoit laissé, & disoit que mal eût sceu gouverner sa terre & son pais, quand il n'a sceu garder ce qu'il tenoit si bien enfermé en ses coffres, & pource ie servis d'advise qu'envoyons par devers le roy Guiemart de Pullie, lequel a intention de nous venir assieger pource qu'il sçay bien que nous sommes sans Seigneur & pour cette cause mon avis est que par devers lui ambassade notable soit envoié lui priant que vers la cité de rome vueille venir, & que la ville lui fera obeissance, & vaut mieux y aller tost que tard afin qu'il ne nous face d'omage laquelle chose ceux qui là étoient loüerent si envoyerent vers lui, lequel receut l'Ambassade bien honorablement, si s'en vint à Rome ou il fut recueu à seigneur paisiblement: mais avant que dedens rome entrast, ils allerent au devant de lui en grad triomphe en l'amenant par la cité à trompette & Tambours.

HUON DE BORDEAUX.

flennans devant lui jusques à ce qu'il vint descendre devant l'Eglise de S. Pierre & baissa les reliques sur lesquelles il fit serment tel qu'accoustumé étoit aux Empereurs & aux Rois, & de deffendre & garder Rome & tout l'Empire, puis après vint au palais ou il fut receu en grande lieffe des nobles & du peuple & gouverna Rome en paix & bonne justice. A tant vous lairrai à parler de lui, & vous dirai du noble Croissant.

*Comment Croissant arriva à Nisse en Provence vers le comte Remon, lequel étoit assiégé des Sarrazins, & de l'honneur que le comte fit à Croissant, & comment il lui bailla porter sa banniere & le fit chevalier, & de la grande envie qu'avoit le fils du comte sur croissant.*

**A** Pres que croissant fut partit de Rome lui & un valet, & qu'il eut veu que déjà parmy Rome on ne tenoit comte de lui pource qu'il n'avoit plus que donner il traversa la Romaine & la Lombardie & passa le Piédmont & le Dauphiné, quand il fut venu en la ville de Grenoble, il luy qui dit qu'en Provence y avoit un Comte qui se nommoit Remon de S.Gille, lequel étoit assiégé en la ville de Nisse, du Roi de Grenade & du Roi de Bamarin, lesquels à la Ville, si avoient iuré & fait serment que jamais de là partiroient jusques à ce que la ville eussent prinse, & le comte remon fait mourir de mort vilaine. Quand Croissant eut entendu les nouvelles hardiment & avec proüesse se mit en vouloit hautain qu'advis luy étoit sarrazins s'en iroient ou laisseroient leur siège avant que là peüst être, après que lui & ses chevaux eurent repeu, il monta à cheval lui & son escuyer, & ne cessa de chevaucher iusques à ce qu'il fut à Nice, un soir arriva sans ce

qu'onques fut apperceu de ceux du siège car pour l'heure ils étoient tous en leurs tentes & pavillons, pource que environ deux heures avât que croissant arriva à la porte de la ville les sarrazins & ceux de la ville s'étoient escarmouchez, dont ils estoient bien las & émerveillez, aussi par le côté oucroissant arriva n'y avoit nuls sarrazins logez il fit tant qu'il vint à la porte & tant pria au portier que dedans le laissa entrer, le portier voiant qu'il n'étoit que lui deuxiême, & aussi qu'il étoit chrétien, il le laissa entrer sans quelque refus, quant croissant se vit dedas la ville sans quelque danger, il en fut bien ioyeux, il arriva dedans le meilleur logis de la ville, il descendit si souppa avec son hoïte, pour que ia étoit tard pour aller à la cour, le lendemain matin y alla auquel il trouva le comte remôqui d. visoit à ses chevaliers du fait de la guerre, quand croissant fut leans entré il salua le comte & tous les barons qui la étoient, quand le comte vit le jeune vassal il le regarda, si bien lui sembla que iour de sa vie n'avoit veu de plus beau que celuy qui l'avoit salué parceque si puissant étoit il passa avant & vint prendre croissant par la main & lui demanda qu'il étoit & comment il avoit nom. Sire dit-il, mon nom est croissant, Croissant dit le côte de vôtre venue suis joyeux bien est venu à point & pour vous & pour moi, car bien m'est grand besoin d'avoir avec moy gens dont me puisse aider, à voir vôtre persône me semblez être hôme qui par grande choses devroient être faites, car de vôtre aage n'ay point veu vassal qui plus deût faire craindre si entre ses ennemis se trouvoit, pource que ie voy à vos habillemens que pas n'etes chevalier, ie vous le serai afin que vostre proüesse soit dourée, vous voyez que devant cét cité font logez deux Rois qui sont ennemis de nôtre roy lesquels au

## LIVRE SECONDE

plaisir de dieu i'ay intention que demain les combatterai. Si attens en cette nuit mon frere le duc de calabre, lequel amaine avec luy trente mille hommes, & quinze mille que j'ai en cette cité pourquoi veit vostre hautain courage qui s'est addonné de moy venir servir, tel honneur vous ferai que ie vous baillerai mon enseigne à porter, & si chose est que vous faciez ce qu'il me semble vôtre peine n'aurez pas perduë, sire dit croissant dieu me doint cét grace que demain à lui & à vous puisse faire tel service que ce soit le bien de la chrétienté & de vous car jamais ne fera heure si par vous suis fait chevalier, que tout le tems de ma vie ne me doive rebuter vostre, alors le côté appella un sien fils qui encore n'étoit chevalier & plusieurs autres lesquels il fit chevaliers en leurs baillant l'accollée, & dit à croissant. Vassal ie te prie à Dieu que telle force te vueille donner, que demain puisse vaincre la bataille. Sire dit croissant dieu me donne grace de vous remunerer & rendre l'honneur qu'à present me faites car quant est de moy moieissant la grace de nostre Seigneur ferai demain tant que vos ennemis maudiront l'heure qu'ainsi vous sont venus assaillir, ainsi comme ils étoient en ses devises, le duc de calabre entra dans la Ville, & vint descendre devant le palais, de la joie que le comte eut, ne vous en veux faire à present mention: mais si bien a point vint que les chevaliers nouveaux étoient au doublez, & la quintaine dressée ou il se devoient aller épouser. Le duc de calabre & le comte remon son frere les accompagnerent desirant de voir le mieux faisait, le duc demanda au comte qui étoit ie jeune vassal qui auprès de son neveu chevauchoit, parce que plus beau ne plus puissant avoit veu, alors frere luy dit, comment la étoit venu pour honneur acquerre; mais qu'il étoit, ne de quel li-

gnage, il ne sçavoit, quant ils furent venus en la place ou la quintaine étoit dressée le fils du comte print sa lance, & vint ferir contre l'estache si grand coup que sa lance en pieces puis vindrent les autres qui tous essayèrent, les uns rompirent leurs lances, les autres tomboient par terre par la force de leurs coups: mais oncques il n'y eut nul d'eux qui l'estache fit remuer, quant croissant vit que tous s'étoient éprouvez pour l'estache verser & abbaire il s'étoit fourni d'une grosse lance & forte, laquelle il baissa & ferir le cheval des éperons par telle force qu'advis s'étoit à ceux qui étoient là que tous deust rompre, si assena l'estache de telle vertu qu'il abbatit tout en un tas, dont ceux qui étoient là furent émerveillez le comte i'emon dit au duc de calabre qu'oncques plus beau coup n'avoit veu, & que bien étoit à craindre ce lai qui ce coup avoit fait bien prisé fut des dames & principalement de la fille du comte qui belle damoiselle étoit: mais le fils du comte en fut bien dolent & print une si mortelle haine sur le gentil croissant que bien eût voulu courir sus pour le destruire, quant croissant eut fait son poindre, il s'en retourna vers le comte lequel luy dit doucement, croissant Dieu vous vueille acroistre vostre bonté: mais ie vous prie humblement que me vueillez dire qui vous êtes & de quelles gens, car ie sçay que vous êtes extrait de haute lignée; sire dit croissant puis que la verité voulez sçavoir de mon fait, sans point faillir ie vous la dirai, sçachez que ie suis fils de l'Empereur de Rome qui me suis parti pour aucun remors lequel ie n'ai peu souffrir & pour ce ie m'en vas parmi le monde querir les aventures telles que a Dieu plaira me les envoyer, quant le comte entendit croissant il fut bien joyeux, & en loua nostre Seigneur & luy dit, beau fils vous soyez le tres bien venu.

HUON DE BORDEAUX.

venu, j'ay une si belle outre mesure que je vous donnerai à femme, & tant de mes terres & seignouries que jamais n'aurez pauvrete. Sire dit croissant cette belle offre ie ne veux pas refuser: mais avant que iamais prenne femme mon vouloir est de mon honneur exaucer & que renommée soit de moi comme a été de mes predecesseurs & aussi que terres & seignouries ayes conquises, apres ces paroles dites le duc de calabre & le comte remon prindrent entre eux le jeune enfant croissant par les mains, si l'emmenent disner au palais: puis apres il vindrent en la salle ou tous les barons étoient, alors croissant qui bien desiroit de se trouver en lieu ou sa vertu puisse être montrée parla tout haut & dit au comte remon, sire ja sçavez vous bien que les ennemis de dieu & les vôtres vous detiennent assiégé en votre ville qui est chose desraisonnable de les y souffrir si longuement sans leur avoir fait quelque estour ou ennuy, & pource ie conseilerois qu'avant que guerres puissent sçavoir de votre état ne de votre puissance, ne quels gens vous avez, bon ferait que des maintenant les allions assailis, ordonnez vos chefs & vos capitaines pour conduire & guider vos hommes, afin que quand vous serez forty vostre venue leur serez sçavoir, & puis nous les suivrons de pres qu'a grand peine leur donnerons Rémon & le duc de Calabre entendirent Croissant ils louerent son advis, si ordonnerent leur fait & esleurent ceux qui les batailles devoient conduire, apres partirent de ville avec leurs gens.

Quand le noble comte remon fut dehors ladite ville, il ordonna trois batailles, la premiere il bailla à conduire à croissant, & lui dit: vassal ie vous prie que aujour d'hui monstriez qu'estes party du lignage des Empereurs Romains, & de la bonne lignée de Huon de Bordeaux, car si grande fiancerai en la force de vos bras, qu'advis m'est que de ja mes ennemis furent devant moi, sire dit croissant, ie feray tant au plaisir de Dieu; que nos ennemis n'auront loisir de nous octroyer victoire. La seconde il donna à son fils en lui priant de montrer la vertu dont il étoit garny. La tierce il conduisit, lui & le duc de calabre, & mirent en chacune bataille 15 mille hommes, lors le comte envoya un messenger en l'ost des sarrazins pour annoncer sa venue, quand le messenger eut fait son message, il retourna vers le comte remon, auquel il recita toute l'affaire, apres que le messenger eut parlé, croissant dit: Sire, ie vous prie de me dire qu'elles armes porteront les Rois payens afin que ie les connoisse, car plutôt seront occis les maistres, plutôt s'enfuyront leurs gens alors le comte devisa les armes des Rois à croissant, sire dit-il puis que de ce suis adverty, iamais n'arresterai jusques à ce que les aye rencontré, lors les sarrazins qui bien virent venir les chrétiens commencerent à jeter un cry si haut, qu'il n'y eut si hardy qu'eschahi ne fut, quand croissant apperçeut les sarrazins aprocher il fit hâter la bataille, puis quand il fut pres il baissa sa lance, qui étoit bien roide, de laquelle il frapa le fils du roi de belmarin, tellement que de sa lance lui passa outre le corps, dont il cheut mort par terre, quand croissant eut occis le fils du roi de belmarin, il vit devant lui le neveu du Roi de grenade, lequel il porta par terre si rudement qu'au choir qu'il fit il se rompit le col, quand sa lance fut rom-

*Comme croissant fit merveille en la bataille, laquelle fut desconfite, & tous les sarrazins occis & pris pour la grande prouesse de Croissant, dont le Comte Rémon fut joyeux, & le duc calabre son frere.*

LIVRE SECOND DE

puë, il mit la main à l'épée dont il detranchoit sarrazins & en faisoit si mortelle occision, qu'il n'i avoit si hardy qui l'osast attendre, tôt la nouvelles fut portée au Roy de belmarin que son fils étoit occis; par un chevalier qui par la bataille faisoit merveilles, quand le Roy entendit la mort de son fils, il fit serment que mieux aymoît mourir que sa mort ne fut vengée, lors il se mit en la bataille & rencontra le Seneschal du duc, l'atrainit de sa lance parmi l'écu de telle force que l'écu ne le peut garantir que tout outre le corps ne lui mit sa lance, alors commença la bataille à renforcer, bien faisoient Provençaux & Calabriens & le comte Remon se fetit en la bataille, & rencontra en son chemin l'admiral des cordes, & lui donna si grand coup d'espée qu'il le fendit jusques aux dents, & puis advisa le Roi de Grenade, qui faisoit grande occision de ses gens, le comte Remon print une lance & vint à l'encontre si l'assena sur la boucle de son écu tellement qu'il tomba au milieu de ses gens, & l'eût le comte occis si par ses gens n'eût esté secouru, d'autre part étoit croissant qui devant lui vit venir le Roi de belmarin, qui le cherchoit par les rances pour se venger de la mort de son fils, quât le Roi vit croissant alloit confondant homes & chevaux, & que nul n'étoit qui à lui peust resister, il s'écria en haut à croissant, & luy dit / ô faux déloial qui m'as mon fils occis, bien dois loüer mahom si de toi me puis véger alore il baissa sa lance si assena croissant au milieu de l'écu, de si grand force que la lance rompit, ne ouïques pour le coup ne remua croissant côme si a une tour eût frappé croissant courroucé du coup abandonna la bride de son destrier, & haussa sa bonne épée, dont il assena le Roy sur le poing de son heaume, qu'il le trencha tout le coup venoit bruyant comme foudre & assena le

cheval de si grand force qu'il le trencha tout outre, & fut force au Roy de tomber par terre tout étourdy du grand coup qu'il avoit receu, & si tôt n'eût esté secouru par ses gens, le noble croissant luy eût trenché le chef, alors les payës & sarrazin remonterent leur Roy & coururent sur croissant pour le mettre à mort: mais de pres ne l'osoient aprocher si advisa le grand admiral d'Espagne, auquel il dôna si grand coup d'épée qu'il le fendit jusques à la poitrine & cheut mort entre les pieds des chevaux. Mout grand dueil demenerent les payens, & par special le roi de grenade qui present étoit, lequel quand Croissant l'advisa il fut ioyeux si approcha de lui & lui bailla sur le heaume si grand coup qu'il le fendit jusques à la poitrine & cheut le dit roi mort par terre, & puis vint à celoy qui portoit la baniere des sarrazins en laquelle étoit peinte l'image de Mahom si assena celui qui la portoit d'un revers d'épée entre le col & l'épaule tellement que la tête fit tomber au champ, quand les sarrazins virent leur roy mort, & l'enseigne versée par terre, ou ils se devoient rallier le courage leur faillit, & commencerent à perdre place, croissant qui ne pensoit qu'à occire & mettre à mort tous les capitaines vit par devant lui passer le Roi de belmarin, auquel il donna si grand coup d'épée qu'il lui abbatit toute l'épaule, dont de la grande douleur qu'il sentit cheut pâmé entre les chevaux ou il mourut à grand martire. Le comte remon & le duc de calabre voyant devant eux les hauts faits d'armes que croissant faisoit, benirent l'heure & le jour qu'il fut né en rendant graces à Dieu de l'avoir envoyé vers eux, si de la grande hardiesse de croissant vous voulois parler trop y pourrois mettre de tems: mais par son assurance les sarrazins furent mis à grande desconfiture & s'enfuirent vers la

## HUON DE BORDEAUX.

marins : ceux qui se peurent sauver furent heureux : mais peu en échappa. Apres la chaste faite provençaux & calabriens vindrent au butin qui fut bien grand, le comte departit & donna tellement que chacun fut content, car tant de biens & de richesses y avoit es tentes des Sarrazins qu'on ne pouvoit nōbrer, dont tous ceux qui eurent du butin furent riches à tout iamais.

*¶ parle du grand honneur que le comte remon fit à croissant, & lui voulut donner sa fille en mariage, dont son fils fut bien envieux & pensa cette nuit faire mourir croissant : mais il faillit, car croissant le mist à mort, & puis s'enfuit tout au plus tôt qu'il peut.*

**A**pres que la bataille fut finie, & que les Sarrasins furent morts, le comte remon vint vers croissant, & le print & le mena avec lui dedans la ville, & le mit entre lui & le Duc de Calabre, & entrerent en la cité, ou ils furent receus à grand ioye ils vindrent devant le palais & monterent en la salle, ou tous se desarmerent, puis apres le cōte parla & dit. O tres noble chevalier rempli de toutes vertus à qui nul ne se doit comparer, par ta vertu tu as sauvé une partie de la Chrétienté, ou la foy est exaucée, & n'est en moi de te pouvoir remercier, fors que si tu ne veux tāt abaisser que de prendre ma fille en mariage, si te donnerois la moitié de ma chevance, quād croissant eut entendu le comte, il répondit sire de vostre courtoisie & du riche don que me presentez, faire ne veux refus, & quand est de vostre fille ie lui feray tant d'honneur que ie la ferai emperiere de romme, ou elle sera servi, & honorée comme dame de tout le pays, le comte fut ioyeux de la réponce de croissant : mais son fils ne l'étoit pas, si dit en lui-même, par bien croissant puis que par vous me vois desherité & que mon pere vous donne ce qui

m'appartient, avant que ie l'octroye ie te feray mourir de mauvaise mort, ainsi comme vous oyez pensoit le fils du comte à ouvrir contre croissant, lequel si Dieu n'en pense est en voye d'estre occis.

Alors le comte remon vint voir sa fille, & lui dit, ma fille le sçachez que ie vous ai donné à mary le plus hardy qu'onques ceignit l'espée, c'est croissant qu'icy voyez, lequel vous a retiré de servage, quand la pucelle entendit son pere elle fut bien joyeuse, sire répondit la pucelle puis que vostre plaisir est qu'à ce ieune vassal m'avez donné, ie n'en serez refusé, & me plaît & agréé de faire vostre plaisir, dont croissant fut bien ioyeux, la pucelle humblement le salua, & lui dit, sire de vostre venue & secours sommes ioyeux, car par vous est renduë toute joye, damoiselle dit Croissant, ainsi vont les œuvres de dieu les hommes font les batailles : mais il donne la victoire ainsi devisant s'en vindrēt entrer dans une chambre, ou les tables étions mises : mais izachar le fils du comte ny voulut pas entrer ains s'en alla en la cité en un lieu secret, auquel il fit venir dix de ses cōplices, auxquels il dit tout ce qu'avoit intention de faire & qu'à l'heure que croissant seroit en sa chambre en dormi il viendroit meurtrir quād les dix larrons entendirent leur maistre ils répondirent tous que prests estoient de faire son commandement à tant se teurēt attendant que l'heure fut venue pour accomplir leur desloyalle entreprise comme ils devoient étoit en une chābre un jeune écuyer, lequel ouit toute l'entreprise laquelle il revint & iura que iamais n'arresteroit iusques à ce que la chose eut racomté à croissant afin qu'il ne fut surpris si fit tant qu'il vint vers croissant auquel il comta toute la trahison. Quand croissant entendit l'escuyer, il devint plus rouge qu'un charbon, & dit que i mais ne



LIVRE SECOND DE

pouroit croire qu'une telle trahison fut au courage d'un si noble homme, de vouloir ainsi meurtrir celui qui rien ne lui a fait, sire dit l'écuier vostre plaisir ferai, mais si remede ne mettez vous êtes perdu, quand croissant l'entendit il eut grand peur, si dit en lui-même qu'a personne n'en parleroit & jura que si nul venoit vers lui il lui donneroit de son épée si grand coup qu'il le tueroit, apres qu'ils eurent souppé plusieurs ébatemēs se firent en la salle, & puis apres que le tems fut de s'en aller coucher le comte remon fit delivrer à croissant une riche & belle chambre en laquelle avoit un lit richemēt paré, croissant vint dedans sa chambre bien acompagné d'écuiers lesquels quand ils l'eurent amené dans sa chambre ils prindrent congé de lui, si demeura tout seul & son écuyer avec lui lequel il fit coucher à part dans une couchette, sans lui rien dire de sa pensée seulement que point ne se dépouillât, & croissant s'arma de ses armes l'épée ceinte à son côté & se coucha dans son lit, & se mussa bien afin qu'a tant ses armes ne fut aperceue par ceux qui la venir devoient tuer, lors le fils du comte entra dedans la chambre tout defarmé l'épée à la main & dix compagnons avec lui, lesquels tenoient en leur main chacun un cousteau d'acier, lors le fils du comte haussa l'épée, & ferit sur le heaume de croissant si grand coup que l'épée lui tourna en la main, par quoi il aperceut qu'il étoit armé, dont il fut bien dolent, alors les dix compagnons ferirent sur croissant mais en dommager ne le peurent, lors croissant comme hardy chevalier l'épée au poing faillit dessus, quand le fils du comte le vit, onc iour de sa vie ne fut en plus grand peur, & s'en cuida fuir, & il ne peut car croissant se mit au devant de lui & le frappa si rudement qu'il le fendit jusques à la poitrine les autres qui avec

lui étoient avoient occis l'écuier du croissant dont il fut bien dolent si leur courut sus comme homme desesperé, & fit tant qu'en peu d'heure en occit cinq, les autres au mieux qu'ils peurent se mirent à fuyre veté en une chambre qu'un seul mot n'oseroient sonner.

*Comme croissant s'en partit de Nisse à pied son épée ceinte, & comment le comte Remon fut dolent de la mort de son fils & fit chasser après croissant: mais ils ne le peurent trouver, & s'en retournerent.*

**A**Pres que croissant se vit ainsi entrepris, & qu'il avoit occis & mis à mort le fils du comte remon, il eut grand peur car bien sçavoit que si dudit comte étoit prins il seroit en danger de mort, si la partit hastivement du palais: mais quand il vint vers les estables esquelles étoit son destrier il trouva une grosse chaîne de fer qui étoit devant l'huis, afin que de nuit les destriers n'en fussent tirez hors, quand il vit ce il fut bien ébahi, & dit, ô vrai dieu par ta grace vueille moi aider, ie ne vois pas maniere parquoi ie puisse échapper, que mort ne sois, las biē pensois être marié à la fille du côté; mais la chose est trop éloignée quand j'ai occis son frere, alors croissant commença à plorer & se print à cheminer par la ville & ne s'aresta jusques à ce qu'il fut à la porte de la cité, si apella le portier en lui disât que la porte vouloit ouvrir, & besoin étoit d'aller à un sien afaire. Le portier qui bien rebelle étoit lui répondit qu'il bien perdroit sa peine & que la porte ne seroit ouverte que le soleil ne fut levé, quand croissant vit que pour douce parole il ne vouloit ouvrir la porte, il mit la main à l'épée, & dit au portier traittre mauvais si incontinent ne me fais ouvrir de cette épée que ie tiens te feray mourir de malle mort quand le portier vit que croissant avoit l'épée nuë pour le frapper

HUON DE BORDEAUX.

per, il eut grand peur, si vint hastivement ouvrir : mais si grand peur avoit qu'il n'avoit membre qu'il ne tremblât, si vint à la porte & la deferma, par laquelle croissant sortit tout desarmé & n'avoit vestu qu'une robe dessus son surcot de soye, & son espée qu'il avoit ceint, avec une aumôniere qu'il avoit pendue à sa ceinture, en laquelle y avoit vingt sols de monnoie, ainsi print le chemin pour aller à rome : mais avant qu'il eût cheminé deux lieues loing de la ville, cinq larrons qui en une chambre étoient, & quâd ils sceurent que croissant étoit party, ils saillirent hors de la chambre en faisant grand bruit, tant que par le palais se leva l'effroy, & même le comte vint au palais une épée à la main & la trouva les larrons, qui lui dirent que pour aucune parole qui croissant & son fils avoient eues ensemble il survint un debat & même vôtre fils a été occis par croissant qui de fait à pensée le fit, afin que de vôtre pays fut seigneur, à cause de vôtre fille qui lui avez promise en mariage, ne oncques ne sceûmes venir à temps qu'allé ne s'en fut, mais quand ce vint à la sortie de la chambre il occit cinq homme avec vôtre fils lesquels n'étoient point armez, mais croissant l'étoit lequel ressembloit mieux un ennemy qu'un homme.

Quand nous vismes que tous desarmez étrions nous lui occismes son écuyer, quand le comte entendit les larrons, pas n'étoit mervueilles si fut courroucé de la chose ainsi arrivée si vint la chambre ou son fils gisoit pâle & transi quand la fut venu, de la grande detresse qu'il eut au cœur, cheut paliné au pres de son cher fils, puis quand il fut revenu à soi il adressa sa voix en haut disant ha croissant vôtre venuës & vôtre accoïtance m'est bien chere venduë, alors commanda à ses seigneurs & gentils hommes qu'ils se missent à courtir apres le larron

qui avoit occis son fils, car si ie le puis renir jamais de mes mains n'échappera que mourir ne le fasse. Alors de tous costez s'armerent Seigneurs & même le comte s'arma, & monta sur le meilleur cheval qu'il eusse, si sortit de la ville à grand compaignie de gens & s'épancherent parmi les champs en demandant à ceux qu'ils rencontroient si n'avoient point rencontré croissant : mais oncques ne sceurent enquerre ne demander, qu'une seule nouvelle certaine leur en fut dite, excepté qu'un homme qui l'avoit rencontré à 15. lieues par delà, lequel s'en alloit en grande haste, quand le comte entendit que la peine seroit perduë de plus querir ne chercher, ils s'en alierent devers la ville de N. fle bien dolent & courroucé & dit qu'il étoit bien courroucé de la mort de son fils, & aussi disoit-il de croissant que c'étoit le plus hardi chevalier qu'on eust sceu trouver, & le plus sage, si dit, que pleût à dieu, que entre lui & moi fut bon accord fait, afin que ma fille eût en mariage, & qu'apres moi il eût ma terre, là y eut plusieurs de ces gens qui lui dirent, ha sire laissez-le aller, car mieux semble un ennemy qu'un homme, trop est fier & cruel non plus luy est d'occire un homme come il seroit à un autre de boire vin, laissez-le aller qu'à mal heure fut-il onc né, alors le comte remontra dedans la ville bien courroucé pour la mort de son fils, & de ce qu'ainsi estoit advenu à croissant, quand il fut descendu en son palais il fit enterrer sôn fils & lui fit faire tel service qu'à lui apartenoit bien grand deuil demena le duc de calabre son frere, & tous les barons & chevaliers qui le étoient : mais ils ne scevoient comme la chose étoit allée, la belle fille du comte remon demena grand deuil pour l'amour de croissant lequel elle cuidoit avoit à mari.

A tant vous lairrai à parler d'eux & retournerai à croissant.

LIVRE SECOND DE

*Comment croissant arriva aux Fauxbourgs d'une petite Ville, qui se nommoit Florencole, & se logea avec truffins lesquels pour le debat qui s'esmeut les occis, & s'enfuit & comment il vint à Rome, ou il ne trouva personne qui lui voulut donner un morceau de pain & comme il alla coucher en un vieux palais sur une botte d'estrain.*

QUand croissant fut partit du Nisse, & qu'il se vit à pied, il fit ses regrets, en priant Dieu que de lui voulut avoir pitié il chemina trois iours & 3. nuit sans qu'il beust ne mangeât, fors un peu de pain & d'eau, & avoit telle faim qu'à grand peine se pouvoit soustenir sur ses pieds il chemina tant qu'il arriva à florencole, si regarda un hostel qui sembloit une taverne & dit que s'il devoit être decoupé, il iroit pour boire & pour manger en payant son escot, mieux lui eût vullu passer outre, car en grand peril se va mettre cōme vous entendrez ci-apres, il approcha de l'ôtel & ouyt qu'en la cuisine on étoit fort embesongné, il vint en une chambre ou estoit allumé du feu, laquelle étoient six brigans qui bien étoient pourvus pour le soupé, quand croissant vit ce, il entra dedans & demanda si on le logeroit bié l'hôte répondit qu'ouy, alors croissant entra dedans, puis les ruffiens vindrent à l'encontre lui disant que bien fut-il venu, puis dirēt l'un à l'autre ce gros estradiot nous est bié venu pour payer nostre escot, Croissant leur demanda, s'il souperoit bien avec eux, ils répondirent qu'ouy, lors s'assirent à table, & firent bonne chere, quand ils eurent soupé, & bien furent reschauffez, l'hoste dit qu'il étoit temps de compter, lors les ruffiens dirent dites nous combien nous payerons par teste, Seigneurs dit l'hoste, vous devez 12. sols pour tous, regardez de payer chacun ce qu'il doit, lors le maistre

ruffien apella croissant & dit qu'il convenoit iouer aux dez, pour voir qu'il payeroit l'écot, & croissant répondit seigneur il n'est ja besoïn de iouer, car moy tout seul le yeux payer, les ruffiens dirent qu'ils estoient contens & l'en remercièrent, alors le maistre ruffien dit, que trop bien estoit venu envers eux, & qu'il convenoit bien que par autre maniere parlast & qu'ainsi ne pouvoit échaper, & dit à ses cōpagnons qu'il leur convenoit faire laisser la robbe, l'autre ruffien répondit que ses chausses & ses souliers lui convenoit laisser pour le matin avoir du poisson, quand Croissant entendit le glouton il fut courroucé, si leur répondit fierement que leur parler laissasent, & qu'il avoit encore 3. sols en son aumôniere: lesquels il bailieroit avant que ils se courroufassent, alors les ruffiens répondirent que son preschement ne luy pouvoit de rien profiter, & qu'il convenoit laisser la robbe, alors croissant plein d'ire & de courroux: tourna son visage vers les degrez d'une loge ou sa bonne épée estoit appuyée dont il fut bien joyeux, si courut celle part & la print en ses mains, & la tira hastivement hors du fourreau, & revint vers les houlriers lesquels tous cinq faillirent sur lui l'espée au poing, quant croissant les vit gueres ne fut esbahy, si haussa sa bōne épée à deux mains & ferit le maistre ruffien sur la teste un si merveilleux coup qu'il le fendit jusques aux dents, si cheut mort à terre, & puis vint à l'autre, auquel il emporta la teste jus des épaules, alors l'hoite commença bien fort à crier au larrons au meurrier, mais croissant ne lui voulu faire mal ne douleur, neantmoins le cri fut si grand que tous ceux de la ville sortirent, & demanderent à l'hoite que s'estoit & il répondit que c'estoit un grand landrier fort & puissant, lequel avoit occis ses hōmes alors le potestiar commanda

HUON DE BORDEAUX.

que de pied & de cheval on le suivit, si se coururent tous armez : mais le potestat ne s'effroya gueres parce que le premier ne vouloit être, alors de tous costez à pied & à cheval suivirent croissant, lequel ne tenoit le grand chemin, & autre cela il y en avoit allez qui pas ne s'échauffoiēt trop de le trouver, pource qu'à telle offrande recevoit ne vouloient faire presse car trop le doutoient à trouver, alors croissant vit qu'il étoit esloigne de la cité, si commença à louer dieu de ce qu'ainsi estoit échappé sans danger avoir de son corps: si chemina toute la nuit & tout le jour iusques bien tard qu'il arriva en un bourg auquel il convint qu'il vendit son espée, parce qu'il n'avoit point d'argent pour sō écot paier, il vint en un hostel ou il se logea auquel il fut bien servy de tout ce qu'il vouloit avoir, puis quant ce vint au matin qu'il fallut partir il vendit son aumosnier & en print ce qu'il en peut avoir, & chemina tāt par ses iournées qu'il approcha de la cité de rom, & vit une hôtellerie ou il se logea pour la nuit passer, puis quand ce vint le matin il demanda à son hoste à qui la ville étoit & qui en étoit seigneur, l'hoste répondit que celui qui de présent en estoit sire avoit nom guemar de pullie: mais par avāt qu'il y vint nous avions un ieune seigneur, qui estoit fils du noble Empereur Ide de lequel vous ressembloit bien: mais fut tant de mauvais gouvernement que tous l'avoit que son pere lui avoit laissé il despendit, & donna tant que rien ne luy demeura dont il peust vivre, si m'a esté conté depuis qu'il a eu si grande pauvreté qu'on ne sçait si i jamais reviendra, quand croissant entendit son hoste, piteusement commença à se plaindre en disant, las, moi chetif que ferai ie quand ainsi j'ay perdu le mien sans quelque recouvrance, neantmoins il ne failloit point au matin d'en-

tendre messe, dont y en avoit allez de ceux qui le virent qui le conneurent: mais onc semblant n'en firent dequoi il fut bien dolēt, car il voyoit qu'il n'avoit plus denier, si se pensa qu'il vendroit sa robe, & que pas ne se lairoit mourir de faim: apres que son argent fut despandu il s'advisa d'aller parmi la ruē pour voir s'il ne verroit persōne à qui il eût fait du bien pour lui demander aucune courtoisie, il s'en alla par les ruēs & apperçeut un bourgeois qui à des fenestres estoit lequel il cōnoissoit bien croissant tira cette part & salua le bourgeois en lui disant: Sire, ayez souvenance d'un pauvre chetif à qui fortune est contraire, & qui le temps passé vous a fait du bien, quand le bourgeois entendit croissant si le regarda fierement, & tost le reconneut, si appella un sien valet auquel commanda que tout plain un chauderon d'eau apportast, le valet fit ce que sō maître lui avoit commandé, lors le bourgeois print le chauderon & jecta l'eau sur la tête de croissant dont son pourpoint & sa chemise furent tous mouillez croissant sans dire mot se nettoya, puis dit au bourgeois que si longuement pouvoit vivre que l'offence luy seroit chere vendue, croissant qui couroucé étoit print le chemin devers un vieux palais ou de long-tems ny avoit demeuré persōne, dont les portes estoient ouvertes si choisit un grand pillir devant lequel y avoit deux bottes d'estrain toute desliées ou se coucha & s'endormit dessus tout couroucé pour le bourgeois qui ainsi l'avoit gaste, lors le bourgeois vint vers l'Empereur Guemart pour le flatter, si le salua en disant sire ie vous apporte nouvelles que croissant fils de Ide Empereur, lequel par droit & raison doit être heritier de l'empire que maintenāt tenez est venu en cette ville tout nud & est habillé comme un ribaut, & est si grand & fort qui

semble traictez un homme pour combattre que jamais j'aye veu, & pourquoy sire, si mon conseil voulez croire vous lui ferez trancher le chef afin que de lui jamais ne feroit memoire, quand l'Empereur entendit le bourgeois, si le regarda bien fierement disant que de ce ne lui parlast, & que c'étoit un traître, ie sçay bien que par lui tu as esté enrichi, & pource d'ici en avant te commande que si hardi ne sois de te presenter devant moi, si chose est qu'il soit pauvre c'est pitié & dommage grand mal ie lui ay fait quant ses terres ie tiens sans cause dont ie me tiens vers Dieu coupable, aujourdhui est Pasques que tous Chrétiens se doivent humilier vers nôtre Seigneur, si est raison que ie m'y appaise, & que tant face par devers lui que de moi il soit content.

*Comme l'Empereur dit aux bourgeois qu'il s'étoit truiffé de croissant, & comme il y avoit porté à boire & à manger au lieu ou croissant dormoit, & du merveilleux tresor qu'il trouva en une chambre de vieux palais, & ce que par les chevaliers lui fut dit.*

**A** Lors que le bourgeois entendit l'Empereur il eut grand peur, & s'en alla fort honteux & eut bien voulu ne s'estre pas hâté d'apporter ces nouvelles à l'Empereur qui demeura pensif pour la pauvreté ou étoit croissant, si descendit de son palais & se vint pourmener devant le vieux palais qui assez pres du sien étoit si regarda vers l'entrée & vit un hôme dormant, si pensa tantôt que c'étoit croissant, car le bourgeois lui avoit dit, quand l'Empereur le vit il lui en print pitié si revint en son hostel, & commanda qu'on lui apportast pain & vin, laquelle chose a son commandement fut faite, puis print un bon manteau fourré de gris, & commanda que nul ne le suivit, si s'en vint au lieu ou croissant

dormoit, & lui mit le vin & la viande au pres de lui sans le reveiller, puis print le manteau duquel il couvrit croissant, puis quand il se voulut partir il regarda sur dextre vit une porte ouverte si vit une grande clarté qui sortoit de dedans, il retourna celle part & entra dedans la chambre, & la vit grande & large à merveilles, puis il y vit grande quantité d'or & d'argent de pierres precieuses, dont il fut bien émerveillé, apres vint un peu avant & choisit une image laquelle étoit de fin or, & étoit aussi grande comme un enfant de 2. ans, & avoit aux deux yeux deux riches escarboucle qui si grande clarté gettoient que toute la chambre étoit éclairée, si la pensa il emporter, & vit deux chevaliers armez sortir d'une chambre, l'épée au poing qui dirent à l'Empereur vassal, gardez que si hardy ne soyez que d'emporter le tresor ceans car il ne vous appartient en rien, seigneurs dit l'Empereur à qui appartient il donc, accroissant qui la seul gist sus une botte de paille lequel est pauvre & déshonné, & pource si sçavoir voulez à qui le tresor appartient prenez 3. bezans d'or que voilà puis retournez en vostre palais & fait crier que tous les pauvres viennent en vostre cour & qu'à chacun donnerez un florin d'or grand croissant le sçaura pas ne demeurera derriere, alors vous ietterez les trois bezans d'or l'un deçà l'autre delà alors croissant viedra lequel trouvera lesdits bezans, lesquels par sa bonté vous rendra, & lors vous pourrez connoistre à qui le tresor appartient, & apres vous luy donnerai vostre fille à femme, & apres ce l'amenez ici & verrez qu'au tresor pource prendre tout ce qu'il voudra car il est sien l'on ne trouvera ia qui voise au contraire que prendre & emporter ne puisse. Et par ainsi en faisant ce que nous vous avons dit vous aurez par audit tresor.

Comment les deux chevaliers qui gardoient le tresor parlerent à l'Empereur Guiemart & lui dirent comment il scauoient si c'estoit Croissant, & de la nouvelle que Croissant eut quand il fut éveillé du vin & de la viande qui étoit aupres de luy, & comme le roi Guiemart fit pour éprouver Croissant & lui donna sa fille en mariage & toutes ses terre dont grand ioye fut menée à Rome.

UN peu apres que l'Empereur eut ouï les deux chevaliers il leur certifia qu'il seroit ainsi qu'ils auoient dit, il vint au mont d'or & print les trois bezans, & les mit en sa bourse, apres print congé des deux chevaliers & en sortant vit encore croissant qui dormoit, si le donna grand meruelles, si passa outre & vint en son palais, ou il trouua ses barons qui lui dirent d'ou il venoit: mais rien ne respondit apres que tables furent mises si s'assit au dîner. Croissant qui dans le vieil palais estoit s'éveilla en se donnant grande meruelles du manteau fourré qui sur lui trouua, puis regarda qu'aupres auoit une petite nappe en laquelle étoient enveloppez pains chapons rostis & perdrix, puis apres vit une grosse bouteille pleine de vin, lors loüa nostre Seigneur de cette aventure qu'il lui auoit envoyée, si beut & mangea à son plaisir & s'en alla sans rien emporter: même laissa le manteau dont il auoit esté couvert qui onc ne l'osa emporter, & dit en lui-même qu'il n'y auoit rien, si s'en retourna en la cité & apres que l'Empereur eut dîné il appella 4. sergens, ausquels il dit qu'ils allassent crier par la ville que tous pauvres qui vers l'Empereur voudroient venir, auroient chacun un florin valant dix sols, laquelle chose firent apres les commandement de l'Empereur. Parquoi tous les pauvres se retirerent vers le palais, Croissant se retira aussi avec les au-

tres pour auoir l'aumône, de laquelle il payeroit son hoste, & pource s'en alla hastivement vers le palais avec les autres, & l'Empereur qui là estoit attendant, pour esprouver si ce que les deux chevaliers lui auoient dit seroit chose veritable, si tira de sa bourse les trois bezans d'or, lesquels il jetta en la voye qui venoit au palais, non pas tous ensemble: mais les espartit l'un çà l'autre la, assez de pauvres passerent par la, qu'onques ne les apperceurent: mais croissant vint avec les autres & vit entre les pieds des gens les bezans d'or si les amassa & apperceut que c'estoit de l'or si dit las si c'estoit ici de l'argent il seroit a moi: mais c'est or qui appartient à l'Empereur, & pource lui veux tu rendre, si s'en vint au palais & dit: Sire, j'ay trouué au chemin les trois bezans d'or lesquels ie vous rends: car ils vous appartiennent, quand l'Empereur entendit le ieune Vassal, lui dit, soyez le bien venu, la loyauté qui est vous aidera à mettre au lieu ou pas raison devez estre: car ie vous donne ma fille en mariage, laquelle prendrez à femme, & avec ce vous rendrai la couronne de l'Empereur qui par droit vous appartient, quand croissant entendit le roi, il fut bien joyeux, si s'agenouilla à terre en le remerciant de l'honneur qui lui offroit, le Roi qui bien estoit prend'homme le dressa contremont & le print & l'emmena en une chambre en laquelle il fit appereiller un baing ou il fit baigner croissant, quand il fut baigné le Roi lui fit apporter & lui fit vestir de tels draps & habits qu'a un tel homme appartenoit. Alors le Roi Guiemart manda querir sa fille par deux barons qui dedans sa chambre étoit, laquelle vint au palais au mandement de son pere, moutrichement accompagnée de dames & damoiselles qui étoient si richement accomodées que c'estoit meruelles à voir.

*Comment le roi Guiemart fit promettre à croissant qu'au bout de trois jours il prendroit sa fille en mariage, & comme le roi Guiemart mena croissant au vieux palais & lui monstra le grand tresor que les deux chevaliers luy gardoient.*

**O**R quand le Roi Guiemart vit sa fille venue au palais la print par la main & luy dit : Ma tres chere fille ie vous ay trouvé un mary auquel vous ai donné qui est le plus beau, le plus hardy, & le mieux frappant d'épée que vistes oncques, c'est croissant à qui cét empire appartient, & est fils du noble Empereur Ide, lequel luy avoit laissé cét empire: mais la damoiselle partit de cette cité à peu de compagnie si alla servir en païs étrangers dont quand les barons virent que sans Seigneurs estoient, ils m'envoyerent querir & me firent Seigneur: mais puis que croissant est retourné pour acquitter mon ame ie luy remettrai tout son empire en main sans rien retenir, car ie suis assez riche & puissant, & pource ma fille si vostre plaisir est le ieune vassal vous donne en mariage, si le dit croissant si son plaisir est par moi ne sera refusée, car onc plus belle je ne vis, quād la pucelle entendit croissant elle fut bien joyeuse si le regarda & lui sembla si beau que son amour fut toute esprise, car tant plus le voit & plus elle desire la chose parfaite, lors la pucelle parla au roi son pere, & lui dit, sire puis que vostre plaisir & volonté est que croissant aye en mariage de moi pouvez faire vōtre volonté, car folle serois de refuser ceia, vous priant que le mariage soit hasté, car si ie ne l'ay ie renonce à tous mariages & ia homme ne me mettra l'anneau au doit, si de moy & de croissant le mariage ne se fait quād le roy entendit sa fille, tout en riant luy

dit ma fille ne pensez pas le cōtraire, alors le roy fit la venir un Evesque qui ensemble les fiança, & quant les trois iours furent passez, que les provisions & appareils des nopces furent faites, le roy Guiemart les fit jurer ensemble & par special fit promettre à croissant qu'au tiers jour prendroit sa fille en mariage, et qu'il promit & iura, alors le roi sans plus arrester print Croissant par la main & l'emmena jusques au vieux palais, pour sçavoir & éprouver le grand tresor qui estoit pourroit être pris & emporté par croissant, ainsi comme les deux chevaliers luy avoient dit, alors vindrent eux deux au vieux palais quand la furent venus le roi parla à croissant, & lui dit beau fils ie vous aime bien, & aussi me devez porter foi puis que ma fille prenez en mariage, pource que j'ay grande fiance en vous ie vous dirai ce que j'ai en pensée il est verité qu'il y a environ quatre iours, ainsi que de la Messe, étois revenu, j'étois appuyé à l'une des fenestres de mon palais, ie regarderai le lieu ou à present sommes auquel ie vous vis dormant tout rempli de famine & de pauvreté, lors de vous me print grand pitié & vōus apportai vins & viandes & les milt aupres de vous, & vous couvrai d'un manteau de gris, puis vous laissai tout ce cy, car pas ne vous voulions éveiller: mais ainsi que ie m'en pensois retourner, ie vis un huis ouvert de cette chambre que luy voyez close de laquelle sortiroit une grande clarté, alors j'allay celle part, & entray dedans & vis un si mervueilleux tresor, que iamais on ne sçauroit voir de pareil, puis vis une image bien riche laquelle ie pensay prendre pour porter dehors: mais ainsi qu'en ma main la tenois deux chevaliers bien armez saillirent avant dont ie fus bien effrayé, si me dirent que si hardy ne fusse qu'a l'image ne au tresor de tou-

cher, pour en emporter & que pas n'estoit  
 a moi, ou incontinent me tueroyent, alors  
 ie leur demandai à qui estoit le tresor, alors  
 me dirent que c'estoit à croissant qui dor-  
 moit là dehors, apres me commanderent  
 que trois bezans d'or ie prisse pour éprou-  
 ver à qui le tresor devoit être, & me di-  
 rent que ie fisse une denonce aux pauvres,  
 & que les trois bezans ie jettasse à terre,  
 par ou les pauvres devoient passer, & que  
 celui qui les trouveroit, & les mettroit en  
 ma main se seroit à lui le tresor, & pource  
 ie vous prie que nous y allions voir pour  
 sçavoir la verité, sire dit croissant, ie vous  
 prie que nous y allions voir, puis vindrēt  
 drent à la porte & la trouverent fermée,  
 lors croissant commença à dire, Seigneurs  
 qui êtes là dedans, ie vous prie que cette  
 porte vueillez ouvrir, si-tost croissant ne  
 dit le mot que la porte ne fut ouverte, &  
 trouverent deux chevaliers chacun une es-  
 pée à la main, croissant & guiemart entre-  
 rent dedans, lors les chevaliers firent grād  
 feste à croissant disant de long temps som-  
 mes commis icy, pour vous garder ce tre-  
 sor que le Roy Oberon nous donna en gar-  
 de, lequel nous dit qu'à vous appartient,  
 & personne n'y a touché sinon le roi guie-  
 mart, si en pouvez prendre & en donner ou  
 bon vous semblera, quand Croissant les  
 entendit il fut bien joyeux, si en remercia  
 les chevaliers de ce que ainsi avoient gar-  
 dé le tresor, ils prindrent congé de crois-  
 sant en lui disant qu'il fut courtois & qui  
 donnoit bien aux pauvres, & que à Guie-  
 mart son beau pere fut bon & loial, crois-  
 sant les remercia des bons advertisemens  
 qui lui donnoient, à tant prindrent congé  
 & se partirent d'eux que oncques ne sçeu-  
 rent que ils devindrent, dont bien furent  
 ébahis, puis firent le signe de la Croix  
 pour ne point avoir peur. Quand Crois-  
 sant vit le tresor il fut bien joyeux, & dit

que ja ne seroit espargné vers ceux qui le  
 meriteroyent ce qu'il fit, car tant en don-  
 na que tous le louerent, apres Croissant  
 appella Guiemart & lui dit sire, du tresor  
 qui ici est ie veux que vous ayez la moi-  
 tié, beau fils dit Guiemart ie vous en re-  
 mercie, tout ce que ie possede est vôtre &  
 rien ne partiray avec vous, alors s'en par-  
 tirent mais avant ce, croissant print des io-  
 ioyaux pour donner à son espouse, ils se  
 partirent de la chambre du tresor & fer-  
 merent la porte à la clef, laquelle leur fut  
 baillée par des chevaliers, si revindrent  
 au palais bien ioyeux ou croissant vit sa  
 maistresse à laquelle il donna les ioyaux,  
 qui de la chambre du tresor avoit apporté,  
 laquelle bien humblement le remercia de  
 bon cœur.

*Du grand tresor qu'ils rapportèrent, & com-  
 me Croissant espousa la noble damoiselle  
 fille du Roy Guiemart & de la feste qui  
 en fut faite.*

**E**T apres que le roi guiemart & crois-  
 tant furent retournez au palais, la da-  
 moiselle fut preste & apareillée, & furent  
 les deux amans épousez, puis les tables fu-  
 rent mises & dînerent, quand vint apres  
 dîner le ieunes chevaliers iousterent en-  
 semble, puis quant ce vint à l'eure du sou-  
 per ils se mirent tous à table & furēt aus-  
 si bien servis comme au dîner puis quant  
 les dances furent faites croissant & son é-  
 pouse furent menez coucher en une riche  
 couche, ou cette coulpe accomplirent leur  
 desir, quād la nuit fut passée & que le iour  
 fut venu l'Espoux & l'Espouse se leverent  
 si revindrent au palais ou la joye recom-  
 mença laquelle dura quinze iours puis  
 apres chacun se partit de la cour excepté  
 ceux qui en estoient, de la bonne vie qu'il  
 demenerent ensemble estoient ressiouys



LIVRE SECOND DE HUON DE BORDEAUX:

ceux qui les aymoient, long-temps furent ensemble, & tant que per veilles le Roy Guiemart coucha au liét malade dont il mourut quatre iours après, mout grand dueil en demena catherine sa fille, & aussi croissant qui mout chèrement l'aimoient, le corps fut porté à la grand Eglise de S. Pierre, ou son service & ses obseques furent faites, puis fut porté & mis en sa sepulture en pleurs & en larmes, car en son temps auoit esté tres-bon prince & loyal justicier, bien fut regretté des pauvres & puis après sa mort par le consentemēt des bions, Croissant fut couronné de la cou-

ronne Imperiale, aussi fut dame catherine Emperiere. A leur commandement fut faite une grande feste, & demenerent une bonne vie tant qu'ils vesquirent. Croissant accreut & amenda la Seigneurie de Rome, & conquist plusieurs royaumes comme Hierusalem & toute la Surie, comme on ne peut sçavoir plus à plain par la Cronique qui fut faicte pour lui: mais plus avant de lui ne faisons mention, qui plus en voudra sçavoir cherches les livres qui pour lui ont esté faits. A tant le fait fin de nôtre livre qui traite du noble duc de Bordeaux, & de ceux qui de luy sont descendus.

F I N.

